
Princeton University Library
32101 073525493

LES ORIGINES DE LA RUSSIE MODERNE

LA
CRISE RÉVOLUTIONNAIRE
1584-1614

(SMOUTNOIÉ VRÉMIA)

PAR

K. WALISZEWSKI



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e^

1906

LA

CRISE RÉVOLUTIONNAIRE

1584-1614

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Roman d'une impératrice. — *Catherine II de Russie*, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives d'État. 15ᵉ édition. Un volume in-8°, accompagné d'un portrait d'après une miniature du temps. . . . . 8 francs

(*Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.*)

Autour d'un trône. — *Catherine II de Russie.* Ses collaborateurs. — Ses amis. — Ses favoris. 8ᵉ édition. Un volume in-8° accompagné d'un portrait . . . . 8 francs

Pierre le Grand. — *L'Éducation.* — *L'Homme.* — *L'Œuvre*, d'après des documents nouveaux. 6ᵉ édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure . . . . 8 francs

L'Héritage de Pierre le Grand. — Règne des femmes. — Gouvernement des favoris (1725-1741). 3ᵉ édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure . . . . 8 francs

Marysienka. — *Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski* (1641-1716). 4ᵉ édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

La Dernière des Romanov. — *Élisabeth Iʳᵉ, impératrice de Russie* (1741-1762). 3ᵉ édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. Prix . . . . 8 francs

Les Origines de la Russie moderne. — *Ivan le Terrible*; 5ᵉ édition. Un volume in-8° avec une carte. . . . . 8 francs



LES ORIGINES DE LA RUSSIE MODERNE

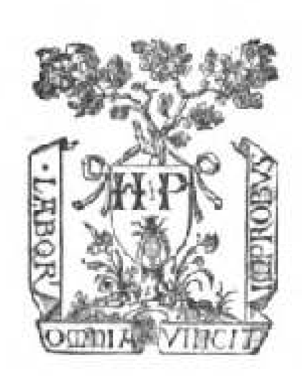
LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE

1584-1614

(SMOUTNOIÉ VRÉMIA)

PAR

K. WALISZEWSKI



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

AVANT-PROPOS

En énergies de toute nature, la Russie est un pays de longue accumulation et de brusque détente. Hier encore, son peuple de cent trente ou cent quarante millions d'hommes paraissait enfermé pour longtemps, inerte et soumis, dans la massive cage de fer dont l'édifice archaïque semble crouler aujourd'hui sous l'ouragan révolutionnaire. Si soudain pourtant et inattendu qu'il ait pu être, le déchainement de cette tempête se laisse aisément rattacher à des antécédents historiques plus ou moins lointains. Entre le Dniéper et le Volga, le même vent d'orage a soufflé déjà plus d'une fois sur les mêmes plaines, et, tordus, arrachés en partie, les barreaux de la prison portent la trace certaine de secousses antérieures. S'imaginer ce peuple comme ayant subi sans révolte et imposé sans remords, jusqu'à ce jour, le régime de force brutale, qui a fait sa grandeur mais aussi sa misère, serait une erreur grossière.

Dans l'historiographie russe, la crise dont je me suis proposé de retracer ici les émouvantes péripéties est communément désignée comme « le Temps des troubles » (*Smoutnoïé Vrémia*). Le vocabulaire du pays abonde en euphémismes ingénieux de ce genre. Le titre que j'ai inscrit en tête de ce volume répond mieux cependant à la réalité. De 1610 à 1612, quand, sous l'étreinte de l'invasion étrangère menaçant son indépendance et sous l'assaut des bandes insurrectionnelles destructrices de tout ordre politique et social, Moscou semblait n'avoir plus que le choix entre deux capitulations, c'était bien la révolution qui frappait à

ses portes ! Élans impétueux vers la liberté, ébauches hardies de réforme constitutionnelle, tentatives plus téméraires de bouleversement complet, ce pays a tout connu, dès l'aube du dix-septième siècle. La réalisation momentanée d'un idéal d'anarchie absolue n'a elle-même pas été épargnée à son expérience. Et c'est ainsi que, vieux déjà de trois cents années révolues, les événements que je vais raconter paraîtront voisins de ceux dont nous sommes en ce moment les témoins étonnés.

Ce livre en recevra comme un parfum d'actualité. Mais ma volonté n'y aura été pour rien. Le volume présent fait simplement suite à celui par lequel j'ai inauguré, avec la biographie d'Ivan le Terrible, l'histoire des origines de la Russie moderne; et, quand j'en ai abordé la préparation, rien n'annonçait encore la formidable commotion dont l'Europe et l'Asie viennent d'être ébranlées.

De cette coïncidence purement fortuite je n'ai pas davantage cherché à tirer parti pour des rapprochements qui m'eussent fait sortir de mon rôle. Ils s'imposeront d'eux-mêmes, je pense, à l'esprit de mes lecteurs, donnant matière, entre autres, à une réflexion que je ne saurais m'interdire de leur suggérer. Il y a eu déjà, dans le passé de ce pays, un moment au moins où toutes les chances de développement grandiose semblaient perdues pour lui, dans la ruine apparente de tous les éléments de puissance et d'expansion que le passé lui avait ménagés. Trois établissements dynastiques renversés en quelques années, sans possibilité reconnue d'en constituer un autre; la capitale aux mains de l'ennemi héréditaire ou de l'émeute; les provinces livrées au pillage; la révolte, la trahison, la discorde partout; l'effondrement de l'édifice politique entraînant la décomposition de l'organisme social; plus de gouvernement, plus d'armée, plus d'administration, plus de justice et plus de morale aussi, même au foyer des familles désunies, dispersées ou détruites; le règne de la violence sans borne et de la licence sans frein, préludant à la paralysie des organes

vitaux; tous les symptômes de la mort: c'est à cela qu'aboutissait, en 1612, la tourmente révolutionnaire. Et c'est de cela qu'en quelques mois, oui, en quelques mois, a surgi une Russie nouvelle, qui s'est donné une dynastie universellement acclamée; qui a repris docilement le joug d'un régime promptement restauré sur ses anciennes bases; qui paisiblement est rentrée dans son ornière séculaire; et qui, refoulant l'invasion, refermant, reculant même ses frontières déchirées, tenant victorieusement tête à la Pologne et à la Suède, est devenue l'empire de Pierre le Grand et de la grande Catherine!

L'initiative de deux citoyens, un humble marchand et un soldat obscur, présidant à un réveil subit des instincts de conservation et des sentiments patriotiques, avait suffi à opérer ce miracle. Tout était sauvé, et, de cette poussée même trop précoce et trop périlleuse sur les routes escarpées de la liberté, tout n'était pas perdu non plus. En bien et en mal, en principes féconds de progrès comme en éléments stériles de désordre, quelque chose en restait dans les profondeurs de la conscience nationale, pour reparaître un jour et déterminer une nouvelle étape dans la voie provisoirement abandonnée.

Il est dans la nature de tels prodiges de se répéter, car on ne doit sans doute y voir que l'expression d'une loi historique, et, si la politique d'aujourd'hui est l'histoire de demain, elle est faite aussi, en grande partie, avec l'histoire d'hier.

A la tragédie collective que j'ai eu à mettre en scène un drame personnel s'est trouvé mêlé, dans des circonstances mystérieuses, qui, en séduisant l'imagination des poètes, continuent à mettre à l'épreuve la sagacité des historiens. Parmi les énigmes célèbres, celle du faux ou vrai Dimitri figure à un rang d'honneur. Sans me flatter de l'avoir résolue, j'espère ne m'être pas employé en vain à l'éclaircir. Mais je me suis appliqué surtout à en dégager les éléments d'ordre général, et, dans le roman universellement



popularisé de l'aventureux prétendant et de l'entreprenante Maryna Muiszech, j'ai cherché principalement à mettre en évidence les entours, moins connus, du couple héroïque, le décor historique où ils ont joué leur vie, l'atmosphère morale dont ils ont respiré l'ivresse mortelle. Des inconnus se succédant sur les marches glissantes d'un trône chancelant; une étrangère passant, pour les escalader, des bras d'un aventurier aux bras d'un second et d'un troisième, jusqu'à la chute finale dans la boue et le sang; l'amour et l'ambition, la soif du pouvoir et le goût de la débauche se confondant en une ruée furieuse suivie de bousculade sur les sommets vertigineux : le spectacle est assurément captivant; mais, avec plus d'ampleur, d'autres passions, d'autres instincts, quelques-uns plus nobles et plus généreux, remuant des millions d'êtres humains, ont pris à cette mêlée une part qui m'a paru réclamer de préférence mon attention et celle de mes lecteurs.

J'ai arrêté mon précédent volume à la mort d'Ivan le Terrible. C'est donc à ce moment que je vais reprendre le récit interrompu. La multiplicité des points controversés dans un sujet qui, en Russie surtout, a fait surgir une littérature aussi copieuse qu'abondante en polémiques m'impose, cette fois, le retour aux citations directes, dont j'ai tâché cependant de ne pas abuser. Je dois des remerciements nouveaux aux savants amis qui m'ont encore aidé dans l'accomplissement de ma tâche et en particulier à MM. Louis Léger, membre de l'Institut et I. Stchoukine, qui ont bien voulu mettre à ma disposition leurs riches bibliothèques. De Lemberg, M. Hirschberg, auteur de publications très intéressantes sur cette époque; de Varsovie, l'abbé Charles Korsak, m'ont envoyé, avec quelques documents, de précieuses indications. Qu'ils acceptent le témoignage de ma profonde gratitude.

LES ORIGINES DE LA RUSSIE MODERNE

LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE

(1584-1614)

LIVRE PREMIER

L'AGONIE D'UNE DYNASTIE

CHAPITRE PREMIER

L'HÉRITAGE DU TERRIBLE

I. Un idiot sur le trône : Féodor Ivanovitch. — II. Le premier favori : Boris Godounov. — III. Guerre et diplomatie. — IV. Les relations avec l'Occident. — V. L'expansion orientale. — VI. Le gouvernement intérieur.

I

UN IDIOT SUR LE TRONE : FÉODOR IVANOVITCH

Pour recueillir le lourd héritage du Terrible, il eût fallu un héros; l'héritier fut — un sonneur d'église. L'épithète passe pour avoir été appliquée par Ivan IV lui-même à celui de ses fils — le cadet, Féodor — qu'une destinée vengeresse appelait à lui succéder. L'aîné, Ivan, avait été, on s'en souvient, tué par son père dans un accès de colère furieuse.

L'héritage du Terrible! Au dedans, une œuvre gigantesque de réforme et presque de révolution, déjà, laissée à l'état



d'ébauche et suscitant une opposition, domptée par un des plus effroyables déploiements de despotisme que l'histoire ait connu, mais point éliminée. Un édifice en branle sur un volcan en éruption latente. Au dehors, la Pologne, la Suède, prêtes à poursuivre leurs victoires, ou à venger leurs défaites. Oui, il eût fallu un héros! Or, Féodor montant sur le trône, le 18 mars 1584, à l'âge de vingt-sept ans, voici comment des chroniqueurs narquois, Fletcher, Peersson, Margeret, — des étrangers, les indigènes n'eussent osé! — ont décrit l'emploi de ses journées :

Le jeune souverain se levait habituellement à 4 heures du matin. Sa toilette achevée, il faisait appeler son aumônier, qui apparaissait, porteur d'une grande croix, avec laquelle il touchait le front et les joues du prince, l'approchant ensuite de ses lèvres. Suivait un diacre, avec l'image du saint indiqué par le calendrier. Une place d'honneur lui était réservée parmi les icones innombrables dont la chambre du tsar paraissait tapissée de haut en bas: peintures grossières mais richement encadrées, vêtues de perles et de pierres précieuses et éclairées, pour la plupart, par des cierges ou des lampes brûlant jour et nuit. Devant celle qu'on venait d'apporter, Féodor se mettait aussitôt en prière, multipliant pendant un quart d'heure les signes de croix fervents et les « battements de front » humiliés. L'aumônier disparaissait entre temps et revenait avec un vase rempli d'eau bénite et un goupillon. Renouvelée chaque jour, cette eau était fournie, à tour de rôle, par les innombrables monastères de la capitale, l'envoi qu'ils en faisaient passant pour un témoignage spécial de leur bienveillance à l'égard du souverain.

Ces premières dévotions accomplies, le tsar envoyait demander des nouvelles de la tsarine. Avait-elle bien reposé? La tsarine, c'était Irène Godounov, sœur de ce fameux Boris, promis à une magnifique et tragique destinée. Féodor ne partageait la couche de sa femme et ne l'admettait à sa table qu'à la veille des jours de jeûne, si nombreux dans le canon de la religion orthodoxe. Leurs appartements étaient séparés

par une salle où, son message envoyé et retourné, le souverain se rendait à la rencontre de la souveraine et s'entretenait un instant avec elle. Ensemble, ils prenaient alors le chemin de leur chapelle privée, pour l'office des matines, qui durait environ une heure. Au retour, le tsar gagnait seul la salle d'audience, et, assis dans un grand fauteuil, recevait ceux des seigneurs de sa cour qu'il jugeait dignes de cette faveur. Vers 9 heures, il congédiait ces intimes. C'était le moment de sonner la messe. Féodor s'acquittait lui-même de cette fonction, et, célébrée dans une des églises du Kreml avec tout l'appareil compliqué de la liturgie grecque, cette messe quotidienne le retenait encore pendant deux heures. Le temps, à la vérité, n'était pas exclusivement employé en prières, au moins pour l'entourage du souverain. L'église, à ce moment, servait de chambre de conseil, et, à travers les psalmodies interminables, les boïars de la *Douma* engageaient à haute voix des discussions profanes, s'interrompant parfois pour demander l'avis du maître. Mais le maître n'avait jamais d'avis à donner. Il écoutait, souriait béatement, et, sans mot dire, retournait à ses patenôtres.

Ce second office achevé, il rentrait au palais pour dîner. Servi en grande pompe à 11 heures, le repas était suivi d'une sieste de trois heures, et le réveil ramenait Féodor à l'église pour les vêpres. Les heures suivantes, jusqu'au souper, étaient réservées à une récréation bien gagnée. Irène rejoignait à ce moment son époux et partageait des divertissements dont les facéties des fous et les gambades des nains faisaient communément les frais. Parfois, cependant, le souverain daignait s'intéresser aux travaux de ses joailliers, de ses orfèvres et de ses peintres d'icones. Après souper, il priait encore en compagnie de son aumônier et recevait sa bénédiction avant de gagner le lit.

Ce programme ne comportait de variante que les dimanches et les jours de grande fête. Féodor les employait à visiter les monastères des environs de la capitale. Parfois, pour ne pas trop rompre en visière aux mœurs du pays et aux habitudes



de ses prédécesseurs, il daignait assister à des combats d'ours ou à des tournois de boxe *(Koulatchnyï boï)*; mais il n'y prenait aucun plaisir.

Tel était le nouveau tsar de toutes les Russies. Un type, en somme, assez rapproché de l'*idiot* tel que l'a représenté Dostoïevski dans un roman célèbre, de l'*innocent* tel qu'on le rencontre aujourd'hui encore dans les campagnes russes, ou du *saint* populaire tel que le béatifiait la piété du moyen âge. Divers écrivains contemporains, profanes et sacrés, ont en effet dépeint Féodor comme entièrement détaché des choses de ce monde et ne songeant qu'à l'éternité. Mais, parmi eux, dans un sentiment assez voisin de celui dont le grand romancier russe s'est inspiré, le patriarche Job a voulu que ce simple d'esprit ait été, en même temps, un administrateur intelligent et le modèle des souverains. Il s'est trouvé seul de son avis. Au retour de Moscou, où il était venu en ambassade, le grand homme d'État polono-lithuanien Léon Sapieha disait :

« C'est à tort qu'on attribue peu d'intelligence à ce prince; je me suis assuré qu'il n'en possède pas du tout. »

Au physique, d'après Fletcher, le souverain était petit et trapu, gros et mal bâti : une complexion d'hydropique, un nez d'épervier sur un visage toujours épanoui ; la démarche chancelante et le parler difficile. Cette description concorde assez avec le portrait que l'on voit encore, nimbé d'un cercle d'or, à la cathédrale de Saint-Michel.

En fait, à son avènement, personne n'imaginait qu'il pût gouverner ; et lui-même s'accommoda placidement d'un gouvernement auxiliaire, qui se trouva aussitôt constitué. Dans l'état rudimentaire et presque amorphe encore où demeurait alors la Moscovie, les besoins créaient les organes. Auprès du lit de mort du Terrible, une sorte de pentarchie se dessina, l'entourage le plus proche du défunt en fournissant naturellement les éléments. Issu de la famille des anciens grands-ducs de Lithuanie, apparenté à la famille régnante et premier boïar en titre, le prince Ivan Fédorovitch Mstislavski y eut

la première place, mais non la plus grande part d'autorité. Ses aptitudes étaient médiocres et il en avait conscience. L'un de ses collègues, Ivan Petrovitch Chouïski, avait pour lui d'appartenir à la descendance de Rurik et à la lignée héroïque d'Alexandre Nevski. La défense de Pskov contre Bathory lui donnait une illustration personnelle et récente. Mais ce n'était qu'un soldat. Un autre, Bogdan Biélski, était un brouillon. L'opinion générale voulait aussi que le Terrible eût mis sa plus grande confiance en son beau-frère, le propre oncle de Féodor, Nikita Romanovitch *Zakharine-Iouriév* (ou *Romanov*), auquel une légende complaisante, sur laquelle je me suis expliqué déjà (1), attribuait toutes les vertus.

La dernière place, dans cet aréopage, revenait au beau-frère de Féodor, Boris Godounov, à qui ses origines relativement obscures semblaient interdire de plus hautes prétentions. Il apparut, cependant, que parmi ces grands personnages, c'était le seul homme qualifié pour un grand rôle, et, d'accord avec une ambition qui n'attendait que des circonstances favorables pour se déployer, les événements devaient bientôt le pousser au premier plan.

Au surplus, la composition de l'espèce de conseil de tutelle appelé à prendre ainsi charge du nouveau souverain et de son empire n'a rien de bien certain. Les sources sont en contradiction (2). Elles ne font ressortir avec évidence qu'un seul fait, et c'est que ce gouvernement oligarchique, quels qu'en fussent les participants, portait en lui les éléments d'un désaccord irréductible et d'une impuissance radicale, ceux-là mêmes dont l'aristocratie entière du pays subissait à ce moment l'action dissolvante. Représentants de la classe récemment exaltée de boïars moscovites d'ancienne ou de nouvelle création, un Romanov ou un Godounov n'étaient également que des parvenus aux yeux d'un Mstislavski, ou d'un Chouïski; mais, dans leur lutte séculaire avec les cadets aujourd'hui

(1) *Ivan le Terrible*, p. 490.
(2) Artsybychev, *Hist. de Russie*, III, 1-2; *Hist. Russiae Mon.*, II, n° VIII; *Chronique des insurrections*, Nicone, VIII, 5-7.

triomphants de la maison de Rurik, les représentants déchus de la branche aînée ou des autres branches rivales avaient perdu jusqu'au prestige attaché autrefois à leur antique primauté : ils s'en souvenaient encore, mais on l'oubliait autour d'eux. Concurremment avec le système du *miéstnitchestvo*, le régime de *l'opritchnina* (1) venait d'ailleurs de faire table rase de tous les privilèges et de toutes les préséances basées sur des titres historiques. Les « listes de service » *(razriadnyia knigi)* ou la faveur du souverain déterminaient seules, désormais, la place et le rang de chaque sujet.

Sous une main qui broyait toutes les résistances, ce régime s'était imposé; mais il réclamait la main du Terrible. Lui disparu, « le Temps des troubles » devait commencer aussitôt.

En fait, dans la nuit même qui suivit la mort d'Ivan, l'émeute gronda à Moscou, bien qu'il y ait incertitude encore sur le caractère et la portée de cette première commotion. A en juger par les conséquences, elle aurait eu pour cause l'enfant prédestiné, héros principal, dans un avenir prochain, du grand drame national que je me suis proposé d'évoquer.

Féodor étant le fils de la première femme d'Ivan, Anastasie Romanovna, il en survivait un autre, né d'une sixième ou septième épouse — le compte n'a jamais pu être exactement établi — et encore en bas âge. Il s'appelait Dimitri et demeurait avec sa mère, Marie Nagaïa, dans une des vastes dépendances du château. Or, l'un des tuteurs de Féodor, Bogdan Biélski, se serait avisé de lui susciter ce concurrent. C'était folie; car, sans compter le droit d'aînesse acquis à son frère, Dimitri semblait écarté du trône par sa naissance même, entachée d'illégitimité. Les canons de l'église orthodoxe n'autorisaient pas les mariages multiples au delà du troisième. Mais Biélski peut bien avoir été un fou, pour ce que nous en savons, et, d'autre part, la succession au trône ne relevait pas, ici, d'une règle rigoureusement établie ou suivie. Elle dépendait, dans la pratique, de trois principes contradic-

(1) *Ivan le Terrible*, p. 56 et 321 et suiv.

toires où se faisaient valoir confusément, en se heurtant, les idées mal assorties d'hérédité dynastique, de pouvoir familial et de liberté politique : primogéniture, choix du souverain et élection. Le souverain désignait son successeur, qui était habituellement son fils aîné, et l'assemblée populaire, ou *Ziémskiï Sobor*, ratifiait ce choix (1).

Biélski aurait donc comploté une révolution de palais — la première de celles qui, au cours des deux siècles suivants, devaient modifier si souvent le régime politique du pays. Mais ses collègues du conseil résistèrent, en faisant appel à la populace. Deux citoyens de la province de Riazan, héros futurs du mouvement révolutionnaire, les frères Lapounov, se distinguèrent, cette fois, par leur zèle pour la défense du souverain légitime, et Féodor l'emporta.

Tel est le récit sur lequel s'accordent la plupart des chroniqueurs étrangers, Horsey, Fletcher, Peersson. D'après d'autres témoignages, il n'y aurait eu là qu'une tentative en faveur du rétablissement intégral de l'*opritchnina* contre les revendications naissantes de l'élément aristocratique, ou même une simple querelle de préséance. Cette version semble contredite par les représailles mêmes dont usèrent les vainqueurs. En même temps que Biélski était envoyé à Nijni-Novgorod comme voiévode — forme d'exil honorifique fréquemment employée, — Dimitri, sa mère et leurs nombreux parents quittaient Moscou, expédiés à Ouglitch, petite ville de la province de Iaroslavl, attribuée en apanage au jeune prince.

Eu égard au temps et au lieu, le traitement paraîtra peu sévère; mais, outre que les loups n'ont pas coutume de se dévorer entre eux, les défenseurs de Féodor avaient à compter avec l'humeur débonnaire du souverain. Personnellement, il resta en d'excellents termes avec les exilés. Les Nagoï lui envoyaient du *pirogui*, et il répondait par un envoi de fourrures.

(1) Serguiéiévitch, *Leçons et recherches sur l'histoire de l'ancien droit russe*, p. 128.



Personne, assurément, ne prévoyait, à ce moment, les catastrophes qui allaient découler de ce règlement liminaire de comptes familiaux.

Pour mettre les titres du nouveau tsar au-dessus de toute contestation, un *Ziémskiï Sobor* (1) fut convoqué, et, au témoignage des chroniqueurs, les *représentants éminents de toutes les provinces* supplièrent Féodor, « avec des larmes, » d'être tsar et de se faire couronner. Les larmes faisaient partie d'un protocole traditionnel, et, bien que des historiens sérieux aient admis que ce *parlement*, comme l'a appelé Horsey, se soit, en effet, occupé *d'élire* Féodor, il est permis de supposer que l'opération était de pure forme. Plus sérieusement, semble-t-il, la haute Assemblée s'est appliquée à résoudre certaines questions d'ordre administratif, comme le renforcement des mesures antérieurement prises pour la sécularisation des biens ecclésiastiques et la suppression des *tarkhany*, ou franchises d'impôts, trop libéralement octroyées par les gouvernements précédents à divers bénéficiaires — ecclésiastiques pour la plupart. Les sentiments dévots de Féodor devaient s'opposer, d'ailleurs, à ce que les lois promulguées dans ce sens fussent appliquées bien rigoureusement (2).

Son couronnement fut magnifique, émerveillant les étrangers témoins de ses splendeurs, et leur donnant une idée, assurément exagérée, des richesses qu'elles révélaient. L'usage était d'étaler, à ces occasions, tout ce qu'on possédait de précieux et ce qu'on montrait ainsi n'était qu'un dehors pompeux, masquant de sombres misères.

Dans le conseil, réduit à quatre membres par le départ de Biélski, Nikita Romanovitch conserva d'abord une autorité prééminente, grâce au dévouement et à la capacité de deux sous-ordres, les *diaks* Chtchelkalov, André et Vassili, que nous retrouverons mêlés aux péripéties du drame annoncé. Dès le mois d'août, cependant, de la même année, sa santé se

(1) V. Klioutchevski, *La composition des Ziémskiié Sobory*, *La Pensée Russe*. 1830.

(2) Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 87 et suiv.

trouva gravement atteinte. L'année d'après, il mourut, et l'étoile de Boris Godounov monta à l'horizon.

Femme de tête, au témoignage unanime des contemporains, intelligente et résolue, la tsarine Irène prêtait à ce frère tendrement aimé tout l'appui d'une situation qui l'élevait elle-même au-dessus du rôle habituellement réservé aux souveraines de Moscou. Si elle partageait rarement la couche d'un époux chaste et valétudinaire, plus fréquemment elle paraissait associée à lui, ou même substituée, dans l'exercice du pouvoir suprême (1) et, en réalité c'était le gouvernement de Boris qui évinçait ainsi celui du Conseil. L'usurpation s'accentuant chaque jour davantage, des résistances se manifestèrent, entraînant, dans des circonstances qui demeurent obscures, la disgrâce de plusieurs grandes familles, les Mstislavski, les Vorotynski, les Golovine, les Kolytchev. Un chroniqueur parle d'un complot organisé pour tuer Boris à un banquet offert par I. F. Mstislavski. De façon ou d'autre, le vieux chef du *boiarstvo* moscovite disparut de la scène en 1585, enfermé dans un cloître, où il dut prendre le froc sous le nom de Joseph et où il ne tarda pas à mourir. Un des Golovine, Michel Ivanovitch, alla grossir, en Pologne, le groupe des réfugiés politiques, imitateurs du célèbre Kourbski.

Les Chouïski appartenaient, comme de raison, à ce même parti d'opposition. Épargnés à ce moment, ils eurent leur tour deux années plus tard. La chronique parle de manœuvres auxquelles ils se seraient livrés pour engager Féodor à répudier Irène comme stérile. Érigée en puissance par la politique du Terrible, la corporation des marchands de Moscou aurait secondé ces efforts et suscité des scènes tumultueuses devant le *palais à facettes*. Mais, aidé par les frères Chtchelkalov et par le métropolite Denis, Boris put faire tête à l'orage. Prompts à se retourner, les Chouïski commencèrent par répudier leurs auxiliaires, en une tentative de réconciliation hypocrite avec le favori.

(1) *Actes historiques*, I, 219, et *Supplément*, I, 143; *Actes de la commission archéographique*. I, 341.



— Vous vous êtes réconciliés avec nos têtes! leur cria un marchand indigné. Ce malheureux disparut dans la nuit suivante, et les Chouïski ne bénéficièrent pas longtemps du prix de leur lâcheté. Une dénonciation, due à un domestique suborné, servit de prétexte à une nouvelle et plus sévère répression. Abandonné maintenant à ses propres inspirations et mieux assuré de la docilité de son pupille couronné, Boris n'hésita pas à frapper vigoureusement. Ivan Pétrovitch Chouïski, le glorieux soldat, et son cousin André Ivanovitch furent expédiés l'un à Bielooziéro, l'autre à Kargopol et étranglés. Les têtes de huit marchands roulèrent sur l'échafaud, tandis qu'on retenait dans les cachots ou dispersait dans les provinces des centaines de complices réels ou supposés.

L'exactitude complète de ces détails est problématique, car Irène n'était pas stérile! Après plusieurs fausses couches, elle devait, en 1592, donner le jour à une fille, la tsarevna Théodosie. Le fond de l'incident, toutefois, c'est-à-dire l'exécution des Chouïski par Boris Godounov, échappe à toute incertitude, bien que, séjournant à ce moment en Pologne, les ambassadeurs moscovites eussent pour instruction de nier péremptoirement des faits dont le retentissement avait passé la frontière. Ils devaient assurer que les Chouïski n'étaient l'objet d'aucune disgrâce et jouissaient, au contraire, de la faveur et de la munificence du souverain. Quant à Golovine, dont la fuite ne pouvait être contestée, il s'était rendu coupable de vol (1).

Ces mensonges diplomatiques faisaient partie d'une tradition qui devait se perpétuer. Mais ce n'était assurément pas pour défendre un voleur que le métropolite Denis et l'archevêque Varlaam, chef d'une éparchie importante, la *Kroutitskaïa*, intervenaient à ce moment, et se trouvaient également frappés. Ils furent internés dans des monastères ; l'archevêque de Rostov, Job, entièrement dévoué à Godounov, occupa le siège métropolitain, et le favori fut tout-puissant.

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, VII, 270.

II

BORIS GODOUNOV

Les Godounov descendaient d'un chef tatar, le *mourza* Tchet. Ayant quitté la Horde d'Or et pris du service à Moscou sous le règne de Kalita (1328-1341), ce transfuge, bientôt baptisé et fondateur du célèbre monastère de Saint-Hippace, fit souche de plusieurs familles, qui devaient marquer dans l'histoire de son pays d'adoption. Les Sabourov se réclamaient de cet ancêtre, et, par la première femme d'Ivan IV, ils se trouvaient apparentés à la famille régnante. Telle fut sans doute aussi l'origine de la faveur de Boris. Son mariage avec la fille du fameux *opritchnik* Maliouta-Skouratov lui donna des titres plus sérieux à la faveur du maître et l'union de sa sœur avec Féodor assura sa fortune. A l'avènement de son beau-frère, il avait dépassé la trentaine. Aucun portrait authentique ne peut nous donner une idée de son apparence extérieure ; ceux que la gravure a reproduits ne sont que des copies d'un dessin fantaisiste exécuté au dix-huitième siècle. Il jouissait d'une grande réputation de beauté, en dépit d'une taille courte et ramassée et de quelques infirmités précoces. Il semble avoir eu de la prestance, le don du commandement et beaucoup de cette éloquence naturelle qui faisait si complètement défaut à Féodor. Plus que lui, cependant, il manquait d'instruction. Il devait être, sur le trône, le premier tsar *bezgramotnyï* (ne sachant ni lire ni écrire). Mais il possédait encore, au suprême degré, cette facilité d'assimilation et cette force d'intuition qui demeurent parmi les traits caractéristiques des hommes de son pays ; et il s'entendait admirablement à masquer ses défauts comme à faire valoir ses qualités. Terrible à ses ennemis et apte à nourrir des rancunes implacables, il était le plus généreux des amis, et savait aussi, à l'occasion, faire étalage d'humanité. Horsey nous

le montre arrêtant le supplice d'un sujet anglais, John Horneby, accusé d'espionnage et mis à la torture.

Mais sa carrière entière décèle surtout un ambitieux de grande race, toujours maître de lui et ne perdant jamais de vue le but à atteindre ; sachant être sobre dans ce pays d'ivrognes et ne négligeant pour se pousser en avant aucune occasion, aucune chance, aucune ressource. Investi, en fait, après la disgrâce des Chouïski, d'une sorte de régence, il travailla patiemment, savamment à consolider et à consacrer en droit cette fonction sans précédent dans les annales du pays. Premier favori en date, il porta du coup les privilèges de ce rang au plus haut sommet qu'ils dussent jamais atteindre. Boïar depuis 1581, il se donna successivement, à partir de 1584, toute une kyrielle de titres, qui, déjà exceptionnels et uniques, étaient comme autant de marches l'élevant, de degré en degré, jusqu'au rang suprême. Il fut « écuyer », « serviteur », « voiévode de la cour », « lieutenant des tsarats de Kasan et d'Astrakhan », — jusqu'au jour où, en 1594, un document officiel lui attribua le titre de sa fonction réelle, et, désormais, il fut le *Pravitiél*, le Régent.

Détail curieux : c'est par une sorte de mouvement tournant et en mettant à profit des relations industrieusement contractées en pays étrangers, qu'il arriva à cette dernière étape. Il avait trouvé en Horsey, l'agent de la Compagnie anglaise de commerce, un courtier diplomatique des plus habiles et des plus dévoués. Grâce à cet intermédiaire, la reine d'Angleterre lui adressait, en 1586 déjà, une lettre où elle lui donnait du « prince » et du « très cher ami ». Trois années plus tard, Horsey lui-même introduisait le titre de « lieutenant de l'empire » dans un récit de voyage, aussitôt publié et largement répandu. En même temps, les ambassadeurs envoyés dans les cours d'Europe ou d'Asie étaient chargés d'insinuations analogues, qui avaient pour conséquence des messages, où les souverains, ainsi avertis, prodiguaient au maître présumé de la Moscovie des témoignages d'estime et des qualifications appropriées. Boris feignait de l'embarras :

devait-il répondre ? La question fut agitée à plusieurs reprises ua cours des années 1588-1589, et résolue, comme de raison, par l'affirmative.

Des détails d'étiquette, ingénieusement combinés, servaient au même but : à la réception des envoyés étrangers, seul d'entre tous les boïars présents, Boris se tenait auprès du trône et il arriva qu'un jour, comme par mégarde, sa main étendue s'empara du globe d'or, emblème d'une autorité que Féodor, toujours souriant, ne songeait pas à lui disputer. L'audience chez le tsar était suivie d'une autre, chez le favori, où les ambassadeurs retrouvaient un cérémonial identique. Invités aux banquets de cour, ils entendaient porter la santé de Boris en même temps que celle de Féodor. Dans les notes qu'ils recevaient du département des affaires étrangères, le favori était invariablement indiqué comme celui dont émanaient, ou dont dépendaient, toutes les décisions.

En 1594, cette situation fut, comme je l'ai indiqué, consacrée officiellement. Mais ce n'était pas assez : l'année d'après, les documents officiels associèrent au nom du *régent* Boris le nom de son fils. Avant que Féodor fût mort, avant qu'on fût certain qu'il ne laisserait pas d'héritier, Irène venant de lui donner l'espérance contraire, sa succession semblait réglée au bénéfice d'une nouvelle dynastie !

Boris avait foi en son étoile. Il croyait aux étoiles. Aussi superstitieux qu'ignorant, il s'entourait d'astrologues, de devins et de sorciers. L'un d'eux passe pour lui avoir prédit qu'il régnerait, mais sept années seulement.

— Quand ce ne serait qu'un jour ! aurait répliqué le favori.

L'anecdote, probablement inventée, traduit bien le caractère de cette ambition ardente et inquiète à la fois, qui laissait à l'élu du destin la pleine conscience de tout ce que sa rapide fortune avait d'excessif et qui, mesurant chaque jour le chemin parcouru et à parcourir, apercevait dans quelques heures de royauté le prix suffisant de l'effort accompli. Si haut qu'il fût élevé déjà, Boris restait humble de certaine

façon. Il s'approchait du trône à pas de loup : dans le Conseil qui, nominalement, demeurait en fonctions, il gardait la place qu'il avait occupée d'abord, la dernière; il imaginait des banquets intimes qui, dans l'appartement du tsar, réunissaient des convives triés sur le volet, et il s'abstenait d'y paraître. En même temps, à la vérité, il donnait à dîner de son côté, et ces invitations étaient plus recherchées.

Il avait acquis promptement des richesses considérables. L'ambassadeur anglais, Fletcher, lui attribuait un revenu de 93,700 roubles, somme énorme pour l'époque, le rouble valant alors près d'une livre sterling. Horsey le jugeait capable de lever et d'entretenir une armée de 100,000 hommes! C'étaient probablement des exagérations, faisant partie de la réclame créée autour du favori, et, dans le détail, les chiffres indiqués par Fletcher ont été reconnus inexacts (1). D'ailleurs, si bien renté qu'il fût, Boris ne thésaurisait guère, trop soucieux de répandre autour de lui les largesses et les bienfaits, d'acheter la faveur populaire. C'était un autre Séjan, qui n'avait à craindre aucun Tibère. Non moins prodigue des ressources de l'État, il bâtissait beaucoup, multipliant les édifices et les églises *en pierre* au milieu des constructions en bois, dont les principales villes et la capitale elle-même demeuraient généralement garnies, « parant Moscou ainsi qu'une belle femme, » au témoignage de Job.

Sa régence fut en somme heureuse, et, à l'intérieur comme au dehors, également favorable aux intérêts du pays. Du dehors, un danger terrible la menaça au début; mais dans la guerre comme dans la diplomatie, la fortune resta fidèle au favori.

(1) Sérédonine, *les Œuvres de Fletcher*, p. 190.

III

GUERRE ET DIPLOMATIE

Boris n'était pas soldat et il eût certainement fait triste figure contre un adversaire tel que Bathory. Or, le vainqueur du Terrible était résolu à reprendre l'offensive. Contre l'indolence et la parcimonie de ses sujets, il avait maintenant à qui faire appel : Sixte-Quint régnait, et le grand pape était fait pour s'entendre avec le grand roi. Ils s'entendirent si bien qu'en 1586 on ne discuta plus à Rome que sur les moyens les plus expéditifs pour envoyer à Cracovie, avec le secret nécessaire, les subsides réclamés pour la conquête de Moscou (1).

« Si Bathory et son génie n'avaient pas disparu, la gloire de la Russie aurait pu être obscurcie pour toujours dans les premières années du nouveau siècle. »

Ces paroles sont de Karamzine (2).

Mais Bathory disparut. Paralysé dans ses préparatifs militaires par une maladie implacable, il succomba le 2 décembre 1586, et aussitôt les situations furent renversées : Féodor parut maintenant en passe de conquérir Cracovie, à la faveur d'une élection, qui sembla d'abord lui promettre l'héritage des Jagellons. La petite noblesse de Pologne était assez disposée à s'accommoder d'un souverain qui s'annonçait comme débonnaire. Boris ne sut pas toutefois ou ne voulut pas mettre cette chance à profit. D'une part, la couronne était déjà, ici, au plus offrant et les ambassadeurs du tsar arrivèrent à la Diète les mains vides ; d'autre part, ils se montrèrent eux-mêmes trop exigeants. La capitale des deux empires réunis serait à Moscou; dans l'écusson commun, la couronne de Pologne prendrait place sous le bonnet de Monomaque, et,

(1) WIERZBOWSKI, *Matériaux pour l'Hist. de la litt. pol.*, I, 264-308.
(2) *Hist. de Russie*, X, chap. II, p. 49.

last but not least, le futur tsar-roi resterait orthodoxe : telles étaient leurs propositions. Elles soulevèrent une protestation unanime.

« Les Moscovites veulent coudre la Pologne à leur pays comme une manche à un vêtement! » cria un des électeurs les plus influents, Christophe Zborowski. Et l'on sait le résultat : la double élection de Sigismond de Suède et de Maximilien d'Autriche, frère de l'empereur Rodolphe II (1). Sigismond l'emportant bientôt, ce dénouement prenait pour la Moscovie un caractère singulièrement menaçant : fils de ce Jean III, qui avait si âprement guerroyé contre Ivan IV avec l'épée et avec la plume, et de Catherine Jagellon, le nouveau roi apportait sur le trône un double héritage de rancunes et d'ambitions inassouvies. On en fut quitte cependant pour la peur. Outre qu'il avait fort à faire en Pologne, pour évincer définitivement Maximilien et réduire ses partisans, Sigismond était avant tout un catholique ardent, dominé, comme la plupart des princes occidentaux ses contemporains, par des préoccupations d'ordre religieux. Employant ses loisirs à faire d'assez méchante peinture, sur un tableau conservé dans la galerie d'Augsbourg et récemment attribué à Rubens! il s'est représenté lui-même domptant l'hérésie. Il fit si bien ou plutôt si mal, qu'en se sentant bientôt rassuré, on jugea, au contraire, à Moscou le moment propice pour un règlement de comptes avec le voisin suédois. Après d'orageuses discussions, en 1590, Boris fit prendre à Féodor lui-même le commandement d'une nombreuse armée, et, en deux campagnes consécutives, il réussit à obtenir la cession de deux places, Ivangorod et Koporié, objet d'une dispute déjà ancienne entre les belligérants. Négociant ensuite avec la Pologne une trêve de douze ans, il s'apprêtait à mieux faire encore, quand Jean III mourut, emportant dans la tombe des projets de revanche qui ne laissaient pas d'être inquiétants.

L'événement valait le gain de plusieurs batailles. La succes-

(1) Caro, *Das Interregnum Polens*, p. 59 et suiv.; *Hist. Russiae Monumenta*, II, n° xvi.



sion du défunt mettant aux prises Sigismond avec son oncle, Charles, investi de la régence, Moscou en profita pour imposer à la Suède, en 1595, un traité de paix définitif, qui, signé à Tiavzin, sous la médiation de l'empereur, était des plus avantageux, bien qu'il ait prêté à des critiques assez acerbes. Aux gains déjà acquis, le tsar ajoutait Kexholm. Une clause réservant à la Suède seule le commerce de Narva semblait, à la vérité, moins favorable ; elle ne portait toutefois un coup sensible qu'aux intérêts seuls de la ligue hanséatique, qui déjà figurait habituellement parmi les sacrifiés (1).

Mais l'empereur réclamait le prix de ses bons offices, et, entamées depuis 1588, les négociations aboutissaient, de ce côté, à un des plus étranges imbroglios diplomatiques dont les archives aient conservé le témoignage. Avec l'apparition sur les bords du Danube, en 1588, d'un agent secret de Féodor, Lucas Pauli, aventurier d'origine incertaine, et les trois missions consécutives de l'envoyé impérial Nicolas Warkotsch, suivies, en 1597, de celle du burgrave de Dohna, la cour de Vienne s'est engagée là dans une intrigue qui ne lui ménageait que des déceptions, mais où, au lendemain de l'échec rencontré en Pologne, elle pensa un moment tenir en Moscovie la plus magnifique compensation. Subvenir, d'une part, à la pénurie habituelle du trésor impérial en y faisant affluer les roubles moscovites, et, d'autre part, assurer à un prince de la maison d'Autriche la succession de Féodor : tel fut le double but qu'elle se flatta d'atteindre!

Pauli arriva, en 1588, avec une offre de subsides pour soutenir la candidature de Maximilien — qui n'était plus en cause — et avec la nouvelle, présentée en son nom propre, d'un testament secret d'Ivan IV, qui destinait le trône de Moscou — on ne saurait deviner comment ni pourquoi puisque Féodor était là! — à un prince autrichien. War-

(1) Voy. pour cet épisode les chroniques russes : NICONE, VIII, 12-13 ; 16-17 et 29-30, et première chronique de Pskov (*Recueil complet de chroniques*, IV, 320) : KELCH, *Liefl. Hist.*, 447-449 ; HIAERN (*Mon. Liv. Ant.*, I, 369-371) ; SOLOVIOV, *Histoire de Russie*, VII, 329 et suiv. ; FORSTEN, *La Question de la Baltique*, II, 52.

kotsch ne put voir, et pour cause, le mystérieux testament et se laissa dire que le document avait péri dans un incendie. Il ne vit pas davantage la couleur de l'argent moscovite, bien que, dans un récit probablement apocryphe de son premier voyage, il ait parlé de trois millions de florins emportés par lui de Moscou et dissimulés, pour plus de précaution, dans des barils remplis de cire (1). Mais de Godounov d'abord, puis de Féodor lui-même, par l'entremise du chef du département des affaires étrangères, le très puissant et très influent *diak* André Chtchelkalov, — peu après disgracié, probablement pour son intervention téméraire dans cette intrigue (2), — il tira des promesses et des encouragements qui lui semblèrent extrêmement flatteurs. Boris déclarait que le tsar n'abandonnerait pas l'empereur, « dût-il manger dans des assiettes de bois, » et, pressé, le favori allait jusqu'à parler de cinq millions, dont son maître pourrait faire l'épargne pour aider Rodolphe contre les ennemis communs. Sur la question du testament, il se montrait plus réservé, et même, bien que Warkotsch ne parût pas s'en douter, quelque peu mystificateur : le document avait existé, et si Maximilien parvenait à s'installer à Varsovie, Féodor ne paraissant pas destiné à avoir d'héritier, « de grandes choses pourraient arriver. » Or, comme l'archiduc s'était fait battre et même capturer à la journée de Byczyna (24 janvier 1588), Rodolphe négociait précisément sa mise en liberté moyennant l'abandon de ses prétentions à la couronne de Pologne! D'ailleurs, à son second voyage, en 1593, Warkotsch n'osa plus entretenir le favori de ce sujet scabreux. Il se rattrapa avec Chtchelkalov, qui, parlant, au nom de Féodor, le mystifia à son tour de la plus singulière façon : si la cour de Vienne voulait envoyer immédiatement à Moscou un prince âgé de quatorze ou quinze ans, ce jeune homme pourrait être adopté et élevé comme l'héritier présomptif du tsar!

(1) Adelung, *Uebersicht der Reisenden*, I. 401.

(2) V. Scepkin, *Archiv für Slavische Philologie*, XXII, 401 ; Platonov, *Revue du M. de l'I. P. R.*, juin 1898; comp. Likhatchov, *Hist. des diaks*, p. 191 et suiv.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, la cour de Vienne mordit à l'appât, car elle renvoya à la charge le diplomate mystifié, tout en subordonnant la question de l'héritage problématique à une autre plus pressante. Les Turcs venaient d'envahir la Hongrie, et les caisses de l'empereur sonnaient creux. En ne négligeant donc pas les ouvertures faites par Chtchelkalov, l'ambassadeur devait tâcher, avant toute chose, à rapporter de l'argent. Et il en rapporta ou crut le faire. Le chef du département des affaires étrangères n'étant plus en fonctions, il ne put pénétrer le mystère des intentions attribuées à Féodor, qui venait d'ailleurs d'être père! Sans doute aussi ne serait-il pas davantage parvenu à sonder les arcanes du trésor moscovite, si, en se multipliant, ses ambassades n'eussent paru ruineuses elles-mêmes pour les finances du tsar. En seize semaines de séjour, il avait, la dernière fois, avec les trente-trois personnes de sa suite, mangé : 48 bœufs, 336 moutons, 1,680 poulets, 112 oies, 224 canards, 11,200 œufs et 336 livres de beurre! Mieux valait encore lâcher quelque monnaie. Et on renvoya le solliciteur importun avec tout un convoi de chariots lourdement chargés, qui, déballés à Vienne, découvrirent devant les conseillers de Rodolphe tout un assortiment de fourrures!

On sait que les peaux de martre et de petit-gris tenaient alors fréquemment lieu, en Moscovie, de matières d'or ou d'argent. C'était la dernière et la plus cruelle mystification.

Après avoir essayé en vain de monnayer cette encombrante marchandise, Rodolphe ne se laissa cependant pas décourager. Mais substitué en 1597 à Warkotsch, Abraham de Dohna n'eut pas meilleure chance. La diplomatie de Godounov se rabattit cette fois sur l'expédient dont Ivan IV avait fait déjà un emploi fréquent et victorieux : le trésor du tsar était à la disposition de l'empereur; mais ne s'agissait-il pas de combattre le Turc? Eh bien, il fallait procéder d'abord à la constitution d'une ligue générale de tous les princes chrétiens; et l'envoyé du pape se trouvant là, l'œuvre pouvait être abordée immédiatement. L'agent de Clément VIII,

Alexandre Komulovics, venait en effet d'arriver à Moscou, où il avait déjà paru deux années auparavant. Mais il ne s'occupait guère que de la réunion des deux Églises, et Dohna manquant d'instructions pour l'organisation d'une nouvelle croisade, les négociations tournèrent court (1).

On ne devait plus avoir le loisir de les reprendre. L'orage approchait. Et on avait fait, de part et d'autre, beaucoup de chemin sans pouvoir se joindre. A travers les obstacles multiples séparant les deux pays, distance, différence de civilisation, diversité des intérêts, mentalités dissemblables, on en était encore à la période des tâtonnements; et ce trait peut s'appliquer à l'ensemble des relations ébauchées à cette époque avec l'Europe occidentale par la Russie de Féodor et de Boris.

IV

LES RELATIONS AVEC L'OCCIDENT

Boris essayait d'en nouer avec la lointaine France elle-même. Envoyé à Paris, l'interprète Pierre Ragon revenait à Moscou en 1586 avec un agent officieux, François de Carle, un neveu vraisemblablement du fameux Lancelot de Carle, commensal de l'Hôpital, de Ronsard et de du Bellay. L'oncle avait brillamment représenté le roi Henri II à Rome; le neveu était chargé d'annoncer l'envoi d'une ambassade — qui resta à l'état de projet (2).

Avec l'Angleterre on était plus avancé, puisque l'envoyé

(1) Voy. pour cet épisode : FIEDLER, *Beziehungen Oesterreichs zu Russland, Almanach der K. Akad. der Wiss.*, 1866, p. 257 et suiv.; FORSTEN, *La Question de la Baltique*, II, 56 et suiv.; BANTICH-KAMIÉNSKI, *Aperçu des relat. ext.*, I, 13-14; SOLOVIOV, *Histoire de Russie*, VII, 340; PIERLING, *Papes et Tsars*, p. 443 et suiv. — Documents : *Monuments des relations dipl.*, I, 1049 et suiv.; II, 32 et suiv.; *Hist. Russiae Mon.*, II, nº XXV; et les rapports et notes de Warkotsch aux Archives de Vienne.

(2) Voy. PARIS, *La Chronique de Nestor*, I, 381.

d'Élisabeth, Bowes, se trouvait à Moscou à l'avènement de Féodor. Mais, ayant eu des démêlés avec le Terrible, cet irascible diplomate se disposait à partir, et, en s'embarquant à Arkhangel, il alla, dans sa colère, jusqu'à abandonner les présents usuels qu'il avait reçus et la lettre du nouveau tsar, qui contenait les bases d'une nouvelle entente commerciale. Envoyé derrière lui en qualité de courrier, le Livonien Bekman se plaignit à son tour d'avoir été reçu par Élisabeth « dans un jardin potager », bien que la reine affirmât qu'il n'y poussait « ni ail ni oignons ». L'agent de la Compagnie anglaise, Jérôme Horsey, s'employa avec plus de succès à rétablir la bonne harmonie entre les deux cours et réussit même, en 1587, à obtenir une cinquième charte qui assurait aux négociants de son pays le bénéfice d'une réduction considérable sur les droits, déjà très infimes relativement, dont ils restaient grevés en pays moscovite. Malheureusement, vivement attaquée à raison de son privilège par ses rivaux d'Allemagne, de France, des Pays-Bas et d'Angleterre même, la puissante Compagnie tendait à en abuser. Quelques-uns de ses agents engageaient, sous son couvert, des spéculations personnelles, où le conseiller intime d'Élisabeth, sir Francis Walshingham, ne dédaignait pas de prendre de l'intérêt, mais où la Moscovie trouvait d'autant moins son compte, qu'elles se montraient parfois désastreuses pour ses sujets. Godounov lui-même fut atteint par une faillite. Mi-négociant mi-courtier diplomatique, Jérôme Horsey n'avait pas d'autre part toujours la main heureuse. Chargé secrètement, en 1586, par Boris de ramener d'Angleterre pour la tsarine Irène une doctoresse qui l'aidât à avoir des enfants, il revenait avec une accoucheuse !

Des présents qu'il apportait en même temps, un orgue, notamment, qui attira une foule d'auditeurs devant le Kreml, aidèrent, cependant, à conjurer l'effet désastreux de cet incident, et Godounov s'employa activement à le faire oublier. Si Féodor n'héritait pas des motifs personnels qui avaient engagé son père à ménager Élisabeth, le favori, au témoi-

gnage de Horsey, se montrait, au contraire, hanté par des préoccupations analogues. Il désirait s'assurer une retraite en Angleterre, et Horsey y venant, il le chargea, à son tour, de présents pour la Reine, si magnifiques, qu'en prenant plaisir à les examiner, Élisabeth *se mit en sueur*, bien qu'on fût en octobre!

Mais Godounov n'était pas le Terrible. En refusant de transporter la métropole de son commerce, de Narva, qui restait aux mains des Suédois, au port Saint-Nicolas, sur la mer Blanche, où les Moscovites eussent voulu la voir établie, la Compagnie anglaise souleva contre elle des mécontentements avec lesquels il devait compter, et, de 1588 à 1589, un successeur de Bowes, Giles Fletcher, eut grand'peine à les apaiser. La victoire remportée par Élisabeth sur le roi d'Espagne aida cependant puissamment ses efforts, et une *sixième* charte ajouta aux privilèges des commerçants anglais le droit de libre passage à travers tout l'empire moscovite. Elle ne leur rendit pas, toutefois, la franchise entière qu'ils avaient obtenue en 1576, alors que le Terrible rêvait de se marier en Angleterre! Et Fletcher n'eut même pas personnellement à se louer des égards qu'on lui témoignait.

Il se vengea, à son retour en Angleterre, en publiant un livre qui, en dépit de nombreuses erreurs et d'un parti pris de malveillance trop accusé, demeure le document le plus précieux dont nous disposions pour l'histoire politique, sociale et économique du pays à cette époque (1). Inquiète du retentissement qu'obtenait cet ouvrage et de la répercussion qu'il pouvait avoir sur ses affaires, la Compagnie en réclama la suppression, et Élisabeth fit volontiers droit à sa demande. Contenant une critique acerbe du pouvoir absolu, le livre était inquiétant, même en Angleterre. Publiée en 1845, une

(1) *The Russian Common Wealth*, 1591. — Voy. pour cet épisode : *Russia at the close of the XVI. C.* Introduction, p. LXXXIX et suiv. et Appendice, I, p. 281 ; Tolstoï, *La Russie et l'Angleterre*, nos 61-64, 67-74, 76-80 ; Bantich-Kamienski, *Aperçu*, I, 94 et suiv. ; *Recueil de la Soc. Imp. d'Hist. Russe*, XXXVIII, 186-246 ; Sérédonine, *Les Œuvres de Fletcher*, p. 141.



traduction russe a été confisquée dès son apparition, et a valu à son éditeur la perte de la chaire qu'il occupait à l'Université de Moscou.

Les relations anglo-russes restaient, cependant, en assez bonne voie, et le gouvernement de Féodor, ou de Godounov, sortait sans grand dommage de cette autre passe d'armes diplomatique. — Une épreuve plus difficile l'attendait au cours de l'année 1590, avec les conséquences de l'expansion, simultanément poursuivie à l'est et au sud de l'empire.

V

L'EXPANSION ORIENTALE

Jusqu'à ce moment, refoulant lentement l'élément asiatique au delà de ses frontières constamment reculées, Moscou avait été protégée contre un retour offensif des populations musulmanes par les troubles incessants qui agitaient la presqu'île criméenne et par les exploits des cosaques du *Zaporojé*, (de delà les rapides du Dniéper) qui, inquiétant Tatars et Turcs, détournaient sur la Pologne, dont ils étaient tributaires, toute idée de représailles. Quelques subsides envoyés à Bakhtchisaraï aidaient à maintenir le khan de Crimée dans des dispositions pacifiques. Mais, en 1590, la Suède s'avisa, à cet égard, d'une surenchère, dont l'envoyé de Féodor, Bibikov, essuya les conséquences. Imitant Bathory, Kazi-Ghireï refusa de se lever en recevant le message du tsar, et, au printemps de l'année suivante, la Horde se mit en campagne. C'était contre la Pologne, disaient les Tatars. Mais, à Moscou, on fut bientôt mieux renseigné. Un service ingénieux de garde servait à donner l'alarme en pareille occasion. Des cosaques se tenaient dans la steppe, à deux auprès de chacun des grands arbres disséminés à travers la plaine, l'un grimpant de temps en temps dans les branches pour inspecter l'horizon et l'autre tenant le cheval de son compagnon. Un

nuage de poussière apparaissait-il au loin, vite les guetteurs galopaient jusqu'à l'arbre le plus proche, dans la direction de la frontière, et ce poste averti en alarmait à son tour un autre (1). C'était le télégraphe du temps. C'est grâce à lui aussi que, le 3 juillet, on sut, au Kreml, que les Tatars avaient passé l'Oka. Le lendemain, ils furent aux portes de la capitale, qu'une armée rassemblée à la hâte et assez peu nombreuse ne semblait pas capable de défendre. Que se passa-t-il alors? On ne l'a jamais su au juste. Une de ces paniques, auxquelles les troupes plus disciplinées du Sultan se montraient elles-mêmes sujettes parfois à cette époque, engagea brusquement Kazi-Ghireï à déguerpir, avec tant de précipitation que, lancés à sa poursuite, quelques détachements moscovites n'atteignirent son arrière-garde qu'aux environs de Toula.

Le plus grand bénéficiaire de ce triomphe fut encore Godounov. Il ne semble y avoir contribué d'aucune façon. Il ne commandait pas les troupes. Cependant, le commandant, F. I. Mstislavski, encourut *l'opala* (mise en disgrâce) pour n'avoir pas, dans son rapport, attribué au favori, comme il convenait, tout le mérite de l'événement! Ultérieurement, des récompenses magnifiques, pelisses « retirées des propres épaules du souverain » et allocations de domaines, furent distribuées à tous les chefs; mais Godounov en eut la meilleure part.

On n'en avait d'ailleurs pas fini avec Kazi-Ghireï. Revenant à Bakhtchisaraï fort éclopé, il caressa Bibikov, affecta de ne pas prendre au tragique cette mésaventure et se laissa même plaisanter à ce sujet.

— On m'a mal reçu chez vous! disait-il à l'envoyé.

— Vous êtes parti trop vite! répondait Bibikov; mais si vous revenez, on verra à mieux vous soigner.

Le rusé Tatar souriait et méditait une revanche. On fut bien aise, deux ans plus tard (novembre 1593), de signer, à Livny

(1) Karamzine, *Hist. de Russie*, X, III, 138.

sur la Sosna, un traité de paix définitif, moyennant la promesse de disperser les cosaques du Don et d'obliger ceux du Terek à ne pas inquiéter les Turcs. Le khan, à cette époque, servait, en effet, d'intermédiaire habituel entre le tsar et le sultan. Longtemps, on s'était même défendu, à Constantinople, d'entretenir des relations directes avec Moscou. « Sa Hautesse, disait-on, n'adresse des ambassadeurs qu'aux grands souverains de France, d'Espagne et d'Angleterre, qui lui payent tribut. » Envoyé à Constantinople en 1584, pour annoncer l'avènement de Féodor, Blagov réussit à obtenir un échange d'ambassades ; mais, après la paix de Livny comme avant, les expéditions pillardes des Cosaques et les empiétements de la colonisation russe continuèrent à empêcher toute entente durable (1).

Moscou n'interrompait pas, en effet, sa marche en avant. En 1586, elle pénétra dans la Transcaucasie, où, à la vérité, ses débuts furent malheureux. Un prince de la Géorgie caucasienne sollicitant du secours contre les Turcs et les Persans recevait un envoi de moines et de peintres d'icones! Comme il insistait, on se décida à mettre en campagne un corps d'armée, et le prince Khvorostinine, qui le commandait, se fit battre en perdant 3,000 hommes (2).

Les tentatives faites en même temps pour renouer des relations avec la Perse se trouvaient entravées par la difficulté des communications. D'une ambassade nombreuse, adressée en 1598 au shah Abbas, des fauconiers seuls, accompagnant un envoi d'oiseaux précieux, arrivaient à destination (3) !

Plus rapides étaient les progrès faits au nord-est, où la répression des Tchérémisses révoltés et la construction d'un groupe de villes nouvelles, Tsyvilsk, Ourjoum, Santchoursk, assuraient une prise de possession durable. D'autres villes, Saratov, Tsaritsine, surgissaient sur le bas Volga. En Sibérie,

(1) Soloviov. *Hist. de Russie*, VII, 370 et suiv.
(2) *Ibid.*, VII, 387.
(3) Vessiélovski, *Monuments des relations diplomatiques avec la Perse*, I, 334 et suiv.

après la mort d'Ermak (1) et la retraite de ses compagnons sous l'*ataman* Mathieu Mechtchériak, le sauvage Koutchoum triompha un instant. Mais bientôt les expéditions moscovites se succédèrent sur les traces de l'héroïque aventurier. En 1585, le voiévode Mansourov bâtit un fort au confluent de l'Irtych et de l'Obi, et brisa à coups de canon une idole célèbre que les Ostiaks opposaient à son artillerie. Au cours des années suivantes, Tioumen et Tobolsk furent fondées, et, en 1590, après Lougouï, prince de deux villes et de quatre bourgs sur l'Obi, Koutchoum lui-même demanda à faire sa soumission.

Secondée par l'œuvre colonisatrice de Strogonov, la conquête pacifique réussissait mieux encore de ce côté. Ce sont ses progrès industrieux et la création de centres d'attraction pour les agriculteurs et les artisans russes, à Pelym, à Berezov, à Sourgout, à Tara, à Narym, à Ketskiï Ostrog, qui, dès 1592, ont autorisé Féodor à parler de la Sibérie comme d'une province, définitivement acquise à ses domaines. On semble l'oublier aujourd'hui en Russie.

Pacifique, le gouvernement du successeur d'Ivan le fut résolument, aussi bien au dehors qu'au dedans, et le pays, si douloureusement éprouvé par le règne du Terrible, lui dut une sorte de trêve, entre les secousses d'un passé récent et la tempête d'un prochain avenir.

VI

LE GOUVERNEMENT INTÉRIEUR

De tous les favoris ayant figuré dans l'histoire de Russie, Godounov fut, assurément, le plus digne de sa haute destinée. On ne saurait refuser à cet illettré un intelligence assez juste des intérêts et des besoins de son pays, au moment où il se

(1) V. *Ivan le Terrible*, p. 478.

trouva appelé à le gouverner. Collaborateur du Terrible dans son œuvre destructive, il sut comprendre qu'après avoir taillé il fallait recoudre ; mettre fin à la désorganisation économique, conséquence d'une politique révolutionnaire ; rétablir la culture de la terre dans les provinces dépeuplées du centre ; secourir la classe des « hommes de service » sur leurs domaines convertis en désert ; alléger le fardeau des impôts grevant la classe rétrécie des contribuables ; atténuer enfin le conflit poussé à l'état le plus aigu entre les divers éléments de la population. Godounov se vanta d'avoir établi partout « l'ordre et la justice », au point que, sous son administration, nul, « si « grand et si fort qu'il fût, ne s'avisait de faire du tort, même « à un orphelin. » Ce n'était que de la rhétorique ; mais, après les orgies violentes de l'*opritchnina*, qu'un gouvernement se targuât d'honnêteté et de justice, cela seul avait quelque valeur !

Le favori était épris d'hyperbole. En 1591, les envoyés moscovites affirmaient, à Varsovie, qu'il avait rendu le sol du pays franc de tout impôt. Pas un arpent qui payât un kopeck ! Rhétorique encore, en accord avec le geste familier par lequel, saisissant le revers richement brodé de sa chemise, le régent se déclarait prêt à partager jusqu'à ce vêtement avec le premier mendiant venu. A cette même époque, les tristes exilés d'Ouglitch et le commissaire du lieu, Bitiagovski, qui allait avoir avec eux d'autres plus graves démêlés, se disputaient au sujet des redevances à fournir par arpent de terre cultivée ! Des franchises partielles, supprimées de 1580 à 1584, à raison de l'épuisement des finances, venaient d'être rétablies, et Boris tirait parti à sa façon de cette libéralité, pour éblouir ses voisins de Pologne.

Très apparemment, pourtant, le pays se remettait de l'effroyable épreuve qu'il venait de traverser. La population se rassurait et augmentait, par le retour d'un grand nombre de fugitifs. En dépit d'une dépression dans le commerce extérieur, signalée par Fletcher et attribuable sans doute à la perte de Narva, l'ensemble des échanges se montrait en pro-

gression sensible (1). Mais le mal était profond et le temps seul pouvait donner aux remèdes employés l'efficacité nécessaire.

La politique du Terrible avait tendu à décomposer en quelque sorte la société et à la recomposer en lui donnant pour base cette classe « d'hommes de service », qui n'était qu'un régiment et ne devait jamais prendre la valeur d'un élément organique. Elle demeurait stérile et inerte, et, en face d'elle, désunis, dissociés, armés les uns contre les autres, le grand propriétaire foncier affranchi de toute charge, le moine accapareur de terres insatiable, le petit et le moyen propriétaire également ruinés, le paysan converti en vagabond et jouant au *cosaque* dans la steppe étaient autant d'ennemis, qui n'attendaient qu'une occasion pour vider leur querelle, constamment exaspérée.

D'une certaine manière d'ailleurs et à la férocité près, Godounov demeurait fidèle au programme du Terrible. Les chroniqueurs étrangers et indigènes, un Fletcher ou un Timofiéiev, sont d'accord pour le dénoncer comme favorisant les gens de basse condition contre l'aristocratie. Et l'élévation d'un Klechnine, comme le rôle attribué, dans la *Douma*, aux *diaks* de l'espèce de Chtchelkalov, semblent justifier cette appréciation. Mais il se préoccupait aussi d'intervenir en pacificateur dans la mêlée furieuse de ces débris de l'ancien corps social, qui, obéissant à leur loi d'évolution naturelle, tendaient de leur côté à se réformer organiquement, mais en se heurtant dans des luttes passionnées. Lutte pour la possession de la terre ; lutte plus acharnée encore pour la possession de la main-d'œuvre ! Les moines et les grands propriétaires retenant la meilleure part de l'une et de l'autre, entre petits propriétaires on se disputait les rares arpents cultivables qui restaient disponibles et on faisait la chasse à l'homme, à l'ouvrier agricole ; on le poursuivait sur les terres mal gardées ; on le relançait dans les cabarets propices aux embauchages insidieux ; on le

(1) Platonov, *Études sur l'histoire du Temps des troubles*, p. 593.



traquait dans le maquis d'une législation ambiguë et d'une justice vénale.

La recherche d'un remède à cette plaie économique et sociale fut le grand souci de la régence de Godounov, comme de son règne ultérieur, et c'est sous l'empire de cette préoccupation qu'en 1592, ou plus tôt, pour mettre terme au flottement incessant de la population, assurer l'exploitation du sol et réprimer le brigandage, il passe pour avoir supprimé le droit de *départ,* acquis jusqu'à ce moment au plus grand nombre des paysans.

C'eût été l'attachement à la terre, la loi impitoyable du servage décrétée d'un trait de plume pour des milliers d'êtres humains !

Je me suis déjà expliqué à ce sujet (1), et, après un examen nouveau de la question, je me refuse toujours à admettre que Godounov doive porter devant l'histoire une aussi redoutable responsabilité. A défaut de tout témoignage direct, ses accusateurs demeurent réduits à des inductions, tirées de textes législatifs postérieurs, dont les uns sont suspects ou notoirement forgés et les autres susceptibles d'interprétations diverses Quelque ingéniosité qu'on ait employée à en tirer parti, il me semble encore invraisemblable que l'initiative d'un seul homme ait pu, même dans ce pays d'arbitraire et de violence, produire en une heure ce qui partout ailleurs a été l'œuvre de plusieurs siècles et d'un ensemble de causes économiques et sociales. Ces mêmes causes déterminantes intervenant ici depuis longtemps, l'asservissement des cultivateurs à la glèbe ou à la personne des propriétaires — le point est également discuté — a été, au seizième siècle, le produit arrivé à maturité de leur travail séculaire.

Comme tous ceux qui l'ont suivi dans ce domaine, au seizième et au dix-huitième siècle, l'acte législatif de 1592 n'a eu vraisemblablement pour objet, si en effet il est intervenu, que la réglementation provisoire d'un état de fait consacré

(1) *Ivan le Terrible,* p. 29.



par la pratique. En 1601, Boris régnant déjà, un autre règlement provisoire, dont on a précisément tiré argument pour conjecturer la suppression du droit de *départ* en 1592, devait rétablir partiellement ce droit pour certaines catégories de paysans. Mais, en privant simultanément et expressément de ce privilège certaines autres catégories, ce texte, qui nous a été conservé, semble précisément exclure toute idée de législation générale fixée sur ce point. La régence comme le règne de Boris ont été, par excellence, un gouvernement d'expédients, en même temps qu'ils inauguraient cette politique de « façade », qui était destinée à jouer un si grand rôle dans les destinées du pays.

On en rencontre encore un exemple frappant dans l'événement le plus important de l'époque, au double point de vue des intérêts politiques et des intérêts religieux : je veux dire l'établissement du patriarcat.

Par ses causes immédiates cette création se rattache assurément à la grande affaire de la réunion des deux Églises ; mais, sur ce terrain, ainsi que l'indique le résultat négatif des deux missions de Komulovics déjà mentionnées, Godounov n'a su prendre qu'une attitude passive (1). Or, la question n'était pas de celles qui se laissent traiter par l'abstention. Elle s'imposait. L'Union florentine tombait dans le néant, sous la triple action de la propagande moscovite, de l'influence byzantine et de l'indifférence du clergé catholique. Mais un autre rapprochement se trouvait préparé par deux causes très différentes et pourtant concordantes : le renouveau d'énergie religieuse apporté au catholicisme par les assauts de la Réforme et la désorganisation simultanée, j'oserais presque dire la décomposition de l'Église orthodoxe en Moscovie.

Après avoir incriminé, à ce propos, le machiavélisme du gouvernement polonais, les historiens russes (2) reconnais-

(1) V. pour l'histoire de ces missions : *Monuments des relations diplomatiques*, X, 393-512 ; *Hist. Russiae Mon.*, II, nos 26-29 ; Pierling, *Papes et Tsars*, p. 443 et suiv. ; du même : *la Russie et le Saint-Siège*, II, 330 et suiv.

(2) V. Oreste Levitski, préface au sixième volume de l'*Archive de la Russie du sud-ouest*, p. 9.

sent aujourd'hui que la réapparition de ce problème irritant a été principalement l'effet d'une crise intérieure au sein de l'Église nationale. La Pologne, certes, ne pouvait se désintéresser de la question. Dans les seuls domaines polonais du prince Constantin Ostrogski, qui comprenaient, avec trente-cinq villes et bourgs et sept cents villages, une grande partie du gouvernement actuel de Volhynie et une partie des gouvernements de Kiév et de Podolie, on comptait six cents églises orthodoxes, un grand nombre de monastères appartenant au même culte et pas une église uniate! Trente ans après la mort de ce potentat, sa petite fille, Anne-Aloïse Chodkiewicz, devait présider à la fondation d'un collège de jésuites à Ostrog, tandis que l'héritier d'une autre portion des domaines, le prince Ladislas-Dominique Zaslawski, publiait (1630) une ordonnance prescrivant le rattachement obligatoire des popes orthodoxes à l'Union (1). Et c'était une œuvre de *polonisation* qui s'accomplissait ainsi. Mais elle ne faisait qu'utiliser un mouvement procédant du sein même de l'Église orthodoxe. Après l'union de Florence, l'union de Brest, réalisée le 23 décembre 1595, avec le concours unanime de tous les évêques russes titulaires d'éparchies polonaises, n'a été qu'un autre *raskol*, issu, comme celui du dix-septième siècle, de l'état morbide de l'organisme ecclésiastique (2).

L'ouvrier principal de ce véritable schisme fut un élève des jésuites, Michel Rahoza, consacré en 1589 comme métropolite de Kiév par le patriarche de Constantinople, Jérémie, qui, chassé par les Turcs, cherchait un refuge — et un établissement. En le retenant en Pologne, on pouvait tirer meilleur parti encore de sa bonne volonté. Mais Sigismond laissa échapper l'occasion et le prélat errant prit le chemin de Moscou, où il fut reçu à bras ouverts.

On y sentait le besoin de réagir contre ce qui se préparait en Pologne et, d'autre part, la réorganisation de l'Église nationale était depuis longtemps à l'ordre du jour. Réalisée

(1) *Archive de la Russie du sud-ouest*, VI, n° 246.
(2) KOULICH, *Histoire de l'unification de la Russie*, I, 251 et suiv.

en fait, son autonomie réclamait une consécration, en même temps que la déchéance irrémédiable des patriarcats d'Orient rendait urgente la rupture d'un lien de sujétion nominale, qui ne répondait plus à aucune réalité. Dans leurs visites fréquentes à Moscou les patriarches n'apparaissaient guère qu'en mendiants. Celui d'Antioche, Joachim, venait d'y faire un assez long séjour et, en consentant à s'effacer devant le métropolite, son subordonné théorique, il avait suggéré à Godounov l'idée de convertir l'état de fait en droit. L'établissement d'un patriarcat moscovite indépendant fut mise à l'étude. L'arrivée de Jérémie facilita la réalisation de ce dessein. Flatté avec l'espérance d'occuper personnellement le nouveau siège, il consentit de bonne grâce à couvrir de son autorité la création projetée. Mais on lui offrit de siéger à Vladimir, le métropolite Job ne pouvant lui céder sa place à Moscou, et, le 26 janvier 1589, il se résigna à consacrer ce même rival (1).

Un édit, publié à cette occasion, rappela qu'après Rome et Constantinople, Moscou était devenue le centre de l'Église chrétienne, la troisième Rome; il assigna aussi au nouveau patriarche la *troisième* place, après ceux de Constantinople et d'Alexandrie. Cette dernière décision ne fut pas ratifiée, à Constantinople, par le concile qui, en 1590, approuva l'acte lui-même, dont Jérémie avait assumé la responsabilité. Le nouveau patriarche se trouva relégué à la *cinquième* place. Mais on n'en voulut rien savoir à Moscou (2).

C'était, évidemment, un bel appoint aux splendeurs nais-

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 95. Comp. TERNOVSKI, *Études sur l'Histoire byzantine*, II, 72-73.

(2) Voy. pour cette question : NIKOLAÏÉVSKI, *l'Établissement du Patriarcat*. ZERNINE, même titre (*Archives des Sciences hist. et jur.*, édit. Kalatchov, II, 1re part., p. 1-34); KAPTEREV, *Relations entre la Russie et l'Orient orthodoxe*; MACAIRE, *Hist. de l'Église russe*, X; HAIGOLD (Schlözer), *Beilagen zum neuveraenderten Russland*, I, p. 1; ADELUNG, *Uebersicht der Reisenden*, I, 381. — Documents : *Ancienne bibl. russe*, XII et XVI; *Bibl. hist. russe*, II; *Actes hist.*, *Supplément*, n° 76. — Récits grecs de : Ierofeï, appelé aussi Dorofeï, en traduction russe chez Ternovski, *loc. cit.*; Arsène d'Élassonie, publié dans *Codices manuscripti Bibl. Taurinensis*, Turin, 1749, I. d'après un manuscrit qui se trouve actuellement à la Bibl. nat. de Paris.

santes de l'empire. Mais ce n'était qu'un ornement de façade. Ainsi qu'un des grands historiens russes l'a reconnu, l'institution n'apportait à l'Église nationale aucun surcroît de force intime, aucun élément de santé et de vie. Autocéphale déjà et mieux que cela, dans ses relations avec les besogneuses autorités d'Orient, cette Église n'acquérait, ce qui eût été beaucoup plus nécessaire, aucune garantie nouvelle contre l'arbitraire des pouvoirs civils, qui seul menaçait son indépendance (1). Ainsi qu'un avenir prochain allait le montrer, le patriarcat devenait plutôt un obstacle aux réformes intimes, qui, seules aussi, auraient pu mettre le clergé national à la hauteur de sa mission.

Mais, préludant aux prouesses où devaient exceller beaucoup d'autres maîtres futurs de la Russie, Godounov avait le goût du décor et du trompe-l'œil, et cette politique illusionniste il allait l'appliquer, avant peu, dans une circonstance plus décisive, où, bien que toujours ascendante, sa destinée rencontra et emporta un germe de ruine fatal.

Au seuil de l'époque tourmentée dont l'étude constitue le véritable sujet du volume présent et dont je vais bientôt aborder le récit, le règne de Féodor ressemble à ces périodes trompeuses d'accalmie et de brillante sérénité qui précèdent les grandes convulsions de la nature. En en résumant l'histoire aussi succinctement qu'il m'a été possible, j'ai le regret de n'avoir sans doute pas réussi à épargner quelque ennui à mes lecteurs, dans ce prologue un peu terne. Avec le chapitre suivant, ils se trouveront introduits au cœur même du drame.

(1) Kostomarov, *Hist. de Russie en biographies*, I, 599.

CHAPITRE II

LE DRAME D'OUGLITCH

I. La question dynastique. — II. La mort de Dimitri. — III. L'enquête. — IV. La légende et l'histoire.

I

LA QUESTION DYNASTIQUE

Promise, de nos jours, à de plus glorieuses destinées, l'énorme Sibérie cessera sans doute bientôt d'être un lieu d'exil. Selon les apparences, il y restera, cependant, au moins un exilé, et, trait curieux, celui-là date de 1591! Oui, il a inauguré, à cette époque, un des plus lugubres chapitres de l'histoire humaine. Il a fait partie d'un premier convoi de déportés, dirigés d'Ouglitch sur Tobolsk et Pelym.

L'usage s'est perpétué, jusqu'au dix-huitième siècle, de mutiler, pour qu'ils fussent plus reconnaissables et gardassent moins de chances d'évasion, les condamnés, ainsi expédiés au loin. On leur coupait le nez et parfois les oreilles. C'était aussi une punition additionnelle et un signe d'infamie. L'exilé de 1591 n'a pas échappé à ce traitement barbare. Plus heureux que quelques-uns de ses compagnons d'infortune, il a survécu à sa blessure, et, en 1837, on a bâti, à Tobolsk, auprès de la maison de l'archiprêtre, un petit hangar, où ce triste témoin d'un passé douloureux a été exhibé devant l'héritier du trône visitant le pays. En 1849, les habitants d'Ouglitch ont pétitionné pour obtenir sa grâce, et, présentée à l'empereur, leur supplique a été agréée. Mais une intervention du Saint-Synode a fait abandonner l'acte de

clémence projeté, et, renouvelée en 1888, la tentative n'a pas eu plus de succès.

Cet exilé, on l'a deviné, est d'une matière plus résistante au temps et à la souffrance que notre chair humaine. C'est une *cloche*, et l'oreille qui lui manque est une anse. De quel crime inexpiable cette cloche a-t-elle porté jusqu'ici la peine, sans parvenir à désarmer la vindicte implacable des pouvoirs civils ou ecclésiastiques? Elle a, le 15 mai 1591, annoncé aux habitants d'Ouglitch la mort du tsarevitch Dimitri (1).

L'arbre généalogique de la maison de Rurik offre une particularité singulière. Parmi les races royales, on n'en connait guère qui aient mieux obéi que celle-ci à la loi de la croissance et de la multiplication. Du neuvième au seizième siècle, la souche vigoureuse, plantée en terre slavo-finnoise par le fondateur de l'empire russe, a couvert un espace immense de ses ramures constamment élargies. Pourtant, dans la descendance d'Alexandre Nevski, la branche cadette, établie à Moscou, subissait, en même temps, une destinée contraire. A mesure que sa suprématie politique s'affermissait sur la ruine des maisons rivales, son coefficient numérique allait en s'affaiblissant, jusqu'à ne plus compter qu'un nombre très restreint de représentants. Le phénomène s'explique d'ailleurs aisément. Le partage plus ou moins égal des domaines étant la règle commune de toutes les hérédités russes et la valeur de l'héritage acquérant, dans celle-ci, une importance grandissante, la loi de lutte pour la vie intervenait à son tour. Vassili l'Aveugle (1425-1462) passe pour s'être débarrassé par le poison ou le fer de ses deux cousins germains, Vassili le Louche et Dimitri Chémiaka, ainsi que d'un arrière-petit-neveu, Vassili Borovski, et de ses trois fils. Ivan III, le grand « rassembleur de la terre russe » (1462-1505), a jugé à propos de prévenir le démembrement de son empire, considérablement augmenté, en faisant périr son petit-fils, Dimitri Ivanovitch, et son frère, André d'Ouglitch,

(1) Le *Messager historique*, 1890, oct., p. 198, a publié un dessin de cette cloche, avec un article de M. Pyliaiév.



avec ses deux fils. Le père du Terrible, Vassili Ivanovitch (1505-1533), a pris la même précaution à l'égard d'un arrière-petit-cousin, Vassili Chémiaka Rylski; et, avant de mourir empoisonnée, la régente Hélène elle-même (1533-1538) avait eu soin d'expédier dans l'autre monde ses deux beaux-frères, Georges et André.

En outre, les grands-ducs de Moscou ne donnaient que très exceptionnellement à leurs frères la permission de prendre femme, et, à l'avènement de Féodor, le champ de compétition se trouvait ainsi très rétréci. Les descendants de Rurik demeuraient, à la vérité, innombrables dans les familles princières des Dolgorouki, des Lobanov, des Gagarine; mais la lignée victorieuse de Kalita avait relégué au second plan et mis hors concours ces maisons déchues. La nouvelle politique de Moscou leur opposait même, avec les Kvachnine, les Boutourline, les Vorontsov, les Chérémétiev, une aristocratie nouvelle. Comme parents qualifiés, Féodor n'avait plus que son frère cadet, Dimitri, et une fille de Vladimir Andréiévitch (le cousin germain, également assassiné en son temps, d'Ivan IV), Marie Vladimirovna, veuve de Magnus et reine titulaire de Livonie (1).

Celle-ci vivait à Riga, où partagé entre la satisfaction de posséder cet otage et l'ennui de l'avoir à sa charge, le gouvernement polonais lui accordait une hospitalité maussade. Elle avait une fille, Eudoxie, encore en bas âge. En 1586, Godounov s'avisa de faire revenir en Russie les deux princesses et d'employer Horsey pour les négociations entamées à ce sujet. Entendait-il sacrifier de nouvelles victimes à la politique prudente qui avait assuré la grandeur de Moscou? C'est possible. Mais Horsey a bâti tout un roman, en racontant par quels stratagèmes et à travers quelles péripéties : assaut de galanterie, enlèvement nocturne, etc., il aurait réussi à arracher cette proie à ses gardiens vigilants. La vérité est qu'ayant obtenu le consentement de Marie Vladimirovna, le

(1) V. *Ivan le Terrible*, p. 285, 291.

gouvernement moscovite s'est assuré la remise des deux princesses par les voies diplomatiques les plus correctes (1). Horsey peut bien d'ailleurs avoir contribué à persuader la veuve de Magnus, sinon en lui contant des madrigaux, du moins en la flattant avec l'espoir d'un traitement meilleur que celui dont elle avait fait l'expérience en Pologne. Elle pouvait, cependant, prévoir ce qui l'attendait, dans la plus favorable des hypothèses. La coutume, en Moscovie, n'admettait qu'un établissement pour le commun des veuves : le cloître. Donc, en revenant dans sa patrie, Marie Vladimirovna dut prendre le voile dans un couvent voisin du célèbre monastère de la *Troïtsa*. Mais elle y fut du moins en sûreté, cessant d'être dangereuse, et nous la retrouverons, au cours des années suivantes, cahotée, triste épave, à travers de plus réelles et de plus tragiques aventures. Sa fille, par contre, dont on ne pouvait encore faire une nonne, disparut bientôt, non sans que le soupçon d'une mort violente fût mis à la charge de Boris (2).

Le terrain ainsi déblayé, Godounov demeurait en présence d'un autre compétiteur possible, d'autant plus indiqué qu'il avait régné déjà, en simulacre tout au moins. Mes lecteurs n'ont pas oublié l'ex-tsar tatar Siméon, dont le Terrible s'était avisé un jour de faire son sosie. Mais, relégué au village de Kouchalino, privé de la vue par accident ou autrement, ce rival ne comptait pas sérieusement. En 1589, date présumée de la mort de la petite Eudoxie, en dehors des espérances de progéniture que la tsarine Irène pouvait conserver, la question dynastique était réduite à sa plus simple expression. Pour la compliquer, à l'encontre des ambitions probables de Godounov, restait le seul Dimitri.

Ville assez importante alors, Ouglitch comptait trois cathé-

(1) Horsey, *Travels*, dans *Russia at the close of the XVI. C.*, p. 210 et suiv. ; comp. Tsviétaiev, étude dans la *Revue du M. de l'I. P. R.*, 1878, mars, p. 83 ; voir aussi *la Correspondance officielle* dans les *Travaux de la Soc. d'Hist. et d'Antiq.*, 1837, VIII, 392-393.

(2) Le tombeau des deux princesses se trouve à la *Troïtsa*, où elles ont fait séjour ultérieurement. V. *Le Moscovite*, 1841, II, 557.



drales, cent cinquante églises, douze monastères, deux mille moines et trente mille habitants. Un tsarevitch demi-illégitime pouvait se contenter de cet apanage, et, construit en bois, comme le furent encore au dix-huitième siècle les demeures d'Élisabeth et de Catherine, le château répondait, par ses proportions au moins, sinon par la magnificence de son architecture, aux exigences d'une résidence princière. Le frère de Féodor et sa famille ne s'y plaisaient pourtant pas, regrettant Moscou et le voisinage du Kreml, et se trouvant en butte à l'hostilité des commissaires préposés à leur surveillance, parmi lesquels Michel Bitiagovski, déjà nommé, se distinguait par son humeur tracassière et ses exactions.

A en croire certains chroniqueurs, bien qu'enfant encore, Dimitri se montrait particulièrement sensible à ces mauvais procédés, accusant déjà un tempérament violent et vindicatif, voire des instincts féroces. C'était bien le fils du Terrible. On racontait qu'il prenait plaisir à voir égorger des bœufs ou des moutons, et, parfois, pénétrait dans les cuisines pour tordre le cou, *manu propria*, à quelques poulets. Un jour d'hiver, jouant avec des gamins de son âge, il façonnait avec de la neige vingt figures humaines, leur donnait des noms empruntés à l'entourage de son frère aîné, et les abattait ensuite à grands coups de sabre : « Voilà comment vous serez traités, quand je régnerai ! » l'entendait-on crier en même temps. Et Boris n'était pas oublié dans l'exécution de ces représailles fictives. Mais peut-être aussi les chroniqueurs étrangers se sont-ils faits l'écho de récits mensongers, intentionnellement répandus par Boris lui-même. Plus vraisemblable encore et plus nécessaire à retenir est la nouvelle, rapportée en 1589 par l'un d'eux — Fletcher — de plusieurs tentatives d'empoisonnement dont le petit prince aurait été l'objet à cette date (1).

Deux ans plus tard, le 15 mai 1591, la ville d'Ouglitch fut mise en émoi. Après la cloche de l'église du Saint-Sauveur

(1) *Russia at the close*, p. 22.



sonnant le tocsin, vingt autres se mettaient en branle. Dans la foule, promptement amassée aux abords du château, des cris de vengeance se faisaient entendre, suivis d'une mêlée sanglante, et le bruit se répandait que le tsarevitch venait d'être assassiné.

Né le 19 octobre 1583, Dimitri avait sept ans et sept mois moins quatre jours au moment de la catastrophe. Les circonstances dans lesquelles elle s'est produite réclament un examen attentif.

II

LA MORT DE DIMITRI

Reproduite dans la plupart des chroniques, à travers quelques variantes de rédaction, une version de l'événement a conservé jusqu'à nos jours un caractère d'autorité très particulier : elle a reçu, en effet, la double consécration des documents officiels et des canons ecclésiastiques. Ce récit de l'assassinat perpétré le 15 mai 1591 à Ouglitch a été introduit, en 1606, dans un manifeste émanant d'un des successeurs de Féodor, Vassili Chouïski, et il a également servi de base à la canonisation de l'enfant-martyr, décrétée à la même époque. En voici le résumé.

Ambitionnant le trône pour lui-même, Godounov avait essayé à plusieurs reprises de se débarrasser du petit Dimitri. Des tentatives d'empoisonnement n'ayant pas réussi, il concerta avec des parents et des amis un autre attentat, l'*okolnitchyï* André Petrovitch Klechnine, créature du favori, se chargeant de l'exécuter. Par ses soins, Michel Bitiagovski, son fils Daniel, son neveu Nikita Katchalov et un fils de la gouvernante de Dimitri, Joseph Volokhov, furent envoyés à Ouglitch et chargés de la police de la ville. Ils éveillèrent les soupçons de la tsarine Marie Nagaïa, qui redoubla de vigilance. Mais, le 15 mai 1591, vers midi, elle abandonna l'en-

fant aux soins de la gouvernante, Vassilissa Volokhova, qui, étant du complot, conduisit Dimitri dans la cour, malgré les représentations de la nourrice, Irène Jdanova. Les assassins guettaient ce moment. Prenant le tsarevitch par la main, Joseph Volokhov fit mine de s'intéresser au collier qu'il portait, et l'enfant levant la tête pour répondre à une question qu'on lui adressait à ce sujet, il le frappa. Mais le poignard ne fit qu'une légère blessure à la victime, qui tomba inanimée, tandis que l'assassin prenait la fuite et que, se jetant sur le corps du tsarevitch pour le protéger, la nourrice poussait des cris perçants. Alors, Daniel Bitiagovski et Katchalov, après avoir à moitié assommé la Jdanova, lui arrachèrent l'enfant et l'achevèrent. La mère accourut et cria à son tour; mais personne ne l'entendit. C'était l'heure de la sieste, et les parents de la tsarine reposaient dans les appartements qu'ils occupaient au château ou dans des maisons voisines. L'alarme fut donnée par le gardien de l'église du Saint-Sauveur, qui, ayant vu la scène du haut du clocher où il se trouvait d'aventure, mit les cloches en branle. Le peuple accourut, et, apprenant ce qui s'était passé, se rua sur les assassins. Au milieu du tumulte, Bitiagovski et onze de ses complices présumés furent massacrés, tandis qu'on portait le corps du tsarevitch à la cathédrale de la Transfiguration et qu'un courrier était envoyé à Moscou pour avertir Féodor. Comme de raison, le message passa d'abord par les mains de Godounov, qui eut soin d'en modifier le sens. Dimitri fut censé s'être donné la mort lui-même, en jouant avec un couteau, et une commission d'enquête, composée d'hommes dévoués au favori, accrédita cette version (1).

(1) V. les chroniques russes : *Chronique des nombreuses insurrections; Récit de l'année 1606; Récit de la mort du tsarevitch D.* (publiée par Bytchkov, dans les *Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant.*, 1864) ; *Récit sur... Otrépiév* (*Bibl. Hist. Russe*, XIII, 707), et les autres sources indiquées par Platonov, dans *Anciens récits russes sur le temps des troubles*, p. 330. Comp. les hagiographes. La première *Vie de saint Dimitri* a été écrite en 1607 et ne donne qu'un extrait du *Récit de l'année 1606*. La seconde a été composée par le prince Chakkovskoï et figure dans l'édition complète de ses œuvres. Vers le milieu du dix-septième



Quelque crédit qu'elle continue à recevoir d'autre part, le nom de saint Dimitri demeurant acquis au martyrologe moscovite, la version de *l'assassinat* soulève de nombreuses objections. Et d'abord, à la date où elle se serait produite dans ces circonstances dramatiques, la mort du tsarevitch ne pouvait pas précisément intéresser l'ambition de Godounov au point de lui conseiller un crime. A ce moment, convoitât-il, en effet, l'héritage de Féodor, le favori s'en voyait provisoirement écarté par un autre obstacle : l'année d'après (14 juillet 1592), Irène, rendue dès à présent à une santé parfaite, allait être mère. En second lieu, Bitiagovski et ses acolytes n'ont pas été envoyés à Ouglitch en 1591 ; leur entrée en fonction comme agents du gouvernement a suivi de près l'installation de Dimitri dans cette localité et remonte ainsi à une époque où Godounov n'a pu songer à faire de ces hommes les instruments d'un dessein criminel. Enfin, pour officielle qu'elle soit, cette version n'est pas la seule qui se réclame du même titre. Les archives en ont recueilli plusieurs qui, se superposant, se sont trouvées, officiellement toujours, en contradiction absolue. Chronologiquement, c'est même la thèse de *l'accident* qui, émanant des enquêteurs officiels de 1591, a pris la première place. Et, accident ou assassinat, l'autorité des deux thèses est d'autant plus égale qu'elles ont pour auteur responsable le même personnage. Le président de la commission d'enquête de 1591 et l'inspirateur du manifeste et de la canonisation de 1606 ne font, en effet, qu'un. Dans les deux cas, c'est Vassili Ivanovitch Chouïski qui a parlé, en se contredisant lui-même, imperturbablement.

siècle une troisième biographie a pris place dans les *Minei* de I. Milioutine (*Bibl. Hist. Russe*, XIII, 901, et dans celles de Touloupov, (*Ibid.*, XIII, 889.)



III

L'ENQUÊTE

Le choix seul de Chouïski pour la présidence semble fournir un témoignage assez éloquent en faveur de l'innocence de Godounov. Vassili Ivanovitch n'appartenait-il pas à une famille où le Régent ne pouvait guère chercher des complices? Pour écarter cet argument, on a invoqué le mariage récent du frère de Vassili, Dimitri, avec une Maliouta-Skouratov, propre sœur de Mme Godounov. Ses collègues, d'autre part, Klechnine, le *diak* Élizar Vylouzgine et le métropolite Gélase offraient toutes les garanties d'une docilité parfaite. Passons.

Les procès-verbaux de l'enquête se sont conservés aux archives de Moscou, avec quelques lacunes seulement, dont une édition officielle a exagéré l'importance (1). Les omissions ainsi multipliées ne portent, toutefois, que sur des détails relativements insignifiants. Le document a été analysé un nombre incalculable de fois et soumis à une critique minutieuse, qui s'est montrée parfois trop sévère. Chouïski et ses collègues ne nous ont assurément pas laissé un modèle de procédure. Il serait puéril d'en chercher parmi les monuments juridiques du seizième siècle. Certaines négligences et un grand nombre de bizarreries se laissent aisément relever dans leur œuvre. Un témoignage capital y manque, celui de la tsarine Marie, qui ne paraît pas avoir été interrogée. Les dépositions de la plupart des autres témoins sont trop concordantes, donnant l'impression d'une leçon trop bien apprise. Pas de confrontations, là où elles semblaient s'imposer, et, dans d'autres cas, où ils eussent été utiles, pas d'interrogatoires distincts. Citadins, campagnards, employés de tout grade, popes, archimandrites, ihoumènes, simples prêtres,

(1) *Recueil de documents d'État*, II, 103-123.

— dont l'un portant le sobriquet de « Concombre » *(Ogourets)* venait d'être dégradé au rang de sacristain pour avoir perdu sa femme, — serviteurs du château, cuisiniers, marmitons, boulangers, chauffeurs de poêle, valets de basse-cour, tous, convoqués à la fois, redisent en chœur, après Vassilissa Volokhova, un récit qui n'est notoirement qu'un écho. Tous aussi ils passent pour des témoins oculaires, alors que beaucoup n'ont, de toute évidence, pu rien voir.

Cette uniformité suspecte n'est cependant pas générale. En contradiction formelle avec toutes les autres, la déposition de Michel Nagoï, en particulier, atteste une sincérité au moins relative des deux côtés de la barre.

Le document semble n'avoir pas été rédigé sur place, certaines indications qu'il contient se rapportant à des opérations, qui n'ont pu être accomplies qu'ultérieurement, après le retour des commissaires à Moscou. Et cette circonstance suffirait à expliquer les vices de forme signalés plus haut.

Enfin, les enquêteurs ont négligé de commencer par le commencement, c'est-à-dire par un examen attentif du corps de la victime. Ils ne l'ont pas vu! Par contre, avant d'avoir commencé, ils ont admis, comme acquis à la procédure, le fait essentiel qu'elle aurait dû mettre en lumière, à savoir la mort du tsarevitch et le genre de cette mort. Ils ont tenu pour certain que le petit Dimitri s'était frappé mortellement, au cours d'une attaque d'épilepsie, et ils ne se sont occupés que de dégager les responsabilités encourues à raison ou à la suite de cet accident. Ils ont donc principalement instruit le procès des Nagoï, accusés d'avoir, sans motif justifiable, provoqué le massacre de Bitiagovski et consorts.

Tel quel, le document ne saurait cependant être écarté péremptoirement. L'histoire entière de l'humanité cesserait d'exister pour plus d'une moitié, si nous récusions, sans réserve, des témoignages beaucoup plus sujets à caution. La date même de cette version de l'événement de 1591 lui constitue une supériorité par rapport au second récit officiel, qui, quinze ans plus tard, a été, notoirement pour le coup,



inspiré par des considérations étrangères aux faits ou par des légendes. En 1591, les faits, par leur actualité même, échappaient à une dénaturation complète. En les interprétant de façon arbitraire, l'enquête n'a pu vraisemblablement en altérer la substance. Ces faits les voici, d'abord, tels qu'ils ressortent de la procédure officielle.

Le tsarevitch Dimitri était souffrant depuis quelque temps. Il se montrait sujet à des attaques d'épilepsie. Au cours d'une crise récente, il avait blessé sa mère avec un clou et mordu au doigt une des femmes préposées à sa garde. Pour le guérir on s'était adressé à un sorcier, qui fut après coup accusé d'avoir envoûté l'enfant. Recueillis par l'enquête, ces traits ne sauraient être tous de pure invention. La veille de la catastrophe, le malade allant mieux, sa mère le conduisit à la messe et, au retour, lui permit de jouer dans la cour. Ainsi fit-elle encore le lendemain, le laissant avec la gouvernante, Vassilissa Volokhova, la nourrice, Irène Toutchkova (femme Jdanova, appelé aussi Daria dans certains documents) et la femme de chambre, Marie Kolobova (femme Samoïlova). Dans l'arrière-cour, l'enfant fut rejoint par quatre garçons appartenant à la bourgeoisie de la ville *(jilsy)* : Pierre Kolobov, Bajène Toutchkov, Ivan Krasiénski et Grégoire Kozlovski. On joua à la *tytchka*, avec des couteaux servant à atteindre un but. Soudain, le tsarevitch fut saisi d'un accès de haut mal, et, en tombant, se blessa à la gorge avec le couteau qu'il s'apprêtait à lancer. Il n'expira pas sur le coup, car, arrivant après un temps assez long, quand l'alarme était donnée déjà dans toute la ville, un des frères de la tsarine, Grégoire, trouva son neveu encore en vie. La nourrice avait pris l'enfant dans ses bras en criant. A cet appel, la tsarine accourut. L'enfant était blessé sans qu'on pût évidemment, à première vue, juger de la gravité de l'accident. Que fit la mère? On le devine, on la voit se précipitant au secours de son fils, l'arrachant des bras de la nourrice coupable — coupable d'une négligence impardonnable, car il était fou, assurément, de laisser un enfant épileptique jouer avec un couteau.

Mais non! Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, c'est le récit de Vassilissa Volokhova qui a servi de thème et en quelque sorte de *leit-motiv* à la majorité des dépositions recueillies par l'enquête. Or, à en croire la gouvernante, en ce moment tragique, la tsarine ne s'est occupée ni du blessé ni de la nourrice. Elle n'a eu d'attention que pour la gouvernante elle-même, qui devient le personnage principal et, on pourrait presque dire, la grande victime du drame.

Notons, en passant, que cette femme est une créature de la tsarine. De basse extraction, c'est à la faveur acquise auprès de la dernière épouse du Terrible qu'elle a dû de pénétrer à la cour et d'y prendre rang de *grande boiarinia*. Et voici que la protectrice et la protégée sont aux prises. En présence de son enfant blessé, le seul sentiment qui anime la mère et la fasse agir est la colère. Elle saisit une bûche et, à tour de bras, en frappe la Volokhova. En même temps, elle dénonce le fils de la gouvernante, Ossip, comme l'assassin du tsarevitch. Ossip n'est pas là, ou du moins il ne se trouvait pas présent au moment de l'accident. Comment et pourquoi est-il accusé? Mais voici que le tocsin est sonné, au clocher de l'église du Saint-Sauveur, ou à celui de l'église de Saint-Constantin. Le point reste douteux. Qui a sonné le premier, ou qui a donné l'ordre de sonner? Mystère. La foule s'amasse, et, avec elle, arrivent les frères de la tsarine, Michel et Grégoire. Michel est ivre-mort, *miértviétski piane,* et il a une querelle personnelle avec le *diak* Bitiagovski. Du moins, un des témoins de l'enquête, Soubota, confronté avec Phédote Afanassiev, dit *Concombre,* déposera que Michel Nagoï demandait à Bitiagovski plus d'argent que celui-ci n'en voulait donner. D'autre part, une inimitié déjà ancienne existe entre les Nagoï et Boris Godounov. Au rapport d'un chroniqueur (1), après le mariage du Terrible avec Marie Nagaïa, un des frères de la nouvelle tsarine, Athanase, s'était fait, devant le tsar, l'accusateur du favori. Et voici encore que l'autre frère, Michel, joint sa voix à celle de

(1) Généalogie *(Stiepiénnaia Kniga)* de Latoukhine, voy. KARAMZINE, IX, note 618.



sa sœur pour indiquer à la foule Michel Bitiagovski et son fils Daniel comme les complices d'Ossip Volokhov dans l'assassinat du tsarevitch, ordonné par Boris Godounov. La foule enfonce la porte d'une *isba* où Michel Bitiagovski s'est enfermé avec Daniel Tretiakov et les deux hommes sont massacrés. Daniel Bitiagovski est atteint à son tour à la chancellerie des *diaks* et tué, en compagnie de Nikita Katchalov et d'autres malheureux, coupables d'avoir pris la défense des Bitiagovski et de la Volokhova. Ossip Volokhov est poursuivi jusque dans une église et égorgé en présence de la tsarine.

Qui a vu toutes ces horreurs? Qui en témoigne? La Volokhova, toujours! Cependant, elle a été frappée la première et, à l'en croire, à demi assommée, laissée pour morte sur le lieu de l'accident. Après avoir assouvi sur elle toute sa colère, la tsarine a passé la bûche vengeresse à Grégoire Nagoï, qui s'en est servi avec rage. D'autres bourreaux se sont joints à lui. Il n'importe! La victime a tout vu, suivi toutes les péripéties du drame.

Cependant encore, et ceci est plus surprenant, ni les quatre enfants, compagnons de jeu de Dimitri, ni aucun autre témoin oculaire ne désignent la gouvernante parmi les femmes présentes au moment de l'accident. Comment et pourquoi a-t-elle été prise à partie et si cruellement traitée?

Mais une autre question s'impose : Qu'est devenu le tsarevitch au milieu de cette bagarre et de cette tuerie? Sur ce point les témoignages sont unanimes : il est resté entre les bras de sa nourrice, en proie à des convulsions prolongées. *Iévo dolgo bilo*, « il a été secoué longtemps », répètent l'un après l'autre tous les témoins. A quel moment est-il mort? On n'en sait rien. Qui s'est assuré qu'il avait cessé de vivre? Personne. Le cadavre a été promptement porté à l'église, puis enterré avec la même hâte, et l'indifférence dont sa longue agonie avait été l'objet a accompagné le malheureux enfant jusque dans son tombeau. Trois jours après, le 18 mai, Michel Nagoï, dégrisé, s'est occupé seulement de mettre à couvert sa propre responsabilité. Sur ses ordres, un commis d'admi-



nistration *(prikaztchik)*, Rousine Rakov, a pris soin de réunir toute espèce d'armes, mousquets, poignards, massues, de les teindre avec le sang d'une poule égorgée à cette intention, et de les placer auprès des cadavres de Bitiagovski et des autres hommes massacrés, comme autant de pièces à conviction, destinées à démontrer la participation de ces hommes à l'assassinat du tsarevitch. Cette thèse sera, en effet, soutenue par le frère de la tsarine et maintenue avec la plus grande énergie contre tous les témoignages contraires, y compris ceux des autres Nagoï, Grégoire et André. Athanase n'aura pas paru à la barre, ayant pris la fuite.

Nouvelle singularité! Entièrement étranger à la catastrophe, cet oncle du tsarevitch n'avait rien à craindre, semble-t-il, de ses conséquences? Pourquoi a-t-il fui? Il a rapidement gagné Iaroslavl, et quelques jours plus tard, l'enquête étant déjà ouverte, il a, au milieu de la nuit, frappé à la porte de Jérôme Horsey en résidence accidentelle dans cette ville. Il a annoncé à l'agent anglais la mort du tsarevitch, assassiné par les émissaires de Godounov, et il a demandé des remèdes pour la tsarine qui, disait-il, se trouvait en danger de mort, ayant été de son côté victime d'un empoisonnement. Ses cheveux et ses ongles tombaient et sa peau s'en allait en lambeaux (1).

Que signifie ceci? La mère de Dimitri n'accompagnait pas Athanase dans cette fugue inexplicable. Aucun autre témoignage ne fait mention d'une tentative criminelle, dont elle aurait été l'objet à ce moment. Et, eût-elle besoin, en effet, du secours ainsi réclamé, quel moyen son frère fugitif gardait-il pour le lui faire parvenir?

Mais la conduite de Michel Nagoï lui-même n'est pas moins inexplicable. Le tsarevitch passant pour avoir été égorgé avec un couteau, comment son oncle pouvait-il songer à indiquer des mousquets ou des massues comme ayant servi à l'assassinat?

Ainsi présentés dans les procès-verbaux de l'enquête ou

(1) *Russia at the close of the XVI. C.*, p. 254.



dans les témoignages connexes, les faits paraissent inconsistants, les témoins eux-mêmes étant suspects. Admis comme témoins oculaires, Grégoire et André Nagoï ne sont arrivés sur les lieux qu'après avoir entendu sonner le tocsin. Le sacristain qui a mis en branle la première cloche et que la légende a rendu, depuis, spectateur de la scène du haut de son clocher, le nommé *Concombre*, se trouvait en réalité dans sa maison quand le tumulte s'est produit et il n'a même pas mis les pieds dans la cour du château, ni vu la tsarine. Il a sonné, en obéissant à un ordre, dont les enquêteurs ne sont pas arrivés à établir l'origine. Quelques-unes des dépositions qu'ils ont recueillies accusent une fausseté évidente. Tel le récit de certains bourgeois, qui, traversant le Volga à l'appel du tocsin, voient assommer les Bitiagovski. Ils interrogent les assommeurs. Pourquoi ce massacre? Réponse : parce que le tsarevitch s'est tué en jouant avec un couteau. Évidemment, les meurtriers n'ont pu ainsi innocenter leurs victimes au moment même où ils les frappaient!

Quelques clartés se laissent cependant, — ou nous devrions renoncer à toute critique historique — dégager de cette obscure confusion. Deux probabilités, d'abord, approchant, dans le second cas, de la quasi-certitude : la première, c'est que le tsarevitch était sujet à des attaques d'épilepsie; la seconde, c'est qu'à la date du 15 mai 1591, il a été victime d'un accident ou d'un attentat. Pour le reste, nous sommes réduits à des conjectures, parmi lesquelles, cependant, j'en aperçois une qui s'impose en quelque sorte à l'esprit, tant elle semble se déduire logiquement de l'ensemble des circonstances connues, à peu près certaines ou probables, en même temps qu'elle échappe aux invraisemblances choquantes infirmant toutes les autres hypothèses susceptibles de lui être opposées, et c'est — je n'hésite pas à le dire — que *le tsarevitch Dimitri n'est pas mort ce jour-là*. Il n'a pas succombé sous le coup qui l'a frappé et sa vie n'a même pas été un instant en danger.

Admettez l'hypothèse contraire, qui a prévalu jusqu'à ce



jour, et essayez de vous représenter la scène, comme les témoins de l'enquête l'ont décrite. Vous figurez-vous la tsarine Marie avec l'attitude et les gestes qu'ils lui ont attribués? La voyez-vous livrée au seul sentiment de la colère et de la haine, au seul souci de frapper à son tour ou de dénoncer les auteurs présumés de l'attentat, sans qu'un mouvement instinctif la porte au secours de l'enfant — son enfant! — qui, à ce moment au moins, est encore en vie et réclame ses soins?

J'en appelle à toutes les mères!

Et, tandis que le pauvre être, ainsi délaissé, se tord *longtemps* entre les bras d'une servante, dans les convulsions et les spasmes de la mort, imaginez-vous encore, aux côtés de cette mère comme il ne s'en trouve pas, comme il ne s'en est jamais trouvé ni en Moscovie ni ailleurs, imaginez-vous tous ceux que l'accident ou l'attentat a attirés sur le lieu, serviteurs, parents, bourgeois, paysans, imitant cette mère dénaturée, tournant le dos à la longue agonie du malheureux tsarevitch et ne s'occupant que de le venger?

Cela est impossible! Cela n'a pu se passer ainsi, en aucun temps et en aucun pays!

Voici d'ailleurs d'autres indices qui concourent à la même démonstration. La mort de Bitiagovski et des autres hommes massacrés à ses côtés a été mise par les enquêteurs à la charge des Nagoï et des bourgeois d'Ouglitch ameutés par eux; la famille de la tsarine et la ville entière d'Ouglitch ont été en conséquence l'objet de représailles terribles, impitoyables. Emmenés à Moscou, les Nagoï ne devaient quitter les cachots et les chambres de torture que pour être dispersés dans des lieux d'exil lointains. La tsarine fut obligée de prendre le voile dans le monastère sauvage de Saint-Nicolas, sur la Vyksa, aux environs de Tchérépoviéts. Deux cents habitants d'Ouglitch périssaient dans les supplices. D'autres avaient la langue coupée. Pour le plus grand nombre, enfin, la presque totalité de la population, une sentence d'exil fut prononcée et la lointaine Pelym recueillit les condamnés, tandis qu'englobée

dans cette disgrâce, la cloche elle-même de l'église du Saint-Sauveur prenait le chemin de Tobolsk.

Pourquoi un tel déploiement de sévérité? Qu'avait-on à reprocher à cette cloche, mise en branle par une main inconnue? Un enfant, un tsarevitch, étant frappé mortellement, des cris et des rumeurs sinistres retentissant autour de lui, elle avait fait son devoir de cloche, préposée aux sonneries d'alarme comme aux carillons de fête! Mais les meurtriers eux-mêmes de Bitiagovski et consorts? Leur faute ne comportait-elle pas au moins des circonstances atténuantes, et de celles qu'en un pays tel que celui-ci, des juges, quels qu'ils fussent, semblaient devoir prendre en considération? Accourant au son du tocsin, ces hommes ont vu un enfant, — et quel enfant! le propre frère de leur tsar! — égorgé et baigné dans son sang; ils ont entendu une mère, — et quelle mère! la veuve du plus populaire des souverains! — crier vengeance. En vérité, n'étaient-ils pas excusables, si, en frappant, ils ont cru, de leur côté, faire acte de sujets fidèles et dévoués? Et c'est cet acte qu'on aurait puni si durement, en un pays d'autocratie, de tradition monarchique fortement constituée, de servilité extrême à l'égard du souverain et de ses entours! La conviction ne s'impose-t-elle pas que le châtiment était motivé par d'autres causes qu'il convient de deviner?

Autre indication. En 1606, le tsarevitch étant supposé mort et enterré à l'église de la Transfiguration d'Ouglitch, son cadavre a été exhumé. Au rapport de deux témoins, le Russe Timofiéiév, auteur d'une chronique déjà citée, et le Hollandais Isaac Massa, dont les Mémoires sont un des documents les plus précieux pour l'histoire de l'époque, l'enfant fut retrouvé tenant un mouchoir brodé dans une de ses mains et une poignée de noisettes dans l'autre. La présence de ces objets dans le cercueil ne se laisse évidemment expliquer que par le souci qu'auraient eu les ensevelisseurs de livrer le corps au repos éternel dans l'état exact où la mort l'avait surpris. Mais alors, ayant les deux mains ainsi occupées, cet enfant ne jouait pas à la *tytchka!* Il ne s'est pas frappé avec un cou-



teau, et n'a même pas été, vraisemblablement, frappé de cette manière, car on n'eût assurément pas manqué de joindre aux autres reliques l'instrument de sa mort! La présence des noisettes elles-mêmes dans la main de l'enfant semble exclure l'admission d'un accident, ou d'un attentat, dont il aurait été victime à la date et dans les circonstances présumées. Le tsarevitch revenait de la messe : où, sur quel arbre miraculeux, aurait-il, en mai, cueilli ces noisettes révélatrices? Je passe, dans l'hypothèse d'un accident, sur l'invraisemblance du couteau, arme suffisamment effilée pour donner la mort, qu'on aurait laissée entre les mains d'un enfant épileptique; et, dans l'hypothèse d'un assassinat, sur l'invraisemblance égale de l'heure choisie par les assassins.

Et la conclusion? Je n'en vois qu'une d'admissible, c'est que le cadavre déterré en juin 1606 *n'était pas celui de Dimitri.*

Les versions officielles se heurtant ainsi à une suite d'*invraisemblances* ou d'*impossibilités*, voici ce qui paraît possible, dans un départ logiquement établi entre la légende et l'histoire.

IV

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

La participation de Godounov à une tentative criminelle visant le tsarevitch et l'hypothèse elle-même d'un crime dans l'événement du 15 mai 1591 doivent être péremptoirement écartées. Rien n'en fournit la preuve et tout concourt à contredire les accusations dont le régent a été l'objet, à cet égard; elles ne reposent que sur des récits fantaisistes, dont le principal *(Autre Récit)* a été notoirement inspiré ou rédigé par les adversaires politiques du beau-frère de Féodor. Avide comme il l'était de popularité, Boris n'aurait pas osé punir aussi sévèrement des hommes uniquement coupables



d'avoir lynché des assassins, même — et surtout! — soudoyés par lui.

Sujet à des attaques d'épilepsie, le tsarevitch a échappé à la surveillance de sa gouvernante et s'est blessé en jouant avec des enfants. La blessure ne s'est pas trouvée grave, le couteau, simple jouet, n'étant pas de ceux avec lesquels un enfant pût se percer la gorge, alors surtout qu'il portait au cou, suivant la coutume du pays, un large collier, brodé de perles et de pierres précieuses! L'attaque du haut mal, cause de l'accident, offrait seule quelque gravité, mais, succédant à d'autres crises récentes, elle ne présentait rien de très inquiétant. Accourue à l'appel de la nourrice, la mère n'en témoigna pas moins son ressentiment à la gouvernante négligente, et s'emporta jusqu'à la frapper, tandis qu'experte sans doute au genre de soins qu'il réclamait, la nourrice s'occupait du blessé épileptique. La Volokhova hurlant sous les coups de la bûche maniée par un bras vigoureux, son fils Ossip est intervenu. Querelle et échange d'invectives violentes. Ce garçon appartenant à la bande des Bitiagovski, avec lesquels elle avait des démêlés constants, la tsarine a pu, dans sa colère, les dénoncer à ce moment, lui et les siens, comme auteurs responsables de l'accident. La consonance, en russe, des mots *bit* (frapper) et *oubit* (tuer) prêtant à une confusion facile, une double et fatale erreur a pu ainsi s'imposer à des oreilles effarées. De nos jours encore il n'est pas rare qu'un homme frappé passe aussitôt pour un homme mort. Le tocsin amenant en désordre, dans la cour du château, des citadins arrachés au sommeil et un homme ivre — Michel Nagoï, ennemi déterminé des Bitiagovski, — les conséquences se laissent imaginer aisément. Tumulte et massacre, entraînant la mort des commissaires du tsar.

Nullement justifiée par les circonstances, mais notoirement provoquée par la tsarine et par un de ses frères, cette tuerie ne pouvait manquer d'entraîner une répression sévère. Épiant toutes les occasions de venger d'anciennes rancunes, Godounov ne devait pas en laisser échapper une aussi favorable.



Après la catastrophe, en recouvrant leur sang-froid, les Nagoï ont envisagé sans doute la responsabilité encourue et discuté les moyens de s'y soustraire. Ils ont cherché des excuses. Une seule s'offrait : c'est que le tsarevitch eût été réellement victime d'un attentat criminel. On sait que Michel Nagoï s'est obstiné dans cette affirmation. Il n'est que naturel de supposer qu'elle correspondait à un concert, auquel les autres membres de la famille n'ont pas su rester fidèles.

Si nous admettons le témoignage de Fletcher au sujet des attentats antérieurs dont le tsarevitch aurait été l'objet, — et nous n'avons aucune raison de le récuser car il a devancé de plusieurs années l'événement de 1591, — cet expédient nous paraîtra comme ayant dû être suggéré à des esprits en détresse. Aux yeux prévenus de la tsarine Marie, la malveillance pouvait bien d'ailleurs ne pas sembler étrangère à ce qui venait d'arriver, alors que pour nous-mêmes les circonstances de la catastrophe demeurent encore si énigmatiques.

D'autre part, l'idée de soustraire cette existence si précieuse à des périls renaissants, en la cachant dans une retraite sûre et profonde, s'était, nous pouvons le supposer, imposée déjà à ceux qui en avaient la garde. La journée du 15 mai 1591 aurait déterminé et précipité l'exécution du projet, et la fuite d'Athanase Nagoï, comme son apparition mystérieuse à Iaroslavl, en compagnie vraisemblablement d'une personne réclamant des secours médicaux, s'expliquerait ainsi naturellement.

Blessé, mais vivant, l'enfant a été enlevé d'Ouglitch et confié à son oncle, qui, à Iaroslavl, s'occupait de lui procurer des remèdes et un asile, tandis qu'à Ouglitch les autres Nagoï publiaient la mort du tsarevitch, mais se laissaient engager à convenir qu'il avait été victime d'un accident. Fidèle à la consigne, Michel maintenait seul, envers et contre tous, la version de l'assassinat.

L'hypothèse — ce n'est assurément qu'une hypothèse — explique avec une aisance égale la destinée, autrement incompréhensible, de la malheureuse ville d'Ouglitch et de ses



infortunés habitants. L'assassinat du tsarevitch ne pouvant être établi par les assertions de Michel Nagoï et par la mise en scène macabre qu'il imaginait, les assassins des Bitiagovski et consorts devaient être punis, — et surtout l'événement devait être couvert d'un voile impénétrable par la suppression du plus grand nombre de témoins. Cette dernière précaution devenait nécessaire précisément, parce que, étant censé mort, le tsarevitch restait vivant. Ayant disparu d'Ouglitch, il *devait passer pour mort !* Présent et tenu en observation, il n'inquiétait personne ; absent et dérobé à toute surveillance, il devenait un danger, *si on le croyait vivant.* Et c'est ainsi qu'ayant voulu, pour leur sûreté et pour la sienne, qu'on le crût mort, les Nagoï ont été pris au mot ; mais n'ayant pu prouver l'*assassinat,* ils ont encouru la responsabilité du massacre que l'*accident* ne justifiait pas ; en même temps que pour assurer leur mensonge contre toute indiscrétion, la politique de Boris avait recours aux procédés indiqués par les idées du temps et s'en prenait à la pauvre cloche elle-même, coupable d'avoir sonné mal à propos.

Je n'ai sans doute pas besoin d'insister sur l'intérêt du problème. Si, comme il y a apparence, le tsarevitch Dimitri n'est pas mort en 1591, il y a aussi de grandes probabilités pour que l'homme qui, treize ans plus tard, devait, sous ce même nom, revendiquer le trône de Moscou, ne fût pas un imposteur. La question de l'identité du célèbre prétendant doit, pour le moment, demeurer en suspens. En me réservant de la discuter dans un autre chapitre de ce volume, je me borne, dans celui-ci, à poser un premier jalon. La mort du petit Dimitri à Ouglitch n'est pas scientifiquement établie. Le fait ne repose sur aucune preuve valable et son admission se heurte à de très nombreuses et de très grosses difficultés. Il m'est permis aussi d'ajouter que, tout en restant encore éloignée de cette donnée préliminaire, pour des raisons qui ne sont pas exclusivement scientifiques, la critique historique, en Russie, s'en est, dans les derniers temps, sensiblement rapprochée. Le pas décisif serait même peut-être franchi, si

un livre préparé depuis de longues années par le comte Chérémétiév avait vu le jour. On ne peut guère espérer qu'il soit publié prochainement et que nous connaissions avec précision les documents et les faits nouveaux sur lesquels l'auteur, un des mieux placés pour puiser aux sources, — même à celles qui demeurent inaccessibles au commun des chercheurs, — a basé sa conviction. Celle-ci, toutefois, échappe au doute, nous ayant été révélée par une correspondance avec le grand historien Bestoujev-Rioumine, qui, elle, a échappé aux sévérités de la censure (1). S'il n'est pas encore possible en Russie d'affirmer que le tsarevitch Dimitri a survécu à la journée du 15 mai 1591, il est permis déjà de le laisser sous-entendre à des lecteurs sachant lire entre les lignes. Quelques-unes des conjectures qui nous sont indiquées par cette correspondance paraissent hasardées, comme le rôle attribué aux Romanov dans le drame d'Ouglitch, ou l'entente présumée entre la tsarine Marie et cette Volokhova si rudement traitée par elle. D'autres sont fondées sur des erreurs matérielles, comme l'attribution à Léon Sapieha d'un témoignage émanant, en réalité, de son cousin André, témoin de nulle autorité (2). Dans l'ensemble, cependant, l'échange de vues entre les deux érudits est fort instructif, et il s'en dégage un appoint de présomptions, sinon de preuves, très persuasives.

Mais pourquoi n'est-il pas permis de dire ce qu'il est ainsi loisible d'indiquer?

En 1823, Karamzine confiait à son collègue, M. P. Pogodine, une découverte qu'il venait de faire et dont il comptait réjouir prochainement les lecteurs du dixième volume de son *Histoire de Russie*, alors en préparation. Elle allait détruire les idées établies au sujet de l'assassinat du tsarevitch Dimitri par les ordres de Godounov. Mais il ne s'agissait pas seulement de la réhabilitation du régent. A cela Karamzine s'était

(1) Bestoujev-Rioumine, *Correspondance au sujet du Temps des troubles*, Saint-Pétersb., 1898.

(2) L'erreur est attribuable à une faute d'impression dans le recueil consulté (*Archivum Domus Sapiehanae*, I, 177.)

déjà employé dans une de ses publications antérieures (1). Cette fois, l'illustre historien avait trouvé mieux. Quel ne fut pas l'étonnement de Pogodine en ouvrant le volume ainsi annoncé et en y lisant quoi ? Le récit de l'assassinat du tsarevitch Dimitri par les ordres de Godounov! Entre le manuscrit déjà préparé et la presse une intervention officielle s'était placée et avait modifié, sinon les convictions de l'auteur, du moins la rédaction de son texte (2).

En 1830, Artsybychev entra en lice, à son tour, avec un article, publié dans le *Messager de l'Europe* (3), où s'il ne faisait pas vivre Dimitri après la date du 15 mai 1591, du moins défendait-il Godounov contre l'imputation d'un assassinat. A la faveur du régime libéral qui venait d'être inauguré par Alexandre Ier, l'article avait passé. Mais l'historien voulut en reproduire le sens dans son *Histoire de Russie*. L'ouvrage resta inédit jusqu'à la mort de l'auteur, et, quand en 1841 la Société d'Histoire et d'Antiquité s'occupa de le publier, le chapitre concernant la catastrophe d'Ouglitch fut remanié sur les observations d'un historien qui compte pourtant parmi les plus illustres. C'était Oustrialov, qui pourtant encore avait lui-même conclu antérieurement, sinon à l'innocence de Godounov, du moins à l'absence de preuves établissant sa culpabilité (4).

Mais pourquoi paraît-il officiellement nécessaire, à l'époque où nous vivons, que Dimitri ait été assassiné en 1591? Parce qu'il a paru nécessaire, en 1606, de canoniser ce jeune prince, en lui attribuant la qualité de martyr. Eh bien, je crois sincèrement que les canons de toutes les Églises ont avec l'histoire des comptes qui sont beaucoup plus difficiles à régler. Les procès de béatification ont toujours été sujets à revision, et les exemples d'annulation, si abondamment mul-

(1) *Œuvres*, Moscou, 1825, IX, 235. *(Souvenirs d'un voyage à la Troïtsa.)*
(2) Voy. Pavlov, *La vérité sur le faux Dimitri*. *Archive Russe*, 1886, n° 8.
(3) Reproduit récemment dans l'*Archive Russe*, 1886, n° 3
(4) Oustrialov, *Témoignages contemporains au sujet du faux Dimitri*, II, 280. Comp. Ikonnikov, étude dans l'*Archive Russe*, 1886, XII, 523.

La direction de ce travail a été confiée à M. Charles-Simond, qui sut s'entourer de tout ce que Paris compte de personnalités littéraires, d'érudits, d'hommes intelligents capables de faire de cette œuvre un véritable monument.

LE TEXTE

L'ouvrage fait revivre, jour par jour, en ces cent années, tous les événements remarquables, les actions glorieuses, les plaisirs, les deuils, les crimes, les causes célèbres, les illustrations politiques, militaires, littéraires, scientifiques, artistiques; la vie dans les salons et au théâtre, les bals, les courses, les modes, la caricature, les expositions, et jusqu'aux petits métiers de l'industrie parisienne, qui ne sont pas oubliés.

Paris de 1800 à 1900 rappelle au souvenir, par le témoignage des contemporains, tout ce qui a captivé, occupé, préoccupé, d'après les journaux, mémoires du temps, pamphlets, pièces des archives, relations de voyageurs étrangers, publications de tout genre ou documents inédits, etc.

La Vie de Paris à travers le dix-neuvième siècle est ainsi racontée d'année en année par les meilleurs écrivains de nos jours, en des récits suivis, constituant, dans leur ensemble et sous tous les aspects, l'histoire complète de Paris de 1800 à 1900. Elle est présentée en cent tableaux chronologiques (un par année) donnant de date en date tous les faits, tous les événements sensationnels, et cela avec les *portraits de toutes les célébrités du jour;* les bruits de la rue, les premières des théâtres, les livres nouveaux, les prix des Salons et les prix de Rome, les statistiques de population, la nécrologie, etc.

L'ILLUSTRATION

L'illustration remet sous les yeux du lecteur, par l'image, toutes les choses vues et vécues dans le cours de ces cent années. Les progrès réalisés dans les arts graphiques ont permis de donner la reproduction des documents eux-mêmes au moyen de la photographie, ce qui leur donne une exactitude parfaite. Les gravures, au nombre de plus de *6,000*, ont été exécutées avec le plus grand soin, et l'impression sur beau papier satiné leur donne un cachet artistique tout particulier. Elles sont obtenues d'après les estampes de la Bibliothèque nationale, du musée Carnavalet, du Louvre, des collections particulières; d'après les médailles du musée de la Monnaie, les collections de l'École des beaux-arts, etc. C'est un véritable trésor de documents qui se trouve réuni dans l'ouvrage : Plans de Paris, — Emblèmes et armoiries, — Événements : fêtes publiques, cérémonies, solennités; — Monuments : *Paris qui s'en va, Paris qui vient;* — Vie des rues de Paris : voitures, cris et personnages typiques, petits métiers, jouets populaires; — Théâtres : acteurs, actrices, scènes et décors; — Salons artistiques, — Prix de Rome, — Médailles, — Vignettes, — une multitude de caricatures, — toutes les modes du siècle, et enfin 2,000 portraits environ d'hommes et de femmes célèbres.

Réalisé ainsi, *Paris de 1800 à 1900* réunit un nombre de documents qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il embrasse tout, et la vie de toutes les classes de la société. Non pas l'histoire se bornant à des faits politiques, à des combinaisons diplomatiques, à des descriptions de batailles ou à des négociations de traités; mais l'histoire qui nous apprend comment vivaient nos pères. C'est la bonne méthode historique, celle qui nous donne une véritable sensation de vie.

Aucune classe ne se **désintéressera de** cet **ouvrage** : l'homme **de** lettres, l'artiste, le **professeur**, l'étudiant, **le** militaire, l'avocat, l'érudit, ou simplement l'homme qui cherche à élever le niveau de ses connaissances, tous puiseront dans cette **multitude de documents** accumulés des renseignements à l'infini.

L'artisan y verra comment travaillaient ceux qui l'ont précédé dans la même profession; **le commerçant,** comment on pratiquait le commerce avant lui. Les quartiers privilégiés aux diverses époques y sont signalés; rien n'est plus instructif pour lui que de suivre ces changements à travers le temps.

La **femme,** qui s'intéresse particulièrement à la mode, aura le plaisir de trouver dans cet ouvrage toute son histoire pendant le siècle; non point seulement la description des costumes, mais des gravures reproduisant fidèlement la mode dans tous ses détails : coiffures, vêtements, parures, etc. C'est une des curiosités, et non la moindre.

Tous les Parisiens voudront posséder cet ouvrage, et il n'y aura pas un Français, fût-il des provinces les plus reculées; pas un étranger, de ceux qui ont entrevu Paris, qui ne veuille l'acquérir; car c'est la vie de Paris, c'est aussi la vie de la France et, dans une certaine mesure, la vie du monde.

Paris de 1800 à 1900 est complet en trois volumes grand in-8° ($0^m,19 \times 0^m,28$) d'environ *2,400* pages de texte, ornées de plus de *6,000* gravures. Le prix de l'ouvrage complet est de *45 francs* broché, et de *60 francs* relié.

C'est un véritable tour de force qu'ont réalisé les éditeurs en conservant ce prix à un ouvrage qui, en raison du nombre de gravures qu'il contient et des soins apportés à son impression, vaut certainement beaucoup plus. Mais ils ont voulu qu'il fût à la portée de toutes les bourses, non seulement par son prix peu élevé, mais encore par les facilités de l'acquérir, en acceptant des souscriptions

Payables 5 francs par mois

sans augmentation des prix indiqués plus haut et *sans frais* de recouvrement pour le souscripteur.

Les trois volumes entièrement achevés seront expédiés de suite aux souscripteurs. Les envois seront faits *franco de port*.

Aucun versement d'avance; le premier ne devra être fait qu'après la réception de l'ouvrage, car les éditeurs tiennent essentiellement à ce que chaque acheteur se rende compte, avant tout payement, de la beauté de l'édition et de l'exactitude de la description succincte que nous venons d'en faire.

Comme toutes les belles éditions, le tirage de *Paris de 1800 à 1900* est limité; nous engageons donc nos lecteurs à faire parvenir au plus tôt leur souscription, en adressant aux éditeurs le bulletin ci-joint. Les demandes seront servies dans l'ordre d'arrivée, dans la huitaine.

Voir à la page suivante les conditions de payement.

Conditions de payement

Par quittance de 5 francs, du 1er au 5 de chaque mois, pour les souscripteurs de France, Algérie, Tunisie, Belgique, Suisse et Alsace-Lorraine.

Pour les souscripteurs des autres pays:

1° Ouvrage broché, **25 francs en envoyant le bulletin de souscription**, et le complément en deux versements de **10 francs**, de deux mois en deux mois, par mandat-poste ou valeur à vue sur Paris, adressés aux éditeurs.

2° Ouvrage relié : **30 francs en souscrivant**, et le complément en trois versements de 10 francs, de deux mois en deux mois, par mandat-poste ou valeur à vue sur Paris, adressés aux éditeurs.

Pour payement au comptant, remise 10 pour 100.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire de *Paris de 1800 à 1900*, en trois volumes in-8°, au prix de **45** francs brochés, ou **60** francs reliés[1], que je m'engage à payer comme suit : ....

....

jusqu'à complète libération de la somme totale.

Les trois volumes me seront adressés de suite, franco de port et d'emballage.

Nom et prenoms..............................

Profession ou qualité..............................

Adresse[2]..............................

....

Expédition par la gare de..............................

Le..............................

(SIGNATURE)

[1] Rayer les mots inutiles.
[2] Ecrire très lisiblement l'adresse et les indications pour l'expédition.

Rédiger le bulletin selon les conditions indiquées plus haut.

Remplir ce bulletin et l'adresser à MM. PLON-NOURRIT et Cie, éditeurs, 8, rue Garancière, Paris (6e), ou à son libraire.

AVIS IMPORTANT Toute convention, verbale ou écrite, faite en dehors du présent prospectus est nulle à l'égard de MM. Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

Aucun versement ne doit être fait aux courtiers, qui n'ont pas qualité pour recevoir ; les recouvrements sont faits sans frais par les éditeurs.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE, 6e. — 7698.



tipliés dans les annales de l'Église catholique depuis le fameux *dénicheur de saints*, Jean de Launoy, se rencontrent aussi dans celles de l'Église orthodoxe, au détriment même de béatifiés appartenant à des maisons souveraines. Ainsi, en 1745, a été supprimé le culte, inauguré à la fin du dix-septième siècle en l'honneur du prince Vladimir de Rjév et de la princessse Agrippine, son épouse (1).

Dans l'espèce, il ne serait même pas nécessaire de recourir à cette extrémité. Qui a-t-on canonisé en juin 1606? On a attribué cet honneur à un enfant dont le corps a été retrouvé dans la crypte de l'église d'Ouglitch, avec un mouchoir brodé dans une main et une poignée de noisettes dans l'autre, et dont les restes, transportés dans une église de Moscou, y ont opéré des miracles. Ces miracles ont été expressément invoqués comme la raison principale et essentielle de la béatification décrétée après leur constatation. N'ayant pas à connaître de telles dérogations aux lois de la nature, l'histoire peut aussi les tenir pour avérées, dans un domaine qui n'est pas le sien, et toute difficulté est ainsi écartée. De quel nom s'appelait, à quelle famille appartenait l'enfant canonisé? Peu importe! Ses reliques ont guéri des malades, et ce fait, dûment vérifié, ayant donné lieu à une décision régulière des autorités ecclésiastiques compétentes, la canonisation peut rester acquise au calendrier, sans qu'il soit nullement nécessaire d'identifier le thaumaturge béatifié avec l'enfant royal, qui, le 15 mai 1591, jouait à la *tytchka* et s'est blessé sous le coup d'une attaque d'épilepsie.

Cette identité a été, dira-t-on, proclamée par l'acte de canonisation. A cet égard, les autorités ecclésiastiques n'ont fait que s'inspirer d'un manifeste, simultanément publié par le tsar Vassili Ivanovitch Chouïski et attribuant la mort du tsarevitch Dimitri à un assassinat ordonné par Godounov. Or, quinze ans auparavant, le même Chouïski avait, en qualité de commissaire-enquêteur, prêté l'autorité de son nom et de son

(1) GOLOUBINSKI, *Histoire de la canonisation des saints dans l'Église russe*, p. 198.



mandat à une autre version, qui, non seulement écartait l'idée de *martyre*, dans l'*accident* par elle présumé, mais excluait encore l'éventualité d'une béatification, applicable à la victime. Selon les idées du temps, en effet, un épileptique était un *possédé;* et les attaques du haut mal chez le fils d'Ivan IV et de Maria Nagaïa paraissant, en toute hypothèse, à peu près certaines, il en résulte même que l'Église se trouve directement intéressée à la solution que je propose et qui aurait pour effet de soustraire le culte établi à une incompatibilité choquante. Les saints anonymes se comptent par milliers dans tous les canons. On en admettrait un de plus, et on pourrait causer tranquillement d'histoire entre historiens.

Dans la biographie du saint canonisé en juin 1606, l'histoire n'a rien à réclamer; mais le tsarevitch Dimitri lui appartient, et son prétendu *martyre* est certainement d'origine légendaire et controuvée. Il est dans la nature des légendes de manquer de précision et de solidité dans leurs contours. Reflet des réalités vécues, dans l'imagination populaire, elles participent de la mobilité de ce miroir ondoyant. Elles s'y modifient et s'y décomposent à l'infini. Séjournant à cette époque en Moscovie, un compatriote de Horsey, agent comme lui de la Compagnie anglaise de commerce, John Merick, a recueilli un récit d'après lequel Dimitri aurait été assassiné, *au milieu d'une nuit obscure*, par les sicaires de Boris, qui mettaient en même temps le feu aux quatre coins de la ville (1). Dans un des chants populaires de la province de Saratov, M. P. V. Chéïne a rencontré, en 1872, une autre légende. Elle veut que Dimitri ait été tué par un de ses compagnons de jeu, l'assassin n'étant autre que ce même *Grichka Otrépiev* avec lequel on a également, depuis, identifié le malheureux tsarevitch (2).

Contemporains de la régence de Godounov ou du règne de Vassili Chouïski, les documents officiels n'ont fait eux-mêmes, en grande partie, que réfracter à leur façon ces aspects divers

(1) *Histoire des révolutions de Moscovie*, édit. française, p. 176.
(2) *Antiquité russe*, 1874, I, 200.

d'une constante illusion. Et l'erreur commune a traversé les siècles. En 1726, un moine d'un monastère de la province de Tobolsk a reçu le knout pour avoir faussement accusé un de ses confrères, nommé Katcha*n*ov, de s'appeler Katcha*l*ov et d'être le descendant d'un des assassins du tsarevitch Dimitri (1).

Cependant, un musée a été récemment établi à Ouglitch, dans la maison autrefois habitée par Marie Nagaïa et par son fils (2). Dans cette contre-partie historique du reliquaire de l'église de Saint-Michel, il faut espérer que la vérité finira par obtenir la place qui lui est due (3). Et, dès à présent, il est possible de dégager, avec certitude, quelques-uns de ses éléments. Godounov n'a pas pris à sa charge la mort du tsarevitch, mais bien la fable qui le faisait passer pour mort ; et, en se prêtant à ce mensonge, qui servait sa politique, il en a provoqué d'autres, qui devaient se tourner contre elle.

Mes lecteurs suivront le développement de cette fatalité.

(1) *Antiquité russe*, 1883, XXXIX, 430 (article de N.-I. Barsov.)

(2) *Nouveautés Artistiques*, 1889, n° 16; *Fils de la Patrie*, 1889; *Kiévlanine*, 1889, n° 149.

(3) Outre les sources déjà citées, voir pour ce chapitre : M. Pogodine, *Fragments historiques et critiques*, édit. de 1846, I, 364; Bielov, étude dans la *Revue du M. de l'I. P. R.*, juillet-août, 1873; Karamzine, *Histoire de Russie*, X, chap. II et XII, p. 1, note 2; p. 32, note 97; Golovbovski, *Le Problème de la mort du tsarevitch Dimitri*, *Messager historique*, 1896, décembre; Soloviov, *Hist. de Russie*, VII, 44 et suiv.; Kraïevski, article dans le *Dictionnaire encycl.*, Pétersb., 1836, vol. VI et critique de cet article au XIV° vol. du même ouvrage; Kostomarov, *Monographies et recherches*, XIII, 330; polémique du même avec Pavlov dans *Archive russe*, 1886, VIII, 593 et avec Bielov dans *Messager de l'Europe*, 1873, IX, 174; C. Aksakov, article sur le VII° vol. de l'histoire de Soloviov, *Interlocuteur russe*, 1858, II, 24; B....ski, étude, dans *Messager hist.*, 1891, XLIV.

CHAPITRE III

UNE NOUVELLE DYNASTIE

I. La mort de Féodor. — II. L'élection d'un successeur. — III. Le règne de Boris Godounov. — IV. Les conséquences du drame d'Ouglitch. — V. L'ère des catastrophes.

I

LA MORT DE FÉODOR

Sept années plus tard, un chroniqueur naïf, ou malicieux (1), nous représente le fils du Terrible agonisant, et, sur son lit de mort, donnant la comédie à son entourage. A part l'ombre sanglante projetée sur son horizon par le sombre épisode que je viens d'évoquer, le règne de Féodor Ivanovitch avait continué d'être paisible et heureux. Ni guerres ni catastrophes nouvelles. Cependant, une inquiétude grandissante envahissait le pays. Peu robuste dès l'enfance, la santé du souverain allait en s'affaiblissant. Toujours souriant, mais de plus en plus étranger aux soucis de son rang et de sa charge, il semblait déjà avoir un pied dans un autre monde, où sans doute il se promettait de sonner un carillon éternel. Et l'évidence se faisait en même temps qu'il ne laisserait pas d'héritier naturel. Père d'une fille en 1592, il avait vu mourir quelques mois après cet enfant si longtemps attendu. Irène ne lui en donna pas d'autres, et maintenant c'était fini ; il allait mourir à son tour. Il s'éteignait doucement, et, avec lui disparaîtrait la race prestigieuse et forte, qui, pendant près de huit siècles, avait

(1) Bussow (Behr), *Rerum rossicarum Scriptores exteri*, I.



donné des souverains à la Russie. Qui recueillerait son héritage ? Qui se chargerait de continuer son œuvre ?

Sur son lit de mort, Féodor ne s'embarrassait pas d'aussi graves préoccupations. Jouant avec son sceptre, il se demandait seulement en quelles mains il remettrait ce bâton qui, entre les siennes, n'avait été qu'un hochet. Penchée sur son chevet, Irène lui soufflait à l'oreille le nom de Boris. Mais le pieux monarque hochait la tête et demeurait perplexe. Si proche du trône qu'il parût maintenant, Boris n'était qu'un parvenu, un étranger, en regard de cette nombreuse parenté maternelle, qui, à défaut de consanguins plus proches, constituait la famille du souverain. Lui-même, à cette heure, s'effaçait modestement derrière les neveux de la tsarine Anastasie qui entouraient la couche du moribond.

A bout d'efforts pour triompher de ses incertitudes et de ses scrupules, sentant sa fin arriver, le tsar offrit le sceptre à l'aîné de ses cousins, Fédor Nikititch Romanov. Celui-ci témoigna une vive reconnaissance, mais, modeste à son tour, déclina l'honneur et passa l'objet à son frère cadet, Alexandre. L'instant d'après, un troisième frère, Ivan, s'en trouvait nanti, et s'en déchargeait en faisant appel au quatrième, Michel, qui se récusait également.

Ce que voyant, le tsar perdit patience pour la première fois de sa vie, et, au moment de gagner le paradis, commit le seul péché dont on ait connaissance.

— Le prenne qui voudra ! cria-t-il avec colère.

Sur quoi, rompant le cercle, un homme s'approcha et d'une main vigoureuse saisit l'emblème dédaigné.

C'était Boris Godounov.

Le conte est joli ; malheureusement ce n'est qu'un conte. Féodor a passé de vie à trépas le 7 janvier 1598 (1), et, pas plus que de son vivant, à l'article de la mort il ne paraît pas s'être soucié de ce que deviendrait son sceptre. D'après un autre chroniqueur (2), interrogé à ce sujet par le patriarche

(1) Date rectifiée par Muller, *Sammlung Russ. Gesch.*, V, 65.
(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 3-4.



Job, le souverain aurait répondu : « Dieu a en son pouvoir tout l'empire ; il en sera selon sa volonté (1). » Dans sa biographie de Féodor, le même Job a paraphrasé à sa façon cette déclaration, en disant que le tsar avait remis le sceptre à sa femme Irène. Mais les documents officiels, actes d'élection de Boris Godounov et de Michel Romanov, ne portent pas trace d'une telle investiture. Il y est dit seulement que le tsar Féodor « a laissé la tsarine Irène sur le trône » : simple reconnaissance d'une situation de fait et de droit. Se trouvant en fait sur le trône à la mort de son mari, Irène y demeurait en droit, jusqu'à ce qu'on disposat autrement du siège vacant. Elle était désignée pour l'occuper provisoirement, et on eut hâte de lui prêter serment, dans l'espoir de reculer ainsi la redoutable échéance. La tsarine était encore jeune. Elle pourrait régner longtemps, et on verrait après.

Soit qu'elle fût liée par d'autres engagements pris avec son frère, ou qu'elle s'inspirât de convenances personnelles, Irène refusa de se prêter à cette solution, qui avait le défaut de ne rien résoudre. Le provisoire ainsi créé ne donnait pas l'équivalent d'une dynastie. La tsarine veuve s'effaça. Le neuvième jour après la mort de sa mari, elle se retira au *Novodiévitchyï Monastyr* et y prit le voile sous le nom d'*Alexandra*.

Ainsi il n'y avait plus de maître dans un pays où la volonté du maître était tout. Il y eut pourtant encore un gouvernement. L'instinct de la conservation semble avoir engagé les membres de la *Douma* à suivre l'exemple de la Pologne où, au cours d'interrègnes, hélas fréquents, l'archevèque, primat du royaume, exerçait le pouvoir suprême. Le patriarche se trouva appelé, ici, à la même fonction ; mais, si fortement établie dans les esprits était l'idée d'une autorité émanant nécessairement du trône, que Job ne crut pas pouvoir remplir autrement son mandat que sous le couvert de cette même tsarine Irène, volontairement cloîtrée. Nonne, elle s'imposait encore, comme source et organe indispensable de tout pouvoir.

(1) *Chronique de Nicone*, VII, 306-359.



A en croire l'acte d'élection de Boris, la *Douma* avait bien essayé d'interposer sa propre autorité. Sortant du palais pour haranguer le peuple réuni devant le Kreml, le *diak* Vassili Chtchelkalov s'était employé à obtenir une prestation de serment pour « le Conseil des princes et des boïars ». Mais aussitôt une clameur indignée l'avait arrêté.

— Nous ne connaissons ni princes ni boïars ! Nous ne voulons obéir qu'à la tsarine. Vive Irène Féodorovna !

— Mais la tsarine a pris le voile...

— Alors, vive Boris Féodorovitch !

Cette manifestation aurait préparé l'élection de Godounov. En compagnie du clergé, des boïars et d'un grand nombre de citoyens, le patriarche se rendit au *Novodiévitchyï* pour prier Irène de bénir son frère comme héritier du trône. Irène ne demandait pas mieux ; mais Boris refusa net. Il ne voulait même pas y penser ! C'était à l'assemblée populaire de tous les états de l'empire de se prononcer dans une circonstance aussi grave. Il réclamait la convocation d'un *Ziémskiï Sobor* (1).

On dut se résigner à passer par là, et, en attendant, Irène se résigna aussi à porter, au moins fictivement, le diadème impérial sur sa cornette.

Selon les idées du temps, pour opérer la dévolution du trône, une élection *vsiéiou ziemliéiou* « par toute la terre » n'était pas nécessaire, et, acclamé par le peuple de Moscou, Boris aurait pu se faire couronner. Pour expliquer sa conduite, on a supposé que les boïars n'entendaient lui offrir le pouvoir que sous certaines conditions. Un témoignage dans ce sens s'est conservé dans les papiers inédits de Tatichtchev (2). Boris aurait donc jugé à propos d'en appeler de la *Douma* au grand conseil national (3). Mais cette assemblée elle-même ne lui inspirait sans doute pas confiance entière, car, tandis

(1) *Actes de la Commiss. archéogr.*, II, n° 7 ; WICHMANN, *Sammlung*, p. 451.

(2) SOLOVIOV, *Hist. de Russie*, VIII, 464, note 12.

(3) TCHITCHÉRINE, *De la représentation nationale*, p. 541.

qu'on s'occupait de réunir les « représentants de toutes les villes, » Irène faisait venir en secret les chefs des *striéltsy*, leur distribuant de l'argent et des promesses. S'adressant de son côté à la clientèle nombreuse que lui donnaient ses largesses coutumières, employant des moines et des mendiants, Boris travaillait à se constituer un parti indépendant (1).

II

L'ÉLECTION

Le *Sobor* prit séance le 17 février 1598 (v. s). La validité de ses décisions a été contestée par des critiques mal avisés. Cette assemblée ne correspondait assurément pas aux idées que nous nous faisons aujourd'hui d'une représentation populaire. Le nombre des participants varie, dans les documents qui nous sont parvenus, de 457 à 502, les indications recueillies correspondant sans doute à des époques différentes, au milieu d'un flottement du *quorum*, déterminé par la longueur inusitée de la session. On a relevé sur les listes 83 représentants du clergé, dont 23 moines ; 338 membres appartenant à la classe des « hommes de service » ; 21 marchands et quelques magistrats d'ordre inférieur, starostes et centeniers (2).

En somme, comme les assemblées de 1550 et 1566 portant le même nom, c'était essentiellement une réunion de fonctionnaires (3). Et si, d'autre part, quelques historiens se sont évertués à reconstituer le mécanisme électoral mis en pratique à cette occasion, leur imagination a fait seule les frais de cette évocation fantaisiste. En fait, nous ignorons absolument si les

(1) *Chonographe du musée Roumiantsov*, n° 457, et autres sources.

(2) Klioutchevski, *La composition des Assemblées populaires*, *Pensée Russe*, 1890; Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 5; Pavlov, étude dans les *Annales de la Patrie*, 1859, 1; Biélaiev, *Bulletins* de l'Université de Moscou, 1867, p. 21; Zagoskine, *Hist. du droit public russe*, I, 228; Latkine, *les Ziémskiié Sobory*, p. 93.

(3) V. *Ivan le Terrible*, p. 182.

députés appelés à figurer dans les assemblées moscovites du seizième et du dix-septième siècles étaient des *élus*, au sens propre du mot. Élus par qui? On serait bien embarrassé de le dire, le plus probable paraissant qu'ils tenaient leur mandat de l'autorité centrale ou de ses représentants locaux. Les dévots du parlementarisme russe n'ont d'ailleurs pas à rougir de ces précédents, ni à y apercevoir des motifs de découragement. En Angleterre même, la représentation nationale a passé par des avatars semblables, avant que de la lente usure des ébauches primitives se soit dégagé, idée et forme, le principe de son organisation moderne.

Le *Sobor* de 1598 ne fut qu'une ébauche, avec des traits, qui, à nos yeux prévenus, évoquent une apparence de caricature. Son président, qui était le patriarche, exerça ses fonctions d'une façon bizarre. Après avoir posé devant l'assemblée la question à résoudre : le choix d'un tsar, il n'attendit pas la réponse, déclarant aussitôt que lui-même et, d'accord avec lui, les métropolites, les archevêques, le clergé entier, de même les boïars, les nobles, les « hommes de service, » et encore les marchands et enfin *tous les chrétiens orthodoxes* désiraient Boris Féodorovitch (1).

Que pouvait faire une assemblée ainsi interpellée? Elle acclama Boris et le vote fut acquis.

Mais l'ex-régent n'eut pas de hâte à s'en prévaloir. Monter sur ce trône vide était aisé. Les événements ultérieurs n'allaient que trop le prouver. Le difficile était de s'y maintenir. Soupçonnée, ainsi que nous l'avons vu, l'idée de limiter le pouvoir du souverain élu allait bientôt s'imposer à l'esprit de quelques-uns de ses électeurs; peut-être se faisait-elle jour déjà. Et quel sentiment les acclamations populaires ne devaient-elles pas éveiller dans l'âme de ceux d'entre eux qui par leur naissance pouvaient se croire mieux désignés pour recueillir l'héritage de Féodor et de Rurik! Occupant un poste d'observation sur la frontière polono-moscovite, à

(1) *Actes de la Commission archéogr.*, II, nº 7, p. 16.

Orcha, André Sapicha avait précédemment enregistré trois candidatures susceptibles de faire échec à celle de Boris : c'étaient celles du prince F. I. Mstislavski, de F. N. Romanov et de B. Biélski (1). Le renseignement est confirmé par d'autres sources, qui ajoutent à cette liste de compétiteurs plusieurs Chouïski. Dans le nombre, un nom surtout devait retenir l'attention de Godounov et lui inspirer de l'inquiétude. La popularité des Romanov l'emportait sur la sienne. Les neveux d'Anastasie occupaient tous des situations élevées, et une légende se formait déjà, d'après laquelle le tsar défunt aurait légué son trône à l'un d'eux, Fédor Nikititch. André Sapieha en était averti. Il recueillait en même temps un autre bruit : en prévision d'un échec possible, Boris, racontait-on, avait élevé un jeune homme offrant des traits de ressemblance frappante avec le tsarevitch Dimitri d'Ouglitch, et il se proposait de mettre cette candidature en avant, au cas où la sienne ne pourrait se soutenir.

L'existence de ce sosie parait, en effet, avoir été à ce moment l'objet d'une croyance assez répandue. Mais était-ce bien Boris lui-même qui le tenait en réserve? Dans un récit fort confus, André Sapieha parle d'une querelle qui aurait éclaté à ce propos entre Godounov et Fédor Romanov, ce dernier s'emportant jusqu'à frapper l'ex-régent. Or, avant de paraître avec l'éclat que l'on sait, le futur prétendant, le « faux Dimitri » d'un avenir prochain, semble bien s'être caché quelque temps dans la domesticité des Romanov, qui peuvent avoir songé, eux aussi, à se ménager cette ressource contre un rival qui pouvait devenir un ennemi.

Ce qui, en toute hypothèse, ressort avec certitude de ces indications, c'est que la toile n'était pas définitivement tombée sur le drame d'Ouglitch et que le spectre menaçant de la victime poignait déjà à l'horizon.

Au milieu de ces circonstances épineuses, Godounov paraît avoir fort bien manœuvré, en employant des procédés un peu

(1) *Archivum Domus Sapiehanae*, I, 176, 180.



grossiers, mais appropriés sans doute à l'esprit et à l'humeur de ses futurs sujets. Les Romanov n'étaient encore que des jeunes gens; en mourant, leur père avait confié leur avenir au favori tout-puissant; ils avaient bénéficié de sa protection et, avec tous leurs parents et amis, ils appartenaient naturellement par leur naissance et leur fortune au groupe dont l'ex-régent était le représentant. Boris continua à les caresser, et paraît avoir victorieusement opposé leur ambition naissante à celle des autres candidats. D'autre part, il poursuivit sa tactique dilatoire. Le patriarche eut beau conduire au *Novodiévitchyï*, où le beau-frère de Féodor vivait avec sa sœur, une nouvelle et plus nombreuse députation, qui le supplia « avec des larmes » de prendre le pouvoir, Boris se montra inflexible. Les convenances voulaient d'abord qu'il en usât ainsi. Dans les banquets du temps, les convives bien stylés commençaient toujours par refuser les morceaux de choix qu'on leur offrait; et, d'une manière générale, la résistance devait, dans toutes les circonstances analogues, être proportionnée à la valeur de l'objet offert. Les capitaines (*Kochéryié*) des cosaques du *Zaporojé* se faisaient eux-mêmes prier plus ou moins longtemps avant d'accepter leur charge. Mais, en même temps, Boris gagnait ainsi d'autres heures précieuses, qu'il mettait à profit pour continuer, avec Irène, son travail de propagande.

Le résultat répondit à son calcul. La démarche faite par le patriarche avait eu lieu le 20 février 1598; le lendemain, jour de la fête de la sainte Vierge, des offices propitiatoires ayant été célébrés dans toutes les églises de la capitale, une procession extraordinaire partit, Job marchant toujours en tête, de la cathédrale de l'Assomption, et s'achemina vers la demeure de l'élu récalcitrant. Derrière les membres du clergé et les porteurs d'icones, priant, chantant, pleurant et poussant des hurlements lugubres, se pressait une foule compacte, où des femmes portant des enfants à la mamelle se distinguaient par leurs attitudes éplorées. Le patriarche venait d'annoncer qu'au cas d'un nouveau refus de la part de Boris, il excommunierait ce dernier et suspendrait les offices dans

toutes les églises de l'empire, en même temps que, déposant leurs insignes, lui et les évêques revêtiraient le froc de simples moines. Jamais pareille calamité n'avait frappé la vieille Moscovie, et il fallait tout tenter pour la prévenir! Aussi, parmi les icones vénérables, la plus vénérée de toutes, la célèbre Vierge de Vladimir, peinte par saint Luc selon la tradition, amenée de Constantinople à Kiév, puis à Vladimir en 1154 et enfin à Moscou, s'était elle-même jointe aux suppliants.

Mais Boris ne s'en montra pas d'abord déconcerté. Se rendant au-devant du cortège, il parut derrière l'image non moins auguste de Notre-Dame de Smolensk, et, hardiment, interpella l'icone adverse.

— Pourquoi venez-vous me chercher, ô ma souveraine? Que voulez-vous de moi?

L'image ne répondant pas, il se jeta à terre, et mouillant le sol avec ses larmes, il continua ses interjections. Mais la vierge de Vladimir se taisait toujours. Alors Boris s'adressa au patriarche. Pourquoi le poursuivait-il ainsi?

— Ce n'est pas moi, répondit Job, qui viens te dicter ton devoir. C'est la sainte Madone avec son fils. Soumets-toi!

Boris ne se laissa pas encore ébranler. La procession atteignit l'église du monastère sans qu'il eût cédé, et, après la messe, une tentative auprès d'Irène fut décidée. Tandis que, pénétrant dans la cellule de l'ex-tsarine, le patriarche, les boïars et les membres de la *Douma* renouvelaient leurs instances, la foule se livrait devant les fenêtres à des démonstrations également persuasives. A en croire les chroniqueurs étrangers, généralement malveillants, les manifestants obéissaient à des impulsions diverses mais qui toutes n'offraient rien de spontané. Venus là, les uns parce qu'on leur avait donné de l'argent et les autres parce qu'on les avait menacés de la bastonnade, ils se démenaient en conséquence. Un chroniqueur russe nous montre lui-même les agents de Boris dirigeant de l'intérieur de la cellule ce chœur bien discipliné et réglant par des signes convenus le développement de la



manifestation (1). Le trait est douteux, car le même narrateur signale la présence, sur les lieux, des compétiteurs de l'ex-régent qui eussent révélé le stratagème, et bien que très hostile à Godounov, Timofiéiév n'en fait pas mention (2). Par contre, d'accord avec les étrangers, il met en scène, à cette occasion, un certain nombre d'enfants, des milliers au témoignage de Peer Persson, placés en évidence et incités à pousser des cris perçants. D'autres témoins en ont compté moins, et Timofiéiév n'en a entendu, au juste, qu'un seul, mais criant si fort que sa voix couvrait celle de tout un peuple. D'origine russe également, un fragment de chronique signale, enfin, des manifestants, hommes et femmes, se mouillant les yeux avec de la salive pour obéir à des injonctions comminatoires, se jetant à terre et hurlant comme des possédés : « Vive le tsar Boris (3) ! »

L'effet désirable étant ainsi obtenu, Irène finit par déclarer qu'elle « cédait son frère au peuple qui le réclamait ». Boris soupira, pleura, se défendit encore, mais se laissa fléchir à son tour (4).

Des raisons multiples qui avaient engagé le nouveau tsar à user de cette longue comédie, une trace s'est conservée jusque dans la formule du serment qui dut lui être prêté à son avènement : promesse de ne pas attenter à la vie du souverain ni à celle de sa femme et de ses enfants, en se servant de mauvaises herbes ou de conjurations ; de ne pas vouloir pour tsar Siméon Bekboulatovitch ou un autre ; de dénoncer ceux qui nourriraient de telles intentions. Autant de clauses absolument inusitées, aucun document antérieur du même genre n'en contenant l'équivalent. D'autre part, même ainsi cautionné, Boris ne se pressa pas encore de prendre possession de son

(1) Autre récit, *Bibl. Hist. Russ.*, XIII, 15.
(2) *Ibid.*, XIII, 325 et suiv.
(3) *Chroniques de Novgorod*, p. 454.
(4) En dehors des sources déjà citées, voir pour l'histoire de cette élection : ZAGOSKINE, *Hist. du droit public russe*, I, 227 et suiv. ; PAVLOV, *Aperçu de l'hist. du règne de B. G.*, p. 3-36 ; le même, *De certains Ziemskiié Sobory*, *Annales de la Patrie*, 1859, I, 166 ; BIELAIEV, *Les Ziemskiié Sobory en Russie*, 1867, p. 21.

trône. Il passa le carême et les fêtes de Pâques au monastère, en compagnie de sa sœur, et, le 30 avril seulement, il fit une entrée solennelle au Kreml.

Son couronnement fut ensuite retardé par une alarme cruelle : Kazi-Ghireï et ses Tatars s'annonçaient encore. En juin, une armée, que des évaluations exagérées portent à 500,000 hommes, fut réunie à la hâte, et le successeur de Féodor se rendit avec elle à Siérpoukhov, moins occupé toutefois, peut-on croire, de préparer une défense énergique que de gagner de nouveaux partisans, car, sa cour l'accompagnant, il donnait des banquets où il traitait avec magnificence jusqu'à 70,000 convives! Peut-être savait-il mieux à quoi s'en tenir sur le danger qui menaçait sa patrie. En effet, contrairement aux nouvelles répandues, le khan restait chez lui ; il n'envoyait que des ambassadeurs, et Boris s'entendit si bien à frapper leur esprit par le déploiement formidable de sa puissance militaire que, d'après les rapports officiels, mis en sa présence, ils parurent paralysés par la peur, au point de ne pouvoir ouvrir la bouche. Il les renvoya avec de bonnes paroles et de riches présents et rentra à Moscou en triomphateur.

Il demeurait inquiet pourtant et jugeait n'avoir pas épuisé les précautions à prendre sur le seuil redoutable qu'il venait de franchir. Le 1er août, convoquant les boïars, les fonctionnaires, les « hommes de service » et les marchands, Job leur fit signer un nouveau document garantissant leur fidélité au nouveau tsar et à sa famille. En même temps, au nom du *Sobor*, un acte officiel d'élection était publié, avec cette affirmation surprenante qu'en exécution des volontés d'Ivan IV autant qu'en reconnaissance des services à lui rendus par son beau-frère, Féodor avait laissé le trône à Boris. Le patriarche jugeait d'ailleurs à propos de justifier ce choix par des exemples tirés de l'Écriture sainte et de l'histoire, citant Théodose le Grand après le roi David. Ataulf, beau-frère d'Alaric, aurait pu lui offrir un précédent encore plus topique ; mais peut-être Job n'avait-il jamais entendu parler du roi des Visigoths.

Le couronnement eut lieu le 1[er] septembre 1598, et, dans le discours prononcé à cette occasion, donnant un double démenti au *Sobor* et au patriarche, Boris déclara que Féodor avait ordonné à son peuple d'élire qui bon lui semblerait. Job n'en fut pas troublé et, répondant au tsar, il produisit une nouvelle assertion qui infirmait également les deux autres : Féodor avait laissé le trône à Irène. Les trois versions contradictoires voisinèrent dans les publications officielles (1) ; les contemporains ne paraissent pas en avoir été choqués, et le fait met curieusement en lumière la mentalité de l'époque. Cette diversité était probablement destinée à satisfaire des sentiments divers, et, d'une impression à une autre, les esprits se montraient trop lents pour établir sur-le-champ un rapprochement qui eût porté à la critique. La critique devait revendiquer ses droits plus tard. Dans l'instant, Boris attira surtout l'attention générale en affirmant, que, lui régnant, il ne resterait pas un pauvre dans tout son empire, et en ponctuant cette promesse du geste familier que nous connaissons.

L'ex-régent avait à ce moment quarante-sept ans; avant qu'il en comptât beaucoup plus de cinquante, tous les trésors dont il disposait allaient se montrer insuffisants à empêcher non que la pauvreté continuât à se rencontrer parmi ceux qu'il conviait si généreusement à partager « jusqu'au col de sa chemise », mais que beaucoup d'entre eux, des milliers, mourussent de faim sous ses yeux.

III

LE RÈGNE

Boris se piqua d'abord de faire honneur à sa parole. Des largesses extravagantes inaugurèrent son nouveau gouvernement : double pension aux « hommes de service » ; franchise de tous droits accordée aux marchands pour deux ans ; remise

(1) *Actes de la Commiss. archéogr.*, II, n[os] 6 et 8; *Actes hist., Supplément*, I, n° 145; Comp. Soloviov, *Histoire de Russie*, VIII, 16-17.



d'impôts pour un an aux propriétaires fonciers; distribution d'argent et de provisions aux veuves et aux orphelins, fussent-ils d'origine étrangère; distribution de charges, de titres et de dignités, même aux adversaires : le nouveau tsar partageait, en effet! Il y avait d'ailleurs réellement, chez ce barbare, des instincts généreux, comme il y avait du goût pour l'instruction chez cet illettré. En montant sur le trône, il fit ouvrir les prisons et en tira jusqu'à un des Nagoï, Ivan Grigoriévitch. Mieux que le Terrible, d'une façon moins intermittente, il défendit toujours, au bénéfice des étrangers, la cause d'une tolérance et d'une liberté relative. Ces hommes, traités naguère en parias, représentaient, à ses yeux, un élément de culture supérieure qu'il désirait très sincèrement assimiler à son pays. Il concevait l'idée, sinon le plan, de toute une organisation scientifique, écoles et universités, à y créer. Et, tandis que les Allemands établis à Moscou obtenaient la permission d'y pratiquer librement leur culte, l'un d'eux, Jean Kramer, se rendait à Hambourg, un autre, Reinhold Bekman, à Lubeck pour recruter des professeurs. Au vieux mathématicien et astrologue anglais John Dee, Boris, encore régent, offrait déjà 2,000 livres sterling de pension annuelle pour l'attirer en Russie (1).

Dee avait refusé, et les projets de Boris devenu tsar se heurtèrent à la résistance intransigeante du clergé. Il dut se contenter de donner des professeurs étrangers à son fils Féodor, ainsi qu'à sa fille Xénia, en même temps qu'il envoyait dans les écoles de l'Occident un certain nombre de ses jeunes compatriotes. Malheureusement, de ce côté, une déconvenue l'attendait encore. Après avoir achevé leurs études, ces Russes devaient revenir dans leur pays et y rapporter les trésors de science ainsi acquise. On se trouva loin de compte! Six allèrent en France, et que ce fût la Sorbonne qui les retînt par d'infrangibles attaches, ou qu'ils eussent trouvé sur les bords de

(1) Karamzine, *Hist. de Russie*, XI, note 125; Hakluyt, *Collection of early voyages*, I, 573; *Actes histor.*, II, n° 34; *Recueil des documents d'État*, II, 71-73.



la Seine d'autres attractions irrésistibles, on n'en reçut plus de nouvelles. Sur les cinq étudiants envoyés à Lubeck, deux échappèrent à leurs maitres et disparurent sans laisser de traces, tandis que, se plaignant de l'indocilité et de l'inapplication de leurs camarades, les magistrats de la cité hanséatique demandaient avec instance qu'on les rapatriât En 1602, quatre élèves furent confiés à l'agent commercial anglais, John Merick, qui avait déjà amené à Moscou un Français de dix-huit ans, Jean Parquet, et un sujet britannique âgé de quinze ans, Guillaume Koller. Ceux-ci faisaient merveille. Retournant dans leur pays, après avoir appris le russe, ils rendaient des services appréciables. Hélas, tout autre se montra le résultat de l'essai tenté en Angleterre avec des sujets russes. Jusqu'en 1613, d'abord, au milieu de la tourmente déchaînée dans leur patrie, ils y furent oubliés; et, quand on songea à les rappeler, l'un deux, Nikifor Grigoriév, avait une raison péremptoire pour ne pas revenir : il s'était converti au protestantisme et exerçait les fonctions de pasteur! On ne put jamais apprendre ce qu'étaient devenus les autres. Ils furent dix-huit, ces *boursiers*, sur lesquels de si grandes espérances étaient fondées : un seul semble être revenu à Moscou. Encore n'en est-on pas bien sûr! (1).

Tout n'était pas perdu, cependant, pour Boris, dans cette expérience malheureuse. Quelque insuccès qu'elles rencontrassent, ses tentatives dans cette voie préludaient déjà, à travers l'Europe, à la sensation qu'y devaient produire, cent ans plus tard, les exploits de Pierre le Grand. Écrivant au nouveau tsar, de Hambourg, un professeur de droit, Tobie Lontzius, le qualifiait de « père de la patrie ». A Kœnigsberg, un autre savant le comparait à Numa Pompilius (2). Et, à

(1) Arséniev, *Les premiers Étudiants russes à l'étranger*, *Messager historique*, 1881, V, 544 et suiv.; Alexandrenko, *Étude*, dans la *Revue du Min. de l'Instr. P. R.*, 1889, décembre, p. 274; Comp. Karamzine, *Hist. de Russie*, XI, note 126; Piékarski, *Études*, dans *les Annales de l'Académie des sciences de Saint-Pétersb.*, XI. — Documents : *Recueil de la Société Imp. d'Hist. Russe*, XXXVIII, 424-430.

(2) Panégyrique publié en 1602 ; trad. russe de Voronov, 1773.

certains égards, Boris méritait ces éloges. Il fut un précurseur. Le fameux célérier de la *Troïtsa,* Abraham Palitsyne, ne devait-il pas lui reprocher un jour d'avoir engagé des seigneurs de son entourage à se couper la barbe? C'était déjà la grande *Réforme* qui commençait! Instruit par des étrangers, le fils du souverain s'appliquait à dessiner une carte de la Russie, la première qui ait été publiée et la seule que nous devions à une initiative russe jusqu'à Pierre le Grand. Hélas, emporté bientôt par la tempête, le jeune Féodor Borisovitch n'était pas destiné à suivre les inclinations et à développer les aptitudes ainsi contractées. Et l'œuvre entière de son père s'est ressentie de la même disgrâce. Libéral, Boris accordait aux étrangers de religion protestante en résidence à Moscou la permission de bâtir un temple. Il ne pouvait faire bénéficier les catholiques de la même faveur. Le clergé orthodoxe ne l'eût pas souffert; et cette différence de traitement devait se perpétuer longtemps dans les habitudes du pays, accusant, vis-à-vis des cultes dissidents, des sentiments également divers. Pour un Moscovite du seizième et du dix-septième siècle, le protestantisme était un objet de dégoût, mais le catholicisme c'était l'ennemi. Les coreligionnaires de Jean Kramer eurent donc une église; mais celle-ci disparut bientôt, brûlée par les soldats du second faux Dimitri (1).

Héritier du Terrible, Boris a été, d'autre part, un *épigone* intelligent. Considérant comme achevée, et suffisante, l'œuvre de destruction poursuivie par Ivan IV contre la classe aristocratique, il s'est employé à tirer le meilleur parti du nivellement ainsi obtenu, et, en consolidant les nouvelles bases de l'édifice social, il a essayé de présider à la naissance d'un monde nouveau sur les ruines du passé aboli. C'est conformément à ce plan qu'il s'est appliqué à relever de leur déchéance les villes atteintes par les conséquences politiques et économiques de l'*opritchnina*, Koursk, Voronèje, et à peu-

(1) Tsviètaiev, *Histoire des confessions étrangères en Russie*; Comp. Pypine, *Les Étrangers dans la Russie moscovite*, *Messager de l'Europe*, 1888, janvier, p. 266 et suiv.



pler les espaces déserts, multipliés dans tout l'empire par ce régime. C'est dans le même sens aussi que doit sans doute être interprété l'acte législatif de 1601, mentionné plus haut, le rétablissement ou le maintien du droit de *départ* pour les paysans appartenant aux petits propriétaires. Mais les antagonismes d'intérêts crées sur ce point étaient trop difficiles à résoudre, et la mesure manqua son but. Les intéressés apparents n'en tiraient qu'un médiocre avantage. Les petits propriétaires étaient généralement de plus mauvais maîtres que les grands et de pouvoir les quitter constituait une ressource précieuse ; mais plus avantageuse eût été encore la libre concurrence des grands propriétaires, intervenant sur le marché de la main-d'œuvre et faisant hausser le taux des salaires. Attaché à favoriser la classe moyenne, Boris n'eut garde d'entrer dans cette voie, et, maltraités par sa législation, les *grands* en tirèrent vengeance plus tard, en l'accusant d'avoir établi le servage, tandis qu'insuffisamment protégés à leur gré, les paysans confondaient le tsar et la classe entière des propriétaires dans la même réprobation (1).

Le successeur de Féodor fut aussi un colonisateur bien inspiré. Sauf le cas de Pelym, il n'imita pas le Terrible et ses prédécesseurs dans leurs entreprises sauvages visant à transporter arbitrairement et violemment, d'un endroit à un autre, des populations entières. Tandis qu'il fortifiait Smolensk après Astrakhan et donnait à Moscou une nouvelle ceinture de pierre, des franchises d'impôt ou des subventions pécuniaires, libéralement accordées, attiraient dans les steppes du sud-est des milliers de colons, protégés d'une manière plus efficace par un service de garde supérieurement organisé sur les frontières.

Ne négligeant pas pour cela les besoins de la population retenue au centre, Boris s'ingéniait, ainsi qu'il l'avait promis, à combattre la pauvreté et la misère. Dès que la nouvelle d'un désastre, incendie, inondation, disette, parvenait à lui,

(1) Biélov, *Le Rôle historique des boiars*, *Revue du M. de l'I. P. R.*, 1886, mars, p. 35 et suiv.



il s'empressait, envoyait de l'argent, des vivres, des vêtements, des secours médicaux. Très actif, il les portait fréquemment lui-même, se déplaçant volontiers, parcourant sans cesse les provinces où il n'était jamais las de nourrir, d'abreuver, de haranguer aussi et de flatter les foules.

Enfin, s'accordant avec son tempérament, cette politique a fait de lui le souverain le plus pacifique, en intention et réalité, que la Russie ait jamais connu. Sa tâche, à cet égard, fut facilitée par la guerre qui, depuis 1601, mettait aux prises la Pologne et la Suède, et, en se prolongeant pendant plus d'un demi-siècle, devait en fin de compte assurer la suprématie russe dans le nord de l'Europe. Ouvertes du côté des Suédois par la prise de Helsingfors et de Viborg, accentuées en 1604 par la proclamation de Charles de Sudermanie comme Roi, à la diète de Norköping, les hostilités aboutissaient l'année suivante, sous Kirkholm, dans les environs de Riga, à une grande bataille où, avec 3,800 hommes seulement, le général polonais, Chodkiewicz, taillait en pièces une armée de 14,000 Suédois, commandée par le roi en personne. Appelée dans un avenir prochain à répandre la terreur au cœur de la Russie, l'incomparable cavalerie polonaise réussissait par son choc formidable à accomplir ce prodige.

Entre temps, envoyé à Moscou, le plus expérimenté des diplomates polonais, Léon Sapieha, présentait un projet d'alliance perpétuelle en vingt-trois articles. Équivalent en fait à la réunion des deux empires, il prévoyait jusqu'à la création d'une flotte commune sur la Baltique! Sur ce terrain Boris montra moins d'habileté. Préoccupé de tirer parti de la querelle des deux nations, il eut recours à des essais de chantage trop apparent, faisant annoncer aux Polonais que Charles de Sudermanie « se soumettait au tsar et lui cédait l'Esthonie », et aux Suédois que Sigismond lui abandonnait la Livonie pour obtenir son alliance, tandis qu'abouchés à la même heure Sapieha et Tatichtchev échangeaient des propos de ce genre, enregistrés par les procès-verbaux :

Tatichtchev. — Tu mens !

Sapieha. — Tu mens toi-même par ta gorge d'esclave ! Tu es fait pour parler aux valets d'écurie qui enlèvent le crottin. Encore en trouve-t-on qui sont mieux appris !

Le résultat fut médiocre. Les Suédois ne lâchèrent pas Narva, quelque effort qu'on fît pour cela, et, après avoir signé une trêve de vingt ans, mais refusé de reconnaître le titre de tsar « usurpé par Boris », Sapieha partit furieux et se vanta d'avoir amené une rupture entre Moscou et le palatin de Valachie. Mais divers indices portent à le croire, au cours de son long séjour sur les bords de la Moskva (1600-1601) il s'était, en outre, employé à une besogne qui ouvrait, pour l'avenir du nouveau règne, des perspectives plus menaçantes. Dans un des rapports présentés par l'envoyé au roi de Pologne se trouve un projet de guerre contre la Moscovie fortement motivé (1). Sapieha avait eu le loisir d'étudier le pays et de reconnaître la fragilité du nouvel établissement dynastique qui présidait à ses destinées. Vraisemblablement, il n'avait pas négligé aussi de se créer des relations et de ménager à son gouvernement des intelligences utiles. On a supposé, ultérieurement, que dans sa suite se trouvait, sous un nom d'emprunt, le futur « faux Dimitri » (2). L'idée que celui-ci ait été une créature polonaise n'a plus aujourd'hui de partisans ; mais, dans les entretiens de l'ambassadeur avec quelques seigneurs moscovites, la personne du prétendant a pu être mise en cause. Il se peut même que Sapieha ait eu l'occasion de voir, à ce moment, l'enfant prédestiné (3).

Ainsi l'apparition fatale se préparait.

(1) *Lectures de la Société d'histoire et d'ant.*, 1861, IV, d'après un manuscrit conservé en Suisse.

(2) Bussow (Behr), *Rerum ross. script. ext.*, I, 30 ; Massa, I, 77, II, 84 ; Comp. Hirschberg, *Le Faux Dimitri*, p. 43, et Obolenski, préface au livre de Russell, *La Légende de la vie de... Démétrius*.

(3) Nous possédons un journal de l'ambassade rédigé par un secrétaire, Élie Pielgrzymowski, et publié à Grodno en 1846, par Trebicki. V. aussi *Ancienne bibl. russe*, édit. Noikov, vol. V, 10e partie, p. 36 et suiv. ; *Hist. Russiae Mon.*, II, n° XXXI ; Kocnowicki, *Biographies des Sapicha*, I, 63 et suiv. ; Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 25, et les gazettes de l'époque (*Neue Zeitung*, Bibl. de Wolfenbuttel et *Erklarung*, Archives secrètes de Vienne).

Boris ne fut pas plus heureux avec l'Autriche et l'empereur Rodolphe, en essayant de convaincre ce souverain que le roi de Pologne s'entendait avec le Turc, pour laisser passer sur ses terres le khan de Crimée, qui méditait une entreprise contre Vienne! Ces calembredaines réussissaient d'autant moins que les ambassadeurs du tsar les assaisonnaient de toute sorte d'incongruités personnelles. Envoyé à Londres, en 1600, et s'y trouvant au moment du soulèvement du comte Essex, Grégoire Ivanovitch Mikouline se déclarait disposé à tirer l'épée pour la défense de la reine, ce qu'on ne lui demandait pas, mais refusait une invitation du lord-maire, parce qu'il ne se croyait pas autorisé à céder le pas au représentant de la souveraine (1)!

Un des grands événements diplomatiques du règne fut l'ambassade hanséatique, qui, pourtant, après avoir paru prendre figure d'une représentation collective de toutes les cités encore comprises dans cette confédération agonisante, se réduisit à un envoi de la seule ville de Lubeck. Boris attachait un grand prix à l'extension de ses relations commerciales. Sans se laisser, à l'exemple d'Ivan IV, hypnotiser par le mirage anglais, sur la demande du duc de Toscane, il se hâtait d'autoriser les marchands florentins à visiter Moscou et à fréquenter les ports russes, où un certain Sion Luccio ne tardait pas à aborder, ouvrant la voie à des compatriotes venant de Ferrare et même des États pontificaux (2). Ne perdant pas de vue, pour cela, l'orient lointain, le tsar revenait à la charge en même temps du côté de la Perse (3). Mais la Hanse présentait encore pour Moscou un intérêt prééminent.

Avec une protestation contre les stipulations du traité russo-suédois de 1595, les envoyés de Lubeck apportèrent des plaintes contre la déloyauté coutumière des commerçants moscovites, experts dans l'art d'introduire, dans les barils de suif, divers corps étrangers destinés à en augmenter le poids.

(1) *Recueil de la Société Imp. d'Hist. Russe*, XXXVIII, 278 et suiv.
(2) Forsten, *La question de la Baltique*, II, 57.
(3) Sougorski, étude dans le *Messager russe*, 1890, X.

De tels procédés devaient demeurer longtemps un des principaux obstacles au développement du trafic extérieur de ce pays. L'accueil fait aux ambassadeurs fut plein de promesses. Après leur audience au Kreml, on leur apporta, sur des plats d'or, *cent neuf* mets divers! Ce qu'ayant appris, tous les survivants de la Hanse, Brême, Hambourg, Rostock, douze villes réclamèrent leur part des privilèges attendus. Lubeck se montra généreuse et fit mine de vouloir solidariser sa cause avec les cités, qui pourtant avaient répugné à partager les frais de l'ambassade; mais, en lui accordant la permission de construire des maisons de commerce à Novgorod et Pskov concurremment avec les Hollandais et les Anglais et d'y pratiquer le culte protestant, Moscou ne voulut pas étendre la concession à d'autres intéressés, et Lubeck se résigna à ce traitement de faveur (1).

En 1604 arrivèrent à Arkhangel, vingt-neuf vaisseaux anglais, hollandais, français, venant de Londres, d'Amsterdam et de Dieppe, avec un chargement des plus variés : perles et pierres précieuses, draps, soieries, peaux fines, toiles, vins, sucres, citrons, raisins, épices, cuivre, plomb, poudre, papier, harengs, sel, soufre, glaces, or et argent filé, savons (2). La politique libérale inaugurée par Boris remportait donc, dans ce domaine, un triomphe éclatant. Malheureusement, miné à l'intérieur par des causes inhérentes à son origine, son gouvernement s'effondrait déjà, à ce moment, et, au dehors même, sa diplomatie avait subi, d'un autre côté, un échec qui devait être particulièrement sensible à l'ambitieux parvenu.

En 1601, cherchant à impressionner Léon Sapieha, le tsar s'était plu à exhiber devant lui un prince de Suède dont il

(1) Forsten, *loc. cit.*, II, 60 et suiv. ; Blümcke, *Berichte und Akten der Hansischen G*; *Brehmer, Die H. Gesandtschaft, Hansische Geschichtsblatter*, 1889, p. 29-51 ; Schleker, *Reisebericht d. H. G.*, *ibid.*, 1888, p. 32-65; Winckler, *Die deutsche H. in R.*, chap. VII-XII; Boldakov, *Recueil de materiaux pour l'H. R.* — V. aussi dans Adelung, *Uebersicht*, II, 136, un chapitre consacré à J. Brambach, auteur d'une relation de cette ambassade, publiée plusieurs fois, notamment dans la *Hansische Chronick de I. P. Willebrandt*, Hamb., 1748, III, 140, et dans *Hist. R. Mon.*, *Supplement*, p. 253-7.

(2) Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 53.



prétendait faire un troisième candidat au trône, objet de dispute entre Charles et Sigismond. C'était le malheureux Gustave, fils naturel d'Érick XIV et de Catherine Mansdotter, prince errant, qui, depuis de longues années, excitait la curiosité des pays septentrionaux par ses aventures et son savoir extraordinaire; élève des Jésuites à Braunsberg, à Thorn et à Vilna, où il gagnait sa vie en pansant des chevaux, et rival de Rodolphe II en science et en alchimie; portant plus fièrement que le titre de prince royal son surnom de « nouveau Paracelse » ; à moitié fou et à moitié homme de génie. Boris s'était mis en rapport avec ce personnage du vivant encore de Féodor, sur le rapport que Warkotsch lui en avait fait. Il l'avait engagé à venir à Moscou, où on l'aiderait à reconquérir son royaume et où, en attendant, il obtiendrait un magnifique apanage. Mourant alors de faim en Italie et réconforté par l'envoi d'un présent qui accompagnait la lettre du favori, le prince-palefrenier répondit avec empressement à une invitation aussi engageante. Il ne se vit pas en passe de devenir roi de Suède, mais il eut, comme pis-aller, Kalouga avec trois autres villes, « pour se nourrir, » et, persistant dans ses bonnes dispositions, Boris, devenu tsar, imagina de lui faire épouser sa fille Xénia, qui aurait chance ainsi de devenir reine.

Hélas! la pauvre princesse était réservée pour une autre et bien amère destinée. De Danzic, où il s'était arrêté en route, Gustave avait amené la femme de son hôte allemand, Christophe Kater, et il continua à vivre publiquement avec cette maîtresse, qui bientôt lui donnait des enfants, et qu'il promenait dans un carrosse à quatre chevaux. S'étant en vain essayé à faire cesser ce scandale, comme le prince multipliait en outre les extravagances et les pires excès, Boris dut reconnaître qu'il avait fait un mauvais choix. Xénia perdit son fiancé et ses espérances, et l'ingrat aventurier, relégué à Ouglitch, puis à Iaroslavl et enfin à Kachine, mourut dans cette dernière résidence, en 1607 (1).

(1) Tsviétaiev, *Les Mariages historiques*, p. 28-31.



Pour sa fille, le tsar pensa trouver mieux, en mettant à profit les inclinations favorables de la cour de Danemark, désireuse de s'assurer une alliance dans ses démêlés avec la Suède. Il manœuvra, en effet, avec tant de succès qu'en septembre 1602, le prince Jean, propre frère du roi Christian IV, s'embarqua à Copenhague, pour épouser la princesse moscovite. Hélas, encore! Xénia jouait de malheur. Selon son habitude, Boris s'appliqua à faire grandement les choses, et, en recevant à Moscou son futur gendre, il le gorgea de banquets, tant et si fort, qu'au bout de quelques semaines ce jeune homme de 20 ans mourait d'indigestion (1).

La tombe de cet infortuné prince fut, quelques années plus tard, pillée et détruite par les Polonais. Mais, pour comble de disgrâce, Boris se trouva soupçonné d'avoir volontairement hâté sa mort. Depuis le drame d'Ouglitch, l'esprit de ses sujets était hanté par des imaginations terribles. Et pourtant le père de Xénia désirait si passionnément lui trouver un époux de race royale! L'année suivante, il renoua avec le Danemark des négociations matrimoniales, qui traînèrent (2). On ne se souciait pas, à Copenhague, de renouveler l'expérience. Il multiplia d'autres tentatives en Autriche, en Angleterre, en Géorgie même! Vainement. Xénia resta fille, et le parvenu couronné n'eut pas la chance de donner à son trône chancelant ce soutien, qui de plus en plus paraissait nécessaire. Car l'affreux et absurde soupçon, aggravant si cruellement sa pitoyable déconvenue, ne pouvait manquer de révéler à l'ex-favori la présence d'un abîme constamment agrandi sous l'édifice vertigineux de sa prodigieuse fortune. Un trou d'ombre se creusait là, peuplé de cauchemars hideux

(1) V. le contrat du mariage dans *Bibl. Hist. Russe*, XVI, 333; Une relation danoise du voyage du jeune prince dans *Büschings Mag*, VII, 255-298; une autre publiée à Copenhague en 1606 (*Hertog Hansis... Reise til Rydsland*); une autre aux Archives secrètes de Copenhague; une relation russe dans MÜLLER, *Sammlungs R. G.*, V, 140-157. — Étude sur ce sujet publiée en russe dans l'*Archive du Nord*, 1822, n° 8 et en allemand dans *St-Petersb. Monatschrift*, 1882, n° 34.

(2) V. CHTCHERBATCHEV, *Bibl. Hist. Russe*, XVI, 395.

et de spectres menaçants. Et Boris se devait cette justice qu'ayant contribué à ouvrir le gouffre, il s'était inconsciemment évertué aussi à l'élargir de ses propres mains.

IV

LES CONSÉQUENCES DU DRAME D'OUGLITCH

En montant sur le trône, il avait paru obsédé lui-même par une sombre hallucination. En s'entourant d'un luxe suspect de précautions inusitées, il avait semé autour de lui la suggestion du crime. Et il continuait, se montrant lui-même soupçonneux à l'excès, donnant à tout propos des signes d'inquiétude et d'alarme. Il ne parvenait pas à faire figure d'un prince confiant dans ses droits, convaincu de l'affection de ses sujets, assuré de leur fidélité. Ayant peur d'eux, il ne faisait que les rendre plus capables de justifier ce sentiment; inévitablement aussi, il évoquait en eux le souvenir de leurs anciens souverains — auxquels il ressemblait si peu — et l'image de ce jeune prince qui avait dû mourir à Ouglitch, ou passer pour mort, afin que le favori régnât. Le tsarevitch était-il mort en effet?

Prodigue et disert, Boris avait bien réussi à capter certains dévouements; mais, sauf au peuple de gueux facile à gagner par de basses flatteries ou de triviales largesses, il n'eut bientôt rien à donner ni à promettre. Or une déchirure profonde s'accusait précisément, à ce moment, dans cette société en formation, où l'absence de tout lien moral rendait plus sensible encore celle de toute cohésion intime. Le Russe du dix-septième siècle demeurait moralement un être isolé, comme le Russe du neuvième siècle l'avait été physiquement. Dans le conflit incessamment aiguisé des intérêts économiques et sociaux, aucun principe conciliateur n'intervenait; nul idéal commun n'atténuait les antagonismes matériels. La religion seule aurait pu rapprocher ces deux ennemis nés : le

propriétaire du sol et le paysan sans terre, acharnés l'un à exploiter, l'autre à ruiner son adversaire; mais, entre les mains de prêtres illettrés, grossiers, cupides la religion n'était elle-même qu'un instrument d'exaction et d'oppression, plus hypocrite, et tout aussi cruel.

L'état de paix relative obtenu par Boris à coups d'expédients n'était qu'une trêve. La bataille allait recommencer; et ce qu'elle serait le souvenir encore proche des épouvantes vécues sous le règne du Terrible le laissait prévoir. Comme de son propre cœur, Ivan était arrivé à arracher du cœur de ses sujets tout sentiment de pitié. Tour à tour victimes ou bourreaux, acteurs ou spectateurs de ses sanglantes orgies, boïars et manants étaient devenus comme autant de bêtes fauves, qui ne pouvaient plus se regarder sans grincer des dents. Jusque dans les relations les plus usuelles toute confiance paraissait abolie. Un ami n'obligeait un ami qu'en réclamant un gage qui dépassât trois fois la valeur de l'objet prêté. Et il prélevait 4 pour 100 par semaine! On se rançonnait sans vergogne en attendant qu'on s'entre-tuât sans merci.

Déjà la société se dissolvait aussi, rompait les rangs et s'émiettait, le développement continu, formidable de la population flottante, de la *Kazatchina*, constituant à cet égard un témoignage alarmant. Dans ce phénomène, auquel on a attribué des causes variées, il est impossible de méconnaître, en y regardant de près, une conséquence directe de la crise dynastique préparée à Ouglitch. Imposée à un corps encore mal solidifié, l'épreuve le surprenait en plein procès de stratification et d'amalgamation intérieure. Jusqu'à la mort de Féodor, évolution ou révolution, le travail avait été protégé par l'armature de fer dont les princes de la dynastie de Kalita avaient su entourer le creuset gigantesque où ils entassaient et trituraient des éléments en fusion. Cet appareil protecteur, c'était l'autocratie, la volonté du tsar, souveraine, absolue et tenant lieu de tout ce qui, dans les sociétés arrivées à maturité, groupe les hommes et les empêche de se ruer les uns contre les autres en s'entre-dévorant. Et voici que l'armature



manquait. Il y avait bien encore un tsar; mais de quelle espèce? Hier encore un boïar comme cent autres, échangeant des injures ou des coups de poing avec ses pairs. Comme régent, Boris avait fait illusion : en le couvrant, l'ombre du souverain encore présent, bien qu'imbécile, le faisait apparaître grand et fort. Après la mort de Féodor, l'illusion s'était promptement évanouie. On eut vite fait de s'apercevoir qu'il n'y avait rien derrière ce simulacre de despote. Et bientôt aussi on s'aperçut qu'il n'y avait plus rien aussi dans le pays qui représentât une force sociale quelconque : ni loi, ni ordre, ni honneur, ni foi, ni conscience, ni bon sens; rien, au milieu d'un déchaînement général de tous les instincts anti-sociaux, sinon un vague sentiment de race, qui pour s'affirmer et s'affermir avait besoin de passer par l'épreuve de l'invasion étrangère, dévastant et souillant le foyer commun.

En même temps, la *Kazatchina* fut partout : en arrivant derrière le premier prétendant, les Cosaques de la steppe trouveront leur effectif doublé, triplé instantanément, par l'appoint énorme des Cosaques de l'intérieur, vagabonds, brigands, outlaws de toute origine et de toute condition, propriétaires ruinés et paysans en rupture de ban ou en maraude, tous ayant depuis longtemps déclaré la guerre à l'ordre régnant, à toute espèce d'ordre.

On a cru pouvoir rattacher l'origine du « Temps des troubles » à l'établissement du servage. L'erreur est manifeste, car, à supposer même que le servage ait été institué à cette époque, Boris s'est notoirement appliqué à améliorer, dans une certaine mesure, la condition des paysans; et d'autre part, jamais, à aucun moment, dans tout le cours de cette période orageuse, les paysans, *comme tels,* n'ont levé l'étendard d'aucune révolte pour la défense de leurs intérêts spécifiques. La *smouta* n'a pas été un mouvement révolutionnaire de classe; toutes les classes y ont participé, celle que Boris favorisait le plus, ainsi que je l'ai indiqué, ne faisant pas exception. En cet élément moyen, il apercevait le point



d'appui solide de l'établissement social, dont il pensait avoir trouvé la formule définitive et auquel sa politique pacifique et pacificatrice tendait à donner une consistance ferme et une fixité durable. A l'exemple de tous les parvenus, il imaginait que son élévation au rang suprême devait mettre terme à ce mouvement ascensionnel de tous les éléments sociaux, qui l'avait porté lui-même si haut. Mais la poussée continuait, et la matière plastique, encore fluide, se refusait à prendre l'assiette et l'équilibre qu'il prétendait lui imposer par la seule vertu du principe autocratique, dépouillé, dans sa personne, de ce qui en constituait le prestige et la force.

Le voisinage de la Pologne contribuait à ce résultat. Dans leur double évolution, les deux pays marchaient, à ce moment, en sens inverse : alors qu'à Moscou Godounov s'ingéniait à maintenir et à affermir le despotisme personnel sur la ruine, consommée par lui, de toutes les traditions de liberté, en Pologne, la noblesse travaillait avec une égale industrie à effacer les derniers vestiges de l'autorité autrefois exercée par les princes de la maison de Piast ou de celle de Jagellon. Et, en dépit des frontières étroitement surveillées ou de la différence des milieux intellectuels, les sujets de Boris ne pouvaient échapper à la contagion, alors surtout que l'extinction de l'ancienne dynastie ébranlait dans sa base l'édifice politique dont les derniers *Rurikovitchy* avaient été les architectes ingénieux et puissants.

C'est à tort, également, qu'on a cherché à mettre en cause, dans les événements qui s'annonçaient ainsi, telle ou telle responsabilité particulière, d'individus ou de groupes distincts : aristocratie d'ancienne date aspirant à se relever de sa déchéance; aristocratie nouvelle visant à augmenter les privilèges récemment acquis; comparses de Boris, issus du mouvement démocratique de l'*opritchnina* et prétendant à un partage du pouvoir; moines enrichis par la mobilisation de la propriété territoriale sous le même régime et furieux d'être arrêtés dans leur œuvre d'accaparement par les mesures conservatrices de Boris ou par ses entreprises de colonisa-



tion. La *smouta* n'a procédé, distinctement, d'aucun de ces éléments ; tous ont jeté dans la tourmente leur part contributive d'ambitions et de convoitises, de rancunes et de colères ; aucun n'en a directement déterminé le déchainement. Elle a été un phénomène général de dislocation politique et de décomposition sociale.

Comme la nature du phénomène, ses causes ont échappé à la conscience des Russes eux-mêmes, au moment où il s'est produit. L'explication qui s'est communément imposée aux esprits, en ce pays de foi naïve, a été celle d'une punition divine. Et le coupable était indiqué. Ayant tout pouvoir, Boris eut toute responsabilité. C'est le point de vue du chroniqueur de la *Poviést 1606 Goda* (récit de l'année 1606). Donnant le ton à toute une littérature historico-pamphlétaire, il aperçoit dans la mort soudaine de l'ex-favori, comme dans l'extermination de sa famille, une expiation légitime, qui annonce la fin des malheurs publics. Mais les malheurs continuent. Dieu ne s'arrête pas de frapper. L'idée d'une responsabilité collective s'éveille alors et s'associe à la conception d'une lutte à soutenir pour la défense de la vraie foi et de la patrie russe contre l'hérésie et contre l'invasion étrangère. On se confesse et on fait acte de contrition. On bataille avec les Polonais et on dénonce les péchés par lesquels une société corrompue et dépravée a, en effet, mérité un aussi rude châtiment. C'est la thèse, dont, après beaucoup d'autres, Abraham Palitsyne se fait l'interprète — bien que les passages où il l'a développée aient été éliminés de la rédaction définitive de son œuvre, comme à une époque beaucoup plus récente, sous le règne d'Alexandre II, fut supprimé, dans les prières publiques, le verset attribuant l'invasion de 1812 à une cause analogue (1).

Ce réveil de la conscience publique sera le gage d'une renaissance victorieuse. Mais des flots de sang auront auparavant coulé ; et, aux yeux de l'historien, ni les désordres sociaux,

(1) Voy. Kedrov, A. Palitsyne comme écrivain, *Archive Russe*, 1886, VIII, 450 ; comp. même *Recueil*, 1872, p. 2435.



agents immédiats de la crise révolutionnaire, ni l'amendement ultérieur, préparant son apaisement, ne sauraient passer pour des causes déterminantes de l'une ou de l'autre de ces phases du drame national. Ce ne furent encore que des *conséquences*. Le fait lui-même de la mort de Féodor sans postérité et de l'avènement d'un parvenu dans la personne de Boris ne suffit pas à expliquer la naissance de la crise et sa longue durée. En fin de compte, la Russie de Rurik a su, en effet, se passer de son antique dynastie et s'accommoder d'une autre, qui, à une nuance près, lui donnait l'équivalent de celle qu'elle ne paraissait pas pouvoir supporter avec l'ex-favori couronné. Godounov ou Romanov : la différence était à peine sensible. Mais, d'un événement à l'autre, la situation devait se modifier entièrement. De toute évidence, ce sont les espérances obstinées et les tentatives désespérées de restauration dynastique qui, en bouleversant le pays, y ont fait surgir la tempête des éléments dissociés. Avec son énigme sanglante et ses conséquences révoltantes, l'assassin présumé recueillant l'héritage de sa victime, c'est le drame d'Ouglitch qui a soulevé et maintenu longtemps en émoi la conscience populaire, — tout en fournissant un prétexte et en offrant un champ clos au choc d'autres intérêts moins légitimes. Et donc, pour que le rétablissement de l'ordre et de la paix devint possible, il fallait d'abord que l'impossibilité d'un retour intégral au passé parût clairement démontrée ; puis que, dans leurs efforts infructueux pour créer un régime nouveau, les éléments révolutionnaires s'épuisassent jusqu'à la faillite complète et à l'impuissance absolue ; et enfin que, sous la morsure de l'invasion étrangère, les éléments conservateurs fussent pressés d'accepter n'importe quel mot de ralliement leur garantissant la sauvegarde du patrimoine national, avec ses intérêts les plus précieux, ou du moins ceux auxquels ils attachaient le plus de prix. Et alors, ce qui se trouva restauré, ce fut exactement — l'ancien régime, sous une dynastie nouvelle. C'est l'histoire de beaucoup de révolutions.



Cependant, c'est contre ce résultat réalisé une première fois que cette révolution-ci a été faite ! Elle a été, dans l'ensemble, l'œuvre de deux partis, hostiles l'un à l'autre, poursuivant des buts opposés et se trouvant pourtant accidentellement alliés pour une besogne commune. Quelque origine qu'on doive attribuer au premier prétendant, il a bénéficié certainement, en Russie, de puissantes et aristocratiques protections. C'est aussi la défection, à son profit, des chefs aristocratiques de l'armée qui lui a ouvert le chemin de la capitale. Mais, dans sa propre armée, l'élément démocratique, *cosaque* dominait, ainsi que nous le verrons. De part et d'autre on s'accordait dans une haine égale pour Boris. Décimée, ruinée, avilie par l'*opritchnina*, l'aristocratie ne pardonnait pas au *parvenu* de continuer ce régime odieux, et, pour recueillir l'héritage de Rurik, elle rêvait d'un tsar issu de son propre sein, qui inaugurât un régime réparateur. A la plèbe, par contre, comme continuateur du Terrible, Boris semblait insuffisant, et, à défaut d'un héritier légitime du tsar populaire, elle arriva à se persuader qu'elle était seule capable de bien faire ses propres affaires.

C'est ainsi qu'avant d'arriver au port, la Russie révolutionnée dut passer par la double épreuve de l'oligarchie et de l'anarchie, à travers d'effroyables catastrophes.

V

L'ÈRE DES CATASTROPHES

Dès la troisième année de son règne, Boris parait à bout de ressources. Il a trop promis, il ne peut assez tenir. A des Livoniens fuyant leur pays que Polonais et Suédois se disputaient il a annoncé un paradis moscovite : « Venez ! les gentilshommes seront princes, les bourgeois deviendront boïars et les serfs auront la liberté. A tous je donnerai de la terre et des esclaves. Je les couvrirai de soie et je remplirai leurs

poches d'or!... » Que lui restait-il à offrir à ses propres sujets? Envoyé en 1600 à Borissov pour y bâtir une forteresse contre les Tatars, au passage des gués du Doniéts, et pour s'y tenir tranquille en un exil honorable, Bogdan Biélski pensa être tsar! Tsar de Borissov, comme Boris l'était de Moscou. Pourquoi pas? Peut-être, ne se contentant pas de jouer au souverain, ajoutait-il à cette impertinence des manœuvres plus inquiétantes. On se souvient qu'à l'avènement de Féodor, il avait été soupçonné de vouloir lui opposer Dimitri. Il était très lié avec les Nagoï. Nul doute qu'il ne fût exactement instruit de ce qui s'était passé à Ouglitch, et, si le jeune prince demeurait en vie, qu'il ne connût sa retraite et ses projets. Les résultats de l'enquête de 1591 rencontraient une incrédulité générale, et Bogdan Biélski pouvait avoir des raisons particulières pour n'y pas ajouter foi. En montra-t-il quelque chose à Borissov? La rigueur du châtiment qui lui fut infligé peu après son installation et le nouveau mystère qui entoura cet acte de sévérité se prêtent à une telle conjecture. Mais, bien qu'il eût été à bonne école, Boris ne savait pas frapper, vindicatif et prompt aux représailles, mais trop mou, trop porté aux demi-mesures. Le « tsar de Borrissov » fut privé de son rang, dépouillé de sa fortune et fouetté. Un des médecins étrangers de Boris se serait de plus employé, d'après certains rapports, à arracher au malheureux tous les poils de sa barbe (1). C'était trop ou pas assez. Boris oubliait que, des adversaires dont on veut se débarrasser, les morts seuls ne reviennent pas. La fatalité voulait aussi qu'après avoir eu la main toujours ouverte pour donner, il l'eût maintenant toujours levée pour frapper.

J'ai mentionné plus haut la disgrâce d'André Chtchelkalov. Elle avait atteint un homme appartenant au cercle intime de l'ex-favori, créature comme lui d'Ivan IV et de l'*opritchnina*, et ses raisons, également mystérieuses, ne doivent peut-être pas être rattachées aux négociations seules témérairement

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 46-47; Timofiéiév, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 275-276; comp. Platonov, *Études*, 243-244.



engagées avec l'envoyé de l'empereur par ce *diak* trop entreprenant. Bientôt, en entrant en scène, le revenant d'Ouglitch allait le désigner comme un de ses sauveurs. Bogdan Biélski était frappé à son tour, et la série devait continuer. La date incertaine de l'incident se laisse approximativement rapporter à l'année 1601 ; or, à la même époque, un domestique d'Alexandre Nikititch Romanov, — le second des cinq fils du célèbre frère d'Anastasie, — dénonça la présence chez son maitre d'un paquet d'herbes vénéneuses, destinées apparemment à un attentat. Des arrestations en masse suivirent, englobant dans un vaste coup de filet la famille entière de l'inculpé, ainsi que tous ses amis, les livrant aux chambres de question. En juin 1601, un arrêt obligea l'aîné des frères, Féodor Romanov, à endosser le froc sous le nom de *Philarète* et l'interna dans le monastère lointain de Saint-Antoine, à Siïsk. Sa femme, une Chestov, qu'on lui avait fait épouser pauvre et de naissance obscure pour l'abaisser, dut prendre le voile sous le nom de Marfa, dans un couvent de delà d'Onéga.

C'étaient le père et la mère du futur fondateur de la dynastie qui devait donner à la Russie Pierre le Grand.

Les autres membres de la famille furent dispersés dans des villes ou des villages de Sibérie (1). Dans une petite église de la province de Perm, à Nyrob, on conserve pieusement les chaînes, énormes, dont aurait été chargé l'un des fils de Nikita, Michel. D'après la tradition, c'était un géant, et ces tristes reliques semblent en témoigner. Le carcan que le prisonnier portait au cou pèse à lui seul douze livres! Deux seulement des cinq frères, Philarète et Ivan, survécurent. Boris fut accusé d'avoir fait périr les autres. En réalité il ne sut pas mieux, cette fois, mettre sa politique d'accord avec ses instincts naturels. Les commissaires chargés de la surveillance des exilés avaient bien ordre d'empêcher qu'ils ne communiquassent avec âme qui vive ; mais ils devaient veiller

(1) *Actes Hist.*, II, 34 et suiv.; *Chronique de Nicone*, VIII, 42-43.



en même temps à la sécurité des victimes et même leur assurer un certain bien-être.

Eu égard au temps et aux circonstances, c'était simplement compromettre un acte de vigueur, peut-être utile, par un acte de faiblesse, certainement compromettant. Dans la lutte qui déjà s'engageait, loin de servir qui en usait, les ménagements ne pouvaient que se tourner contre lui. Ils étaient pris pour un signe d'impuissance, et ils ne pouvaient même pas être appliqués! Les instruments faisaient défaut. Élèves du *Groznyï,* comme Boris l'était lui-même, ses sous-ordres retenaient mieux la leçon reçue en commun; machinalement ils outrepassaient les consignes trop indulgentes. Le commissaire-adjoint à Alexandre Romanov fut réprimandé de ce chef; mais le prisonnier avait cessé de vivre! La légende a d'ailleurs très probablement exagéré la rigueur des traitements infligés à une famille qui fut toujours populaire. Les habitants de Nyrob se racontèrent plus tard comment Michel Romanov étant tenu au pain et à l'eau dans un cachot souterrain *(ziémlianka),* des hommes du peuple lui apportaient en cachette des provisions et des friandises. Or, réglementairement, le prisonnier devait recevoir deux ou trois plats de viande, du poisson et du pain blanc, et le commissaire disposait de fonds suffisants (1). Peut-être en mettait-il une partie dans sa poche.

Mais la raison de cette proscription atteignant une famille et un groupe d'hommes qui jusque-là avaient paru correctement, sinon très sincèrement, ralliés à la fortune de Boris? La prétendue découverte des herbes suspectes chez l'un d'eux n'était évidemment qu'un prétexte. On devait apprendre, depuis, qu'au cours de l'enquête poursuivie à ce propos avec tant de sévérité, un jeune homme d'origine et de condition incertaine avait passé la frontière, pour se perdre

(1) KARAMZINE, *Hist. de Russie*, XI, 62 et note 155. Les documents officiels se rapportant à cet épisode sont tronqués dans la publication qui en a été faite *(Actes Hist., loc. cit.)*; voir à ce sujet : PAVLOV (Bitsine), *La Vérité sur le faux Dimitri*, *Archive Russe*, 1886, VIII, 530.



pendant quelque temps sans trace dans les lointains vagues de l'Ukraine polonaise ou cosaque, puis reparaître sous le nom du tsarevitch Dimitri (1). Ce fugitif a été officiellement identifié avec Grichka Otrépiév; d'autres documents, également officiels, lui ont cependant attribué une personnalité distincte, en laissant supposer qu'il n'était que le compagnon d'aventures du moine défroqué ainsi appelé, — lequel a certainement vécu, quelque temps, dans la domesticité des Romanov et des Tcherkaski, leurs compagnons d'infortune en 1601. Le séjour de Léon Sapieha à Moscou a également coïncidé, à cette date, avec les mesures de proscription prises contre ces amis de la veille, et les relations énigmatiques entretenues par l'ambassadeur avec divers personnages de l'entourage de Boris peuvent n'avoir pas été étrangères à l'événement. Il convient de noter, enfin, qu'au témoignage de Margeret (le futur compagnon d'armes de Dimitri), Marie Nagaïa fut, à la même époque, retirée d'un couvent voisin de Moscou, où elle avait été autorisée à séjourner, et reléguée dans un monastère beaucoup plus éloigné.

Ces rapprochements sont significatifs et doivent être retenus. Ils nous aideront sinon à résoudre avec certitude l'énigme dont nous aurons à nous occuper dans le chapitre suivant, du moins à discuter en connaissance de cause les solutions proposées.

Officiellement, les Romanov furent punis pour avoir aspiré au trône, et il se peut que leur jeu, à ce moment, ait été double : élevé avec leur complicité dans une cachette et fait moine secrètement, le fils de Marie Nagaïa pouvait servir à renverser Boris, en frayant en même temps le chemin à un autre candidat. On aurait en effet toujours la ressource de dénoncer au moment opportun la vocation religieuse du prétendant, qui lui interdisait l'accès au rang suprême. Si ambitieux qu'il fût, Philarète lui-même devait un jour sentir le poids du *klobouque* cloué sur sa tête par des mains prévoyantes — et céder le pas à son fils (2)?

(1) *Annales (Liétopis Zaniatii) de la Comm. Arch.*, X, 46-47.

(2) Voy. pour cet épisode : PLATONOV, *Études*, p. 247; *Actes de la Comm.*

Pour sévir ainsi contre des proches, Boris avait dû se sentir sérieusement menacé. Avec l'aide des Romanov et de leurs adhérents, représentants comme lui de la nouvelle aristocratie rapprochée du trône par les mariages d'Ivan IV et de Féodor, il avait réussi à évincer les collatéraux de la maison de Rurik : voici que ces auxiliaires faisaient mine de lui disputer la place conquise ! Il se trouva encore assez fort pour repousser l'attaque; mais il restait seul; seul vis-à-vis de nouveaux assauts que la nature elle-même allait précipiter contre lui, en lui enlevant ses derniers moyens de défense.

Il avait promis la richesse à beaucoup de ses sujets, le bien-être à tous; or, dès cette même année 1601, le pain devait manquer au plus grand nombre. A la suite de pluies ininterrompues, suivies d'une forte gelée à la fête de l'Assomption, il y a mauvaise récolte et disette affreuse. Les parents abandonnent leurs enfants, les époux leurs femmes. On voit sur les chemins des affamés broutant de l'herbe, et, dans la bouche des morts, on trouve de la fiente humaine. On rencontre des mères assez dénaturées pour dévorer leur progéniture! Ailleurs, ce sont les enfants qui tuent leurs parents pour les manger! Les voyageurs évitent de s'arrêter dans les hôtelleries, car on est moins sûr d'y trouver un repas qu'on ne risque d'en fournir la matière pour d'autres convives. La chair humaine se vend sur les marchés publics, et, sur une place de la capitale, un chroniqueur prétend avoir été témoin de ce spectacle hideux : une mère dépeçant le corps de son enfant *encore vivant!* Avec ses ongles elle arrachait des morceaux de chair et s'en nourrissait tranquillement (1).

Pour conjurer le fléau, Boris fit un effort énorme. Au rapport de Margeret et de Bussow, il aurait distribué par jour

arch., II, n° 28, p. 78; *Recueil des documents d'État*, II, n° 152, p. 322; Bantich-Kamiénski, étude dans *Lectures de la Soc. d'Hist.*, 1861, I, 44; Boldakov, *Recueil*, p. 63; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 716; Kostomarov, *Qui a été le premier faux Dimitri?* p. 41 et 48; Ikonnikov, *Nouvelles recherches*, p. 72.

(1) Peer Persson, *Rer. Ross. Script. ext.*, I, 165.



jusqu'à 500,000 *diéngi* (nom primitif de la kopeck). Le seul résultat qu'il obtint fut un accroissement subit, à Moscou, d'une population déjà affamée : les mendiants y affluèrent de toutes parts. En même temps, bravant les peines sévères édictées contre les accapareurs, des capitalistes, et non seulement des spéculateurs obscurs mais des gens de condition et de caractère élevé, ihoumènes, archimandrites, administrateurs de domaines épiscopaux, les Stroganov eux-mêmes, essayaient de tirer parti de la misère publique. Ramassant tout le blé disponible, ils profitaient des largesses pécuniaires ordonnées par le tsar pour hausser encore des prix exorbitants. Reconnaissant son erreur, Boris remplaça les aumônes en espèces par des distributions d'aliments ; mais le blé filait encore entre les mains des intermédiaires (1). Et la famine augmentait toujours.

Elle dura plus de deux ans, et, à Moscou, Palitsyne compta 127,000 cadavres enterrés dans les cimetières, en dehors de ceux qui recevaient une sépulture privilégiée dans les quatre cents églises de la capitale. D'autres évaluations portent à 500,000 le nombre des victimes (2). Très tard, trop tard, Boris s'avisa d'approvisionner la région du centre, plus particulièrement atteinte, en mettant à contribution les provinces qui gardaient du superflu, celle de Koursk, notamment, où il y avait une moisson abondante. Et, en 1603 seulement, une bonne récolte générale mit fin au fléau. Mais alors apparut son habituel et sinistre cortège : peste et brigandage. Un grand nombre de maîtres avaient renvoyé leurs serfs, faute de pouvoir ou de vouloir les nourrir. La plupart s'étaient abstenus de donner à ces malheureux des lettres de congé réglementaires, se réservant ainsi la faculté de les réclamer plus tard et de se faire payer une indemnité par ceux qui les auraient recueillis. Aussi leur fermait-on les portes, et cela faisait autant de vagabonds, errant à travers

(1) *Antiquité Russe*, 1891, XI, 499-504 ; PLATONOV, *Études*, p. 256.

(2) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 479 ; *Chronique de Nicone*, VIII, 47-48 ; KARAMZINE, *Hist. de Russie*, XI, note 170.

les campagnes et s'organisant en bandes armées pour piller et tuer. Leur contingent était grossi par la domesticité nombreuse des familles récemment exilées, l'usage voulant que les serviteurs fussent punis avec leurs maîtres et perdissent le droit de prendre du service ailleurs. Beaucoup de ces domestiques se trouvaient dressés au métier des armes. Ils rejoignirent, dans les steppes bordant la province de Siéviérie, un centre déjà inquiétant d'agitation révolutionnaire.

En cette *Ukraine* (1), plus voisine que celle des Cosaques, affluaient depuis longtemps en foule les réfractaires de toute condition, nobles ou manants ne parvenant pas à s'entendre avec le régime moscovite, soit qu'ils fussent expulsés, ou que d'eux-mêmes ils sentissent le besoin de s'éloigner de l'Olympe toujours tonnante, où le tsar groupait ses fidèles, et de son voisinage immédiat. Ivan IV reléguait là ceux des condamnés à mort qu'il lui arrivait de gracier. Mais à mesure qu'elle se peuplait, cette terre d'asile cessait d'être une terre de liberté. Par voie de colonisation ou d'extension progressive de son système politique et administratif, Moscou y pénétrait et remettait sa lourde main sur ce peuple d'émigrés. Appliqué à ménager les provinces du centre, Boris avait précisément visé cette région excentrique par une série de mesures moins libérales : elles tendaient à ramener par force dans leurs foyers un certain nombre d'exilés volontaires, à faire rentrer les autres dans les cadres de l'organisation générale et à leur imposer plus qu'une part congrue dans les charges et les misères communes (2).

A l'automne de 1603, un premier mouvement insurrectionnel fut provoqué par ces entreprises. Une véritable armée se forma sous l'*ataman* Khlopko le Bancal *(Kossolap)*. Elle marcha sur Moscou et on dut envoyer contre elle un corps d'armée sous le voiévode Ivan Fédorovitch Basmanov. En une bataille livrée presque sous les murs de la capitale, le général

(1) Ce nom désignait collectivement les provinces excentriques.
(2) Platonov, *Études*, 254-255.



moscovite trouva la mort, mais la victoire resta aux troupes du tsar. Grièvement blessé et fait prisonnier, Khlopko fut pendu avec un certain nombre de ses compagnons. Beaucoup réussirent cependant à regagner leur *Ukraine*, et, avant peu, ce milieu, déjà chargé d'électricité, allait recevoir d'un autre côté une secousse formidable.

L'orage était proche. La nonne Alexandra, l'ex-tsarine Irène, venait de mourir, brisée, disait-on, par les malheurs qui accablaient son pays et sa famille et en prévoyant de pires. En 1596 déjà, au bord du Volga, près de Nijni-Novgorod, le glissement d'une montagne, sur laquelle était bâti le monastère de la Piétchora, avait passé pour un présage funeste. La ruine du sanctuaire vénéré fut rattachée à l'extinction de la dynastie nationale et à l'avènement d'un descendant du païen Tchet. En 1601, les striéltsy montant de nuit la garde au Kreml virent passer au-dessus du château un carrosse attelé de six chevaux. *Habillé à la polonaise*, le cocher frappa de son fouet les murailles de l'enceinte en poussant un cri si effroyable que tous ces hommes se dispersèrent (1).

Les avertissements menaçants se multipliaient. On vit ce qu'on n'avait jamais vu encore : des loups qui s'entre-dévoraient! En 1604, des renards en grand nombre parcoururent les rues de Moscou, donnant un spectacle également sans précédent; et on en tua un, auprès du palais, qui était plus noir que tous les animaux de son espèce connus dans le pays, si bien qu'un marchand donna cinquante roubles de sa fourrure, comme si elle venait de Sibérie! En même temps, des ouragans épouvantables ravageaient diverses contrées. En tel endroit on ne trouvait plus de poissons à pêcher et en tel autre on ne voyait plus d'oiseaux. Ailleurs encore, une femme accouchait d'un monstre. Une comète parut, si grande, qu'en plein jour d'été on la distinguait dans le ciel.

Cette comète, aucun astronome n'a enregistré son passage et son éclat fulgurant; et, rapportés par les chroniqueurs, les

(1) Kostomarov, *Le Temps des troubles*, I, 69.



prodiges qui accompagnaient sa venue doivent également sans doute être imputés à l'imagination populaire. Mais, dans l'orageuse *Ukraine*, où les débris de l'armée de Khlopko se reformaient déjà, une apparition plus réelle et plus terrible s'annonçait : la nouvelle circulait que le tsarevitch Dimitri d'Ouglitch était vivant et qu'il venait de se révéler à quelques seigneurs de la Pologne voisine.



DEUXIÈME PARTIE

LA CRISE POLITIQUE

CHAPITRE IV

LE REVENANT

I. L'apparition du prétendant. — II. L'énigme. — III. Le roman de Dimitri. — IV. Le prétendant à Cracovie. — V. Sa conversion.

I

L'APPARITION DU PRÉTENDANT

Ainsi qu'un écrivain allemand l'a observé (1), les prétendants sont une variété historique de l'espèce humaine, conditionnée, dans son existence, par un concours de circonstances morales favorables, comme les variétés d'espèces animales le sont par un ensemble analogue d'éléments physiques. Ils ne s'accommodent pas indifféremment de toutes les contrées et de toutes les époques. En certains endroits et au cours de certaines périodes, ils sortent de terre et pullulent comme des champignons après la pluie. Ailleurs et à d'autres moments, ils n'apparaissent qu'individuellement et évoluent avec difficulté. En marge du rapport lui annonçant, à la date du 1er novembre 1603, l'apparition de Dimitri, le pape Clément VIII écrivait : *Sara uno altro re di Portogallo resusci-*

(1) Brückner, *Beiträge zur Kulturgeschichte Russlands*, p. 6.



tato (1). Le fameux roi don Sébastien de Portugal, bien certainement tué en terre africaine, et les nombreux imposteurs usurpant son nom, depuis 1578, étaient d'actualité. Au milieu des crises politiques qu'il traversait alors, le royaume des Bragance demeurait pour ces aventuriers un terroir d'élection. Vers la même époque, après la fin de la dynastie des Bogdanides, la Moldavie se prêta non moins admirablement à des entreprises de même nature, où les cosaques du *Zaporojé* s'exerçaient en vue de plus grands exploits sur un champ plus vaste.

Et quel autre plus propice pouvaient-ils trouver que cette énorme Moscovie, si profondément troublée à ce moment! La disparition mystérieuse du dernier représentant de la dynastie de Rurik, la faiblesse du nouvel établissement dynastique, les malheurs accablant le pays et la fermentation créée sur ses frontières préparaient, de ce côté, à l'aube du dix-septième siècle, un habitat idéal pour les chercheurs d'aventures de toute catégorie.

« Ne faites pas sortir le loup de la forêt! » dit un proverbe russe. Au rapport d'un témoin, d'ailleurs suspect, Boris aurait commis cette imprudence. En 1598, alors que l'issue du combat engagé pour l'héritage de Féodor lui paraissait encore incertaine, il se serait avisé de préparer, à tout hasard, une proclamation annonçant l'avènement, sous le nom de Dimitri, de ce jeune homme qui ressemblait tant au fils de Marie Nagaïa et qu'il tenait en réserve. Un exemplaire du document aurait été envoyé à Smolensk (2). Le témoignage est sujet à caution; il nous fournit, toutefois, une indication instructive pour l'appréciation du milieu moral dans lequel des nouvelles de ce genre étaient recueillies et trouvaient créance. Dans toute la province de Smolensk, comme dans celle, voisine, de Siévérie, et plus loin, sur les rives du Don et du Volga inférieur, à l'ouest et au sud, en bordure de l'immense empire, des têtes inquiètes, des cœurs impatients s'agitaient;

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 41.
(2) Lettre d'André Sapiéha, Orcha, 15 février 1598, *Archivum Domus Sapiehanae*, I, 177-179.



des chasseurs d'inconnu éventaient le loup, l'appelaient de leurs vœux ardents (1).

Et le loup parut.

En 1601 déjà, sa piste se laisse découvrir, à Kiév d'abord, puis chez le palatin de la province, — ce prince Constantin d'Ostrog dont j'ai évoqué plus haut la figure. A ce moment, on ignore encore le nom et la provenance du personnage. Il paraît sous la figure d'un jeune moine, perdu dans la foule des pieux pèlerins affluant aux sanctuaires vénérés de l'antique cité, ou visitant les monastères voisins. Il a bien choisi le lieu de son entrée en scène. Malgré l'union de Brest et en présence du désarroi causé par cet événement dans le monde orthodoxe, le prince d'Ostrog reste le défenseur intransigeant du *pravoslavié*, ralliant autour de lui, recueillant sur ses vastes domaines toutes les victimes de la grande bataille religieuse. Et c'est un protecteur puissant. On lui attribue 1,200,000 fl. de revenu ! Présidée par un *maréchal*, qui touche un traitement de 70,000 fl., sa cour compte jusqu'à 2,000 domestiques et *gentilshommes*. On y fait grasse chère. Un certain Bohdan, qui en fait partie, passe pour manger à son déjeuner un cochon de lait rôti, une oie, deux chapons, une pièce de bœuf, trois grands pains et un énorme fromage, qu'il arrose avec huit litres d'hydromel ! Après quoi, il attend impatiemment l'heure du dîner (2).

Cette cour est un lieu d'asile pour tous les adversaires de Rome : orthodoxes, réformés, calvinistes, trinitaires, ariens. Quiconque déteste l'*hérésie latine* y trouve bon accueil. Le futur prétendant a-t-il fait là une première tentative pour affirmer sa personnalité et solliciter l'appui du puissant magnat? Le bruit en courut à Cracovie, avec la nouvelle que le palatin s'était hâté de faire jeter le hardi aventurier à la porte de son château. Le vieux patriarche de l'orthodoxie

(1) *Lettres du staroste d'Oster sur la frontière polonaise*, Michel RATOMSKI, aux *Archives du Vatican*, fonds Borghèse, III, 90 B., fol. 165; *Documents russes aux archives de Copenhague*, *Bibl. Hist. Russe*, XVI, 401.

(2) NIESIECKI, *Armorial*, édit. de 1841, VII, 183.



avait assez de l'aventure, déjà passablement périlleuse, où le jetait, au déclin de l'âge, ce rôle qu'il devait soutenir jusqu'à la fin. Écrivant au roi de Pologne, le 3 mars 1604, il se défendit, en effet, d'avoir pris contact, personnellement, avec le moine vagabond. Celui-ci avait pu trouver refuge dans quelque monastère de son patronage, sans qu'il en fût averti. Cependant, le fils du palatin, Janus, castellan de Cracovie, était à ce moment mieux renseigné. Il avait relevé la trace des pérégrinations et des avatars successifs de celui qui prenait maintenant le nom de Dimitri. Il savait pertinemment que l'aventurier avait fait un assez long séjour sur les terres du prince d'Ostrog, au monastère de Derman, notamment (1). La suite, mieux connue, de cette odyssée ne permet pas, d'autre part, de supposer qu'elle ait débuté, à Ostrog, par un échec humiliant. L'inconnu reparaît, en effet, peu après, à Hoszcza, résidence du castellan de Kiév, Gabriel Hoscki, et foyer de propagande arienne. Or, ce Hoscki n'était autre que le *maréchal* si bien renté de la cour d'Ostrog! Il semble inadmissible que le prétendant se soit adressé au valet après avoir été si mal reçu par le maître. Le plus vraisemblable est qu'à Hoszcza comme à Ostrog, il a passé ignoré et inaperçu. D'après un témoignage (2), à Hoszcza il aurait travaillé dans les cuisines. Ce n'est guère probable. Eu égard aux aptitudes et aux connaissances dont il devait faire preuve plus tard, nous inclinons à supposer que le prétendant employait mieux son temps. Aux yeux de bons juges, son orthodoxie parut toujours entachée d'arianisme ou de socinianisme (3), et Hoszcza étant une école, il y a sans doute étudié. Très probablement aussi, il cherchait encore sa voie.

En 1603, nous le retrouvons à Brahin, chez le prince Adam Wisniowiecki. Ici un horizon plus vaste s'ouvre devant lui. Neveu du fameux Dimitri Wisniowiecki, candidat malheureux au trône de Moldavie, mi-Russe mi-Polonais, élève

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 44-45.
(2) Barezzo-Barezzi (Possevino), p. 6. Comp. *Bibl. hist. russe*, XIII, 21.
(3) Levitski, *Le Socinianisme en Pologne*, *Antiquite de Kiév*, avril-mai 1882.

des Jésuites de Wilna et pourtant orthodoxe zélé, ce grand seigneur appartenait à une race illustre de *condottieri,* établis sur les deux rives du Dniéper, en marge de deux pays, et essayant de se tailler, aux dépens de l'un et de l'autre, une principauté indépendante. A ce moment, lui et les siens développaient précisément une activité fiévreuse de colonisation sur les bords d'un des affluents du grand fleuve, la Soula, vers Sniatyn et Prilouki (1). Mais, se tenant sur l'éveil, les Moscovites venaient, de leur côté, de reprendre à l'improviste deux bourgs, objet d'un ancien litige, et on restait, de part et d'autre, sur un pied d'hostilité, tempérée par le besoin de ménager les gouvernements russe et polonais.

A Hoszcza déjà, l'inconnu paraît avoir jeté le froc. Ici il se révéla. De quelle façon? Les versions les plus diverses ont eu cours à cet égard : scène au bain, où, comme Wisniowiecki s'emportait à raison d'une négligence commise par le page qui le servait, celui-ci l'aurait arrêté en disant : « Vous ne savez pas qui vous frappez; » maladie vraie ou simulée du jeune homme et confession *in extremis* faite à un moine. J'en passe. Pour justifier l'aveu qui lui échappait ainsi, le page aurait produit une croix, don de son parrain, le prince Mstislavski, et indiqué des signes particuliers attestant son illustre origine : verrue sur la joue, tache rouge au-dessus de la main droite et un bras plus court que l'autre. Un peu plus tard, dans la domesticité de Léon Sapieha se serait trouvé un transfuge moscovite, Petrouchka, appelé en Pologne Piotrowski, qui aurait été attaché jadis, à Ouglitch, à la personne du tsarevitch. On le fit venir à Brahim et on tendit un piège au prétendant, en lui présentant cet homme sous un autre nom. Mais il n'hésita pas à le reconnaître et fut en même temps reconnu par lui (2).

La participation de Sapieha à ce début sensationnel est indiquée par d'autres sources (3), et bien que le chancelier de

(1) *Antiquité de Kiév*, 1897, III.
(2) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 49.
(3) Le même, *Rome et Démétrius*, p. 178.

Lithuanie l'ait nié depuis, tout porte à croire qu'il inclinait en effet, à ce moment, sinon à tenir le prétendant pour un tsarevitch authentique, du moins à servir sa cause (1). Bientôt aussi la nouvelle se répandant, des Moscovites en grand nombre accouraient à Brahin et, à leur tour, affirmaient avec conviction qu'ils avaient devant eux le fils d'Ivan IV et de Marie Nagaïa. Attesté par Wisniowiecki, le trait est fait pour surprendre : ces hommes n'étaient guère en mesure de reconnaitre, après douze ou treize ans, un prince qu'ils n'avaient pu voir qu'enfant, s'ils l'avaient jamais vu! Mais, ainsi que le staroste d'Oster le constatait à son poste d'observation, tout le pays environnant était rempli de gens qui, sans avoir été à Brahin, se montraient également disposés à proclamer l'authenticité du tsarevitch.

Wisniowiecki lui-même en fut persuadé, ou voulut l'être. A la date du 7 octobre 1603, il écrivit au grand général et grand chancelier de Pologne, Jean Zamoyski, lui annonçant l'événement et lui demandant de prendre en main les intérêts de Dimitri (2). Cette démarche a pu d'ailleurs être dictée par les conséquences alarmantes que l'apparition du prétendant entrainait déjà pour son protecteur. Promptement informé, Godounov avait essayé de couper court à l'aventure, en demandant au châtelain de Brahin de livrer son protégé, moyennant un règlement avantageux des litiges territoriaux que nous connaissons. Wisniowiecki tardant à répondre, des représailles sérieuses s'annonçaient par la mise à sac de quelques domaines limitrophes. C'était la guerre, et il fallait donc que le roitelet polonais s'assurât les moyens de la soutenir avec avantage. Mais Zamoyski, de son côté, ne se pressa pas de prendre parti. Il voulait préalablement éclaircir le mystère par voie d'enquête régulière, et, pour cela, il réclamait l'envoi du prétendant à Cracovie (3).

(1) *Archivum Domus Sapiehanae*, I, 405-406.
(2) Sobieski, *Essais*, p. 81.
(3) Une des lettres de Zamoyski a été publiée dans la *Correspondance de Zolkiewski*, p. 129; l'autre est aux archives Zamoyski à Varsovie.

Wisniowiecki ne put se résoudre à adopter cet expédient. La Pologne venait de signer une trêve de vingt ans avec Moscou et elle demeurait aux prises avec la Suède. Il n'était guère probable qu'elle consentît à s'embarrasser d'une seconde guerre. Et dans quel but? Pour donner à Moscou un tsar légitime, qui, plus que Boris, serait sans doute tenté de marcher sur les traces du Terrible, en devenant un voisin redoutable! Il fallait tout au moins sonder le terrain et y préparer des dispositions favorables. Sans se dessaisir de son protégé, le châtelain de Brahin envoya donc à Cracovie un rapport, rédigé selon les apparences sous la dictée du prétendant et contenant un résumé de son autobiographie; après quoi, il attendit les événements.

Mais déjà Dimitri avait d'autres protecteurs. Adam Wisniowiecki s'était empressé de le mettre en rapport avec deux de ses cousins : Michel Wisniowiecki, staroste d'Ovroutch, possesseur, derrière le Dniéper, à Loubny, d'une résidence, où les partisans du tsarevitch furent bientôt en nombre, et Constantin; celui-ci catholique fervent et, par sa femme, Ursule Mniszech, allié à une famille fort bien placée à la cour de Cracovie. Une véritable aubaine! Le prétendant pénétrait ainsi dans un milieu nouveau où il avait grande chance de trouver, pour sa cause, des soutiens autrement puissants. A Zalozitsé, chez Constantin Wisniowiecki, il trouva Maryna.

Mais, avant d'aborder le récit du roman qui allait naître de cette rencontre, je dois m'arrêter sur l'énigme, que Zamoyski prétendait résoudre par les moyens protocolaires.

II

L'ÉNIGME

La personnalité du « faux Dimitri » a été, en Russie et à l'étranger, à l'époque de l'apparition du prétendant et depuis, l'objet des conjectures les plus diverses. Parmi les étrangers,

Bussow s'est laissé conter par les Polonais que c'était un fils de Bathory et récemment encore un historien polonais a repris cette thèse dans un ouvrage copieusement documenté, où il a fait valoir certaines ressemblances physiques. La verrue du prétendant a joué un rôle considérable jusque dans sa destinée posthume (1). Le Suédois Widekind a entendu dire d'un côté que ce jeune homme avait la Valachie pour patrie et d'un autre qu'il était Italien d'origine (2). Beaucoup de Russes ont voulu voir en lui un Polonais, et pour un nombre égal de Polonais, sa nationalité russe ne fait pas de doute. Parmi ceux même qui l'ont traité de faux tsarevitch, quelques-uns admettent qu'il pouvait être sincère, et, parmi ceux qui croient à son authenticité, il y a incertitude sur le nom qu'il aurait porté avant de se faire reconnaître.

D'une manière générale, cependant, nous nous trouvons en présence de deux versions, en quelque sorte classiques dans leur séculaire opposition : l'authenticité et — d'après les manifestes de Boris — l'identité avec un moine appartenant à une famille de boïars de la province de Iaroslavl, Grégoire ou Grichka Otrépiév. Je n'irai pas jusqu'à dire avec tel historien que si le prétendant n'a pas été Otrépiév, il n'a pu être que le vrai Dimitri (3) ; mais assurément le problème se resserre entre ces deux hypothèses. La critique historique s'est partagée entre elles, tout en suivant une lente évolution qui, de nos jours, semble plutôt la rapprocher de la seconde.

Des retours singuliers d'opinion, des remous pourrait-on dire, se produisent dans les profondeurs troubles et troublantes de cette discussion Tel historien, il y a vingt ans, déclarait définitivement condamnée, bannie de la science, la thèse de l'identité du « faux Dimitri » avec Otrépiév. Il écrivait : « M. Kostomarov a fait justice de cette opinion, en prou-

(1) Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 279-280 ; Wierzbowski, *Matériaux pour l'hist. de la Moscovie*, III, p. VII.
(2) *Hist. belli sueco-moscovitici*, p. 21.
(3) Bestoujev-Rioumine, *Lettres*, p. 48.

vant qu'elle reposait sur des fondements trop fragiles pour être admise désormais dans l'histoire (1). » Vingt ans ont passé, et le même savant se fait, contre ceux qu'il a ralliés à son sentiment, c'est-à-dire le plus grand nombre, un champion résolu de la thèse contraire (2). Aucun *fait nouveau* n'est pourtant intervenu, — aucun du moins dont l'histoire ait à connaître. Le seul document nouveau versé au débat dans l'intervalle est l'original polonais, découvert par le père Pierling, d'une lettre de Dimitri au pape Clément VIII, message dont on ne connaissait qu'une traduction latine. Les spécialistes (3) ont été unanimes à reconnaître dans ce texte la graphie et le style d'un Moscovite ou d'un Russe de la Russie Blanche. Pour savantes qu'elles soient, ces déductions me laissent assez sceptique, rien, quand il s'agit d'une lettre mal écrite en polonais, ne me paraissant devoir se ressembler autant que l'écriture d'un Russe élevé en Pologne et celle d'un Polonais élevé en Russie. En tout cas, à supposer que l'auteur de la lettre fût un Russe, la preuve resterait à faire qu'il s'appelait Otrépiév. S'est-on du moins avisé d'une interprétation nouvelle, dans ce sens, des documents plus anciennement connus? Pas le moins du monde! Comme à la guerre ce sont toujours les mêmes braves qui se font tuer, dans ce débat ce sont les mêmes arguments qui servent toujours. On se contente de les retourner. Nous ne possédons, émanant directement du prétendant, aucun document où il ait indiqué de quelle façon il avait échappé à la mort. Nous savons cependant qu'il s'est expliqué à ce sujet. Le jour même de son couronnement, contrairement à l'usage, il a pris la parole devant son peuple, racontant longuement ses aventures (4). Ces révélations précieuses ont dû être recueillies, et, si la trace en a disparu dans les archives de Moscou, ou ne s'y laisse pas découvrir, c'est apparemment que les gouvernements succé-

(1) PIERLING, *Rome et Démétrius*, 1878, p. XV.

(2) Le même, *La Russie et le Saint-Siège*, 1901, III, 397.

(3) PTASZYCKI, *La Lettre du premier faux Dimitri*, St-Pét., 1899; J. BEAUDOIN DE COURTENAY, Etude sur ce sujet, Cracovie, 1899.

(4) PIERLING, *la Russie et le Saint-Siège*, III, 189.

dant à celui de Dimitri ont jugé à propos de faire disparaitre un témoignage importun (1). Ainsi raisonnait-on il y a vingt ans. Vingt ans après, tout change. Le silence officiellement attribué à Dimitri par ses successeurs passait pour une preuve qu'il avait dû dire des choses contenant sa justification et leur condamnation; il passe maintenant pour un témoignage de son imposture!

Mais, ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de l'indiquer, ce débat n'est pas, en Russie au moins, d'ordre purement scientifique. L'illustre historien Muller a figuré, au dix-huitième siècle, parmi les avocats de l'identité de Dimitri avec Otrépiév. Or, l'Anglais Coxe affirme (2) que, dans ses entretiens avec ce savant, il a recueilli l'aveu d'une conviction opposée. Muller tenait « le faux Dimitri » pour vrai. « Je ne puis affirmer ma conviction en Russie, disait-il; mais si vous lisez ce que j'écris à ce sujet, vous serez frappé par la faiblesse des arguments que je mets en avant. Si vous en parlez à votre tour, n'hésitez pas à me contredire; mais ne me trahissez pas tant que je vivrai. » Et il donnait la raison de l'imposture scientifique à laquelle il se résignait, en affirmant celle de Dimitri. Étant venue à Moscou, l'impératrice Catherine l'avait interrogé :

— Je sais que vous ne croyez pas que Dimitri fût un imposteur. Dites-moi franchement la vérité.

Muller garda le silence; mais, pressé par la souveraine, il finit par répondre :

— Votre Majesté sait aussi que le corps du vrai Dimitri repose à l'église de Saint-Michel et y opère des miracles.

L'impératrice n'insista pas davantage (3).

Je pense avoir écarté déjà cette difficulté, et je puis donc aborder librement une discussion qu'elle ne saurait embarrasser plus longtemps. Aussi bien ai-je été devancé déjà, sur

(1) L'assertion d'après laquelle aucun registre de pièces officielles n'aurait été tenu pendant le règne de Dimitri semble bien invraisemblable.

(2) *Travels*, Londres, 1802, 5e édit., IV, 19.

(3) *Antiquité russe*, 1877, XVIII, 320.



ce terrain, même en Russie. Si le comte S. D. Chérémétiev tient encore caché le résultat de ses longues et patientes investigations, et si son savant ami n'a fait que le laisser entrevoir dans la correspondance que j'ai signalée, déjà, à la faveur d'une plus grande liberté acquise à ses publications, la presse périodique est allée plus loin. Dans une série d'articles, très remarqués au moment de leur apparition, le directeur du *Novoïé Vrémia,* M. Souvorine, s'est enhardi à remplir les blancs entre les lignes (1).

Je m'empresse de dire que, dans le détail, les conjectures ainsi développées — car ce ne sont que des conjectures — ne paraissent pas très solidement fondées. Les Nagoï auraient laissé égorger, à la place du tsarevitch, un garçon nommé Istomine; et mis en un lieu sûr par eux, puis revêtu du froc sous le nom de Léonide, Dimitri serait, en 1603, sorti d'un cloître pour réclamer son héritage. En mettant à contribution les travaux des névro-pathologistes français, le brillant polémiste du *Novoïé Vrémia* a cru même reconnaître dans le tempérament physique et moral du prétendant tous les indices caractéristiques de l'épilepsie congénitale : mélange de générosité et de férocité, de tristesse et de gaieté, de défiance et de confiance excessive; absence de sens réel du bien et du mal; ténacité dans la poursuite des plans fantastiques; puis, longueur inégale des mains, nervosité maladive, etc.

Les crises épileptiques, dont paraît avoir souffert en effet le fils de Marie Nagaïa, et la suggestion d'un trait d'hérédité ainsi établie entre le prétendant et son père supposé se prêtent à d'ingénieuses combinaisons. Mais le nom d'*Istomine,* comme celui de *Léonide,* ne sont, selon les apparences, que le produit adultérin d'une fable et d'une erreur de transcription, confondant le récit d'une gazette de l'époque (*Narratio succincta,* à la Bibliothèque de Vienne, Autriche), où il est question du fils d'un noble Esthonien, et le témoignage d'un synodique du cloître de Saint-Macaire, où on a cru voir le

(1) 1894, nos 6537 et suiv.



nom du moine Léonide inscrit parmi les membres de la maison souveraine. En réalité, la mention se rapporte à une nonne, l'*inoka Léonida*, qui pourrait bien être la troisième femme du tsarevitch Ivan Ivanovitch (1).

La vérité historique, si elle est à trouver dans cette voie, réclame des bases moins fragiles. Au point de vue documentaire, la thèse de l'authenticité de Dimitri ne repose toujours que sur le rapport dont j'ai déjà fait mention, et où Wisniowięcki s'est constitué l'interprète du prétendant. C'est assurément encore un point d'appui assez faible. Telle qu'elle est présentée dans ce récit, la confession de Dimitri fourmille d'invraisemblances, d'inexactitudes et d'obscurités inexplicables. Il a été sauvé par son précepteur, qui, en prévision d'un attentat, faisait coucher un autre enfant dans le lit du tsarevitch, si bien qu'au milieu de la nuit les assassins ont frappé cette victime. Mais, d'après l'enquête de 1591, la catastrophe a eu lieu en plein jour! De jour ou de nuit, d'ailleurs, le cadavre a dû être reconnu. Et ce précepteur prévoyant comment s'appelait-il? Après l'événement, quelle retraite sûre a-t-il choisie pour son pupille? Dimitri n'en dit rien.

Mais ce récit est-il bien celui que le prétendant a fait entendre à Brahim? Le rapport envoyé à Cracovie par Wisniowięcki se réduit, en somme, à une sorte d'*interview;* or, les querelles entre *interviewers* et *interviewés* sont d'un exemple quotidien. D'ailleurs, nous ne possédons même pas l'original de ce document. Son premier éditeur, Nowakowski (2), s'est servi d'une traduction latine empruntée aux archives du Vatican, où elle était parvenue par les soins du nonce de Pologne, Rangoni. Celui-ci a-t-il eu l'original entre les mains? S'est-il servi d'un traducteur fidèle? D'autres versions du même texte ont circulé, avec des variantes considérables (3).

(1) Scepkin, *Archiv für slavische Philologie*, 1900, XXII, 357; *Lectures de la Soc. d'Hist.*, 1875, III. En russe, le génitif du genre masculin et le nominatif du genre féminin prêtent à la confusion.

(2) *Sources historiques*, Berlin, 1841, II, 65.

(3) *Annales de la Comm. Archéogr.*, X, 39; Hirschberg, dans *Revue trimestrielle*, 1899, XIII, 287; Peregrinus, dans *Novoié Vrémia*, 14/26 avril 1899;



Le texte que nous devons à Rangoni fait parler Dimitri au sujet de son père en des termes qui rendent la fidélité du document bien suspecte.

Admettons qu'elle échappe à toute incertitude. Dans l'ensemble, ainsi que le prouve la correspondance échangée à ce sujet entre Sigismond et les sénateurs de Pologne, Rangoni a fourni une version à peu près exacte. Supposons encore que, par miracle, Wisniowieçki ait reproduit non moins exactement les dires de son protégé. Mais, sauvé dans les circonstances que l'enquête à Ouglitch laisse deviner, Dimitri *ne pouvait pas dire la vérité!* Il ne pouvait pas avouer qu'il s'était blessé en se trouvant surpris par une attaque de haut mal! D'ailleurs, la vérité, *il ne la savait peut-être pas!* Chez un enfant de sept ans, le souvenir de cette crise et de ce qui l'avait suivie immédiatement a pu être aisément aboli et remplacé par quelque fable plus ou moins ingénieuse.

Examinons maintenant la thèse contraire. Elle a pour point de départ une série de manifestes publiés par le gouvernement de Boris, ou sous son inspiration, au moment de l'apparition du prétendant. Dans ce nombre figure la célèbre circulaire du patriarche Job, adressée le 14 janvier 1605 au clergé de toutes les provinces (1). L'identité du prétendant avec Otrépiév y est établie ainsi qu'il suit. Un moine de ce nom s'est sauvé de Moscou, et de nombreux témoins, dont un certain Benoît et un certain Étienne, ont déposé, devant le patriarche, qu'ils ont reconnu ce religieux sur la route de Moscou à Kiév et que c'est lui-même qui, ayant ensuite paru chez le prince Wisniowieçki, à Brahin, s'y est fait passer pour le tsarevitch Dimitri.

Telle est la version *officielle*. Elle n'est pas très convaincante. Les témoins invoqués n'ont pas été à Brahin; ils n'ont pas vu le moine fugitif depuis qu'il a pris le nom de Dimitri; comment ont-ils acquis la certitude dont ils se portent garants?

comp. Canaye, *Lettres et Ambassades*, II, 483 et La Blanque, Bibl. nationale, fonds franç., 4,117; 15,929; 15,967.

(1) *Actes de la Comm. Archéogr.*, II, 28.



Que vaut d'ailleurs leur témoignage? Ce sont des vagabonds et des bandits *(brodiagi i vory)*, le patriarche en fait l'aveu lui-même. D'autre part, qui est Grichka Otrépiev? Un fils de boïars, ai-je dit: un membre, nous apprend-on, de la famille des Nélidov, dont un représentant, Daniel Borissovitch, a reçu, en 1497, le surnom d'Otrépiév, le *dépenaillé*, ou quelque chose d'approchant. Grichka, ou Grégoire, a eu une jeunesse orageuse. Faisant partie de la domesticité de Michel Romanov, il a été chassé pour inconduite. Recueilli par son père, il a pris la fuite à plusieurs reprises. Menacé d'un châtiment sévère, à raison d'un méfait plus grave, il s'est décidé à prendre l'habit dans un monastère de sa province, à Jéleznyï Bork. Il a réussi ensuite à se faire admettre au couvent du Miracle, à Moscou, et, après un séjour de deux ans, il s'y est fait apprécier pour ses talents de copiste, si bien qu'après l'avoir nommé diacre, le patriarche Job lui-même a réclamé ses services en lui donnant une place dans sa chancellerie. Mais, débauché, ivrogne et voleur, l'habile scribe a dû fuir encore. En *1593* — c'est la date donnée par les premiers manifestes de Boris — il a cherché refuge en Pologne, où il a eu l'idée de se faire passer pour le tsarevitch Dimitri.

A travers les documents officiels et les divers récits des chroniqueurs qui s'en sont inspirés, cette biographie comporte quelques divergences de détail; dans l'ensemble, cependant, les traits que je viens d'indiquer y sont à peu près uniformément reproduits, et ils donnent l'impression d'un individu dont la personnalité ne pouvait, à Moscou, faire l'objet d'aucune incertitude. Domestique des Romanov ou employé de la chancellerie du patriarche, Grichka était un homme connu, jouissant même d'une notoriété, peu glorieuse assurément, mais assez large. De plus, en *1593*, il devait avoir déjà passé la première jeunesse. En écartant même cette date, ultérieurement rectifiée, son *curriculum vitæ*, ainsi résumé, paraît encore difficile à établir chronologiquement, et se laisse encore moins accorder avec les dates de la biographie du prétendant. Chez Michel Romanov, Grichka n'a pu servir



après 1601, ce neveu de la tsarine Anastasie ayant partagé à cette époque la disgrâce de sa famille. Le séjour du futur moine dans cette maison a dû même être antérieur de beaucoup, pour que, avant sa fuite en Pologne, qu'on ne saurait placer plus tard qu'en 1602 — c'est la date *officiellement* admise en dernier lieu, — il ait eu le temps de faire ce que nous savons. Diacre, à une époque précédant cette dernière date de quelques années, ou même de quelques mois, il ne pouvait avoir moins de vingt-cinq ans. On a allégué que les canons réclamant cet âge n'étaient pas toujours rigoureusement observés. Admettons-le ; plusieurs années de vie religieuse, précédées de frasques multiples, demeurent acquises à la biographie de ce mauvais sujet au moment de son entrée en scène supposée sur le territoire polonais, et ne permettent pas d'admettre qu'il fût alors un tout jeune homme. Or, à sa première apparition en Pologne, le prétendant était à peine sorti de l'adolescence : ceci n'a jamais fait de doute pour personne (1).

A ces traits d'incompatibilité ajoutons les dissemblances physiques et morales. A vingt-cinq ans ou à trente, Grichka est notoirement un homme grossier, sans autre éducation que celle des cloîtres et des mauvais lieux. Voici le portrait du prétendant, tracé par Rangoni en 1604 : « Un jeune homme de bonne tenue, brun de visage, avec une grande tache sur le nez à la hauteur de l'œil droit. Sa main blanche et effilée trahit la noblesse de sa naissance. Il est hardi dans la conversation, sa démarche et ses manières ont vraiment quelque chose de grand. » Et un peu plus tard, après une seconde rencontre : « Dimitri montre environ vingt-quatre ans. Il est imberbe, doué d'une grande vivacité d'esprit, très éloquent, correct dans son extérieur, porté à l'étude des lettres, singulièrement modeste et réservé (2). » Hostile au prétendant, Bus-

(1) Voy. à ce sujet la démonstration faite en 1606 à Moscou par les ambassadeurs polonais. *Actes pour l'histoire de la Russie de l'Ouest*, IV. Comp. Niemcewicz, *Histoire du règne de Sig. III*, II, 295.

(2) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 68.

sow confirme ce signalement, en parlant des mains et des pieds du « faux Dimitri », qui révèlent une origine aristocratique (1).

Bien qu'appartenant par leurs origines à la classe des boïars, les Nélidov, pauvres et enfouis à la campagne, ne se rattachaient alors à aucune aristocratie. Or, avant de provoquer les appréciations flatteuses de Rangoni, le prétendant avait montré déjà qu'il était capable de se présenter, sans embarras, à la cour élégante et cérémonieuse d'un puissant monarque, comme de conter fleurettes, sans gaucherie, à la fille hautaine d'un palatin. Bientôt il devait faire preuve aussi d'une aptitude égale à manier le sabre et à dompter les chevaux les plus fougueux. Enfin, il parlait facilement le polonais et savait un peu de latin. C'était un élégant cavalier, un soldat de grande allure et presque un lettré à la mode occidentale. Voit-on Grichka se présentant en Pologne avec ces avantages, après avoir eu, pour toute école, en Moscovie un séjour de quelques années au couvent du Miracle, un stage fort court à la chancellerie du patriarche et l'hospitalité des monastères de l'Ukraine? Quand Dimitri lui-même se fera représenter, à cette même cour de Cracovie, par le plus renommé et le mieux stylé de ses diplomates, on verra quelle figure de rustre y montrera un Athanase Vlassiév!

De toute évidence, en rapportant d'abord à l'année 1593 le départ de Grichka pour la Pologne, le gouvernement de Boris, mal informé au sujet du prétendant, ne savait pas avoir affaire à un jeune homme de vingt-quatre ans. Aussi bien, s'il s'est longtemps entêté à maintenir, contre toute vraisemblance, une version maladroitement improvisée, les agents qu'il envoyait en Pologne furent amenés successivement à abandonner, plus ou moins ouvertement, cette thèse insoutenable. En 1604, chargé officiellement de régler, à Cracovie, un incident de frontière, le propre oncle de Grichka, Smirnoï Otrépiev, eut mission de s'employer à confondre son

(1) *Rer. ross. script. ext.*, I, 39.



neveu. Il réclama une confrontation ; mais, informations prises, il ne parut nullement assuré du résultat. On l'entendit dire, en effet, que si l'authenticité du prétendu tsarevitch lui était démontrée, il s'empresserait de faire hommage au fils d'Ivan IV (1).

La confrontation n'eut pas lieu, car Dimitri était déjà loin, en train, après un séjour triomphal à Cracovie, de préparer sa marche victorieuse sur Moscou. Il ne lui convenait assurément pas de rebrousser chemin, pour se prêter à une expérience, qui pouvait n'être qu'un piège, rien ne garantissant la sincérité de Smirnoï. Au fait, l'attitude de cet envoyé paraissait si équivoque qu'il a passé, en certains milieux — pour un agent du prétendant !

En janvier 1605, nouvelle tentative de Boris, avec Postnik Ogarev, porteur d'une lettre à l'adresse du roi de Pologne. Affirmant toujours l'identité du prétendant avec Otrépiev (2), ce message fut sans doute présenté à Sigismond ; mais, devant le Sénat, Ogarev semble bien avoir changé de langage. Nous ne connaissons ses discours que par des rapports incohérents et confus (3). L'impression s'en dégage, cependant, d'une équivoque volontaire, où, déconcerté par l'évidence des réalités contraires, peut-être aussi obéissant à de nouvelles instructions, le messager aurait cherché à échapper à son embarras en se rejetant sur une autre piste. Il a parlé d'un simple paysan, fils ou serviteur d'un notaire d'archimandrite ; ou encore d'un fils de cordonnier, devenu scribe, qui se serait appelé *Démétrius Rhéorovitch,* avant d'usurper le nom du tsarevitch Dimitri ; et ces indications nouvelles n'avaient évidemment rien de commun avec la personne de Grichka Otrépiev, même si, comme on l'a supposé, *Rhéoro-*

(1) PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège,* III, 94. Comp. le même, *Rome et Démétrius,* p. 49.

(2) OBOLENSKI, *Recueils,* 1838, n° 7.

(3) Lettre de Rangoni, aux Archives du Vatican ; lettres diverses aux Archives de Copenhague. V. PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège,* III, 110, et *Rome et Démétrius,* p. 194 ; SCEPKIN, *Archiv für sl. Ph.,* XX, 264 ; BOLDAKOV, *Recueil,* p. 29 et suiv.

vitch voulait dire fils de Grégoire et si, dans un des rapports précités, le terme *fils de cordonnier* se laisse expliquer par une confusion entre *cancelarius* et *calceolarius*. D'ailleurs, au milieu de ses explications embrouillées, Postnik Ogarev laissait aussi intervenir cette observation que, fût-il vraiment fils d'Ivan IV, le prétendant n'avait pas de droits au trône, à raison de sa naissance illégitime ; et, reproduite dans les messages simultanément adressés par Godounov à l'empereur Rodolphe (1), l'objection valait presque un aveu.

Après la mort de Boris, le gouvernement moscovite devait aller plus loin dans cette voie. La formule du serment prêté au fils du parvenu couronné (2) ne fait plus mention de Grichka Otrépiev. Le prétendant y est simplement désigné comme « celui qui se fait appeler Dimitri Ivanovitch », et, au rapport du prétendant lui-même (3), c'est cette rédaction ambiguë qui aurait décidé l'armée moscovite à le reconnaître.

Enfin, l'envoi en Pologne d'instructions nouvelles prescrivant à Ogarev un changement de langage trouve une confirmation dans ce que nous savons d'une procédure criminelle, dont l'archimandrite du couvent du Miracle est devenu l'objet à la même époque, sous l'inculpation, semble-t-il, d'avoir aidé *le serviteur d'un de ses scribes* à fuir en Pologne et à s'y faire passer pour le tsarevitch Dimitri. En termes obscurs, Ogarev paraît avoir fait mention de cet incident. Or, l'archimandrite s'appelait Paphunce, et, d'après d'autres récits, c'est lui-même qui aurait fait endosser le froc au futur prétendant (4). Il y a là tout au moins une coïncidence curieuse.

Répudiée ou négligée à ce moment, la thèse de l'identité du « faux Dimitri » avec Otrépiev n'a été officiellement reprise qu'après la mort du prétendant suivant de près son triomphe. En même temps qu'il faisait canoniser, comme ayant été assassiné par ordre de Godounov, donc martyr, l'enfant

(1) Boldakov, *Recueil*, p. 61.
(2) *Recueil des documents d'État*, II, 196.
(3) Karamzine, XI, note 316.
(4) V. Goloubovski, *Messager historique*, 1902, V, 512 et suiv.

dont lui-même, quinze ans auparavant, avait attribué la mort à un accident survenu au cours d'une attaque de haut mal, Vassili Chouïski, devenu tsar, inspirait une nouvelle biographie de Grichka, et lui imposait une forme plus étudiée et plus littéraire. On n'avait apparemment pas réussi à trouver un autre vaurien qui se prêtât mieux à l'attribution d'un rôle si difficile à soutenir, ni une famille également disposée à s'accommoder de cette supercherie, si maladroite qu'elle fût. Le récit ainsi élaboré est connu, dans sa rédaction primitive, sous le nom de *Dénonciation ou supplique de Varlaam* (1). Reproduit avec des variantes nombreuses dans une masse de compositions postérieures (2), il porte la marque commune des documents contemporains d'origine officielle ou officieuse : grossièreté dans l'invention et impudence dans l'affirmation des faits le plus notoirement controuvés ou le plus aisément controuvables. En voici le résumé :

En février *1602*, Grichka Otrépiev s'est enfui de Moscou, après avoir, *une année auparavant* et à l'âge de 14 ans, revêtu l'habit de moine. Entre temps, je dis bien : *entre ces deux dates*, il a vécu dans un couvent de province, séjourné pendant *deux années (sic !)* au monastère du Miracle, à Moscou, et plus d'une année dans l'entourage du patriarche. La littérature officieuse ne s'embarrasse pas de ces impossibilités chronologiques. Un ensemble de témoignages précis et concordants (3) nous donne, d'autre part, la certitude qu'en février 1602, le prétendant se trouvait déjà depuis *près de deux années* en Pologne. Mais la suite du récit nous réserve de bien plus grands sujets d'étonnement et de défiance. Pourquoi ce moine a-t-il quitté Moscou? Parce que, nous apprend-on, il a été dénoncé au patriarche, puis au tsar lui-même, comme se donnant pour le tsarevitch Dimitri. Deux années auparavant, en publiant la circulaire que nous connais-

(1) *Izviêt ou Tchélobitié Varlaama, Actes de la Comm. Arch.*, II, 64.

(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 54, et autres chroniques, *Bibl. Hist. Russe*, XIII.

(3) *Hist. Russ. Mon.*, *Suppl.*, p. 410 ; *Recueil des documents d'État*, II, n[os] 76, 79, 152 ; Lubienski, *Opera posthuma*, p. 155.

sons, le patriarche ignorait ce détail, car il n'aurait sans doute pas oublié d'en faire mention. Autre et plus grave objection : comment, coupable d'un si grand crime, Otrépiev n'a-t-il pas été arrêté? Réponse : un mandat d'amener lancé contre lui n'a pas été exécuté par la négligence d'un *diak*. Voilà une défaillance bien surprenante. Continuons. En février donc, 1602, le lundi après le second dimanche du grand carême — les chroniqueurs officieux visent eux aussi à la précision! — au carrefour de la Varvarka, à Moscou, un moine du monastère de Saint-Paphunce de Borovsk — l'auteur du récit primitif, Varlaam Iatski, — a rencontré un confrère, qui n'était autre que Grichka Otrépiev, et qui, sur le point d'être arrêté pour crime d'État, l'a engagé à l'accompagner à Kiév, d'où ils entreprendraient en commun le pèlerinage de Jérusalem. Varlaam consentit, et rendez-vous étant pris pour le lendemain à un autre endroit, les deux moines y trouvèrent un troisième compagnon, Michel Povadine, en religion Misaïl, que Varlaam avait connu chez le prince I. I. Chouïski. Le trio se mit en route; bien reçu au monastère de la Piétchora, à Kiév, il y fit un séjour de trois semaines; après quoi les pèlerins se rendirent à Ostrog, d'où ils furent envoyés par le prince au monastère de la *Troïtsa*, à Derman. Mais, à ce moment, Otrépiev faussa compagnie à ses amis, et s'en fut à Hoszcza, où il ne tarda pas à quitter le froc et d'où, au printemps suivant, il disparut sans trace. Varlaam courut à Ostrog pour porter plainte contre le fugitif; mais on lui répondit que la Pologne était un pays de liberté et qu'on ne pouvait y empêcher les gens d'aller où bon leur semblait. Plus tard, l'indomptable plaignant ne craignit pas de suivre son ancien compagnon jusqu'à Sambor, chez les Mniszech. Il faillit payer de sa vie cet excès de zèle; mais, échappant miraculeusement à la mort, il n'en fut pas retenu de porter sa réclamation devant le roi de Pologne lui-même. Éconduit, il dut assister en silence au triomphe de l'imposteur, jusqu'au jour où l'avènement de Chouïski lui délia la langue.

En se ralliant inopinément à la thèse de l'identité de



Grichka Otrépiev avec le prétendant, le père Pierling a été frappé par la concordance de ce récit avec celui du « faux Dimitri » lui-même, dans l'indication des trois points d'arrêt, — Ostrog, Hoszcza, Brahin, — interrompant les pérégrinations des moines vagabonds. Mais, pour tirer argument de cette coïncidence, il faut supposer, comme le fait l'éminent historien, qu'écrivant en 1606, après un séjour à Sambor et à Cracovie, où tout le monde assurément savait par cœur le récit du prétendant, Varlaam n'en avait pas connaissance! Il y a plus. Si le prétendant paraît, en effet, avoir eu pour compagnon, à Ostrog, un moine qui s'appelait Varlaam et qui a failli ensuite périr à Sambor, rien ne prouve que la fameuse *Dénonciation* soit l'œuvre de Varlaam. Cela est même tout à fait improbable. Ainsi que M. Platonov l'a montré, cet écrit a été composé beaucoup plus tôt qu'on ne l'a supposé généralement, non pas à la fin de 1606, mais au plus tard en été. Dimitri a été tué au mois de mai de la même année. Au moment de sa mort, son ex-compagnon devait être loin de Moscou, très loin, car il n'y a pas apparence qu'après ses démêlés avec le prétendant victorieux, le dénonciateur se soit aventuré dans le voisinage de la capitale. Comment a-t-il pu se trouver là si à propos, pour adresser à Vassili Chouïski ce nouveau plaidoyer? Officiellement, son *izviét* est censé avoir été présenté au tsar en *mai*, quelques jours après l'avènement du nouveau souverain!

On peut aisément convenir, avec M. Platonov, que l'*izviét* a toutes les apparences d'une fable. La rencontre accidentelle au carrefour de la Varvarka ; le consentement subit de Varlaam à un voyage auquel il ne songeait pas; l'adhésion d'un troisième moine à ce projet, tout cela est notoirement d'invention littéraire. Et celle-ci ne se montre toujours pas heureuse. A Sambor, Varlaam est accusé, en compagnie d'un fils de boïar, Jacques Pykhatchev, d'avoir été envoyé par Boris Godounov pour tuer le prétendant. Le « faux Dimitri » fait supplicier Pykhatchev, mais épargne son complice présumé, qui est ensuite mis en liberté par la fiancée du prétendant.



Ce roman, pauvrement imaginé, est fait de pièces et de morceaux, d'emprunts à diverses légendes et aux manifestes mêmes de Dimitri (1). Et les morceaux tiennent mal ensemble. Trois moines sont partis de Moscou; à Kiév, l'archimandrite du monastère de la *Piétchora*, Élisée, en compte quatre! En désaccord sur ce point avec eux-mêmes, les auteurs ne s'entendent pas ailleurs avec le patriarche Job. Au témoignage de celui-ci, après une série d'aventures, Grichka Otrépiev est devenu serf dans la maison d'un des Romanov, et les chroniqueurs veulent qu'en quittant la maison de ses parents, il ait immédiatement, et à l'âge de quatorze ans, pris l'habit de moine. Ces contradictions s'expliquent d'ailleurs aisément : en 1605, Job ignorait encore que le prétendant fût un tout jeune homme et, en 1606, cherchant à corriger sur ce point la bévue commise, les écrivains officieux tombent dans l'excès contraire, car, à leur compte, au moment où il parut chez Wisniowiecki, « le faux Dimitri » n'aurait eu que dix-sept ans! Job a parlé encore d'un séjour fait par Grichka Otrépiev au *Zaporojé*, d'où l'archimandrite Élisée aurait essayé de le ramener. L'auteur de l'*Izviét* nie ce voyage et accuse Élisée d'avoir favorisé le prétendant.

Nous sommes dans un labyrinthe d'assertions contradictoires ou inadmissibles, et nous ne saurions en échapper avec la découverte faite, dans la bibliothèque du monastère de Zagorov, en Volhynie, d'un livre portant cette inscription : « Donné par le prince Constantin d'Ostrog, en août 1602, aux moines Grégoire, Varlaam et Misaïl, » et une mention additionnelle qui identifie le moine Grégoire avec le tsar Dimitri (2). Ni l'inscription ni la mention ne sont de la main du prétendant, et l'auteur en reste inconnu.

Si, à défaut d'autres ressources, nous devons cependant tirer parti, pour une approximation historique, des indications qui nous sont ainsi offertes par la circulaire de Job, l'*Izviét* dit de Varlaam, l'ensemble des récits à caractère légendaire

(1) V. Berednikov, *Revue du M. de l'I. P. R.*, 1835, VII, 119.
(2) *Mémoires de la Soc. Archéologique de Saint-Pétersb.*, VIII, 12.



se rattachant à ces deux témoignages et enfin les documents officiels du gouvernement de Boris et du gouvernement de Chouïski, voici les données, très conjecturales toujours, qui s'en laissent déduire, avec une apparence au moins de vraisemblance et de probabilité.

Dans le district de Galitch, de la province de Iaroslavl, existait une famille ancienne, mais obscure et pauvre, de gentilshommes campagnards, les Nélidov-Otrépiév. L'un d'eux, Bogdan, avait un fils, Georges, en russe Iourii ou *Georgiï*, en diminutif *Iouchka*. Envoyé par son père à Moscou, pour y apprendre à lire et à écrire, le jeune homme montre de bonnes aptitudes pour l'instruction, mais se pervertit rapidement. Chassé de la maison d'un des frères Romanov, puis de celle d'un prince Tcherkaski, il se fait moine, en prenant le nom de Grégoire (d'après l'usage qui réclamait un prénom religieux commençant par la même lettre), en diminutif *Grichka*. Il avance rapidement, devient diacre et scribe distingué, d'abord chez l'archimandrite Paphnuce, puis chez le patriarche Job lui-même, mais il reste mauvais sujet. Provenant pour la plupart de sources à caractère pamphlétaire et intéressées à noircir ce bouc émissaire, les renseignements défavorables que nous possédons à son égard sont d'ailleurs sujets à caution. Peut-être convient-il d'en retrancher quelque chose.

Voilà un des héros du drame, et voici l'autre.

Les historiens les plus obstinés à confondre le prétendant avec Otrépiév n'ont pu se défendre contre l'évidence d'un dédoublement trop apparent du personnage, en qui ils s'évertuaient ainsi à réunir des traits de physionomie et des traits de biographie absolument inconciliables. Ils ont constamment vu deux Otrépiév, en imaginant les combinaisons les plus extravagantes pour ramener à l'unité cette dualité irréductible. Elle nous oblige à admettre qu'il y a eu, dans cette affaire, deux moines, absolument distincts, comme il y a eu deux élèves de Pétrarque, Jean Conversanus et Jean Malpaghino, longtemps confondus sous le nom de Giovanni de Ravenne.

En un endroit qui ne se laisse pas préciser, peut-être dans

ce même district de Galitch, s'est trouvé, vers la même époque, un garçon d'origine inconnue. Il a été amené à Moscou, ou plus vraisemblablement en une contrée du nord, où il a rencontré le fondateur du monastère de Viatka, saint Triphone, qui, à quatorze ans, l'a fait entrer en religion, au mépris des règles canoniques, ce qui semble indiquer que des raisons pressantes réclamaient cette précipitation. Le jeune moine va de monastère en monastère, mais ne s'arrête en aucun très longtemps, ce qui est pour faire croire encore qu'il fuit quelque danger, ou cherche à faire perdre sa trace et qu'il a des protecteurs puissants, l'aidant, dans un âge si tendre, à se déplacer si facilement et à trouver partout un bon accueil. Il séjourne un temps à Moscou, au monastère du Miracle, puis disparaît et reprend sa vie errante. Au monastère du Miracle, il a été frère lai (*kéléïnik*) du diacre Grégoire, et, avec l'arrivée de ce moine voyageur, une fermentation s'est aussitôt produite au sein de la confrérie. D'après un des premiers récits dont le prétendant a été l'objet, Grégoire se serait occupé, à ce moment, de recueillir des renseignements sur la mort du tsarevitch Dimitri. Quoi que le chroniqueur en ait pensé, le diacre, en prenant ce soin, ne pouvait avoir en vue que son *kéléïnik*, dont l'âge correspondait à celui du fils de Marie Nagaïa. Quelque temps après, il disparut à son tour, en gagnant la frontière polonaise, et les compagnons de cellule se rencontrèrent à Kiév.

Le gouvernement de Boris avait été alarmé déjà par ce qui se passait au couvent du Miracle. Il conçut maintenant une plus vive inquiétude, et, ne pouvant mettre la main sur les deux principaux coupables, il s'en prit à l'archimandrite Paphnuce, en l'exilant à Biélooziero. Mais déjà les fugitifs agissaient : Grégoire, ou Grichka, visitait le *Zaporojé*, où il laissait trace de son passage dans la bande de l'ataman Gerassim *l'Évangéliste*, puis faisait apparition chez les Cosaques du Don, et son compagnon se rendait à Ostrog d'abord, à Hoszcza ensuite, pour étudier, et enfin à Brahin pour aborder sa carrière de prétendant.



Pendant leur séjour commun à Kiév, le nom du frère lai se découvre. Un chroniqueur fait mention d'un moine *Léonide*, compagnon de Grichka; et Chouïski, de son côté, affirme qu'en commençant à se faire passer pour le tsarevitch Dimitri, Grichka a cédé son nom au moine Léonide, qui s'est prêté à cette substitution.

Reste à savoir qui était Léonide. Un imposteur préparé en Moscovie pour le rôle qu'il devait remplir si brillamment? C'est bien improbable. Pour réussir cette éducation, il eût fallu plus de savoir-faire qu'il n'y en avait dans tout l'empire de Boris. Cet imposteur n'aurait pu d'ailleurs être que conscient, car, à près de huit ans, âge auquel Dimitri lui aurait en mourant légué ce rôle, un enfant a déjà conscience de sa personnalité, s'il peut ne pas garder un souvenir précis de tout ce qui lui arrive. Or, la carrière entière du prétendant proteste contre une telle supposition. Il a montré, du commencement à la fin, une trop grande confiance dans sa destinée et dans ses droits, une trop entière aisance d'allures. Il n'a eu rien d'un comédien.

On a été jusqu'à supposer que Léonide pouvait être un des fils naturels du Terrible, ou l'enfant d'une des épouses de ce souverain. Contraintes à prendre le voile, les six ou sept femmes d'Ivan IV ne menaient sans doute pas, au couvent, une vie plus austère que celle dont la première épouse, également cloîtrée, de Pierre le Grand, Eudoxie Lapoukhine, devait, un siècle plus tard, donner l'exemple. Vrais ou supposés, les tsarevitchs se réclamant d'une telle origine pullulèrent à ce moment. Dans un de ses manifestes, le second faux Dimitri en allait bientôt compter onze! Au témoignage du plus savant des iconographes russes, M. Rovinski, le prétendant ressemblait à Ivan IV vieilli. Mais que valent les portraits que nous possédons de l'un ou de l'autre? En regardant celui du « faux Dimitri », œuvre de Lucas Kilian, un historien a eu l'impression que « personne n'aurait été tenté de prêter de l'argent à un individu d'aussi mauvaise mine » (1). Mais quoi! la Mos-

(1) Kostomarov, *Antiquité russe*, 1876, XV, 5.



covie n'a-t-elle pas mis tous ses trésors aux pieds et sa fortune entière entre les mains de ce brigand! Et Kilian n'a jamais vu son modèle.

Le prince Mstislavski a été aussi l'objet d'une imputation de paternité, hasardée à l'aventure — à cause de la croix exhibée par le prétendant et d'une légende d'après laquelle il aurait été recueilli, en Pologne, par ce descendant de Guédymine, exilé sous Ivan IV. Mais aucun Mstislavski n'a jamais été en Pologne, et, frappé d'exil en 1585, le prince Ivan Fédorovitch est mort, l'année d'après, au monastère de Saint-Cyrille de Biélooziero (1).

Le prétendant n'était pas Grichka Otrépiév : aujourd'hui, comme il y a vingt ans, ce point reste acquis à l'histoire, et il n'a pu faire doute aux yeux de tous ceux qui ont vu le véritable ex-diacre dans le camp même de Dimitri. Car le prétendant ne s'est pas refusé à cette autre confrontation. Sur le chemin de Moscou, il a fait venir l'incorrigible vagabond à Poutivl, et l'a emmené avec lui, le montrant à tous. On a imaginé qu'il avait choisi un autre moine pour ce rôle. On a supposé qu'à Kiév déjà, Grichka avait *ordonné* à un de ses compagnons de prendre le nom d'Otrépiév (2). Comme s'il avait pu donner des ordres à ce moment! Mais, de Poutivl, Grichka a suivi le prétendant victorieux à Moscou. Pouvait-on manquer d'y reconnaitre la substitution, si elle s'était produite? Toujours mauvais sujet, l'ancien domestique des Romanov s'est fait bientôt après expulser de la capitale, et où a-t-il été envoyé par le prétendant devenu tsar? A Iaroslavl, c'est-à-dire dans un pays où tout le monde encore était à même de faire la distinction entre un faux Otrépiev et un vrai.

Pour le reste, il n'y a rien de certain. Nous sommes réduits à des probabilités, que j'ai indiquées déjà et qui ressortiront davantage de la suite de mon récit. Comme pour la personna-

(1) Karamzine, *Histoire de Russie*, XI, 178.

(2) Le même, *ibid.*, XI, II. 75. Comp. Platonov, *Anciens récits*, p. 36. Karamzine a été trompé par une interpolation à laquelle il n'a pas pris garde.



lité du prétendant, il faut s'en contenter aussi pour celle des protecteurs mystérieux qu'il a trouvés avant son apparition en Pologne. Longtemps incriminés à cet égard, Polonais et Jésuites sont généralement mis hors de cause aujourd'hui, même en Russie, et avec raison ainsi qu'on le verra. Le prétendant lui-même a indiqué entre autres les *diaks* Chtchelkalov comme l'ayant fait échapper à la mort; et le second « faux Dimitri » a nommé Vassili Chtchelkalov, Biélski et Klechnine. Ces mêmes noms se retrouvent dans le récit de l'envoyé anglais, Thomas Smith. En 1591, l'omniscient et tout-puissant André Chtchelkalov jouissait encore de la faveur de Boris Godounov. On peut admettre qu'il se soit entendu avec le favori soit pour mettre à l'ombre et garder en lieu sûr l'encombrant tsarevitch, ou pour lui substituer et tenir en réserve un autre prétendant. Mais on peut supposer aussi qu'inquiet déjà de son avenir et nourrissant pour Boris une hostilité, si clairement manifestée dans ses négociations secrètes avec l'envoyé de la cour de Vienne, le *diak* ait agi indépendamment. Après sa disgrâce, en 1594, n'ayant plus le bras assez long, il aurait fait prendre l'habit à son protégé, pour le cacher plus facilement, et au risque de ne pouvoir plus, comme candidat au trône, mettre en avant qu'un défroqué.

Mais ce ne sont peut-être que des conjectures chimériques, comme c'en est une assurément d'imaginer, avec quelques historiens, une entente, qui serait intervenue, à Ouglitch même, entre les Nagoï et les princes apanagés de la maison de Rurik, représentés par Chouïski. Étrange accord, qui, pour les parents du tsarevitch, se serait traduit par la prison, le séjour dans les chambres de question et l'exil!

Ultérieurement, supportant avec impatience le triomphe de Godounov et la ruine de leurs propres ambitions, il est possible que les Chouïski se soient entendus avec les Romanov, et, de ce côté, en devenant brûlant, le terrain se prête mieux à des hypothèses rationnelles. Ayant joué un grand rôle dans l'histoire du vrai ou du faux Dimitri, le couvent de Jeleznyï

Bork était situé non loin de Domnino, propriété des Chestov. Nous savons que Féodor Romanov, le futur patriarche Philarète, avait été contraint à prendre femme dans cette famille. Compagnon probable de Dimitri, s'il n'était Dimitri lui-même, Grichka a servi chez un Romanov, et la fuite du prétendant en Pologne se rencontre chronologiquement avec la disgrâce des Romanov et de Biélski, un des protecteurs présumés de Dimitri. Misaïl Povadine et Varlaam, les deux compagnons de Grichka Otrépiév dans le pèlerinage de Kiév, avaient, d'autre part, leurs entrées dans la maison des Chouïski. Pour le correspondant anonyme, dont une lettre datée d'Arkhangel le 4 juillet 1605 s'est conservée dans les archives de Florence (1), — un membre peut-être de la colonie vénitienne établie dans le port septentrional à la fin du seizième siècle — ce sont bien « les grands du pays » qui, devinant les projets de Godounov, ont trouvé le moyen de mettre en sûreté le fils cadet du Terrible (2).

En 1602, jeté dans un cachot, Féodor Romanov ne souhaitait plus qu'une prompte mort à sa femme et à ses enfants et déclarait ne vouloir songer à autre chose qu'au salut de son âme. En 1605, le prétendant pénétrant en Moscovie à la tête d'une armée victorieuse, brusquement l'attitude et le langage du moine involontaire subissent un changement complet. Il chasse en le menaçant du bâton son compagnon de cellule, Irinarque, qu'on a chargé de le surveiller. Il ne veut plus observer la règle. Il rit constamment, sans qu'on sache pourquoi. Il parle de reprendre sa vie d'autrefois. Il se promet de retrouver bientôt ses faucons et sa meute de chiens courants. Les moines essayant de le chapitrer, il s'emporte, les insulte et leur crie : « Vous verrez ce que je serai avant peu (3) ! »

(1) *Bibl. Hist. Russe*, VIII, 63. Plus anciennement publiée dans *Viaggi di Moscovia*, Viterbo, 1658.

(2) Voy. Ouspiénski, *Revue du M. de l'I. P. R.*, octobre 1884, p. 325. Comp. Adelung, *Uebersicht*, II, 163.

(3) *Actes Hist.*, II, 38, 51, 54, 64.

Il y a là des indices sérieux, auxquels il ne manque peut-être que l'appoint de quelques documents détruits, — ou trop bien gardés. S'il ont échappé à la destruction, le jour est sans doute proche où on ne craindra plus de les livrer à la publicité. Aucun intérêt respectable n'a rien à en redouter. En admettant même que les Romanov y aient trempé, l'intrigue, dont le prétendant est sorti, a eu la Moscovie tout entière, ou peu s'en faut, pour complice. On peut dire que, d'une façon plus ou moins active, toutes les classes de la société y ont participé. Les éléments démocratiques, le clergé et les *diaks*, s'unissaient là aux couches inférieures de la noblesse par les Otrépiév et les Povadine, aux couches supérieures par les Romanov et les Biélski et aux couches supérieures par les Chouïski; ils ralliaient dans une vaste conspiration de dégoût et de haine tous les mécontents, la foule anonyme des exilés ou des fugitifs, dont Palitsyne comptait vingt mille en Ukraine et en Pologne; et ils remuaient, enfin, les masses populaires, où s'agitait le *Kazatchina*. En même temps, donnant asile aux uns et aux autres, recueillant les proscrits, les condamnés en fuite et les simple vagabonds, le réseau de monastères, dont le pays se couvrait déjà, a favorisé le complot et entretenu l'agitation dans l'ombre discrète de cette Russie souterraine, qui aujourd'hui encore abrite tant de mystères!

Quelle a été au juste la part de chacun de ces éléments dans la préparation du mouvement insurrectionnel, qui s'est converti en révolution et auquel le prétendant, quel qu'il fût, n'a fait que servir de prétexte, il serait téméraire de vouloir le préciser. En 1601, exilés, Féodor et Vassili Romanov accusaient ouvertement les boïars d'avoir causé leur perte (1). Et c'est comme cela qu'on a pu ne voir en eux que des complices involontaires du soulèvement provoqué en partie par leur disgrâce (2). Le but poursuivi de part et d'autre reste également obscur. Dans la pensée des Romanov et de leurs amis, le prétendant n'était peut-être qu'un instrument pour renverser

(1) *Actes Hist.*, II, 38, 41, 51.
(2) Biélov, *Revue du M. de l'I. P. R.*, août 1873.

Godounov. Après l'événement, ils gardaient la ressource de mettre cet outil de côté, en criant au *défroqué*, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire, en effet. Mais, si Dimitri était un imposteur, les auteurs de l'imposture ne devaient-ils pas avoir également le moyen de la proclamer au moment voulu et de l'établir contre toute contestation possible? Or ils ne l'ont même pas essayé, ainsi qu'on le verra! Et c'est un des arguments les plus décisifs en faveur de l'authenticité du « faux Dimitri ». J'aurai l'occasion d'en indiquer d'autres.

Quant aux arguments contraires, ils se reduisent vraiment à peu de chose. Après le témoignage de Varlaam, celui du prince Katyrev-Rostovski, auteur d'un récit tout aussi confus (1), n'est guère plus concluant. Signataire de la charte d'élection de Boris Godounov et beau-frère du tsar Michel Romanov, ce chroniqueur ne pouvait éviter de conclure à l'identité du prétendant avec Otrépiév. Voici un exemple de son argumentation : en arrivant au trône, Dimitri a exilé le patriarche Job, chez qui Grichka avait servi ; c'est donc qu'il craignait d'être reconnu par lui. Mais dénoncé par le pontife et anathématisé, Dimitri n'avait-il pas d'autres excellentes raisons pour le frapper?

Au témoignage de l'archevêque Arsène (2), deux archimandrites du couvent du Miracle partagèrent le sort du chef de l'Église russe. Est-ce, comme on l'a supposé, parce que Dimitri redoutait encore une dénonciation de leur part? Mais aucun de ces archimandrites n'était Paphnuce, le seul dont l'ancien hôte du fameux couvent eût dû, pour cette raison, éviter la rencontre.

Après la chute de Dimitri, le roi de Pologne s'est, à plusieurs reprises, porté témoin contre son authenticité. Mais, en l'accueillant précédemment à Cracovie et en lui faisant épouser la fille d'un de ses favoris, il avait laissé supposer un autre sentiment. Et son témoignage, dans le second cas, se trouvait

(1) Compris dans un des chronographes publiés par Popov, *Recueil*, Moscou, 1869.

(2) Même *Recueil*, p. 212 et *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 652.



sujet à caution. Assassiné une seconde fois et pour de bon, Dimitri reparaissait à ce moment sur la scène, sous la figure d'un prétendant nouveau, et son ancien hôte de Cracovie devenait à son tour candidat au trône de Moscou. Derrière le souverain, son chancelier, Léon Sapieha, ancien partisan zélé de Dimitri et maintenant son détracteur, montrait en même temps et pour les mêmes raisons une mobilité de conviction dont aujourd'hui encore les historiens nous offrent l'exemple plus surprenant.

Comme le silence, prétendûment gardé par Dimitri au sujet de ses aventures antérieures à l'apparition en Pologne, on a invoqué aussi celui de son beau-père. Ni devant les boïars moscovites, au lendemain de la catastrophe qui mit fin à la carrière du prétendant, ni plus tard devant la Diète polonaise, Mniszech n'aurait été capable de produire aucune preuve en faveur de l'origine revendiquée par son gendre. Mais qu'en savons-nous dans le premier cas? Les déclarations du palatin n'ont été recueillies, à Moscou, que par des auditeurs assurément suspects et elles se trouvent consignées dans des documents qui, émanant du gouvernement de Vassili Chouïski, ne le sont pas moins (1). A Varsovie, d'autre part, Mniszech pouvait être engagé à se taire par d'autres raisons, entièrement personnelles. Il venait de traiter avec le second Dimitri, un imposteur avéré celui-là, et il prétendait faire valoir devant le nouveau gouvernement moscovite la créance ainsi obtenue. Il avait donc intérêt à confondre, dans un même aveu de crédulité également abusée, les deux aventures successivement exploitées par lui.

Dernier argument : en 1671, les Otrépiév ont demandé à abandonner un nom difficile à porter. Cela prouve-t-il autre chose sinon que les heureux successeurs de Dimitri avaient réussi à imposer au public une croyance qui les servait?

Ma conclusion est celle-ci : à l'heure actuelle, l'authenticité du premier « faux Dimitri » ne peut être démontrée scien-

(1) *Recueil des documents d'État*, II, n° 140.



tifiquement. Elle ne repose que sur des probabilités ; mais celles que j'ai fait valoir paraîtront fortifiées, je pense, dans les pages qui vont suivre. La thèse contraire, aujourd'hui comme il y a vingt ans, n'est fondée que sur des données notoirement inexactes, ou insuffisantes, ou absurdes.

Revenons maintenant aux débuts romanesques de cette singulière destinée.

III

LE ROMAN DE DIMITRI. — MARYNA MNISZECH

C'est en l'entourant déjà d'un appareil en rapport avec le rang par lui réclamé, brillant équipage et suite nombreuse, que, à une date ne se laissant pas préciser, vers la fin de 1603 probablement, Constantin Wisniowiecki conduisit son protégé à Sambor, chez son beau-père, Georges Mniszech. Il y avait pour le prétendant beaucoup à gagner mais aussi quelque chose à perdre, dans le contact ainsi pris avec cette famille. Fort bien en cour, les Mniszech joignaient à cette situation privilégiée une impopularité égale — et amplement méritée. C'étaient des nouveaux venus, d'origine tchèque. Le père de Georges, Nicolas, avait passé en Pologne, de Moravie, vers 1540. Il apportait un nom doté d'une illustration douteuse dans les annales de l'empire et une fortune plus certaine, acquise au service du roi de Bohême, Ferdinand. En l'alliant à une des familles aristocratiques de Pologne, un mariage avantageux avec la fille du castellan de Sanok, Kamieniecki, lui ouvrit accès aux plus hautes dignités du pays. Il fut promptement grand chambellan. Comme ses ancêtres, ses descendants ne brillèrent jamais dans les charges militaires. Les deux fils du transfuge, Nicolas et Georges, ne firent que végéter à la cour de Sigismond II, jusqu'au moment où la mort d'une femme tendrement aimée, Barbe Radziwill, détermina un changement profond dans l'humeur de ce souverain. En cherchant des distractions à sa douleur, le roi tomba

dans la superstition et dans la débauche, et les Mniszech révélèrent alors leurs talents. Courtiers diligents et proxénètes habiles, ils procurèrent à leur maitre inconsolable des évocateurs d'esprits et des magiciens, des maitresses et des aphrodisiaques. Dans un couvent de bernardines, où elle était élevée et où il pénétrait sous un déguisement féminin, Georges découvrit même une jeune beauté, qui, portant le nom de Barbe, ressemblait merveilleusement à la défunte reine et qui se laissa engager à évoquer d'une façon encore plus réelle les charmes d'une compagne tant regrettée. Fille d'un simple bourgeois du nom de Giza, elle eut un palais pour demeure, et, deux fois par jour, l'auteur de sa fortune allait l'y chercher pour l'amener au roi (1).

A ce métier, il gagna la charge d'écuyer tranchant et le commandement du château royal, où il s'employait aussi à surveiller les autres maitresses du souverain qui s'y trouvaient installées. De concert avec son frère, il réussissait en même temps à obtenir la haute main sur la plupart des affaires et surtout à disposer de la cassette royale. Mais les deux frères s'enrichirent surtout au moment de la mort du roi. Épuisé par les excès de toute nature, très souffrant déjà, Sigismond s'était rendu, avec quelques intimes seulement, au château de Knyszyn, en Lithuanie. Les Mniszech et leur belle protégée étaient du voyage, comme de raison. Dans la nuit qui suivit le décès, ils firent partir du château un certain nombre de caisses bien remplies. Le pillage par eux organisé fut si complet qu'on ne trouva pas de quoi vêtir décemment le corps de l'auguste défunt !

C'est du moins ce qu'on racontait, d'un bout de la Pologne à l'autre, quelques semaines après l'événement, et le scandale eut un retentissement tel qu'à la Diète qui suivit, un débat public fut soulevé à ce sujet, où les accusés ne paraissent pas avoir réussi à se justifier. Ils échappèrent pourtant aux poursuites réclamées et à l'obligation de rendre gorge, grâce à des

(1) Orzelski, *Histoire de l'interregne*, I, 66 et suiv. ; II, 234.



protections puissantes. Palatin de Cracovie, grand maréchal de la couronne et beau-frère des deux coquins, Jean Firlej s'employa victorieusement à étouffer l'affaire. Les Mniszech restèrent riches, méprisés et importants. Sous l'austère et probe Bathory, Georges fut tenu à l'écart et dut se contenter de la castellanie médiocre de Radom. Mais l'avènement de Sigismond III rendit à la famille une partie de ses anciens avantages.

Approchant maintenant de la cinquantaine, portant sur un corps replet et sur un cou épais et court d'apoplectique une tête longue, un menton proéminent et des yeux bleus au regard fourbe, Georges était un parfait courtisan. Des manières obséquieuses, unies à une grande facilité de parole, le servirent utilement. Il parla pour le roi, qui se taisait volontiers. Il se fit valoir encore mieux par une ostentation habile de haute piété. Ayant obtenu successivement l'*économie* royale de Sambor, le palatinat de Sandomierz et la starostie de Lemberg, il bâtit, à Sambor, un couvent de dominicains et un autre de bernardins à Lemberg, en même temps qu'il offrait dix mille florins pour la construction d'un collège de jésuites dans cette dernière ville. Il partageait savamment ses libéralités entre les trois ordres influents et ne négligeait pas pour cela de fortifier sa position par des alliances contractées de préférence avec des familles protestantes. Tenues en quarantaine par le monde catholique et par cela même plus accessibles, celles-ci offraient des partis plus avantageux. Le mari d'une des sœurs du palatin, Firlej, était calviniste. Son autre sœur épousait l'arien Stadnicki. Lui-même avait épousé Hedwige Tarlo, dont le père et les frères étaient également des ariens obstinés.

Les sinécures dont il jouissait lui donnaient de gros revenus, d'autant plus considérables que, administrateur de Sambor, il oubliait volontiers de présenter ses comptes. Malgré cela et en dépit de ses rapines antérieures, il devenait besogneux, s'endettait rapidement. Amas de constructions informes mais vastes, le château de Sambor, dans une jolie

situation sur la rive gauche du Dniester, était une résidence somptueuse à la mode polonaise. Simple bourgade aujourd'hui avec une population de juifs sordides, la ville avait alors une importance militaire; fortifiée en partie, protégée par des ravins et de gros murs d'enceinte, elle servait de poste avancé contre les Tatars. Le *château* comprenait quatre corps de bâtiment distincts : palais du roi, palais de la reine, « maison haute » ne contenant qu'une salle à manger spacieuse et « grande salle », dans un pavillon indépendant. Cette disposition se retrouve aujourd'hui encore dans quelques résidences de l'aristocratie polonaise. Comme Leurs Majestés ne venaient jamais à Sambor, l'*économe* disposait librement de tous ces locaux, ainsi que de leurs dépendances immenses; maisons d'habitation, cuisines, remises, caves, écuries, entourées de grands jardins (1); et il y menait une vie luxueuse — désagréablement troublée, à l'époque de l'apparition du prétendant, par l'importunité des créanciers et les visites, de plus en plus fréquentes, des huissiers et des recors.

Pour se tirer d'embarras, à défaut d'emprunts nouveaux à la cassette royale, maintenant mieux gardée, Sigismond étant un maître bienveillant mais relativement parcimonieux, l'administrateur de Sambor n'avait trouvé, en dernier lieu, qu'un seul expédient : le placement avantageux de ses filles, auxquelles il ne donnait pas de dot mais pour lesquelles il s'ingéniait à trouver des maris bien rentés et complaisants. C'est ainsi que l'aînée, Ursule, était devenue la femme de Constantin Wisniowiecki, homme fort capable de secourir un beau-père en détresse. La cadette, âgée de dix-huit ou dix-neuf ans à ce moment, attendait encore un époux. Elle s'appelait Marie, ou Maryna (2).

Tel était le milieu où son étoile hasardeuse faisait pénétrer le fils présumé du Terrible.

(1) Turkawski, *Revue de Lemberg*, XXIII, 16; comp. Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 57.

(2) C'est à tort que Kostomarov et d'autres historiens ont donné Maryna pour l'aînée des *deux* filles de Mniszech. Il en eut *cinq*, en réalité, et autant de fils. Voy. Niesiecki, VI, 436, note.



On devine aisément quels horizons séduisants cette apparition dut ouvrir devant le grand seigneur aux abois. Nul doute que, habituellement exagérées dans l'imagination des hommes de ce temps, mais l'emportant certainement sur celles du trésor de Knyszyn, les richesses du Kreml n'eussent aussitôt ébloui ses yeux avides et inquiets, en un mirage plein de promesses. Dimitri recouvrant la couronne de ses pères, c'était la fortune assurée pour qui saurait se ménager une bonne place à la source de ce Pactole lointain.

Une lacune se rencontre malheureusement ici dans les renseignements que nous possédons. Comment s'est ébauché le roman merveilleux qui, mieux que toute autre combinaison, devait faire une réalité du rêve conçu par le châtelain de Sambor et donner à ses espérances la plus solide garantie, nous l'ignorons absolument. Le prétendant a-t-il, lui premier, porté les yeux sur la belle-sœur du prince Wisniowięcki? A-t-il reçu des encouragements du père, ou de la fille elle-même? Nous sommes encore réduits aux conjectures. Maryna passait pour jolie, et, à cet égard, nous devons aussi nous en rapporter à la légende, car les portraits qui nous ont été conservés n'en disent rien. Le front haut, le nez d'épervier et le menton aigu du palatin y accompagnent désagréablement une bouche mince aux lèvres pincées, qui ne semble pas avoir été faite pour appeler les baisers. D'assez beaux yeux en amande, sous des sourcils gracieusement arqués, donnent seuls quelque agrément à cette figure sèche et dure. Mais ces portraits — je parle de ceux qui sont ou paraissent authentiques — ont représenté uniformément la *tsarine de Moscovie,* manteau de cour sur les épaules, diadème en tête; et, préoccupés de faire valoir l'apparence majestueuse de leur modèle, les peintres ont peut-être négligé ses attraits naturels. Dimitri était certainement laid. Descriptifs ou graphiques, tous les témoignages sont d'accord sur ce point. Mais, en dehors du prestige attaché à son passé mystérieux et à l'avenir qui paraissait s'ouvrir devant lui, il avait quelques-unes des qualités qui, auprès de la plupart des femmes, sont un

élément d'irrésistible séduction : l'audace, la fougue d'une jeunesse ardente et forte, le courage moral et l'adresse physique. Il y ajouta l'argument suprême : l'amour ! Dans l'union de ces deux êtres, voués à la plus magnifique et la plus tragique destinée, Georges Mniszech n'a assurément fait entrer que du calcul; sa fille rien d'autre, selon les apparences, qu'une violente ambition. Le prétendant, lui, y a mis toute son âme. Si, en effet, à Sambor cette alliance pouvait lui paraître avantageuse et propre à servir ses intérêts, elle devait, à Moscou, se convertir en une chaîne non seulement lourde à porter, mais infiniment dangereuse. Elle a certainement, dans une très large mesure, compromis son succès et préparé sa perte. Or, maître de la briser, il n'y a pas songé un instant. Il a subi une fatalité dont la plupart des grands ambitieux ont connu le charme et le poids. Il a eu sa Maryna, comme Antoine sa Cléopâtre, et, plus près de nous, Napoléon III son Eugénie.

Des influences religieuses ont probablement joué un rôle accessoire dans ce rapprochement. Fille d'un père dévot, Maryna était pieuse, et, si Dimitri à ses pieds lui offrait l'espoir d'une couronne, de quelles promesses, plus glorieuses encore, un tel mariage ne semblait-il pas le gage pour l'Église catholique ! Aussi n'a-t-on pas manqué de faire intervenir les jésuites dans la formation de ce lien fatidique. Mais il n'y avait pas de jésuites à Sambor (1) ! On peut affirmer avec certitude qu'avant son arrivée à Cracovie, Dimitri n'a rencontré aucun membre de la déjà célèbre et puissante compagnie. Elève des jésuites? Non, certes! Nulle trace, chez lui, de l'instruction scholastique ou du fanatisme religieux qu'un séjour au collège des Pères n'eût pas manqué de lui inculquer. Un élève des jésuites se fût montré incapable de signer *In Perator!* Pour un homme qui aurait passé son enfance dans les maisons d'éducation de Pologne ou d'Italie, l'auteur de cette bévue parlait par contre trop bien le russe. En matière

(1) Voy. Pierling (*Rome et Démétrius*, p. 8 et suiv.), rectifiant l'erreur de Cill (*Istoria delle solevazioni*, Pistoia, 1627), propagée par Karamzine et Soloviov.



religieuse, d'autre part, il devait montrer toujours une tolérance frisant le scepticisme. Tsar orthodoxe, converti en secret au catholicisme, il aura pour secrétaires et confidents intimes deux protestants!

C'est dans un couvent de bernardins, où elle faisait de fréquentes et longues stations, que Maryna a pu se laisser suggérer l'idée de ménager à la catholicité, par le don de sa personne, le plus éclatant des triomphes. Mais les rapports personnels de Dimitri avec ces moines semblent avoir été bornés à des discussions religieuses, qui ne faisaient que préparer le terrain pour des convertisseurs plus experts et à des confidences dont l'amour naissant du prétendant pour la fille du palatin de Sandomierz était l'objet. Sur l'un et l'autre thème, le curé de Sambor, Pomaski, abbé de cour, chanoine et secrétaire royal, prêtait l'appui de sa parole onctueuse au père Anserinus, que les écrivains ecclésiastiques du temps nous présentent comme un théologien consommé, mais dont le nom ou le surnom (Anserinus, en polonais *Gasior* ou *Gasiorek,* veut dire *jars* ou *dame-jeanne*) évoque invinciblement à nos yeux l'image légendaire du bernardin polonais, buveur héroïque et trousseur incomparable de cotillons.

Il n'y eut pas, à ce moment, de fiançailles célébrées à Sambor, ni même, semble-t-il, d'accord définitif en vue de l'union projetée. Mais, du fait même de ce projet, encore subordonné à des combinaisons politiques pour l'essai desquelles un voyage s'imposait à Cracovie, l'entreprise du prétendant prenait une autre tournure. Derrière le palatin de Sandomierz on devinait le roi, et déjà le gendre présomptif du courtisan influent était sur le point de posséder une armée. Dès le mois de janvier 1604, nous avons nouvelle de détachements s'organisant, pour soutenir sa cause, à Loubny, résidence du prince Michel Wisniowiecki. Du Don, où Grichka Otrépiév avait peut-être passé, arrivaient en même temps des députés cosaques, chargés de s'entendre avec le tsarevitch. C'était aller trop vite en besogne. Sur un rapport envoyé à Cracovie, une circulaire royale prescrivit en effet, bientôt,



aux starostes de l'Ukraine d'empêcher ces rassemblements, et un commissaire de Sa Majesté, Jacques Mycielski, fit saisir les émissaires cosaques (1).

Dans la situation où il se trouvait, moins que tout autre seigneur polonais, Georges Mniszech pouvait songer à tenir une pareille gageure. La pensée de confier à une poignée de Cosaques et de Tatars l'avenir de sa fille avec ses ambitions naissantes ; l'idée d'une chevauchée aventureuse en Moscovie, escomptant l'appui problématique d'un soulèvement populaire et bravant la résistance certaine d'une organisation militaire dont Bathory avait eu tant de peine à triompher, ce dessein, propre à séduire l'imagination et le tempérament d'un Wisniowiecki, devait aussi, à première vue, paraître pure folie aux yeux froids et calculateurs du père de Maryna. Il crut découvrir une autre voie et des éléments de succès moins aléatoires. Après Zamoyski, dès le mois de novembre 1603, le Roi venait d'exprimer la curiosité de voir Dimitri à Cracovie (2). Cette expérience, devant laquelle Wisniowiecki avait reculé, Georges Mniszech résolut de la tenter, en essayant de lier partie avec Sigismond et avec la Pologne.

IV

LE PRÉTENDANT A CRACOVIE

Deux des plus grands personnages du pays, le premier de tous, Jean Zamoyski lui-même et le futur vainqueur des Suédois, Jean-Charles Chodkiewicz, engageaient le Roi à ne pas se mêler de cette affaire. C'était, ainsi que je l'ai indiqué déjà, le parti le plus sage. On n'a pas assez compris jusqu'à présent que l'authenticité de Dimitri ne pouvait être que le dernier souci pour ceux des Polonais qui, dans cette aventure, consultaient l'intérêt seul de leur patrie. Rétablir à Mos-

(1) Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 26.
(2) Pierling, *Rome et Démétrius*, p. 175.

cou une antique et glorieuse dynastie, c'était notoirement faire les affaires de la Moscovie et non celles de la Pologne. Mais, s'il devait, constitutionnellement, prendre l'avis de Zamoyski et de Chodkiewicz, le roi avait d'autres conseillers moins officiels qu'il écoutait plus volontiers. Son entourage était composé principalement de personnages de second plan, courtisans marchant sur les traces de Nicolas et de Georges Mniszech, Polonais domestiqués comme André Bobola, Bernard Maciejowski et Sigismond Myszkowski, ou mercenaires étrangers, comme l'Allemand Wrader et l'Italien de la Cola. Ajoutons au nombre la maîtresse de cour de la reine, Ursule Gienger, appelée communément à l'allemande *Meierin*. Largement ouvert aux intrigues de toute nature, ce petit monde subissait fortement, avec le souverain lui-même, l'influence des jésuites, du Père Bartsch, en particulier, le confesseur de Sa Majesté. Or l'attention des Pères avait été éveillée par les nouvelles qui arrivaient de Sambor, et, à leurs yeux, le problème qu'elles évoquaient prenait un tout autre aspect.

Vrai ou faux, un tsarevitch converti pouvait devenir d'une ressource inestimable. Pour peu qu'il arrivât à Moscou, les sociétaires de Jésus auraient chance d'y entrer derrière lui. Sigismond se laissait en outre inspirer par des considérations plus personnelles. Catholique ardent, il eût été capable peut-être de sacrifier la Pologne à la possibilité de mettre la Moscovie dans la giron de l'Église romaine. Mais en Suède il venait de perdre un double patrimoine, où ses intérêts politiques et les intérêts religieux chers à son cœur étaient également en jeu. Pour le reconquérir, après avoir négocié sans succès une entente avec Godounov, comment n'eût-il pas été tenté de renouveler l'essai avec un rival du parvenu couronné ? Un obstacle s'interposait : la trêve récemment consentie, à Moscou, pour vingt ans. Mais, si le prétendant était le fils authentique d'Ivan IV, ou *si on pouvait le croire*, le pacte, contracté avec un usurpateur, ne devenait-il pas caduc ?

Bien que le nonce Rangoni se soit, assure-t-il, refusé ulté-

rieurement à convoquer un conseil de jésuites pour discuter ce point délicat (1), il est extrêmement probable que des encouragements, tout au moins, n'ont pas fait défaut, de ce côté, au scrupuleux monarque. Sigismond ne se serait sans doute pas décidé autrement à porter le débat devant un autre aréopage, dont l'autorité, en l'absence de la Diète, balançait et pouvait même mettre en échec la sienne, dans ce singulier pays, qui, tout en ayant un roi, affectait de plus en plus les formes excentriques du régime républicain. En demandant l'envoi de Dimitri à Cracovie, Zamoyski ne voulait sans doute que mettre la main sur le tsarevitch et couper court ainsi à une aventure. En entamant, au mois de février 1604, une correspondance officielle avec ses sénateurs, le roi fit tout autre chose : il ouvrit publiquement une enquête *de commodo et incommodo* sur la question de l'appui à donner à cet aventurier (2).

Les avis des pères conscrits de la république ne furent pas partagés, ainsi qu'on l'a affirmé (3). Sur les deux points essentiels : authenticité de Dimitri et participation éventuelle de la Pologne à son entreprise, Sigismond recueillit un avis négatif, *à l'unanimité*, moins deux voix. Encore ne connaissons-nous l'opinion contraire du palatin de Cracovie, Nicolas Zebrzydowski, que par une lettre du nonce Rangoni, écrite postérieurement, à une époque où ce grand seigneur, brouillon fameux et ouvrier futur d'une guerre civile, a pu se rallier à une cause ouvertement patronnée alors par les jésuites (4). Parmi les réponses des sénateurs qui nous sont parvenues, une seule est favorable à l'authenticité du prétendant, et c'est

(1) Pierling, *Rome et Démétrius*, p. 185 ; comp. le même, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 63. Ainsi que l'indique la date de la lettre de Rangoni, 24 avril 1604, ce projet de consultation a précédé l'appel fait par le roi aux sénateurs et ne l'a pas suivi, comme l'admet le P. Pierling dans son second ouvrage.

(2) Un exemplaire de la circulaire du roi, daté du 18 fév. 1604 se trouve à la Bibl. de Saint-Pétersb., *Autogr.*, 63, t. II, f. 22 ; il a été publié plusieurs fois : en polonais dans la *Corresp. de Zolkiewski*, p. 127 ; en russe dans l'*Antiquité Russe*, XXI, 1878 (article de M. Ptaszycki).

(3) P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 63.

(4) 13 mars 1604, P. Pierling, *Rome et Démétrius*, p. 178.

celle d'un prélat, Jean Tarnowski, archevêque de Gniezno. Encore comporte-t-elle un corollaire dont l'évêque de Plock, Albert Baranowski, se fait l'interprète éloquent : l'origine royale du tsarevitch fût-elle reconnue, on doit se désintéresser de sa cause, pour conserver la paix, et surveiller étroitement cet étranger, en faisant obstacle à ses relations avec les Cosaques. Si tous les sénateurs ne se prononcent pas pour l'abstention complète, et c'est cependant l'opinion qui prévaut et à laquelle l'archevêque de Gniezno se rallie lui-même, les plus audacieux proposent seulement de se servir du « faux Dimitri » pour inquiéter Godounov, et, seul de son avis, Jean Ostrorog conseille d'expédier le prétendant à Rome, avec une pension. Tous, enfin, renvoient la décision définitive à la Diète, ou à une réunion plénière du Sénat (1).

C'était la voix de la Pologne raisonnable, celle, incontestablement de l'intérêt national sagement compris, — bien qu'assurément les auspices sous lesquelles se présentait le prétendant, sa qualité de protégé et — on ne l'ignorait sans doute pas — de futur gendre de Georges Mniszech dussent être pour quelque chose dans cet accord presque parfait, et si exceptionnel, d'idées et de sentiments.

Or, c'est au lendemain de cette manifestation de mauvais augure que, dans les premiers jours de mars, le palatin de Sandomierz et son protégé arrivèrent à Cracovie.

Georges Mniszech était un habile homme et il en donna la preuve en faisant bonne mine à si mauvais jeu. Le proverbe polonais *czapka, chlebem i sola ludzie ludzi niewola* (c'est par le bonnet, le pain et le sel que les hommes gagnent les hommes) n'a reçu en aucun pays une application mieux justifiée. Le père de Maryna débuta par un banquet offert à ses collègues du Sénat présents à Cracovie. La figure et la prestance de Dimitri y firent merveille, et, bien qu'il évitât encore de se compromettre avec le prétendant, présent à la fête, Rangoni en fut lui-même frappé, ainsi que nous avons vu. Tout en

(1) Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 34.

abreuvant ses convives avec les meilleurs crus de Hongrie, l'amphitryon ne manqua pas aussi de faire valoir les arguments qui se multipliaient en faveur du tsarevitch. Celui-ci montrait maintenant, dans sa suite, un grand nombre de Moscovites, hommes de condition, dont l'attitude servile constituait un éclatant témoignage. A de nouveaux députés envoyés par les Cosaques du Don, avec des offres de service, se joignaient des recrues arrivant de tous les coins du pays. De Moscou même le prétendant recevait, assurait-on, sous la signature des plus hauts personnages, des lettres pleines d'encouragements (1).

Si persuasives qu'elles fussent, — et elles paraissent avoir produit un certain effet, — ces démonstrations n'atteignaient cependant pas le but essentiel visé par Mniszech. Plus ou moins gagnés à l'idée qu'ils avaient devant eux le vrai tsarevitch, les convives du palatin ne s'en montraient pas mieux disposés à épouser sa cause ; et il était à prévoir que la Diète partagerait leurs répugnances. Restait le roi ; et de ce côté on devine que protecteur et protégé avaient des chances autrement favorables. Dimitri se montrait disposé décidément à embrasser le catholicisme. De Sambor l'abbé Pomaski et le Père Anserinus en donnaient l'assurance, et, de Cracovie, le nonce envoyait à Rome des dépêches de plus en plus réjouies et confiantes. Se préparant à entrer en scène, les jésuites excitaient sans doute leur pénitent à saisir aux cheveux cette bonne fortune inespérée, et, convaincu ou non, Sigismond se prêtait à des manœuvres qui indiquaient clairement de sa part le désir, à peine dissimulé, de mettre le doigt, sinon le bras entier, dans une affaire ainsi recommandée. Il recevait et écoutait des transfuges moscovites, cinq frères Khrypounov entre autres, dont le rôle reste d'ailleurs énigmatique, car, s'étant portés garants, à ce moment, de l'authenticité du tsarevitch, ils eurent besoin plus tard, Dimitri régnant, de recourir à la protection du roi pour obtenir la permission de

(1) Niemcewicz, *Hist. de Sig. III*, II, 295.



rentrer en Moscovie et à sa générosité pour se faire attribuer une dotation en terres (1). Le 15 mars 1604, quelques jours après le banquet où Mniszech s'était si vainement mis en frais, Sigismond fit un pas plus décisif en donnant audience au prétendant.

C'était la victoire, pour autant qu'on pouvait encore l'espérer en Pologne. Composé probablement par un Polonais de son entourage, le discours de Dimitri se conforma au goût de l'époque, avec force citations de textes latins, figures de rhétorique et allusions plus ou moins ingénieuses à des analogies tirées de l'histoire ou de la légende. Passant par la bouche du vice-chancelier Tylicki, la réponse du roi s'accommoda, de son côté, aux circonstances. Lié par l'avis à peu près unanime des sénateurs, Sigismond donnait à entendre qu'il ne reconnaîtrait pas Dimitri, ne lui donnerait pas un soldat et ne romprait pas la trêve conclue avec Godounov; mais il laisserait faire Mniszech et, sous main, favoriserait même l'entreprise. Plus éloquents d'ailleurs que les formules banales et embarrassées de Tylicki, des actes ne tardèrent pas à préciser, dans ce sens, les intentions de son maître.

Pour commencer, à l'issue de l'audience, le tsarevitch fut comblé de présents et reçut une pension de 4,000 florins à prendre, il est vrai, sur les revenus de l'économie de Sambor, ce qui dut plaire médiocrement à l'économe. Sigismond prenait même en partie à sa charge les frais du séjour que le prétendant devait encore faire à Cracovie. Dans le public on y ajouta : on parla d'un service magnifique aux armes de Russie, commandé par le roi pour le futur tsar; on raconta que les deux princes se voyaient tous les jours!

Mais les gracieusetés réelles et beaucoup plus modestes du souverain n'étaient point accordées gratuitement, comme bien on l'imagine. Pour pénétrer au Wawel, résidence de Sa Majesté, Dimitri avait dû payer en obligations formelles et fort onéreuses l'accueil qu'il y recevait. Cession à la Pologne

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 23; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 246.



d'une moitié de la province de Smolensk et d'une portion de celle de Siéviérie; union perpétuelle entre les deux empires; entrée libre pour les jésuites en Moscovie; permission d'y bâtir des églises catholiques; assistance enfin promise au roi pour reconquérir le trône de Suède : il offrait ou accordait tout cela (1) !

On peut estimer qu'il faisait un assez mauvais marché, donnant plus qu'il ne recevait. Car, comme le pouvoir royal, le « laisser faire » consenti par Sigismond n'allait pas très loin en pays de république polonaise. Il débarrassait Mniszech de ses inquiétudes personnelles et pouvait encourager quelques autres coureurs d'aventures. Mais en somme, contre le vœu et l'espérance première du palatin, on restait dans une aventure. La grande entreprise politique et militaire, pour laquelle il s'était flatté un instant d'obtenir le concours de la République ou du souverain, avortait définitivement.

Oui, Dimitri donnait trop. Mais les promesses coûtent peu à qui n'a pas l'intention de les tenir, et on ne peut raisonnablement attribuer à Sigismond ou à ses conseillers la naïveté invraisemblable d'avoir cru que, en eût-il le vouloir et un jour le pouvoir, le prétendant tiendrait celles qu'il venait de faire. Pour un tsar de Moscou, c'eût été se suicider ! Très probablement, ce traité extravagant, aussitôt soigneusement enfermé par le roi dans un coffret dont il gardait la clef, n'était à ses yeux qu'un gage, un *petit papier*, qui pourrait être utilisé plus tard, comme moyen de pression, en des négociations plus sérieuses.

D'accord avec le souverain et avec Rangoni, les jésuites s'occupèrent d'ailleurs d'obtenir du tsarevitch une caution plus réelle et plus immédiate. Dimitri était déjà, en secret, complice de la Pologne dans un projet de démembrement de sa patrie; il convenait encore qu'il devînt parjure à la religion nationale, en se faisant crypto-catholique.

(1) P. Pierling, *Rome et Démétrius*, p. 178-180; comp. Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 42.



V

LA CONVERSION

Des écrivains mieux qualifiés que moi pour pareille besogne ont fait de cette conversion un récit où j'aurais mauvaise grâce sans doute à risquer des retouches (1), bien que, dans certains détails, leur sagacité me paraisse avoir été mise en défaut par l'imagination de quelques pieux chroniqueurs. Je ne saurais dire si, au moment de prononcer son abjuration devant le Père Gaspard Sawicki, Dimitri a, en effet, trahi le combat violent qui se livrait dans son âme, *suspensus animo aliquantum mansit*, ou si, plus tard, faute de pouvoir baiser la mule du pape, il a fait mine, en se prosternant, de rendre le même hommage au soulier de Rangoni. J'incline, toutefois, à supposer que les choses se sont passées plus simplement, et que ni le Père Sawicki, homme très avisé, ni le nonce, et encore moins Zebrzydowski, en prêtant leur concours actif à cette comédie, n'en ont été dupes un seul instant. Car c'était bien une comédie, comme on ne se retenait pas de l'avouer sur le moment au sein même de la Compagnie de Jésus (2), et quoi qu'on ait pu en penser ou en dire depuis. Pour nous donner l'impression contraire on a été jusqu'à faire appel à la tendresse que Dimitri ressentait pour Maryna et qui l'aurait engagé à vouloir partager la foi de la femme aimée. Un tel sentiment se laisse en effet supposer chez lui, à l'époque de son premier séjour à Sambor, dans l'élan fougueux d'une passion naissante. Mais, à Cracovie, il montre trop de sang-froid et d'habileté dans les préliminaires de cet acte décisif; il y manœuvre trop savamment, à travers des démonstrations équivoques accompagnées

(1) P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 72 et suiv.; N. Levitski, *Lectures Chrétiennes*, sept.-octobre 1883, p. 383 et suiv.
(2) Voy. Pere Rostovski, *Lithuanicarum Soc. Jes. Hist. libri X*, p. 207.

de sournoises réticences, pour qu'on puisse admettre que l'amour aux yeux bandés et aux traits de flamme ait cette fois guidé ses pas.

Néanmoins, le 24 avril 1604, il a bel et bien écrit à l'adresse de Clément VIII la fameuse lettre destinée à demeurer enterrée dans les archives du Saint-Office, comme le traité du Wawel dans la cassette du roi. Il s'y est donné pour « la plus misérable brebis » et pour « le très humble serviteur » de Sa Sainteté. Il a répudié « l'erreur des Grecs » et reconnu la pureté de doctrine de « la vraie Église ». Enfin, baisant les pieds de Sa Sainteté « comme ceux du Christ lui-même », il a fait profession envers « le suprême Pasteur et le père de toute la chrétienté » d'une obéissance entière et d'une parfaite sujétion. En même temps, bien que dans la joie d'avoir retrouvé un royaume éternel plus beau que celui dont on l'avait injustement spolié, il se déclarât disposé, si tels étaient les décrets de la Providence, à renoncer au trône de ses ancêtres, il admettait aussi qu'elle avait pu le choisir pour propager la vraie foi, convertir des âmes égarées et ramener au bercail une grande et pieuse nation.

Le texte polonais, dans l'original de cette lettre, fait partie de l'énigme que nous avons discutée plus haut. Parmi les suppositions mises en avant à ce sujet, la plus vraisemblable me paraît être qu'en se prêtant à l'emploi de cette langue Dimitri a voulu mieux affirmer la sincérité de sa conversion. Aujourd'hui encore, Polonais et catholiques ne font qu'un en terre russe. Or, le prétendant avait de bonnes raisons pour épuiser, vis-à-vis du Saint-Père, tous les moyens de persuasion. Il venait d'offrir à Sigismond une partie de l'héritage de ses ancêtres et son alliance contre la Suède pour prix d'un appui purement moral ; de Rome il attendait un secours plus efficace. N'ayant pas hésité à subventionner Bathory pour la conquête problématique de Moscou, le Saint-Siège se montrerait-il moins généreux envers l'héritier légitime d'Ivan IV, alors que le futur tsar mettait à ses pieds l'empire qu'il allait revendiquer ?

Hélas! Clément VIII devait faire comme avait fait Sigismond. Cautionnée par cette lettre assurément probante, la conversion du prétendant fut accueillie à Rome avec joie, et le pape écrivit en marge de l'épitre : *Ne ringratiamo Dio grandamente...* Sur le terrain religieux, les jésuites eurent aussi carte blanche pour poursuivre le succès ainsi obtenu. Sur le terrain politique, par contre, le Saint-Père garda une entière réserve. Il consentit à ne plus voir en Dimitri un autre faux roi de Portugal et ne refusa pas de répondre à son message en le traitant de « cher fils » et de « noble seigneur ». Mais ce fut tout, et, à défaut du moindre indice qui permît au prétendant d'espérer des témoignages de bienveillance plus utiles, le terme de « noble seigneur » dut lui sembler presque outrageant.

Cette attitude s'explique aisément. Pas plus, en effet, que l'appui clandestinement accordé par le roi de Pologne au converti, sa conversion secrète n'offrait en réalité aucune garantie sérieuse. Dimitri s'endettait, en donnant un nouveau gage ; mais il cachait soigneusement son abjuration aux Moscovites de son entourage, et, d'avance, réclamait la permission de communier à la façon orthodoxe le jour de son couronnement. C'était la contre-partie du jeu également suspect auquel se livrait Sigismond en dérobant à ses sénateurs la connaissance des engagements tacites pris envers le prétendant. Or, de part et d'autre, le manège devait continuer. Dans les circulaires adressées aux diétines, le roi déclina toute responsabilité à ce sujet, et, la Diète se réunissant en janvier 1605, les députés renchérissant sur les sénateurs en manifestations hostiles, Zamoyski raillant « cette comédie de Plaute ou de Térence » et condamnant l'entreprise au double point de vue de la morale et de la raison, Léon Sapieha lui-même tournant casaque et se rangeant à l'opinion générale, le souverain se déroba tout à fait (1). C'est à peine s'il osa user de son autorité pour opposer son veto à un vote qui eût

(1) *Journal de la Diète* aux Archives de Copenhague. Voy. Scepkin, *Archiv fur Slavische Philologie*, 1898, XX, 228 et suiv.



visé trop directement Mniszech et les partisans enrôlés par lui au service du prétendant. Adopté à une grande majorité, un projet de résolution les inculpait de haute trahison, comme violateurs d'un traité de paix conclu avec une puissance amie, et réclamait des mesures de répression sévères. Se retranchant derrière les déclarations déjà faites et les ordres préalablement donnés, le roi refusa de le sanctionner; mais il devait s'en tenir là; et le gouvernement polonais prenant ainsi position, comment le gouvernement pontifical eût-il osé montrer plus de confiance ou de hardiesse? Le « noble seigneur » allait partir pour la conquête de Moscou avec les milices levées par le palatin de Sandomierz et une poignée de cosaques : il était loin de Bathory!

Si hostiles qu'ils lui fussent, les votes de la Diète de 1605 présentent cependant, dans un autre sens, une particularité assez significative à l'avantage du prétendant. Il y est constamment qualifié de *hospodarczyk*. C'est à tort qu'on a attribué à ce terme un sens méprisant. Le mot n'est que la version polonaise et usuelle de *tsarevitch*, ou, plus exactement, un diminutif polonisé de *gosoudar*, terme servant aujourd'hui encore en Russie à désigner le souverain. *Hospodarczyk moskiewski* voulait dire simplement : fils de souverain moscovite. Un revirement s'était produit dans l'opinion polonaise. Si, brouillé avec le souverain pour d'autres motifs, détestant les Mniszech, malade d'ailleurs et sentant venir une fin prochaine, Zamoyski persistait dans un scepticisme dédaigneux, la masse cédait à l'évidence : l'homme que le roi recevait au Wawel et devant qui des Moscovites de plus en plus nombreux se prosternaient jusqu'à terre ne pouvait être un vulgaire imposteur. Mais, en Pologne, sa cause n'en devenait pas plus sympathique. Au contraire ! Léon Sapieha terminait ainsi une harangue qui traduisait fidèlement le sentiment commun :

« Si Dimitri échoue, son insuccès retombera sur nous, et s'il triomphe, nous ne pourrons nous flatter qu'il se montre plus fidèle à notre égard que nous ne l'avons été envers Godounov. »

Antérieurement, quelques voix seulement s'étaient élevées, au sein de la Diète, pour observer que le départ, à la suite du prétendant, d'un certain nombre de partisans polonais, choisis selon les apparences parmi les citoyens les plus turbulents, serait pour la république d'un bon débarras. Ainsi se précisaient les relations de Dimitri avec la Pologne et la part que ce pays devait prendre à son entreprise. Devant le veto royal, les résolutions de la Diète devenant caduques, Mniszech garda les mains libres; mais, objet d'une réprobation unanime, la politique de Sigismond fut réduite à ne lui prêter que l'ombre indécise et louche d'une protection constamment désavouée. Admis devant la Diète, Postnik Ogarev reçut du chancelier de Lithuanie l'assurance formelle que le prétendant ne serait pas aidé. Si, comme le faisaient croire les nouvelles reçues à Cracovie, il avait déjà pénétré en Moscovie, le tsar était maître d'user avec lui comme bon lui semblerait, sans craindre une intervention de la République; et si le *hospodarczyk* reparaissait en Pologne, il y serait arrêté (1).

Le nouveau converti venait, en effet, de commencer la surprenante campagne où nous allons le suivre.

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 108; Ikonnikov, *Le faux Dimitri et Sigismond III*, *Lectures de la Soc. Hist. de Nestor*, 1890, vol. IV; Kostomarov, *Le temps des Troubles*, I, 111.



CHAPITRE V

LA VICTOIRE DU PRÉTENDANT

I. Les fiançailles de Dimitri. — II. Les préparatifs militaires. — III. En Moscovie. L'organisation de la défense. — IV. La marche sur Moscou. — V. La victoire. — VI. Le sort des vaincus.

I

LES FIANÇAILLES DE DIMITRI

Le jour même où il écrivait au pape, pour lui annoncer sa conversion, Dimitri quitta Cracovie. Évidemment, il avait hésité, lutté jusqu'à la dernière heure, avant de se résoudre à cette démarche. Il suivit Mniszech à Sambor, pour retrouver Maryna et se préparer à la conquête de cette couronne qu'il promettait de mettre au front de la belle Polonaise. Le mariage était décidé maintenant. Mais quelles tristes fiançailles! En retour de tout ce qu'il avait fait déjà et devait faire encore, se donnant tout entier, le fiancé n'obtenait même pas le don, inconditionnel, de la femme aimée. Elle serait sa femme, oui, mais à condition qu'il fût tsar d'abord. Après quoi, le palatin de Sandomierz se réservait la liberté de refuser sa fille. Mais il n'y songerait sans doute pas! Généreusement, les Mniszech consentaient à partager avec le prétendant le fruit attendu de son hasardeuse entreprise; ils n'entendaient pas prendre leur part entière des risques. Maryna n'était promise que *sub spe victoriæ*. Dimitri, par contre, prenait un engagement ferme, et il devait, en outre, payer comptant le peu qu'on lui donnait, comme il avait payé les faveurs non moins incertaines de Sigismond. Avec la même monnaie, en attendant mieux.



En février déjà, ou au commencement de mars, il avait lâché un acompte, en cédant à son futur beau-père, par une charte spéciale, les duchés de Smolensk et de Siévièrie. Mais là-dessus était intervenu le traité secret par lequel le roi de Pologne réclamait la part du lion dans ces mêmes provinces. Georges Mniszech n'était pas homme à se contenter du reste; et le contrat devait donc être refait sur de nouvelles bases. Amoureux et sans ressources, en dehors de celles qu'il trouvait à Sambor même, Dimitri n'avait rien à refuser. Par acte signé le 24 mai 1604, il promit encore solennellement et jura sous peine d'anathème :

1° De verser aussitôt après son avènement, entre les mains du palatin de Sandomierz, *un million de florins*, destiné tant à l'équipement de Maryna qu'au payement des dettes contractées ou à contracter par son père;

2° D'offrir à la fiancée une part convenable des richesses du Kreml, en bijoux et vaisselle ;

3° D'envoyer en même temps au roi de Pologne une ambassade chargée de solliciter le consentement de Sa Majesté au mariage projeté;

4° D'abandonner à la future tsarine Pskov et Novgorod-la-Grande en toute propriété. Maryna y obtiendrait tous les pouvoirs souverains, avec le droit de bâtir des églises catholiques, des couvents et des écoles, et elle devait conserver ce douaire au cas même où elle n'aurait pas d'enfants.

A Moscou, la fille du palatin de Sandomierz jouirait en outre du libre exercice de son culte, Dimitri promettant d'ailleurs, comme il l'avait déjà fait à Cracovie, de travailler à la conversion de ses sujets. Au cas où le prétendant n'arriverait pas au trône, Maryna resterait maîtresse de renoncer à cette union ou d'en remettre l'accomplissement à un autre temps (1).

C'était le lot de la fille. Trois semaines plus tard, après des négociations qui durent être laborieuses, le père compléta le

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 159.

sien. Gardant, dans les duchés de Smolensk et de Siéviérie, la portion qui n'avait pas été abandonnée au roi, il se faisait attribuer, par voie de compensation et au même titre héréditaire, des territoires voisins et équivalents en étendue et en revenus à ceux que Sigismond lui faisait perdre (1).

Ah! on rançonnait sans merci et sans vergogne le *hospodarczyk* prodigue de serments! Et il se laissait faire. L'armée dont il avait besoin pour affronter Godounov était à ce prix. De Brahim et de Loubny, le centre de recrutement se transportait maintenant à Sambor, puis à Lemberg. On a supposé, à ce propos, une pique de jalousie entre les Wisniowiecki et les Mniszech. Le premier protecteur de Dimitri, Adam Wisniowiecki, a pu ressentir quelque déplaisir en voyant son protégé lui échapper de quelque façon. Peut-être aussi n'approuvait-il pas entièrement la conduite adoptée par Mniszech pour engager l'affaire à Cracovie. Son cousin Constantin, seul, y accompagna, en effet, Dimitri. Dans la suite, pourtant, les châtelains de Brahin et de Loubny semblent avoir participé, tous deux, aux préparatifs militaires du prétendant, et, après sa victoire, la famille entière devait se retrouver à ses côtés.

II

LES PRÉPARATIFS MILITAIRES

Autant et plus que le concours actif du palatin de Sandomierz, la situation géographique du nouveau quartier général choisi pour l'organisation de l'expédition projetée eut pour effet d'en modifier le caractère, ainsi que la composition des forces avec lesquelles on allait l'entreprendre. On se trouvait là au cœur de la Pologne, et il ne s'agissait donc plus de mettre en campagne une armée analogue aux bandes dont les Wisniowiecki disposaient habituellement pour leurs petites

(1) Même *Recueil*, II, 166; *Actes de la Comm. Archéogr.*, II, 48.



guerres de frontière, un ramassis de Cosaques et de Tatars. Au point de vue du nombre seulement, la *Kazatchina* du Don et du Dniéper devait encore constituer le contingent principal des troupes enrôlées par le prétendant. Produit du triple mélange de l'émigration russe, des idées de liberté polonaises et des idées occidentales de chevalerie, les Cosaques de toutes les *Ukraines* étaient un phénomène historique étroitement lié avec l'apparition elle-même du vrai ou du faux Dimitri. Ainsi que je l'ai indiqué, le fils présumé du Terrible ne faisait, à ses débuts, que marcher sur les traces de toute une pléiade de prétendants moldo-valaques. Périodiquement, ceux-ci venaient solliciter dans les steppes voisines le concours des milices turbulentes qu'elles tenaient toujours en réserve pour les coups de main aventureux. En 1561, après une longue randonnée à travers divers pays d'Europe, le fils d'un pêcheur se donnant pour le neveu du despote de Samos, Héraclius, avait ainsi, avec une troupe levée dans ces parages par un seigneur polonais, Albert Laski, réussi à chasser le tyran de Moldavie, Alexandre, et à s'emparer momentanément du trône. Treize années plus tard, l'ataman cosaque Swirgowski aidait de même un autre prétendant, Ivonia, se disant fils du hospodar de Moldavie, Étienne VII.

Le protégé de Laski se perdit, après son succès, en voulant épouser la fille d'un autre seigneur polonais. Plus ambitieuse et plus hardie, l'entreprise de Dimitri n'était donc, on le voit, jusque dans ses éléments romanesques, qu'une répétition de ces tentatives incessantes. A la même époque correspondent également les premières insurrections cosaques contre le gouvernement polonais ou la noblesse polonaise, l'un et autre poursuivant par des moyens différents, organisation militaire ou asservissement à la glèbe, un but identique : l'adaptation de cette force indisciplinée et excentrique aux conditions normales de la vie moderne dans un état policé. Depuis 1592, revêtant un caractère politique, social ou religieux, ces soulèvements se multipliaient sous des chefs de hasard, nobles polonais comme Christophe Kosinski, ou



paysans petits-russiens comme Grégoire Loboda et Sémérine Nalivaïko ; elles réclamaient pour leur répression un effort de plus en plus grand, où une chevauchée de gentilshommes polonais réunis par Constantin d'Ostrog suffisait d'abord, où l'armée polonaise commandée par ses deux généraux les plus illustres, Zamoyski et Zolkiewski, trouvait ensuite une besogne ardue, et où, irrité par l'Union de Brest, ce même duc d'Ostrog finissait par figurer du côté des insurgés.

En même temps, apparaît un phénomène nouveau : la *Kazatchina* s'élargit; elle tend à s'annexer, en Pologne même, une partie de cette noblesse héroïque et ardente que l'abus de la liberté a enivrée et pervertie, que le sentiment de sa force rend rebelle à toute discipline, que le goût des aventures pousse aux plus téméraires et aux plus folles équipées, hommes d'énergie farouche et de courage indomptable, soldats superbes, comme nous en verrons quelques-uns sous la bannière de Dimitri, vicieux et se dépravant encore au contact des bandes cosaques, mais gardant de merveilleuses vertus militaires. Pénétrant en Moscovie à la suite du prétendant, plusieurs, comme Jean Sapieha, le prince Rozynski ou Zaruçki, essayeront d'y conquérir mieux qu'une part de butin. Pareils aux héros des épopées asiatiques mis en scène par un romancier anglais, ils *voudront être rois*, eux aussi. Quelques-uns, en bataillant pour cette chimère, trouveront une mort glorieuse ; d'autres, rejetés en Pologne, y poursuivront encore leur rêve obstiné, au prix d'une guerre civile, et finiront sur le pal, à Lemberg, comme ce sire Karwacz-Karwaçki, dont un historien polonais, porteur d'un nom français, nous a narré récemment la prodigieuse et lamentable destinée (1).

Pour l'excuse de la Pologne, il convient de tenir compte de ce fait que la Moscovie du dix-septième siècle y était considérée comme un pays sauvage, donc ouvert à ces entreprises de colonisation *par force*, dont la tradition s'est perpétuée dans les mœurs européennes et où l'initiative privée a toujours

(1) Beaudoin de Courtenay, *Pages de l'Histoire de l'anarchie*, *Kraj*, 1903, nos 50-52.



bénéficié d'une large indulgence, quand elle n'a pas recueilli l'appui plus ou moins officiel des gouvernements intéressés.

En territoire polonais, l'armée en formation de Dimitri ne pouvait donc, en dehors des Cosaques proprement dits, manquer de recevoir l'appoint de cet autre contingent de chercheurs d'aventures indigènes, et son noyau le plus solide se trouva, en effet, dans les bandes purement polonaises. Avec un ou deux milliers de cavalerie légère, celles-ci réunissaient quelques escadrons de ces incomparables *hussards* de l'époque, analogues aux « lances françaises » du même temps, gentilshommes armés de toutes pièces et suivis, chacun, de plusieurs écuyers; géants bardés de fer, sur des chevaux énormes, dont le choc enfonçant les bataillons les plus épais, allait mettre les Suédois en déroute, à Kirkholm.

Le nombre, ainsi que je l'ai dit, resta du côté des Cosaques. Il en arrivait de toutes parts. Lemberg et ses environs en furent bientôt remplis, au point que les réclamations adressées à Cracovie par le gouvernement moscovite au sujet de ce rassemblement menaçant se rencontrèrent avec celles qu'y faisaient parvenir en même temps les habitants de la province polonaise, inquiétés et incommodés par la présence de ces hôtes importuns. Au bout de quelques semaines, un tolle général s'éleva dans le pays. La Pologne restait résolument hostile à l'entreprise. Laissant sans réponse les lettres obséquieuses de Dimitri, Zamoyski adressait à Mniszech un message hautain et réprobateur, l'avertissant du danger qu'il faisait courir à la république; et à la même heure, de plus en plus rallié à l'opinion de son collègue, Léon Sapieha écrivait au palatin de Vilna, Christophe Radziwill : « Le palatin de Sandomierz va nous brouiller avant le temps avec le tsar; qu'il réussisse ou non, le résultat sera également funeste pour la patrie et pour nous (1). »

Devant cette unanimité d'opinion, Sigismond dut s'exécuter ou du moins en faire mine. Des édits sévères furent

(1) *Scriptores rer. pol.*, VIII, 232.



préparés. Ordre de dissolution immédiate adressé aux troupes réunies par Mniszech; peines rigoureuses destinées aux réfractaires qui seraient traités comme ennemis de la patrie : rien n'y manqua, — sauf la signature royale qui, pour des raisons inexpliquées, ne parut au bas de ces documents que le 7 septembre. A ce moment, les foudres royales ne menacèrent plus personne : dès la fin du mois d'août, le prétendant s'était mis en campagne (1).

Dans les premiers jours de septembre, après avoir reparu à Sambor et fait ses adieux à Maryna, il passa ses troupes en revue, à Gliniany. Les renseignements sur leur effectif sont contradictoires. Léon Sapieha recevait et communiquait à Radziwill des rapports probablement empreints d'exagération, qui l'évaluaient à 20,000 hommes, ce chiffre étant de plus constamment augmenté par l'affluence ininterrompue des volontaires. Un des participants de l'expédition compte, à Gliniany, dans le contingent polonais, trois escadrons de hussards seulement et 200 hommes de pied (2). Un autre porte ce contingent à 2,600 hommes, en dehors de la cavalerie légère (3). En ce qui concerne les Cosaques, nous n'avons aucune indication précise; le gros semble, toutefois, n'avoir rejoint Dimitri qu'après son entrée en Moscovie. Les bandes se rassemblaient avec une grande lenteur et quelques-unes formaient au loin un corps indépendant, qui longtemps continua à opérer séparément. Les historiens russes réduisent, de leur côté, à 3,500 ou 4,000 hommes, en tout, les forces avec lesquelles, à la mi-octobre, Dimitri franchit le Dnieper. Mais leurs évaluations peuvent être affectées par le parti pris de diminuer la part de l'élément polonais dans une lutte qui ne fut pas glorieuse pour les armes moscovites (4). Le fait

(1) Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 67-69.

(2) Borsza, *Bibl. Hist. Russe*, I, 364.

(3) Zabczyc, chez Wierzbowski, *Matériaux pour l'Hist. de la Moscovie*, III, 21.

(4) Voy. Platonov, *Études*, p. 252-3; Kostomarov, *Le Temps des troubles*, p. 144; Karamzine, *Hist. de Russie*, XI, note 225; comp. *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 308; *Actes hist.*, *Suppl.*, I, n° 151.

certain est pourtant que, tout au moins dans la première phase de la campagne, Cosaques et transfuges moscovites ne brillèrent pas, constituant comme le poids mort de la petite armée, qui tirait de cet autre élément, précisément, toute sa valeur militaire et son aptitude au combat.

Entouré de quelques parents et amis, assisté par son fils, Stanislas, le palatin de Sandomierz exerça le commandement suprême. N'ayant jamais servi, vieux déjà et à demi impotent, il était un pauvre général. Les colonels des régiments suppléèrent médiocrement à son incapacité, et, en somme, réduite à cet appareil infirme et informe, l'entreprise de Dimitri eût pris le caractère d'une pure folie, si elle n'avait possédé ailleurs d'autres gages de succès. Ils se trouvaient, en réalité, — sur l'autre rive du Dniéper; ils résultaient de l'état politique et social créé à ce moment dans la région frontière du sud-ouest par où, bien inspiré, le prétendant se disposait à aborder son formidable adversaire. Il y avait là, ainsi que j'ai essayé déjà de le montrer, une fièvre d'attente dans un monde en fermentation, et, en annonçant au tsarevitch qu'au delà du fleuve il serait reçu « avec le pain et le sel », les transfuges moscovites ne le flattaient pas d'une vaine espérance. C'est aussi pour cette raison qu'abandonnant la route habituelle des invasions polonaises et le chemin direct de Moscou par Orcha, Smolensk et Viazma, le prétendant choisissait pour base première de ses opérations les villes fortes de la Siéviérie.

Par Fastov, Vassilkov et Kiév, il se mit lentement en mouvement vers le Dniéper, avec le dessein de franchir le fleuve au-dessous de cette dernière ville. La marche s'exécuta sans encombre mais non sans appréhension. On touchait là aux domaines du duc d'Ostrog, qui, plus encore que Zamoyski, devait être hostile à cette expédition aux apparences équivoques, où un tsarevitch prétendûment orthodoxe apparaissait flanqué de deux jésuites. Car, les troupes polonaises ne pouvant se passer d'aumôniers, la Compagnie avait obtenu que deux de ses membres, les Pères Nicolas Czyzowski et



André Lawicki, accompagnassent le corps expéditionnaire. On en fut quitte pour la peur. Le prince Janus Ostrogski fit preuve de zèle, dénonçant lui aussi, dans ses messages adressés au chancelier de Pologne, le péril qui menaçait la république et faisant suivre les troupes du prétendant par quelques détachements qui les tenaient en alarme de jour et de nuit. Il ne les empêcha pas d'entrer à Kiév et d'y trouver fort bon accueil. Au Dniéper, une autre alerte les attendait : le castellan de Cracovie s'était avisé de faire enlever tous les chalands disponibles. Précaution puérile, où s'accusait l'incohérence présidant à la politique du gouvernement polonais ! Le passage du fleuve n'en fut que retardé de quelques jours, et, le 13/23 octobre 1605, Dimitri plantait ses tentes sur l'autre rive. Quelles forces de résistance allait-il trouver devant lui ? On pense bien que le gouvernement moscovite ne s'était pas borné à faire appel à la loyauté douteuse de Sigismond.

III

EN MOSCOVIE — L'ORGANISATION DE LA DÉFENSE

Boris Godounov avait essayé d'abord d'agir sur l'opinion. Pour cela, une première ressource, et la meilleure de toutes, devait naturellement lui être suggérée : Que la mère du tsarevitch Dimitri déclarât avoir vu mourir, à Ouglitch, ce fils pleuré depuis treize ans, et c'en était fait sans doute de la carrière du prétendant. Dès le mois de mars 1604, la veuve d'Ivan IV fut aussi sollicitée à cet effet. Retirée de son lointain couvent et amenée à Moscou, elle savoura les prémices d'une revanche tardive du destin. Boris alla la voir d'abord en compagnie du patriarche, puis la fit venir au Kreml et l'interrogea en présence de sa femme. Les détails de ces entrevues ne nous sont connus que par des récits vraisemblablement fantaisistes. Pressée de questions, Marie Nagaïa



aurait commencé par déclarer qu'elle ne savait pas si son fils était encore en vie, puis se serait écriée : « Il vit ! des hommes qui sont morts depuis longtemps l'ont fait partir d'Ouglitch sans que j'en eusse connaissance. » Sur quoi, en digne fille du féroce Maliouta Skouratov, la tsarine régnante se serait emportée jusqu'à saisir un flambeau et à en menacer les yeux de l'ex-souveraine (1). Cet épisode dramatique sent très fort l'invention. La présence de *la nonne Marfa* à Moscou, en mars 1604, et les interrogatoires subis par elle à ce moment sont cependant confirmés par deux autres témoignages (2). Il est extrêmement probable que Boris a voulu faire parler la veuve d'Ivan IV et il est certain qu'elle s'est tue, son silence, dans ces circonstances, équivalant aussi à un aveu.

C'est peut-être à l'échec essuyé de ce côté qu'il convient aussi de rapporter la tentative d'assassinat dont le prétendant aurait été l'objet pendant son second séjour à Sambor, le fait nous étant connu et par le témoignage douteux d'un des complices, le moine Varlaam, et par celui, plus authentique de Rangoni, recueillant une information qui lui venait de Mniszech (3).

Déçu de part et d'autre, Boris eut recours à une série de manifestes proclamant et prétendant prouver l'imposture du faux tsarevitch. Au mépris des convenances diplomatiques, la circulaire du patriarche Job, adressée en janvier 1605 aux autorités ecclésiastiques de toutes les provinces, prescrivait d'annoncer au peuple que, rompant la trêve, le roi de Pologne avait donné le nom de Dimitri d'Ouglitch à un vagabond, un voleur, un moine défroqué, Grichka Otrépiev, et cela pour qu'il détruisît la religion orthodoxe en Moscovie et s'occupât d'y bâtir des églises catholiques et des temples luthériens. Mais, en se succédant, ces proclamations man-

(1) Massa, I, 105 ; II, 114-115.

(2) Lettre du staroste d'Oster, Ratomski, et déposition d'un agent de Boris, Khrouchtchov. Voy. Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 54 et 63.

(3) *Izviet, Bibl. Hist. Russe*, XIII, 24 ; Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 120. — Contrairement à ce que suppose l'auteur, les deux témoignages sont entièrement concordants.



quaient entièrement leur effet. Les lecteurs y relevaient coup sur coup des erreurs grossières. Rapportée à l'année 1593, l'arrivée du prétendant en Pologne ne se trouvait d'accord ni avec les détails déjà universellement connus de sa carrière, ni avec son âge. Une circulaire disait que le vrai tsarevitch était mort en 1588 et avait été enterré à la cathédrale de la Sainte-Vierge d'Ouglitch. Or, tout le monde savait que l'événement avait eu lieu en 1591, et beaucoup de Moscovites n'ignoraient pas qu'il n'existait aucune cathédrale de la Sainte-Vierge à Ouglitch ! En même temps, par les provinces de Smolensk et de Siéviérie, trompant la surveillance des agents préposés à la garde des frontières, se dissimulant dans les sacs de blé que la disette faisait venir de Pologne en grande quantité, d'autres écrits, lettres et manifestes favorables au prétendant, arrivaient en masse et rencontraient un meilleur accueil.

Ainsi que nous le savons, Boris ne fut pas plus heureux sur le terrain diplomatique, avec les missions de Smirnov Otrépiév et de Postnik Ogarev, qui échouaient à Varsovie, tandis que des messages adressés aux diverses cours d'Europe y portaient des informations également hasardeuses et ambiguës sur la personnalité du « faux Dimitri », ou des plaintes contre le roi de Pologne, qui restaient sans écho. Après un long silence, Rodolphe II se contenta de répondre, à la date du 16 juin 1605, qu'il était peiné de ce qui arrivait, qu'il ne prêterait assurément aucun appui aux ennemis du tsar et qu'il ferait son possible pour lui venir en aide. Mais le possible se bornait à écrire, fort amicalement, au roi de Pologne, en appuyant les réclamations du voisin (1).

Le patriarche ne réussissait pas mieux auprès du duc d'Ostrog lui-même, qui laissait sans réponse une lettre apportée par un courrier spécial, Athanase Paltchykov ; et un message de Job à l'adresse du clergé polonais était retenu à la frontière avec son porteur, André Bounakov. Même insuccès chez

(1) Boldakov, *Recueil*, p. 61 et suiv.



les Tatars. Envoyé en Crimée, Simon Godounov ne put aller au delà d'Astrakhan, les Cosaques lui barrant le chemin. Pire déconvenue chez les Cosaques eux-mêmes : saisi, chargé de fers et amené devant Dimitri au camp de Sokolniki, l'émissaire du tsar, Pierre Khrouchtchov, ne parut préoccupé que de tirer son épingle du jeu. Il accabla Boris, allant jusqu'à raconter que le tsar avait tué de sa main sa sœur Irène, parce qu'elle disait que Dimitri demeurait en vie (1) !

A bout d'expédients de ce genre, le pacifique Boris se décida enfin à mettre, de son côté, une armée en campagne. Mais, tel était déjà l'état des esprits, que l'objet de cette mobilisation dut être caché. Il eût été dangereux d'en faire l'aveu à Moscou, où dans les banquets on buvait à la santé de Dimitri. Une invasion de Tatars fut alléguée pour justifier le rassemblement des troupes ; mais, en partant pour se mettre à la tête de celles qu'on concentrait à Livny, les voïévodes, Pierre Chérémétiév et Michel Saltykov, semblent avoir pris une attitude fort suspecte. Au témoignage de Khrouchtchov, qui peut d'ailleurs avoir flatté Dimitri avec un rapport mensonger, ils auraient déclaré « qu'il était difficile de faire la guerre à son vrai souverain (2) ».

Ainsi, sur le chemin de Moscou, le prétendant pouvait se promettre de ne rencontrer qu'un adversaire déconcerté et à moitié désarmé déjà.

LA MARCHE SUR MOSCOU

Le Dniéper avait été franchi à Vychgorod. Cela mettait les envahisseurs sur la rive droite de la Desna, dont ils n'auraient plus à effectuer le passage en vue de l'ennemi. Mais ils trouvaient devant eux les forteresses moscovites de cou-

(1) *Recueil des documents d'État*, II, n° 81.
(2) Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 100.



verture, Moravsk, Tchernigov, Novgorod-Siéviérski, point de départ des grandes lignes de communication avec la capitale par le bassin de l'Oka, en amont de ce cours d'eau. S'emparer de ces villes; obtenir accès de la grande route par Karatchev et Bolkhov, ou de la route dite « des Ambassadeurs », par Kromy, Orel et Mtsensk, et s'ouvrir enfin passage par Toula et Kalouga, tel était sans doute le plan adopté par l'état-major de Dimitri.

Les débuts furent heureux. Avant d'avoir même atteint la frontière moscovite, dans le voisinage d'Oster, dernière forteresse polono-lithuanienne, au village de Joukine, on reçut la nouvelle que Moravsk ouvrait ses portes. Une semaine après, Tchernigov imita cet exemple. Ici et là, un soulèvement spontané de la population désarmait la défense. Cosaques et striéltsy s'emparaient des voiévodes et des officiers de la garnison et les amenaient, enchaînés, dans le camp de Dimitri.

A Novgorod-Siéviérski, il n'en alla pas de même. La garnison venait de recevoir du renfort. Arrivant trop tard pour secourir Tchernigov, les voiévodes N. P. Troubetzkoï et P. F. Basmanov se rejetaient de ce côté, avec quelques troupes amenées de Moscou ou ramassées dans les environs. L'armée d'invasion se trouva arrêtée net, s'épuisant pendant de longues semaines en assauts impuissants. Les hussards polonais ne pouvaient rien contre des remparts garnis d'artillerie, et, en leur témoignant son dépit, Dimitri ne fit que les irriter. Pourtant, le siège se prolongeant, des détachements, commandés par quelques-uns de ses plus hardis partisans, poussaient en avant, jusqu'à Poutivl, et, dans la région, le mouvement insurrectionnel s'étendit rapidement. D'autres villes se rendaient; en même temps que, pénétrant en Moscovie par « la route de la Crimée », les cosaques retardataires commençaient à agir de leur côté avec succès. La plupart des places qu'ils rencontraient ne possédaient que des embryons de garnisons, constitués avec d'autres cosaques, qui frayaient sans résistance avec ces camarades. En deux semaines, Pou-

tivl, Rylsk, Siévsk, avec tout son district, Koursk, Kromy et, plus loin encore, Biélgorod et Tsarev-Borissov, d'immenses territoires dans le bassin de la Desna, du Seïm, du Doniéts du nord et même de l'Oka supérieure se trouvèrent avoir reconnu « le vrai tsar » qui assiégeait Novgorod-Siéviérski (1).

En même temps encore, sous les murs de l'imprenable forteresse, affluaient, grossissant l'armée du prétendant, non seulement des volontaires polonais ou cosaques, un Jacques Strus, représentant de la haute aristocratie polonaise, avec 1,000 chevaux, un prince Rozynski, avec plusieurs centaines; 9,000 cosaques du Don et 3,000 du *Zaporojé* (2), mais des gentilshommes moscovites, et, symptôme plus encourageant encore, des *diaks,* apportant l'argent que Boris leur avait confié pour les besoins de son armée. De Poutivl et des autres villes conquises du canon arrivait. D'après une lettre datée de Tchernigov, le 11 novembre 1604, à ce moment, Dimitri disposait déjà de 38,000 hommes (3).

Or l'armée principale de Boris opérait seulement sa concentration définitive à Briansk, à mi-chemin entre Smolensk et la Siéviérie. On avait perdu à Moscou un temps précieux, en hésitant sur le plan de défense à adopter, dans l'incertitude où l'on se trouvait au sujet de la direction et de la nature même de l'attaque à laquelle on devait faire face. Longtemps on se refusa à admettre que le prétendant osât se risquer seul dans cette entreprise et on redouta une intervention de la Pologne. On imagina ensuite de réunir les troupes à Livny, sur la Sosna, dans le but probable de barrer le chemin, du côté de la steppe, aux cosaques venant rejoindre

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 60-61 et *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 26; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 280-281; *Actes de Iouchkov* dans les *Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiq.*, 1898, III; *Recueil des documents d'État*, II, n° 80; *Recueil de chroniques pour l'Hist. de la Russie du sud et de l'ouest*, p. 78; BORSZA, *L'expédition*, dans *Bibl. Hist. Russe*, I; *Mémoires* de PEYERLE, MARGERET, etc. — Comp. PLATONOV, *Études*, p. 261-263.

(2) DAROWSKI, *Kraj*, 1898, n° 47.

(3) *Manuscrits de la Bibl. Zamoyski à Varsovie*, vol. VIII, n° 31.

Dimitri. Ce point fut jugé plus tard trop excentrique, et, quand on songea à occuper Kromy, nœud principal des routes qu'il eût fallu garder, la place était prise.

A Briansk, la concentration fut extrêmement lente, et, quand, à la fin de décembre, un premier corps, sous le prince F. I. Msitslavski, arriva en vue de Novgorod, Dimitri avait de quoi le recevoir. La cavalerie polonaise fit merveille, cette fois, et grièvement blessé dans une rencontre sanglante, le général de Boris dut battre en retraite précipitamment, après avoir essuyé des pertes considérables. On devine l'effet moral de cette éclatante victoire. Elle eut cependant pour le prétendant un lendemain désastreux. Auteurs principaux du triomphe obtenu, les Polonais en furent grisés. Rendus aussitôt à leur naturel indocile et frondeur, ils réclamèrent le payement intégral de leur solde et manifestèrent toute sorte de prétentions extravagantes. Vraisemblablement, leur turbulence coutumière était augmentée par le déplaisir de se trouver pour ainsi dire noyés dans le flot cosaque et moscovite qui, augmentant toujours, réduisait leur propre importance dans le camp de Dimitri. Probablement aussi, se sentant mieux soutenu de ce côté, le converti de Cracovie dépouillait peu à peu un déguisement de moins en moins opportun. A la veille d'être reconnu tsar par une grande partie de son empire, il se dépolonisait graduellement. Se confessait-il encore en cachette, ainsi qu'en témoigne le journal du Père Lawicki? C'est possible. Rome n'avait pas dit son dernier mot. Mais, en public, le prétendant témoignait une plus grande dévotion à la Vierge orthodoxe de Koursk. Enfin, les campagnes d'hiver n'étaient pas dans les habitudes des compatriotes de Mniszech, si braves qu'ils fussent. Ils annoncèrent l'intention de regagner leurs foyers. En vain, après avoir vidé son trésor de guerre, encore mal garni, le prétendant multiplia les déprécations les plus humiliantes, exécutant des « battements de front » suppliants et se « mettant en croix » devant les déserteurs pour les engager à abandonner leur dessein. Des insultes lui répondirent. Un gen-

tilhomme lui cria : « Tu n'es qu'un imposteur et tu mourras sur le pal! » Dimitri répliqua, cette fois, par un soufflet. Il avait la main leste et vigoureuse, et, applaudi par les Cosaques, ce geste releva un peu son prestige ébranlé. Mais la défection ne put être conjurée (1).

A Tchernigov déjà, Mniszech avait lui-même fait mine de se retirer. Sous Novgorod, il venait d'écrire à l'évêque de Kiév une lettre presque désespérée, se plaignant de ne pas recevoir de Pologne les secours attendus (2). Maintenant, alléguant les ordres du roi, la nécessité de paraître à la Diète et d'y défendre la cause de son futur gendre, il se joignit aux déserteurs. A défaut d'argent, les Polonais prétendirent emporter jusqu'à la pelisse en zibeline du *hospodarczyk*, et les Moscovites durent racheter ce vêtement! Quelques escadrons mal garnis restèrent, sous le commandement d'un nouveau chef, Adam Dworzycki; d'autres se laissèrent ramener, ou furent remplacés par des recrues nouvelles; mais le contingent polonais demeura fort réduit, au point qu'à son arrivée à Moscou, il put être logé tout entier dans les dépendances du département des affaires étrangères. Et, ainsi affaibli, comme l'armée principale de Boris approchait, Dimitri dut lever le siège de Novgorod. Par Siévsk, en traversant une contrée dont toutes les places lui appartenaient déjà, il essaya de gagner Kromy. Arrivé là, il aurait pu prendre à revers ses adversaires, en les tournant par la gauche et poursuivre sa marche par Toula et Kalouga. Mais les généraux du tsar s'attachèrent à ses pas et l'obligèrent vraisemblablement à accepter bataille sur la Siéva, entre Dobrynitchy et Tchemlig. La rencontre eut lieu le 31 janvier (n. s.) 1605, et l'absence des merveilleux hussards se fit cruellement sentir. Conscient qu'il jouait sa fortune et toujours porté d'ailleurs à payer de sa personne, brave jusqu'à la témérité, Dimitri se prodigua en vain, combattant comme un simple soldat; il ne put empêcher la déroute complète de son armée qu'une

(1) Bonsza, *Journal*, *Bibl. Hist. Russe*, I, 382.
(2) 3 déc. 1604. *Bibl. Zamoyski* (copie).

panique avait saisie au premier choc. Rejeté sur le Seïm, au sud, il ne se trouva même pas en état de tenir à Rylsk, et dut fuir jusqu'à Poutivl. Au témoignage de Margeret, qui servait dans l'armée de Boris, les Polonais encore, ceux qui restaient fidèles au prétendant, auraient causé le désastre. Épouvantés par une « escoupetade de 10,000 ou 12,000 arquebusades », ils se seraient débandés les premiers. Mais, témoin plus véridique assurément, dans une lettre datée du 18 avril 1605, Dimitri lui-même inculpe les cosaques du *Zaporojé*, et un de ses lieutenants, Borsza, parle, en effet, de cosaques que le tsarevich aurait sabrés, en essayant de les ramener (1).

Quelle qu'en fût la cause, la défaite était complète et telle qu'elle semblait ne plus laisser au vaincu aucune chance. Au témoignage d'un chroniqueur (2), le prétendant aurait même été tenté à ce moment de rebrousser chemin à son tour, en regagnant la Pologne. Il fut retenu par les Moscovites de son entourage, qui, n'ayant pas cette ressource assurée, voulaient poursuivre l'aventure jusqu'au bout. Son issue n'était pas douteuse si, mettant à profit leur victoire, les généraux de Boris s'étaient hâtés de rejoindre Dimitri à Poutivl et de le forcer dans cette retraite. Magnifiquement récompensés par leur maître, comblés d'honneurs et de présents, ils furent généralement soupçonnés plus tard de s'être montrés ingrats, en pactisant avec la trahison qui avait assuré au prétendant ses premiers triomphes. A Dobrynitchy, pourtant, ils venaient de faire preuve d'un loyalisme parfait, et, après ce succès, ils exécutèrent encore une poursuite vigoureuse jusqu'à Rylsk, qu'ils assiégèrent. Mais les opérations étaient difficiles en hiver, dans un pays boisé et au milieu d'une population hostile, dont le mécontentement s'exaspérait par les représailles dont elle devenait l'objet. Même en été, d'autre part, comme les milices polonaises, les troupes moscovites, bien que plus

(1) Margeret, p. 78; *Bibl. Hist. Russe*, I, 387; Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 139.
(2) Autre récit, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 35.

dociles, ne se laissaient jamais maintenir longtemps sous les armes. Victorieuses ou battues, elles réclamaient du repos. Sous Rylsk, elles se débandèrent rapidement, de telle sorte que Mstislavski fut sur le point de les licencier, en remettant la reprise des hostilités à une autre campagne. Un ordre péremptoire de Boris l'arrêta. Il dut relever F. I. Chérémétiev au siège de Kromy, précédemment entrepris. Mais le résultat fut qu'il commanda une armée démoralisée, où, pour le coup, la trahison ne devait pas tarder à germer.

Le soulèvement, que personne à Moscou n'avait prévu, des provinces frontières du sud-ouest donnait à Kromy une importance stratégique énorme, et, au lendemain de Dobrynitchy, contre toute prévision encore, c'est là qu'allait se décider le sort de la dynastie des Godounov. Tout le printemps de 1605 on batailla pour la possession de ce point, d'où les Cosaques eussent menacé les derrières de l'armée moscovite, tandis que, pour Dimitri, la perte de cette place entraînait celle des débouchés sur Kalouga. Réduit à suivre la rive droite de l'Oka, il eût alors trouvé devant lui une ceinture de forteresses puissantes au passage des rivières protégeant les abords de la capitale.

Construite en 1595, cette petite ville joua le rôle d'une Plevna. Dominant la rive gauche de la Kroma, elle était entourée de tous les côtés par des marécages qu'une seule route traversait. Une enceinte extérieure et une citadelle montraient toutes deux l'appareil ordinaire des fortifications moscovites : remparts hauts et épais en bois et en terre, garnis de tours et de meurtrières. La garnison n'était que de deux cents *strieltsy* avec quelques Cosaques. Commencé à la fin de 1604 par Chérémétiév, le siège traîna pourtant jusqu'en mars, sans aucun résultat. Quand, à cette époque, l'armée principale de Boris s'y appliqua, l'enceinte extérieure fut promptement emportée et la citadelle elle-même incendiée et détruite en partie. Mais, sous le commandement de l'ataman Koréla, chef déjà célèbre et passant pour sorcier, un petit homme tout couvert de cicatrices et originaire de Courlande vraisembla-



blement (1), se terrant comme des taupes, les Cosaques continuèrent une défense opiniâtre. Boris envoya quelques renforts, mais c'était de la *posokha*, espèce d'arrière-ban ne fournissant que des hommes sans aucun apprentissage militaire. Les Cosaques de Koréla supportaient infiniment mieux les rigueurs de la saison et les privations. Ils avaient d'ailleurs amené avec eux une quantité de traineaux, qui leur servaient de forteresses mobiles et où ils avaient eu soin de mettre force provisions, biscuit et eau-de-vie. Tapis dans leurs terriers, ils se trouvaient fort à l'aise, buvant, chantant et, de temps à autre, sortant de ces abris improvisés pour faire apprécier aux assiégeants la précision de leurs longs mousquets, ou pour les braver. Ils avaient aussi avec eux quelques femmes, et, mis en gaité par des libations plus copieuses, ils obligeaient ces créatures à monter sur les remparts à demi démolis, à relever leurs jupes et à découvrir leurs parties charnues, en guise d'insulte et de défi.

Le siège se prolongeant encore, d'autres rapports, moins hostiles, ne tardèrent pas à s'établir entre les deux camps. On entra en correspondance au moyen de flèches auxquelles des messages étaient attachés. Les assiégés venant à manquer de poudre, ils en trouvèrent dans des sacs, mystérieusement déposés dans les tranchées, à portée des hardis tireurs (2). Et, au lendemain de cette journée de Dobrynitchy, où tout avait paru fini pour Dimitri, ce fut le commencement d'une autre fin, à laquelle il semblait ne pouvoir plus s'attendre.

Couvert par Kromy, il ne perdait d'ailleurs pas son temps à Poutivl. Des vallées du Dnièper aux montagnes de l'Oural, d'un côté, et aux plaines de la Crimée, de l'autre, le long du Don, du Volga, du Terek et du Iaïk (3), ses émissaires battaient le pays, travaillant à soulever et à enrôler les tribus guerrières de cette région. En annonçant à Rangoni qu'il avait obtenu, du mois d'avril au mois de mai 1605, le concours du

(1) De Kexholm sans doute, en russe Korela.
(2) Kostomarov, *Le temps des troubles*, I, 179.
(3) Aujourd'hui Oural.

plus grand nombre des Tatars (1), le prétendant se vantait sans doute, et l'élément musulman ne paraît avoir jamais joué un rôle considérable dans ses succès. La grandiloquence et la vantardise faisaient partie de son tempérament. Alors que la chute de Kromy pouvait encore ruiner son entreprise, il ne craignait pas de parler et d'agir comme si déjà il avait vaincu. Il adressait à Boris une lettre où, après avoir énuméré les crimes de l'usurpateur, il lui offrait généreusement son pardon, en retour d'une prompte soumission. Il envoyait une ambassade à Sigismond, exprimant le regret qu'une partie des sujets du roi eussent abandonné « leur tsar » et sollicitant le concours du souverain (2). Ce n'était qu'ostentation puérile. Les Tatars restèrent chez eux. Mais l'affluence des contingents cosaques ne s'arrêtait pas. Dûment constatée, la présence à Poutivl du vrai Grichka Otrépiév aidait puissamment au recrutement, et déjà Dimitri s'occupait aussi de la réorganisation de son futur empire.

Dans les entretiens secrets qu'il accordait à ses deux aumôniers polonais, son thème favori, à les en croire, aurait été la transformation radicale de la vieille Moscovie, au double point de vue de la religion et de la civilisation. Il parlait d'y établir immédiatement des écoles primaires et secondaires, voire des académies. Les maîtres seraient recrutés à l'étranger, car, partageant les idées et les sentiments du Terrible, son fils ne pouvait songer à utiliser le concours des moines. Mais les élèves allaient faire aussi défaut. Eh bien, on en ferait venir également d'Allemagne ou d'Angleterre, pour commencer! Hélas! en devisant ainsi, le futur réformateur rentre en lui-même et prend conscience de son néant personnel. Son bagage scientifique et littéraire est mince, réduit à des éléments fragmentaires et confus : textes de l'Écriture sainte incomplètement retenus, notions vagues d'histoire et de géographie, où, à travers les évocations incertaines de Philippe

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 159.
(2) Kostomarov, *Le temps des troubles*, I, 193.

et d'Alexandre, de Constantin et de Maxence, les appels hasardeux à Hérodote et à Thucydide, le cerveau tumultueux d'Ivan IV se rappelle à notre souvenir. Dimitri a le goût du savoir et des façons d'homme studieux. Même dans ses installations provisoires une mappemonde figure sur sa table, et il sait s'en servir. Penché sur une carte, il cherche le chemin de l'Inde sur la trace des caravanes qui traversent les territoires déjà acquis à la domination ou à l'influence moscovite, et, comparant cet itinéraire avec la voie maritime par le cap de Bonne-Espérance, il en proclame les avantages. Mais cela suffit-il, pour le rôle de civilisateur qu'il ambitionne, et les maîtres qu'il destine à ses futurs sujets n'en a-t-il pas besoin, d'abord, pour lui-même? Oui certes! Et où les trouver? Mais quoi! Les deux aumôniers ne peuvent-ils faire l'affaire? Ces jésuites doivent être des savants. Dimitri les met aussitôt à l'ouvrage. Il aperçoit un volume sous le bras du Père André. C'est un Quintilien. Vive la rhétorique! Il veut que le porteur du précieux recueil lui en traduise quelques pages. Sur-le-champ! Sans perdre une minute!

Ce sera à peu près la manière de Pierre le Grand. Se piquant au jeu, l'élève impatient réclame des cours réguliers : une heure de philosophie le matin et une heure de grammaire et de lettres le soir. L'enseignement se fera en polonais, un secrétaire prenant des notes et les traduisant à l'usage du disciple, pour lui faciliter la besogne. Le détail a son prix, en présence des légendes longtemps accréditées. Un imposteur, dressé en Pologne sous la férule des fils de Loyola, n'aurait pas eu évidemment besoin de ce secours. Dimitri n'a connu que le collège improvisé de Poutivl. Il y apporte d'ailleurs une tenue parfaite. Debout et tête nue, il récite sérieusement ses leçons (1).

L'essai n'est pas, à la vérité, de longue durée. En se préparant ainsi à sa tâche future, Dimitri fait un beau rêve, et les Moscovites de son entourage l'en réveillent durement.

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 149 ; d'après le journal du Père Lawicki.



L'heure n'est pas venue d'ouvrir ainsi une brèche dans le mur qui sépare son pays de l'Europe civilisée. Ce sera, cent ans plus tard, l'œuvre d'un autre, plus grand ouvrier. En ce moment, le prétendant n'est même pas encore assez le maître pour pouvoir impunément jouer à l'écolier. Ses Cosaques ont pris ombrage des heures qu'il consacre à des études profanes et surtout du commerce ainsi établi entre le tsar et des suppôts de Satan, dont la présence dans un camp orthodoxe est déjà un objet de scandale. Sans doute aussi d'autres soucis ont dû s'imposer au disciple de Quintilien. Au bout de quelques jours, les leçons sont abandonnées. Mais imaginez vous un vulgaire échappé du couvent du Miracle se laissant tenter, même accidentellement, par de telles curiosités, accusant, à pareille heure, de si nobles préoccupations et, avec cette ouverture d'esprit, montrant un sentiment si profond et si juste du rôle qu'il a assumé ?

Victorieux même et installé à Moscou, Grichka Otrépiév eût sans doute recherché d'autres divertissements. A Poutivl, Dimitri ne pouvait librement suivre sa fantaisie. Il avait beau trancher du souverain, mettre en route des ambassadeurs et détrôner Godounov en débaptisant ce *Borisgorod,* auquel le successeur de Féodor avait donné son nom, la nouvelle ville impériale, *Tsargorod,* n'était qu'une bourgade et Poutivl ne ressemblait en rien à une capitale. Que, pressé d'envoyer sous Kromy de nouveaux renforts, Boris donnât à ses généraux le moyen d'enlever enfin cette taupinière, et il ne resterait au prétendant d'autre parti que de prendre, en effet, le chemin de Rome, selon le vœu d'Ostrorog, et d'y réclamer le prix de sa conversion.

Mais le fiancé de Maryna n'avait pas encore épuisé sa part de chance heureuse. Ce qui arriva à Kromy, dans les premiers jours de mai, ce fut la nouvelle d'un événement, dont l'imprévu tragique valait pour le prétendant, et au delà, le gain d'une bataille rangée, à un moment où il ne pouvait même plus en tenter le hasard.



V

LA VICTOIRE

Boris semble n'avoir rien compris à l'orage qui fondait sur lui. Qu'une poignée de Cosaques et d'aventuriers polonais pût menacer sérieusement son empire, il se refusait à le concevoir. A Dobrynitchy, ses voiévodes avaient sans peine mis en déroute cette bande d'insurgés : que n'achevaient-ils la besogne ainsi commencée! Impérieusement, il leur ordonnait de s'emparer au plus vite du « faux tsarevitch », et ne recevait, en réponse, que des rapports de moins en moins satisfaisants sur ce siège honteux, où une poignée de bandits tenait en échec les armées du tsar. Soupçonneux comme il l'était toujours, il flaira la trahison, se découragea, perdit le sommeil et la santé. Le 13/23 avril 1605 (1), sortant de table, il fut pris d'un violent accès d'hémorragie, et expira au bout de quelques heures. Accident, assassinat ou suicide? Au moment de la catastrophe et depuis, toutes les conjectures ont été mises en avant, et rien ne permet aujourd'hui encore de faire un choix entre elles. Ces cas d'hémorragie, le sang sortant par la bouche, les narines, les oreilles et les yeux étaient assez fréquents alors en Russie, et non moins communément on les attribuait à l'action d'un poison. L'hypothèse d'un suicide a prévalu dans l'opinion des contemporains; mais, dramatisant avec plus ou moins d'art les derniers moments du souverain, leurs récits sont suspects (2).

Une diversité égale s'est rencontrée, et s'est maintenue

(1) La date est ainsi indiquée par des documents officiels (*Recueil des documents d'État,* II, n° 83, et Popov, *Recueil,* p. 327) et confirmée par Margeret. Pourtant une inscription de la *Troïtsa* de Saint-Serge indique le 1er mai.

(2) *Chronique de Nicone,* VIII, 64; autres chroniques dans *Bibl. Hist. Russe,* XIII, 39, 159, 492, 533, 574, 727, 806; *Rer. Russ. Script. ext.,* I, 31, 172; *Chroniques de Novgorod,* p. 471; Karamzine, *Hist. de Russie,* XI, note 105; voy. pour les autres sources : Hirschberg, *Le faux Dimitri,* p. 109 et suiv.

jusqu'à nos jours, dans les jugements portés sur le grand mort. *Intravit ut vulpes, regnavit ut leo, mortuus est ut canis*, dit, en guise d'oraison funèbre, l'Allemand Bussow. Comme par les chroniqueurs de l'époque, Boris Godounov a été fort maltraité par la poésie nationale. C'était un *korchoune*, un oiseau de proie, et de plus un sot, qui imaginait pouvoir gouverner la Russie en trompant les boïars (1). Tout aussi malveillants, les historiens du temps ont tenté cependant de faire, dans la physionomie de cet homme extraordinaire et dans les vicissitudes de sa carrière, un plus juste départ entre le bien et le mal ; et, à travers de moins choquantes mais tout aussi embarrassantes contradictions, leurs successeurs continuent de s'y essayer. Les lecteurs de ce volume ont été mis à même, je pense, de se former, à ce sujet, une idée plus nette et mieux décidée. Mais enserré toujours et enfin étranglé par un faisceau de fatalités, dont il a lui-même serré le nœud à Ouglitch, le parvenu couronné n'a pu, pendant son passage au pouvoir et surtout pendant les années si courtes et si troublées de son règne, donner lui-même la juste mesure de ses très réelles et très fortes qualités.

En mourant, il laissait deux enfants, un fils et une fille, dans une situation extrêmement critique. A dix-huit ans, le fils, Féodor, passait pour très doué et supérieurement intelligent. Boris paraît avoir pris soin de lui donner, de toutes façons, une éducation très différente de celle que les enfants des souverains moscovites étaient accoutumés de recevoir jusque-là. En le faisant travailler avec de nombreux professeurs étrangers, il chercha aussi à initier de bonne heure ce jeune homme à la pratique des affaires, ne négligeant pas non plus, par des précautions dont la trace s'est conservée dans les documents officiels, d'assurer en sa faveur l'hérédité du trône. Vivant, il l'avait associé déjà aux charges et aux honneurs du pouvoir. La beauté de la fille, Xénia, était réputée. Trop, pour le malheur de la jeune princesse, ainsi que nous

(1) Kiriéievski, *Recueil de chants populaires*, VII, 2.



le verrons. Le couple semblait devoir, à tous égards, bénéficier de la plus large sympathie. Mais Boris avait fait le vide autour de lui et des siens. Il s'était pressé de mettre à l'écart ses rivaux et ses adversaires les plus redoutables. Des cinq frères Romanov, trois venaient de mourir en exil; Philarète demeurait enfermé dans un monastère; le cinquième, Ivan, était revenu de Sibérie à l'état de ruine. Exilés également Bogdan Biélski et Siméon Bekboulatovitch; celui-ci, nous le savons, privé en plus de la vue. Mort André Chtchelkalov, le seul membre qui comptât d'une famille que la disgrâce de son chef avait déjà reléguée à l'arrière-plan. Parmi les descendants de Rurik ou de Guédymine, les Chouïski, les Galitsyne, les Mstislavski semblaient mis hors concours définitivement. Boris n'avait pas craint de les employer dans les troupes envoyées contre le prétendant. Mais s'il pensait ne devoir plus les redouter, il ne pouvait davantage compter sur leur zèle, et le cercle rétréci où il gardait ses soutiens assurés se réduisait à quelques proches : les Sabourov, les Véliaminov, gens sans importance, ou à des créatures telles que le grand favori de la dernière heure, Pierre Fédorovitch Basmanov, un jeune ambitieux appartenant à une vieille mais obscure famille de boïars, les Plechtchéiév, et ayant lui-même besoin d'être soutenu. Pas un homme de valeur dans tout ce groupe.

Féodor succéda paisiblement à son père, après que sa mère, la tsarine Marie Grigoriévna, eût cédé, comme précédemment Irène, aux prières et aux larmes du peuple entier, en consentant à ce que son fils fût couronné. Consignée dans un manifeste, cette procédure théâtrale tendait à devenir protocolaire. Le nouveau tsar prit aussitôt le parti devant lequel Boris avait reculé. L'inactivité des Chouïski et de Mstislavski sous Kromy paraissant suspecte, il se hâta de rappeler ces voïévodes et, pour les remplacer, Basmanov lui sembla désigné. Mais la question des préséances intervenant, en présence d'une armée où demeuraient deux Galitsyne, Vassili et Ivan Vassilévitchy, on adjoignit au nouveau commandant en chef le prince M. P. Katyrev-Rostovski.

Il est probable qu'en partant pour rejoindre son poste, Basmanov ne songeait qu'à justifier la distinction dont il devenait l'objet. Son premier soin semble, en effet, avoir été de s'assurer de la fidélité de l'armée, en lui faisant prêter serment au nouveau souverain. Mais, comme je l'ai indiqué (1), la formule de ce serment parut équivoque. Elle aggrava le flottement qui depuis longtemps se laissait voir dans les rangs, et Basmanov n'était pas homme à négliger un tel avertissement. On a supposé même que cette armée, *flos et robur totius Moscoviae,* comme l'appelait le Père Lawicki, se trouvait déjà en relations avec Dimitri. Cela n'est guère vraisemblable. Elle était simplement démoralisée et inclinée à la trahison par un long contact avec les populations révoltées ou frémissantes, auxquelles elle se trouvait mêlée sur le territoire des hostilités. Elle subissait l'influence de ce milieu révolutionnaire, la poussée irrésistible des masses, entraînées par l'attrait d'une légende mystérieuse, par le dégoût d'un régime calamiteux, par l'espoir d'un règne réparateur, par l'illusion d'un partage de dépouilles promises au vainqueur : mélange de sentiments légitimes et de passions coupables qui est l'agent habituel des grands mouvements populaires.

L'appareil militaire mis en campagne contre le prétendant se dissolvait dans ce ferment; la mort de Boris et le changement de commandement précipitèrent la marche du phénomène, et la réaction se produisit brusquement dans des circonstances qui demeurent obscures.

D'après la chronique, Basmanov, les frères Galitsyne et M. G. Saltykov proclamèrent la déchéance de Féodor et l'avènement de Dimitri, le 17 mai 1605 (v. s.), en une réunion à laquelle ils avaient appelé les représentants de quatre villes : Riazan, Toula, Kachira et Alexine. En confirmant ce témoignage, une *razriadnaïa kniga* (nobiliaire) met en action, dans l'événement ainsi représenté, un personnage qui nous est déjà connu : Procope Lapounov. Pierre Lapounov, un contem-

(1) Page 116.



porain du Terrible, ses cinq fils, Grégoire, Procope, Zakhar, Alexandre et Étienne, et ses deux neveux, Simon et Vassili, constituaient, dans la classe des « hommes de service » de la province de Riazan, une famille très influente, peu sympathique, mais extrêmement remuante et active. Nous avons vu quelques-uns de ses membres présidant à une émeute au lendemain de la mort d'Ivan IV ; tous figureront en tête dans les phases les plus agitées du « Temps des troubles », maintenant inauguré avec leur complicité probable. A deux reprises, en 1595 et en 1603, donc sous le gouvernement de Boris, Zakhar avait été sévèrement puni pour divers méfaits : querelles de préséance et relations criminelles avec des Cosaques indisciplinés. De concert avec ses frères, il peut bien avoir dirigé, provoqué même le mouvement régional d'insurrection, auquel Basmanov et les autres chefs militaires auront cédé.

Le gros de l'armée paraît avoir joué, dans la circonstance, un rôle passif ; la cavalerie allemande voulait rester fidèle à ses engagements et le prince Téliatiévski défendit même opiniâtrement l'artillerie qui lui était confiée, et se sauva ensuite à Moscou. D'après un récit, dont l'écho se retrouve chez divers chroniqueurs étrangers, Dimitri aurait essayé de hâter ce coup d'État par un stratagème assez grossier. Une lettre adressée par lui à Kromy et intentionnellement livrée aux assiégeants leur aurait appris que, mis en campagne par le roi de Pologne, Zolkiewski approchait avec 40,000 Polonais. Envoyé au même moment sous Kromy avec un détachement de 1,000 hommes, un des lieutenants polonais du prétendant, Jean Zaporski, ignore ce détail, mais prétend avoir mis en déroute l'armée moscovite en lui prenant cent canons et en l'engageant ainsi à se rendre (1). Ce sont évidemment des fables et les Lapounov ont vraisemblablement mieux servi, à cette occasion, la fortune du vaincu de Dobrynitchy. Au témoignage de certains chroniqueurs, Vassili Galitsyne et

(1) Voy. ce témoignage et celui, contradictoire, d'un autre partisan polonais de Dimitri, Wislouch, chez Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 113.



Basmanov auraient opposé un simulacre de résistance à l'élément populaire et se seraient fait lier pour, à tout hasard, masquer leur trahison (1). Margeret, au contraire, accuse Vassili Ivanovitch Galitsyne et Pierre Basmanov d'avoir fait garroter les autres voiévodes. Mais Vassili Ivanovitch Galitsyne n'était pas là! Comme toujours, les rapports sont confus et contradictoires.

Dimitri avait reçu la nouvelle de la mort de Boris le 5 mai, par le jeune Abraham Bakhmétiév, un fils de boïar qui servait dans l'armée du tsar sous Kromy et qui donc donnait ainsi le signal de la défection. Le 22 mai, une nombreuse députation, conduite par le prince Ivan Galitsyne, porta à Poutivl l'acte d'hommage et de soumission de l'armée entière. Un voyageur a recueilli le bruit de certaines « conditions » qui auraient été préalablement soumises au prétendant et acceptées par lui. Cet étranger est Pierre Arcudius, un Corfiote, envoyé à cette époque en Pologne par la cour de Rome, avec une mission mi-scientifique mi-politique qui n'intéressait pas directement la Moscovie. L'idée d'un pacte constitutionnel à imposer aux faibles héritiers du Terrible était, nous le savons, dans l'air. Nous l'avons vu poindre au moment de l'élection de Boris; elle reparaîtra au cours de toutes les crises que le gouvernement centralisateur de Moscou et le principe autocratique par lui représenté auront à traverser encore jusqu'à l'avènement des Romanov. Mais une armée qui se rend sans combat n'est guère en bonne posture pour dicter des capitulations, et d'aucune autre source nous ne recevons confirmation de ce fait dont nulle trace ne se laisse découvrir dans les événements ultérieurs (2).

Vainqueur, de son côté, sans bataille gagnée et n'ayant pas, jusque-là, révélé les qualités d'un grand capitaine, Dimitri se montra meilleur politique. Pour consommer le triomphe de sa cause, il n'avait pas besoin de ces troupes qui venaient de

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 66.
(2) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, II, 375; III, 169.

si mal servir celle de Boris. Il se hâta de les licencier, à la réserve d'un petit corps, auquel il donna rendez-vous à Orel. Un prince Lykov, Boris Mikhaïlovitch, ancien ami des Romanov et futur époux d'une fille de Nikita Romanovitch, fut chargé de l'exécution de ces premières mesures, et le choix est significatif. Après cela, sans perdre de temps, dès le 26 mai, le prétendant se mit en marche avec ses Cosaques et ses Polonais. Au dire d'un témoin, se défiant des hommes du Don ou du *Zaporojé*, il avait soin de les tenir à l'écart de ses campements, où il se donnait une garde purement polonaise. Mais le témoin est lui-même un Polonais (1).

Sur la route de Poutivl à Moscou, par Orel et Toula, les garnisons de Kalouga et de Siérpoukhov opposèrent seules quelque résistance au triomphateur. Sous les murs de cette dernière ville, il campa dans les mêmes tentes où, sept années auparavant, Boris avait ébloui les ambassadeurs tatars. Déjà il avait une cour et commençait de gouverner. Il restait cependant un tsar et un gouvernement à Moscou, où les messagers de Dimitri étaient saisis et suppliciés. La populace de la capitale, la *tchern*, ne cessait, il est vrai, de s'ameuter, depuis la mort de Boris. Interloquant les boïars, qui essayaient de la calmer, avec des questions indiscrètes sur le tsarevitch Dimitri et sur Grichka Otrépiev, elle réclamait des détails circonstanciés au sujet de la catastrophe d'Ouglitch. Jusqu'à la défection de l'armée, sous Kromy, on avait réussi cependant à conjurer ces désordres. Vassili Ivanovitch Chouïski, l'enquêteur d'Ouglitch, s'était présenté au *Lobnoié Miésto*, jurant que le fils de Marie Nagaïa ne vivait plus. Après l'événement de Kromy, la situation empira rapidement. En devenant plus menaçante, l'émeute se doubla d'une panique. Le bruit courut que Koréla, l'ataman-sorcier, était déjà sous les murs de la capitale. Les gens riches cachaient leurs trésors, redoutant également les Cosaques et la *tchern*. Les autorités tentèrent cependant d'organiser la défense, appelant aux

(1) Borsza, *Bibl. Hist. Russe*, I, 396-7.

armes les *striéltsy*, faisant mettre en batterie des canons sur les remparts. Mais les ordres étaient mal exécutés, et la foule en riait.

Le 10 juin 1605, deux messagers de Dimitri, Naoum Plechtchéiév et Gabriel Pouchkine, parurent au Krasnoié Siélo, faubourg de la capitale, habité par des marchands et des artisans hostiles depuis longtemps aux Godounov. On leur offrit aussitôt de les escorter à l'intérieur de la ville. Un détachement de striéltsy se présenta pour leur barrer passage, mais se dispersa aussitôt, et les deux hommes arrivèrent sans encombre au *Lobnoié Miésto*. Le peuple ne tarda pas à s'y rassembler et écouta la lecture d'une lettre adressée aux boïars (1). Il n'en fallait pas davantage. Le sort des Godounov fut décidé. Le patriarche supplia les boïars d'intervenir ; mais, au témoignage d'un chroniqueur étranger, Peer Persson, qui est seul d'ailleurs à rapporter ce fait, Vassili Ivanovitch Chouïski se serait rétracté à ce moment, en reconnaissant que le tsarevitch Dimitri avait échappé à la mort. Les événements ultérieurs semblent indiquer seulement une entente, promptement réalisée, entre l'émeute et ceux auquels on faisait appel pour l'apaiser. La foule se rua au Kreml et, entraînés par le flot populaire, les boïars assistèrent, présidèrent même à l'arrestation de Féodor. En compagnie de sa mère et de sa sœur, il fut enfermé immédiatement dans la maison habitée par Boris avant son avènement. Tous les membres de la famille et tous ses amis étaient emprisonnés en même temps.

Mais la *tchern* ne voulut pas s'en tenir là. Mis en appétit de violence, les moujiks pillèrent puis détruisirent les habitations des prisonniers. Ce n'était pas assez encore. Sur un mot d'ordre, que leur soufflait Bogdan Biélski, rappelé d'exil après la mort de Boris et plus turbulent que jamais, les farouches justiciers s'attaquèrent aussi aux étrangers, aux médecins allemands du tsar en particulier. Ces marchands de drogues passaient pour posséder des caves bien garnies. La foule s'y

(1) *Actes de la Comm. archéogr.*, II, 80.



rua et y puisa une ardeur nouvelle pour d'autres excès.

Les boïars ne recouvrèrent leur autorité que pour envoyer une députation à Siérpoukhov. La fleur de l'aristocratie moscovite s'y trouva représentée, avec le prince F. I. Mstislavski, le prince I. M. Vorotynski et Vassili Ivanovitch Chouïski lui-même, accompagné de ses deux frères, Dimitri et Ivan. Ces hauts seigneurs se rencontrèrent, dans le camp du prétendant, avec une députation des Cosaques du Don, et Dimitri osa donner le pas à celle-ci, en l'admettant la première à baiser sa main. Après quoi, faisant introduire les grands boïars, il les accueillit avec des paroles sévères. Il paraîtra au moins douteux que Grichka Otrépiév se fût, en pareille circonstance, avisé d'une telle attitude.

Pour occuper la capitale, dont on lui annonçait la soumission, de Toula déjà, le tsarevitch reconnu maintenant comme tsar avait envoyé un détachement de son armée, sous le commandement de Basmanov, en même temps qu'il confiait l'expédition des affaires au prince V. V. Galitsyne, en lui donnant pour acolytes deux recrues plus anciennes, le prince Vassili Massalski-Roubiéts et le *diak* Soutoupov. C'étaient ces mêmes hommes qui lui avaient livré Poutivl. En devançant à Moscou leur nouveau maître, ils reçurent sans doute des ordres au sujet des Godounov. Mais on ignore le sens de ces instructions et on se refuse à croire qu'elles aient prévu le sort affreux réservé à cette malheureuse famille.

VI

LE SORT DES VAINCUS

Galitsyne et ses adjoints commencèrent par se débarrasser du patriarche Job, qui, enlevé au moment où il officiait à la cathédrale de l'Assomption, fut envoyé comme simple moine dans un monastère de Staritsa. Les parents de Féodor étaient dispersés en même temps en divers lieux d'exil et Simon

Godounov, l'homme le plus entreprenant de la famille, étranglé à Péréiaslavl. Ce qui se passa ensuite dans la maison maintenant occupée par le tsar détrôné et par les siens les plus proches demeure obscur, au milieu d'un nouveau concours de rapports discordants. D'après la tradition, cette maison avait appartenu autrefois à Maliouta Skouratov de sinistre mémoire (1), et, de façon ou d'autre, remplis de souvenirs lugubres, hantés dans l'imagination populaire par des spectres sanglants, ses murs furent, le 6 juin 1605 (v. s.), témoins d'une nouvelle et hideuse tragédie. Féodor y a été massacré, étouffé entre deux coussins, ou assommé à coups de gourdin, après une longue lutte, car, brave et vigoureux, il a tenu tête aux assaillants, sbires que conduisait Massalski et parmi lesquels s'est distingué un ancien *diak* de l'entourage du Terrible, André Chéréfédinov, homme de mauvaise réputation (2). Boris l'avait tenu à l'écart ; Dimitri semble au contraire lui avoir confié, dans cette circonstance, un mandat spécial, dont nous ne connaissons cependant pas la nature.

La veuve de Boris n'a pas survécu à son fils, soit qu'on l'ait tuée en même temps, ou qu'elle ait voulu se donner la mort. Xénia fut près de mourir aussi, empoisonnée, ou ayant pris du poison. Un contre-poison administré à temps l'épargna pour un pire destin. Dimitri avait entendu parler de ses charmes universellement vantés par les contemporains. Type assez vulgaire de beauté russe, très blanche de peau, avec de vives couleurs, des lèvres rouges, des yeux noirs et de longs cheveux tombant sur les épaules en tresses luxuriantes, comme son frère elle avait reçu une éducation soignée. Elle écrivait correctement. Douée d'une belle voix, elle chantait avec agré-

(1) Elle a été rasée ultérieurement par ordre de Dimitri ; le terrain est devenu, en 1869, la propriété de la *Soc. Imp. pour l'étude de la Litt. anc.* Voy. Ikonnikov, *Essai d'historiographie russe,* I, 2e partie, p. 1017.

(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 69-70. Diverses chroniques mentionnent des détails horribles et obscènes, impossibles à reproduire. Comp. Hirschberg, *Le faux Dimitri,* p. 122. L'auteur met Dimitri hors de cause, en alléguant le témoignage de Bussow, qui attribue une date postérieure à l'envoi de Massalski et consorts. Mais, en présence d'autres rapports très précis sur ce point, une erreur de Bussow est plus admissible.

ment. « Son corps était comme moulé avec de la crème, dit un chroniqueur enthousiaste, et ses sourcils se joignaient. » Le nouveau maître de la Russie ne devait pas rester insensible à tant d'attraits. En fait d'amour, il n'avait connu, depuis un an, que des actes de donation à signer, et Maryna était loin. Tandis que les cadavres de Féodor et de sa mère recevaient, au pauvre monastère de Varsonofii sur la Striétenka, une sépulture humiliée, le prince Massalski gardait Xénia dans sa maison, ou dans celle d'un tiers complaisant, « pour le plaisir du maître ».

Dimitri régnait.

CHAPITRE VI

L'APOGÉE

I. L'avènement. — II. Le prix de la victoire. — III. Le mariage avec Maryna. IV. De Cracovie à Moscou. — V. Le couronnement.

I

L'AVÈNEMENT

Le 20 juin 1605 (v. s.), le soleil brilla, à Moscou, en un ciel radieux et les cœurs furent en liesse. Toute la population de la capitale se trouva dehors. Les toits des maisons étaient eux-mêmes couverts de citadins en habits de fête et des grappes humaines se suspendaient aux arbres. Pendant de longues heures, des milliers d'yeux fouillèrent l'horizon, à l'orient, tandis que dans cette foule, attentive et recueillie comme en un temple, une fièvre d'impatience et d'allégresse grandissait. Enfin, une nuée sillonnée d'étincelantes lueurs se dessina sur la route de Kolomenskoïé, le canon tonna, et aussitôt on eût dit qu'une vague énorme passât, abattant, aplatissant tout ce peuple en émoi, convertissant les corps brusquement prostrés en un tapis de chair frissonnante. Et tandis qu'ils demeuraient ainsi, front contre terre, une clameur immense montait de cette poussière d'esclaves : « Salut, ô notre vrai soleil ! »

Le « vrai soleil », éclipsant l'autre par son éclat, apparaissait sur la rive gauche de la Moskva, dans un cortège splendide : *strieltsy* en caftans rouge et or, cavaliers moscovites couverts d'or et de pierreries, hussards polonais aux



armures étincelantes, encadrant la théorie imposante du clergé national. Il approchait dans un rayonnement de puissance et de majesté.

— Dieu vous donne la santé ! criait encore la foule, secouée maintenant d'un transport de tendresse, pleurant, sanglotant, hurlant son bonheur et son amour. Se haussant sur ses étriers, Dimitri répondit :

— Dieu vous rende aussi bien portants et heureux ! Levez-vous et priez pour moi !

Il était là ! Déjà, franchissant le pont, il abordait la *Place Rouge*, s'approchait de ce palais dont, vingt ans auparavant, il avait été ignominieusement chassé. Mais, soudain, le ciel s'obscurcit ; soulevant d'épais tourbillons de sable, un ouragan jetait son voile de deuil sur toute cette joie et toute cette gloire.

— Que Dieu ait pitié de nous ! murmurèrent les *moujiks*, en se signant et en commentant le funeste présage.

Annonciatrice d'une catastrophe que rien ne faisait prévoir à ce moment, cette perturbation atmosphérique a pu être imaginée, après coup, par un chroniqueur ingénieux ; mais quelle plus terrible tempête eût troublé l'entrée solennelle du tsar retrouvé dans sa capitale reconquise, si, de cette même foule prosternée sur son passage, dix, cent voix s'étaient élevées, criant :

— Arrière ! Tu n'es pas celui que nous attendions et que nous pensions acclamer et bénir ! Nous te reconnaissons ! Nous t'avons entendu chanter au lutrin et nous avons bu avec toi dans les cabarets ! Tu n'es pas Dimitri. Il est mort sans doute et ne reviendra pas. Tu es Grichka Otrépiév !

Nulle chronique n'a recueilli l'écho de pareille clameur discordante ; et comment se serait-elle produite ? L'ancien diacre du couvent du Miracle n'était-il pas là, suivant le maître reconnu, adoré, et échangeant sans doute des signes d'intelligence avec des compagnons de plaisir rencontrés au passage ? Aucun cri hostile et dénonciateur ne déchira encore l'air quand, selon l'usage, le tsar se fut arrêté au *Lobnoïé*

Miésto, ces rostres moscovites d'où, quelques jours auparavant, Vassili Chouïski avait affirmé la mort de Dimitri et l'imposture de celui qui usurpait son nom. Les églises du Kreml, à leur tour, reçurent la visite du pénitent des jésuites, venant y confesser la fidélité de sa foi, et tandis que, dans la cathédrale de l'Annonciation, le protopope Terentii, orateur disert, haranguait le souverain, lui demandant de pardonner à son peuple trop longtemps abusé par de faux témoignages, les compagnons polonais du triomphateur jouèrent seuls et très innocemment le rôle de trouble-fête. Rangés en parade sur le parvis du temple, ils croyaient bien faire en laissant éclater leurs plus brillantes fanfares. La piété et la jalousie moscovite en furent également effarouchées. Dans son discours, Terentii introduisait précisément des allusions transparentes au danger des influences étrangères, et, en se donnant corps et âme au fils du Terrible, le peuple entendait, lui aussi, le posséder sans partage. Poursuivant sa marche pompeuse, Dimitri n'en pénétra pas moins sans encombre dans la demeure de ses ancêtres. Il évita de passer devant la maison de Boris, qu'il ordonnait aussitôt de raser sans retard, en même temps que le corps de l' « usurpateur » devait lui-même quitter l'église de Saint-Michel et recevoir une moins glorieuse sépulture. L'héritier légitime du Terrible faisait maison nette.

Sur la *Place Rouge*, quelques partisans du régime déchu s'en mêlant sans doute, un mouvement inquiétant paraît cependant s'être produit après le passage du tsar, car, envoyé par lui, Bogdan Biélski dut y aller jurer sur la croix que celui qu'on venait d'acclamer était bien le fils d'Ivan IV et de Marie Nagaïa. Mais le serment fut reçu sans contradiction. La chronique fait mention d'un contradicteur, qui se serait présenté au lendemain de cette journée triomphale. Il venait de loin. L'évêque d'Astrakhan, Théodose, s'était distingué déjà par l'énergie de ses protestations contre le prétendant. Amené maintenant à Moscou, il aurait, en présence de Dimitri lui-même, persisté dans cette attitude.



— Dieu sait qui tu es; car le vrai tsarevitch Dimitri a été tué à Ouglitch! (1)

L'histoire n'a enregistré, de son côté, aucun acte de représailles dont l'audacieux prélat serait devenu l'objet, ce qui rend l'incident invraisemblable. D'après cette même légende d'ailleurs, Théodose ne songeait pas à identifier le nouveau tsar avec Grichka Otrépiév, et Dimitri redoutait si peu une confrontation avec ceux qui avaient connu l'ancien diacre qu'il se hâtait de rappeler d'exil l'archimandrite Paphnuce, et l'installait comme métropolite à Moscou même. Le clergé paraît au contraire avoir été facilement et entièrement acquis au nouveau régime (2). Théodose ambitionnait peut-être la succession de Job. Mais l'archevêque de Riazan, Ignace, grec d'origine et ancien archevêque de Chypre, avait, le premier de tous les prélats russes, reconnu le prétendant pendant son séjour à Toula. C'était assurément un titre. Ecclésiastiques ou laïques, les historiens russes lui en ont, depuis, reconnu un autre, en le dénonçant comme secrètement affilié à Rome. Après la mort de Dimitri, Ignace a, en effet, passé en Pologne, obtenu une pension de Sigismond et embrassé l'*Union*. Mais on ne saurait affirmer qu'il ait pris ce chemin plus tôt, et, demandant à Dieu « d'élever haut la droite du tsar au-dessus des infidèles et du *catholicisme* », le message publié par le nouveau patriarche, à son avènement, semble protester contre cette supposition (3). Représenté comme un acte de pur arbitraire, ce choix paraît aussi avoir été l'objet d'une élection régulière (4).

Ce n'est pas de ce côté que Dimitri avait à craindre, pour ses débuts, une opposition qu'il ne se flattait assurément pas

(1) *Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiq.*, 1847, IX, 2ᵉ partie, p. 17 et 1848, IV, 65-66.

(2) Voy. dans ce sens les *Mémoires d'Arsène*, archevêque d'Élasson, dans les *Travaux de l'Acad. Eccl. de Kiev*, janv.-mars 1898, publiés par DMITRIEVSKI, p. 100-116; comp. KARAMZINE, *Hist. de Russie*, XI, note 377.

(3) Voy. LEVITSKI, *Le Patriarche Ignace*, dans *Le Voyageur*, octobre 1881, p. 195; MACAIRE, *Hist. de l'Église*, X, 108.

(4) *Mémoires d'Arsène*, loc. cit.

de désarmer du premier coup. Comme ses pairs, Vassili Ivanovitch Chouïski n'avait pas eu à se louer de l'accueil reçu à Siérpoukhov. Peut-être même y avait-il subi un traitement particulièrement désobligeant. Bien que nous ne possédions pas à cet égard d'indications suffisamment précises, il semble aussi s'être avisé de devancer l'arrivée de Dimitri par un complot, dont la clientèle des gros marchands de Moscou, acquise à sa famille, lui fournissait les éléments. La tentative avorta et, découverte, elle amena, en juillet, l'arrestation de l'auteur et sa mise en jugement devant un tribunal, où quelques historiens ont voulu reconnaître un *Sobor*. La nostalgie du régime parlementaire porte beaucoup d'esprits distingués, en Russie, à abuser d'un nom sympathique. Chouïski a été vraisemblablement jugé par quelque réunion improvisée de hauts dignitaires civils et ecclésiastiques. La sentence ne pouvait faire doute, et l'enquêteur d'Ouglitch marcha à l'échafaud.

A ce moment une brusque déviation se laisse apercevoir dans la ligne de conduite adoptée par Dimitri. Depuis Siérpoukhov, il avait paru décidé à marcher dans la voie de son père, en s'appuyant sur le peuple et en opposant sa fidélité certaine aux intrigues et aux ambitions des boïars. Eu égard aux circonstances, cette politique était peut-être la meilleure, à condition que l'esprit de suite y présidât. Dimitri en manqua. Très doué assurément, il n'était pas un homme de génie, ni même un homme supérieur. Et on peut encore en tirer un argument en faveur de son authenticité, car, pour jouer en comédien le rôle qui l'avait conduit au Kreml, le génie n'eût pas été de trop. Chouïski posait déjà le cou sur le billot, après avoir dénoncé Dimitri comme un imposteur au rapport de certains témoins et imploré au contraire le pardon du maître, au témoignage des autres, quand sa grâce lui fut annoncée. Privé d'un spectacle qui faisait revivre les traditions regrettées du Terrible, le peuple murmura, et accusa les Polonais de lui avoir valu ce désappointement. Une lettre adressée à Dimitri par son secrétaire polonais, Jean Buczynski, le met avec ses

compatriotes entièrement hors de cause (1). Le fils d'Ivan IV aura simplement cédé à l'inclination naturelle de son tempérament faible et généreux, en subissant aussi l'influence de cet entourage de hauts et puissants seigneurs parents et amis de Chouïski, auquel il ne pouvait maintenant échapper. Nous le verrons, en effet, incliné de plus en plus à pactiser avec cet élément et à en faire un des pivots de son gouvernement. Exilé avec ses deux frères, Vassili Ivanovitch fut rejoint en route par un nouveau message de clémence qui le rappelait à Moscou et lui rendait biens et honneurs. Dimitri tournait évidemment le dos aux traditions paternelles. Il prétendait gagner par des caresses ceux que le *Groznyï* avait traités si rudement. Il encourageait aussi les conspirateurs

Mais son triomphe si facile l'enivrait. N'était-il pas entré à Moscou sans verser une goutte de sang? Victorieusement établi contre tous les démentis, son titre avait suffi à lui ouvrir toutes les portes et tous les cœurs. Et il possédait le moyen de donner à ses droits une confirmation encore plus éclatante. Sa mère allait arriver, et il avait choisi un des Chouïski, Michel Vassiliévitch, de la branche des Skopine, pour retirer l'exilée de son lointain couvent! Marfa se trouva aux portes de la capitale à la fin de juillet; Dimitri se rendit à sa rencontre à Taïninskoïé, au milieu d'un concours énorme de spectateurs; et, bien que les témoignages diffèrent encore sur les détails de cette scène à rebours du *Prophète*, rien ne paraît y avoir manqué aux effusions attendues.

Le silence de l'ex-tsarine avait eu jusque-là quelque éloquence car, si elle pouvait paraître intéressée à favoriser ainsi même un aventurier, elle partageait les risques de l'aventure, et Boris eût sans doute payé largement un désavœu de sa part. Son témoignage devenait maintenant moins probant; mais Dimitri tira des larmes d'attendrissement des yeux de ses sujets en suivant à pied et tête nue le carrosse de cette mère enfin rendue à son affection, puis en l'allant visiter tous les

(1) *Recueil des documents d'État*, II, n° 121. Dans le même sens : Borsza, *Bibl. Hist. Russe*, I, 399. Dans un sens opposé : Niemojewski, *Journal*, p. 117.



jours au couvent de l'Ascension, où elle fut installée ; et, ayant pleuré, le peuple fut convaincu.

Le couronnement suivit de près ce joyeux événement, et dépassa en magnificence tous ceux qui l'avaient précédé. Au rapport du Père André Lawicki, Dimitri aurait exprimé le désir de se confesser à lui avant la cérémonie. Il se peut. Contemporain de Henri IV, le converti de Cracovie professa toujours une grande admiration pour le Béarnais, et, à ses yeux, le Kreml valait sans doute deux messes ; car l'acte de déférence accordé au catholicisme dans un coin de son palais ne l'empêcha pas, s'il fut accompli en effet, de recevoir, aussitôt après, la communion orthodoxe des mains du nouveau patriarche. Le nouveau tsar avait sollicité pour cela une autorisation du pape. Comme elle tardait à venir, il s'en passait, et le Père André consentait à fermer les yeux. Comment s'y serait-il refusé, alors que le souverain se laissait publiquement haranguer en polonais par le Père Nicolas Czyzowski, en même temps que, plus confidentiellement, il se réjouissait de ce que son couronnement se rencontrât avec la fête de saint Ignace de Loyola (1) ! Après quoi, pour rétablir l'équilibre, il accomplissait un pèlerinage à la Laure de Saint-Serge, et, très orthodoxement encore, s'intéressait à la publication des livres saints, continuée sous ses auspices par Ivan Niéviéjine. A l'exception du métropolite de Rostov, Cyrille Zavydov, obligé de céder sa place à Philarète Romanov, qui avait peut-être mérité cette préférence, le pénitent du Père André maintenait aussi sur leurs sièges tous les évêques, si hostiles fussent-ils à Rome, et, non content de leur prodiguer ses témoignages de respect et ses faveurs, en Pologne même, malgré une protestation indignée de Sigismond, il accordait une subvention à la confrérie orthodoxe et très militante de Lemberg !

A Poutivl, devisant avec ses aumôniers, il avait médité, après Ivan IV, une réforme radicale des monastères russes, « repaires de fainéants ». A Moscou, en dépit d'une informa-

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 191. Comp. le même, *Rome et Démétrius*, p. 88.



tion contraire recueillie par Bussow, il ne paraît même pas avoir touché sérieusement au problème de la sécularisation des biens monastiques, qu'il trouvait dans l'héritage politique de ses prédécesseurs; et un emprunt accidentel de 30,000 roubles, fait au trésor de la *Troïtsa*, quelque indignation que le célèbre célérier, Abraham Palytsine, en ait ressentie, semble avoir été largement compensé par les privilèges de toute nature, exemptions d'impôts et immunités administratives, libéralement octroyés sous ce règne à toutes les communautés (1).

La promotion de Philarète faisait partie d'un ensemble de mesures réparatrices. A supposer même qu'ils n'eussent pas servi sa cause, les Romanov appartenaient à la famille de Dimitri. Le frère du nouveau métropolite de Rostov, l'infirme Ivan, reçut le titre de boïar. L'oncle du tsar, l'ivrogne Michel Nagoï, fut écuyer. Éloigné des affaires par Boris, Vassili Chtchelkalov prit rang parmi les *okolnitchyié*, en même temps qu'un autre *diak*, Athanase Vlassiév. Cette dernière promotion offensait les usages; mais peut-être Dimitri payait-il ainsi une dette, et une certaine hardiesse novatrice ne lui était pas étrangère. Les usages moscovites faisaient du souverain une sorte d'idole, pompeusement enfermée dans le sanctuaire du Kreml. Le fils de Marie Nagaïa parut tous les jours à la *Douma*, surprenant les boïars et ne laissant pas de les scandaliser aussi par son ardeur à intervenir dans les débats. Il voulut lui-même recevoir les suppliques, et, audace plus grande, ou comble de naïveté, il prétendit que les affaires fussent désormais expédiées sans pots-de-vin!

Sur deux autres points, tout en prétendant aussi présider à un gouvernement de *restauration*, il s'écartait de la tradition que lui léguaient ses ancêtres, les « rassembleurs de la terre russe », souverains économes et maîtres soupçonneux. Plus encore que Boris, il se montre du premier coup enclin à la prodigalité, ne souffrant pas qu'on le quitte les mains vides,

(1) *Actes historiques*, II, 71-79; MOUKHANOV, *Recueil*, p. 203-205.



doublant la pension de tous les « hommes de service », ordonnant dans toutes les provinces une nouvelle et beaucoup plus ample répartition des allocations territoriales (1). A l'opposé de Godounov, d'autre part, dès la première heure également, il fait preuve d'une confiance excessive, qui, en augmentant toujours, aboutira à l'aveuglement et à l'abandon des précautions les plus élémentaires. D'accord avec la tradition, Boris avait fait défense à Vassili Chouïski et à Mstislavski de prendre femme. Dimitri les engage tous deux à se marier et à choisir leurs compagnes dans sa proche parenté. Il semble ne craindre aucun rival, ne redouter aucune compétition, et le trait n'est certes pas d'un aventurier! En même temps, il dépense sans compter. En janvier 1606, après six mois de règne, son secrétaire, Jean Buczynski, relèvera le total énorme de 7,500,000 roubles, déjà dévorés sur un budget qui ne va pas au quart de cette somme ! A des observations qui lui sont adressées, le jeune tsar répond qu'il a des obligations envers un grand nombre de ses sujets et qu'il aime mieux s'assurer l'attachement des autres par la générosité que par la tyrannie (2).

A ce moment, des dettes lui restaient, cependant, qu'il montrait moins d'empressement à acquitter.

II

LE PRIX DE LA VICTOIRE

Il avait, on s'en souvient, contracté en Pologne trois séries d'engagements, qui, bien que distincts dans leur origine et dans leur objet, apparaissaient solidaires à beaucoup d'égards. Qu'un tsar converti au catholicisme et marié à une Polonaise régnât à Moscou, Sigismond n'y répugnait pas, à la condition

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 261; *Actes de l'État de Moscou*, édit. Popov, I, 77-78.

(2) *Recueil des documents d'État*, II, 258.



que le roi de Pologne et le roi détrôné de Suède en retirassent quelque avantage. Rome, de son côté, ne pouvait consentir au mariage d'une catholique avec un orthodoxe secrètement converti et à favoriser ainsi le triomphe d'un prétendant énigmatique, si l'Église n'en recueillait aucun bénéfice ostensible. Enfin, pour la réalisation de leurs desseins ambitieux, Mniszech et sa fille dépendaient de la cour de Varsovie et du Saint-Siège.

Dimitri, lui, ne songeait assurément pas à abandonner en réalité à son voisin de Pologne, ou à son futur beau-père, deux des plus belles provinces de son empire, et encore moins à y poursuivre l'œuvre impossible d'une union religieuse. A cet égard, il comptait certainement demeurer insolvable. Même vainqueur et couronné, il persista à vouloir épouser Mlle Mniszech, et se montra extrêmement pressé de la voir arriver à Moscou. Il restait très amoureux, apparemment, tout en trompant son impatience avec la belle Xénia. L'amour le plus sincère et le plus désintéressé est, toutefois, susceptible des plus étranges complications; et, dans ce cas-ci, le rêve passionné du fiancé de Maryna peut en avoir subi quelques-unes, où la tendresse n'entrait pour rien.

Son court règne s'est rencontré, en Pologne, avec une insurrection, qui se préparait déjà au moment du séjour du prétendant à Cracovie et dont le chef, Zebrzydowski, y avait figuré parmi ses protecteurs. Il n'est pas impossible, comme on l'a supposé et même affirmé publiquement un peu plus tard (1), que, le roi de Pologne imaginant de se servir du faux ou vrai tsarevitch pour démembrer la Moscovie, les adversaires politiques de Sigismond aient songé de leur côté à lui opposer ce rival, dont la conversion et le mariage avec une Polonaise écartaient les obstacles qui avaient empêché jusque-là l'union des deux empires. Enfin, Dimitri lui-même peut s'être laissé flatter par cette espérance. Du Kreml au Wawel le chemin devait assurément lui paraître moins long

(1) SZUJSKI, *Œuvres*, 2e série, vol. V, 247; LUBIENSKI, *Opera posthuma*, p. 72.



que celui qu'il venait de parcourir si rapidement, depuis les antichambres de Brahin, ou les cuisines de Hoszcza !

Le successeur de Boris Godounov n'était pas un grand homme, mais un homme grandement présomptueux. Dans sa soumission à Rome il n'avait vu qu'un déguisement de plus et un expédient. Parvenu au trône il se crut toutefois et très sérieusement, cette fois, en passe de devenir, Rome l'y aidant, le chef d'une ligue anti-ottomane de toutes les puissances catholiques d'Europe. La revendication de l'héritage des Jagellons, anciens souverains *russes* de la Lithuanie, s'accordait fort bien avec cette présomption, et les deux entreprises semblent, en effet, avoir quelque temps voisiné dans les préoccupations ambitieuses du jeune souverain. La première devenant de plus en plus chimérique à ses yeux, à mesure qu'il prenait conscience de la politique européenne et de ses réalités si contraires à un tel rêve, divers indices permettent de croire qu'il s'est rejeté délibérément sur la seconde. On en jugera par la suite de ce récit.

A la nouvelle des événements de Moscou, le roi de Pologne et le pape songèrent en même temps à se prévaloir de leur créance sur le prétendant triomphant. Sigismond se hâta d'envoyer à Moscou le staroste de Viélije, Alexandre Gosiewski. Les instructions de cet ambassadeur sont datées du 23 août 1605. Dès le 5 août, on en avait rédigé d'autres à Rome, pour le comte Alexandre Rangoni, neveu du nonce de Pologne. Officiellement, la mission de Gosiewski était réduite à une démarche de pure courtoisie. Sigismond complimentait Dimitri sur son avènement et l'invitait à son mariage avec l'archiduchesse Constance. Mais, évidemment, le roi n'avait pas choisi un de ses meilleurs soldats pour exécuter une commission aussi banale. En fait, Gosiewski apportait, avec d'autres demandes, un projet de coopération militaire contre Charles de Suède. On a donné la plus large publicité à une lettre qui aurait été envoyée à ce moment par Dimitri à l'adresse de l'« usurpateur suédois ». Rédigée dans le style des messages adressés autrefois au roi Jean par le

Terrible, impérieuse et arrogante, elle eût équivalu à une déclaration de guerre. Mais Gosiewski n'a eu aucune connaissance d'une aussi prompte condescendance aux désirs de son maître. En réalité encore, débiteur récalcitrant, le fiancé de Maryna s'est tiré à beaucoup meilleur compte de cette première rencontre avec son créancier. Les relations diplomatiques établies depuis longtemps entre la Pologne et la Moscovie lui fournissaient une défaite excellente, dont il n'eut garde de ne pas se servir. Obstinément, la cour de Cracovie refusait à celle de Moscou la reconnaissance du titre de *Tsar* adopté par Ivan IV. Elle s'en tenait au protocole ancien, qui n'admettait que celui de *Grand-Duc*. Or, Dimitri venait de faire un pas de plus dans la voie ouverte par ses prédécesseurs : il se faisait appeler *Empereur* et même *Empereur invincible !* Gosiewski n'avait pas de pouvoirs pour souscrire à une pareille prétention, et cette question préliminaire coupa court à toute entrée en matière. Le jeune tsar en prit prétexte pour s'y dérober péremptoirement. Après quoi, il combla l'ambassadeur de prévenances et de caresses. C'était fort habile ; mais l'échec ainsi essuyé par l'un des créanciers devait fatalement rejaillir sur l'attitude de l'autre. Les combinaisons et les espérances du pape en furent bouleversées.

Le pape, c'était, depuis le 16 mai 1605, Paul V, Camille Borghèse. Son prédécesseur, Clément VIII, avait prudemment laissé sans réponse une seconde lettre de Dimitri, datée du 30 juillet 1604, où, tout en protestant toujours de sa dévotion envers le Saint-Siège, le prétendant précisait davantage ce qu'elle lui permettait d'attendre en retour. A la lecture d'une dépêche de Rangoni, relatant à la date du 2 juillet 1605 ce qui venait d'arriver à Moscou, Paul V s'enflamma. Dès le 4 août, des brefs pontificaux allèrent trouver le roi de Pologne, le cardinal Maciejowski, Mniszech lui même, les adjurant de mettre à profit cet événement providentiel. Déjà le Saint-Père voyait l'*Union* solennellement proclamée à Moscou et songeait à y envoyer un légat pontifical. En attendant, il pressait le départ du comte Rangoni, et, telle était

son impatience, que pour la satisfaire, ne pouvant assez vite équiper son neveu pour un aussi long voyage, le nonce se décidait à le faire devancer par un de ses secrétaires, l'abbé Luigi Pratissoli, qui devait accessoirement solliciter l'intervention de Dimitri pour un chapeau de cardinal attendu depuis longtemps à la nonciature de Pologne. Rome n'aurait évidemment rien à refuser au nouveau converti qui allait lui amener des millions de fidèles !

En novembre, Pratissoli, les deux jésuites aumôniers du tsar et Gosiewski se trouvèrent réunis, dans le voisinage du Kreml, en des agapes intimes, empreintes en apparence de la plus grande cordialité. On avait échangé des présents ; on y ajouta de part et d'autre force gentillesses ; mais Pratissoli et Gosiewski revenant à Cracovie, il fallut déchanter. Jean Buczynski les y avait suivis, portant à l'adresse du nonce une lettre datée du 15 novembre 1605, où Dimitri mettait le représentant du pape en demeure de se faire, à Cracovie et à Rome, l'interprète de deux demandes : autorisation pour Maryna de recevoir la communion orthodoxe le jour de son couronnement et d'observer *more græco* l'abstinence du mercredi ; reconnaissance par le roi de Pologne du titre impérial adopté par le tsar. De l'*Union* pas un mot et pas un indice non plus d'une disposition quelconque à faire droit aux réclamations antérieures de Sigismond.

Sentant sans doute ce que le procédé avait de téméraire et de proprement impudent, Dimitri s'était résolu, à la même heure, de plaider sa cause auprès du pape, de façon plus directe. Tenu à l'écart, n'obtenant à force d'instances que de rares audiences et toujours de nuit, dans le plus grand secret, le Père André Lawicki avait été brusquement mandé au Kreml, caressé, étourdi de bonnes paroles et expédié à Rome, avec une instruction rédigée en latin, signée *Imperator* et copieusement remplie. Projet de guerre avec le Turc et d'alliance avec la Pologne pour cet objet ; appel au Saint-Père au sujet du titre impérial méchamment refusé par Sigismond ; demande d'un chapeau pour Rangoni ; promesse d'une ambas-



sade prochaine destinée à engager l'empereur dans une ligue anti-ottomane : Paul V trouva tout cela dans ce document et beaucoup d'autres choses encore, sauf ce qu'il y chercha assurément de la première à la dernière ligne, le plus petit mot encore répondant à ses espérances récemment éveillées.

Le désenchantement fut grand au Vatican et non moins grande la colère au Wawel. Maryna avait beau faire parvenir en même temps à Rome un message exubérant de piété et de zèle religieux : « Que les saints anges voulussent bien seulement la conduire à Moscou, et elle n'aurait pas d'autre souci que d'y assurer le triomphe de la vraie foi. » Il s'agissait bien de cela! De quelque imperturbable naïveté qu'on l'ait jugé capable et quelque besoin qu'il ait eu de chercher de ce côté un dérivatif aux soucis dont Venise et son doge, Leonardo Donato, l'accablaient à ce moment, en s'insurgeant contre l'Église et en expulsant les jésuites, Paul V ne pouvait être tenté de s'engager dans une voie qui, en l'éloignant si entièrement des perspectives naguère entrevues, risquait de le brouiller avec le roi de Pologne. Il n'eut pas cette tentation, et l'historique de la double campagne diplomatique, ouverte par Dimitri à Rome et à Cracovie avec une si étrange désinvolture, le prouve surabondamment. Le résultat fut purement négatif. Rangoni courant après son chapeau et les jésuites poursuivant à leur façon une politique d'accommodements hasardeux, continuèrent seuls à aller de l'avant.

En passant par Cracovie, le Père André avait donné un spectacle imprévu et une idée singulière des conceptions qui présidaient, parmi les fils de Loyola, à cette œuvre d'unification religieuse qu'ils se piquaient de réaliser. En visitant les cours protestantes du Nord quelques années auparavant, Possevino se déguisait en cavalier élégant, l'épée au côté et la toque à la main ; au collège cracovien de Sainte-Barbe, le Père André se présenta en costume de pope moscovite, robe ample et flottante aux manches larges, barbe et cheveux longs. Au Wawel, on lui eût passé le costume ; mais en vérité, Dimitri abusait! En laissant protester sa signature, il osait encore tirer sur ses

créanciers! Sigismond se fâcha et la colère du roi rejaillit sur la déception du pape.

Les instructions envoyées à Rangoni ne lui laissèrent aucun doute sur le revirement qui s'opérait au Vatican. Ordre de suspendre la mission du comte Rangoni. Portant ombrage au roi de Pologne, elle devenait désormais superflue, même au point de vue pontifical. Refus catégorique au sujet des dispenses sollicitées pour Maryna. Comme cardinal, Paul V avait, dans la congrégation du Saint-Office, donné un vote favorable à cette demande. Il refusait de s'en souvenir. Réponse évasive et ironique au sujet de la ligue anti-ottomane. Enfin, coup plus sensible encore pour Dimitri, non seulement le pape se dérobait à tout engagement dans l'affaire du titre réclamé par le converti ingrat, mais en écrivant à l'*Imperator* il s'en tenait, personnellement, au *vir nobilis* de la réponse adressée par son prédécesseur au prétendant, avant sa campagne victorieuse et son couronnement! Enfin, coup terrible pour Rangoni : le bref pontifical restait muet sur la question du chapeau.

Le neveu du nonce déconfit s'était, entre temps, mis en route pour Moscou. Un courrier le rejoignit à Smolensk et l'y arrêta. A force d'insistance, l'oncle réussit ultérieurement à obtenir un contre-ordre; mais, en s'y résignant, on continua à Rome de désapprouver la mission, ainsi que l'indique suffisamment le sort réservé à son initiateur : Rangoni fut rappelé de Cracovie et n'eut jamais son chapeau. Arrivant, d'autre part, à destination, en février 1606, le comte Alexandre reçut du *vir nobilis* déconcerté un accueil des plus froids. Dimitri laissa à un secrétaire le soin de prendre communication du message papal et ne fit pas au messager les honneurs du banquet traditionnel. Comme il y avait de l'incohérence dans son esprit et comme la nécessité de ménager Rome s'imposait quand même à son orgueil offensé, il peut, comme Rangoni s'en est vanté, avoir dans la suite changé de tactique. A ce moment, en dehors du Wawel et du Vatican, les relations du jeune souverain avec l'Europe demeuraient à peu près nulles. Plus ou moins bien instruites des événements surprenants



dont Moscou était devenu le théâtre, les cours catholiques ou protestantes n'arrivaient pas encore à se former une opinion sur cette révolution et gardaient une réserve prudente. Une situation assez pénible en résultait pour l'*Empereur invincible*. A part même le projet démodé de ligue anti-ottomane, Moscou ne pouvait plus se passer d'un contact direct avec les pays d'Occident. Après Ivan IV, Godounov leur avait demandé non seulement des alliances politiques, mais encore et surtout un concours moral désormais indispensable, les éléments d'une civilisation, des hommes de science, des artisans, des ouvriers. Au lendemain de la réception maussade faite au comte Rangoni, Dimitri s'est-il avisé de vouloir exploiter au moins dans ce sens un commerce diplomatique dont il n'attendait plus d'autres avantages? Quémandeur insatiable, a-t-il pris soin de nourrir l'envoyé pontifical avec les reliefs de ses festins, pour aussitôt réclamer de son obligeante entremise la fourniture de tout un outillage politique, administratif et militaire? On peut faire créance sur ce point au comte Rangoni, car la façon dont, d'après ses rapports, Dimitri aurait présenté cette nouvelle demande est bien dans son style. En retour, il offrait d'envoyer à Rome une nombreuse ambassade. Pour entamer, enfin, la grande affaire de la réunion des deux Églises? Non pas! Mais, Dimitri l'avouait candidement, pour amorcer par cet intermédiaire des rapports désirables entre le Kreml et les autres cours étrangères, celle de Vienne, où Rodolphe gardait un silence déplaisant; celle de France, où régnait un souverain auquel l'*Empereur invincible* brûlait de ressembler, et même celle d'Espagne. En sorte que, le Saint-Siège n'ayant rien à retirer de l'une ni de l'autre, on ne savait, offre ou demande, ce qui servait le mieux les intérêts de l'imperturbable solliciteur.

Si fort d'ailleurs que le comte Rangoni parût échauffé pour cette nouvelle combinaison, elle resta, bien entendu, à l'état de projet; d'autant qu'elle rencontrait, parait-il, une vive opposition de la part de la colonie anglaise, déjà assez nombreuse à Moscou. Les misses anglaises, en particulier, faisaient



de fortes objections à ce recrutement projeté de techniciens papalins. Protestants, les secrétaires polonais de Dimitri se prononçaient aussi pour qu'on donnât la préférence à un personnel recruté en Angleterre. Enfin, à Rome même, appelé en consultation à ce sujet, Possevino donna un avis défavorable : si l'Église pouvait attendre quelque bien de la Moscovie, elle ne l'obtiendrait pas en lui envoyant des artisans ou des ingénieurs. Il y fallait des jésuites!

En somme, sur toute la ligne, on aboutissait au néant (1).

Dimitri ne restait cependant pas les mains vides. En suspendant à Rome les effets d'une cruelle déception ou en y créant des illusions nouvelles, en agissant à Cracovie sur l'esprit naturellement indécis de Sigismond, les jésuites avaient, contre vent et marée, bien servi l'homme en qui le Père André s'obstinait encore à voir un autre Constantin. Au commencement de mars 1606, définitivement désabusé, le Vatican prit le parti d'une retraite décisive; le cardinal Scipion communiqua au nonce de Pologne une résolution sans appel de la congrégation du Saint-Office, rejetant toutes les demandes de Maryna et de son fiancé au sujet des dispenses. Mais, à cette date, envoyé à Cracovie, un représentant du tsar avait obtenu pour lui ce qui de tous les objets poursuivis dans cette campagne diplomatique lui importait sans doute le plus : il avait épousé solennellement en son nom la fille du palatin de Sandomierz et reçu officiellement la nouvelle tsarine des mains du roi de Pologne. Maryna et son père étaient en route pour Moscou et Dimitri se hâtait de faire savoir à Rangoni qu'il n'insistait plus sur la question des dispenses. Il se promettait assurément qu'une fois en Moscovie, Maryna s'en

(1) Voy. pour cet épisode : PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 214 et suiv. Le même, *Rome et Démétrius*, p. 160 et suiv. Comp. OUSPIENSKI, *Les Relations entre Rome et Moscou*, *Rev. du M. de l'Instr. Pub.*, octobre 1884, p. 330 et suiv.; LEVITSKI, *Le faux Dimitri comme propagateur du catholicisme en Moscovie*, *Lectures Chrétiennes*, 1886; LILOV, *L'activité des Jésuites en Russie*, 1856; MOROCHKINE, *Les Jésuites en Russie*, 1867-1870; TSVIÉTAIEV, *Les Confessions etr. en Russie*, 1886; TOLSTOÏ, *Le Catholicisme romain en Russie*, 1863-1864; VOROBIEV, *Le Clergé russe pendant le temps des troubles*, *Archive Russe*, 1892.



passerait, comme lui-même avait fait. Et il ne devait pas se tromper.

J'arrive au grand événement qui comblait ainsi les vœux de l'amoureux souverain.

III

LE MARIAGE AVEC MARYNA

L'ambassade chargée par Dimitri de solliciter le consentement de Sigismond pour son mariage avec Maryna arriva à Cracovie le 11 novembre 1605. Ce même jour, le chef de la mission, Athanase Vlassiév, remit au palatin de Sandomierz, de la part de son futur gendre, des présents magnifiques, armes de luxe, objets d'art, étoffes précieuses, et, en exécution des promesses faites à Sambor, une somme de 500,000 roubles, argent comptant. Vis-à-vis des Mniszech, le jeune tsar devait toujours non seulement faire honneur à ses engagements mais les dépasser grandement. Maryna n'était pas oubliée, et sa part répondait sans doute, et au delà, à ses rêves les plus exaltés. Diamants, perles, bibelots merveilleux, parmi lesquels se faisait remarquer un éléphant portant une tour en or et des instruments qui jouaient et un bœuf en or contenant un nécessaire de toilette, étoffes du plus grand prix, fourrures de choix : elle était comblée ! Massa a estimé à plus de 130,000 roubles la valeur de ce qu'elle recevait du plus généreux des fiancés. Le 19 novembre, le mariage fut célébré avec une pompe tout à fait royale. Sur la grande place de Cracovie, les hôtels voisins des Mniszech, des Firlej et des Monteluppi, Florentins récemment arrivés en Pologne, avaient été mis en communication, et, dans une chapelle qui s'y trouvait aménagée, le cardinal Maciejowski en personne officia devant la plus brillante assemblée que la Pologne pût réunir. Le roi, la princesse Anne de Suède, le prince royal, Ladislas, le nonce, les représentants de Venise et de Florence,



des sénateurs et des dignitaires de la couronne en nombre s'étaient joints aux parents et aux amis du palatin. Quand, radieuse comme l'aube d'un beau jour et parée comme une reine, des saphirs et des perles couvrant sa robe de brocart blanc, une gerbe de diamants jouant au diadème sur son front déjà hautain et une flamme d'orgueil s'allumant dans ses yeux noires, Maryna parut au bras de son père, un murmure d'admiration s'éleva. Et, à ce moment encore, aucune note discordante ne réveilla l'écho des doutes et des méfiances récemment entretenues et propagées. Qui eût osé s'en souvenir, quand, par sa présence, le roi apportait au maître fastueux de « toutes les Russies » le plus éclatant témoignage; et quand, oublieux des anciennes fluctuations de sa conscience incertaine, le grand chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha lui-même, n'hésitait plus à reconnaître en celui qu'il dénonçait et flétrissait naguère, nous savons comment, non seulement un souverain légitime, mais le modèle des princes et l'instrument providentiel d'un rapprochement entre les deux peuples!

Rien ne manqua à la splendeur et à la joie de cette heure solennelle, pas même une pointe de gaieté, que l'ambassadeur de Dimitri se chargea d'introduire dans la cérémonie, aux dépens, il est vrai, de sa majestueuse ordonnance. Sur les gravures du temps, dans sa chape de brocart d'or, Athanase Vlassiév prend l'aspect d'un parfait sauvage, et, en cette circonstance, ses façons furent d'accord avec sa mine. A la demande obligatoire si le tsar n'avait pas engagé déjà sa foi à une autre femme on l'entendit répondre qu'il n'en pouvait rien savoir, et, pour l'échange des promesses, il refusa péremptoirement l'intermédiaire de l'officiant. « C'est avec la fiancée que je dois m'entendre et non avec vous! » criait-il au cardinal. Il continua au banquet de noces, faisant difficulté de prendre place à côté de sa souveraine, puis, comme dans son émoi joyeux elle ne pouvait manger, s'abstenant lui aussi de toucher aux plats. Les toasts commençant, on le vit soudain se jeter à terre tout de son long : le nom de Dimitri



venait d'être prononcé. Et il recommença à chaque fois.

Dépassant, dans leur humilité excessive, les usages du cérémonial moscovite, si archaïquement exigeant qu'il fût à cet égard, ces démonstrations correspondaient d'ailleurs à une arrière-pensée : Vlassiév protestait ainsi, à sa manière, contre certains détails d'étiquette où la dignité de son maître ne lui avait pas paru suffisamment ménagée, et, pour refuser les plats, il avait aussi cette raison que, le roi et les membres de sa famille étant servis sur de la vaisselle d'or, celle qu'on présentait à Maryna et à l'ambassadeur n'était que d'argent. D'autres froissements de même nature lui restaient encore réservés au cours du bal qui suivit le festin, et il eut un mouvement de colère quand, après avoir dansé avec le roi, prenant congé de Sa Majesté, Maryna se jeta à ses pieds.

Sigismond n'y prit pas garde, et après avoir relevé son ex-sujette sans trop se presser, très majestueusement, il lui adressa un long discours, où les paroles onctueuses servaient d'enveloppe transparente à des insinuations politiques qui laissaient percer quelque humeur. Propager la gloire de Dieu, garder l'amour inviolable du sol où elle était née, entretenir l'amitié entre les deux peuples que son mariage rapprochait, telle serait la tâche de la nouvelle tsarine; mais aussi veiller à l'exécution des promesses faites par son époux à la Pologne et lui rappeler ce qu'il devait au roi. Les jésuites n'avaient pu faire oublier à l'auguste orateur le traité signé en avril 1604 par l'insoucieux et inconstant *hospodarczyk* (1).

Ces noces si brillamment célébrées avaient d'ailleurs une contre-partie obscure. Derrière le décor pompeux, dans les coulisses, de graves et inquiétants problèmes s'agitaient. Tandis qu'au lendemain de la fête, renchérissant sur l'éloquence des toasts et des harangues échangées, les poètes de l'entourage de Mniszech, Grochowski, Iurkowski, Zabczyc,

(1) Pour les détails du mariage voy. *Bibl. Hist. Russe*, I, 51-70; Wierzbowski, *Matériaux pour l'Hist. de Moscou*, III, 41 et suiv.; Niemcewicz, *Hist. du règne de Sig. III*, II, 270; Turkawski, *Le mariage de Maryna, Revue de Lemberg*, 1882, XXIV, 395 et suiv.; XXXV, 14 et suiv.; Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 164 et suiv.; Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 255 et suiv.



accordaient leur lyre pour chanter les promesses heureuses de l'hymen accompli, l'aurore d'une ère nouvelle s'ouvrant pour deux grandes nations, dans l'ombre, en des conciliabules secrets, des intrigues s'ourdissaient, grosses de menaçantes complications. Importun à Dimitri comme créancier, Sigismond était tout aussi déplaisant à la grande majorité de ses sujets, comme souverain morose et discourtois. Ouvrier principal de son élection et de son triomphe, Zamoyski passait maintenant pour s'être repenti de cette œuvre. « Quel diable d'Allemand muet nous avez-vous amené? » aurait-il dit aux gentilshommes polonais qui escortaient le roi à son arrivée dans son nouveau royaume. Or les plus ardents ennemis de ce maître détesté, Nicolas Zebrzydowski et les Stadnicki, se trouvaient en relations intimes avec Dimitri. Martin Stadnicki, frère du grand frondeur Stanislas, dit *le Diable*, était destiné à remplir la charge de maître de cour auprès de la nouvelle tsarine, et le groupe fusionnait, d'autre part, avec les dissidents, très agréablement impressionnés par la tolérance dont le nouveau tsar faisait preuve en matière religieuse. Vlassiév avait été rejoint à Cracovie par un des secrétaires polonais de Dimitri, Stanislas Slonski, chargé d'une commission orale pour le palatin de Sandomierz et pour un grand nombre de ses collègues du Sénat, et, plus tard, en divers milieux, l'idée s'est fait jour d'une entente qui serait intervenue, à ce moment, entre l'époux de Maryna et les chefs du parti insurrectionnel de Pologne. Plusieurs chroniqueurs ont recueilli ce soupçon ; à la Diète de 1611 il a été même converti en accusation formelle; et, mis personnellement en cause, Mniszech s'est borné à nier toute participation de sa part au complot (1).

En janvier 1606, Jean Buczynski arriva à Cracovie avec Michel Tolotchanov, un homme de confiance de Dimitri. Ils apportaient une nouvelle provision d'argent pour le palatin

(1) Lubienski, *Opera posthuma*, p. 72; Massa, I, 156 et 171 ; II, p. 168 et 184; Wielewicki, *Journal, Script. Rer. Pol.*, X, 145 ; Rangoni cité par Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 174; Pierling, *Rome et Démétrius*, p. 142.



de Sandomierz, de nouveaux présents pour sa fille et, à l'adresse de Sigismond, une requête courtoise au sujet des honneurs souverains que le tsar voulait assurer à son épouse pendant le séjour qu'elle devait encore faire en Pologne. Réduite à ces objets, la mission des deux envoyés n'explique pas l'émoi très apparent qu'elle souleva au Wawel, où, pour le coup, Dimitri et ses amis polonais furent nettement inculpés de manœuvres ayant pour objet le détrônement de Sigismond et son remplacement par l'*Empereur Invincible* (1). Cette panique semble indiquer une cabale déjà formée, qui transpirait, et dont les progrès, trop rapides à son gré et insuffisamment masqués, inquiétaient sans doute Mniszech lui-même, quand, dans une lettre énigmatique, adressée à son gendre le 25 décembre 1605 (2), il l'engageait à « ne pas aller trop vite ». Quelques mois plus tard, en mars 1606, la Diète étant saisie d'un projet d'alliance avec le tsar contre le Turc, Léon Sapicha, pour le repousser, fit appel en termes explicites à ces projets criminels. Les ennemis du roi, déclara-t-il, entretenaient des relations secrètes avec Dimitri et lui offraient même la couronne (3).

Ces indications ne sauraient suffire assurément à une certitude, s'il en existe en histoire. Il se peut, comme l'a admis récemment un historien polonais (4), que, parmi les adversaires de Sigismond, Stanislas Stadnicki, seul, ait été assez *diable* pour concevoir et mettre en voie d'exécution un tel dessein; mais les apparences sont pour que Dimitri reste fortement soupçonné d'y avoir trempé.

L'heureux époux de Maryna avait d'ailleurs les meilleures raisons pour *ne pas aller trop vite* dans cette voie pleine de précipices. Ainsi que je l'ai fait pressentir, cette intrigue rencontrait une contre-partie non moins scabreuse. Les messagers, dont le tsar multipliait l'envoi sur le chemin de Cracovie,

(1) *Recueil des documents d'État*, II, n° 121.

(2) *Ibid.*, II, n° 112.

(3) HIRSCHBERG, *Le faux Dimitri*, p. 177; KOSTOMAROV, *Monographies Hist.*, IV, 303.

(4) SOKOLOWSKI, *Ateneum*, 1883, IV, 78-79.

ne lui étaient pas tous également dévoués. Chargé, en janvier 1606, d'annoncer l'arrivée d'une grande ambassade moscovite pour la négociation d'un traité d'alliance, Ivan Bezobrazov apparut, dans le voisinage du Wawel, porteur d'une tout autre commission. Dans un entretien confidentiel avec Léon Sapieha, ou avec Gosiewski, — les témoignages sont en désaccord sur ce point, — il se révéla comme agent secret de Vassili Chouïski, qui, d'acord avec les Galitsyne et d'autres boïars, sollicitait l'intervention de Sigismond — contre Dimitri! Ces mécontents se plaignaient que le roi leur eût envoyé un souverain d'origine vile et de caractère léger, dont ils ne pouvaient plus longtemps supporter la tyrannie et les débauches. Ils désiraient passionnément changer de maitre et avaient jeté les yeux sur le fils de Sigismond. Et voici qu'à la même heure, par une coïncidence qui n'était sûrement pas due au hasard, en Pologne même, disparu depuis de longs mois, le courant d'informations et d'appréciations hostiles à Dimitri réapparaissait soudain, ressortait de dessous terre. Un ancien officier de la légion polonaise du tsar, Stanislas Borsza, se laissait dire qu'à Moscou l'époux de Maryna se trouvait en renom d'imposteur et qu'on s'y préparait à le chasser. Et les auteurs de ce rapport n'étaient autres que les frères Khrypounov, garants empressés naguère de l'authenticité du prétendant! Un Suédois, se donnant pour émissaire secret de Marfa, répandait à Cracovie la nouvelle que l'ex-tsarine n'avait pas reconnu son fils.

Ainsi aux Polonais offrant à Dimitri la couronne des Jagellons des Moscovites donnaient la réplique en destinant au prince royal de Pologne celle de Monomaque!

Au rapport de Zolkiewski, un témoin en situation d'être bien informé (1), la réponse de Sigismond à ces ouvertures aurait été évasive. Il avait cru à l'authenticité de Dimitri, et, s'il était vrai qu'il fût trompé, le roi ne voulait pas « empêcher les boïars d'aviser à leur sort » ; mais, n'étant pas ambi-

(1) Zolkiewski, *Œuvres*, édit. Bielowski, p. 11.



tieux, il désirait que son fils l'imitât et il « remettait tout à la volonté de Dieu ». Très vraisemblablement pourtant, le souverain ne s'en est pas tenu là. Dans un entretien postérieur avec Francesco Simonetta, successeur de Rangoni, il devait avouer que ses négociations avec les Moscovites, en vue de son accession au trône de Moscou, avaient commencé à l'époque de son mariage avec l'archiduchesse Constance; or ce mariage, on le sait, a suivi de près celui de Dimitri avec Maryna. Le fidèle Buczynski eut vent de cette contre-mine, et constata ses effets alarmants non seulement dans l'entourage de Sigismond, mais à travers le pays entier. Par un brusque revirement, les Polonais revenaient à leur premier sentiment : Dimitri sur le trône ne valait pas Godounov! On prêtait au nouveau tsar toute sorte de projets hostiles. On s'indignait de ce titre pompeux qu'il s'attribuait. « Outrage intolérable à Dieu et au Roi! » déclarait le palatin influent de Posen, Jérôme Gostomski.

Averti à son tour, Dimitri adopta, suivant le penchant naturel de son esprit et de son tempérament, une politique à deux sens et à double détente. Sentant la nécessité de désarmer la méfiance éveillée de Sigismond, il confia au comte Rangoni, pour le roi, des paroles rassurantes et engageantes. Il était décidé à traiter son voisin de Pologne en père plutôt qu'en frère et il lui offrait décidément son concours pour faire justice de l'« intrus » Charles, en Suède. Mais, en même temps, comptant sur l'effet de ses relations avec les insurgés polonais, l'ex-protégé de Sigismond s'enhardissait à dénoncer indirectement, mais ouvertement, les engagements particuliers contractés envers ce protecteur. En effet, réclamant de son côté la reconnaissance de son nouveau titre, il expliquait son insistance à ce sujet — par la nécessité d'opposer un démenti catégorique aux nouvelles mises en cours d'une cession de territoires qu'il aurait consentie au bénéfice de la Pologne (1)! Et, comme Sigismond, il ne devait pas s'arrêter à ces préli-

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 271.



minaires. Plutôt qu'une guerre contre le Turc, à entreprendre de concert avec ses voisins d'Occident, nous le verrons, en effet, méditant une tout autre campagne, destinée, celle-ci, à lui faire reprendre, à rebours, le chemin qui venait de le conduire au trône (1).

Ainsi se préparaient des événements, qui, à bref délai, allaient précipiter la malheureuse Moscovie dans une nouvelle série de catastrophes sanglantes et de terribles déchirements. Sur la route de Moscou, en voyageant avec une lenteur qui éprouva cruellement l'impatience de Dimitri, Mniszech et sa fille paraissent en avoir eu le pressentiment.

IV

DE CRACOVIE A MOSCOU

Maryna quitta Cracovie dix jours après son mariage, esquivant les fêtes qui s'y préparaient pour l'union de Sigismond avec l'archiduchesse Constance. Les susceptibilités de Vlassiév ainsi que celles promptement éveillées de la nouvelle tsarine eussent risqué là de nouvelles blessures. L'empressement de la jeune femme à rejoindre son époux ne répondit d'ailleurs pas à ce qu'il croyait pouvoir en attendre. Elle demeura d'abord pendant deux mois entiers à Pradnik, propriété des évêques de Cracovie, divers motifs concourant à l'y retenir. Mniszech, en premier lieu, n'en finissait pas avec ses préparatifs, s'y trouvant aux prises avec toute sorte de difficultés, où, en dépit de la générosité de son gendre, les embarras d'argent tenaient la première place. Engageant son crédit et celui du plus prodigue des souverains, il ne cessait de s'endetter, réclamait toujours de nouveaux secours et allait jusqu'à épuiser la bourse personnelle d'Athanase Vlassiév, assez pauvrement garnie d'ailleurs. Dimitri adressait à Maryna des épîtres

(1) Ikonnikov, *Dimitri et Sigismond III*, *Lectures de la Soc. Hist. de Nestor*, 1890, IV, 152 et suiv.



enflammées et recevait en réponse, de son beau-père, des plaintes et des mémoires à payer (1). De Maryna elle-même pas un mot! Elle savait pourtant écrire, la belle Polonaise; mais elle réservait les ressources de son style épistolaire pour d'autres occasions; pas tendre, ou du moins peu soucieuse de témoigner sa tendresse, retenue peut-être, — comme, même une fois en route, son père le fut de précipiter sa marche — par les nouvelles qui, avec l'argent constamment demandé et envoyé, arrivaient de Moscou. Dimitri était généreux, mais il ne paraissait pas très solidement établi sur son trône. Autre motif de réserve et de froideur : le jeune souverain était pressé de voir arriver l'épouse de son choix, mais *le corps moulé dans la crème* de Xénia et ses sourcils si gracieusement joints n'avaient pas perdu pour lui leur charme capiteux. On lui attribuait d'autres maitresses encore, et Maryna en était probablement avertie. L'argent demeurait le grand souci de Mniszech; mais quand, à trois reprises en cours de route, de Minsk, de Smolévitché et de Borissov, il eut remercié son gendre pour de nouvelles remises, quand il se fut convaincu aussi que rien ne menaçait, au moins immédiatement, ce trône que Maryna devait partager, le palatin de Sandomierz se décida à rappeler le trop entreprenant monarque au respect de la morale et des convenances. Et, cette fois encore, Dimitri s'exécuta sans retard. Il ne répondit pas, n'avoua rien; mais la pauvre Xénia, ses beaux cheveux coupés, disparut dans l'oubliette d'un cloitre, — où, d'après certains rapports, elle aurait donné le jour à un fils (2).

Les préparatifs du voyage avaient duré trois mois, au cours desquels le père de Maryna était arrivé à doubler son passif. Mais il venait d'obtenir une ordonnance royale qui le mettait, pendant son absence, à couvert de toute poursuite judiciaire.

(1) *Recueil des documents d'État*. II, n° 133, 134, 135, 276, et Goderski, *Les Archives de Mniszech, Bibl. Ossolinski*, I, 262. Toutes les lettres de Dimitri sont en polonais.

(2) *Recueil des documents d'État*, II, 243; *Rapport de Delaville*, Manuscrit de la Bibl. nat., f. français, 15.966, fol. 283.



Il pouvait donc faire librement banqueroute à ses créanciers. La caravane s'organisa définitivement à Sambor. Mniszech emmenait son fils, Stanislas, son frère, Jean, son neveu Paul, son beau-fils, Constantin Wisniowieçki, deux Tarlo, trois Stadniçki, un Lubomirski, un Kazanowski, tous représentants de la plus haute aristocratie polonaise. Les femmes des deux Tarlo faisaient office de dames d'honneur auprès de Maryna et Mme Kazanowska l'accompagnait comme maîtresse de cour. Pour le poste de gouvernante on avait dû se contenter de la peu décorative mais très dévouée Mme Chmielewska, duègne d'origine obscure. Il fallait du dévouement, car le voyage passait pour périlleux. Dans la suite personnelle de la tsarine l'élément ecclésiastique tenait une grande place. Le curé de Sambor, abbé Pomaski, n'avait pas voulu abandonner sa pupille spirituelle et sept bernardins, dont le joyeux Père Anserinus, s'étaient joints à lui. Mniszech eût voulu donner la préférence à ses chers jésuites; mais Maryna ne partageait pas le goût de son père pour les fils de Loyola. Au dernier moment, le nonce s'en mêlant, le Père Sawicki se fit agréer, comme compagnon, mais ne réussit pas à s'imposer comme confesseur, et les bernardins le regardèrent de travers (1).

D'autres prêtres encore suivaient ceux-là, tout un personnel, destiné aux établissements que Maryna se flattait de créer dans les domaines de cet apanage princier qui lui avait été promis par contrat. L'élément profane de la caravane s'augmentait, d'autre part, d'un grand nombre de marchands, drapiers de Cracovie et de Lemberg, joailliers d'Augsbourg et de Milan, flairant une occasion de placements avantageux. Un aide-pharmacien de Lemberg emportait une cargaison extrêmement variée. Les apothicaires de Pologne cumulaient alors cette profession avec celle de confiseurs, pâtissiers et liquoristes. Stanislas Kolaczkowicz emportait donc de quoi confectionner des massepains exquis et artistement ouvragés, qui, aux banquets en perspective à Moscou, ne pouvaient manquer

(1) Wielewicki, *Journal*, *Script. Rer. Pol.*, X, 119, 139.

d'émerveiller les convives par leurs ingénieuses figurations : *David jouant de la harpe, Suzanne entre les deux vieillards, un Allemand embrassant une courtisane*. Mais l'industrieux voyageur comptait surtout retirer un gros prix de certaine plume de *Phénix*, qui lui ménageait d'ailleurs une amère déception, car elle ne trouva preneur qu'à 20 florins de Pologne (1).

Stanislas Mniszech emmenait, de son côté, vingt musiciens et un bouffon, originaire de Bologne, Antonio Riati. Au total, plus de deux mille pèlerins s'acheminant, avec force espérances de fortune ou de plaisir mais non sans de grandes appréhensions, vers un but plein de promesses flatteuses mais de redoutable inconnu. Le départ eut lieu le 2 mars 1606. Pour la seconde fois depuis un an, le palatin de Sandomierz devenait chef d'expédition, et, pacifique cette fois, son commandement ne fut guère plus heureux, en dépit des efforts faits pour imposer à ce régiment fort turbulent et passablement licencieux une discipline sévère et des mœurs austères. La messe devait être entendue tous les jours et l'ivresse, les tapages nocturnes, les querelles entraînaient de fortes pénalités. Les femmes de mauvaise vie étaient proscrites et une baignade dans la rivière prochaine, voire la peine de mort en cas de récidive, menaçaient celles qui pénétreraient dans le camp. Mais ce règlement, dont le texte nous a été conservé (2), ne fut guère observé, de trop longues stations, multipliées sur tout le parcours en des installations improvisées, contribuant à en rendre l'application difficile. Le 18 avril seulement, après avoir salué, à Orcha, le dernier clocher catholique et franchi l'Ivat, les voyageurs se trouvèrent en territoire moscovite.

Deux jours après, à Loubno, Michel Nagoï et le prince V. M. Massalski saluèrent Maryna au nom du tsar, l'assurant que le maître n'entendait rien épargner pour la commodité et l'agrément de son voyage. En effet, cinq cent quarante

(1) Kolaczkowicz, *Journal, Revue historique trimestrielle*, Lemberg, 1894, p. 628 ; Massa, I, 146, 169 ; II, 153, 188.
(2) Voy. Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 208.

ponts venaient d'être construits sur la route de Moscou, et, à Smolensk, la tsarine fit une entrée superbe, dans un traineau tapissé de zibelines magnifiques et attelé de douze chevaux. Un peu plus loin, cependant, des bacs furent nécessaires pour passer le Dniéper et l'un d'eux, trop lourdement chargé, coula avec une quinzaine d'hommes qui se noyèrent. Épouvantées, les compagnes de Maryna attribuèrent leur salut à la présence du père Anserinus, qui leur rendit le compliment en se disant *benedictus inter mulieres*.

A Viazma, où on arriva le 13 avril (v. s.), et où Vlassiév remit à Maryna de nouveaux présents destinés sans doute à lui faire oublier Xénia, le palatin de Sandomierz se sépara de sa fille, voulant la devancer à Moscou et probablement s'assurer *de visu* qu'elle n'y courait aucun danger. En effet, comme si elle attendait un avertissement de ce côté, la tsarine s'arrêta encore à Mojaïsk, où, d'après un rapport assez suspect, Dimitri serait venu la rejoindre incognito et aurait passé deux journées avec elle (1), puis au village de Viaziéma et enfin aux portes de la capitale, à Mamonov, où, pour le coup, l'impatient souverain semble bien avoir fait une apparition nocturne, — mais en présence de quelques dames, au témoignage d'un compagnon de voyage (2). L'étiquette moscovite ne permettait pas davantage.

A la réception qu'il trouva à Moscou, Mniszech dut se sentir rassuré. Rencontrant des hommages dont un monarque se fût contenté, traversant des arcs de triomphe et recueillant de nouvelles preuves, en nature et en espèces, de la munificence

(1) Golikov, *Hist. de Pierre le Grand*, XII, 165; l'auteur n'indique pas la source.

(2) Niemojewski, *Journal*, p. 15. Pour les détails de ce voyage, voy. ce *Journal*, très précieux; celui de Dyamantowski, publié également par Hirschberg; celui de Stadnicki, en manuscrit à la Bibl. Baworowski, à Lemberg; puis: Anserinus, *Voyage de Maryna à Moscou*, dans l'*Ami du Peuple*, 1842, IX, 1848, XV; Baczynski, *Maryna Mniszech*, dans le *Lwowianin*, 1841 (fragment); Tatomir, *Maryna Mniszech*, dans la *Strzecha*, 1870; Lieftel, *Les Noces de Moscou*, dans Wierzbowski, *Matériaux pour l'Hist. de Moscou*, III, 107. — Comp. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, 289 et suiv.; Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 215 et suiv.



et de l'opulence de son gendre, il eut certainement l'impression de toucher à son rêve pleinement réalisé. Aussi exprima-t-il sa satisfaction en termes si émus qu'en l'écoutant, au rapport d'un témoin, Dimitri « pleura comme une loutre ». L'entrée solennelle de Maryna fut en même temps fixée au 2 mai (v. s.), l'ordre et le cérémonial en étant arrêtés depuis longtemps dans les moindres détails (1). Ainsi, en apercevant le tsar, la tsarine devait le saluer la première et s'incliner très bas. Sur quoi, le souverain ferait mine de baiser sa main; mais il convenait qu'elle l'en empêchât. A la veille de ce grand jour, s'il faut en croire le Père Lawicki, l'amie des bernardins aurait éprouvé un remords. Le jésuite reposait dans « un berceau de feuillage », comme s'est plu à l'imaginer un aimable historien, et plus prosaïquement, comme le héros de cette aventure l'indique lui-même, dans une hutte *(tuguriolum)* confectionnée avec des branchages, quand un valet de chambre de la tsarine vint le prévenir qu'elle réclamait son ministère. Apparemment, la rusée Polonaise avait reçu une recommandation dans ce sens, de la part de Dimitri lui-même, qui prétendait rester en coquetterie avec les meilleurs soutiens qu'il possédât dans le monde catholique, et, à la dernière heure, elle se décidait à donner cette aumône au confesseur répudié. Le jésuite n'oublia pas, on le pense bien, de mettre l'occasion à profit pour rappeler à cette pénitente inespérée ce que la religion et ses serviteurs les plus zélés attendaient d'elle. Et sans doute il ne manqua pas non plus de recevoir les assurances les plus encourageantes. Comme Dimitri lui-même, Maryna n'en était pas avare (2). Après le couronnement, impatiemment attendu, elle devait se montrer tout aussi peu soucieuse de faire honneur à ses promesses.

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 230.
(2) Wielewicki, *Journal Rer. Pol. Script.*, X, 139; comp. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 296.

V

LE COURONNEMENT

En paraissant devant ses sujets sur le seuil d'une tente magnifique, dressée aux abords de la capitale, et en se dirigeant vers le Kreml au milieu d'un cortège splendide, la belle tsarine dut éblouir les Moscovites, mais en même temps leur donner quelque chagrin. Elle avait revêtu, pour la circonstance, un costume qu'ils jugèrent *polonais*. C'était bel et bien le costume *français* à la mode du temps : la taille longue et serrée, les cheveux relevés et crêpés, et la fraise de deux pieds de diamètre que l'on retrouve sur tous les portraits de la souveraine. Ainsi s'habillaient les reines de France, et Maryna n'imaginait sans doute pas qu'une impératrice de toutes les Russies pût, à pareil jour, s'abstenir de les imiter. Elle ne devait cependant pas ignorer les préventions qu'elle défiait ainsi dans un pays où, aujourd'hui encore, cette question d'habillement garde une si grande importance. Mais, en voulant qu'elle cachât ses beaux cheveux et ne fît pas valoir la finesse de sa taille, les Moscovites demandaient un trop grand sacrifice à une jeune personne qui, vraisemblablement, recevait de Paris ses *corps* et ses *vertugadins*.

Cette tsarine était une Polonaise, et, aux portes de la vieille capitale, aujourd'hui encore si proche de l'Asie, escortant la souveraine, deux peuples, étrangers l'un à l'autre, en dépit du nouveau lien créé entre eux, s'affrontaient et se regardaient avec des yeux également portés à la malveillance. Faisant la haie sur le passage du cortège, les drabants de Dimitri donnaient à l'un des compagnons polonais de Maryna l'impression d'un ramassis de gueux sordides (1). Ils contenaient avec leurs hallebardes une foule où Tatars et Géorgiens,

(1) NIEMOJEWSKI, *Journal*, p. 16.

Turcs, Persans et Lapons évoquaient le voisinage de contrées encore plus barbares. Et, mêlées aux clameurs sauvages de ces allogènes, les fanfares stridentes des buccinateurs moscovites déchiraient désagréablement les oreilles polonaises. Mais à son tour, descendant de son carrosse de gala traîné par douze chevaux tigrés, — quelques-uns teints, au rapport des chroniqueurs malicieux, à raison de la difficulté qu'offrait l'appareillement d'un tel attelage — et pénétrant sous la voûte sombre du couvent de l'Ascension qu'elle devait habiter jusqu'au moment du couronnement, la tsarine invita l'orchestre de Stadnicki à jouer une mélodie polonaise de circonstance. Ses compatriotes entonnèrent aussitôt à pleine gorge le chant populaire dans leur pays :

En tout temps, en tout lieu, dans le malheur
Comme dans le bonheur, je te serai fidèle !

et les oreilles moscovites ne s'en trouvèrent assurément pas mieux flattées.

Observateur scrupuleux toujours de l'étiquette locale, Dimitri n'avait pas paru dans le cortège. Sous un déguisement, il s'était dissimulé dans la foule. Mais le couvent de l'Ascension servant aussi de demeure à Marfa, comme nous le savons, il y suivit sa Maryna. Compris dans l'enceinte du Kreml, ce monastère recevait diverses destinations. Il était le séjour habituel des *fiancées* du tsar, et, aux yeux de l'orthodoxie locale, unie à son époux par un prêtre catholique, Maryna n'avait pas encore d'autre titre. Son couronnement devait être accompagné d'un second mariage, d'après le rite grec. Il arrivait, fréquemment, en outre, qu'on utilisât le monastère comme prison, en y enfermant des femmes condamnées à la réclusion ou suspectes (1); et l'endroit parut sinistre aux compagnes de Maryna. Le Père Anserinus n'était plus là pour les égayer et les réconforter : l'entrée du couvent demeurait rigoureusement interdite au clergé latin. Plus

(1) Snéguirév, *Monuments*, II, 216.



de prêtres ; pas de messe, même au dimanche de la Pentecôte ! Les dames Tarlo se désolèrent, et Mme Chmielewska ne cessait de pleurer. Pour comble de disgrâce, on était mal nourri dans ce couvent maussade, et plus mal entouré. Le palais délicat des *szlachcianki* polonaises s'offensait à l'épreuve des ragoûts moscovites, comme leur éducation plus raffinée au contact des nonnes grossières. Appelé à figurer dans un drame héroïque, ce petit monde s'embarrassait de futilités ! Dimitri l'apaisa en lui envoyant des cuisiniers polonais, et, le lendemain, Mniszech fit mieux encore, en apportant à sa fille, de la part du souverain, un coffret, dont elle distribua le contenu, bijoux et colifichets.

L'épreuve ne fut pas d'ailleurs de longue durée. Le 6 mai (v. s.), avant-veille du jour choisi pour le couronnement et le mariage, Maryna put occuper l'appartement préparé pour elle au palais.

Le mariage destiné à consommer son union avec Dimitri n'était pas un simple renouvellement, *more principum*, de la cérémonie accomplie par procuration à Cracovie. Pour les casuistes locaux, celle-ci ne comptait pas ; d'autant qu'il demeurait entendu que, de façon ou d'autre, en devenant l'épouse du tsar, Maryna cessait d'être catholique. Les plus exaltés, Hermogène, archevêque de Kasan, et Joseph, évêque de Kolomna, allaient jusqu'à exiger un second baptême. Ce point de doctrine demeurait toutefois incertain, et Dimitri trouva le moyen d'épargner à l'élue de son cœur la triple immersion orientale, en exilant les prélats trop scrupuleux. Les autres se contentaient des onctions avec le saint-chrême, qui faisaient partie intégrante de la cérémonie du couronnement, et le cérémonial, dont un fragment nous a été conservé (1), annonçant en outre la communion de Maryna, ce double assujettissement au rite grec parut généralement équivalent à une abjuration.

Mais l'épouse de Dimitri a-t-elle communié, en effet, sous

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 289.



les deux espèces? Grave problème, sur lequel des flots d'encre ont coulé, sans que, au jugement des spécialistes, la solution en soit avancée! Rien n'indique, cependant, que le cérémonial adopté et publié n'ait pas été exécuté de point en point, et les témoins sont d'accord pour dire que le couronnement et l'onction ont eu lieu *more græco*, ce qui implique la communion. Le fait est, de plus, devenu ultérieurement l'objet d'un débat solennel, qui semble ne laisser prise à aucune incertitude. Au concile de 1620, le patriarche Ignace a été fortement pris à partie par un témoin oculaire et assurément compétent, son successeur Philarète, pour avoir précisément donné la communion orthodoxe à une catholique (1)! Vidée au point de vue historique, la controverse ne me semble désormais pouvoir être prolongée que dans le domaine religieux. Elle n'a été soulevée d'ailleurs qu'à raison de l'intérêt politique qui s'y est attaché au moment de l'événement, et il est du domaine de la politique de tout embrouiller. Polonais et Moscovites, partisans et adversaires de Maryna se sont plu à nier un fait avéré, les uns pour défendre leur compatriote contre l'opprobre d'une apostasie, les autres pour dénoncer l'étrangère comme hérétique ou païenne. On a affirmé de même que le jour du couronnement, un jeudi, avait été choisi en violation des règles canoniques. Or ces règles ne datent que du règne de la grande Catherine!

Pauvre Maryna! Elle venait cependant de faire, ce même jour, à ses nouveaux sujets, un sacrifice plus pénible sans doute pour elle, en revêtant cette fois le costume russe et en y paraissant, selon l'expression d'un chroniqueur polonais, « plus chargée de pierreries qu'elle n'en était parée », *magis onerata quam ornata*. Le bandeau, dont elle avait consenti à couvrir ses cheveux, valait, il est vrai, soixante-dix mille

(1) MACAIRE, *Hist. de l'Église russe*, X, 122; VOROBIEV, *Archive Russe*, janvier 1892, I. — Comp. PIERLING, *Études sur le temps des Troubles*, p. 263 et suiv.; HIRSCHBERG, *Le faux Dimitri*, p. 47; STCHEPKINE, *La Politique du Saint-Siège pendant le Temps des troubles*, p. 26 et suiv. — Bien que venant d'un témoin oculaire, l'affirmation contraire de l'archevêque d'Élasson (DMITRIÉVSKI, p. 111-112) ne me paraît pas concluante.



roubles, au dire d'un autre historiographe! Mais elle s'était aussi docilement soumise à tous les détails d'un rituel extraordinairement compliqué. En entrant dans la cathédrale de l'Assomption, elle avait fait le tour de toutes les icônes et baisé pieusement chacune d'elles. Avec sa taille menue, il lui fallait parfois se hausser sur ses petits pieds, ou même réclamer le secours d'un escabeau. Tout en maugréant, les Polonais de sa suite s'étaient eux-mêmes assujettis à cette obligation, non sans quelque scandale, car, ignorant les usages, ils distribuaient leurs hommages de travers, sur la bouche des saintes images et non sur les mains, comme il convenait.

Mais, la cérémonie déroulant ses pompes interminables, Dimitri les choqua à son tour, en réclamant à plusieurs reprises les services des plus hauts seigneurs de son entourage « pour lui arranger les jambes plus commodément ». Et ne fallait-il pas vraiment qu'il fût le fils authentique du Terrible pour prendre de telles aises avec un Galitsyne ou un Chouïski? Eût-il seulement osé, autrement, faire couronner sa Maryna! Cet honneur attribué à la belle Polonaise était, observons-le, sans précédent. Ni Anastasie la première épouse, et si aimée, du *Groznyï*, ni Irène, ni Marie Godonnov ne l'avaient obtenu. Or Dimitri voulait de plus que le couronnement de Maryna précédât le mariage, ce qui devait rendre son titre indépendant de cette union. En cas de divorce, elle resterait tsarine, et, Dimitri mourant avant elle, elle régnerait après lui! Ainsi fut fait, et avant d'être devenue aux yeux de son peuple l'épouse légitime du tsar, l'étrangère détestée avait déjà reçu les onctions, ajouté à sa parure les chaînes d'or de Monomaque et franchi la porte réservée aux souverains.

La cérémonie nuptiale eut lieu derrière ce seuil auguste, et, parmi les compagnes polonaises de Maryna, quelques-unes seulement reçurent la permission de la suivre dans le sanctuaire. Le reste de l'entourage s'inquiéta. « Que va-t-on faire à notre dame? » murmuraient les *szlachcice* soupçonneux. On les rassura et, plus tard, les *szlachcianki* privilégiées égayèrent



leurs compatriotes avec le récit des rites bizarres dont elles avaient été les témoins et dont on avait sans doute voulu soustraire le spectacle au plus grand nombre des étrangers. Elles firent des brocards sur la coupe, si joliment symbolique pourtant, où les conjoints avaient bu à tour de rôle et qui, jetée ensuite à terre, aurait dû être écrasée par le plus leste des deux : signe de domination future (1). Mais, pour éviter sans doute un présage qui eût pu trop alarmer certains spectateurs, le patriarche s'était hâté de mettre le pied lui-même sur le cristal fragile.

Les autres usages furent scrupuleusement observés, et, à la sortie du temple, les *diaks* ne manquèrent pas de répandre sur la foule prosternée la « pluie d'or » traditionnelle, sous forme de gros ducats de Portugal ou de menue monnaie, frappée pour la circonstance à l'aigle bicéphale, les plus grands seigneurs moscovites ne dédaignant pas de se disputer une part de ces largesses. Les Polonais, par contre, affectèrent de s'en désintéresser; une pièce d'or venant à tomber sur le bonnet d'un gentilhomme, il secoua dédaigneusement sa coiffure, et l'antagonisme des deux races s'accusa encore dans ce geste hautain.

Le lendemain de la fête s'en ressentit aussi. Dimitri dut s'arracher des bras de Maryna pour donner audience aux ambassadeurs polonais, Gosiewski et Olesnięki, dont l'arrivée à Moscou s'était rencontrée avec celle de Mniszech. On a communément exagéré l'importance politique des instructions *officielles* données par Sigismond à ces envoyés. Avec le projet d'une alliance perpétuelle, déjà développé en 1600 par Léon Sapieha, elles maintenaient théoriquement un programme, qui devait se perpétuer jusqu'en 1634 dans les relations diplomatiques des deux pays, sur la valeur duquel personne, ni à Cracovie ni à Moscou, ne se faisait aucune illusion, et dont le seul objet réel était de masquer le fond des choses, l'âpre et irréconciliable conflit d'intérêts opposant

(1) V. *Ivan le Terrible*, p. 141.



déjà l'une à l'autre ces deux moitiés du monde slave. En demandant en même temps la restitution non seulement de Smolensk et du duché de Siéviérie, mais encore de Pskov et de Novgorod, comme partie intégrante de l'ancien patrimoine lithuanien acquis maintenant à la Pologne, Sigismond se conformait simplement aussi à une tradition séculaire. Au début de toute négociation entre Polonais et Moscovites, ces revendications préliminaires étaient de style, et on ne tardait pas à passer outre, pour aborder les thèmes de discussion sérieuse.

Gosiewski et Olesnicki en avaient sans doute en réserve. Nous manquons toutefois d'indications précises à ce sujet, car ils n'eurent pas le temps d'entamer un débat d'affaires. Une controverse d'étiquette les arrêta encore. Sous l'impression peut-être des insinuations dont Bezobrazow venait de se faire l'organe à Cracovie, le roi de Pologne avait imaginé d'accentuer encore son attitude rébarbative vis-à-vis des prétentions manifestées par Dimitri. Il lui refusait maintenant jusqu'au titre de Grand-Duc ! On devine la colère de l'*Empereur Invincible*. Au cours d'une entrevue extrêmement mouvementée, des chroniqueurs l'ont représenté ôtant à plusieurs reprises son diadème, pour adresser aux envoyés polonais des paroles persuasives, ou s'emportant jusqu'à vouloir leur jeter son sceptre à la tête (1). Cette dispute pénible avait précédé le couronnement, et Dimitri s'y était finalement résigné à la plus dure des humiliations, en acceptant la lettre de Sigismond avec sa rédaction injurieuse. Il lui importait trop que la cérémonie se passât sans que Maryna et ses autres compatriotes eussent connaissance de cet incident. Après l'événement, la querelle devait renaître et s'aigrir. Invités à un banquet, les ambassadeurs ne voulurent pas se contenter des places qui leur étaient assignées. A Cracovie, le représentant

(1) LUBIENSKI, *Opera posthuma*, p. 71; NIEMOJEWSKI, *Journal*, p. 33; DYAMENTOWSKI, *Journal*, p. 38. — Pour les discours des envoyés voy. TOURGUÉNIEV, *Monumenta*, II, 101-103. Texte plus exact dans un manuscrit du Musée Czartoryski, 101, n° 7.



du tsar avait été admis à la table du souverain ; ils réclamaient la réciprocité. Mais déjà Dimitri retrouvait toute sa superbe. En son nom, Vlassiév déclara insolemment aux deux Polonais que leur argument était sans valeur. Le roi de Pologne recevant à sa table les envoyés du pape ou de l'empereur, celui du tsar ne pouvait manquer d'y être admis aussi; mais l'autocrate de toutes les Russies était un bien autre personnage que le roi des Romains ou l'évêque de Rome, et, à ses yeux, le dernier de ses popes valait un pape ! S'ils n'étaient satisfaits, Gosiewski et Olesnicki pouvaient rester chez eux.

Ainsi firent-ils, et, prenant fait et cause pour eux, le palatin de Sandomierz lui-même leur tint compagnie. Mais, quelque peine qu'il en ressentit, Dimitri ne broncha pas. La dispute continua les jours suivants et, à leur tour, les ambassadeurs y montrèrent peu à peu des dispositions plus conciliantes. Le Kreml était en fête. Banquets nouveaux, concerts et danses se succédaient au palais sans interruption. Et Maryna se mettait en frais. Pour l'agrément de ses autres convives polonais, et aussi pour le sien propre assurément, elle revenait aux *corps* et aux *vertugadins* parisiens ; elle corrigeait la saveur trop fade ou trop âcre des menus moscovites par les ressources d'un art culinaire plus savant, faisant succéder des fruits confits aux « genoux de cygne préparés à l'hydromel » et des glaces aux « poumons de mouton assaisonnés de safran ». Attaché de son côté à séduire ses hôtes ombrageux, Dimitri y employait tout son savoir personnel. Après le repas, il affectait de rechercher leur société et s'entretenait familièrement avec eux. Des soldats polonais affluant aux abords du palais, il les faisait introduire dans le vestibule, ordonnant qu'on leur versât de son meilleur vin et buvant à leur santé. Il organisait un tournoi à la mode de Cracovie, et paraissait ravi que les champions polonais fissent sentir à ses Moscovites la grossièreté de leurs batailles à coups de poing. En excitant la verve d'Antonio Riati, le bouffon amené par Mniszeck, il lui arrivait bien de lancer des saillies, qui auraient



dû sonner de façon déplaisante aux oreilles des sujets fidèles du roi Sigismond; mais ces oreilles étaient généralement à l'épreuve de telles impressions. Au bout de quelques jours, dans leur quartier désert, où parvenait l'écho de ces réunions joyeuses, Gosiewski et Olesnicki ne se tenaient plus du désir d'y prendre part. Peut-être aussi avaient-ils déjà entrevu la possibilité de prendre leur revanche sur un autre terrain. Une transaction ne tarda donc pas à intervenir. Il fut convenu qu'un des ambassadeurs obtiendrait une table touchant presque celle du tsar. Et Maryna se fit encore plus charmante. Et, pour faire meilleur accueil aux nouveaux venus, Dimitri lui-même parut vêtu à la polonaise. Mais, Gosiewski refusant de se lever pour venir prendre une coupe que le souverain daignait lui offrir, on lui apprit qu'il serait jeté par la fenêtre s'il n'obéissait. Et il obéit!

Le lendemain, la Moscovie ayant eu ainsi le dessus, tout fut encore à la Pologne. A un nouveau banquet, seuls de tous les Moscovites, Vlassiév et le prince Massalski se trouvèrent invités. Après avoir mangé et bu pendant trois heures de jour, on dansa toute la nuit. A l'aube, ayant passé de bras en bras, Maryna, qui dansait à ravir, avait gagné tous les cœurs. Mais, comme figurant avec elle dans un quadrille, Gosiewski et Olesnicki restaient couverts, Dimitri leur fit dire qu'ils prissent garde à leurs têtes, qui risquaient d'être enlevées avec leurs bonnets (1).

Le tsar se fit obéir encore; mais, en obtenant cette nouvelle victoire, peut-être signait-il son arrêt de mort. En cédant aux exigences et aux caprices du jeune maître, les envoyés de Sigismond ne laissaient pas d'y trouver matière à d'amères réflexions. Voilà donc ce que devenait le timide et modeste solliciteur de Cracovie! Il s'égalait déjà aux plus farouches despotes moscovites dont la Pologne eût ressenti l'insolence, et il ne laissait que trop voir ce qu'elle pouvait attendre de son orgueil et de ses prétentions. Les intrigues

(1) Niemojewski, *Journal*, p. 67. Comp. Hirschberg, *Le faux Dimitri*, p. 243-245.



ourdies à Cracovie par les agents du jeune souverain prenaient, sous cette impression, une apparence encore plus menaçante. Mais Gosiewski et Olesnicki ne pouvaient manquer d'être instruits aussi des manœuvres en sens contraire dont Bezobrazov venait de se faire l'instrument au même lieu, et, bien que nous ne possédions à cet égard aucun indice suffisamment probant, un rapprochement opéré à ce moment entre les envoyés polonais et les mécontents de Moscou nous paraît entièrement probable. Or, dans certaines situations, il en est de ces contacts moraux comme de ceux où, dans un ciel chargé d'électricité, les nuages, en se rencontrant, font jaillir la foudre. Dimitri et Maryna festoyaient et dansaient; dans l'enchantement d'une union qui comblait leurs vœux, dans l'ivresse d'une puissance qui semblait ne rien refuser à leurs désirs, ils donnaient un cadre de splendeur et de joie au plus beau rêve que des créatures humaines pussent concevoir. Ils n'avaient pas huit jours à y vivre!

Avant que, pareils à deux météores, ils s'enfoncent dans la nuit qui va séparer et engloutir leurs destinées, c'est le moment de saisir au vol leurs images fugitives, — celle de Dimitri surtout, car nous retrouverons encore Maryna, — et d'essayer d'en préciser le contour.

CHAPITRE VII

LA CATASTROPHE

I. Le couple impérial. — II. La physionomie du règne. — III. La mort du revenant.

I

LE COUPLE IMPÉRIAL

Par une de ces rencontres qui abondent dans les légendes de tous les pays, en se prêtant aux plus étranges confusions, la femme de Dimitri n'était pas, de certaine façon, une inconnue en sa nouvelle patrie. Dans la poésie populaire du lieu une héroïne du même nom et d'un type vaguement analogue, *Marina, Marinouchka, Marinka* avait pris place et figure familière depuis longtemps. Elle appartient au cycle fantastique et grandiose de Vladimir. Elle parait parmi les convives des banquets épiques de Kiév, et aussi parmi les adversaires du terrible Dobrynia, qui finit par la tuer. C'est une sorcière et une ensorceleuse ; une hérétique et une impie. C'est également une fille de mauvaise vie. Elle a séduit neuf princes ou neuf héros, ses fiancés, qu'elle a changés en animaux. Son grand ami est le serpent, qui demeure enroulé autour de son bras (1). Bien qu'aucune modification des textes ne l'indique, il est certain qu'au moment de l'arrivée de la belle Polonaise à Moscou, et surtout après la catastrophe où a sombré la fortune du couple, une fusion des deux personnalités féminines s'est opérée dans l'imagination popu-

(1) Kiréiévski. *Recueil de chants,* II, 42-49, 54, 60 et notes, XI-XVI. — Comp. Ilovaïski, *Archive Russe,* mai 1893, p. 42.



laire. Rapprochés et amalgamés, leurs traits y ont créé une figure nouvelle, sur laquelle se sont reportés les sentiments de réprobation, de haine et de terreur superstitieuse évoqués par l'héroïne légendaire des temps anciens.

On peut dire aujourd'hui que la seconde Maryna ne méritait pas cette suprême disgrâce. Du rôle qu'elle a été appelée à jouer elle semble bien n'avoir possédé que l'ambition; une ambition, il est vrai, singulièrement ardente et tenace; une de ces passions maitresses, qui, s'emparant de l'être tout entier, abolissent en lui tous les autres sentiments et tous les autres instincts, attachement au pays ou à la famille, honneur ou pudeur, timidité ou conscience du danger. Devenue tsarine au prix d'une gageure redoutable, cette *szlachcianka* voudra, à tout prix, garder ne fût-ce que l'ombre du titre et du rang acquis, acceptant pour cela tous les sacrifices et affrontant tous les périls, mais ne faisant en somme que se jeter, sans réflexion et sans calcul sérieux, d'une aventure à une autre et des bras d'un aventurier dans ceux du premier compagnon de hasard et de folie qui lui donnera l'illusion d'un retour éphémère aux grandeurs perdues. Imaginez un homme qui, réveillé au milieu d'un beau songe, s'obstine à poursuivre et à étreindre dans la réalité ce fantôme évanoui, et, marchant à reculons pour mieux braver les obstacles auxquels il se heurte, fermant les yeux pour ne pas voir les abimes où il roule, toujours plus meurtri, à chaque pas plus avili, de chute en chute plus affolé, va se briser enfin dans une impasse hideuse — c'est l'histoire de la seconde Maryna.

Dimitri est un personnage beaucoup plus complexe. Au physique, des témoignages d'une précision et d'une concordance exceptionnelle, à quelques nuances près, nous le montrent petit de taille mais fortement bâti : poitrine large, épaules solides, muscles vigoureux et des mains qui brisent sans effort la ferrure d'un cheval. Sur ce corps d'athlète trapu, un visage large, entièrement imberbe et basané ; un gros nez flanqué d'une verrue, d'autres disent d'une balafre bleue, une grande bouche aux lèvres épaisses et sensuelles : un ensemble

peu gracieux, mais, à en juger par certains portraits, nullement désagréable, donnant une impression d'intelligence, de hardiesse et d'énergie. J'ai fait mention déjà de son adresse à tous les exercices physiques. Les anciens tsars de Moscou n'y excellaient généralement pas, figés en des attitudes hiératiques, qui, chez Féodor, venaient d'aboutir à une paresse égale de l'esprit et du corps. Il ne convenait pas qu'un souverain moscovite montât à cheval sans y être aidé par plusieurs courtisans, hissé sur la selle ainsi qu'un mannequin pompeux. La docilité et l'allure douce des montures employées par l'auguste maitre faisaient également partie d'une étiquette traditionnelle. Aussi, en choisissant des coursiers fougueux et en les enfourchant sans même toucher l'étrier, Dimitri parut déroger. Et, quand il s'avisa encore de combattre un ours, épieu en main, on cria au scandale.

Le moral de ce hardi cavalier est à l'avenant. Un tempérament fougueux, impétueux et non dépourvu pourtant de souplesse; beaucoup de courage et une grande confiance en soi-même; de l'entrain, de la verve, un naturel aimable et généreux, sujet aux emportements, mais aussi prompt à s'apaiser qu'aisément irritable; de la rudesse dans le caractère, mais sans les instincts féroces du père présumé; aucun penchant aux excès de table : personnellement sobre, Dimitri a l'ivrognerie en horreur; des goûts voluptueux pourtant, beaucoup de sensualité et quelques vices : l'époux de Maryna et l'amant de Xénia a le culte de la femme; mais, à en croire certains rapports, en matière de débauche, c'est un Oriental; Pierre Basmanov et Michel Moltchanov remplissent auprès de lui le rôle de proxénètes, amenant au palais, par des passages secrets, tout un personnel de sérail, mettant même à contribution les nonneries du voisinage; mais, auteur d'une chronique intéressante, le prince Khvorostinine a passé pour le mignon du jeune prince, ce qui ne l'a pas empêché d'ailleurs de le traiter de « brigand » dans son récit (1).

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 534. — Comp. *ibid.*, XIII, 55 et 818, et MASSA, I, 139.



Dimitri est aussi, nous le savons, un passionné du luxe sous toutes ses formes; il en use sans retenue et l'impose à son entourage sans scrupule. Sa réputation, à cet égard, est si vite établie et répandue que les marchands et les courtiers d'objets précieux affluent à Moscou de tous côtés et que la princesse Anne, sœur de Sigismond, a confié à un des compagnons de voyage de Maryna un écrin de grand prix, dont il doit proposer l'acquisition au tsar. Féodor et Godounov avaient considérablement agrandi la demeure, assez modeste, dont s'étaient contentés leurs prédécesseurs. Au «palais d'or» et au « palais à facettes » dont il héritait, Boris venait d'en ajouter deux autres, en ajustant de plus à sa résidence particulière, simple *dvor* en bois, une haute construction en pierre, agrémentée d'un jardin. D'autres édifices voisinaient avec ceux-là, dans l'enceinte spacieuse du Kreml, servant d'habitation aux souveraines et portant le nom générique de *teremy*. Dimitri s'y trouva encore à l'étroit. De nos jours, comme en un rappel des traditions ancestrales de vie nomade, les souverains russes semblent répugner toujours à la fixité de la demeure, et, à Saint-Pétersbourg comme à Moscou, les résidences improvisées de règne en règne se comptent par douzaines. Dimitri n'eut de repos qu'il ne se fût donné un logis battant neuf. Sans quitter le Kreml, mais en se rapprochant de la Moskva, il ordonna la construction rapide d'un nouveau palais en bois, composé de deux corps de bâtiment distincts, l'un pour lui-même, l'autre pour la tsarine. Il voulut y introduire les modèles d'élégance et de confort entrevus à Cracovie ou à Sambor : murs tendus d'étoffes précieuses, rideaux aux portes et aux fenêtres et poêles recouverts de carreaux de faïence verte.

Ces nouveautés ne laissèrent pas de déplaire aussi ; mais les Moscovites furent plus désagréablement impressionnés encore et même terrifiés par un appareil bizarre, dont l'installation au devant des palais ainsi aménagés les intrigua furieusement et dont la nature et la destination continuent de mettre en défaut la sagacité des archéologues. A en croire un

pieux chroniqueur, Dimitri se serait proposé de figurer en cet édicule énigmatique l'enfer où il comptait prendre prochainement ses quartiers. En attendant, dressant au cœur de la sainte cité une chaudière énorme, d'où sortaient des flammes et des vapeurs pestilentielles et jaillissaient des monstres hideux aux gueules dévorantes, il entendait y jeter les chrétiens orthodoxes qui dénonçaient son hérésie maudite (1). Sans prêter à son auteur d'aussi maléfiques intentions, on suppose aujourd'hui que cette construction servait à deux fins : motif de décoration pour un feu d'artifice projeté et machine de guerre, amplifiant en une adaptation historiée les petites forteresses mobiles, dont les Moscovites de ce temps faisaient en campagne un usage constant (2).

Dimitri était un souverain fastueux et belliqueux. Il avait commencé par se procurer une garde du corps, dont ses prédécesseurs s'étaient passés aussi et qui, comprenant trois compagnies de mercenaires étrangers sous le commandement du Français Jacques Margeret, de l'Écossais Albert Lenton et du Danois Mathias Knoettsen, étalait des uniformes magnifiques. Mais, à côté de cette troupe de parade, il en armait d'autres et s'occupait activement de les dresser, présidant à des manœuvres et des exercices de tir, pointant lui-même des canons, organisant des assauts fictifs et prenant une part active à ces batailles. Le fils présumé du Terrible a plus de ressemblance avec Pierre le Grand. Comme le futur réformateur, c'est un touche à tout. Après dîner, il scandalise encore les Moscovites en s'abstenant de la sieste habituelle. Les heures de repos chères à tous ses sujets, il les emploie à visiter les ateliers. Il cause avec les ouvriers et met la main à leurs métiers. Chef d'armée, comme le fera le vainqueur de Poltava, il joue au simple soldat, échangeant volontiers des coups de poing dans les combats simulés, recevant et envoyant avec ardeur des

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 819. — Comp. *ibid.*, XIII, 55.

(2) Chtcherbatov, *Hist. de Russie*, VII, 2[e] partie ; p. 76 ; Witberg, *Antiquité Russe*, déc. 1892, p. 596-616 ; Platonov, *Un récit sur le faux Dimitri*, Moscou, 1895, plaquette.

projectiles figurés par des boules de neige. Chasseur, il manie l'arc ou l'épieu avec adresse et vigueur. Comme Pierre le Grand, il aime à marier les gens et il assiste invariablement aux noces. Comme lui, quoique à un moindre degré, il professe un mépris audacieux pour certaines coutumes et tous les préjugés. Il les brave en mangeant du veau et a une querelle à ce propos avec son favori, Tatichtchev, qui s'emporte jusqu'à lui dire de gros mots. On veut qu'il ait eu l'habitude indécente de se faire accompagner par ses chiens dans les églises. Mais ce trait est douteux. Ses ennemis lui ont également reproché de s'être abstenu, après son mariage, du bain obligatoire. Or, dans son journal, Niemojewski a noté sans malice ce détail que le banquet donné le lendemain a été retardé précisément à raison d'un séjour prolongé du tsar dans la *bania* purificatrice. Comme Pierre encore, Dimitri a la colère prompte et le poing aisément levé ; mais il se calme plus vite et sa rancune est plus courte. Beaucoup plus doux, il a aussi moins de fermeté et c'est ce qui contribuera à le perdre. Mais surtout, et bien qu'il n'ait pas eu le temps de déployer son génie, son étoffe intellectuelle et morale n'est pas celle de Pierre, ni, je l'ai dit, celle d'un grand homme.

Très insuffisamment cultivé, son esprit paraît plutôt prompt et prime-sautier que profond et réfléchi. Son règne n'a duré que onze mois, et les soins que, malgré son insouciance et sa confiance superbe, il a dû prendre pour s'affermir sur son trône, lui ont laissé si peu de loisirs pour un emploi plus fructueux de ses facultés qu'il serait toutefois injuste de les apprécier d'après les résultats seuls. Tels que nous les connaissons par les documents qui nous sont parvenus, ces résultats sont minces ; mais encore, ainsi que je l'ai indiqué déjà, les archives de l'époque présentent, à cet égard, une lacune, qui laisse place à beaucoup d'incertitude.

II

LA PHYSIONOMIE DU RÈGNE

A l'intérieur, la politique de Dimitri semble s'être ressentie fortement de l'influence polonaise. La conversion de la *Douma* en un *Sénat* et la création d'un certain nombre de charges, — grand écuyer, grand maréchal, porte-glaive, échanson, — également copiées sur les modèles voisins, en fournissent un exemple. Mais de la nouvelle assemblée le nom seul nous a été conservé, avec une liste de membres, dressée par le diligent Jean Buczynski. Confondant les Nagoï avec les chefs des armées récemment mises en campagne contre le prétendant, les victimes de Boris Godounov avec les créatures de son successeur, cette nomenclature dessine curieusement la physionomie du nouveau régime ; elle ne nous renseigne pas sur le caractère politique de la réforme, ni sur le rôle attribué à ses bénéficiaires. Sous le régime d'autocratie à outrance, inauguré par Ivan IV et continué par Godounov, l'ancienne *Douma,* organe essentiel du pouvoir central dans toutes ses attributions, tendait à déchoir. En Pologne, au contraire, le Sénat s'affermissait dans sa double fonction de Conseil d'État et de Chambre haute. Dimitri empruntait-il à ses voisins le fond ou simplement la forme ? Sous un nom plein de promesses, visait-il à une restauration du passé, ou inaugurait-il au contraire cet avenir de liberté politique, auquel déjà aspiraient quelques-uns de ses sujets? Nous l'ignorons et nous devons en dire autant d'une modification partielle de la loi du servage et de la loi fiscale, œuvre principale du règne. Interdisant d'un côté les asservissements collectifs, défendant au père d'aliéner avec la sienne la liberté de ses enfants, et supprimant, de l'autre, pour la perception des impôts, l'intervention d'intermédiaires intéressés, ces mesures étaient-elles l'embryon d'une réforme législative plus

vaste, dans un sens humanitaire, ou rentraient-elles dans le système d'expédients dont tous les régimes, en Russie, à toutes les époques, ont usé et abusé? La question reste à l'état d'énigme, probablement insoluble.

Dimitri a emporté dans la tombe le secret d'une pensée et d'une volonté qui en étaient encore à prendre leur essor. De quelque façon, il a dû donner satisfaction à cet élément populaire, dont le mouvement irrésistible l'avait porté au pouvoir; car, au lendemain de son avènement, la tempête, qui soufflait à travers l'empire et y soulevait, comme en une vague immense, des courants révolutionnaires de toute nature, est tombée brusquement. Conçue dans un sens égalitaire et mise en œuvre par la convocation, à Moscou, de députés chargés de contrôler l'opération, une revision générale des allocations territoriales et des pensions attribuées aux « hommes de service » peut bien y avoir contribué, comme il est probable aussi qu'elle faisait partie d'un projet d'ensemble, dont le dessin général et la portée nous échappent (1). Mais l'apparition seule du « vrai soleil » dans le ciel orageux de ce pays de foi profonde aura suffi, je pense, à y ramener le calme.

Vers la fin du règne, au loin dans la steppe, un remous du grand flot insurrectionnel se manifesta. Jaloux du rôle que les Cosaques du Don jouaient auprès du souverain, ou simplement cherchant un prétexte pour une entreprise de brigandage, les Cosaques du Terek s'agitèrent. Formant une bande sous l'ataman Thomas Bodyrine, ils annoncèrent qu'en 1592 la tsarine Irène avait donné le jour à un fils, Pierre, auquel Godounov s'était avisé de substituer cette tsarevna Théodosie qui n'avait vécu que quelques mois. Le fils naturel d'un bourgeois de Mourom, Elie, ou Ileïka (2), fut désigné pour jouer le rôle du prétendu tsarevitch. Employé quelque temps

(1) *Act. Hist.*, II, 76, 77; *Actes de la Comm. Archéogr.*, II, 40; Popov, *Recueil*, p. 329.

(2) Indiquée par l'aventurier lui-même, cette origine est sujette à caution. Voy. *Actes de la Comm. Arch.*, 81. Comp. Popov, *Recueil*, p. 195; *Chronique de Nicone*, VIII, 80; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 97.



comme commis dans une échoppe de Moscou, il paraissait ainsi initié aux grandeurs de la capitale. Grossissant rapidement, la bande essaya d'enlever Astrakhan ; repoussée, elle remonta le Volga, en se livrant à divers excès. Mais Dimitri ne semble pas s'en être inquiété. Bravement, il invita le tsarevitch supposé à venir le rejoindre. L'envoyé du tsar rencontra le nouveau *samozvaniéts* à Samara et reprit avec lui le chemin de Moscou. L'accueil que l'oncle réservait au neveu ne peut être que conjecturé, car Dimitri ne vécut pas assez longtemps pour recevoir cet hôte.

Dans ses relations avec l'Occident, le successeur de Boris Godounov semble avoir voulu pratiquer comme lui, et plus largement encore, le système des portes ouvertes. Du moins, s'est-il donné l'air de frapper à toutes les portes. Mais, montrant le désir d'aller partout et invitant tout le monde à venir chez lui, se représentait-il les conditions essentielles de cette politique ? Cela est moins certain. Il allait à l'aventure et au petit bonheur. La présence en Moscovie d'un moine espagnol lui parut un jour providentielle et destinée à ouvrir au pays, à sa diplomatie et à son commerce des horizons et des débouchés nouveaux. Ce moine était un missionnaire de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il s'appelait Nicolas de Mello. Après vingt ans d'apostolat aux Indes, il s'en retournait à Madrid, quand son passage à Moscou éveilla l'attention et la méfiance des policiers de Godounov. Arrêté, le malheureux fut interné au couvent de Solovki, sur la mer Blanche. Dimitri le sut, fit élargir le prisonnier et imagina aussitôt avoir trouvé un joint pour entrer en relations avec Philippe III ! Il n'eut pas le loisir de donner des instructions à cet étrange intermédiaire ; mais, sans qu'il s'en doutât, il le destinait à une autre mission, dont son cœur généreux et aimant a pu, dans un autre monde, ressentir quelque joie : à travers de terribles épreuves et des angoisses effroyables, Nicolas de Mello devait être le dernier compagnon et le consolateur suprême de Maryna.

La France de Henri IV avait pour le jeune et héroïque sou-



verain des séductions particulières. Au témoignage de Margeret, il rêvait de débarquer quelque jour à Dunkerque, et de se rendre à Paris pour saluer le roi très chrétien. Le voyage de Pierre le Grand s'annonçait déjà! Le Béarnais eût peut-être fait bon accueil à ce précurseur. Très favorables à Dimitri, les rapports qui arrivaient au Roi par l'intermédiaire de quelques agents employés dans les pays du Nord (1) devaient bien l'impressionner. C'est ainsi que, revenant en France après la catastrophe, Margeret fut engagé par le souverain à écrire son célèbre récit et sans doute aussi à reprendre le chemin de la Moscovie, où nous le retrouverons mêlé à d'autres tragiques événements. Mais c'est à bord d'un vaisseau *anglais* que Dimitri se proposait de faire voile vers la côte française, et le trait suffit à mettre en évidence le caractère chimérique de ce dessein.

A son avènement, l'ambassadeur britannique, Thomas Smith, se trouvait à Arkhangel et se disposait à prendre la mer, assez peu satisfait des concessions arrachées à Godounov, bien qu'elles parussent excessives aux commerçants des autres pays et aux Moscovites eux-mêmes. Le nouveau tsar manifesta aussitôt l'intention de renchérir sur son prédécesseur. De Toula déjà, il avait appelé à lui l'agent de la Compagnie anglaise, John Merick, et s'était mis en frais avec lui. En arrivant au Kreml, il se hâta d'annoncer à Smith l'envoi prochain d'une ambassade à Londres et l'octroi d'une charte nouvelle qu'il signa en effet (2). Les Anglais, nous le savons, ne payaient déjà que demi-taxe; ils obtenaient maintenant franchise entière, et c'était, en fait, le monopole, objet de leur constante ambition. Mais cette porte ouverte eût fermé toutes les autres. Dimitri, assurément, ne l'entendait pas ainsi. A la même heure, il voulait également combler les marchands polonais et lithuaniens : plus d'arrêt forcé à la frontière; plus

(1) La Blanque, *Corresp.*, Bibl. nat., fonds français, 4.117, 15.929, 15.967, et Archives du Vatican. Voy. Pierling, *Récits sur le temps des Troubles*, p. 182.

(2) Elle est conservée au Queen's College d'Oxford. Voy. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 286.

de barrières infranchissables en route; plus de formalités dispendieuses et vexatoires; plus de douanes! C'était parfait; mais, du coup, le privilège anglais perdait toute sa valeur! La théorie du libre-échange et celle du protectionnisme se confondaient dans l'esprit de Dimitri. Ou plutôt elles lui étaient également étrangères, et il ne se préoccupait ni de concilier leurs principes ni de mettre leur application en accord avec ses idées et ses sentiments.

Avec la Pologne il avait, nous le savons, des démêlés plus graves. A peine entamé, brusquement interrompu par un dénouement auquel les conditions mêmes dans lesquelles il se trouvait engagé ne furent sans doute pas étrangères, ce débat paraît cependant avoir abouti à un échange de notes où les envoyés de Sigismond réduisaient leurs demandes à quatre points principaux : paix éternelle; cession de la Siéviérie; secours pour recouvrer la couronne de Suède; permission pour les jésuites et autres prêtres catholiques de construire des églises en Moscovie (1). Le roi consentait un rabais sur sa créance. Se débattant en apparence entre ses anciens engagements et ses nouveaux devoirs, Dimitri proposait, de son côté, un autre règlement. Comme si ses trésors eussent été inépuisables, pour la Siéviérie, qu'il voulait garder, et pour la guerre de Suède, où il ne voulait pas engager ses troupes, il offrait de l'argent. Il acceptait la paix, mais ne voulait chez lui ni d'églises latines ni de jésuites. Nous avons les meilleures raisons pour croire que, dans la pensée de leur auteur, ces contre-propositions n'étaient pas sérieuses. Elles semblent avoir été produites vers la mi-mai (v. s.); or, le 15 mai, le tsar fit appeler le Père Sawicki et lui laissa entendre un langage très différent : il ne désirait rien autant que la fondation d'un collège des Pères dans sa capitale; il voulait des écoles partout et les jésuites seuls lui paraissaient capables de présider à la création de ces établissements! Très agréablement surpris, le Père Sawicki se

(1) Bodianski, *Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant.*, 1846, n° 41; Raczynski, *L'Ambassade polonaise*, p. 76 et suiv.



confondait en remerciements, quand, changeant brusquement de thème, le souverain parla de ses préparatifs militaires. Il avait cent mille hommes sous les armes, mais ne savait pas encore contre qui il les emploierait. Puis aussitôt, comme trahissant une pensée secrète, il s'emporta en récriminations violentes contre le roi de Pologne (1).

Rapprochée de plusieurs autres, l'indication à tirer de cet entretien énigmatique prend un caractère singulièrement probant. Nous avons nouvelle d'une somme de 100,000 florins destinée en même temps par Dimitri aux insurgés polonais ; de certains rassemblements de chevaux qui, dans l'idée de ceux qui les opéraient, devaient servir à une campagne en Pologne (2); et tout cela semble fait pour nous donner tout au moins une impression, probablement juste, de la mentalité de Dimitri à ce moment de sa courte et dramatique carrière. Un tel dessein devait lui être si naturellement suggéré! Il correspondait si bien aux traditions politiques du pays, comme aussi au tempérament personnel du jeune souverain, à ses origines et aux exigences de sa situation. Réalisé, il lui eût certainement assuré la plus large popularité, lui gardant le bénéfice des relations utiles contractées en terre polonaise et le libérant de celles qui, à Moscou, devenaient si compromettantes pour l'ancien protégé de Sigismond et des jésuites.

Oui, il a probablement pensé et voulu cela; mais, pensée et volonté, son esprit avait peine à se dégager du conflit d'intérêts où le passé et le présent se disputaient sa fortune éphémère, comme aussi du tumulte où son être intime demeurait plongé tout entier. La destinée avare lui a laissé si peu de temps pour se recueillir! Ajoutons que, parmi les renseignements dont nous disposons au sujet de ses faits et gestes, les plus abondants et les plus précis se rapportent à l'époque

(1) Wielewicki, *Journal*, *Rer. Pol. Script.*, X, 145-147; Pierling, *Rome et Demetrius*, p. 142.

(2) *Archive Russe*, mars 1886, p. 123-124; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 251. — Comp. Ikonnikov, *Le faux Dimitri et Sigismond III*, *Lectures à la Soc. Hist. de Nestor*, 1890, IV.



de son mariage, moment où, assurément, il n'a pas eu sa physionomie de tous les jours. Il parait là en plein épanouissement de sa personnalité exubérante, mais aussi en une sorte d'effervescence physique et morale qui ne devait pas lui être habituelle. Il est indubitablement intoxiqué, ivre de joie et d'orgueil. Il a une crise de mégalomanie. Il se pose en grand capitaine et en politique profond. Il est César et il sera Alexandre demain. Comme les diableries en bronze doré, dressées devant ses nouveaux palais, ces rodomontades faisaient partie d'un même déploiement de faste, de superbe et d'exaltation. Le temps et la réflexion eussent sans doute ramené l'interlocuteur du Père Sawicki à un sentiment plus juste des réalités. Le temps, hélas, devait lui faire défaut. Deux jours après l'entretien rapporté plus haut, Dimitri avait cessé de vivre.

III

LA MORT DU REVENANT

La catastrophe se préparait depuis longtemps dans les dessous obscurs de la vie moscovite, où l'œil trop distrait, trop confiant aussi du jeune maître ne plongeait pas assez attentivement. Datée du 8 avril 1606, une lettre de La Blanque nous apprend qu'à ce moment le bruit d'une nouvelle révolution survenue à Moscou et de la mort de Dimitri circulait en Pologne. L'époux de Maryna gardait la faveur du bas peuple et de la classe moyenne. Les dérogations aux coutumes qu'il se permettait, les soupçons même de connivence avec le latinisme, dont le chargeaient ses adversaires, n'éveillaient pas dans ces milieux des idées de révolte. La patience, l'indifférence même à l'égard du *mal nécessaire* y constituaient, dès cette époque, les traits essentiels d'un tempérament façonné à la docilité par des siècles de tyrannie et d'une mentalité, pour laquelle, bon ou mauvais et même



odieux, mais légitime, le tsar était déjà une nécessité. Mais il y avait d'autres révoltés. En rappelant les Romanov d'exil, en faisant monter à un rang élevé le *diak* Chtchelkalov, Dimitri travaillait ostensiblement à restaurer ce groupe de parvenus que les *princes-boïars* regardaient d'un œil si jaloux, depuis la seconde moitié du seizième siècle. Avec les Golovine relevés de la disgrâce dont Godounov les avait frappés, avec F. I. Mstislavski caressé, marié, installé dans un des palais du Kreml, c'était, d'autre part, l'aristocratie privilégiée de l'époque de l'*opritchnina* qui revenait en faveur. En même temps encore, proscrits en masse, les parents et les amis de Godounov cédaient leurs places non à des personnages de grande naissance, mais à un Basmonov ou à un Mikouline, hier capitaine des *strièltsy*, aujourd'hui membre de la *Douma!* Dimitri s'appliquait bien à atténuer les effets de cette politique. Ménager la chèvre et le chou était dans son caractère. Il avait gracié Vassili Chouïski; il chercha à gagner et à s'attacher même par des liens de parenté ceux des grands seigneurs « qui restaient neutres », selon l'expression de Massa. Mais, ne désarmant aucun ressentiment, ces tentatives ne faisaient qu'accuser dangereusement sa faiblesse. Conquis au premier moment par les égards qui lui étaient témoignés, maintenu dans une soumission apparente jusqu'à l'acceptation presque unanime du mariage avec la « païenne », le clergé ne laissait pas de glisser doucement au parti des mécontents, sous l'empire de quelques impressions pénibles : relations clandestines et équivoques du souverain avec les jésuites, ou menus grappillages, inconsidérément commis au détriment du domaine et du trésor de l'Église.

Le chef des mécontents était tout indiqué. Martyr de la bonne cause, Vassili Chouïski en devenait naturellement le champion. Nous connaissons déjà les liaisons de cette famille avec les marchands de la capitale. Dans ses vastes possessions riveraines de la Kliazma, les établissements ruraux se distinguaient par l'intensité du mouvement commercial et la variété des industries; ils se trouvaient aussi en rapport habituel

avec les marchés de Moscou. Vassili Ivanovitch portait le surnom populaire de *choubnik* (fourreur), qui lui venait de l'industrie des pelleteries très développée dans les mêmes parages. Plusieurs Chouïski avaient exercé des commandements à Pskov et à Novgorod, et leur descendance disposait ainsi d'une clientèle nombreuse de petits gentilshommes originaires de ces provinces. La famille semble en outre avoir possédé à demeure et à sa dévotion, dans la capitale, une sorte de milice, composée d'hommes provenant de ses terres allodiales et établis aux abords du Kreml. Enfin, Dimitri se proposait d'opérer prochainement à Elets une concentration de troupes, dont plusieurs détachements cantonnés provisoirement aux portes de la capitale se laissèrent aisément débaucher.

Le complot resta limité à ces éléments, en dépit des tentatives faites pour en élargir la base. On eut beau créer autour de Dimitri et de Maryna toute une légende d'impiété et de scandale. Plus réels, bien que grandement exagérés, les écarts de conduite imputables aux compatriotes de la belle Polonaise furent exploités sans plus de succès. Les *opritchniki* d'Ivan IV avaient mis les patients *moujiks* à une bien plus rude épreuve! Dimitri se piquait d'ailleurs de réprimer sévèrement les plus graves excès. Un gentilhomme de la suite de Maryna, Lipski, n'avait-il pas été puni du knout (1)! Et, pour prévenir le retour d'incidents aussi pénibles, le souverain venait d'obtenir de son beau-père le renvoi d'une partie du trop nombreux personnel amené de Pologne, en même temps qu'il congédiait lui-même la plupart de ses anciens compagnons d'armes polonais.

Pour le 18 mai (v. s.) Dimitri préparait une grande manifestation militaire, manœuvres et exercices variés. On répandit encore le bruit que ces jeux guerriers devaient servir de prétexte à un massacre général des boïars, suivi de la destruc-

(1) Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 122; Platonov, *Anciens Récits*, p. 311; Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 314. — Comp. Niemcewicz, *Hist. du règne de Sigismond III*, II, 266-277; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 495, 742, 743.



tion des églises orthodoxes et de l'installation du latinisme. De graves écrivains ecclésiastiques et laïques ont, depuis, recueilli ces inventions absurdes (1), mais le peuple ne s'en laissa pas émouvoir davantage. Outre que son bon sens répugnait sans doute à admettre que les secrétaires protestants du tsar lui inspirassent l'idée de cette Saint-Barthélemy catholique, une tuerie de boïars n'était pas pour déplaire aux anciens admirateurs du Terrible.

Les *striéltsy* restaient également acquis au souverain. Au début, une certaine fermentation s'était manifestée parmi eux; mais, sur un signe de leur capitaine, ce même Mikouline rétribué en conséquence, les miliciens se jetaient sur les meneurs et les mettaient en pièces « avec leurs mains ». Du commencement à la fin, le travail poursuivi avec âpreté pour révolutionner la masse ne donna que des résultats isolés. Dans des circonstances et à une date qui demeurent incertaines, après l'évêque d'Astrakhan, un gentilhomme, Pierre Tourguéniev, ancêtre du grand écrivain, un *diak*, Timofeï Ossipov et un bourgeois, Fédor Kalatchnik, passèrent pour avoir bravé le tsar, en le dénonçant comme un imposteur. L'imprécision des détails donne à ces exploits un caractère légendaire. D'ailleurs, même dans la légende, le supplice d'Ossipov n'est pas indiqué comme ayant provoqué une intervention de la *tchern* moscovite en sa faveur.

Cette attitude passive du plus grand nombre de ses sujets contribuait sans doute à affermir Dimitri dans la confiance où il semble avoir vécu jusqu'à la dernière heure. Tandis qu'il s'occupait de sa fête militaire, Maryna préparait pour le même jour un grand bal masqué. Inconscients coryphées d'un carnaval joyeux, ah! ils songeaient bien, l'un et l'autre, à organiser des massacres! Les avertissements sinistres ne leur manquaient cependant pas. La masse populaire demeurant inaccessible à toutes les excitations, le danger venait d'ailleurs. Dimitri en était prévenu et par Basmanov et par les Polonais

(1) Macaire, *Hist. de l'Église russe*, X, 120; Solovieff, *Hist. de Russie*, VII, 2e partie, p. 80.



qui, eux, se mettaient en garde; Gosiewski et Olesnicki convertissaient leur maison en forteresse; les Mniszech armaient leur domesticité. Dimitri se moqua de leurs craintes et de leurs précautions. Les ambassadeurs polonais supposèrent, plus tard, que c'était pour ne pas trahir devant des étrangers le secret des embarras et des périls auxquels il avait à faire face. Mais non! Sa quiétude semble avoir été sincère. Avec Maryna et Niemojewski, il employa toute la soirée du 16 mai (v. s.) à examiner les bijoux de la princesse Anne. Longuement, il passa en revue les rubis, les émeraudes et les topazes, les colliers de perles et les chainettes de diamants, discutant en amateur avisé la beauté et la valeur des pièces, se faisant apporter, de son propre trésor, quelques échantillons et établissant des comparaisons (1). A ce moment, le complot était déjà en voie d'exécution.

Cette même nuit, le corps de troupes, — 18,000 hommes, dit-on, — gagné par les conjurés, entra dans la ville, occupant ses douze portes et ne laissant plus entrer personne au Kreml ni en sortir A l'intérieur du palais, il y avait habituellement un poste de cent hommes, fourni par la garde du corps. Un ordre des boïars fit partir la plupart de ces mercenaires. Il n'en resta qu'une trentaine auprès des appartements particuliers du souverain. Vers quatre heures du matin, on sonna le tocsin à l'église de Saint-Élie, dans le quartier portant ce nom *(Ilinka)*. Suivant la coutume du pays, toute les cloches de la capitale se mirent aussitôt en branle. Comme toujours, en pareil cas, la Place Rouge, devant le Kreml, ne tarda également pas à se remplir. Tirés de leurs prisons par les soins de Chouïski, des criminels répandirent dans cette foule arrachée au sommeil le bruit que les Polonais massacraient les boïars et voulaient aussi tuer le tsar. Arrivant sur la place à la tête d'une troupe de deux cents boïars et gentilshommes armés jusqu'aux dents, Vassili Ivanovitch confirma la nouvelle, et cette manœuvre indique assez qu'il n'avait pas réussi dans ses

(1) Niemojewski, *Journal*, p. 69 et 280.



efforts pour associer le peuple à une tentative contre Dimitri. En se réalisant, le coup d'État gardait les éléments constitutifs qui avaient servi à sa préparation et prenait la forme, qui devait devenir classique au siècle suivant, d'une révolution de palais.

Une croix dans la main gauche, une épée nue dans la droite, le chef de la conspiration pénétra au Kreml par la porte de Frolov. Devant l'église de l'Assomption, il descendit de cheval, fit ses dévotions à la Sainte-Vierge de Vladimir, et finit par dire à ceux qui l'entouraient : « Au nom de Dieu, allez contre le mauvais hérétique! » Ils se ruèrent à l'intérieur du palais. Éveillé aux bras de Maryna, Dimitri appela Basmanov :

— Que se passe-t-il?

Comme il se précipitait au dehors, le favori rencontra quelques-uns des assaillants, auxquels il répéta la question. Pour gagner du temps, ils essayèrent de lui donner le change.

— Nous ne savons... Un incendie sans doute!

Un instant rassuré, Dimitri ne tarda pas à s'apercevoir que le tumulte augmentait toujours. Il renvoya Basmanov aux nouvelles. Mais, cette fois, les envahisseurs étant déjà en nombre, le messager fut reçu par des injures et des cris.

— Livre-nous l'imposteur!

Basmanov se rejeta en arrière, ordonna aux gardes de ne laisser passer personne et revint en courant prévenir le tsar.

— Fuyez! je vous l'avais bien dit! Tout Moscou est contre vous!

Dimitri chercha son épée. Au rapport de la chronique, il ne put la trouver. Gardien attitré de l'arme, le *porte-glaive* l'avait enlevée. Mal inspiré, l'époux de Maryna venait de conférer cette charge d'origine polonaise à l'un de ses ennemis, ce même Skopine-Chouïski, déjà choisi pour amener à Moscou l'ex-tsarine Marfa. Saisissant l'épée d'un des gardes, Dimitri voulut tenir tête aux agresseurs.

— Je ne suis pas un Godounov!

Toute la conscience et toute la fierté de son origine semblent s'être traduites dans ce mot, recueilli par un chroniqueur.



Mais des coups de feu partaient. Dimitri recule. Il jette un regard par la croisée. Son peuple, hier encore si fidèle, est là, et le fils du Terrible ne peut croire à un abandon de sa part. Non, tout Moscou n'est pas contre lui! Dimitri a reconnu ses agresseurs : des boïars! des gentilshommes! En leur échappant et en faisant appel à ses *moujiks*, il sera sauvé. Il va fuir. Revenant auprès de Maryna, il lui crie : « Trahison, mon cœur! » et il part à la recherche d'une issue dérobée. L'amant n'est plus, le héros a disparu; le tsar seul reste, conscient de la nécessité impérieuse qui lui commande de mettre d'abord en sûreté la personne du souverain. Tout dépend d'elle seule et, seule sans doute aussi, elle est visée. Cet homme est brave : il l'a abondamment prouvé; il aime la femme qu'il vient d'abandonner : on ne saurait en douter davantage; il la quitte pourtant et il fuit : il est le tsar! Et n'est-ce pas le fils du Terrible qui prend ce parti? Mais on le poursuit. Essayant de parlementer avec les boïars, Basmanov voit surgir devant lui Tatichtchev, un homme qu'il a fait revenir d'exil. L'ingrat lui jette à la figure les mots les plus grossiers du vocabulaire moscovite et le tue d'un coup de son long poignard. Les assaillants serrent maintenant Dimitri de près. Ne rencontrant pas d'escalier, le malheureux saute par une fenêtre. Mais déjà un coup de sabre l'a atteint à la jambe. En tombant de la hauteur d'un étage, il reste inanimé et meurtri affreusement.

Il n'a cependant pas été reconnu par l'homme qui l'a frappé; pour un moment, les conjurés ont perdu sa trace, et une chance de salut s'offre à lui. Un poste de *striéltsy* se trouve dans le voisinage. Entendant des gémissements, ces hommes approchent; ils n'hésitent pas, eux, à reconnaître le tsar. Ils le soulèvent, l'aspergent d'eau, lui cherchent un abri. Rasée par les ordres du souverain, l'ancienne maison de Boris en offre un, à quelques pas de là, dans ses substructures qui ont été épargnées. Elle servira un instant d'asile à l'agonie de Dimitri.

En revenant à lui et en et voyant entouré par ces soldats,



dont il a appris à connaître le dévouement, le tsar retrouve sa vaillance et sa confiance coutumière, son orgueil même, qui n'a pas abdiqué. Il veut rentrer dans sa demeure. Porté par les *striéltsy*, il la revoit une dernière fois, déjà méconnaissable, hélas! mise au pillage, souillée de boue et de sang. Ses gardes sont désarmés. Mais les *striéltsy*, auxquels il prodigue les encouragements et les promesses, lui suffisent, pense-t-il. Et, en effet, les conjurés survenant, cette troupe docile et imperturbable les met en joue. Dimitri a maintenant du répit et le loisir d'attendre, de provoquer une intervention du peuple en sa faveur. Il est sauvé! Non pas! Les boïars crient à ses défenseurs :

— Nous irons dans votre quartier et nous massacrerons vos femmes et vos enfants!

Inspiration merveilleuse! Ces miliciens, dont dépendent à ce moment la fortune et la vie du maître de toutes les Russies, de l'autocrate hier tout-puissant, sont, on le sait, des bourgeois de Moscou, mariés, pères de famille pour la plupart, et la menace qui vise leur foyer domestique ne peut manquer de produire l'effet attendu. Elle décidera de l'issue du drame. Prêts, l'instant d'avant, à se faire tuer pour la défense du tsar, ces hommes hésitent maintenant ; ils entament des pourparlers; ils veulent qu'on interroge Marfa.

— Si elle dit que c'est son fils, nous mourrons tous pour lui. Dans le cas contraire, nous l'abandonnerons à Dieu!

C'était la condamnation de Dimitri. Des soldats et des sujets qui en viennent à discuter en pareille circonstance et en pareille matière ont perdu évidemment toute envie de se battre. Les boïars n'eurent garde d'ailleurs de donner satisfaction à ces adversaires déjà pratiquement mis hors de combat, et je ne puis m'empêcher d'y voir un nouvel argument, et fort persuasif, à l'appui de la thèse que j'incline à adopter. La sincérité de Marfa eût offert à ce moment des garanties sérieuses. Mais les conjurés ne se bornèrent pas à éviter une confrontation, dont apparemment ils redoutaient l'épreuve. La résistance des *striéltsy* était désormais hors de



cause. D'après certains rapports, ils se seraient même dispersés à la première sommation, et tous les témoignages s'accordent à reconnaître que, de façon ou d'autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les auteurs du coup d'État eurent Dimitri à leur merci. Convaincus de son identité avec Grichka Otrépiev, ou même simplement de son imposture; possédant, comme ils s'en vantaient, les moyens de l'établir, n'avaient-ils pas aussi l'intérêt le plus évident à garder l'imposteur vivant, en vue d'une procédure qui eût mis hors de toute contestation possible ce fait si important, cette justification si indispensable de leur attentat? Ils préférèrent tuer sur-le-champ cet homme, qui devait ainsi rester mystérieux et menaçant même après sa mort; ils aimèrent mieux remettre précipitamment dans l'ombre cette énigme redoutable. Un fils de boïar, Grégoire Valouiév, déchargea son mousquet sur le « mauvais hérétique »; d'autres l'achevèrent à coups de sabre. Mutilé, défiguré, odieusement souillé, dit la chronique, le cadavre fut traîné sur la place voisine, au moyen d'une corde que les bourreaux avaient attachée aux parties sexuelles. En passant devant le couvent de l'Ascension, ils s'arrêtèrent et, maintenant seulement, interrogèrent Marfa.

— Reconnais-tu ton fils?

— Vous deviez me le demander plus tôt, aurait-elle répondu évasivement. Tel que le voilà, il n'est plus mien assurément!

Au *Lobnoïé Miésto*, on plaça le cadavre sur des tréteaux, et celui de Basmanov tout auprès, de façon à ce que les pieds de l'ex-tsar reposassent sur la poitrine du favori. On ne cessa d'insulter le mort. Un des conjurés lui mit une musette dans la bouche; un autre recouvrit son visage avec un masque grotesque, trouvé au palais dans les accessoires de la fête que Maryna préparait. Cet outrage n'était-il pas aussi une précaution? N'eût-il pas convenu, au contraire, que le visage bien connu de Grichka Otrépiév demeurât découvert? Mais il semble bien que ce cadavre fit peur aux assassins. Au bout de trois jours, on l'enleva et on le jeta, hors de la ville, dans la

fosse commune. Mais aussitôt le bruit se répandit que « le mort revenait ». Il sortait de terre et effrayait les passants. Un enterrement plus profond fut ordonné et le cadavre émergea encore. On le revit à un autre endroit, en même temps que des apparitions terrifiantes se multipliaient autour de sa sépulture errante. On décida alors de le brûler. Un canon fut chargé avec les cendres et on tira à l'ouest, du côté de la Pologne, d'où le revenant était venu.

La superstition et le goût des vengeances grossières peuvent assurément expliquer ces horreurs posthumes. Au *Lobnoïé Miésto*, les femmes elles-mêmes s'étaient, paraît-il, livrées sur ce corps pitoyable à des profanations obscènes. Mais, à supposer qu'ils eussent conscience d'avoir assassiné leur souverain légitime et voulussent effacer la trace de leur crime, Chouïski et ses complices ne s'y seraient pas pris autrement. Ajoutons qu'aussitôt après la catastrophe, l'homme qui était censé avoir joué auprès du « faux Dimitri » le rôle de Grichka Otrépiév disparut de Iaroslavl, sans qu'on pût savoir jamais ce qu'il était devenu (1). La volonté des boïars aurait-elle été étrangère à la mort de Dimitri? Ne seraient-ils pas restés maîtres du mouvement par eux provoqué? Dans l'histoire des révolutions, c'est l'aventure commune des chefs. Mais, dans ce cas-ci, le sort réservé à Maryna, au milieu des péripéties du drame sanglant qui la rendait veuve, semble écarter cette hypothèse.

Abandonnée par son époux, au dire de quelques témoins, elle chercha d'abord refuge dans une cave. Mais en s'y trouvant seule, elle eut peur. Elle remonta, passa inaperçue mais fortement bousculée à travers divers groupes hostiles, et réussit à regagner ses appartements avant que les conjurés y arrivassent. Quand ils se présentèrent, un gentilhomme de sa suite, Osmolski, les arrêta quelque temps. Criblé de coups, il succomba, et les pièces dont il défendait l'entrée furent envahies. Mais aucun des envahisseurs ne connaissait la tsarine. Con-

(1) *Archive Russe*, août 1886, p. 372.



fondue maintenant dans le troupeau effaré de ses femmes, avec sa petite taille, elle n'attirait pas les regards. Un chroniqueur veut même qu'elle ait trouvé une cachette — sous les jupes de sa grosse maîtresse de cour. Toutes ces femmes furent aussi héroïques que l'avait été Osmolski. Questionnées, menacées, elles ne cessèrent de dire qu'elles ne savaient pas où était leur maîtresse. Les voies de fait, coups et outrages, succédèrent aux menaces. Demi-nues, les Polonaises excitaient autant la lubricité que la colère des assaillants. Bientôt, ces brutes avinées oublièrent toute mesure, *nudabant equina pudenda sua,* dit Peer Persson. La vieille dame Chmielewska fut maltraitée au point qu'elle ne survécut pas à l'épreuve et, s'il faut en croire Bussow, parmi ses compagnes, toutes les jeunes filles furent violées, *ut, inter actum anni tempus, ex virginibus matres fierent.* Mais, la scène tournant à l'orgie la plus ignoble, avertis, quelques boïars accoururent et n'eurent pas de peine à y mettre fin. On leur obéissait donc!

Par leurs soins, Maryna et son personnel féminin furent aussitôt mis en sûreté! Ce même jour, gardé à vue dans sa maison, mais suffisamment protégé aussi, le palatin de Sandomierz put voir sa fille. Dans la ville, quelques Polonais furent massacrés. Ne les avait-on pas accusés d'attenter à la vie des boïars et du tsar lui-même! Trompée, égarée, affolée, par un de ces retours irréfléchis qui sont dans la nature de tous les mouvements populaires, la foule frappait les défenseurs naturels de celui qu'elle croyait défendre elle-même, ou venger. Au mépris des avertissements qu'ils avaient reçus de leurs chefs, quelques gentilshommes ou valets s'étaient éloignés de leurs quartiers; ils s'attardaient dans des cabarets ou des rendez-vous galants. Attaqués isolément, ils vendirent chèrement leur vie, et, comme le nombre de ces victimes, la légende a exagéré celui des agresseurs tués dans une lutte inégale. Dyamentowski compte 300 morts du côté des Polonais; Massa trois fois autant et Bussow arrive à 2,135. Tout semble indiquer que ce qui restait à Moscou des compa-



triotes de Maryna n'atteignait pas ce chiffre. Un récit reproduit par Karamzine (1) mentionne, parmi les victimes, sept palatins. Le seul palatin présent était Mniszech (2), et il n'eut pas une égratignure. Un autre chroniqueur parle de quatre-vingt-treize cardinaux occis en même temps! L'information a trait vraisemblablement au sort malheureux, mais heureusement unique, de l'abbé Pomaski. Surpris au moment où il achevait une messe matinale et blessé grièvement, le pauvre curé de Sambor expira au bout de deux jours.

Ayant leurs quartiers au *Kitaïgorod*, en dehors de l'enceinte du Kreml, Constantin Wisniowiecki et Sigismond Tarlo se trouvaient plus exposés que le père de Maryna. Ils durent subir de véritables assauts. Dans sa maison finalement envahie et mise au pillage, défendant son mari malade et lui faisant un rempart de son corps, Mme Tarlo reçut un coup de sabre. Entièrement dépouillée de ses vêtements, comme tous les siens, elle fut conduite au Kreml dans cet état. Mais, entouré par la troupe sur un ordre des boïars, l'hôtel de l'ambassade polonaise, où les jésuites et les bernardins s'étaient réfugiés, échappa à toute violence, et, au bout de quelques heures, l'émeute se laissa apaiser.

Mniszech en fut quitte, personnellement, pour restituer argent et objets précieux, tout ce qu'il venait de recevoir de son gendre ; et, quand, dans les premiers jours de juin, elle fut ramenée chez son père, Maryna elle-même ne gardait, de toutes ses richesses, que la robe de deuil qu'elle venait de revêtir. « Je voudrais seulement qu'on me rendît mon petit nègre, » aurait-elle dit à ce moment. Elle devait montrer bientôt qu'il lui restait d'autres ambitions, — inséparables d'ailleurs d'une frivolité que le désir ainsi exprimé met curieusement en lumière. Mniszech, de son côté, passe pour avoir conçu et caressé un instant l'idée d'échapper aux conséquences de la catastrophe par un mariage entre sa fille et le

(1) *Hist. de Russie*, XI, note 562.
(2) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 752. Comp. *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 284.



triomphateur du jour. Mais Vassili Chouïski attendait un autre prix de sa victoire (1).

(1) Pour les détails du drame, voy. les Mémoires de Niemojewski, p. 69 et suiv.; WIELEWICKI, *Rer. Pol. Script.*, X, 144 et suiv.; BORSZA, *Bibl. Hist. Russe*, I, 423 et suiv.; BUSSOW, *Rer. Ross. Script.*, I, 83 et suiv.; Sierakowski, chez NIEMCEWICZ, *Hist. du règne de Sig. III*, vol. II, 285; BUDZILLO, *Bibl. Hist. Russe*, I, 90; MASSA, I, 162; PEYERLE, *Geschichtsforcher*, VI, 160; les récits de : RUSSELL (trad. franç.), p. 20 et suiv.; DE THOU, p. 158; KATYREV-ROSTOVSKI, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 581; un anonyme, même *Recueil*, XIII, 59 (*Inoïé Skazanié*); WASSENBERG, *Hist. Gest. Vladislai*, p. 44; KARAMZINE, *Hist. de Russie*, XI, notes 546 et 562; ARTSYBYCHEV, *Hist. de Russie*, III, 136; ZELANSKI, *Wahrhaftiger Bericht*, 1607.

TROISIÈME PARTIE

LA CRISE SOCIALE

CHAPITRE VIII

LE SOULÈVEMENT POPULAIRE

I. Le tsar des boïars. — II. Le règne du mensonge. — III. La canonisation de Dimitri. — IV. Le retour de la tempête. — V. Dimitri ressuscité. — VI. Moscovites et Polonais. — VII. Maryna.

I

LE TSAR DES BOÏARS

Un petit homme gros, chauve, visage chafouin à barbe rare, œil clignotant de myope et de fourbe, cinquante ans environ (1), mais l'apparence d'un vieillard, nulle bonne grâce et une réputation, amplement justifiée, d'avarice sordide : tel était le personnage qui venait d'entrer au Kreml en vainqueur. Quel régime lui et ses complices allaient-ils donner au pays? En fait de gouvernement, pratiquement, on se trouvait de nouveau en présence du néant. Ointe et couronnée, donc possédant théoriquement un titre supérieur à celui qu'on avait reconnu à Irène, Maryna sombrait dans la catastrophe. Elle se trouvait hors de cause, et, investi par l'*imposteur*, le patriarche Ignace partageait lui-même sa déchéance. Cepen-

(1) Katyrev-Rostovski, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 622. Une inscription tombale à l'église Saint-Michel dit : « Mort le 12 sept. 1612 à 60 ans. » Cependant, le *Miroir de l'Empire Russe* de Malcuine fait naître Vassili Ivanovitch en 1547.



dant, en ce pays d'autocratie, avoir un gouvernement signifiait encore avoir un tsar. Qui serait tsar ? En dehors du rôle équivoque qu'il venait de jouer en ameutant le peuple pour la défense de Dimitri au moment où il égorgeait celui-ci, Vassili Ivanovitch Chouïski n'était désigné que par le prestige historique de son origine. Mais pour le peuple, ce titre ne présentait qu'une valeur médiocre. La généalogie de la famille tombait déjà dans une obscurité dont elle n'est plus sortie. Son auteur semble bien avoir été non le frère d'Alexandre Nevski (1252-1263), comme on l'a communément supposé, mais le fils du héros national et l'aîné, André de Souzdal, dont un descendant disputa le grand-duché de Moscou aux héritiers du cadet, Daniel. Au treizième siècle, Moscou n'était qu'une bourgade. Au dix-septième, les souvenirs de la grandeur rivale de Souzdal s'effaçaient, et, plus ostensiblement, Vassili Ivanovitch avait pour proches parents les oligarques les plus détestés d'un passé récent, André Mikhaïlovitch, supplicié au milieu des troubles qui accompagnèrent l'enfance du Terrible (1) et ses cousins.

Parmi les auteurs du coup d'État qui venait de mettre fin au règne de Dimitri, bien que d'une lignée princière moins illustre, Vassili Vassiliévitch Galitsyne se recommandait par une valeur personnelle beaucoup plus grande. D'autre part, Chouïski et les boïars groupés autour de lui venaient de faire nous savons quelles ouvertures à Sigismond. Leur embarras se laisse donc aisément concevoir. Deux jours se passèrent en débats passionnés, d'où il semble qu'aucun accord ne soit sorti, car le 19/29 mai, se présentant sur la *Place Rouge*, boïars et hauts dignitaires civils et ecclésiastiques proposèrent seulement la convocation d'un *Sobor* et l'élection d'un patriarche, qui, provisoirement, exercerait le pouvoir suprême. Chouïski avait mis cependant ces deux jours à profit, et, en présence de la plèbe encore déconcertée, mi-indifférente mi-hostile mais toujours passive, l'esprit plus entrepre-

(1) *Antiquité Russe*, juillet 1896, p. 120. Comp. Soloviov, *Les ducs de Souzdal*, *Archive des Sciences hist. et jurid.* (Kalatchov), 1re partie, 3e fasc., p. 20.



nant des marchands moscovites se fit valoir en faveur du *choubnik*. Des voix s'élevèrent de la foule : « Un tsar nous est plus nécessaire qu'un patriarche ! Vive Vassili Ivanovitch ! Une décision immédiate s'imposa aux boïars pris de court, et le prince Vorotynski se prononçant contre Galitsyne, le *choubnik* fut acclamé (1).

Se basant sur une variante du récit original de Katyrev-Rostovski (2), quelques historiens veulent encore que ce dénouement ait été l'œuvre d'un *Sobor* (3). On peut leur accorder l'agrément de cette illusion, rien, ainsi que je l'ai indiqué déjà, n'étant plus divers et moins défini, dans la vie moscovite de ce temps, que la composition et le mode de constitution des assemblées ainsi appelées. La date et le sens des documents se rapportant à celle-ci sont pourtant pour y exclure la participation des représentants des provinces. Plus intéressant est le fait, également contesté et contestable, d'une limitation de pouvoir, qui aurait été introduite, à cette occasion, dans le régime autocratique du pays. Diverses chroniques font mention de l'engagement pris par le nouveau souverain de ne gouverner qu'avec l'assistance du *Sobor*. Les documents officiels sont malheureusement obscurs et en partie contradictoires. Les premiers manifestes publiés par Chouïski ne portent aucune trace d'un pacte semblable. Vassili Ivanovitch déclare au contraire vouloir régner comme ont fait ses ancêtres et s'y être engagé par serment. Nous possédons la formule de ce serment, et c'est ce même document qui a été appelé *limitatif*. A la lecture, l'épithète ne paraît nullement justifiée. Le souverain a juré de ne punir personne sans un jugement prononcé *par les boïars ;* de ne pas étendre l'application des arrêts portant peine de mort à la famille des condamnés ; de ne pas écouter les dénonciateurs ;

(1) Katyrev-Rostovski, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 582 ; *Recueil des documents d'État*, II, nos 142, 144, 146 ; *Actes de la Comm. Arch.*, II, 44.

(2) Manuscrit attribué à Philarète, voy. Kondratiév, *Rev. du M. de l'I. P.*, sept. 1878, p. 40-43.

(3) Latkine, *Les Ziém. Sobory*, p. 100 et suiv. Comp. Tchitchérine, *La Représentation nationale*, p. 542.

de ne mettre personne en disgrâce sans raison suffisante : on ne peut apercevoir là rien qui paraisse contraire au *principe* tout au moins du pouvoir absolu, tel qu'il se trouvait constitué à Moscou. L'appel constant au concours de la *Douma*, l'appel accidentel au concours du *Sobor* en faisaient partie, tout autant que la répudiation des *abus* dans l'exercice d'une autorité affranchie de toute restriction constitutionnelle mais non de toute règle morale (1). En somme, ce que les promesses ainsi formulées contiennent de plus expressif, c'est la critique des pratiques *abusives* inaugurées par le Terrible et ce qu'elles annoncent le plus clairement, c'est un retour à la tradition.

Mais le *serment* prêté par le tsar constituait assurément une nouveauté, et, d'autre part, il n'est guère vraisemblable que les chroniqueurs aient inventé, de toutes pièces, l'engagement solennellement pris au bénéfice du *Sobor*, ainsi que la protestation des boïars contre cet acte du souverain. Un doute subsiste, il est vrai, sur l'interprétation des textes, et les mots « gouverner avec le conseil commun » *(obchtchim soviétom)*, rapportés par la chronique, ont été entendus et se laissent, en effet, entendre diversement, comme se rapportant au *Sobor*, à la *Douma*, ou même, dans un sens plus étroit, à un cercle privilégié de hauts conseillers.

On a supposé ceci : pour arriver au pouvoir, Chouïski aurait traité avec les boïars ; puis, voulant se défaire des obligations consenties à leur profit, il se serait avisé d'en étendre le bénéfice à l'assemblée populaire, ce qui, pratiquement, ne l'engageait à rien, eu égard au caractère et au fonctionnement également imprécis de cet organe embryonnaire. Mais, les boïars protestant, le tsar est revenu, dans les documents officiels, à la lettre, sinon à l'esprit du pacte primitif (2).

(1) Voy. *Ivan le Terrible*, p. 51.

(2) Klioutchewski, *Le Conseil des boïars*, p. 471-2; Ilovaiski, *Hist. du Temps des troubles*, p. 78 et 288; Vladimirski-Boudanov, *Chrestomathie*, p. 102; le même, *Aperçu de l'Hist. du droit russe*, p. 157-8; Markiévitch, *Revue du M. de l'I. P.*, oct. 1891, p. 393. — Comp. Platonov, *Études*, p. 300-301; Rojdestviénski, *Revue hist.*, 1892, p. 30 et suiv. — Chroniques : Nicone, VIII, 76;

Plus ingénieuse que solidement fondée, cette explication peut cependant contenir une part de vérité. Entre tsar et boïars, l'exercice en commun du pouvoir absolu était bien dans la tradition ; mais, en présence d'un fondateur de dynastie nouvelle, leur créature, les boïars ont pu réclamer un gage, au bénéfice soit de la caste entière ou seulement du groupe restreint — les Chouïski, V. Galitsyne, I. Kourakine — qui venait de porter le *choubnik* au pouvoir. D'autre part, l'idée d'une limitation de l'absolutisme figurait aussi, je l'ai montré, parmi les *revenants*, dans l'atmosphère troublée du pays, et se développait sous l'action des influences polonaises.

Il y a eu donc, très probablement, un pacte constitutionnel, introduit, au seuil du dix-septième siècle, dans l'histoire de la vieille Moscovie. Mais les circonstances ne permettaient pas que cette première *charte* nationale eût la même destinée que celle de 1215, imposée au roi Jean par les barons anglais. Elle n'avait pas la même origine. En Angleterre, les barons recueillaient ainsi le fruit de plusieurs siècles d'efforts et de combats, soutenus par la nation entière pour la conquête ou le maintien des privilèges revendiqués ou acquis. A Moscou, la masse se désintéressait, maintenant encore, d'un problème auquel elle ne comprenait rien, ou qu'elle jugeait n'avoir pour elle aucun intérêt. La restauration du régime antérieur à *l'opritchnina* ne pouvait charmer les *moujiks* qui avaient applaudi aux exécutions sanglantes présidées par le *Groznyï*, et un souverain tel que lui se passant des boïars, ou les massacrant, convenait mieux aux gueux. L'idéal politique de cette plèbe ignorante et docile se confondait avec le régime autocratique le plus personnel, ou, s'il s'en écartait, c'était dans un rêve d'*anarchie absolue*, analogue à celui dont, trois siècles plus tard encore, plongeant en vertu d'atavismes obscurs dans cet abime de misère intellectuelle et d'inconscience morale, des esprits infiniment plus ouverts devaient éprouver l'énigmatique séduction. Dans ce milieu de miséreux cruelle-

Généalogie de Latoukhine, fol. IV, p. 597, l. 469. — Documents : *Recueil des documents d'État*, II. 140. 141. 142.



ment éprouvés, mais incapables de saisir le lien naturel entre les effets et les causes, les aspirations à un avenir meilleur ou les instincts révolutionnaires se portaient plutôt vers les problèmes d'ordre social et économique ; or, dans ce domaine, un antagonisme radical et irréductible les séparait de la classe aristocratique et de ses revendications concurrentes.

Donc, ainsi isolés, les boïars ne surent pas garder ce qu'ils avaient réussi à obtenir, et, en fait, Vassili Ivanovitch devait gouverner à peu près aussi arbitrairement que ses derniers prédécesseurs.

On a cru trouver une indication contraire dans le fait suivant : le 7 mars 1607, agissant de sa propre autorité, le nouveau tsar rendit un oukase interdisant l'asservissement *par prescription* admis depuis 1597. Deux années et demie plus tard, le 12 septembre 1609, une décision de la *Douma,* prise en l'absence du souverain, remit en vigueur la législation ancienne. J'ai essayé ailleurs d'expliquer le fonctionnement des deux pouvoirs entre lesquels on a imaginé, à ce propos, un conflit qui aurait abouti au triomphe de l'élément *collectif*, et j'ai montré que, ni dans le principe ni dans la pratique du régime autocratique, on ne saurait, en aucune circonstance, se les représenter comme s'opposant l'un à l'autre. Ils apparaissent toujours indissolublement unis et confondus, sans qu'aucune division de compétence ou de travail, d'attributions ou d'autorité intervienne dans leur action conjuguée. Qu'ils agissent ensemble ou séparément, ils sont toujours censés agir de conserve, et, dans l'un ou l'autre cas, ce n'est ni le *tsar* ni la *Douma*, c'est le *souverain avec son conseil*, selon la formule consacrée, qui décide, ordonne et rend exécutoires les mesures arrêtées (1).

Ce qui s'est passé dans l'espèce se réduit probablement à une victoire des boïars et de leurs intérêts spécifiques sur le terrain non d'un droit constitutionnel, qui n'était pas en cause, mais d'un débat politique, qui, tournant d'abord à leur

(1) Voy. *Ivan le Terrible*, p. 51.

désavantage, leur réservait une assez prompte revanche. Dans l'intervalle, ce n'est pas le principe de l'autocratie, bientôt rétabli au contraire *in integrum,* qui avait subi une déchéance, mais la personne de son représentant; et, en fait, flottant à la dérive sur une mer démontée, donnant au hasard des coups de barre à droite et à gauche, dès le 21 mai 1609 l'élu des boïars, agissant *en dehors du conseil cette fois,* s'était porté à la révocation partielle d'une mesure, par laquelle, deux années plus tôt, il avait espéré gagner la faveur des *moujiks.*

Le caractère de Vassili Ivanovitch se prête parfaitement à cette conjecture. Le contraste avec Dimitri est frappant. Dans la physionomie morale du fils présumé du Terrible les traits de *modernité,* déjà très apparents chez le père, s'accusaient encore plus fortement. Son successeur offre au contraire à la vue le type parfait du vieux Moscovite : absence d'initiative, mais grande force d'inertie, misonéisme décidé, culture d'esprit nulle et sens moral faiblement développé. Simple particulier, le *choubnik* s'est toujours courbé humblement sous la loi du plus fort, mais en ne cessant jamais de se tenir prêt à redresser l'échine, pour peu que la pression se relâchât. Parvenu au rang suprême, tout en se réclamant comme le *Groznyï* d'une parenté imaginaire avec les Césars de Rome, il restera le même homme, à la fois souple et tenace, conciliant et retors. Dans l'adversité, il fera bravement face au péril, mais après avoir épuisé tous les moyens d'esquiver l'épreuve et sans avoir su ni la prévoir à temps ni la conjurer. Rusé et intrigant, il se montrera, à la même heure, lourd et et borné. Superstitieux et dévot, il est tout aussi débauché et non moins cruel. Les Polonais diront de son règne que c'est un *enterrement perpétuel,* tant il multipliera les cérémonies religieuses pour satisfaire un goût personnel et capter les bonnes grâces du clergé; mais il ne craindra pas de mettre les choses sacrées au service de ses calculs politiques; il a depuis longtemps contracté l'habitude du mensonge le plus éhonté, du parjure le plus cynique, et il va en faire l'instrument principal de son gouvernement.



II

LE RÈGNE DU MENSONGE

Au lendemain du coup d'État, le souci le plus pressant qui s'imposât à ses auteurs était la justification du fait accompli devant une opinion notoirement acquise à la cause de l'*imposteur* détrôné et occis. Des circulaires furent donc envoyées dans les provinces (1) ; exposant longuement les causes de l'événement, elles reproduisaient une déposition de Jean Buczynski, arrachée au secrétaire de Dimitri ou simplement inventée, ainsi qu'un interrogatoire concordant du palatin de Sandomierz et une déclaration des ambassadeurs polonais. Comme acte d'accusation, la valeur de ces documents est évidemment nulle. Entre autre méfaits mis à la charge du *défroqué*, nous trouvons une promesse de *dix millions* qu'il aurait faite à son beau-père ! Nous savons le palatin trop bon calculateur pour qu'il ait pu se prêter à pareille extravagance. Et le reste est à l'avenant.

Marfa, à son tour, fut mise à contribution dans d'autres messages (2), où elle déclarait n'avoir reconnu l'*imposteur* que contrainte et forcée, sous le coup de menaces de mort qui la visaient elle et sa famille. Ceci pouvait paraître croyable ; mais elle disait aussi s'être fait un devoir, *avant le 17 mai*, de révéler la vérité aux boïars, aux hommes de cour et « aux chrétiens de toute condition », ce qui se trouvait notoirement démenti par les faits. Elle mentait ou on la faisait mentir impudemment ; et, en meme temps, par une fiction non moins contraire à la réalité connue de tous, on la montrait associée au gouvernement du nouveau tsar, bien que le cloitre fût redevenu pour elle ce qu'il avait été avant l'avènement de Dimitri et bien qu'elle dût, avant peu, se plaindre au roi de Pologne qu'on l'y laissât mourir de faim !

(1) *Actes de la Comm. Arch.*, II, 48.
(2) *Recueil des documents d'État*, II, 306, 310.

Enfin, on faisait intervenir le prétendu Varlaam avec le récit que nous connaissons, et, par son entremise, on restituait à l'identité du « faux Dimitri » avec Grichka Otrépiév l'autorité officielle qu'elle avait un instant perdue. Le proverbe russe : « le papier souffre tout » recevait ainsi la plus large application. Faisant mentir, Vassili Ivanovitch mentait lui-même à l'envi. En de pompeux manifestes, il annonçait en même temps à son peuple qu'il avait été proclamé tsar par les représentants de toutes les provinces et couronné par le patriarche. Or les provinces apprenaient seulement son avènement par ces manifestes et le successeur d'Ignace n'était pas encore nommé (1)!

Cloitrée, Marfa ne pouvait protester, en eût-elle le désir. Mniszech et les autres Polonais étaient des témoins plus gênants. D'autres versions officielles, un peu plus sincères, donnaient elles-mêmes (2) à leurs discours un tour très embarrassant. Pouvait-on leur reprocher d'avoir reconnu Dimitri, quand la Moscovie entière, Vassili Chouïski en tête, leur en donnait l'exemple? Après avoir hésité assez longtemps et peut-être même, comme l'ont supposé quelques chroniqueurs, négocié avec le père de Maryna, pour obtenir de lui des garanties, le nouveau tsar prit donc le parti de garder tout ce monde sous clef. Il s'assurait ainsi une discrétion indispensable et se donnait en même temps des otages en vue du règlement de comptes qu'il devait prévoir avec la Pologne. Les envoyés de Sigismond furent retenus dans leur hôtel converti en prison et leurs compatriotes dispersés dans les provinces. Prétextant une maladie, le palatin de Sandomierz épuisa en vain toutes les ressources de sa diplomatie pour rester à Moscou, où il attendait encore un retour de fortune. On l'expédia à Iaroslavl avec toute sa famille, l'ex-tsarine comprise. Le

(1) Kondratiév, *Revue du M. de l'I. P.*, sept. 1878, p. 40-43.

(2) *Recueil des documents d'État*, II, 294. — Comp. l'interrogatoire de Mniszech et les déclarations des envoyés polonais, dans Dyamentowski, *Journal*, p. 62 et suiv. ; Budzillo, *Hist. de Dimitri*, *Bibl. Hist. Russe*, I, 82 et suiv. ; Stadnicki, *Manuscrit de la Bibl. Baworowski*. Comp. Darowski, *Bibl. de Varsovie*, 1894, p. 433.



Père Anserinus fut du voyage et, sous une forte escorte de *striéltsy*, ce nouveau et plus triste pèlerinage compta encore trois cent soixante-quinze pèlerins des deux sexes.

Vieille ville, spacieusement étendue sur les deux rives du Volga, mais alors très déchue déjà de son ancienne splendeur et fort délabrée, Iaroslavl servait souvent, depuis le quinzième siècle, de lieu d'exil, relativement confortable. L'ex-fiancé de Xénia, Gustave de Suède, venait d'y faire un assez long séjour. Les victimes de la catastrophe du 17 mai s'y installèrent tant bien que mal et plutôt mal dans des maisons en ruine, les *szlachcicy* gardant leurs armes, car ils se disaient décidés à mourir jusqu'au dernier plutôt que de les rendre, et le palatin de Sandomierz continuant à exercer sur eux une juridiction quasiment militaire. Comme on l'avait entièrement dépouillé à Moscou, son entretien et celui de ses compagnons tombait à la charge du trésor moscovite; mais l'intendance se trouva souvent en défaut et les distributions de vivres se réduisaient fréquemment à du pain et de la bière. Étroitement surveillés, ne recevant que rarement des nouvelles du dehors et communiquant difficilement avec la Pologne, Maryna et son père devaient passer là deux années entières. Le palatin de Sandomierz affectait toujours de traiter sa fille en souveraine et imposait cette étiquette à son entourage. L'ex-tsarine paraît avoir recouvré son négrillon, ainsi que ses effets personnels, sauf les objets de prix qu'elle tenait de la munificence de Dimitri. Elle gardait aussi quelques-unes de ses femmes. Destinée à l'accompagner dans les péripéties ultérieures d'une carrière mouvementée qui n'en était qu'à son commencement, l'ex-maîtresse de cour, Mme Kazanowska, se trouvait sans doute auprès d'elle à ce moment (1).

Le sort de toutes ces épaves demeurait subordonné aux négociations qui étaient simultanément engagées avec la Pologne, et qui obligeaient Vassili Ivanovitch à des ménagements. Il en avait usé d'ailleurs même avec ceux des adhérents

(1) Pierling, *Maryna après la catastrophe de mai*, *Antiquité Russe*, 1903, p. 240 et suiv.



moscovites de Dimitri qui restaient en vie. Il s'était abstenu de frapper trop sévèrement les plus marquants, se contentant d'exiler simplement le prince Massalski ou Michel Nagoï ; se bornant pour Vlassiév, Saltykov ou Biélski à cette forme de disgrâce, dont l'un d'eux avait déjà fait l'expérience et dont l'effet était de confier des postes de gouverneurs, en des provinces éloignées, à des hommes, indignes, selon l'expression du vocabulaire officiel, de « regarder les yeux du souverain ». Le nouveau tsar passa, et avec raison, pour avoir commis ainsi une lourde faute : il indisposait les boïars, qui se sentaient atteints quand même, avec Saltykov et Biélski, dans les privilèges jugés maintenant intangibles de leur caste, et il installait à Ivangorod, à Oufa ou à Kasan autant de représentants du régime aboli, qui risquaient bien de ne pas y prendre les intérêts de celui qui lui succédait.

Un mouvement d'hostilité semble, en effet, s'être accusé aussitôt au sein du groupe aristocratique. Après avoir élevé au patriarcat Philarète Romanov, Vassili Ivanovitch fut engagé à le déposer au bout de quelques jours, et sans attendre même le couronnement, qui pourtant, contre l'usage établi, suivit de très près, à moins de deux semaines d'intervalle (19 mai-1[er] juin v. s.), l'élection du *choubnik*, très pressé évidemment d'échanger sa pelisse contre la pourpre des Césars. Cette brusque décision a été expliquée par un complot, auquel auraient été mêlés les parents de la victime : P. N. Chérémétiev, et F. I. Mstislavski, ainsi que l'ex-tsar, Siméon Bekboulatovitch, qui, déjà revêtu du froc sous le nom d'Étienne, fut interné à ce moment dans le couvent lointain de Solovki. Les conspirateurs se seraient proposé de porter au pouvoir Mstislavski lui-même. Philarète retourna à la métropolie de Rostov et sa succession échut à Hermogène, cet archevêque de Kasan qui s'était obstiné à vouloir rebaptiser Maryna. Le complot n'est pas certain ; mais que, dès les premiers jours de son règne, Chouïski se soit trouvé en d'assez mauvais termes avec la plupart des boïars et qu'il ait donc éprouvé aussitôt la nécessité et conçu le désir de prendre ailleurs

17

un point d'appui plus solide, on n'en peut guère douter.

L'idée était bonne ; l'exécution se heurta à des difficultés insurmontables. La plèbe restait récalcitrante ; elle regrettait Dimitri et ne pouvait croire qu'il fût mort. Notoirement menteuses dans les détails, les proclamations de Vassili Ivanovitch faisaient suspecter sa véracité dans l'affirmation du fait principal. Déjà le bruit se répandait que le fils de Marie Nagaïa avait échappé aux assassins. Les soins même qu'on venait de prendre pour faire disparaître son cadavre favorisaient l'éclosion et la propagation de la légende. On racontait maintenant que sur ce cadavre, si défiguré qu'il fût, se laissaient voir distinctement des traces d'une barbe épaisse, qui n'avait pu pousser au visage glabre du jeune tsar. Les cheveux de l'homme masqué, sur les tréteaux de la place Rouge, étaient aussi beaucoup plus longs que ceux qu'on avait vus la veille sous le bonnet du souverain. Un valet polonais de Dimitri, Chwalibog, affirmait n'avoir pas reconnu son maître au *Lobnoié Miésto*. Le cadavre qu'on y exposait aux outrages était celui d'un homme petit et gros, avec la tête rasée entièrement et la poitrine velue ; or le tsar était maigre ; il portait des boucles sur les côtés, à la façon des étudiants, et sa poitrine ne se couvrait d'aucun poil. D'autres croyaient avoir observé que les pieds du cadavre étaient sales, avec des ongles longs et mal entretenus, alors que Dimitri donnait habituellement à sa toilette des soins minutieux. Massa affirme, à la vérité, qu'en fréquentant assidûment les bains, l'amant de Xénia s'y occupait de tout autre chose ; mais la légende n'en voulait rien savoir.

C'est ainsi que Vassili Ivanovitch fut tenté, au prix d'un nouveau parjure, de concevoir l'expédient extraordinaire qui a tant contribué à fausser l'histoire de ces dramatiques événements.



III

LA CANONISATION DE DIMITRI

Le « faux Dimitri » persistant à revenir, il convenait de le mettre en présence du vrai; et, pour rendre cette confrontation plus décisive, en évoquant le mort d'Ouglitch, Chouïski imagina d'en faire un saint. Évidemment, conquis, soumis au fait de cette béatification par la puissance du sentiment religieux et l'autorité de l'Église, le peuple ne pourrait en même temps vénérer les reliques du tsarevitch et le croire vivant! Comme au sein de l'Église grecque primitive, la canonisation, dans l'Église russe, n'était pas gouvernée par des règles très précises. Elle relevait aussi de divers pouvoirs. Longtemps, une distinction demeura établie entre le culte local, qui dépendait, dans les éparchies auxquelles il restait limité, des évêques locaux, et le culte général, qui, pour être imposé à la communauté entière des fidèles, réclamait l'autorisation du pouvoir central, métropolite, patriarche ou Saint-Synode. Toujours et partout cependant, la procédure à employer fut d'une grande simplicité. Elle ne comportait aucun procès de canonisation proprement dit. Elle n'exigeait aucune enquête sur la vie ou la mort du candidat. Le titre de celui-ci à l'admission dans la phalange céleste s'affirmait par les miracles dus à son intercession; et, la constatation en étant opérée par les autorités compétentes, un office célébré en l'honneur du nouveau saint constituait la canonisation. D'après une croyance assez répandue, le corps des bienheureux étant incorruptible, le cadavre du candidat devait être retrouvé intact; mais les canons ne considéraient pas cette condition comme absolue. La présence des os avec une parcelle de chair suffisait (1).

L'entreprise de Vassili Ivanovitch se trouvait ainsi facilitée.

(1) Goloubinski, *Hist. de la canonisation des saints*, p. 21-29.



Ce fut un bel assaut, où deux des oncles du vrai Dimitri, témoins assermentés autrefois de la mort accidentelle de leur neveu et avec eux le métropolite de Rostov, élevé à ce poste par « le faux Dimitri » ainsi que Chouïski lui-même, président de l'enquête d'Ouglitch et signataire responsable du document attestant que le saint à canoniser avait succombé dans une attaque de haut mal, rivalisèrent d'effronterie en affirmant son martyre. Philarète présida la députation qui, dans les premiers jours de juin, se rendit à Ouglitch et procéda à l'exhumation. Les assistants reconnurent à l'unanimité qu'à l'ouverture du tombeau, une odeur d'une suavité inexprimable s'était répandue dans l'église entière, ainsi qu'il convenait. Vassili Ivanovitch porta sur ses épaules, à leur arrivée à Moscou, ces précieuses reliques qui, d'après son propre témoignage, étaient celles d'un enfant convulsionnaire; et, quand on les eut déposées solennellement sous les voûtes de la cathédrale de Saint-Michel; quand Marfa se fut prêtée encore à les reconnaître, demandant pardon au souverain et à ses sujets d'avoir tardé à dénoncer l'*imposteur*, les hommes ayant fait le nécessaire pour abuser la crédulité du peuple, Dieu fit, paraît-il, l'indispensable pour subjuguer sa foi. Le jour même de la cérémonie, treize cas de guérisons miraculeuses furent dûment constatés (1).

Retirés de leur châsse somptueuse en 1812, pendant l'occupation de Moscou par les Français, replacés plus tard au même lieu dans un autre reliquaire, ces restes précieux y demeurent; ils sont toujours vénérés; ils ne cessent d'opérer des prodiges et récemment encore, au cours d'une polémique retentissante, un historien du pays n'hésitait pas à déclarer qu'il en serait ainsi tant que le nom russe resterait respecté dans l'univers (2), son contradicteur se refusant lui-même à admettre que des considérations politiques fussent intervenues dans cette canonisation; car *propter rationes politicas canoni-*

(1) *Actes de la Comm. Arch.*, II, 111; Moukhanov, *Recueil*, p. 268; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 83, 584, 892, 912; Popov, *Recueil*, 419.
(2) Pavlov (Bitsyne). *Archive Russe*, 1886, VIII, 601.



sare homines profanos est un fait imputable à l'Église latine seule (1) !

Je n'ai pas qualité, de mon côté, pour intervenir dans ce débat, — si ce n'est, ainsi que je l'ai fait déjà, en observant qu'il devrait être étranger à l'histoire. Je ne m'enhardirai même pas à plonger dans les arcanes insondables de la conscience populaire, pour conjecturer l'effet réel qui a pu, au point de vue religieux, y être produit par cette démonstration. Historiquement, il m'est permis, et c'est mon devoir, de constater, à mon tour, que cet effet, au point de vue politique, a été nul. Attirées par les cloches que l'on faisait sonner à chaque miracle nouveau, des foules, chaque jour plus nombreuses, n'ont pas manqué d'accourir au pied du reliquaire, émues, attendries, soulagées peut-être, miraculées en effet; mais, en même temps, ceci est certain, le bruit circulait, parmi ces mêmes dévots, que le corps exhumé à Ouglitch n'était pas celui de Dimitri. Moyennant une forte somme d'argent, un *strielets* avait consenti, racontait-on, à livrer son fils, qui venait donc d'être égorgé et enterré dans le tombeau présumé du tsarevitch, en vue de l'exhumation. Et on citait les noms du père et de l'enfant! Et non seulement la plèbe de Moscou gardait une attitude revêche vis-à-vis du nouveau maître que les boïars lui avaient imposé, mais, de la province, les rapports adressés à Vassili Ivanovitch lui signalaient des symptômes plus inquiétants : ils accusaient le retour soudain de cet état d'agitation universelle auquel le règne de l'*imposteur* avait mis fin. L'immense empire paraissait traversé par des courants annonciateurs d'une tempête prochaine. Les vagues populaires s'émouvaient et moutonnaient, au contact de souffles impétueux où la légende de Dimitri, toujours vivant, n'était pas seule à exercer son pouvoir séducteur.

(1) Kostomarov, *Monographies*, XIII, 348.



IV

LE RETOUR DE LA TEMPÊTE

Diverses versions ont été mises en avant au sujet de la création et du mode de propagation de cette légende. Mais, en réalité, le soulèvement des provinces les plus éloignées a devancé son obscur enfantement. A la nouvelle seule de la catastrophe du 17 mai, la Siévièrie et toute la région du *dikoié pole* (terre sauvage), de Poutivl à Kromy, se trouva en rébellion ouverte. Peu de temps après, les villes *de delà l'Oka*, de l'Ukraine et de la province de Riazan suivirent cet exemple. Rapidement, le mouvement s'étendit à l'est, le long de la Tsna, de la Mokcha, de la Soura et de la Sviaga; franchissant le Volga, vers Nijni, et la Kama, vers Perm, il atteignit jusqu'à la lointaine Astrakhan. En même temps, des troubles éclataient aux environs de Tver, de Pskov, de Novgorod, à Moscou même. Et il ne s'agissait pas encore de prendre fait et cause pour Dimitri, que l'on croyait vraiment mort. On se soulevait contre Vassili Ivanovitch. On refusait obéissance au « tsar des boïars » : ici, dans la Siévièrie, parce qu'on supposait que le nouveau souverain ne manquerait pas de tirer vengeance de ceux qui, les premiers, s'étaient déclarés pour le prétendant; ailleurs, parce que l'élection du 19 mai paraissait irrégulière et destinée à établir au pouvoir une oligarchie détestable; partout et surtout, parce que l'occasion semblait bonne pour lever l'étendard de la révolte. Partout aussi, dominés et presque exclus, dans le premier soulèvement, par l'intérêt dynastique, les intérêts sociaux, les antipathies et les haines de classe, les revendications d'ordre économique prenaient maintenant le dessus et s'affirmaient avec un redoublement d'énergie.

Peuplée d'émigrés en quête d'établissement, la vaste région du sud-est et du sud-ouest, comprise sous le nom général



d'*Ukraine*, n'avait pas de sol libre à leur offrir. Les boïars ne cessaient d'y agrandir sans mesure leur prise, en accaparant toutes les disponibilités. C'est donc contre cet état de choses que l'insurrection se dressait dans ces parages, en le rendant, toutefois, solidaire du régime social tout entier que l'avènement de Chouïski paraissait consolider et aggraver. Les boïars avaient fait un tsar à leur convenance; les gueux prétendaient défaire leur œuvre, en lui substituant quoi? Ils n'en savaient trop rien, au premier moment. A travers des tendances et sous des formes très diverses, le mouvement, dans son élan initial, semblait ne devoir aboutir qu'à la destruction de tout gouvernement. Le mot d'ordre des premiers insurgés de 1606 était déjà voisin de la formule anarchique des révolutionnaires modernes : *ziémla i vola!* (à nous la terre et la liberté!) — la liberté de tout faire, apparemment.

Tel fut, par excellence, le caractère du foyer insurrectionnel bientôt constitué à Poutivl, où il trouvait une organisation toute prête. Le voïévode de la province, prince Grégoire Petrovitch Chakhovskoï, passa ensuite pour avoir quitté le Kreml au moment de la mort de Dimitri, en emportant le sceau du tsar. La vérité est qu'il se trouvait déjà à son poste, envoyé là comme Biélski à Kasan. Il tira vengeance de cette disgrâce en prenant la tête du mouvement. Une armée se trouva aussitôt réunie, sous les ordres d'un chef dont l'origine seule était expressive : ancien serf ou domestique du prince Telatiévski, il s'appelait Ivan Isaiévitch Bolotnikov. La figure louche et la main sournoisement active de son ancien patron se laisse découvrir dans toutes les intrigues obscures de ce temps : voïévode de Tchernigov, pour le moment, Télatiévski participait lui-même au soulèvement. Quant à Bolotnikov, il possédait déjà une légende personnelle : prisonnier des Tatars, on voulait qu'il eût ramé quelque temps sur les galères, en Turquie, et séjourné à Venise, avant de rentrer dans sa patrie par la Pologne. De toute façon, ce n'était qu'un paysan. Il fut généralissime et en passe de devenir un autre Warwick.

Lapetite forteresse de Kromy joua cette fois-ci encore un



rôle important. Sous ses murs, Bolotnikov concentra un premier noyau de troupes, rencontra l'armée de Chouïski, commandée par le prince I. N. Troubetzkoï, la mit en déroute et s'ouvrit ainsi l'accès du cours moyen de l'Oka, ainsi que la route de Moscou. La campagne de Dimitri recommençait, avec quelques variantes stratégiques et une différence beaucoup plus grande dans la composition de l'armée insurrectionnelle, comme dans ses façons d'opérer. Bolotnikov faisait ouvertement appel aux classes inférieures contre la classe dirigeante. Débauchant la domesticité des boïars, soulevant les paysans, raccolant Cosaques, *strielsy* et petits bourgeois, il jetait en prison les voiévodes, pillait les maisons des grands seigneurs, enlevait et violentait leurs femmes. Il ne déclarait pas la guerre à Chouïski seul.

En avançant de Kromy vers le nord, il trouva un pays également révolutionné déjà, mais où le mouvement prenait une physionomie quelque peu différente : c'était le terroir par excellence des « hommes de service », petits propriétaires établis sur des domaines concédés, fiefs ou alleux, et d'origine comme de type très divers, les uns descendant de familles princières, comme les Zassiékine, les Bariatinski, les Mechtcherski, aspirant à remonter la pente où ils avaient glissé et guettant une occasion de reprendre contact avec la noblesse de la capitale et de retrouver une grande fortune dans ses rangs; les autres, modestes gentilshommes, très voisins de la plèbe et inclinant à se confondre avec elle. Dans ce milieu, la chute de Dimitri et l'avènement de son successeur provoquaient un émoi dont il est aisé de deviner la cause et le caractère. Ce double événement n'annonçait-il pas pour ceux-ci une recrudescence de tyrannie aristocratique, pour ceux-là un renforcement des obstacles opposés à leurs ambitions par la caste privilégiée, pour tous la ruine des espérances éveillées, réalisées même en partie par le règne précédent?

Dans la province de Riazan, les Lapounov furent les premiers à se sentir atteints, et Bolotnikov rencontra là un centre de recrutement admirablement préparé. Grossissant toujours



dans sa marche sur Moscou, comme avait fait auparavant celle du prétendant, en même temps qu'elle recueillait au passage l'appoint de ces éléments déjà mobilisés, l'armée victorieuse propageait dans tous les sens et toujours plus loin du foyer primitif la secousse initiale. Par la région *de delà l'Oka*, elle remuait le groupe voisin des petites villes militarisées, Malyi-Iaroslaviéts, Mojaïsk, Volokolamsk, Zoubtsov, Staritsa, où la population censitaire des « hommes de service », économiquement débile, socialement peu développée, se montrait particulièrement docile à subir, d'où qu'elles vinssent, toutes les influences et tous les mots d'ordre. Plus loin encore, à l'est de l'Oka inférieure, en pays tatar, de colonisation récente, elle révolutionnait les indigènes avec l'éveil prompt des idées d'indépendance et de revanche. Dans quelques localités, enfin, elle favorisait l'explosion de rancunes personnelles, où, comme à Astrakhan, dans la mutinerie de la garnison commandée par le prince I. D. Khvorostinine, se faisait jour une ancienne querelle entre la famille de ce voiévode et celle de Chouïski (1).

Le mouvement engloba aussi cet autre foyer d'agitation qui, Dimitri vivant encore, s'était manifesté dans la région du Terek. Reculant à la nouvelle de la mort du jeune tsar, les compagnons d'*Ileïka* se rejetèrent sur le Doniéts, y trouvèrent l'insurrection en plein développement et se laissèrent docilement enrôler sous ses drapeaux.

On a observé qu'en prétendant constituer un gouvernement de réaction contre l'*opritchnina*, Chouïski vit se soulever contre lui précisément les provinces que le Terrible avait laissées en dehors de cette organisation : preuve certaine que celle-ci était, comme on commence à s'en douter, un instrument puissant, quoique assurément arbitraire et grossier, de discipline politique et sociale.

Le soulèvement devenait déjà général dans l'énorme zone excentrique que je viens d'indiquer, quand la légende de la

(1) Voy. PLATONOV, *Études*, p. 322 et suiv.



résurrection de Dimitri vint y apporter un nouvel aliment aux courants révolutionnaires, en en modifiant la direction. Dans ce pays inféodé à l'idéal du pouvoir personnel, la révolution ne pouvait pas longtemps rester anonyme. Si faible et dénué de prestige qu'apparût le gouvernement de Chouïski, à cette ombre du tsarat le sentiment populaire tendait irrésistiblement à opposer, ne fût-ce que le fantôme d'un tsar. Ayant donc un besoin impérieux de croire à Dimitri vivant, la masse se laissa imposer les fables les plus ridicules sur la manière dont il aurait échappé à la mort. A Poutivl, le prince Chakhovskoï se porta garant, imperturbablement, de cet autre miracle, et, en prenant désormais le titre de « grand voiévode », Bolotnikov prétendit obéir aux ordres du revenant. Après avoir gagné la frontière de la Lithuanie, en publiant la bonne nouvelle sur son passage, Michel Moltchanov — un familier de V. V. Galitsine qui peut bien n'avoir pas été étranger à cette expédition — poussa jusqu'à Sambor et n'eut pas de peine à persuader la mère de Maryna. Bientôt on raconta que Dimitri se trouvait auprès de sa belle-mère et se préparait à rentrer en force dans son empire. En juillet, Iaroslavl eut la nouvelle à son tour, et, en novembre, parvenant à s'échapper, un des compagnons d'exil des Mniszech, Jean Wilczynski, la publia partout, au nom de Maryna elle-même, en donnant des détails précis et circonstanciés : il avait vu à Poutivl les chevaux dont Dimitri s'était servi dans la nuit du 17 mai, pour fuir ! Vers la fin de l'année, deux frères de l'ex-tsarine arrivèrent à Rome et ajoutèrent d'autres renseignements. Le palatin de Sandomierz affirma, lui aussi, avoir reçu des lettres de Dimitri portant une date postérieure à la catastrophe de mai et y avoir reconnu l'écriture de son gendre (1).

Restait à donner un corps à ce fantôme.

Chakhovskoï pensa d'abord que Moltchanov pourrait être

(1) Voy. PIERLING, *Maryna Mniszech après la catastrophe de mai*, p. 241 ; le même, *Revue des questions histor.*, oct. 1894, p. 546.



l'homme du rôle. Ce mauvais garnement portait sur le dos la trace des coups de knout reçus sous le règne de Boris pour divers méfaits; mais, quoi qu'en pensât le prince Grégoire Volkonski, qui, envoyé à Varsovie par Chouïski, s'y félicitait d'un tel choix comme propre à démasquer l'intrigue, ce tatouage spécial ne constituait pas un signalement : le tsar régnant, Vassili Ivanovitch lui-même, en était marqué! Moltchanov se récusa pourtant; il se jugeait incapable et d'ailleurs trop connu à Moscou. Les chefs du mouvement restèrent donc en mal de prétendant et d'autant plus embarrassés, bientôt, que, après des débuts brillants, Bolotnikov rencontrait des revers non moins brusques. Franchissant l'Oka, « le grand voiévode » avait déjà enlevé Kolomna; battu sur les bords de la Pakhra par l'ex-porte-glaive de Dimitri, prince Michel Vassiliévitch Skopine-Chouïski, qui commença là de conquérir une réputation de grand homme de guerre, il avait pris une éclatante revanche sur l'armée principale du *choubnik*, commandée par Mstislavski et d'autres boïars de premier rang; lui infligeant une défaite complète au village de Troïtskoïé il se trouva aux portes de la capitale, et, du milieu d'octobre au commencement de décembre 1606, Moscou fut assiégée. Mais, en s'accentuant à ce moment, le caractère de l'insurrection détermina des défections parmi ses partisans. La province de Riazan fut la première à éprouver du repentir : les espérances que Bolotnikov avait d'abord fait naître dans ce milieu n'allaient pas au delà d'une charge de cour ou d'une franchise d'impôts à obtenir d'un gouvernement plus libéral que ne promettait de l'être celui de Vassili Ivanovitch. Or, « le grand voiévode » s'éloignait fort de ce but pacifique. Dans la voie où on le voyait engagé, jalonnant chacun de ses pas par d'épouvantables excès, il lui tournait le dos. Les Lapounov ne voulaient pas de révolution. L'un d'eux, Procope, entraînant un autre chef, Grégoire Soumboulov, passa à Moscou et offrit sa soumission, ainsi que celle de ses compagnons d'armes. Il fut récompensé par un siège dans la *Douma* et la réaction se propagea presque aussi rapidement



que prompt avait été le développement du mouvement contraire. En décembre, dans une autre rencontre avec les insurgés, le prince Skopine-Chouïski bénéficia d'une nouvelle défection des *Riazantsy* commandés par Istoma Pachkov, et, attaqué peu après dans son camp retranché de Kolomenskoïé, Bolotnikov dut fuir à Siérpoukhov, puis à Kalouga. L'insurrection reculait.

Elle n'était cependant pas domptée. Les provinces du sud lui demeurant acquises, « le grand voiévode » ne cessant d'annoncer le retour prochain de Dimitri et Vassili Ivanovitch se montrant incapable d'un nouvel effort militaire, elle ne tarda pas à accuser une recrudescence menaçante. A bout de ressources, l'élu des boïars se rejeta à nouveau sur des expédients d'ordre moral. Il avait déjà imaginé de réhabiliter les Godounov. Du misérable monastère de Saint-Varsonofiï, les corps de cette malheureuse famille avaient été transportés en grande pompe à la *Troïtsa*, l'infortunée Xénia suivant le cortège et impressionnant la foule par les témoignages d'une douleur assurément sincère, bien qu'un peu théâtrale dans son expression. En février 1607, après entente avec Hermogène et avec les principaux membres du clergé, le tsar fit venir de Staritsa le vieux Job. Présidant une cérémonie expiatrice, l'ancien patriarche devait faire sentir au peuple l'horreur du crime dont s'étaient rendus coupables les sujets infidèles de Boris et les adhérents de l'infâme Grichka Otrépiév. Cassé, infirme, aveugle, il se prêta docilement à cette rentrée en scène, ainsi qu'à la publication d'un manifeste, où l'apologie extravagante du nouveau règne accompagnait une énumération non moins fantaisiste des forfaits commis par l'*imposteur*, un exposé plus véridique de ceux qui continuaient à être multipliés en son nom et un appel au nouveau patron de la Russie, saint Dimitri le martyr ! (1).

Le trait le plus singulier de ce document est l'absence de toute allusion au caractère social de la nouvelle révolte. Il

(1) *Actes de la Comm. Arch.*, II, n° 67, Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, 33, note 126 ; Macaire, *Hist. de l'Église russe*, X, 134-135.



semble que Chouïski et ses conseillers eussent peur de regarder la réalité en face. Elle n'échappait cependant pas à leur conscience, car, à partir de mars 1607, nous les voyons s'engager dans une série de mesures destinées à améliorer, ou tout au moins à modifier la condition des paysans et des serfs. J'ai mentionné déjà l'une d'elles, la réforme du 7 mars 1607, et indiqué sa destinée. Je dois ajouter qu'elle ne paraît pas avoir rempli son objet. En présence de la désorganisation générale des cultures, qui en était la conséquence immédiate, la force des choses l'emportait. Ne pouvant plus obtenir l'asservissement des cultivateurs par voie de prescription, les propriétaires remplacèrent les contrats de servage à temps par des contrats de louage à vie, ce qui, en fait, aboutissait au même résultat. Un nouvel oukase parut bientôt nécessaire pour interdire cette pratique et n'eut, à son tour, d'autre effet que d'en faire surgir de plus ingénieusement combinées pour mettre la loi en défaut (1).

En voulant, d'ailleurs, se donner l'air de favoriser les intérêts de la classe ouvrière, le législateur poursuivait très apparemment un but fort différent. Par la suppression des serfs temporaires, « volontaires » ou « libres », comme on les appelait en une ironique antinomie, il se proposait d'éliminer un élément, assurément dangereux, d'instabilité, donc de désordre. Simultanément, une codification nouvelle de la loi du servage laisse apercevoir le même dessein. L'original de ce monument législatif ayant disparu dans le grand incendie de 1626, nous n'en possédons qu'un texte certainement tronqué et défiguré (2), qui a donné lieu à de multiples controverses. Sa portée générale ne saurait cependant faire de doute. Par une nouvelle limitation, sinon par la suppression complète du droit de départ, le gouvernement de Vassili Ivanovitch s'est proposé de consolider, dans cette

(1) Klioutchevski, *Les Origines du servage*, *Pensée Russe*, août 1885, p. 26 et suiv.; Serguiéievitch, *Ant. Jur.*, I, 163; II, 466; Vladimirski-Boudanov, *Aperçu de l'Hist. du droit russe*, I, 139.

(2) Publié par Tatichtchev à la suite de son *Soudiébnik* (Code).



sphère, les relations que la loi ou la coutume y avaient établies.

Mais, tandis qu'on légiférait ainsi à Moscou, opérant sous Toula leur jonction avec la bande du « tsarevitch Pierre », Bolotnikov et Chakhovskoï réunissaient des forces imposantes et faisaient mine de reprendre l'offensive. Si peu belliqueux qu'il fût, Chouïski se voyait forcé de recourir encore aux armes. Après avoir essayé d'empoisonner « le grand voiévode », en lui dépêchant un de ses médecins allemands, Fiedler, le tsar prit en personne le commandement de ses troupes, et, bientôt, la capitale reçut la nouvelle d'une grande victoire, remportée le 5 juin 1607, dans le voisinage de Kachira, sur les bords de la Vosma, et due, semble-t-il, à une nouvelle défection d'un groupe assez nombreux d'insurgés sous le prince André Télatiévski, l'homme expert en trahisons. Mais, contre toute prévision, le seul effet de cette brillante victoire fut encore de hâter un événement qui, en donnant à l'insurrection sa forme définitive, devait sonner le glas du nouveau régime. Se renfermant dans Toula, Bolotnikov envoya courrier sur courrier dans diverses directions pour qu'on ne tardât pas davantage à produire « un Dimitri quelconque ». Et ses vœux allaient être exaucés.

V

DIMITRI RESSUSCITÉ

Les origines du nouveau prétendant sont une autre énigme, qui a beaucoup de chances pour rester insoluble à jamais. Un *popovitch* (fils de pope) de la province de Siéviérie ou de Moscou, Matiouchka Verevkine dans le premier cas et Alechka Roukine dans le second ; un fils du prince Kourbski, le grand adversaire politique du Terrible ; un *diak ;* un maître d'école de la petite ville de Sokol ; un Tchèque originaire de Prague et ayant figuré parmi les drabants du premier

Dimitri ; un juif ; le fils d'un « homme de service » ou d'un boïar de Starodoub : toutes ces conjectures ont été mises en avant, sans qu'aucune d'elles ait paru suffisamment fondée. Assez généralement accréditée plus tard, l'origine sémite de l'inconnu a reçu une confirmation officielle dans la lettre adressée au roi de France par le premier des Romanov, Michel Féodorovitch (1). Au camp de Touchino, après la fuite du nouveau prétendant, on aurait trouvé un Talmud, ainsi que divers livres et manuscrits hébraïques. Cependant, le Père Sawicki, qui pouvait être bien informé (2), a identifié le personnage avec un certain Bogdanko, secrétaire du premier Dimitri, pour la correspondance russe. Après la catastrophe du 17 mai, cet homme se serait enfui en Lithuanie et aurait vécu quelque temps dans la maison du protopope de Mohilev. Fouetté et chassé pour un attentat à la vertu de la protopopesse, il aurait eu l'idée de se faire passer pour son ancien maître.

Se rencontrant, dans les traits essentiels, avec la version des chroniques russes, celle du polonais Marchocki, ancien compagnon d'armes du premier Dimitri (3), offre un gage de probabilité encore plus sérieux. Originaire de Starodoub et gentilhomme de la classe des « enfants de boïars », le nouveau prétendant a paru, d'après ce récit, dans la petite ville de Propoïsk, en Russie Blanche. Arrêté comme espion, il s'est donné d'abord pour un membre de la famille des Nagoï fuyant la persécution de Chouïski. En même temps, il laissait entendre que Dimitri demeurait en vie et pourrait le protéger. Comme la nouvelle se répandait et comme, après l'avoir conduit à Starodoub, on pressait le prisonnier de questions en le menaçant de la torture s'il ne disait où était le tsar, il se serait écrié brusquement :

— Fils de p..., ne reconnaissez-vous pas votre souverain ?

(1) Naruszewicz, *Hist. de Chodkiewicz*, I, livre IV, note 70. Comp. *Chronique de Nicone*, VIII, 89 ; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 501 ; *Actes de la Comm. Arch.*, II, 210.

(2) Wielewicki, *Journal*, *Script Rer. Pol.*, X, 239.

(3) *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 6.

Tous les témoignages concordent, d'ailleurs, sur l'aspect peu séduisant et le caractère encore moins sympathique du *samozvaniéts*, la rudesse de ses manières et la grossièreté de ses mœurs, comme ils affirment aussi que, ni physiquement ni moralement, le prétendant nouveau ne ressemblait en rien au premier. Les sources polonaises sont des plus catégoriques à cet égard. Aussi n'est-il guère possible d'adopter l'opinion de quelques historiens, qui ont voulu voir dans cet homme une créature de la Pologne. On eût fait meilleur choix à Cracovie. Plus tard, quand la fortune de l'obscur aventurier a paru voisine du triomphe, l'idée de l'exploiter au bénéfice des intérêts polonais, ou catholiques, a pu se faire jour sur les bords de la Vistule et donner naissance à un document, assurément curieux, qui nous a été présenté comme une instruction rédigée en Pologne pour l'imposteur (1). Le dessein de placer la Moscovie sous le protectorat polonais et de réaliser ainsi la réunion des deux empires, tout en ménageant les transitions, y est développé avec un sens assez aigu des conditions matérielles et morales de ce problème. Mais la subordination admise des intérêts religieux aux intérêts profanes et la possibilité indiquée d'une dévolution du titre impérial, destiné à passer d'Allemagne en Moscovie, en conséquence de la Réforme, ne permettent de mettre en cause, à ce propos, ni les jésuites ni une inspiration polonaise de source officielle. Ces traits décèlent l'œuvre d'un théoricien indépendant, assez mal renseigné d'ailleurs sur la personnalité du prétendant et nourrissant, à son égard, des illusions, qui ne devaient pas être partagées par ceux-mêmes des Polonais dont le concours lui fut plus tard acquis. Eux non plus ne sauraient être soupçonnés de l'avoir inventé. Le personnage a été certainement le produit d'une génération spontanée, dans un milieu où ce phénomène se renouvelait, comme nous l'avons vu, assez fréquemment.

(1) Découvert par Kostomarov après le prince Obolenski, dans la Bibl. Krasinski, à Varsovie. Voy. Kostomarov, *Le temps des Troubles*, II, 144; Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 211-218.



Dans l'entourage de l'obscur aventurier les Polonais devaient cependant être légion et exercer une influence décisive non seulement sur sa destinée mais sur le développement entier de la crise à laquelle ils se trouvèrent ainsi mêlés. L'apparition du nouveau prétendant se laisse approximativement rapporter au mois de juin 1607. A ce moment, la fin de la guerre civile, en Pologne, y rendait disponible et impatient de chercher fortune ailleurs tout un contingent de forces sans emploi d'ambitions déçues, d'appétits inassouvis, d'héroïsmes en quête d'exploits nouveaux. Pour les compagnons d'armes de Zebrzydowski l'air devenait irrespirable dans un pays pacifié, ramené à un état d'ordre relatif et de discipline quelconque. Ils se rejetèrent sur la Moscovie, et le second Dimitri n'eut qu'à paraître pour voir arriver à lui la fine fleur de cette chevalerie errante, dont Bathory avait eu de la peine à faire une armée et qui ne s'était pas montrée capable de tenir tête aux troupes régulières de Sigismond, mais qui, pour encadrer une milice insurrectionnelle, offrait un appoint extrêmement précieux. Bientôt l'ancien galérien eut ainsi à son tour une armée et un généralissime, qui n'était autre que le sire Miechowięki, vétéran des *confédérations* polonaises ; des recrues plus illustres s'annoncèrent dans son camp, et, assiégé à Toula, « le grand voiévode » put se promettre un prompt secours.

Cette attente fut trompée. Miechowięki ne commandait encore qu'à une poignée de volontaires, et, sur le conseil d'un gentilhomme de Mourom, Ivan Soumine Krovkov, les assiégeants inondèrent la ville, en mettant des barrages dans le lit de l'Oupa voisine. Bolotnikov et le « tsarevitch Pierre » capitulèrent, eurent promesse de la vie sauve et éprouvèrent le sort habituel des vaincus dans ces sortes de transactions : on ne se faisait aucun scrupule, à Moscou, de les violer. Le « grand voiévode » fut noyé et son compagnon d'infortune pendu. A ce dernier, du moins, la légende et la poésie nationale réservaient une compensation posthume : comme pour Maryna, de la rencontre fortuite des noms est née une confusion de per-

sonnes, et l'ancien *Ileïka* a survécu dans les « bylines » sous les traits populaires, d'*Ilia de Mourom*. C'est à partir de ce moment, que le héros épique du douzième siècle (1) prend, dans l'imagination des foules, la figure d'un Cosaque.

Étant prince et boïar, Chakhovskoï se tira du désastre avec un ordre d'exil. Mais à Chouïski aussi le lendemain de la victoire réservait une déception. Rentrant à Moscou en triomphateur, Vassili Ivanovitch se flatta d'avoir écrasé définitivement l'hydre révolutionnaire. Il oubliait qu'elle possédait une tête maintenant, où ses coups n'avaient pas porté. Or, tandis qu'il s'abstenait de poursuivre l'avantage obtenu, cette tête se dressait de plus en plus menaçante, et bientôt, la carrière entière de Bolotnikov ne parut plus qu'un épisode sans importance dans une lutte qui, en se développant, allait atteindre des proportions autrement formidables.

On a supposé que la couche voluptueuse, où le vainqueur s'endormait ainsi, n'était pas un lit de lauriers. Il venait d'accomplir ce mariage tardif, auquel le premier Dimitri l'avait engagé, et, époux quinquagénaire d'une jeune et jolie femme, on a imaginé qu'il perdait, dans ses bras, le souci et le sentiment même des devoirs et des périls auxquels il avait à faire face. Plus vraisemblablement, il suivait le penchant coutumier de la nonchalance et de la superbe moscovite. Devant Toula, il avait, pour la troisième fois et de façon très hautaine, refusé les offres de service dont Charles de Suède ne se lassait pas de l'importuner. L'armée moscovite était en campagne *contre les Tatars ;* aucun désordre ne se produisait à l'intérieur du pays et on devait s'interdire, à Stockholm, des insinuations inconvenantes, trop souvent renouvelées à ce sujet (2). C'était un échantillon parfait de la diplomatie en honneur au Kreml ; mais Dimitri ressuscité ne s'en trouvait pas atteint.

Il obtenait, au contraire, ainsi le loisir d'organiser des

(1) ILOVAÏSKI, *Archive Russe*, mai 1893, p. 42.

(2) FORSTEN, *La Politique de la Suède*, *Revue du M. de l'I. P.*, fév. 1889, p. 330 et suiv.



forces, qui allaient toujours en augmentant. Vainqueur à Koziélsk, dans une première rencontre avec les troupes du tsar, le second prétendant sembla prêt à marcher sur les traces du premier, et si, peu après, abandonnant précipitamment son camp de Karatchev, il dut se rejeter sur Orel d'abord et ensuite sur Poutivl, ce nouveau recul de la marée insurrectionnelle n'était qu'un reflux momentané. Il n'avait même pas pour cause un échec militaire, mais uniquement un défaut de conduite et de tenue, s'expliquant par la composition d'une armée, qui disposait de son chef beaucoup plus que celui-ci n'avait la possibilité de gouverner ses mouvements. Comme dans celle du premier prétendant, deux éléments distincts et en partie hostiles l'un à l'autre s'y rencontraient, mais dans une proportion et avec une importance relative très différentes.

VI

MOSCOVITES ET POLONAIS

Dans sa marche sur Moscou, le premier Dimitri se faisait garder par des Polonais, mais conservait le moyen de tenir en respect ces protecteurs indociles en leur opposant la masse dix fois plus nombreuse des enrôlés indigènes, Cosaques ou Moscovites. Le second Dimitri n'eut pas cette ressource. Au premier moment, la Siéviérie et l'Ukraine moscovite elle-même se trouvèrent dégarnies d'hommes propres au métier des armes : Bolotnikov avait déjà tout enlevé, et la débâcle du « grand voiévode » ne rendit à son maître que des débris informes et démoralisés. Dans l'entourage du nouveau prétendant, les Polonais eurent ainsi d'abord l'avantage du nombre et conservèrent toujours celui que devait leur assurer la supériorité de l'éducation militaire et la valeur des chefs. Quant, à Poutivl, le prétendant fut rejoint successivement par messires Budzillo, auteur d'une chronique curieuse



de cette campagne, Walawski, Tyszkiewicz, amenant chacun un millier de chevaux ; puis par Alexandre Lisowski, héros futur de la guerre de Trente ans et partisan déjà célèbre ; par le prince Adam Wisniowiecki, enfin, et d'autres seigneurs de marque (1), il put se croire en route non pour Moscou mais pour Cracovie !

Les nouveaux venus ne doutaient pas qu'ils eussent affaire à un imposteur. Tout en prenant allègrement leur parti de la comédie, ils ne cachaient pas au prétendu tsar lui-même qu'ils n'en étaient pas dupes, et, avec eux, ils faisaient entrer dans son camp toute la Pologne vaillante, héroïque, mais irrémédiablement indisciplinée. Du coup, tout commandement se trouva momentanément aboli. Inévitables entre compagnons d'armes ayant des titres à peu près égaux et des prétentions à l'avenant, des querelles incessantes compromettaient le succès des opérations le mieux combinées. Conseillée par Lisowski, une tentative sur Briansk échoua et ramena le prétendant à Orel, où il dut passer l'hiver. Une bonne fortune l'attendait là, destinée à introduire dans son armée en désarroi l'élément absent d'autorité transcendante et à lui imprimer une impulsion autrement vigoureuse. Mais, quand, de ce fait, cette armée eut le chef qui lui manquait, il se trouva que le souverain en perspective d'un grand empire avait aussi un maître.

A Orel, une députation se présenta, envoyée par le prince Roman Rozynski, ce grand seigneur polonais qui avait déjà un instant paru sous les drapeaux du premier Dimitri. Il annonçait maintenant l'intention de rejoindre le second avec des forces imposantes. Tirant son origine du grand-duc de Lithuanie, Guédymine, et illustrée déjà par plusieurs générations de guerriers fameux, sa famille comptait parmi les plus considérables de la Pologne. Approchant à peine de la trentaine, beau et taillé en athlète, intrépide et magnifique, le prince Roman offrait à la vue le type accompli du roitelet

(1) Hirschberg, *Pourquoi les Polonais ont soutenu le second Dimitri*, p. 1.



polonais de cette époque. Ayant réuni une petite armée de 4,000 hommes, il l'offrait au prétendant, mais en faisant ses conditions ; il réclamait le remboursement de ses frais et le commandement suprême. Inspiré par Miechowiçki, le nouveau Dimitri fit d'abord mauvais accueil aux envoyés de ce personnage si exigeant.

— J'ai déjà assez de Polonais, dit-il, qui ne me demandent rien, et je sais d'ailleurs que vous doutez de moi !

— Nous ne gardons plus aucun doute ! répliquèrent les envoyés. Le vrai Dimitri savait mieux traiter les hommes de guerre.

Cette réponse hardie fit réfléchir le faux tsar. Après de longues négociations, il se prêta à une entrevue avec le prince. Au dernier moment, comme s'il eût pressenti ce qui l'attendait, il voulut encore l'esquiver ; mais, pénétrant dans la chambre d'audience, Rozynski déclara qu'il n'en sortirait pas avant que celui qu'il venait chercher n'y arrivât. Et le « tsar » dut obéir, en se frayant passage pour gagner son trône à travers la suite du prince, qui ne se dérangeait pas pour si peu ! Après quoi, satisfait, Rozynski daigna baiser la grosse patte du prétendu souverain, mais n'abdiqua rien de ses prétentions. Et, quelques jours après, la question du commandement fut résolue, selon son désir. Les Polonais réclamèrent eux-mêmes la déposition de Miechowiçki. Pénétrant dans leur *Kolo,* le prétendant essaya en vain d'user des procédés qui lui réussissaient avec ses Moscovites.

— Taisez-vous, fils de p... !

Du coup, la clameur augmentant encore, tous les sabres sortirent de leurs fourreaux ; le « tsar » se vit obligé à battre en retraite, et, en rentrant chez lui, il se trouva prisonnier : Rozynski avait fait cerner la maison. Désespéré, l'imposteur voulut, dit-on, se donner la mort — d'une façon bien moscovite — en avalant une énorme quantité d'eau-de-vie. Mais sa constitution robuste résista à l'épreuve et il se résigna (1).

(1) Marchoçki, p. 17 et suiv.



La reprise de sa marche victorieuse sur Moscou était maintenant assurée, car Rozynski allait se montrer à la hauteur de la tâche qu'il assumait. Mais, en même temps, dans le mouvement qui portait en avant le nouveau prétendant et qui même l'avait fait surgir, un changement profond s'opérait. Purement moscovite dans son origine et démocratique dans son caractère, l'insurrection armée contre Chouïski se convertissait en une entreprise aristocratique et polonaise, qui au « tsar des boïars » avait chance de substituer le pupille de quelques gentilshommes étrangers.

Cette nouvelle forme de la crise révolutionnaire ne tarda d'ailleurs pas à subir d'autres modifications. L'océan moscovite était trop vaste pour que, s'y délayant, le flot polonais conservât, à la longue, toute son intensité. L'afflux incessant de contingents nouveaux allait bientôt compromettre la dictature militaire des *szlachcicy*, et, dans la personne d'un *ataman* des Cosaques du *Zaporojé*, Rozynski rencontra même un rival personnel. Ce guerrier, déjà renommé, était également Polonais d'origine. Il s'appelait Jean Zaruçki. Né aux environs de Tarnopol (dans la Galicie actuelle), il avait été, enfant encore, enlevé lui aussi par les Tatars, et, après diverses aventures, était arrivé à se faire une place à part parmi les chefs cosaques. Brave entre tous, doué d'une vigueur peu commune et d'une beauté dont Maryna devait un jour éprouver la séduction, à une intelligence remarquable de son métier de soldat il joignait un grand air et des manières imposantes, qui, dans ce milieu, le distinguaient encore davantage.

Un instant, l'extraordinaire complication résultant de ce concours d'éléments hétérogènes se trouva encore augmentée par la présence, dans le camp insurrectionnel, d'un autre tsarevitch. Les Cosaques du Don l'amenaient avec eux, l'ayant ramassé on ne sait où, et le donnant pour un neveu de Dimitri, *Féodor Féodorovitch*. Les tsarevitch pullulaient maintenant de tous côtés : à Astrakhan, un *Ivan* se disant fils du Terrible et un *Auguste*, se réclamant de quelque autre

paternité royale ; à Kasan, un *Lavrentiï*, fils présumé du malheureux Ivan tué par le *Groznyï*, et plus loin dans la steppe, une demi-douzaine encore, des *Erochka* et des *Martynka*, porteurs de noms bizarrement empruntés au vocabulaire cosaque. Le second Dimitri se montra moins accommodant que ne l'avait été le premier, et fit tuer, sans autre forme de procès, ce parent importun. Nul doute qu'il n'eût envie de se débarrasser de même de quelques-uns de ses compagnons polonais. Mais il ne pouvait y songer, et, Rozynski exerçant avec vigueur et avec talent le commandement en chef, Lisowski à la tête des Cosaques moscovites et Zarucki à la tête des Cosaques polonais usèrent d'une liberté de mouvement, qui fréquemment frisait l'insubordination. Quant au « tsar », il ne compta pas. Il n'était là que pour donner son nom à une pièce qui, ses adhérents polonais l'espéraient bien, allait se jouer au bénéfice d'autres acteurs.

L'effectif de l'armée ainsi composée ne se laisse présumer que très approximativement. Dans une énumération détaillée des régiments polonais, Budzillo (1) arrive à un total de 8,126 hommes ; mais, pour les hussards, le chiffre indiqué de 1,820 chevaux doit probablement être au moins doublé, chaque *lance*, dans cette arme, mettant dans les rangs deux ou trois cavaliers. A côté de ces mastodontes de la cavalerie polonaise, malgré la variété pittoresque de leur costume et de leur armement, larges pantalons rouges, longues vestes noires *(kireï)* et hauts bonnets de peaux de mouton, longues piques, sabres recourbés et mousquets ou arcs lançant des flèches meurtrières, les Cosaques faisaient assez triste figure ; mais en portant leur nombre à près de 30,000 hommes les historiens russes ne se sont pas sans doute éloignés beaucoup de la vérité (2).

De toute façon, Chouïski avait à compter là avec un ensemble redoutable ; or, alors que, achevant sa concentration entre Orel et Kromy, cette armée se disposait à reprendre

(1) *Bibl. Hist. Russe*, I, 714.
(2) Kostomarov, *Le Temps des troubles*, II, 151.

l'offensive, Vassili Ivanovitch s'en tenait toujours à ses essais d'action morale, dont les premiers résultats n'avaient cependant pas été encourageants. Dans la population de la capitale, le trouble et l'inquiétude augmentaient, au contraire. Des apparitions terrifiantes mettaient encore les esprits en émoi. Sous les voûtes de la cathédrale de l'Assomption, le Christ en personne adressait la parole à un pope et lui annonçait qu'un châtiment terrible allait frapper sa patrie, à raison des crimes qui sollicitaient depuis longtemps la colère divine. Prenant la menace à son compte, Chouïski lui donna une large publicité et les autorités ecclésiastiques ordonnèrent, de leur côté, un jeûne propitiatoire de cinq jours; mais l'armée insurrectionnelle n'en fut pas détournée de ses préparatifs.

Au printemps de 1608, elle se mit en campagne, en se donnant, pour premier objectif, Bolkhov, forteresse qui couvrait l'accès des « routes polonaises » vers Toula. Commandées par deux frères du tsar, Dimitri et Ivan Chouïski, et par le prince Vassili Galitsyne, les troupes de Vassili Ivanovitch essayèrent de barrer passage à l'invasion, se heurtèrent à une simple avant-garde composée principalement de Polonais, et, en un combat qui dura deux jours, — 30 avril et 1[er] mai 1608 — essuyèrent une déroute complète. Cinq mille Moscovites capitulèrent, en consentant à prêter serment à Dimitri, et, au témoignage de Bussow, le désastre eût été encore plus grand si, s'étant engagé à passer dans le camp du prétendant, le commandant des mercenaires allemands au service de Chouïski, Lambsdorf, n'avait, après boire, oublié sa promesse. En se battant comme des lions, lui et ses compagnons couvrirent la retraite. Néanmoins, le prétendant précipita sa marche en avant par Mojaïsk, multipliant les promesses pour retenir les Polonais ou enrôler les paysans moscovites sous ses drapeaux, disant aux uns qu'ils régneraient avec lui à Moscou, aux autres que les terres — et les filles — de tous les partisans de Chouïski seraient à leur discrétion, et ne rencontrant aucune résistance.

La fidélité des Polonais devenait douteuse, car, à Zveni-



gorod, ils venaient de trouver un envoyé de Sigismond, leur apportant l'ordre de rentrer immédiatement dans leur pays. Les ambassadeurs du roi étaient en effet à Moscou, et sur le point de signer un traité. Plus heureux diplomate qu'habile guerrier, Vassili Ivanovitch avait réussi à négocier de ce côté une transaction satisfaisante. Dès le mois de juin 1606, tandis que Gosiewski et Olesnicki demeuraient prisonniers dans le voisinage du Kreml, une ambassade moscovite, présidée par le prince Grégoire Volkonski et le *diak* André Ivanov, s'était rendue à Cracovie, et mal reçue d'abord, avait obtenu ensuite l'envoi à Moscou de deux ambassadeurs nouveaux, Stanislas Witowski et le prince Drucki-Sokolinski. Aux prises avec des embarras renaissants d'ordre intérieur, Sigismond se montrait accommodant. Marchant sur les traces de Zebrzydowski, quelques sujets du roi paraissent avoir été tentés, à ce moment, de lier partie avec le nouveau prétendant, en vue de lui attribuer la couronne de Pologne. Le vice-chancelier de Pologne, Félix Kryski, et le chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, ont plus tard imputé formellement ce dessein criminel à tous les partisans du second Dimitri (1); et bien que, visant des adversaires politiques, cette accusation réclame des preuves absentes, la conduite de Sigismond ne laisse pas de lui donner une apparence de justification. Très visiblement, au début de cette nouvelle crise, le roi a incliné à solidariser sa cause avec celle du « tsar des boïars ».

Un traité de trêve fut conclu entre les deux pays à la date du 25 juillet 1608, pour un terme de trois ans et onze mois et sur la base du *statu quo* territorial, Chouïski s'engageant à renvoyer en Pologne le palatin de Sandomierz et sa fille, ainsi que tous leurs compagnons d'exil, et Sigismond promettant de rappeler tous ceux de ses sujets qui suivaient la fortune du second Dimitri (2). Mais, après l'événement comme avant, Rozynski et ses compagnons d'armes refusèrent de tenir

(1) Hirschberg, *Pourquoi les Polonais ont soutenu le second Dimitri*, p. 7.
(2) Le traité a été publié par Cutcherbatov, *Hist. de Russie*, VII, 3e partie, p. 99-113.



compte de ces arrangements; l'éloquence de l'envoyé royal, Pierre Borzykowski, resta sans effet, et le prétendant put continuer sans encombre sa marche victorieuse.

Tandis que, opérant indépendamment au sud de l'Oka pour soulever la population de la province de Riazan, Lisowski battait le prince Khovanski, enlevait un instant Kolomna et parvenait jusqu'à Touchino, aux portes de la capitale, le second Dimitri atteignait Kalouga. Un complot découvert dans l'armée envoyée à sa rencontre obligea Chouïski à la rappeler. Trois boïars de marque, les princes Ivan Katyrev, Georges Troubetzkoï et Ivan Troiékourov figuraient dans la conspiration! L'incident ne put être caché et, à Moscou même, les esprits en furent dangereusement impressionnés. « Les *grands* devaient savoir ce qu'ils faisaient! » se disait-on à l'oreille. Une légende nouvelle était d'ailleurs en train de se former autour du prétendant. Vrai ou faux, c'était, racontait-on, un voyant; en regardant les gens dans les yeux, il reconnaissait ceux qui avaient agi contre lui. Dans la foule commentant ces propos et s'effarant au souvenir des épisodes sanglants qui avaient accompagné la catastrophe du 17 mai, un homme s'abattait sur le pavé.

— Malheur à moi! Avec ce couteau, j'ai égorgé cinq Polonais.

Le 1er juin 1608 (v. s.), l'armée insurrectionnelle fut presque en vue de la capitale, campant sur la rive droite de la Moskva; et, après diverses manœuvres assez adroitement contrariées par les généraux de Chouïski, elle s'arrêta à Touchino, entre la Moskva et la Vskhodnia, dans une position dont Lisowski avait reconnu la valeur, au nœud des deux routes principales sur Smolensk et sur Tver. Touchino! Ce lieu était destiné à une triste célébrité. Le modeste village devait donner son nom à une des pages les plus sombres de l'histoire nationale et au prétendant lui-même. Comme son prédécesseur avait été « le défroqué », pour les adhérents de Chouïski et plus tard pour tout le monde, il fut, lui, « le bandit de Touchino » *(Touchinskiï vor)*.



Il s'en fallut de peu, cependant, que le bandit ceignit, au Kreml même, le diadème de Monomaque. A peine arrivé, en une attaque de nuit savamment préparée et conduite avec fureur, Rozynski pensa forcer l'entrée de la capitale. Mais, merveilleux en rase campagne, ses Polonais montrèrent une fois de plus leur inaptitude à aborder des fortifications, même rudimentaires et mal défendues. Le généralissime dut les ramener au camp de Touchino, qui fut également fortifié et où continuèrent à affluer des recrues de marque, Moscovites et Polonais. Parmi ces derniers, après Alexandre Zborowski, André Mlocki et Martin Wilamowski amenant chacun, en juillet 1608, un escadron de hussards, l'arrivée, en août, du *staroste d'Uswiat*, fit surtout sensation. C'était le cousin issu de germain du chancelier de Lithuanie et un des plus brillants représentants de l'aristocratie polonaise de cette époque. Élève des écoles italiennes et disciple des meilleurs généraux de son pays, Jean-Pierre Sapieha venait de combattre, à Guzow, dans les rangs de l'armée royale et de contribuer à la victoire décisive remportée sur les insurgés en cette fameuse journée, où il avait commandé deux escadrons levés à ses frais. Il amenait maintenant tout un corps de troupes, cavalerie et infanterie, avec du canon! (1)

Son apparition dans le camp du prétendant et les allures qu'il s'y donna constituent une nouvelle énigme dans l'histoire de cette crise si pleine de dessous obscurs. Le passé récent du vaillant capitaine semble exclure tout soupçon de connivence avec les ennemis de Sigismond, et nous avons d'ailleurs des raisons pour croire qu'il s'est engagé dans cette équipée au su et même sur le conseil de son illustre cousin. Or, bien qu'il poursuivit, comme tous les chefs des grandes familles polonaises, une politique très personnelle et très indépendante, le chancelier de Lithuanie resta toujours un royaliste — on disait *régaliste*, en Pologne — résolu. Les Sapieha

(1) *Les Sapieha*, I, 199; SAPIEHA, *Journal*, p. 188. Comp. RYWOCKI, *Idea magni herois*, p. 74. — Voy. HIRSCHBERG, *Pourquoi les Polonais ont soutenu le second Dimitri*, p. 8 et suiv.



avaient possédé, dans la province de Smolensk, de grands domaines qui, depuis la prise de cette place par les Moscovites, sous Sigismond I[er], demeuraient perdus pour eux. Cette circonstance pouvait leur inspirer le désir d'entrainer la Pologne dans une guerre de revanche. Au cours de la nouvelle carrière qu'il inaugurait en Moscovie, le staroste d'Uswiat a laissé cependant voir qu'il y apportait d'autres ambitions. Comme Rozynski, ce qu'il cherchait le plus apparemment, dans la compagnie d'un aventurier notoire, c'était l'aventure, l'occasion de donner et de recevoir de grands coups de sabre, la chance de quelque prodigieuse et indéfinissable destinée, mais encore et surtout l'espace largement ouvert à une surabondance d'énergie, de vaillance et de fantaisie, avec cette possibilité de tout faire, de tout tenter et de tout oser, que la licencieuse et anarchique Pologne elle-même n'offrait pas toujours à des hommes de cette trempe.

L'ensemble des forces polonaises réunies à Touchino se serait élevé, d'après Marchocki, à 20,000 hommes, dont 2,000 de bonne infanterie, en dehors des Cosaques du *Zaporojé*. Mais, d'autres sources indiquent un effectif moindre. Quant au contingent moscovite, il échappe à toute évaluation précise; mais il a dû être beaucoup plus considérable. Aux portes de la capitale, le nouveau prétendant posséda ainsi une armée supérieure à celle que Chouïski pouvait mettre en campagne. Méprisé et détesté par la plupart de ceux qui suivaient sa fortune, tenu en tutelle et fréquemment humilié, il n'en jouait pas moins, avec tout l'apparat nécessaire, le personnage de Dimitri, tsar et autocrate. En attendant son entrée au Kreml, qui paraissait prochaine, la présence de Maryna à ses côtés manquait seule encore à la perfection du rôle; et ce complément même ne devait pas tarder à lui être accordé.



VII

MARYNA

Le prétendant se trouvait déjà en correspondance active avec Iaroslavl, où le palatin de Sandomierz et sa fille n'hésitaient pas à le reconnaître. Comme son devancier, il adressait à la *tsarine* des messages fort tendres et en envoyait d'autres à Sambor, avec des paroles de réconfort pour la palatine. Quand la trêve polono-moscovite eut rendu la liberté aux exilés de Iaroslavl, on éprouva probablement, des deux côtés, le même désir de se réunir. « Le bandit de Touchino, » ceci est certain, donna des ordres pour que, sur le chemin de la Pologne où ils devaient rentrer, Maryna et son père fussent retenus et amenés dans son camp. Les Polonais de Touchino répugnaient cependant, pour la plupart, à un coup de force qui, si l'aventure tournait mal, les eût chargés d'une grosse responsabilité. Maryna croyait peut-être retrouver l'époux perdu. Détrompée, elle risquait de devenir l'objet d'une violence, dont la possibilité offensait l'esprit des fiers gentilshommes. Pour s'être acoquinés avec un brigand, ils ne se souciaient pas de lui livrer une fille de qualité. Donc, chargé de l'exécution, l'un d'eux, Walawski, agit mollement, et l'escorte moscovite qui accompagnait les Mniszech leur faisant prendre des chemins détournés, les voyageurs furent sur le point d'échapper à l'embuscade mal préparée où, tout porte à le croire, ils ne demandaient pas mieux que de tomber. Mais le sort en décida autrement.

Déjà ils atteignaient le Volga, quand on leur annonça qu'ils étaient poursuivis. Derrière Walawski, « le bandit de Touchino » avait réussi à lancer un autre Polonais, Zborowski, qui, récemment arrivé au camp, cherchait une occasion de se distinguer. L'escorte moscovite proposa un changement d'itinéraire, et, faisant partie de la caravane avec son collègue

Olesnicki, l'ex-ambassadeur Gosiewski adopta leur avis. Mais les Mniszech protestèrent. Les poursuivants étant des Polonais, ils n'avaient rien à craindre d'eux! On se querella pendant deux jours, et, finalement, partant seul avec les Moscovites dans la direction qu'ils indiquaient, Gosiewski gagna la frontière sans encombre. Au même moment, rejoints par Zborowski, les autres voyageurs étaient dirigés sur Touchino (1).

Le palatin de Sandomierz affirma plus tard avoir cédé à la force et parla même du massacre général de ses serviteurs; mais, conservées aux Archives de Moscou, les lettres adressées par le prétendant à son *beau-père*, avant et après l'événement, sont pour indiquer tout au moins entre eux un commencement d'accord (2). Maryna elle-même ne se donna pas davantage l'apparence d'une personne violentée. Sur la route de Touchino, les captifs très probablement volontaires rencontrèrent Jean Sapieha qui, tout en prenant des airs de protecteur chevaleresque vis-à-vis de la jeune femme, ne fit rien, lui aussi, pour la détourner d'un parti qu'elle semblait avoir librement adopté.

Conservait-elle des illusions? Cela n'est guère vraisemblable, et, après Zborowski, Sapieha n'eût pas manqué sans doute de les lui faire perdre. Elle connaissait l'écriture de son mari, que le « bandit de Touchino » ne prenait même pas la peine de contrefaire. Or, avant de se rencontrer, ils correspondirent encore. Sur la recommandation du *tsar*, la *tsarine* alla, sans plus de répugnance, faire des dévotions démonstratives au monastère orthodoxe de Zvenigorod. Dans son journal, Sapieha la montre, indirectement, très bien renseignée, mais pas entièrement résolue. A l'entendre, elle aurait eu même un mouvement de révolte. Certain jour, *elle ne voulut plus aller à Touchino.* Un reste de pudeur — ou de prudence instinctive — la retenait peut-être encore. On peut supposer que son

(1) MARCHOCKI, p. 38; *Actes Hist.*, II, 123.
(2) PIERLING, *Maryna après la catastrophe de mai*, p. 244; HIRSCHBERG, *Revue historique de Lemberg*, 1903, XVII, 232.



père s'est employé à le vaincre. A deux reprises, en effet, le 11 et le 15 septembre, devançant sa fille, le palatin fit une visite au camp de Touchino, où rien n'indique qu'il ait paru en plaignant. Se souvenant des promesses arrachées au premier Dimitri, il semble, au contraire, n'avoir eu d'autre souci que de reprendre en sous-œuvre, avec le second, une négociation dont il ne se résignait pas à abandonner le bénéfice. Et si, sur le point de souscrire de son côté au marché, la fille a laissé, en effet, voir quelques dernières hésitations, le père n'en a sûrement tenu compte que pour faire valoir son intervention et augmenter ses exigences. En dehors du caractère que nous connaissons au personnage, l'éloquence des faits — et d'un document que je mentionnerai tout à l'heure — est, à cet égard, suffisamment démonstrative.

Au lendemain de la seconde excursion du palatin, la rencontre des *époux* fut arrangée. Sapieha affirme encore que Maryna ne s'y est prêtée qu'avec effort, et, dans un récit détaillé de l'entrevue, un autre témoin oculaire, un serviteur d'Olesnicki, va plus loin : à la vue du « bandit », la malheureuse se serait détournée avec dégoût et terreur, en criant : « Plutôt la mort! » (1). Quatre jours plus tard, elle ne s'en trouva pas moins installée à Touchino où, au témoignage de Mniszech confirmé par le journal anonyme de la nonciature de Pologne, son mariage avec « le bandit » aurait été célébré secrètement par un jésuite ou par un bernardin (2). Mais ce détail n'est pas sûr.

A la diète de 1611, le palatin de Sandomierz prétendit avoir, derechef, subi avec sa fille une odieuse contrainte et s'être même porté, à ce moment, à dénoncer ouvertement l'imposture du prétendant; il s'est gardé de mentionner, en même temps, un parchemin portant, à la date du 14 octobre 1608, la signature de l'imposteur et garantissant au père de

(1) Sapieha, *Journal*, p. 185; Pierling, *Maryna après la catastrophe de mai*, p. 248.
(2) Woycicki, *Mémoires*, p. 3; Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, p. 355.



Maryna une somme de 300,000 roubles, payable après que le nouveau Dimitri aurait pris possession de sa capitale. A ce moment, le document était soigneusement caché; mais il devait reparaître, car, enregistré en 1736 aux archives de Varsovie, il fut, de la part de ses possesseurs, héritiers lointains mais toujours également industrieux du négociateur de 1608, l'objet de réclamations pressantes auxquelles, soucieux de ménager les relations contractées en Pologne, Pierre le Grand consentit à faire droit, — par une offre de six mille ducats, qui fut acceptée, sous réserve de tous droits à un remboursement intégral (1). En 1608, le palatin de Sandomierz n'avait pas été d'ailleurs le seul bénéficiaire du pacte infâme, qui mettait sa fille dans la couche d'un manant et dans la complicité d'un bandit. Paul Tarlo s'était fait souscrire un billet de 20,000 florins, et l'ex-ambassadeur, le très noble, très hautain et très opulent Olesnicki n'avait pas dédaigné lui-même la promesse d'un vaste domaine sur la frontière polonaise (2)! L'un et l'autre ont dû prendre part à la négociation et contribuer à son succès.

Le prétendant ne pouvait encore payer comptant. Déjà cependant, avec les cédules escomptant l'avenir, il distribuait copieusement les honneurs, les charges et les emplois de tout grade. A deux lieues de la vieille capitale, une autre surgissait, promptement dotée d'une cour nombreuse et d'un appareil gouvernemental imposant. Mi-tragique mi-burlesque, un spectacle s'est déroulé là pendant de longs mois, sur lequel il convient que nous arrêtions les yeux du lecteur.

(1) *Recueil des documents d'État*, II, n° 164 et *Bibl. Ossolinski*, 1862, I, 264; Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, note 322.

(2) Karamzine, *ibid.*, XII, note 218; Russell, *Le Massacre de Moscou*, traduct. polon., pièces annexées, p. 44.

CHAPITRE IX

LES DEUX CAPITALES

I. Moscou et Touchino. — II. L'appel à la Suède. — III. Le siège de la *Troïtsa*. IV. La terreur. — V. La réaction.

I

MOSCOU ET TOUCHINO

Une ville en assiégeant une autre : l'histoire militaire n'a pas eu souvent à enregistrer pareil phénomène. Il se trouva réalisé, à ce moment, dans l'empire des tsars, car avant peu Touchino fut une ville, une véritable cité aux gigantesques proportions. Dans l'état où se trouvait la Moscovie, il était inévitable que le voisinage si proche de la capitale officielle et du chef-lieu insurrectionnel déterminât un courant d'émigration au détriment de la première. Par tout ce qu'il contenait de promesses ou même de réalités séduisantes, dans les cadres constamment élargis de son organisation improvisée, le quartier général du prétendant exerçait un pouvoir d'attraction irrésistible. On s'ennuyait dans la vieille métropole, sous le gouvernement maussade de Chouïski ; bientôt les insurgés l'enserrant de tous côtés, on y étouffa, et, dès le mois de juin 1608, l'exode commença, les représentants des plus grandes familles s'y confondant avec les transfuges de toute condition.

Le groupe apparenté aux Romanov prit les devants et Touchino recueillit deux de ses membres les plus influents, les princes A. I. Sitski et D. M. Tcherkaski. Destiné à un



premier rôle dans les péripéties ultérieures du drame, le prince D. T. Troubetzkoï suivit, entrainant son cousin germain, Georges Nikititch, déjà frappé d'exil à la suite du complot militaire mentionné plus haut. Il reçut aussitôt le rang de boïar, mais n'en dut pas être trop flatté, car le prétendant prodiguait cette distinction. Des principicules, comme S. P. Zassiékine et F. P. Bariatynski la partagèrent avec de simples gentilshommes, tels que Saltykov-Morozov; avec le Cosaque Zaruçki lui-même; voire avec un paysan, Ivan Fédorovitch Naoumov! Le «bandit de Touchino» n'était pas expert en généalogie, et il lui tardait de posséder au complet l'entourage qui convenait à un souverain, une *Douma* et une théorie de dignitaires. Son grand-maître de cour fut le prince S. G. Zvenigorodski de l'ancienne maison souveraine de Tchernigov, entièrement déchue maintenant de sa grandeur; et, promus au grade d'*okolnitchyié*, Michel Moltchanov ainsi que l'*ex-diak* Bogdan Soutoupov figurèrent dans les conseils du tsar, avec le prince D. I. Dolgorouki.

La prépondérance y fut d'abord acquise à la nouvelle noblesse de cour, issue du régime de l'*opritchnina :* tenue en échec, à Moscou, depuis l'avènement de Chouïski, par l'ancienne aristocratie aux tendances oligarchiques, elle était d'autant plus portée à lui fausser compagnie, et Touchino faisait, comme de raison, le meilleur accueil aux recrues de cette catégorie. Bientôt, cependant, numériquement restreint et moralement débile, ce premier groupement se trouva débordé. Se glissant dans les rangs, des émules, de plus en plus nombreux de Naoumov y firent prévaloir un élément mieux adapté par ses affinités naturelles à un milieu où, de plus en plus nombreux, les Cosaques prenaient leurs aises. Le *popovitch* Vaska Iouriév fut tout-puissant dans les bureaux et, à ses côtés, le corroyeur Fedka Andronov inaugura une carrière qui devait le rendre célèbre. Plus souples et plus actifs, ces représentants de la plèbe moscovite accaparèrent les services. Abandonnant aux boïars le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, ils restèrent maîtres

dans le camp, où les Polonais eux-mêmes leur laissaient le champ libre.

Constituée et développée par leurs soins, l'administration de Touchino désorganisa rapidement celle de Moscou; elle dépeupla les chancelleries du Kreml, y débauchant jusqu'à de petits fonctionnaires, comme le *sous-diak* du département des affaires étrangères, Pierre Trétiakov. Quand, à la fin de septembre, Sapieha eut anéanti, sous Rakhmanovo, un gros détachement que les assiégés lançaient sur ses lignes, pour se donner de l'air et débloquer les routes de Dimitrov et de Riazan, l'organisation militaire de l'empire légal se trouva atteinte à son tour. Une panique s'empara des milices provinciales réunies à Moscou, et il y eut un sauve-qui-peut général. La vieille capitale ne garda que les miliciens du *Zamoskovié* (région de delà la Moskva) en petit nombre et ceux des provinces déjà occupées par les troupes de prétendant. Ils n'avaient pas où fuir. Toujours turbulents et destinés à figurer au premier plan dans toutes les phases de cette longue crise, les *Riazantsy* se partagèrent entre les deux camps, en même temps qu'un va-et-vient continuel s'établissait de l'un à l'autre. Touchino posséda à Moscou un service d'information et d'espionnage en pleine activité, et des coquins de basse extraction, comme le pope Ivan Zoubov, n'étaient pas seuls à s'y employer. Nous possédons une lettre du prince F. I. Mstislavski, adressée « à son frère et ami » Jean Sapieha, et, si la date du 8 juin 1609 (v. s.), indiquée par les éditeurs, est sujette à contestation, même rapporté à une époque postérieure, le document paraît suffisamment probant, car il indique une intimité déjà ancienne.

Rozynski, de son côté, paraît avoir été de bonne heure en relations suivies avec la haute aristocratie moscovite. Dès le 14 avril, invoquant des liens de parenté avec quelques-uns de ses membres, il les engageait à abandonner l'*usurpateur*. Et, en dépit d'une réponse officiellement décourageante, cet appel ne semble pas être resté sans écho. En effet, le prétendant put bientôt compter parmi ses adhérents jusqu'à un des



Godounov, Ivan, qui d'ailleurs n'avait déjà pas répugné à accepter un poste de voiévode des mains du premier Dimitri (1)!

Les familles elles-mêmes commencèrent de se diviser; le père restant à Moscou, le fils passait à Touchino. Ayant ainsi pied dans les deux camps, on était mieux assuré, à tout événement, de se trouver du bon côté. Parents et amis, après avoir dîné ensemble, se séparaient, pour courir qui au Kreml, qui à la résidence voisine du *bandit*. Mais les mêmes individus faisaient aussi la navette d'une capitale à l'autre, essayant de se ménager double garantie pour l'avenir incertain, ou simplement d'obtenir double portion aux deux râteliers. Parmi ces *perelety (pereletat :* voler d'un endroit à un autre), comme on les appelait, il y eut aussi des Polonais, témoin ce Balcer Chmielewski, dont l'édifiante odyssée nous a été récemment contée, et qui, après avoir assiégé Moscou comme compagnon d'armes du second Dimitri, puis tenu garnison au Kreml avec les Polonais assiégés par les Moscovites et enfin donné assaut à ce même Kreml en combattant avec ces mêmes Moscovites, a fini par se faire exiler en Sibérie au moment où il se proposait de rentrer en Pologne (2). De ce côté, cependant, Rozynski faisait bonne garde. Blessé et obligé de se servir de béquilles, il en cassait une sur le dos du prince Adam Wisniowiecki lui-même, qui, après des libations trop copieuses, trahissait imprudemment le secret d'une ambition trop inquiète ou d'une humeur trop vagabonde (3).

Pendant près de deux ans, Touchino fut un carrefour, où se donnèrent rendez-vous toutes les inquiétudes d'esprit, toutes les convoitises de pouvoir ou de fortune et toutes les trahisons. Cela fit beaucoup de monde à nourrir et à loger. L'hiver approchant, les installations sommaires de la première heure ne parurent plus suffisantes. Imitant les compagnons

(1) *Bibl. Hist. Russe*, II, 218; Kuvlkov, *Recueil*, p. 16.

(2) *Archive Russe*, 1863, X et XI; Dabowski, *Esquisses Historiques*, III, 87 et suiv. Voy. aussi *La Vie de Saint-Denis*, par Azabine et Nassiédka.

(3) Hirschberg, *Revue Historique de Lemberg*, 1889, p. 289.



de Korela, à Kromy, les Cosaques se creusèrent des abris sous terre. Les Polonais et les Moscovites adoptèrent d'abord cet expédient, mais ne tardèrent pas à s'en montrer peu satisfaits. Nous savons qu'à Moscou même on bâtissait alors des palais en quelques semaines. A Touchino, les maisons s'élevèrent bientôt par milliers. Les villages et les petites villes des environs furent mises à contribution, et, en transportant au camp une *isba*, promptement démontée et remontée, tel capitaine posséda jusqu'à trois pièces, où il ne manqua d'aucun confort. Les logis souterrains abandonnés furent convertis en caves, et on eut de quoi les garnir, à la faveur d'un système de réquisitions exploitant sans merci les provinces occupées. D'ailleurs, la capitale improvisée se doublait déjà d'une ville marchande, où, à en croire Marchocki, il y aurait eu jusqu'à 3,000 Polonais tenant boutique de tous produits.

Savamment conçu et brillamment exécuté en partie par la manœuvre qui avait abouti à la victoire de Rakhmanovo, le plan de Rozynski tendait à isoler en même temps et à affamer Moscou. L'échec des tentatives souvent renouvelées pour prendre possession de Kolomna laissa cependant une lacune dans l'investissement ainsi opéré, et la vieille capitale resta reliée avec la riche province de Riazan, où elle put garder un centre d'approvisionnement à peu près suffisant. Mais il arriva que les progrès rapides du prétendant dans les autres parties du pays et le développement même de Touchino modifièrent les conceptions de l'état-major insurrectionnel et lui firent considérer la prise de Moscou comme un objet secondaire. La nouvelle capitale menaçait d'éclipser l'ancienne par son prestige grandissant, et, demeurant au Kreml, Chouïski parut à la veille d'y être dépossédé de son empire.

C'est devant cette perspective terrible qu'il se résigna enfin à accepter un secours dédaigneusement répudié jusqu'à ce moment.



II

APPEL A LA SUÈDE

Charles IX ne cessait de s'offrir. Il s'offrait, on doit le dire, à beaucoup de monde. Tout en correspondant avec le premier Dimitri et en lui accordant le titre de tsar, il avait entretenu des relations secrètes avec tous les mécontents moscovites et proposé son assistance contre tous les prétendants (1). Après la catastrophe du 17 mai, il s'était adressé à Chouïski avec un projet d'alliance contre la Pologne. Comme le nouveau tsar tardait à répondre, il rappela de Finlande l'armée destinée à opérer contre les Polonais et s'en servit contre les Moscovites, en essayant d'enlever Notebourg ou Kexholm. En même temps, flattant Novgorod avec le souvenir de ses anciennes libertés, il tentait de lui faire accepter le protectorat suédois ; mais, le second prétendant ayant paru, il ne s'en montra pas moins empressé à faire agréer ses services pour le combattre (2).

A la fin de 1608, cette longue persévérance fut récompensée. Tout en écrivant aux rois de Danemark et d'Angleterre, ainsi qu'à l'empereur, pour solliciter leur intervention, Vassili Ivanovitch envoya à Novgorod son neveu, le jeune héros, Michel Vassiliévitch Skopine-Chouïski, pour organiser la résistance dans cette province — et s'entendre avec les Suédois. Après de longues et pénibles négociations, on tomba d'accord et un traité fut signé à Viborg, le 28 février 1609, aussi avantageux que Charles pouvait l'espérer. Moyennant un corps d'armée de 2,000 chevaux et de 3,000 hommes d'infanterie suédoise que le tsar prenait à sa solde, le roi obtenait la cession de Kexholm et l'alliance de la Moscovie

(1) Forsten, *Revue du M. de l'I. P. R.*, juin 1887, p. 68 et fév. 1889, p. 337. Comp. Tegner, *L'Alliance russo-suédoise sous Charles IX.*

(2) Forsten, *La Question de la Baltique*, II, 69 et suiv.

pour la conquête de la Livonie, sur laquelle Chouïski abandonnait tous ses droits. Les parties contractantes s'interdisaient de traiter séparément avec la Pologne, et c'était bel et bien une guerre avec la Pologne où l'heureux rival de Sigismond entraînait son nouvel allié, en même temps qu'il laissait deviner des intentions encore plus dangereuses pour lui. En effet, le tsar allait être mieux servi qu'il n'y avait droit et qu'il ne devait s'en soucier. Dès le 16/26 mars 1609, le corps auxiliaire suédois se trouva en territoire russe, et, sous le commandement de Jacques de la Gardie, ayant pour lieutenant les meilleurs généraux de Charles, Ewert Horn, Christiern Zome et André Boë, il se trouva comprendre jusqu'à 15,000 hommes de toutes armes ! Le secours promis tournait à l'invasion, Skopine-Chouïski, avec ses 2,000 hommes de mauvaises troupes ramassées à la hâte, n'étant guère en mesure de dominer la situation, ni de gouverner les mouvements de ces subordonnés, qui ne songeaient à rien moins qu'à recevoir ses ordres. Ils en avaient d'autres, dont ils ne lui faisaient pas confidence. Au cours même des pourparlers engagés avec les plénipotentiaires moscovites, Charles venait d'envoyer à ses gouverneurs de Finlande et de Livonie des instructions secrètes pour que, sans attendre l'issue des négociations, ils essayassent de s'emparer de Novgorod, ou même de Pskov, et pénétrassent ensuite au cœur de la Moscovie, sous couleur de combattre les adhérents polonais du prétendant. Maintenant, le roi pressait Jacques de la Gardie d'occuper Novgorod, avec ou sans le consentement des alliés, et de réclamer Notebourg en sus de Kexholm. En outre, si, comme cela était à prévoir, le payement de la solde promise au corps auxiliaire subissait quelque retard, le commandant suédois devait exiger encore d'autres compensations territoriales (1).

Ainsi le remède adopté *in extremis* par Chouïski risquait de

(1) *Actes de la Comm. Arch.*, II, n°s 112 à 115; *Actes. Hist.*, I, n° 150; *Chronique de Nicone*, VIII, 109. Comp. Forsten, *La Question de la Baltique*, II, 83 et Voronév, *Archive Russe*, 1889, II, 491.



devenir pire que le mal, et, si l'aventure n'eut pas tout à fait les conséquences désastreuses qu'elle semblait annoncer, c'est grâce à un concours heureux de circonstances contingentes, où le caractère des deux jeunes chefs qu'elle réunissait dans une camaraderie équivoque l'emporta sur les combinaisons hasardeuses de leurs maîtres.

Fils d'un protestant français émigré en Suède — ce Pontus de la Gardie qui s'était illustré dans les guerres de Russie et de Pologne sous les règnes précédents — et d'une fille naturelle du roi Jean III, Sophie Guldenhelm, le généralissime suédois n'avait pas vingt-sept ans. Devant un jour gagner, sur les champs de bataille d'Allemagne, le seul titre de comte que Gustave-Adolphe ait accordé, il se distinguait déjà autant par la maturité précoce de ses talents militaires que par la générosité naturelle de ses sentiments. Plus jeune encore de quelques années, de belle prestance, bien que son portrait conservé à la cathédrale de Saint-Michel n'en laisse rien paraître, et d'allure martiale, le commandant en chef russe paraît avoir appartenu au même type héroïque. Le sobriquet — *Skopa* — donné à un de ses ancêtres, dans cette branche de la famille des Chouïski, est le nom d'un oiseau de proie de l'espèce des aigles. Le père de Michel, Vassili, avait été, sous le règne de Féodor, englobé dans la disgrâce de tous les siens. Le fils peut bien n'avoir pas entièrement mérité l'enthousiasme dont il est devenu l'objet pendant sa courte carrière et dont sa mémoire continue à bénéficier. Tel qu'il se dégage des événements auxquels nous allons voir sa personne mêlée, son caractère n'est pas de ceux qui appellent invariablement l'éloge, comme sa physionomie morale manque aussi de ce dessin ferme qui distingue les grandes figures historiques. Les traits connus de sa biographie ne crayonnent qu'une silhouette aux contours mous et imprécis, avec, parfois, quelque chose de louche ou même de choquant dans l'attitude. Jouant naguère les utilités, il avait accepté, du premier Dimitri, la charge polonaise de porte-glaive, et on n'a pas oublié le détail de l'épée confiée à sa garde et disparue, au moment

critique, avec le gardien. Michel Vassiliévitch fut en somme, selon les apparences, un homme de son temps et de son milieu, mieux doué probablement que la plupart de ses pairs, mais partageant à beaucoup d'égards leurs passions, leurs faiblesses et leurs vices. Et c'est à cela, assurément, qu'il a dû, en grande partie, son immense popularité. Un grand homme, non certes! En possédât-il, d'ailleurs, l'étoffe, *il n'eut pas le temps d'être,* selon l'expression du poète.

A Novgorod, il venait de réussir médiocrement dans une tâche à la vérité fort difficile. Traditionnellement bien disposée pour sa famille, la ville l'avait bien reçu; mais en s'adressant ensuite à Pskov, pour obtenir également des secours en hommes et en argent, il s'était assez imprudemment fourré dans un guêpier. En antagonisme séculaire avec l'aristocratie locale, représentée par les riches marchands, l'élément démocratique dominait ici, depuis la conquête moscovite. Celle-ci s'était attachée à frapper les *grands* ou à les éliminer par le système des *transplantations* collectives, si largement pratiqué sous les derniers descendants de Rurik. Et les *petits,* restant maitres du terrain, se trouvaient naturellement acquis, en ce moment, au mouvement révolutionnaire. Les sommations de Skopine n'eurent d'autre effet que de les engager à la révolte ouverte, et, la nouvelle arrivant du pacte conclu avec la Suède, le « peuple se leva comme un homme ivre », selon l'expression d'un chroniqueur.

Je dois noter, cependant, qu'en emprisonnant le voiévode de Chouïski, Pierre Nikititch Chéréметiév, et en ouvrant ses portes au voiévode du prétendant, F. Plechtchéiev, puis en entraînant dans son parti deux villes voisines, Ivangorod et Oriéchek, la vieille cité indépendante et républicaine ne manifesta aucune tendance séparatiste. Elle ne faisait que changer de tsar et elle resta fidèle à cette ligne de conduite jusqu'à la fin. Les *rassembleurs de terre russe* avaient quand même fait de bonne besogne dans ce domaine d'annexion relativement récente.

Skopine n'en fut pas moins menacé à Novgorod même,



engagé un moment à quitter la ville avec quelque précipitation; et, retrouvant la possibilité d'y rentrer, grâce aux manœuvres adroites du métropolite Isidore, il dut abandonner l'espoir de réunir des forces imposantes. Mais il tenait bien dans la main ses deux mille hommes; Jacques de la Gardie avait plus d'embarras avec les siens, ramassis cosmopolite de toute provenance, Anglais, Ecossais, Hollandais, Brabançons, Français en grand nombre, sous deux capitaines renommés, de Thissier et Dufresne, bons soldats pour la plupart, mais fort mauvaises têtes, que, tout en les employant de préférence, Charles lui-même ne cessait de dénoncer comme des *ährlose skälmer* (coquins sans honneur). Pour les mater, le général suédois dut souvent faire appel au général moscovite, et, favorisée déjà par la communauté d'âge et de tempérament, leur camaraderie s'en ressentit heureusement. Ils étaient faits pour s'entendre et ils s'entendirent.

Néanmoins, entre les appels éplorés du tsar, les injonctions impérieuses du roi et les incartades des mercenaires, leur plan d'action commune ne fut ni aisé à établir ni facile à exécuter. On marcha très lentement d'abord et on fut longtemps sans trop savoir où on irait. Or les hommes de Touchino allaient d'un pas plus rapide à la même heure. Depuis le mois de septembre 1608, Sapieha avec Lisowski assiégeaient la *Troïtsa*.

III

LE SIÈGE DE LA *TROITSA*

Tous mes lecteurs connaissent au moins de nom le célèbre monastère, sanctuaire le plus vénéré aujourd'hui de la Russie et un de ses boulevards alors contre toutes les invasions. Situé à soixante-quatre verstes de Moscou, sur la route de Iaroslavl et au nœud d'autres routes conduisant à Ouglitch et à Vladimir, cloître et forteresse, il conservait, à cette époque,



une importance stratégique de premier ordre. Interceptant les communications de la capitale avec les provinces du nord et du littoral, l'occupation de ses abords constituait à elle seule pour Touchino un avantage considérable. Mais, à part le riche butin que les Polonais comptaient y trouver, la conquête de cette place eût été, pour eux, d'un effet moral autrement précieux.

Le monastère avait été fondé, vers le milieu du quatorzième siècle, par un certain Bartholomé (en religion Serge), originaire de Radonèje, petite ville de la province de Rostov. Rien ne subsiste, actuellement, de l'établissement primitif. Les édifices que nous voyons aujourd'hui ont été construits à partir de 1422, époque à laquelle, sur le tombeau du fondateur béatifié, son successeur, saint Nicone, bâtit en pierres de taille l'église de la Trinité, — d'où le nom de *la Trinité de Saint-Serge*, maintenant adopté. D'autres constructions s'ajoutèrent à celle-là; mais au seizième siècle seulement on y substitua la pierre ou la brique au bois d'abord employé. Du vivant de saint Serge, bien qu'ayant un simple ihoumène à sa tête et hiérarchiquement subordonné aux couvents pourvus d'archimandrites, celui-ci posséda déjà, dans l'esprit du peuple russe, la primauté qu'il garde encore. Le règne d'Ivan IV l'a définitivement consacrée. Le Terrible se montra toujours extrêmement généreux pour les moines de Saint-Serge, multipliant, à leur profit, les donations, les privilèges et les franchises d'impôts. En dépit de quelques reprises opérées sous le gouvernement de Féodor, sur leurs terres démesurément étendues, 100,000 paysans se trouvèrent établis au commencement du dix-septième siècle, le monastère de Saint-Alexandre Nevski, le plus richement doté après celui-là, n'en possédant que 25,000 (1).

En même temps, dans l'enceinte constamment agrandie, s'élevaient une église de Saint-Nicone, en 1548; une seconde église de la Trinité, en 1559; une cathédrale de l'Assomption,

(1) Rojdestviensky, *Revue du M. de l'I. P. R.*, 1895, mai, p. 75.



en 1585; une église de Saint-Michel, en 1621; un palais en pierres de taille pour le tsar et des cloîtres, des magasins, des dépendances immenses. Actuellement, les églises sont au nombre de treize. L'ihoumène devint archimandrite, comme de raison, et, avec un petit nombre d'autres, le monastère porta le nom de *laure*, du grec λαυρα, qui veut dire ruelle, carrefour, endroit réservé. Chez les Grecs, on désignait ainsi les cloîtres où les moines vivaient dans des cellules isolées, et, en Moscovie, l'appellation reçut un sens honorifique.

Proverbiale de bonne heure, la richesse du sanctuaire a été certainement exagérée. Un inventaire opéré en 1641 contient, à cet égard, des précisions intéressantes : 13,861 roubles en numéraire dans les caisses, en dehors des sommes considérables dues par divers emprunteurs; 19,044 tchétviérts de blé dans les greniers, en dehors des approvisionnements accumulés dans les quinze domaines du monastère; 15,581 pièces de gros poisson fumé dans les magasins, sans compter le fretin; 51 tonneaux de bière et d'hydromel; 3,358 pouds de miel; 431 chevaux dans les écuries, sans compter ceux employés au labour (1). Ces chiffres indiquent assurément une opulence considérable, et un testament de l'époque (2) laisse entrevoir comment elle se formait : la testatrice, Agathe Iakovlevna Volynskaïa, destine à l'archimandrite Denis et à ses moines tout l'argent comptant de sa succession, toutes les disponibilités en blé et aussi un village avec ses dépendances. Néanmoins, les trésors incalculables dont l'imagination populaire soupçonnait la présence au même lieu ont toujours appartenu au domaine de la fiction.

Le monastère fut fortifié dès le moment de sa fondation. A partir de 1515, aux anciens remparts en bois plusieurs fois brûlés par les Tatars se substituèrent graduellement les murs d'enceinte en pierre qui existent aujourd'hui. Sur une étendue de 1,926 mètres environ, leur hauteur, adaptée aux accidents du terrain, varie de 12 à 21 mètres, et leur épaisseur en y

(1) GOLOUBINSKI, *Vie de saint Serge*, p. 124 et suiv.
(2) LIKHATCHEV, *Recueil*, p. 72.



comprenant une galerie intérieure couverte et doublant le mur dans toute sa longueur, va jusqu'à 9 mètres. Ces remparts étaient flanqués de bastions, dont le nombre primitif n'a pu être déterminé. En 1641, on en comptait 12; il en reste 9 aujourd'hui. Dans l'un d'eux on montre aux visiteurs le fameux *sac de pierre*, colonne creuse de 3 à 6 mètres d'épaisseur où le Terrible passe pour avoir fait jeter quelques-unes de ses victimes. Les condamnés tombaient dans une fosse garnie de couteaux pointus. Mais le bastion auquel cette lugubre légende se trouve attaché n'a été construit que sous Michel Féodorovitch et rien ne prouve qu'il ait jamais servi d'oubliette. L'inventaire de 1641 a indiqué, sur les remparts, 90 canons, dont un jetant des projectiles de 5 pouds (80 kilogrammes). Les pièces de petit calibre dominaient, supplées par des tonneaux ou des cuves en cuivre qu'on remplissait de goudron enflammé ou d'eau bouillante. Les portes étaient au nombre de 14, comme aujourd'hui.

Dans l'ensemble, l'aspect du monastère s'est grandement modifié depuis le fameux siège. Les églises elles-mêmes ont reçu une décoration nouvelle. Dans celle de la Trinité, deux icônes portent encore la trace des balles polonaises ; mais le palais d'Ivan le Terrible a disparu, remplacé par un amas de constructions modernes, où on a logé une académie et où triomphent, dans toute leur horreur, les spécimens les plus disgracieux de l'architecture officielle. Modernes aussi, pour la plupart, sont les objets précieux, dont l'étalage, dans la *rijnitsa* (sacristie) du saint lieu, n'est d'ailleurs pas pour éblouir ni surtout pour flatter l'œil des pèlerins. Quelques reliques des splendeurs anciennes y restent pieusement conservées ; mais, parmi celles dont les assiégeants de 1608 avaient chance de s'emparer, les plus vénérables ne pouvaient guère tenter leur cupidité. Tels les objets de culte, calice, patène, passant pour avoir servi à saint Serge ou à saint Nicone : ils sont *en bois*, avec des peintures grossières sur fond rouge!

Célèbre, et à juste titre, la défense du monastère contre les bandes de Sapieha et de Lisowski offre cette particularité



intéressante qu'ayant été assurément héroïque, elle n'a mis en vue aucun héros. Commandant une petite garnison, les deux voiévodes de Chouïski, Grégoire Borissovitch Dolgorouki et Alexis Ivanovitch Golokhvastov, se montrèrent médiocres hommes de guerre et fort mauvais sujets. D'après les renseignements recueillis par les assiégeants, « ils ne pensaient à rien et s'enivraient tous les jours. » L'archimandrite, Joasaphe, ne s'est guère distingué que par des visions, où, s'entretenant familièrement avec les saints patrons du lieu, il recevait quotidiennement la promesse de miracles, dont les assiégés attendaient vainement l'effet. Le vrai miracle, qui leur assura la victoire, fut celui de la foule anonyme, moines, paysans, gentilshommes du voisinage, réunis dans un même sentiment et acharnés à soutenir une lutte qui longtemps parut sans espoir.

Insoucieuse des réalités, la légende a voulu quand même introduire dans cet épisode glorieux une figure héroïque, et elle a fait choix du célérier de la Laure, dont le nom est devenu ainsi inséparable d'un événement où il semble avoir joué un rôle prééminent. En Russie même, pour la plupart de ceux qui en gardent le souvenir, le fameux siège demeure personnifié en quelque sorte dans le fameux moine Abraham Palitsyne — Averkiï Ivanovitch du nom qu'il porta dans le monde. Or *il ne se trouvait pas à la Troïtsa,* au moment où les Polonais l'ont investie; il n'a pas remis les pieds au monastère pendant toute la durée du siège, et, selon les apparences, il s'occupait de tout autre chose que de défendre le sanctuaire contre ses agresseurs. Les légendes sont coutumières de ces méprises.

Victime de Godounov, sous la Régence, et moine malgré lui, auteur d'un récit du siège, où il ne s'est pas oublié en contribuant à créer une confusion dont sa mémoire continue à bénéficier, Palitsyne était certainement un homme de valeur. Actif, instruit, adroit et éloquent selon l'esprit du temps, il convenait admirablement à l'emploi qui lui était attribué, cette charge de célérier comportant la représenta-

tion du monastère devant les autorités civiles. Il venait d'être appelé à Moscou pour les affaires de la communauté, et il y resta. Qu'y faisait-il, pendant que ses frères traversaient une épreuve terrible ? Nous n'avons, à cet égard, qu'une présomption, mais elle paraîtra sans doute assez forte. A la fin de 1609 ou au commencement de 1610, par l'intermédiaire d'un espion avéré, — ce pope Ivan Zoubov dont j'ai déjà fait mention, — Jean Sapieha s'est trouvé en correspondance avec un moine qui séjournait à Moscou sans appartenir à aucun des couvents de la capitale et qui se montrait disposé à offrir ses services pour engager les défenseurs de la *Troïtsa* à une capitulation. Sapieha l'invitant à venir dans son camp, il répondait qu'il ne pouvait le faire encore, mais qu'il ne tarderait sans doute pas, la chute de Chouïski paraissant prochaine. En attendant, il donnait au commandant polonais des renseignements précieux sur les mouvements des troupes envoyées au secours du monastère. Il signait « l'Archimandrite Abraham ». Le titre semble ne pas correspondre à la personne du célérier de la *Troïtsa*. Mais les listes officielles de l'époque ne contiennent aucun archimandrite de ce nom qui puisse être soupçonné, et, en passant par Touchino, où les titres étaient distribués avec profusion, Palitsyne a bien pu ramasser celui-là (1).

La présomption ne vaut assurément pas une preuve ; en l'écartant même, ce qui reste à l'actif du héros imaginaire c'est un talent d'écrivain point méprisable eu égard au temps et au lieu, mais également surfait. Palitsyne a de la verve, un style très personnel, expressif et savoureux ; il est souvent obscur et parfois très grossier. Jouissant d'une popularité énorme, son récit du siège de la Troïtsa figure dans les anthologies et Soloviov lui-même en a reproduit des pages entières ; mais le morceau est un poème, une épopée religieuse beaucoup plus qu'un chapitre d'histoire (2). Il convient d'en dégager la réalité historique, et la besogne offre d'assez grandes difficultés.

(1) Kaylov, *Recueil*, p. 49. Comp. Platonov, *Études*, p. 433.
(2) Kedrov, *Archive Russe*, 1886, VIII.

Le narrateur a négligé d'indiquer le nombre des moines présents au monastère quand les Polonais se présentèrent devant ses portes. On peut l'évaluer à un millier environ et à quatre fois autant la population des environs réfugiée là, à défaut d'autre abri. La malheureuse Xénia, en religion Olga, et l'ex-reine de Livonie, Marie Vladimirovna, en religion Marfa, figuraient parmi ces hôtes, avec d'autres femmes et des enfants, des vieillards en quantité. Mais les gentilhommières ou les chaumières voisines avaient fourni aussi des hommes en état de porter les armes, et, enfroqués involontaires comme Palitsyne, anciens soldats regrettant leur métier, quelques-uns des moines furent eux-mêmes bien aises de le reprendre pour le salut commun et la plus grande gloire de saint Serge et de saint Nicone.

Sapieha avait mal calculé tous ces éléments de résistance. Les Polonais parlaient avec dédain du « poulailler » qui osait défier leur valeur, et, en espérant l'enlever promptement, le staroste d'Uswiat se piquait d'un succès personnel qui le vengerait des dédains de Rozynski, avec lequel il faisait mauvais ménage. Peut-être même entrevoyait-il, de ce côté, le point de départ d'une fortune indépendante. A la tête d'un corps d'armée, qui ne connaissait pas d'autre chef, déjà il affectait des airs de dictateur, recevait des suppliques où on le traitait de « grand souverain » *(viélikiï gosoudar)* et distribuait lui aussi des faveurs, titres et domaines, comme d'ailleurs Jacques de la Gardie devait le faire un peu plus tard (1). La Russie eut bientôt des maîtres par douzaines!

Palitsyne affirme que les assiégeants étaient plus de 30,000, en dehors des paysans qu'ils enrôlaient de force pour les travaux de siège. Mais nous possédons, à cet égard, d'autres renseignements. L'effectif avec lequel Sapieha quitta Touchino en septembre et écrasa sous Rakhmanovo une partie de la garnison de Moscou ne comprenait que ses propres troupes, soit 2,000 hommes environ, avec 6,000 Co-

(1) *Bibl. Hist. Russe*, II, 694-698; Kaylkov, *Recueil*, p. 14 et suiv. *Actes juridiques*, I, 497.



saques sous Lisowski et quelques escadrons polonais, choisis sans doute parmi ceux dont Rozynski était aise de se débarrasser (1). L'infanterie, dans cet ensemble, était peu nombreuse, l'artillerie très faible et les cavaliers polonais avaient toujours à apprendre le métier de Poliorcète. Or, protégée au sud et à l'ouest par des cours d'eau ou des marécages, la *Troïtsa* se prêtait admirablement à la défense ; les projectiles des canons polonais ne parvenaient même pas habituellement à atteindre ses murs ; renouvelés plusieurs fois par les assiégeants, les travaux de mine furent toujours éventés, grâce aux intelligences que les moines savaient gagner dans le camp ennemi ; les approvisionnements considérables dont le monastère était pourvu en tout temps le mettaient à l'abri de la faim, et le siège s'éternisa.

En dehors des pertes dues au scorbut et à d'autres maladies, il ne fut même pas très meurtrier. Une seule fois, pénétrant dans l'enceinte, des boulets tuèrent deux vieillards et endommagèrent une église ; quelques assauts vigoureusement repoussés et quelques sorties plus ou moins heureuses firent des victimes plus nombreuses ; mais, en parlant de 1,500 Polonais massacrés dans une seule de ces rencontres, Palitsyne s'est inspiré de Rabelais — sans l'avoir lu certainement — beaucoup plus que d'Homère. A ce compte, Sapieha fût bientôt resté seul sous les murs de l'imprenable forteresse, car, d'après le journal du général polonais, les combats étaient presque quotidiens. Dans l'un d'eux, Palitsyne nous montre un paysan, colosse demi-idiot, tenant en échec toute l'armée polonaise, blessant Lisowski et tuant le plus redoutable lieutenant de Sapieha, un prince Georges Gorski. Or il n'y a jamais eu, en Pologne ni en Moscovie, de prince portant ce nom et aucun Gorski connu sous les drapeaux du staroste d'Uswiat pendant cette guerre. Plus vraisemblable est l'exploit de deux autres paysans qui, au rapport de l'historien-poète, se sont fait sauter en allumant une contre-mine ; mais l'inap-

(1) *Journal de Sapieha*, p. 188.

titude des Polonais à ce genre d'opérations militaires a mieux servi encore les assiégés, en compensant ce qui, d'autre part, manquait à l'efficacité de la défense. Braves, endurants et stoïques, admirablement, étaient les champions de saint Serge et de saint Nicone ; mais ils avaient des mœurs déplorables, et l'absence dans leurs rangs de toute discipline militaire ou morale s'accuse jusque sous la plume pourtant si bienveillante de Palitsyne, en traits déplaisants.

Ils se disputaient et s'accusaient réciproquement de trahison. Sur un soupçon de ce genre, l'un des voiévodes, Dolgorouki, faisait périr dans les tortures le trésorier de la communauté, Joseph Diévotchkine, qui avait pour protecteurs l'autre voiévode, l'archimandrite lui-même — et l'ex-reine de Livonie, Marie Vladimirovna tenait en estime singulière cet humble fonctionnaire, car elle se levait de nuit pour faire chauffer son bain ! Mais elle devenait suspecte de son côté. On l'accusait de nourrir des sympathies coupables pour le prétendant et d'entretenir une correspondance secrète avec Sapieha. Une lettre de dénonciation dans ce sens fut même adressée à Chouïski par les moines, qui, s'enivrant, débauchant les femmes et les filles de leurs hôtes, n'étaient pas eux-mêmes sans reproche.

C'étaient, hélas, les mœurs du temps, dans tous les monastères moscovites, comme aussi, je l'ai montré ailleurs, dans toutes les classes d'une société en décomposition, dont, au cours de cette épreuve, la *Troïtsa* offrit l'image en raccourci. Et s'il est intéressant d'observer que, portés là à leur extrême puissance, le sentiment religieux et le sentiment national ne parvenaient pas à conjurer de tels désordres, il ne l'est pas moins de constater que le résultat final ne s'en est pas ressenti. Les voies et les moyens ont toujours été, en Russie, un objet de critique facile. La défense de la *Troïtsa* fut héroïque, sans qu'aucun héroïsme individuel y marquât sa trace, et elle devait être victorieuse, en dépit des pires défaillances.

Jusqu'à la fin de 1609, aux demandes incessantes de ren-



fort que les assiégés lui adressaient, Chouïski n'avait répondu que par un envoi de 60 hommes. Apparaissant au sonneur du monastère, Irinarque, saint Serge avait beau lui donner l'assurance qu'un secours plus efficace était proche, car le fondateur de la Laure venait de dépêcher à Moscou trois moines montant trois juments aveugles et porteurs d'un message auquel le tsar devait répondre incessamment, le tsar restait sourd à tous les appels. Mais Skopine et de la Gardie approchaient. En juillet 1609, allant à leur rencontre, Sapieha se fit battre à Kaliazine; en octobre, atteignant le voisinage de la *Troïtsa*, les vainqueurs purent y jeter un millier d'hommes; et, en janvier, serré de près par les troupes russo-suédoises, abandonné par Rozynski avec lequel il en arrivait presque à échanger des coups de sabre, pressé enfin par le prétendant lui-même d'abandonner une entreprise ruineuse, Sapieha leva le siège (1).

L'anniversaire de ce jour glorieux est célébré aujourd'hui encore par une procession solennelle autour des murs dont il consacrait l'antique renommée. Sur le moment, le retentissement de l'événement fut immense et contribua à précipiter un mouvement de réaction, qui déjà se dessinait. En d'autres coins du malheureux pays, qui devenait un vaste champ de bataille, l'insurrection semblait encore faire des progrès. Au cours même du siège, quittant alternativement leur camp, Sapieha et Lisowski s'étaient fait ouvrir les portes de Souzdal, de Péréiaslavl et de Rostov, où ils avaient enlevé le métropolite. Conduit à Touchino, Philarète y arriva en assez méchant équipage, coiffé d'un bonnet tatar, chaussé de bottes cosaques, et accolé, dans le traineau qui le portait à une femme de

(1) Pour l'histoire du siège, voy. PALITSYNE, *Hist. du Siège*; GOLOKHVASTOV, notes, *Le Moscovite*, 1842, n° 6, 7; A.-V. GORSKI, *ibid.*, 1842, n° 12; A.-F. BYTCHKOV, *Dict. Encycl.*, I; S.-I. KEDROV, *Lectures de la Soc. d'Hist.*, 1880, IV; le même, *Archive Russe*, 1886, VIII; A.-V. GORSKI, *Description de la Laure de Saint-Serge*; GOLOUBINSKI, *Saint Serge fondateur de la Laure*; BEREJKOV, *La Laure de Saint-Serge*; PLATONOV, *Anciens Mémoires et Récits* p. 174 et suiv.; DZIEDUSZYCKI, *Abrégé de l'Histoire de Lisowski*. — Documents: *Actes Hist.*, II, n° 181-242; *Annales de la Comm. Arch.*, IV, 95; KHYLKOV, *Recueil*, n° 14, 18; 32-42; SAPIEHA, *Journal*; BUDZILLO, *Hist. du faux Dimitri*, etc.



mauvaise vie (1) ; mais, mieux inspiré, le prétendant fit grand accueil au prisonnier. Un patriarche manquait à la hiérarchie improvisée dans la nouvelle capitale, et comblé de prévenances et d'honneurs, Philarète consentit à accepter la fonction, officiant et envoyant des circulaires dans les provinces, en cette qualité. Politique habile, le père du futur fondateur d'une nouvelle dynastie n'était pas non plus un héros. Moins docile, l'archevêque de Tver, Théoktiste, venait d'être tué par les *Touchintsy*. L'ex-métropolite de Rostov ne se souciait pas de partager son martyre. Rédigée en 1619, sa biographie officielle passe sous silence cet épisode pénible.

La prise de Rostov entraina la soumission des villes voisines Iaroslavl, Vologda et Totma ; mais à Touchino même les choses se gâtaient. On s'y querellait autant qu'à la *Troïtsa*. L'ex-généralissime, Miechowięki, tentait de ressaisir le commandement, et, en le faisant sabrer, Rozynski était amené à menacer du même sort le prétendant lui-même. Se reproduisant sur tous les points du territoire occupé par les insurgés et s'accompagnant d'exactions de plus en plus cruelles, ces violences déconcertaient les habitants. Aux souffrances inséparables d'une guerre civile commençait de s'ajouter une profonde déception. A la place des libéralités attendues, promises par les premiers manifestes de Dimitri ressuscité, on voyait arriver de nouvelles demandes d'impôts, qui menaçaient de croitre indéfiniment, car, derrière le collecteur moscovite de Touchino, arrivait le collecteur polonais, suivi d'un troisième et d'un quatrième, qui se réclamaient de Sapieha jouant au souverain ou de Lisowski s'exerçant au métier de brigand, tous également disposés à prendre de force ce qu'on ne leur livrait pas de bon gré, pillant les maisons, dévalisant les boutiques et maltraitant ou massacrant les propriétaires. Quant aux distributions de terre annoncées à grands fracas, quelques privilégiés, courtisans habiles du gouvernement insurrectionnel, en bénéficiaient

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 513.



seuls, et, se partageant les domaines enlevés aux partisans de Chouïski, y faisaient regretter les anciens maîtres.

Au milieu de ces douloureuses expériences, l'exemple donné par la *Troïtsa* devait prendre une éloquence singulièrement persuasive. On pouvait donc résister aux Polonais et aux Cosaques et on gagnait à le faire ! Après entente avec les habitants de Biélooziéro, ceux d'Oustioujna Jéliéznopolskaïa décidèrent de fermer les portes aux percepteurs et sbires de tout acabit. « Fauchés comme de l'herbe, » dit la chronique, dans une rencontre en rase campagne avec les troupes du prétendant, ils s'enfermèrent dans leur cité, virent d'un œil intrépide « une énorme armée, Polonais, Cosaques, Tatars et Moscovites, tomber sur leurs remparts de bois comme pluie d'orage », repoussèrent trois assauts, et la vaillante petite ville commémore également jusqu'à ce jour l'anniversaire d'une retraite honteuse imposée aux assaillants. L' « énorme armée » n'était vraisemblablement qu'un petit détachement, celui d'un partisan polonais obscur, Kozakowski, qui opérait dans ces parages. Mais sa défaite n'en produisit pas moins une grande impression. Or malheureusement pour eux, les hommes de Touchino ne surent y opposer qu'un redoublement de férocité. De 1608 à 1610, la terreur régna partout où ils paraissaient.

IV

LA TERREUR

Dans la tradition orale des habitants de la province de Vologda s'est conservé le souvenir des *pany* (seigneurs) polonais, farouches, impitoyables et insatiables, avec la trace matérielle de leurs exploits : ici, un tumulus recouvrant un monceau de cadavres ; ailleurs, une cachette, où, poursuivis, ces étrangers ont enfoui leur butin, « trésor immense » qui

d'ailleurs n'a pu, depuis, être mis au jour (1). A s'en rapporter pourtant aux sources locales seules, les Moscovites l'emportaient encore en sauvagerie sur leurs alliés accidentels (2), et la différence de niveau entre les deux civilisations représentées dans cette rivalité néfaste ne suffit sans doute pas à expliquer le fait. La guerre a pour effet habituel d'effacer de telles inégalités. Mais, en rançonnant sans merci la population des contrées envahies par eux, les Polonais ne lui témoignaient aucune haine. Ils ne réclamaient d'elle que de l'argent ou du plaisir. Pour les partisans moscovites de Dimitri, au contraire, tout partisan de Chouïski était un ennemi à supprimer si on ne voulait pas courir le risque d'être supprimé quelque jour par lui. Les Polonais n'étaient là que pour se donner du bon temps et s'enrichir s'ils ne pouvaient faire plus ; après quoi, si le jeu tournait mal, ils avaient chance de rentrer chez eux le cœur élargi et l'escarcelle pleine. Les Moscovites, eux, jouaient leur vie sans retraite possible et les Cosaques pensaient trouver là une occasion unique de quitter leur condition d'*outlaws* ou d'en tirer vengeance. Enfin et surtout, poursuivant leur but particulier d'amusement ou d'ambition, de cupidité ou d'aventure épique, Sapieha et ses compatriotes ne se ressentaient pas de cette fièvre révolutionnaire qui, à toutes les époques et à tous les endroits de son incidence historique, n'a jamais manqué d'aboutir à un paroxysme de frénésie destructrice et profanatrice. C'est ainsi qu'au moment même où la *Troïsa* tenait en respect Polonais et Cosaques devant son sanctuaire inviolable, en vingt autres lieux les Moscovites de Touchino ne regardaient pas seulement d'un œil indifférent le sac des églises ou des monastères, pillés, dévastés, souillés par douzaines, mais, comme à Rostov, prenaient leur part de ces excès.

Avec leur concours et, on peut le dire, principalement de leur fait, le pays revêtait un aspect effroyable. Des villes et

(1) Miéftsalov, *Antiquité Russe*, 1883, XXXIX, 654-656.
(2) Timofiéiev, *Bibl. Hist Russe*, XIII, 415 et suiv.



des campagnes ravagées aux forêts, où les habitants allaient chercher refuge, un échange de domiciles s'établissait : dans les rues et sur les places désertées d'un côté, les loups et les renards prenaient gîte ; de l'autre, se blotissant dans les fourrés les plus épais, se nourrissant d'herbes ou de racines et attendant avec anxiété l'ombre protectrice des nuits, les hommes enlevaient aux bêtes leurs tanières abandonnées. Mais précaire encore était cette ressource, car les habitants ayant fui, les habitations flambaient, et, à la lueur des incendies, des chasseurs de gibier humain traversaient les bois avec des chiens courants!

Dans l'œuvre de destruction, les Cosaques se distinguaient particulièrement. S'ils ne parvenaient pas à brûler une maison, ils ne manquaient du moins pas d'en briser les portes et les fenêtres, de façon à la rendre inhabitable. Ils noyaient, jetaient au fumier ou faisaient piétiner par leurs chevaux les provisions qu'ils ne pouvaient consommer sur place ou emporter. La ripaille et la débauche accompagnaient le carnage. Dans la province de Vladimir, signalant son passage par d'épouvantables orgies, empalant les hommes, violant les femmes, un certain Nalivaïko, homonyme du chef cosaque d'insurrection capturé et exécuté par les Polonais quelques années auparavant, égorgeait de sa propre main, au témoignage de Sapieha, — qui le protégeait! — jusqu'à 93 victimes des deux sexes. Pour échapper au déshonneur, beaucoup de femmes se donnaient elles-mêmes la mort; mais d'autres, en plus grand nombre encore, s'accommodaient facilement de leur sort : enlevées par les Cosaques ou les Polonais et rachetées par leurs parents ou leurs maris, elles s'échappaient pour retrouver des plaisirs auxquels elles venaient de prendre goût. L'oubli de toutes les règles, l'abandon de tous les principes d'honneur ou de pudeur suivait, comme toujours, la dissolution de l'organisme social, et la famille n'échappait pas au désastre.

Dans ce pays de respect facile pour toutes les autorités, au milieu de l'avilissement général des titres et des fonctions, on



n'en apercevait plus qui parussent respectables. Derrière Philarète parodiant le patriarcat, l'Église tout entière se précipitait au bourbier, popes, archimandrites, évêques se disputant les bonnes grâces de Touchino, enlevant places, honneurs et bénéfices à prix d'argent ou de dénonciations calomnieuses. A la faveur des surenchères incessantes, les évêchés et les cures changeaient de titulaires tous les mois. Anarchie politique, anarchie sociale, anarchie religieuse, anarchie domestique : la révolution battait son plein. Malgré Sapieha, le prétendant, ou plutôt Rozynski, mit terme aux prouesses de Nalivaïko, en le faisant pendre. Mais les Nalivaïko étaient légion, et, quand ils eurent dépassé la limite de son endurance trop longtemps exploitée, c'est à la masse populaire elle-même qu'avec le besoin impérieux s'imposa définitivement la résolution désespérée de braver le fléau.

V

LA RÉACTION

Le mouvement eut pour point de départ cette région du nord où l'apparition de l'armée commandée par Skopine et de La Gardie donnait au gouvernement légal un point d'appui solide. De Bielooziéro et d'Oustioujna, où elle avait déjà triomphé ; d'Oustioug et de Vytchegda, dont les habitants échangèrent des messages, s'encourageant à la résistance ; de Nijni-Novgorod, où l'ihoumène Ioïl prit l'initiative d'une propagande active dans le même sens, la réaction s'étendit rapidement aux centres voisins. Surprises, déconcertées à leur tour, les bandes pillardes et incendiaires des Polonais et des Cosaques se heurtèrent soudain à d'autres groupements armés qui s'organisaient de tous côtés et leur tenaient tête. Les habitants d'Iouriéviets Povoljskiï, sous le centenier Fédor Krasnyï ; ceux de Riéchma, sous le paysan Grégoire Lapcha, s'enhardissaient déjà à défier les envahisseurs en rase campagne. Au



village de Danilovo une forteresse improvisée arrêtait un instant l'impétueux Lisowski. Sa chute ne découragea pas l'élan général. Tour à tour, Galitch, Kostroma, Vologda, Gorodiéts, Kachine rompirent avec le prétendant, envoyant à Moscou l'assurance de leur fidélité et y dénonçant les intentions criminelles du *bandit*. Les Vologdiens prétendaient avoir intercepté des papiers expédiés de Touchino qui portaient ordre de massacrer tous les hommes valides de leur ville, les femmes et les enfants devant être envoyés en Pologne. Même découverte à Totma, où, de plus, le prétendant aurait eu l'intention de faire élargir tous les malfaiteurs.

A Moscou, malheureusement, Chouïski ne se trouvait pas en mesure d'utiliser comme il eût convenu ce sursaut inespéré de l'énergie populaire. Il recommandait à ses « fidèles sujets » de s'unir pour la délivrance de la capitale, où « tout allait bien », d'ailleurs, assurait-il. Il leur prodiguait de patriotiques exhortations et des conseils judicieux, mais se montrait incapable de participer d'une façon plus active à l'organisation naissante. Skopine, il est vrai, faisait mieux de son côté. Combinée avec les Suédois, sa marche de Novgorod à Tver, en juillet 1609, parait, en effet, avoir eu aussi pour objet de souder les opérations projetées aux entreprises quelque peu incohérentes du soulèvement contre-révolutionnaire. Et le plan fut couronné de succès. Aidés par les Stroganov, les habitants de Vytchegda mirent sur pied et envoyèrent « au vrai tsar » un corps de troupes bien armé. Sans s'effrayer du sort de Kostroma et de Galitch, où Lisowski exerçait d'affreuses représailles, Vologda se prépara à une résistance acharnée, Nijni repoussa un assaut; Viatka entraina Arzamas, Mourom, Vladimir et Souzdal dans une vaste confédération, et essaya d'embaucher jusqu'à la lointaine Perm.

S'accusant à plusieurs reprises, dans le cours de cette crise, l'aptitude des communautés moscovites à opérer de tels concerts est un trait fort intéressant. Il révèle, dans la structure de cette société en désarroi et dans sa vie intime, des ressources latentes énormes, une puissante survie des anciennes



habitudes de *self-government* (1). Autre fait à noter : dans cette levée de boucliers contre le *bandit* et ses partisans, les paysans seuls font preuve de zèle, de courage et d'esprit de sacrifice. A Kostroma et à Galitch « les enfants de boïars » s'unissent d'abord avec les censitaires pour marcher sur Iaroslavl, mais aux abords de la ville ils tournent bride, enlèvent aux *moujiks* l'artillerie amenée de Galitch et rejoignent Lisowski. Le défaut de cohésion dans la classe flottante, inorganique, des « hommes de service », — cet embryon de la bureaucratie moderne, — l'absence, chez eux, de ce foyer, dont la *commune*, débris des anciennes institutions autonomes, conservait aux paysans le bénéfice sans équivalent dans les autres groupements sociaux, — telle est sans doute la raison d'un phénomène qui réclamerait une étude approfondie (2).

D'un bout à l'autre de la région septentrionale les communes correspondirent donc et se concertèrent. Après Mourom, Vladimir prit langue avec Nijni-Novgorod, et, obtenant du renfort, s'attaqua au voïévode de Dimitri, M. Véliaminov. Conduit à l'église et confessé, le malheureux fut lapidé aux cris de : « Voilà l'ennemi de l'empire moscovite ! » Et cet exemple de justice sommaire ne tarda pas davantage à trouver des imitateurs, à Kostroma et ailleurs. De l'est, le mouvement se propagea à l'ouest, dans la région que Skopine traversait à ce moment. Rendues au « vrai tsar » et encouragées par la défaite de Tyszkiewicz, un des plus brillants partisans polonais, Mologa et Rybinsk engagèrent Iaroslavl et Ouglitch à épouser la bonne cause (3).

Malheureusement encore, en disant que « tout allait bien »

(1) P.-D. Golokhvastov a mis ce phénomène en valeur dans son bel article de la *Rouss.*, 1883 ; n° 6, p. 34.

(2) Voy. Platonov, *Études*, p. 400. — Pour le soulèvement des paysans quelques documents intéressants dans le *Recueil du Musée Stchoukine*, V, 77-81 et dans celui de Khylkhov, p. 35 et suiv.

(3) *Chronique de Nicone*, VIII, 114 ; *Actes Hist.*, II, nos 98, 99, 100, 101, 106, 107, 108, 110, 116, 118, 130 ; *Actes de la Comm. Arch.*, II, nos 88, 89, 91, 93, 95, 98-104, 110 ; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 511 ; Marchocki, p. 54 ; Sapieha, *Journal*, p. 189. — Comp. Bestoujev-Rioumine, *Revue du M. de l'I. P. R.*, août 1887, p. 262 et suiv.



à Moscou, Chouïski se vantait. Entre les deux capitales le manège des *perelety* continuait. Dans les rues et sur les places on discutait à haute voix les mérites des deux tsars, et, en vantant Dimitri, ses partisans recueillaient fréquemment les applaudissements de la foule. Chouïski sévissait parfois; mais, toujours faible et timide, il n'osait s'en prendre qu'aux *petits*, et les *grands* en devenaient plus hardis. Dès le 25 février (7 mars) 1609, une tentative sérieuse pour renverser « le tsar des boïars » se produisit. Le plus singulier est que le complot avait des boïars pour complices. Réunissant jusqu'à 300 compagnons, le prince Roman Ivanovitch Gagarine, Grégoire Fédorovitch Soumboulov et Timothée Vassiliévitch Griaznyï, personnages de marque, demandèrent à leurs alliés naturels de défaire l'œuvre commune et de mettre terme « à l'effusion du sang chrétien », en déposant un souverain « bête et malhonnête, ivrogne et débauché », qui ne justifiait pas les espérances de ses électeurs (1). L'appel ne trouva pas d'écho. Plutôt que de paraître au rendez-vous indiqué sur la place Rouge, les boïars se cachèrent dans leurs maisons. Flairant une occasion de revanche, le prince Vassili Vassiliévitch Galitsyne se présenta seul, et, enlevé à la cathédrale de l'Assomption, traîné au *Lobnoïé miesto,* injurié, maltraité, mais « ferme comme le diamant » au milieu des pires violences, le patriarche Hermogène résista aux conjurés. Ils coururent au Kreml, mais la plèbe refusa de les y suivre, et, ayant eu le temps de réunir quelques troupes, Chouïski repoussa l'attaque.

Le dénouement de cette algarade est à noter; il met en lumière la situation critique où on était arrivé. Aucune répression ne suivit la victoire. Le vainqueur restant dans son palais, les vaincus se retirèrent à Touchino, sans que personne osât les retenir. Galitsyne rentra chez lui et ne fut pas inquiété. Gagarine ne tarda même pas à revenir de Touchino, et ne se ressentit pas autrement de sa mésaventure (2).

(1) Popov, *Recueil*, p. 198; Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, 118.
(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 111-112; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 119.

D'autres tentatives suivirent en avril et en mai 1609. A ce moment, les *Touchintsy* essayaient encore de couper les communications de la capitale avec Kolomna. Pendant quelques semaines le tchétviert de blé fut à 7 roubles, c'est-à-dire vingt-quatre fois au-dessus du prix normal! La disette ne pouvait manquer de provoquer l'émeute. Mais, inquiétés par le soulèvement des provinces et par la marche de Skopine, paralysés par l'indiscipline, les assiégeants ne purent déployer l'effort nécessaire. Souffrant cruellement de sa blessure, Rozynski lui-même ne suffisait plus à sa tâche. Dans une grande bataille, inopinément engagée le jour de la Trinité à la suite d'un combat d'avant-postes, il avait dû sacrifier toute son infanterie, pour dégager ses Polonais toujours indociles et entraînés trop loin. Et ce fut la dernière rencontre importante entre Moscou et Touchino. Skopine et ses Suédois arrivaient.

Le généralissime moscovite avait été retenu longtemps à Novgorod, ou dans les environs, par l'état troublé de la province et par les difficultés d'une réorganisation militaire et administrative largement conçue. Prenant pour centre Vologda, il pensait y trouver la base d'une restauration générale de l'empire disloqué. Nœud de toutes les routes reliant les provinces septentrionales avec la capitale et métropole commerciale importante, la ville se prêtait à cette combinaison. Mais l'exécution rencontrait de multiples obstacles, et, quand il se fut décidé à entrer en campagne, le jeune capitaine en trouva d'autres sur son chemin. Déjà, occupant Torjok et Tver, un détachement de *Zaporojtsy*, sous le Polonais Kiernozicki, avait menacé de le surprendre dans l'élaboration de son projet et d'en ruiner l'ébauche. Le commandant du corps de troupes envoyées au-devant de cet agresseur fut soupçonné de trahison par les Novgorodiens. L'accusé était l'*okolnitchyi* Michel Ignatiévitch Tatichtchev, le même qui avait échangé des propos vifs avec le premier Dimitri au sujet de la viande de veau, et plus tard frappé Basmanov. Ces exploits ne suffisaient apparemment pas à cautionner sa fidélité. Skopine ne



fit pas dans cette occasion figure de héros. Livrant son subordonné, il le laissa égorger ; après quoi, les biens de la victime étant mis à l'encan, comme c'était l'usage à Novgorod, sous le régime de la justice populaire, il réclama sa part (1) !

Kiernozięki put ainsi parvenir aux portes de la ville, et ne fut obligé de battre en retraite que par l'arrivée des *moujiks* de delà l'Onéga fournissant aux Novgorodiens un renfort inespéré. Il se rejeta sur Staraïa Roussa et s'y trouvait encore au printemps de 1609, barrant le passage à Skopine, quand l'intervention des Suédois renversa la proportion des forces en présence dans ces parages. En quelques semaines, toute la contrée fut nettoyée par eux, à l'exception de Tver, où cependant le mouvement populaire, dont j'ai indiqué le caractère et le progrès, donnait des partisans au gouvernement légal, sous la conduite du paysan Timofiéï Koudiékoucha Trépiéts. Mais à Oriéchek, un des voiévodes les plus brillants du faux Dimitri et un des chefs futurs du parti révolutionnaire, Michel Glébovitch Saltykov, se voyait débordé et se sauvait, alarmant Touchino, où il chercha refuge.

Le 10 mai 1609 (v. s.), quittant enfin Novgorod, Skopine opéra sa jonction avec les Suédois, recueillit à Torjok les milices de la province de Smolensk et passa sur le ventre des bandes qui lui étaient opposées, bien que Zborowski y eut rejoint Kiernozięki. Poussant maintenant en avant et donnant la main aux *moujiks* du *Zavolojié* (région de delà le Volga), qui déjà se concentraient à Iaroslavl et menaçaient Rostov, les alliés purent rompre Sapieha et débloquer la *Troïtsa*. Skopine ne recueillit cependant pas immédiatement tout le fruit qu'il attendait de cette victoire : les Suédois lui faussaient compagnie au même moment. Loyal et se dérobant de son mieux aux instructions de Charles, de la Gardie ne marchandait pas son concours et ne songeait pas davantage à en abuser ; mais

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 107 ; TIMOFIÉIEV, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 420-428. Comp. V.-S. IKONNIKOV, *Lectures de la Soc. de Nestor*, 1879, I, 121 ; FORSTEN, *Revue du M. de l'I. P. R.*, fév. 1889 ; VOROBIÉV, *Archive Russe*, 1889, VIII, 484.



deux mois de solde due à ses troupes se trouvaient en retard et Kexholm n'était pas encore livré. Sur les instances pressantes de son neveu, Chouïski se décida à lâcher la place, mais ne put trouver l'argent et les mercenaires refusèrent de marcher.

La contre-révolution seule ne se dérobait plus à l'impulsion reçue. Étouffé d'abord, grace à l'énergie du voiévode de Souzdal, Plechtchéiev, un des foyers de ce mouvement, allumé dans le bassin de la Kliazma, entre le Volga et l'Oka, s'était promptement ranimé et, grandissant, s'étendait au sud. Dépossédés par Moscou de leur autonomie, ruinés par le régime militaire que la conquête leur imposait, les centres urbains de cette région, Souzdal, Vladimir, Mourom, Iouriév, villes mortes, manquaient matériellement et moralement des ressources nécessaires pour une action soutenue. Après avoir réagi dans un spasme désespéré, elles retombaient à l'inertie. Mais la province conservait ailleurs quelques restes de son passé plein de vigueur. Une certaine activité industrielle et commerciale y survivait dans les grands villages riverains de la Teza et du Loukh, dans les ports voisins du Volga, à Balakhna, Gorodiéts, Iouriéviets, Riéchma, Kinéchma. Dans les baillages ruraux *(miry volostnyié)* de ces agglomérations, la vie sociale gardait également quelque intensité. Les Chouïski étaient d'ailleurs chez eux ici, et cette circonstance favorisa le développement de l'agitation et de l'organisation réactionnaire dans tout le pays environnant. De Nijni-Novgorod, un voiévode entreprenant, Fédor Ivanovitch Chérémétiev, leur prêta main forte. Les deux groupements se combinèrent et, à la fin de 1609, après avoir enlevé Mourom et Kassimov, rejoignirent Skopine sous les murs de l'Alexandrovskaïa Sloboda, l'ancienne résidence du Terrible.

Ainsi, en un vaste mouvement convergent, les milices du nord, de l'est et du sud se rapprochaient de Moscou et de Touchino et se disposaient à envelopper le repaire du *bandit*. Ainsi encore, abandonné ou mal défendu par ceux qui l'avaient porté au pouvoir, le « tsar des boïars » paraissait à la veille de



triompher grâce aux *moujiks*. Dans sa lutte avec Bolotnikov, représentant l'ordre légal, il avait eu encore avec lui la noblesse de second rang, *dvorianié*, « hommes de service » et « enfants de boïars. » Démoralisé par la révolution, cet élément lâchait pied à son tour et cédait la place à une autre couche sociale qu'un remous violent faisait émerger des bas-fonds.

Numériquement plus puissante et moralement mieux trempée, cette force nouvelle ne pouvait cependant être qu'un instrument. Dépourvue de toute culture, elle avait besoin d'être dirigée. Or, aux mains même insuffisamment expertes de Chouïski, la direction des événements allait être enlevée par l'entrée en scène d'un facteur autrement puissant. Au moment où, déchus de leur prestige momentané, les aventuriers polonais en arrivaient à se faire battre par des paysans et par des moines, l'heure de la vraie Pologne, héritière de Bathory, sonnait à l'horloge d'un mystérieux destin.

CHAPITRE X

L'INTERVENTION DE LA POLOGNE

I

LE PLAN DE SIGISMOND

Le bon et héroïque Jean Sobieski n'a jamais passé pour un disciple de Machiavel. Il lui est arrivé pourtant de dire, dans un moment de franchise, qu'à la guerre, on regardait aux résultats et non aux raisons. Je recommande ce souvenir à ceux des historiens russes qui contestent encore la légitimité des raisons, dont Sigismond pouvait s'inspirer, en 1609, pour prendre les armes contre ses voisins. S'il ne les eût devancés en Moscovie, le roi risquait d'être attaqué, en Pologne, par les Moscovites et les Suédois coalisés. Mais ce *casus belli* ne justifiait pas seul sa détermination. On n'a pas oublié les ouvertures faites au souverain par Bezobrazov, à la fin de 1605. En dépit de l'avènement de Chouïski, cette intrigue n'avait pas été abandonnée et, s'il faut en croire les rapports du successeur de Rangoni, Simonetta, l'ambassadeur du nouveau tsar, Volkonski, s'était lui-même employé à l'entretenir. Chouïski, assurait-il, ne pouvait être longtemps souffert par les boïars, ses pairs ; il leur fallait un maître de race royale, et Sigismond n'avait qu'à approcher ses troupes de la frontière pour que son fils fût acclamé à Moscou. Un émissaire envoyé à Cracovie par les boïars confirma ces assertions. Le second Dimitri n'avait été inventé que pour faire échec au *choubnik*



et préparer les voies à l'intervention polonaise. Dans les messages qu'il réussissait à faire parvenir au roi, son ambassadeur captif, Olesnicki, abondait enfin dans le même sens. Déchirée par la guerre civile, dépeuplée et ruinée, la Moscovie s'offrait comme une proie facile. Les adversaires de Chouïski l'emportaient et leurs vœux les plus ardents appelaient un tsar polonais.

Comment Sigismond eût-il résisté à ces sollicitations? En fait, depuis la mort du premier Dimitri, des soucis d'ordre intérieur l'arrêtèrent seul. Jusqu'en juillet 1607, il eut les mains liées par le *rokosz* (révolte) de Zebrzydowski. Plus tard, la question des ressources militaires et financières l'embarrassa encore. Au lendemain d'une lutte fratricide qui la laissait épuisée, la Pologne était mal préparée pour une guerre de conquête. Et d'ailleurs le roi se souciait médiocrement de l'y entraîner. Il avait assez des Polonais à Cracovie! Parvenir à Moscou sans eux eût été l'idéal. Aussi, en dépit du vote favorable de la plupart des diétines, inclinant à faire de l'entreprise une affaire personnelle, le souverain évita d'en saisir la Diète. Assurément, il ne pouvait se mettre seul en campagne; mais le paradoxe de la constitution polonaise lui réservait d'autres expédients. Dans ses multiples bizarreries, il permettait un dédoublement effectif de la personne royale et de l'État lui-même, aux destinées duquel elle présidait nominalement. Monstre à deux têtes, l'État représenté par la Diète s'y accouplait, en une hypostase jumelle, à l'État représenté par le roi, et les deux têtes ne regardaient pas souvent du même côté. Cela faisait aussi deux politiques, et, pour mettre en jeu la sienne, le roi n'avait pas absolument besoin de recourir à la Diète : il disposait de l'armée, dont la Diète ne prenait souci qu'au point de vue budgétaire. Pour peu qu'il n'en coûtât rien aux contribuables, c'est-à-dire aux électeurs, les soldats étant faits pour se battre, il importait peu aux députés qu'on les employât en Moscovie ou ailleurs. Le problème se réduisait donc, en dernière analyse, à une question d'argent. Sigismond pensa le résoudre en s'adressant à Rome.

Entamées aussitôt après la catastrophe du 17 mai, les négociations entre le Wawel et le Vatican pour cet objet constituent un document curieux pour l'étude des évolutions de la politique romaine. L'infaillibilité dogmatique étant sans doute ici hors de cause, j'ai toute liberté pour toucher à ce chapitre d'histoire; mais, le détail en ayant déjà été offert à la curiosité des lecteurs par une haute compétence (1), je puis me borner à indiquer sommairement les péripéties et le résultat d'un épisode diplomatique suffisamment connu. Au point de vue pratique, le résultat a été absolument négatif, bien que, par une série de concessions aussi tardives qu'insuffisantes, Rome se soit laissé amener à un abandon progressif de ses principes traditionnels. Dans l'antagonisme séculaire entre la Moscovie et la Pologne, brillamment représentée naguère par Possevino, cette tradition répugnait à toute intervention qui ne fût pas pacificatrice. Si, pour ramener dans le giron de l'Église catholique les frères égarés de la Slavie du nord-est, la Pologne s'était offerte depuis longtemps comme un instrument providentiel et présentant seul des chances de succès, l'habileté des grands-ducs et des tsars moscovites avait réussi, de bonne heure, à faire prévaloir, dans les conseils de la papauté, un autre programme — d'action directe, — œuvre de diplomatie et de propagande purement romaine. Bathory lui-même ne devait engager Sixte-Quint à s'en écarter qu'en lui présentant la conquête de Moscou comme une étape sur le chemin de Constantinople. Sigismond n'était pas de taille à revendiquer cet héritage; aussi accueillit-on ses premières demandes par une fin de non-recevoir décourageante :

— Oui, nous avons donné; mais c'était pour faire la guerre au Turc !

Mettant à contribution les influences dont il disposait au Vatican et à la nonciature de Pologne, les ambitions de Simonetta qui, à son tour, guettait un chapeau, et les coquetteries de la reine Constance, digne fille de l'industrieuse Marie de

(1) Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 363 et suiv.; le même, *Études sur le Temps des troubles*, p. 203 et suiv.



Bavière, le roi insista. Mais si le souverain n'avait pas grand chose de commun avec Bathory, Paul V ne ressemblait pas davantage à Sixte-Quint. Sans se laisser un instant séduire et enflammer par l'idée d'une grande entreprise politique et religieuse, sans essayer d'élargir dans ce sens les conceptions du quémandeur indiscret, mais tout aussi incapable de se raidir dans un refus catégorique, le pape chicana, multiplia les échappatoires et finit par céder, mais à demi et trop tard.

En 1610, tout en désapprouvant la guerre contre Moscou, il envoya à Sigismond, pour la faire, une épée bénie le jour de Noël. En 1611, déjà gagné aux projets du roi, il lui offrit ses prières, et, à défaut d'argent, son intercession diplomatique pour en obtenir à Venise, à Florence ou à Nancy. En 1613, toujours marchandant et capitulant toujours, il accorda à l'envoyé du souverain, Paul Wolucki, la suspension des annates et la permission de lever une contribution sur le clergé. Enfin, au cours de la même année, il lâcha 40,000 écus. Mais, à ce moment, la partie était déjà perdue.

Donc, en 1609, Sigismond se trouva réduit à ses ressources personnelles. Il imagina qu'elles suffiraient, l'effort à faire ne devant pas être considérable, d'après les nouvelles qui arrivaient de Moscovie. Les milices polonaises ne seraient pas mobilisées et la valeur de l'effectif disponible dans le petit noyau des troupes permanentes devait être doublée par celle du chef qui en prendrait le commandement.

A partir du moment où elle eut réalisé son vœu de liberté anarchique, c'est-à-dire depuis le milieu du seizième siècle, à travers de nobles conceptions et de généreux élans dans le domaine de l'idéal, la collectivité républicaine de Pologne fut pratiquement un être de folie, qui, en persévérant dans la voie ainsi choisie, ne pouvait manquer d'arriver à la catastrophe finale dont elle défia l'échéance fatale. Elle s'y achemina à travers des crises terribles d'agonie et des retours de vie, où s'affirmait la résistance de quelques individualités puissantes. Ces individus furent le plus souvent des diables, comme le Stadnicki bien nommé que nous connaissons ; mais il y eut



quelques anges aussi, dans le nombre, sans quoi le dénouement ne se serait pas fait attendre si longtemps. Au seuil d'une époque où, glissant à l'abime, sa patrie allait s'enfoncer dans l'ombre sanglante des mauvais jours, le successeur de Zamoyski, Stanislas Zolkiewski, fut un de ces êtres de lumière dont l'éclat rayonnant illumine encore les ténèbres d'un passé douloureux et y laisse un gage de meilleur avenir. Homme d'État et homme de guerre, il a fait de grandes choses, en laissant toujours l'impression d'avoir été supérieur à son rôle. Il a rempli deux grands pays du bruit de ses exploits, et ce vaste champ d'action a paru encore insuffisant à sa mesure. Dans un corps débile, il a porté une âme taillée dans le diamant le plus pur, sans un défaut presque, sans une tache. Par moments, il a semblé d'un autre pays et d'un autre âge, avec un air de grandeur antique où la Rome des temps héroïques eût pu se reconnaître. Après avoir régenté Moscou du haut du Kreml et conduit à Varsovie un tsar enchaîné à son char de victoire, il devait succomber dans les plaines lointaines de la Moldavie. Mais, enveloppé par les Turcs et abandonné par ses soldats, aux quelques compagnons d'armes fidèles qui l'engageaient à fuir il a répondu — en tuant son cheval !

Polonais il était cependant et homme de son époque dans la moelle de ses os. Sollicité par Sigismond, il offrit son concours, mais discuta les moyens proposés, critiqua le plan adopté et livra sa réponse à la publicité (1) ! C'étaient les mœurs du pays.

Le plan du roi consistait à s'emparer préalablement de Smolensk, place commandant le bassin du Dniéper et objet de dispute ancienne entre Moscovites et Polonais. C'était un moyen de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Moscovie et aussi de ménager celles de la Pologne pour le cas où on devrait y recourir. D'un côté, cette conquête serait un gage, de l'autre un appât, auquel les Sapieha et leur clientèle

(1) ZOLKIEWSKI, *Œuvres*, édit. Bielowski, p. 22; GRABOWSKI et PRZEZDZIECKI, *Sources hist.*, I, 83.



nombreuse ne pouvaient manquer de mordre. On donnait d'ailleurs la place pour mal défendue, vidée de troupes par Skopine et disposée, assurait-on aussi, à accueillir les Polonais. Zolkiewski n'en croyait rien et se prononçait, au contraire, pour une marche au cœur de l'empire, à supposer qu'on eût les moyens de l'entreprendre. L'événement devait lui donner raison. Mais, depuis la mort de Zamoyski, l'influence du chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, l'emportait sur celle de ses collègues polonais. Bien que Zolkiewski commandât l'armée en fait, d'autres rivaux lui disputaient le bâton de grand-général. Ses avis furent écartés et en septembre 1609, avec quelques troupes réunies à la hâte, le roi assiégea Smolensk.

Cette épreuve ressembla à toutes celles où, depuis le dernier siècle, l'impétuosité polonaise et la ténacité moscovite s'étaient déjà affrontées. Bâtie sur des hauteurs que séparent des ravins profonds, la ville disposait d'un vaste système de fortifications, récemment restaurées et agrandies par Godounov, ainsi que d'une garnison assez forte encore et plus que doublée par l'appoint de tous les hommes valides de la contrée, qui n'entendaient nullement se livrer aux Polonais. A défaut des reliques de saint Serge et de saint Nicone, les assiégés possédaient des icônes également miraculeuses — qu'ils pendaient la tête en bas quand la fortune désertait leurs drapeaux — et ils ne parlèrent pas de se rendre. Le roi manquait d'infanterie et d'artillerie suffisante, et l'aventure de Sapieha sous les murs de la *Troïtsa* recommença (1).

Mais la présence de Sigismond en territoire moscovite était par elle-même un fait destiné à exercer sur la marche des événements une influence considérable. Si les canons

(1) Voy. pour l'histoire du siège : ZOLKIEWSKI, *Œuvres*, édit. Bielowski, p. 28 et suiv. ; *Journal du siège*, *Bibl. Hist. Russe*, I ; KOBIERZYCKI, *Hist. Vladislai*, p. 94-126, NIEMCEWICZ, *Hist. du règne de Sig. III*, II, 373 ; GORSKI, *Le Siège de Smolensk*, *Guide scientifique*, 1895. — Quelques détails dans *Relazione della acq. di Smol.*, p. 5 et suiv. ; BIELSKI, *Journal*, *Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant.*, 1848, n° 6 ; MASKIEWICZ, *Mémoires*, édit. Niemcewicz, II, 358 et suiv. Voy. aussi le *Portefeuille de Naruszewicz au Musée Czartoryski*, IV, n° 188.



polonais ne parvenaient pas à faire brèche dans les remparts de Smolensk, au seul bruit de leurs salves, Touchino allait crouler.

II

LA FIN DE TOUCHINO

A la nouvelle du siège, les Polonais faisant cause commune avec le second Dimitri ne laissèrent pas de concevoir un vif dépit. Eh quoi, le roi prétendait donc leur enlever le fruit de leur sanglant labeur ! Rozynski et ses compagnons *se confédérèrent*. La *confédération*, espèce de syndicat politique, était, en Pologne, une autre forme du paradoxe constitutionnel. Elle permettait au premier groupe venu de gentilshommes de se mettre au-dessus de toutes les lois. Troisième hypostase de l'État souverain, la confédération traitait de puissance à puissance avec la Diète et avec le roi. Des ambassades furent échangées entre Smolensk et Touchino, et, dans les pourparlers ainsi entamés, l'esprit le plus accommodant ne parut pas du côté des confédérés. Ils sommaient le souverain de déguerpir et de les laisser seuls à une besogne que seuls ils avaient commencée et qu'ils espéraient mener à bonne fin. Les commissaires royaux leur offraient, au contraire, le concours de l'armée royale, s'il était vrai que Dimitri fût vivant.

— Est-ce le même ? demandèrent-ils à Rozynski.

Le généralissime du prétendant fit preuve de franchise, mais ne s'en obstina pas moins dans ses prétentions. Il parut toutefois bientôt que son autorité était partagée. Retenu encore à ce moment par le siège de la *Troïtsa*, Jean Sapieha se faisait représenter de son côté au camp de Smolensk et montrait moins d'arrogance. Dans le jeu qu'il jouait personnellement, une opposition directe au roi n'était sans doute pas prévue, et son attitude influa sur celle de ses compagnons. On négocia, Sigismond consentant à ce que, dans l'entente projetée, la cause de Maryna fût séparée de celle du second



Dimitri. Pour peu que les circonstances s'y prêtassent, l'ex-tsarine pourrait conserver le douaire qui lui avait été reconnu par le premier. Mais les confédérés se souciaient médiocrement de Maryna. A titre de dédommagement, ils réclamaient une solde imaginaire, qu'ils auraient gagnée au service de Sa Majesté depuis leur entrée en Moscovie, et le compte qu'ils en faisaient allait à 20 millions de florins! Sigismond préféra traiter avec quelques chefs, en leur offrant des charges ou des bénéfices, et Rozynski lui-même s'en laissa tenter.

D'ailleurs, les commissaires royaux ne s'adressaient pas aux Polonais seuls. Leurs instructions étaient à double et triple fond. Elles portaient ordre de s'aboucher aussi avec les adhérents moscovites du prétendant et d'entrer en matière avec Chouïski lui-même, auquel Sigismond écrivait de façon insidieuse, justifiant son entrée en Moscovie par les engagements que le tsar venait de prendre avec la Suède, mais se montrant disposé à conclure une trêve nouvelle. Si ces ouvertures étaient accueillies, les commissaires devaient expliquer aux gens de Touchino que le roi pensait ainsi obtenir pour eux un arrangement avantageux. Pour le cas contraire, ils étaient pourvus d'autres messages, par lesquels le souverain faisait appel au patriarche Hermogène, aux boïars et à tous les habitants de la vieille capitale, leur expliquant qu'il n'avait en vue que la pacification de l'empire et promettant solennellement de respecter la « vraie foi orthodoxe », le statut ecclésiastique ainsi que tous les usages du pays ; de maintenir et même d'augmenter ses « libertés », enfin de ne rien faire qui portât préjudice à ceux des sujets du tsar qui consentiraient à « se mettre sous la main du roi ». Le prétendant lui-même n'était pas oublié. Sigismond ne daignait pas lui écrire, mais il avait permis à quelques sénateurs de le faire, en traitant le bandit d'*Altesse* et en lui demandant de ne pas s'opposer à ce que les commissaires du roi s'entendissent avec ceux de ses *sujets* qui se trouvaient à Touchino.

L'effet de ces démarches combinées fut nul à Moscou même ; mais les Moscovites de Touchino se montrèrent tout



aussi disposés que les Polonais à leur faire bon accueil, et ni les uns ni les autres ne songeant à demander pour cela sa permission, la situation du prétendant devint terrible. Les commissaires royaux eux-mêmes faisaient mine de l'ignorer. Il essaya de prendre un air d'autorité avec Rozynski.

— Je suis le tsar !

Mais, avec sa rudesse ordinaire, le généralissime eut vite fait de le rappeler au sentiment de la réalité.

— Le diable sait qui tu es ! Nous t'avons servi assez longtemps et sommes encore à attendre notre récompense. Si nous songeons donc à nous pourvoir ailleurs, tu n'as rien à y voir, et les envoyés du roi ne sont pas pour toi !

Le malheureux voyait le vide se faire autour de lui. Les Cosaques du Don seuls lui demeuraient dévoués. Réunissant quelques *sotnias*, il quitta le camp, mais fut rattrapé et ramené de force par l'implacable Rozynski, qui le menaça de coups s'il recommençait ! Fuir était cependant la seule ressource qui lui restât. Touchino croulait ; mais, dans l'énorme Moscovie, un Dimitri avait chance encore de retrouver ailleurs des partisans plus fidèles. Le 6 janvier 1610, déguisé en paysan et se cachant dans un traineau rempli de fumier, le *tsar* se sauva, n'emmenant que son fou, Kochelev, et prenant la direction de Kalouga. Place importante, reliée directement avec les établissements cosaques du sud et bien fortifiée, la ville lui promettait un asile sûr (1).

L'événement produisit d'abord des impressions diverses. Toujours prompts à s'émouvoir, les Polonais de Touchino assaillirent Rozynski, en l'accusant d'avoir fait disparaître le *tsar*, otage précieux dans les négociations entamées avec le roi. Il apaisa le tumulte en gardant ce sang-froid et ce ton du commandement qui faisaient de lui un chef merveilleux. Un groupe de *confédérés* décida pourtant d'envoyer une députa-

(1) KOBIERZYCKI, *Hist. Vladislai*, p. 94 et suiv. ; NIEMCEWICZ, *Histoire du règne de Sigismond III*, II. 388 et suiv. ; BUDZILLO, *Histoire du faux Dimitri*, *Bibl. Hist. Russe*, I, 166 et suiv. ; *Expédition de 1609*, même *Recueil*, I, 508 ; WOYCICKI, *Mémoires*, p. 14 et suiv.

tion à Kalouga. Janus Tyszkiewicz accepta ce mandat, et, de ce côté, Sigismond eut à craindre un revirement désastreux. Mais les Moscovites de Touchino ne semblaient pas disposés à s'y associer. Ils allèrent processionnellement au quartier des commissaires et déclarèrent qu'ils se réjouissaient d'être débarrassés du *bandit*. La partie était ainsi plus qu'à moitié gagnée pour le roi.

Quelques jours après, le *patriarche* Philarète avec le clergé, Michel Saltykov avec la *Douma* de Touchino, Zaruçki avec les hommes de guerre et le khan de Kassimov, Ouraz-Makhmet, avec les Tatars enrôlés au service du prétendant, se rendirent à une assemblée proposée par les commissaires, et, bien qu'aucune décision définitive ne sortît de cette première réunion, il parut évident que Sigismond l'emportait et que la résolution des Moscovites entraînerait celle des Polonais.

Un instant encore, une intervention imprévue contraria ce dénoûment. Abandonnée par son époux, ou par son amant, oubliée par tout le monde, Maryna s'était jusque-là tenue à l'écart, entretenant, semble-t-il, la pensée que de la ruine d'une cause, si imprudemment adoptée par elle, sa propre fortune pourrait être dégagée. Il n'y avait plus de tsar Dimitri mais il restait une tsarine. Le choix des commissaires royaux l'encourageait sans doute dans cet espoir. Elle comptait des amis et des parents parmi eux, Sigismond s'étant probablement réservé ainsi une chance accessoire d'accommodement, à tout événement. Elle avait attendu quelque proposition personnelle. Mais rien n'était venu, pas un mot, pas un signe. Elle pensa maintenant conjurer la catastrophe, en faisant appel à *ses sujets*. Pâle, en larmes, les cheveux épars, elle parcourut le quartier moscovite, plaidant la cause de l'homme qui l'avait avilie. Et elle ne laissa pas de produire quelque impression. Dans les pourparlers entamés avec les commissaires, Philarète et ses compagnons s'étaient bien aperçus qu'il s'agissait, en somme, de livrer au roi leurs personnes et leur pays. A la voix de la belle Polonaise, ils éprouvèrent une angoisse et un remords. Mais déjà les Polonais s'étaient res-

saisis. La majorité des confédérés déclara soudain qu'il fallait en finir. Recommencer l'aventure avec Maryna et avec le fugitif de Kalouga n'était pas possible! Et Rozynski fit aussitôt décider qu'on enverrait une députation sous Smolensk pour conclure aux meilleures conditions qu'on pourrait obtenir. L'instant d'après Maryna se trouva presque seule dans son palais et, à son tour, elle prit un parti définitif, qui, pour toujours, devait la séparer des siens.

III

LA FUITE DE MARYNA

Son père l'avait quittée dès le mois de janvier 1609, et en d'assez mauvais termes, sans que nous sachions pourquoi. Peut-être, et c'est ce que ses déclarations ultérieures semblent indiquer, à ce moment déjà, le palatin ne gardait plus d'illusions. Rentrant en Pologne, il était parti après des adieux fort secs, et, depuis, bien qu'entourée d'une cour et objet en apparence d'hommages serviles, la *tsarine* n'avait pas été, au fond, mieux traitée par les Polonais ou les Moscovites eux-mêmes, qu'il n'arrivait au *tsar* de l'être, dans ses démêlés avec Rozynski. Toujours galant, Jean Sapieha protégeait sa compatriote contre la brutalité fréquente des uns et le mépris habituel des autres. Mais c'était une galanterie d'assez mauvais aloi. Tel jour, rendant visite à la souveraine, le staroste d'Uswiat se présentait devant elle dans un état d'ivresse tel qu'en la quittant il tombait et se blessait assez grièvement (1).

Maryna n'avait pas à se plaindre seulement de ce triste entourage, car, écrivant à son père, demandant son *pardon* et réclamant sa bénédiction qu'il *venait de lui refuser* au départ, elle sollicitait aussi sa protection — contre l'homme dont elle consentait à partager la couche et l'imposture. Elle disait n'avoir, de lui, « ni respect ni amour. » En même temps, il est

(1) Sapieha, *Journal*, p. 188.



vrai, elle exprimait d'autres désirs. Dans cette petite cervelle d'ambitieuse frénétique les pensées frivoles et les soucis futiles se mêlaient constamment aux plus graves préoccupations. Dans la même lettre, criant misère, entrant dans les détails d'un dénûment tel qu'à l'entendre, le plus petit meuble lui manquait pour serrer ses objets de toilette, elle réclamait aussi — vingt aunes de velours noir à ramages pour une robe dont elle avait envie. Un autre jour, elle évoquait avec mélancolie le bon temps où son père trouvait à manger, chez elle, d'excellent saumon et vidait force bouteilles de vieux vin de Hongrie, comme on n'en pouvait plus trouver à Touchino!

Sa détresse matérielle ne devait pas être si grande qu'elle voulait le faire croire, puisqu'elle n'en était pas empêchée d'envoyer à ses chers bernardins de Sambor une paire de chandeliers en argent pour le grand autel de leur église ; et sa détresse morale n'était pas telle non plus qu'elle en fût retenue d'affirmer à tout propos ses *droits* imprescriptibles et de batailler pour leur défense. Prendre conscience de la réalité, concevoir un projet raisonnable pour s'y accommoder dépassait la mesure de son intelligence ; mais, incapable de trouver une issue à l'impasse tragique où elle s'était engagée avec un aveuglement stupide, elle savait s'y débattre avec fureur. En écrivant à son père, elle ne manquait pas d'ajouter son titre à sa signature. Elle écrivait sans cesse et à tout le monde, au pape et au nonce, au roi et à ses sénateurs, multipliant les plus ridicules et les plus folles démonstrations. N'ayant rien à offrir à personne, ni davantage à attendre de qui que ce soit, elle sollicitait imperturbablement tous les concours et se donnait l'air d'y mettre le prix. Adressée au Vatican et remplie de promesses extravagantes pour l'avenir de la religion catholique en Moscovie, une de ces lettres s'est conservée avec cette note marginale de la chancellerie romaine : « Ne demande pas de réponse. » On ne lui répondait généralement pas, mais elle ne s'en laissait pas déconcerter (1),

(1) Quelques-unes de ses letres ont été publiées dans le *Recueil des documents*



et elle avait atteint ainsi l'heure du désenchantement final.

Après le départ du *bandit*, le cousin de Maryna, Stadnicki, chef des commissaires royaux, lui avait bien envoyé un billet, en lui indiquant une porte de sortie. Mais combien éloignée de ce qu'elle espérait! Il supposait qu'elle voudrait imiter ses compatriotes en s'en remettant à la générosité du roi. Le passé avait vécu et ne pouvait plus revivre. Le message était adressé à *la fille du palatin de Sandomierz*, d'après l'usage polonais qui voulait qu'à défaut d'autre, on donnât aux enfants le titre de leur père. La *tsarine* dut bondir sous cet outrage. Elle eut cependant assez de raison pour réprimer sa colère et n'en laisser rien paraitre. Dans une réponse qui fait honneur à son talent épistolaire, sinon à son esprit politique, elle remercia le trop obligeant parent pour ses conseils amicaux, mais exprima la conviction qu'elle avait mieux à faire que de les suivre. « Dieu, défenseur de l'innocence ne permettrait pas que *l'usurpateur* recueillît le fruit de sa trahison. » Ainsi elle ne comprenait même pas qu'il ne s'agissait plus de Chouïski! Après avoir dicté cette réplique, elle ajouta de sa main : « Des splendeurs du rang suprême, ceux qui en ont reçu l'éclat par la volonté divine ne sauraient sans son consentement passer à l'obscurité, pas plus que le soleil ne perd sa lumière derrière les nuages qui le voilent momentanément. » Et elle signa encore : *tsarine de Moscovie* (1).

En même temps, elle adressa à Sigismond lui-même une nouvelle épitre, dont le texte a été diversement rapporté (2), mais dont le sens est certain. Loin de toute pensée de soumission et de renoncement, en souhaitant le meilleur succès à *son bon frère* le roi de Pologne, Maryna s'en rapportait à l'équité du souverain et, à son défaut, invoquait la justice

d'État, II, n°s 170, 171, 178, 187; le P. Pierling en a trouvé d'autres à Rome. Voy. son opuscule : *Maryna après la catastrophe de mai*, p. 251 et suiv.

(1) La lettre a été publiée à la suite de MARCHOCKI, *Hist. de la guerre de Moscovie*, édit. de 1841, p. 161, avec une autre du 10 sept. 1609, certainement apocryphe.

(2) KOBIERZYCKI, *Hist. Vladislai*, p. 158; PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, III, 378.



divine pour la sauvegarde des *droits* qu'elle n'entendait pas abdiquer. Croyait-elle vraiment à la possibilité de les retenir? Cela est douteux, car par le même courrier, à la date toujours du 13 janvier 1610, écrivant à son père, elle tenait un tout autre langage, voisin presque du désespoir. Elle commençait par expliquer à sa façon les événements dont Touchino venait de devenir le théâtre. Elle justifiait la fuite du *tsar*. Menacé par des négociations, dont on refusait de lui indiquer l'objet, le souverain avait dû mettre sa personne en sûreté. Après son départ, l'armée s'était d'abord prononcée pour le roi, mais, à la nouvelle que le *tsar* se trouvait à Kalouga, où beaucoup de Moscovites tenaient ferme pour lui, deux partis avaient paru dans le camp, l'un d'eux se déclarant pour Dimitri. En présence de cette situation, Maryna ne savait à quoi se résoudre, mais ne se promettait rien de bon. On ne voulait ni s'occuper de sa cause, ni lui indiquer une retraite convenable. La colère divine était visiblement sur elle, lui interdisant de recevoir soit de bons conseils soit une assistance secourable. Elle se recommandait cependant au divin protecteur et attendait de lui son arrêt. Mais sans doute ses tourments allaient bientôt la conduire au tombeau, où elle préférerait être plutôt que de voir le triomphe de ses ennemis. Elle finissait par demander au palatin une intervention énergique en sa faveur, « pour qu'elle ne causât pas un plus grand chagrin à sa famille. » Mais elle n'abandonnait toujours pas la signature protocolaire (1).

Elle attendit jusqu'au 2 mars (n. s.) l'effet de ces messages et sans doute aussi le résultat des efforts que le prétendant faisait, de son côté, à Kalouga pour se remettre en selle. La ville avait fort bien reçu le *tsar*, en quelque piteux équipage qu'il s'y fût présenté, et déjà l'affluence des Cosaques, l'arrivée inespérée de Chakhovskoï, heureux de reparaître au premier rang, lui constituaient un nouvel état-major. Janus Tyszkiewicz survenant, *le bandit* pensa ressaisir les Polonais,

(1) L'original de cette lettre s'est conservé, et le texte a été publié dans la *Bibl. Ossolinski*, 1862, I, 266.



et Rozynski coupant court aux négociations entamées pour cet objet avec Touchino, il s'en vengea par d'atroces représailles. La Terreur régna encore à Kalouga et parut rendre quelque vigueur à un parti qui, depuis longtemps, avait fait de la violence sa ressource suprême. Les Cosaques de Touchino se débandèrent et en assez grand nombre rejoignirent leur ancien maître.

Alors Maryna se décida à en faire autant. Elle avait pour cela une autre raison : à Kalouga elle devait donner le jour à un fils (1). Déguisée en soldat moscovite, bonnet de peau de mouton sur la tête et carquois garni de flèches sur l'épaule, elle quitta Touchino de nuit, en compagnie d'une seule de ses femmes, la vieille Barbe Kazanowska, et d'un page, qui peut bien avoir été l'émissaire de Dimitri, Ivan Plechtchéiëv Glazoune, dont parle un chroniqueur (2). Elle laissait, pour *son armée*, un message d'adieux, dont le sens général offre seul quelque probabilité, en l'absence de l'original perdu et en présence de versions polonaises ou latines discordantes (3). Et c'est encore un mélange bizarre de lamentation désespérée et de revendication obstinée. En partant, Maryna a mis fin à un long martyre. Elle a été maltraitée, outragée dans son honneur et dans la dignité du *rang* qu'elle tient de Dieu et qu'elle n'entend pas abdiquer. Égalée aux filles perdues par de vils calomniateurs, qui, le verre en main, oubliaient ce qu'ils lui devaient, elle a su qu'ils ne quittaient les banquets que pour ourdir contre elle les plus noires trahisons. Persécutée, menacée de toutes parts, elle déclare pourtant, devant le souverain juge, qu'elle défendra jusqu'au bout son honneur, sa vertu et son *rang*, et qu'étant devenue souveraine de tant de peuples, tsarine de Moscovie, elle ne consentira jamais à

(1) On a supposé que cet enfant pouvait être du premier Dimitri (Bestoujev-Rioumine, *Lettres*, p. 31.) Le rapprochement des dates infirme cette conjecture.

(2) Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 203; Niemcewicz, *Hist. du règne de Sigismond III*, II, 397-398.

(3) En polonais chez Niemcewicz, *loc. cit.*, II, 420; en latin chez Kobierzycki, *loc. cit.*, p. 203.



reprendre la qualité de fille noble de Pologne et de sujette.

C'est évidemment le fond de sa pensée et le secret de son obstination, comme de son désespoir. L'idée de revenir dans sa patrie et d'y figurer à nouveau parmi les simples *szlachcianki* la révolte et lui fera braver tous les périls, comme tous les risques d'une pire déchéance.

Elle part donc pour rejoindre le tsar et ses Cosaques; cependant, l'armée à laquelle elle déclare en même temps confier son honneur et sa défense est celle de Rozynski et des compagnons *polonais* du généralissime. Et elle se dit entièrement assurée aussi de sa fidélité! Cette armée ne saurait oublier les serments qui engagent sa foi, ni ce qu'elle peut se promettre de la reconnaissance d'une grande souveraine! Destiné sans doute à la publicité et en ayant obtenu une très grande, ce morceau est curieux à tous les points de vue. Les psychologues peuvent y trouver un spécimen caractéristique de la logique féminine : « Je sais que je puis compter sur vous, donc je m'en vais! »

En s'en allant, elle prit par Dmitrov, où Sapieha se tenait encore et où l'esprit halluciné de la fugitive entrevoyait peut-être quelque chance à tenter. Elle était certainement en coquetterie avec le staroste d'Uswiat, qui, même entre deux vins, n'oubliait pas de donner de la *Majesté* à sa belle amie. Les compagnons de l'aventurier polonais firent, paraît-il, un accueil enthousiaste à leur compatriote, et, au milieu des combats qu'ils devaient livrer en ce moment aux troupes de Skopine, Maryna les électrisa par sa présence. Elle parut sur les remparts de Dmitrov et aida à repousser un assaut. Mais Sapieha ne se montra pas disposé à la suivre sur le chemin de Kalouga, ni à courir d'autres aventures en sa compagnie. Plein de déférence et de courtoisie, il engageait bien *la tsarine* à ne pas le quitter; mais Maryna eut le sentiment que ce n'était que pour la livrer au roi. Elle résolut donc de continuer sa route. Il voulut la retenir et elle le menaça : elle n'avait qu'à faire un signe pour que les Cosaques dont Sapieha avait de nombreuses *sotnias* avec lui se jetassent sur les Polo-



nais. Il n'insista pas, et elle le quitta, tout en l'assurant encore qu'« elle fondait sur lui son seul espoir » (1).

Quant elle eut rejoint Dimitri, l'empire éphémère de Touchino parut, en effet, retrouver une nouvelle capitale à Kalouga, où récemment on a songé à établir un musée dans la maison qui passe pour avoir servi de résidence à Maryna et à son triste associé (2). Mais déjà le sort de cette restauration hasardeuse se décidait sous Smolensk. *La tsarine* avait été rattrapée en route par son frère, le castelan de Sanok, qui, en lui amenant le personnel féminin laissé par elle à Touchino, doit s'être employé à la faire revenir sur sa funeste résolution. On veut qu'elle lui ait avoué, à ce moment, qu'elle s'était donnée à un imposteur (3). Mais elle ne se laissa pas persuader, et, l'abandonnant à sa destinée, Stanislas Mniszech eut hâte de rejoindre le camp royal, où déjà convergeaient toutes les épaves de la débâcle commune.

IV

LA MOSCOVIE LIVRÉE

Le dessein très apparent des Moscovites de Touchino avait été, d'abord, de temporiser. Sur le seuil redoutable qu'ils devaient franchir, ils hésitaient. Tout en remerciant le roi pour ses intentions généreuses, ils déclaraient ne pouvoir prendre de décision sans consulter le pays entier. Et cela voulait dire qu'ils attendaient des nouvelles de Kalouga. Janus Tyszkiewicz en rapporta d'excellentes, avec des promesses magnifiques. Mais, sous la rude main de Rozynski, les royalistes polonais ne bronchaient plus; ils tenaient les Moscovites prisonniers, et, vers la fin de janvier 1610, tout le camp de Touchino fut polonisé. Se *confédérant*, eux aussi, les Mosco-

(1) Sapieha, *Journal*, p. 250; Marchocki, p. 70.
(2) *Le Kiévien*, 1890, n° 123, et *Nouvelle Russie*, 1876, I, 88.
(3) Budzillo, *Bibl. Hist. Russe*, I, 457.

vites jugèrent, dans un sentiment bien polonais, que le pays se trouvait suffisamment représenté dans cette association. Après d'orageux débats, ils décidèrent, cependant, de ne pas accepter Sigismond lui-même pour maître, mais de lui demander son fils, Ladislas. En devenant tsar, le prince royal se ferait orthodoxe, bien entendu, et ses nouveaux partisans ne doutaient pas davantage qu'il ne dût devenir bon Moscovite. Selon l'expression d'un chroniqueur (1), en occupant le trône de Rurik, « il renaîtrait à une vie nouvelle, ainsi qu'un aveugle recouvre la vue ». Il s'emploierait aussi à chasser, « comme de mauvais loups, » tous les étrangers — sans exception des Polonais sans doute ! — « en les renvoyant à leur maudit pays et à leur religion maudite. »

C'est dans ces dispositions qu'en février une députation des *Touchintsy* moscovites se présenta sous Smolensk. L'ancienne cour et l'ancien état-major du prétendant y étaient également représentés, avec le prince Vassili Mikhaïlovitch Roubiéts-Massalski et l'ex-corroyeur Fedka Andronov. « Au nom du patriarche et de tout le clergé, de la *Douma*, de la cour et de tous les hommes de Russie, » adoptant le style et usurpant les titres des assemblées nationales régulières, les envoyés présentèrent au roi, le 4 février (v. s.), un projet de traité, qui passe pour l'œuvre de Michel Gliébovitch Saltykov, l'ex-voïévode d'Ivangorod, récemment créé boïar par le *bandit*. Le contenu de ce document ne nous est malheureusement connu que par la réponse de Sigismond (2), qui, constituant un contre-projet, a passé généralement pour l'instrument d'une convention synallagmatique et définitive. Comme d'ailleurs c'est sur ce texte que l'accord s'est fait en dernier lieu, la méprise n'a pas grande importance. Par contre, il est assez difficile d'y établir avec certitude un départ d'origine entre les propositions moscovites et les décisions royales. Ressortant de la rédaction et se trouvant confirmées par divers témoignages,

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 192.

(2) Zolkiewski, *Mémoires*, annexes, n°s 20 et 26 ; Moukhanov, *Recueil*, n° 104 ; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, n° 180.

quelques conjectures se laissent seules accepter. Le maintien de l'orthodoxie et de l'ancien ordre de choses moscovite, sur la base d'une alliance étroite entre les deux pays mais d'une entière autonomie laissée à chacun d'eux est présenté, en tète du document, comme l'essence du pacte projeté. Or les chroniqueurs polonais s'accordent à signaler, non sans dégoût, l'indifférence des négociateurs moscovites pour les autres termes du problème ainsi résolu (1). Les *confédérés* de Touchino se préoccupaient principalement des intérêts religieux, confondus, à leurs yeux, avec l'intégrité du patrimoine national. Ils n'accordaient aux questions purement politiques qu'une importance très secondaire. Pour autant donc que le contre-projet royal va au delà de ces préoccupations — et il les dépasse grandement — on ne doit sans doute y deviner qu'une sorte de transaction entre l'esprit polonais et l'esprit moscovite. En traitant, Sigismond ne pouvait avoir en vue la Moscovie seule. La résistance de Smolensk l'avait déjà convaincu que, réduite à ses ressources personnelles, son entreprise était chimérique et périlleuse. Déjà, par de nombreux messages envoyés en Pologne, il essayait d'obtenir un plus large concours, et il devait donc tenir compte des conceptions et des principes chers à la *szlachta*, comme il avait aussi à compter avec les Polonais de Touchino. Parmi ces derniers, beaucoup imaginaient que leur avenir était désormais fixé en Moscovie, où ils espéraient trouver des établissements, terres et emplois.

Sur le terrain religieux donc, acceptant l'immunité de la foi nationale, le roi réclamait, en retour, pour ses sujets polonais la liberté du culte en territoire moscovite et la permission de construire une église dans la capitale. Les Moscovites souscrivaient à cette demande, mais avec des réserves inspirées sans doute par les impressions déplaisantes que le règne du premier Dimitri laissait dans leur mémoire : en fréquentant les églises orthodoxes, les Polonais devaient se décoiffer

(1) Niemcewicz, *Hist. de Sig. III*, II, p. 409; Niemojewski, *Journal*, p. 169.



et ne pas se faire accompagner par leurs chiens. Sur le terrain politique, il fut convenu qu'en évitant d'abaisser sans raison *les hommes haut placés*, le futur tsar ne répugnerait pas à élever les sujets méritants de toute condition, sans souci de leur origine. L'esprit de l'*opritchnina* se rencontrait là avec les ambitieuses aspirations du groupe représenté par Fedka Andronov.

Nulle mention n'était faite des anciennes familles princières et de leurs prétentions particulières. A Touchino ce groupe-là était absent, et les partisans du second Dimitri n'avaient-ils pas précisément levé l'étendard de la révolte en haine de la politique oligarchique de Chouïski? Mais, d'autre part, en dépit du caractère révolutionnaire de leurs tendances initiales, les *Touchintsy* semblent s'être désintéressés entièrement de toute réforme sociale. Adopté par eux, le contre-projet de Sigismond maintient intact le système du servage, en garantissant aux propriétaires le *statu quo* des privilèges acquis, fiefs, alleux, pensions et organisation du travail. Il laisse subsister l'interdiction du *départ* pour les paysans employés aux cultures, et il réserve la question des Cosaques, absents désormais, eux aussi, et traités en conséquence. De Dimitri et de Maryna pas un mot. Nous savons toutefois, par ailleurs, que le roi persévérait à l'égard de l'ex-tsarine dans ses intentions premières, consentant à ce qu'elle reçût un douaire convenable en Moscovie. Quant au *bandit*, il ne méritait rien, mais s'il se conduisait convenablement, on saurait le reconnaître.

Ainsi, appelée à se définir par l'organe de ses porte-drapeaux momentanés, la Révolution reculait sur tous les points et aboutissait même à un programme nettement réactionnaire et conservateur. Cette crise, que d'autres devaient suivre, était un accès de fièvre bien plus qu'un phénomène organique de croissance. En passant à Touchino par l'épreuve d'une application pratique, en s'y traduisant dans une ébauche de gouvernement, l'idéal révolutionnaire lui-même s'était évanoui. Les anciens complices de Bolotnikov le répudiaient, eux aussi. Restait à faire la part de leurs compagnons polonais, ainsi que

celle des idées et des sentiments, dont leur présence, à Touchino, ne laissait pas d'avoir introduit et développé quelques germes caractéristiques, jusque dans le milieu moscovite. Le contre-projet royal leur accorde bonne mesure. En trois articles, le huitième, le onzième et le quatorzième, il esquisse, dans le domaine législatif, judiciaire et fiscal tout un plan de réorganisation, fort libéralement conçu : pouvoir législatif réservé aux boïars et au *Ziémskiï Sobor*, le tsar devenant simple gardien des lois ainsi établies ; concours obligatoire des boïars et de la *Douma* pour l'exercice de la haute justice criminelle ; consentement de l'Assemblée populaire requis pour l'établissement de nouvelles taxes. Accessoirement, les Moscovites obtenaient la faculté de quitter librement leur pays et d'aller dans les contrées voisines « pour apprendre » ou pour commercer. Et c'était bel et bien une nouvelle charte constitutionnelle, faisant brèche dans la tradition autocratique d'une façon autrement large que celle dont Chouïski s'était laissé un instant imposer la formule indécise.

Trop large sans doute aussi, eu égard au temps et aux circonstances. Ainsi projetée, cette réforme fondamentale devait rencontrer des résistances invincibles dans les inclinations naturelles d'un pays si mal préparé à l'absorption et à l'assimilation de principes si contraires à son développement historique. Le document que je viens d'analyser en porte lui-même la trace. Dans la plupart des copies mises en circulation, l'article 8 relatif à l'organisation du pouvoir législatif a pris une forme très atténuée, stipulant seulement que le tsar ne s'opposerait pas à ce que la modification des lois existantes s'opérât, quand l'utilité en serait reconnue, par l'intermédiaire des boïars et des représentant du peuple (1).

Les Moscovites disaient au Polonais Maskiewicz (2) : « Votre liberté vous est chère et à nous notre esclavage. Nous

(1) Ainsi dans le *Recueil* de MOUKHANOV, p. 176 ; l'autre rédaction n'a été reproduite, en Russie, que par GOLIKOV, *Hist. de Pierre le Grand*, édit. de 1810, XII, 276. Voy. à ce sujet MOUKHANOV, *loc. cit.*, p. XIV, note.

(2) MASKIEWICZ, édit. Niemcewicz, II, 389.



avons nos raisons pour cela. Chez vous un grand seigneur peut impunément maltraiter un homme du peuple ou un petit gentilhomme ; la victime n'a d'autre recours qu'un procès, qui peut durer dix ans et ne donner aucun résultat. Chez nous, le tsar est un juge devant qui tous les justiciables sont égaux et sa justice se montre plus expéditive. »

La réforme n'était probablement pas viable. Dans l'ensemble, au paradoxe du constitutionnalisme polonais elle juxtaposait un paradoxe moscovite, non moins bizarre, avec un mélange tout aussi hétéroclite, sinon plus, d'éléments contradictoires, esprit novateur et réaction, progrès et archaïsme. Il ne s'agissait d'ailleurs pas, pour le moment, d'un pacte définitif. Comme les confédérés de Touchino lui en avaient d'abord donné l'exemple, le roi ne se montrait pas pressé maintenant d'aboutir. Il renvoyait même jusqu'à son arrivée à Moscou la solution d'une question dont toutes les autres dépendaient essentiellement : à la demande des envoyés moscovites concernant Ladislas, il évitait de répondre. Sa décision était prise déjà, vraisemblablement. Le prince royal n'avait pas quinze ans. L'envoyer seul à Moscou eût été exposer sa jeunesse à une épreuve trop périlleuse. Il convenait que le père fût au moins associé tout d'abord au fils dans l'exercice du pouvoir suprême, et, avant même d'aller sous Smolensk, Sigismond s'en était expliqué dans ce sens avec le pape (1). Il ne jugea pas à propos d'user de la même franchise avec les confédérés de Touchino, se contentant d'exiger une prestation de serment qui, à défaut du prince royal absent, devait naturellement s'adresser au roi. Et la chose ne souffrit aucune difficulté. Pour autant qu'elle était représentée à Touchino ou sous Smolensk, la Moscovie se livrait.

Mais il fallait arriver à Moscou même, et on s'en trouvait loin. Pour la conquête de la capitale, abandonnée par les Cosaques, déchirée par des querelles de plus en plus violentes, démoralisée, l'armée de Touchino ne pouvait être d'un grand

(1) Kozlowski, *L'Élection de Ladislas*, *Revue universelle (polonaise)*, 1889, XXII-XXIII ; Darowski, *L'Élection de Ladislas*, *Esquisses hist.*, II.



secours. Rozynski eut au contraire bientôt besoin d'y être secouru. Avec les partisans de plus en plus nombreux qu'il recrutait à Kalouga, le *bandit* se préparait à reprendre l'offensive. Pressé par Skopine et par les Suédois à Dmitrov, si Sapieha livrait cette place, Touchino risquait d'être pris entre deux feux. Après avoir adressé appel sur appel à Sigismond, comme le roi ne bougeait pas, le généralissime brûla son camp, et, quittant Touchino, chercha une position mieux abritée au monastère de Saint-Joseph de Volokolamsk. Peu de Moscovites l'y suivirent, les uns allant à Moscou, les autres à Kalouga. Peu après, Skopine ayant fait un marché nouveau avec les Suédois, et, à prix d'autres concessions territoriales, obtenu un corps de 4,000 hommes, Sapieha lâcha Dmitrov et se rapprocha de Rozynski. Moscou fut ainsi dégagée et prépara une entrée triomphale au brillant capitaine en qui elle reconnaissait un sauveur.

V

UN SAUVEUR

Il semblait, en effet, apporter le salut. Il n'avait gagné encore aucune victoire éclatante, et les quelques avantages obtenus, il les devait principalement à ces alliés étrangers qui, faisant payer si cher leurs services, amenaient derrière eux d'autres envahisseurs. Mais, ouvrant ses portes, Moscou respirait, et, oubliant Sigismond, elle se laissait aller à un transport d'allégresse et de gratitude.

Le tsar Vassili Ivanovitch avait les meilleures raisons pour partager ces impressions. Il y mêlait cependant un sentiment d'inquiétude. Dans ce pays fortement hiérarchisé, en dehors du souverain, il n'y avait pas de place pour une personnalité aussi exubérante que celle du jeune héros, universellement acclamé. En fait, depuis un an, bien qu'éloigné de la capitale assiégée, Skopine avait progressivement absorbé tous les

pouvoirs civils et militaires. Au milieu du désarroi général, seul aussi il avait paru offrir à l'instinct de conservation réveillé en divers quartiers un point d'appui solide. Et déjà quelques esprits s'aventuraient à en tirer des conséquences qui allaient au delà d'une acclamation. Skopine campant encore à l'Alexandrovskaïa Sloboda, des messagers étaient venus le trouver de la part du nouveau voiévode de Riazan, Procope Lapounov, toujours enclin aux initiatives hardies. Ayant à se plaindre personnellement de Vassili Ivanovitch et généralisant ses rancunes comme ses déceptions, l'éternel agitateur se prononçait contre l'oncle pour le neveu. Si un Chouïski devait régner, le trône appartenait au plus digne. Obéissant à un premier mouvement, Skopine avait accueilli le message avec indignation et fait arrêter les porteurs. Mais aussitôt, se ravisant, il s'était décidé à rendre la liberté à ces hommes, se contentant de les renvoyer à Riazan sans réponse et gardant silence sur l'incident. Vassili Ivanovitch ne manqua cependant pas d'en être instruit, et l'on devine les réflexions qu'il dut faire.

Recevant « le sauveur » dans la capitale délivrée, il n'en laissa pourtant rien paraître. De son mariage tardif il n'avait eu qu'une fille, morte aussitôt après sa naissance, et, pour tout le monde, Skopine était son héritier. Mais des frères lui restaient et l'aîné, Dimitri, ne renonçait pas à ses droits. La joie commune fut ainsi troublée par une équivoque qui annonçait un redoutable conflit d'ambitions et créait à Skopine une situation pénible. Il pensa y échapper en se rendant aux instances pressantes de La Gardie, et en se mettant avec lui en campagne, pour en finir avec Sigismond comme ils venaient de faire avec Rozynski et Sapieha.

La tâche paraissait maintenant aisée. Sous les murs de Smolensk, le roi distribuait des faveurs à ses nouveaux partisans moscovites, des domaines surtout, découpés en Moscovie avec une telle libéralité, qu'un seul volume des *Actes pour l'Histoire de la Russie de l'Ouest*, le quatrième, contient 800 chartes de cette espèce ! Accordée à un prince Biélossié-

lski, la concession du village de Novyï Torg, dans le district de Rjev, portait cette mention « s'il n'a été déjà donné à un autre » ! Mais le siège n'avançait pas, et, ailleurs, les tentatives faites pour soumettre le pays étaient loin de donner des résultats satisfaisants. Rjev-Vladimirovyï et Zoubtsov avaient été livrées promptement par les voiévodes de Dimitri ; mais effrayées par les excès auxquels les Polonais se livraient malgré la défense du souverain, d'autres villes faisaient une résistance désespérée. A Starodoub, les habitants incendiaient leurs maisons et se jetaient dans les flammes plutôt que de se rendre. Mossalsk dut être pris d'assaut, Biélaïa par la faim ; et, plus près de Moscou, les places occupées naguère par les partisans du prétendant s'abandonnaient maintenant de préférence aux troupes de Vassili Ivanovitch. Le commandant polonais de l'une d'elles, Wilczek, se laissait tenter par une centaine de roubles, et Mojaïsk passait ainsi aux mains du tsar légal. Au monastère de Saint-Joseph, Rozynski avait à lutter encore avec des émeutes militaires. En réprimant l'une d'elles, il glissa sur les marches de pierre d'une église, tomba sur le côté où il portait sa blessure mal guérie, et, dévoré depuis longtemps par la fièvre et le chagrin, il succomba le 4 avril 1610.

Le lendemain, ni à Saint-Joseph ni ailleurs il n'y eut plus d'armée polonaise. La poigne du farouche soldat et son génie dominateur disparaissant, les débris qu'ils tenaient rassemblés se dispersèrent aussitôt. Quelques détachements commandés par Zborowski et le khan de Kassimov rejoignirent le roi sous Smolensk. Avec quelques autres, Marchoçki et Mloçki tentèrent de se maintenir dans le monastère, s'y firent assiéger par un corps d'armée russo-suédois, où dominaient les Français de Pierre de La Ville, un des meilleurs lieutenants de La Gardie, et, obligés de quitter la place, essuyèrent une déroute complète. Sur 1,500 hommes, 300 seulement échappèrent au désastre, et, au cours d'une retraite précipitée, les Polonais se séparèrent des rares Moscovites qui leur tenaient encore compagnie. Le *patriarche*

Philarète était du nombre de ces derniers, et eut hâte de regagner Moscou, renonçant à une dignité qu'il devait reconquérir plus tard par un retour de fortune sans doute inespéré à ce moment. Marchocki et Mlocki ne trouvèrent, de leur côté, rien de mieux que de reprendre contact avec Dimitri, auquel, après une courte apparition sous Smolensk, Sapicha se ralliait aussi. Mais il semble que ce fût avec le consentement du roi qui, dans sa détresse, imaginait cet expédient scabreux pour se donner un allié et diviser les forces des adversaires communs. Opérant toujours séparément, Lisowski se trouva en l'air. Ne voulant pas renouer avec Dimitri et ne pouvant rejoindre le roi à raison d'un décret de bannissement qui le frappait, il se retira avec ses cosaques polonais vers Viélikiïa-Louki (1).

Négligeant pour le moment tous ces groupements épars, il n'était pas douteux que Skopine et de La Gardie porteraient sur Smolensk leur effort combiné, et, eu égard aux forces que Sigismond pouvait lui opposer, l'issue de la rencontre prochaine ne paraissait pas douteuse. Le neveu de Vassili Ivanovitch touchait à l'épreuve décisive, qui allait enfin lui permettre de donner sa mesure et qui semblait destinée à justifier la faveur dont il était l'objet. Hélas! le destin voulait qu'à ce moment même sa courte carrière fût interrompue. Le 2 mai 1610 (v. s.), à un baptême chez le prince Ivan Mikhaïlovitch Vorotynski, le jeune héros subissait le même accident qui avait coûté la vie à Godounov. Deux jours après il succomba. On soupçonna Dimitri Chouïski de l'avoir empoisonné et le frère du tsar se trouva un instant assiégé dans sa demeure par une foule exaspérée. Il était marié à une fille de Maliouta-Skouratov, et, jointe à des sentiments de jalousie qu'il ne savait pas cacher, cette alliance autorisait des suppositions qui, dans des circonstances analogues, s'étaient déjà produites à l'occasion de la mort de Boris. Fréquemment employé à cette époque pour des tentatives criminelles, l'ar-

(1) Marchocki, p. 84; Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 230; Widekind, *Hist. Belli Sueco-Moscovitici*, p. 149.



senic passait pour déterminer les mêmes symptômes. Mais une *epistaxis*, ou hémorragie nasale, accident auquel on ne connaissait pas alors de remède, se laisse également conjecturer (1).

Cette catastrophe passe pour avoir entraîné les malheurs nouveaux qui, contre toute prévision, allaient fondre sur Vassili Ivanovitch et sur son empire. Ce n'est peut-être qu'une illusion. Ainsi que leurs triomphes, les peuples ont tendance à personnaliser leurs désastres. Comme capitaine, Skopine n'avait réellement pas encore fait ses preuves, et le sort de la campagne projetée contre Sigismond dépendant principalement du contingent suédois, pour le commander Jacques de La Gardie offrait de meilleures garanties. Au point de vue politique, la disparition de son camarade d'armes comportait des conséquences plus graves. Vassili Ivanovitch et le groupe oligarchique des boïars, auteurs de son élévation, s'en trouvaient privés de l'appui moral que leur donnait la popularité du défunt. La succession du tsar semblait maintenant promise à son frère Dimitri, et cet héritier était détesté. L'événement se rencontrait, en outre, avec le retour de Philarète, en qui les Chouïski retrouvaient un ennemi et leurs adversaires un chef habile. L'ex-patriarche avait déjà reconnu Ladislas et il possédait, dans la capitale, une clientèle nombreuse. Le groupe oligarchique manquait d'ailleurs lui-même, nous le savons, d'unité et de cohésion. V. V. Galitsyne n'y abdiquait pas ses ambitions personnelles et, disposant de son côté d'un parti puissant pour les faire

(1) Voy. Ikonnikov, *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, n° 7 et *Lectures de la Société de Nestor*, 1879, I.; Kondratiév, *Revue du M. de l'I. P. R.*, sept. 1878; Vorobiév, *Archive Russe*, 1889, VIII, 503; Soloviév, *Hist. de Russie*, VIII, 313; Boutourline, *Hist. du Temps des troubles*, p. 133 et suiv.; Moukhanov, édit. des *Œuvres de Zolkiewski*, p. 310. — Pour la biographie de Skopine, voy. Popov, *Recueil*, p. 379-388; comp. Ikonnikov, *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1875, n° 6 et *Revue du M. de l'I. P. R.*, fév. 1889. — Un chant contemporain sur le héros national a été recueilli par l'anglais Richard James en 1619 et publié dans les *Bulletins de l'Acad. des Sciences*, 1852, I, n° 1. Voy. aussi Galakhov, *Hist. de la littér. russe*, I, 268. — Le portrait de l'église de Saint-Michel a été reproduit par Moukhanov, *loc. cit.*



valoir, n'attendait que l'issue du duel engagé entre Vassili et Sigismond. Procope Lapounov s'agitait de son côté, sans but nettement indiqué depuis la mort de Skopine, mais avec des allures fort alarmantes. Néanmoins, un succès militaire eût balayé toutes ces intrigues, et il semblait toujours assuré. Une bataille prodigieuse et le génie de Zolkiewski en décidèrent autrement.

VI

LA BATAILLE DE KLOUCHYNE

Dans les premiers jours de juin 1610, 40,000 Moscovites et 8,000 Suédois s'acheminèrent sur Smolensk. Envoyé l'année précédente en Suède pour y chercher des renforts, Horn avait ramené 4,000 nouveaux mercenaires, Anglais et Écossais sous Calvin et Cobron, Hollandais et Allemands sous Taube, et les Français de Pierre de La Ville. Ces derniers fournissaient, au témoignage de Marchocki, le meilleur contingent. Partagé nominalement entre Dimitri Chouïski et de La Gardie, le commandement en chef était en fait exercé par le généralissime suédois.

A la nouvelle de cette marche, sentant ce que devait avoir de périlleux pour lui un combat livré sous les murs d'une forteresse insuffisamment bloquée par ses troupes, quand il voulut en distraire une partie pour arrêter en route les alliés, Sigismond ne trouva que 1,500 hommes mal équipés (1)! Indiqué par Zolkiewski pour les commander, Jacques Potocki, bon soldat, réclama des forces plus considérables, et, ne pouvant les obtenir, se récusa, conseillant au roi de donner la préférence au vieux *hetman* lui-même. C'était, pensait-il, envoyer à une perte certaine cet homme qu'avec tous les siens il détestait. Ayant tout fait depuis un an pour détourner son maître d'un dessein qui, à cette heure, lui imposait un effort si hors de proportion avec ses ressources, mieux que per-

(1) Maskiewicz, *Mémoires*, édit. Niemcewicz, II, 367.

sonne, Zolkiewski était à même d'apprécier ce que la tentative présentait de désespéré. Il invoqua son âge et ses infirmités. Il avait soixante-quatre ans passés et une ancienne blessure le faisait boiter. Mais l'ennemi avançait, chassant devant lui les faibles détachements polonais qu'il rencontrait; et l'intrépide guerrier se décida à partir.

Son nom seul exerçait un pouvoir de recrutement magique, et il put amener ainsi deux bons régiments, le sien et celui de Strus, mauvaise tête mais âme vaillante aussi et talent de premier ordre, qui allait se révéler. Il trouva encore deux compagnies d'infanterie et deux milliers de cosaques. En route, enfin, il ramassa quelques maraudeurs qui, en se faisant prier, consentirent à le suivre et portèrent son effectif à 10,000 hommes environ. Son génie consista surtout à forger un instrument de combat avec de tels éléments. En allant avec ses compagnons au-devant d'un adversaire cinq fois supérieur en nombre, il parut leur infuser son sang généreux.

A la fin de juin, il se trouva en vue de Tsarevo-Zaïmichtché, sur la route de Viazma à Mojaïsk. Certains de recevoir un prompt secours, les voiévodes commandant la place au nom de Chouïski, Eletski et Valouiév, se montrèrent intraitables. En effet, pressant le pas, Dimitri Chouïski et de La Gardie n'étaient plus qu'à une trentaine de kilomètres, au village de Klouchyne. Le 3 juillet (n. s.), Zolkiewski réunit un conseil de guerre où les avis se montrèrent partagés et également indécis : attendre l'ennemi sous Tsarévo paraissait dangereux et aller à sa rencontre impossible. Le *hetman* leva la séance sans mot dire, et, quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit, sans donner l'alarme encore, « sans tambour ni trompette, » laissant devant la forteresse 700 chevaux, toute l'infanterie et les cosaques, il emmena le reste, soit 6,483 chevaux, d'après un calcul assez bien établi par un historien militaire polonais (1), avec deux canons de campagne dits *falconnets*.

(1) Gorski, *Guide scientifique et littéraire*, 1895, XXIII, 3e fascicule, p. 1 et suiv.



L'expédition avait un air de folie, et la seule chance de succès qu'elle parût offrir dans la possibilité de surprendre l'ennemi fut déjouée par les difficultés d'un parcours traversant d'épaisses forêts. Les deux canons y restèrent, et quand, au petit jour, la cavalerie déboucha dans la plaine, d'énormes haies y gênèrent encore ses mouvements. Dimitri Chouïski et de La Gardie eurent ainsi tout le temps de prendre leurs dispositions de combat. Mais ils ne pensaient pas avoir à combattre. Connaissant les forces dont Zolkiewski disposait, ils étaient à cent lieues d'imaginer un mouvement offensif de sa part. Les chefs achevaient un banquet qui les avait retenus toute la nuit et au cours duquel de La Gardie s'était plu à évoquer le souvenir d'une rencontre antérieure avec le général polonais. En le faisant prisonnier, Zolkiewski lui avait fait cadeau d'une pelisse de martre vulgaire. Le général suédois se promettait de rendre prochainement cette politesse avec usure à son ancien adversaire, les belles zibelines ne manquant pas en Moscovie.

Au milieu de cette fête, l'apparition si inattendue des redoutables hussards ne laissa donc pas de produire un trouble, avant-coureur ordinaire des folles paniques, et déjà, fonçant sur le gros des troupes moscovites, les cavaliers polonais les rompaient du premier choc.

Jusque dans ses contacts accidentels avec les troupes occidentales de même arme, cette cavalerie polonaise affirmait alors une supériorité de formation et de tactique qui réclame l'attention des spécialistes. Suédois et Allemands chargeaient, à cette époque, en colonnes épaisses, sur dix rangs et plus, et débutaient toujours par des salves de mousqueterie, qui exigeaient des mouvements compliqués, les premiers rangs s'effaçant devant les suivants pour leur permettre de faire feu à leur tour. Avec un front plus étendu et cinq échelons seulement, les Polonais poussaient au contraire l'attaque à fond du premier coup, et manquaient rarement de lui assurer un avantage décisif.

A Klouchyne, cependant, les mercenaires étrangers firent



d'abord assez bonne contenance. Jacques de la Gardie s'était hâté de garnir avec de l'infanterie les terribles haies qui arrêtaient l'élan des Polonais, et, ainsi soutenus, les Écossais d'un côté, les Français de l'autre, leur opposèrent une résistance qui quelque temps parut victorieuse. Au dire d'un témoin (Maskiewicz), Zolkiewski dut faire charger huit à dix fois des escadrons dont les forces s'épuisaient; et, déjà, ralliant de son côté la majeure partie de ses troupes, se mettant avec elles à l'abri de ces fortifications mobiles, dont elles savaient faire un emploi si judicieux, Dimitri Chouïski guettait le moment où l'usure inévitable des assaillants lui permettrait de rentrer en ligne et d'achever leur désastre.

Mais, toujours impassible sur le monticule d'où il surveillait le champ de bataille, levant seulement parfois au ciel des bras suppliants, Zolkiewski continuait de renvoyer à l'assaut ses cavaliers inlassables; et, en se prolongeant ainsi, la lutte amena un événement que le général polonais avait sans doute fait entrer dans ses calculs, car il s'était employé à le préparer. Ce grand homme de guerre se doublait d'un diplomate extrêmement délié. Écossais ou Français, les mercenaires du corps suédois se battaient généralement comme ils étaient payés. Or, une fois de plus, ils n'avaient pas reçu leur solde, et Zolkiewski ne l'ignorait pas. Les deux canons polonais survenant enfin, quand leurs premières décharges eurent fait lâcher pied à l'infanterie allemande, gardienne des haies protectrices, le brave de La Ville, malade, n'étant pas là pour maintenir ses hommes, ils tournèrent bride, se réfugiant dans un bois voisin. Les autres suivirent l'exemple ainsi donné et, plutôt que de se préparer à un retour offensif, tous ensemble complotèrent une défection.

Quelques semaines auparavant déjà, par des déserteurs arrivés à son camp de Biélaïa, Zolkiewski avait eu connaissance de ces dispositions et s'était occupé de les entretenir, en même temps qu'à Moscou l'indolence ou l'impuissance de Vassili Ivanovitch travaillait à les développer. Aux réclamations incessantes des commandants suédois, le tsar ne répon-



dait que par l'envoi d'acomptes en nature, draps et fourrures. A la veille de la bataille, sur les instances de Dimitri Chouïski, il s'était décidé à lâcher quelque monnaie, — après avoir mis à contribution pour cela le trésor de la *Troïtsa,* ce qui lui fut amèrement reproché plus tard et indiqué par Palitsyne comme la cause de sa chute. Mais de La Gardie eut, paraît-il, l'idée malheureuse de retenir cet argent, remettant la distribution après la rencontre attendue, pour que la part des hommes qui y succomberaient revînt aux chefs. Les pourparlers entamés avec Zolkiewski s'en ressentirent, bien que, sollicité personnellement, de La Ville refusât d'y prendre part.

Il arriva donc que, par petits groupes d'abord, puis entraînant quelques officiers, les mercenaires quittèrent leur refuge non pour combattre, mais pour passer dans les lignes polonaises. Essayant de réprimer le mouvement, de La Gardie et Horn furent entourés, menacés, obligés de défendre leur vie. Dégagés par leurs Suédois, ils se hâtèrent de décamper avec eux, et Zolkiewski n'eut plus un coup de sabre à donner. Abandonné par ses alliés, Dimitri Chouïski ne songea pas à tenir tête seul aux Polonais, et il est douteux que Skopine lui-même l'eût tenté ou pu, en le faisant, éviter une déroute. Sautant sur son cheval, puis échangeant cette monture contre celle d'un paysan, le frère du tsar donna le signal du sauve-qui-peut. Son carrosse, sa tente, son sabre, son bâton de commandement et son étendard brodé d'or, une partie de son trésor de guerre, tous les bagages et tous les approvisionnements de son armée tombèrent aux mains des vainqueurs.

« En allant sous Klouchyne, écrivit Zolkiewski dans le rapport adressé au roi, nous n'avions, en fait d'équipages, que ma voiture et les fourgons de nos deux canons; au retour, nous eûmes plus de chariots que d'hommes sous les armes (1). »

(1) Zolkiewski, *Œuvres,* édit. Bielowski, p. 54 et 198. — Pour la bataille, voy. Budzillo, *Bibl. Hist. Russe,* I, 195 et suiv.; Kobierzycki, *Hist. Vladislai,* p. 268 et suiv.; Marchocki, *Hist. de la guerre de Moscovie,* p. 88; *Journal du siège de Smolensk, Bibl. Hist. Russe,* I, 618; K. Gorski, *Guide scientifique et littéraire,* 1895; S. Golebiowski, *Bibl. de Varsovie,* 1852, IV. — Les sources



Quelques jours après, de La Gardie se décida lui-même à traiter avec le *hetman*. La retraite lui fut assurée, à la condition qu'il n'aiderait plus les Moscovites. En revenant sous Tsarevo, Zolkiewski n'eut, d'autre part, qu'à annoncer sa victoire pour se faire livrer la place. Mais Eletski et Valouiév prétendirent obtenir à leur tour une charte constitutionnelle, ne consentant à reconnaître Ladislas et à lui prêter serment que moyennant l'engagement pris par le général polonais, au nom du futur tsar, de respecter la foi orthodoxe, d'agir de concert avec les Polonais contre le *bandit* et d'évacuer la province de Smolensk (1). Eux aussi se piquaient de représenter le pays tout entier! Mojaïsk, Borissov, Borovsk, le monastère de Saint-Joseph, Pogoriéloié-Gorodichtché, où de La Ville se trouvait alité, et d'autres places se rendirent successivement, ajoutant aux troupes de Zolkiewski un renfort de 10,000 Moscovites, dont il se plut à vanter la fidélité et les services.

Leur premier service fut d'agir comme intermédiaires en des pourparlers aussitôt entamés avec Moscou. Le *hetman* ne croyait pas encore être en mesure de se faire ouvrir de vive force les portes de la capitale. Il redoutait les sièges. Mais déjà sa victoire et la fuite honteuse de Dimitri Chouïski compromettaient irrémédiablement le gouvernement de Vassili Ivanovitch. Ses jours étaient comptés, et, négociant en même temps qu'il rapprochait de Moscou ses bataillons électrisés par le succès, aguerris et augmentés, pour triompher définitivement, Zolkiewski n'eut pas à leur demander un nouvel effort.

russes sont à peu près muettes sur cette bataille et en attribuent l'événement à la trahison des étrangers. Voy. Soloviov, *Hist. de Russie*, VIII, 315 et suiv.

(1) Moukhanov, *Recueil*, p. 178.

VII

LA CHUTE DE CHOUÏSKI

Par l'épée ou la persuasion, il avait cependant à résoudre un problème fort compliqué. A la nouvelle du désastre qui le frappait, se servant d'un prisonnier polonais, Slonski, ancien secrétaire du premier Dimitri, Vassili Ivanovitch s'adressa, lui premier, au vainqueur, avec des ouvertures hésitantes. Sans les repousser, Zolkiewski s'occupait plus activement de répandre dans la capitale des copies de la convention négociée à Tsarevo. Les Moscovites objectant qu'elle ne stipulait pas la conversion du prince royal à l'orthodoxie, le *hetman* répondait que c'était une question à débattre avec le patriarche et le clergé. Mais la majorité estimait que le débat était d'intérêt général, et quelques-uns se prenaient à regarder du côté de Dimitri. Averti, le prétendant ne tarda pas à reparaître dans le voisinage de la capitale. Ayant Jean Sapieha avec lui, il enleva le monastère de Saint-Paphnuce de Borovsk, où ses compagnons, Jacques Zmiéiév et Athanase Tchélichtchev trahissant, le troisième voiévode, prince Michel Volkonski, se fit tuer en défendant l'église. Une légende veut que, sur le seuil en pierre, le sang du héros reparaisse à chaque *panikhida* (service funéraire) célébrée en son honneur. Le prétendant occupa sans plus de difficulté Siérpoukhov, Kolomna et Kachira, forçant ainsi la dernière ligne de défense aux abords de Moscou. A Zaraïsk, déjà tenté par Lapounov, pressé par les habitants de se rendre, mais aussi loyal qu'intrépide et destiné dans un avenir lointain à marcher avec plus de succès sur les traces de Skopine, le prince Dimitri Mikhaïlovitch Pojarski résista victorieusement. A travers la province de Riazan aux trois quarts reconquise, Dimitri n'en arriva pas moins à quinze verstes de la capitale, prenant position sur la Ougriécha d'abord, au monastère de Saint-Nicolas, où il laissa Maryna, puis à Kolomenskoïé.

Au Kreml et dans les environs, la situation devint à ce moment extrêmement embrouillée. Chouïski avait encore 30,000 hommes sous la main, mais personne ne songeait plus à combattre pour lui. Philarète complotait dans l'ombre de mystérieux desseins ; Ivan Nikititch Saltykov, un neveu du négociateur constitutionnel de Touchino, parlementait avec Zolkiewski au sujet de Ladislas ; V. V. Galitsyne cherchait à s'entendre pour son propre compte avec les Lapounov, et entrant en matière avec le prétendant, mais ne parvenant pas à obtenir de lui des engagements satisfaisants, d'autres boïars arrivaient à cette conclusion : ni Vassili Ivanovitch ni Dimitri. Mais qui serait tsar? Du camp de Kolomenskoïé, quelques voix répondirent : Ivan Pavlovitch! C'était le nom russifié du staroste d'Uswiat, qui paraît avoir songé maintenant, sinon plutôt, à mettre en avant sa candidature (1). Mais Dimitri conservait des partisans à Moscou même.

Sondant le terrain auprès de Zolkiewski, puis voulant attendre des propositions de sa part, avançant et reculant, Vassili Ivanovitch ne se décidait à rien. Les Lapounov brusquèrent un dénouement désormais inévitable. Réunissant de concert avec Ivan Saltykov une bande d'émeutiers, incessamment disponibles depuis quelques années à tous les carrefours de la ville, ils arrivèrent le 17 juillet devant le Kreml, et un des frères du fameux Procope, Zakhar Lapounov, somma le tsar de déposer son sceptre. Habitué à ces scènes et ne voyant devant lui que des gens de peu, Chouïski fit bonne contenance ; il répliqua par des paroles sévères et fit même mine de tirer son poignard. Mais, courageux et robuste, dominant le chétif vieillard de sa haute taille, Zakhar lui cria : « Ne me touche pas, car avec mes mains je te mettrai en morceaux ! » Et ce fut fini. Déjà sur la Place Rouge, au bruit de cette que-

(1) Dans une communication gracieuse, M. Hirschberg me fait savoir qu'il possède et se propose de publier prochainement des indications positives dans ce sens. — Voy. pour cet épisode : Zolkiewski, *Hist. de la guerre de Moscovie*, 54-57 ; Sapieha, *Journal*, juillet-août 1610 ; *Chronique de Nicone*, VIII, 135 ; Popov, *Recueil*, p. 346 ; Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, p. 128 et note 532 ; Kostomarov, *Le Temps des troubles*, II, 368 ; Platonov, *Études*, p. 441 et suiv.



relle dont le tsar ne sortait pas victorieux, l'émeute grandissait. Accourant au *Lobnoïé Miésto* avec quelques boïars fidèles comme lui à Chouïski, le patriarche Hermogène ne parvenait pas à se faire écouter. Comme l'espace devenait trop étroit pour la foule toujours grossissante, les Lapounov l'entraînèrent au dehors, derrière la porte de Siérpoukhov, et là, au rapport d'un chroniqueur (1), « le prince F. I. Mstislavski et « *tous les boïars*, les hauts fonctionnaires, les membres de la « *Douma* et tous les hommes de Cour, les employés de tout « grade, les gentilshommes et les marchands décidèrent, « malgré l'opposition du patriarche *et de quelques boïars*, de « déposer Vassili Ivanovitch. » On convint que le tsar déchu recevrait Nijni-Novgorod en apanage et que le prince F. I. Mstislavski avec les boïars exercerait le pouvoir suprême « jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de donner un souverain à l'empire », c'est-à-dire jusqu'à l'élection d'un autre tsar, *le bandit* étant exclu du choix à intervenir (2).

Ainsi, en faisant appel à une assemblée élective ce *quasi-Sobor*, comme l'appelle un historien (3), ne se retenait pas de préjuger ses résolutions. Dans les circulaires adressées aux provinces, les auteurs du coup d'État ne manquèrent pas non plus d'avancer que « les représentants de toutes les parties de l'empire et de toutes les classes », longuement et minutieusement énumérées d'après le formulaire ordinaire, avaient engagé l'ex-souverain à quitter le trône (4). En fait de comédie parlementaire et révolutionnaire, de bonne heure la Russie n'a eu rien à envier à aucun pays d'Europe.

Un beau-frère de Chouïski, le prince I. M. Vorotynski, fut chargé de lui annoncer l'événement. Le *choubnik* s'inclina et, quittant aussitôt le palais, rentra dans son ancienne maison, tandis que ses frères étaient arrêtés. Il ne perdit cependant pas tout espoir. Le patriarche restant ferme dans son opposi-

(1) Popov, *Recueil*, p. 346.

(2) *Recueil des documents d'État*, II, n° 198; *Actes Hist.*, II, n° 287.

(3) Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 106-109.

(4) *Recueil des documents d'État*, II, n° 197, et *Actes de la Comm. Arch.*, II, n° 162. Comp. Zagoskine, *Hist. du Droit public russe*, I, 235.

tion, Zolkiewski lui-même intervenait auprès de Mstislavski en faveur du souverain détrôné. Il rappelait son illustre origine, qui réclamait des égards (1). Le mouvement qui venait d'aboutir à la déposition de Vassili Ivanovitch inquiétait en effet le *hetman* et ne répondait nullement à ses vœux. Les manifestes du gouvernement provisoire ne se prononçaient pas contre Dimitri seul, mais aussi contre les Polonais, et imposaient à Zolkiewski la conviction qu'il aurait plus de facilité à s'entendre avec Chouïski lui-même. L'habile homme agit en conséquence, et, au bout de quelques jours, la disposition des esprits parut tellement modifiée au profit de l'ex-tsar qu'Hermogène crut pouvoir réclamer avec insistance sa restauration. Mais les Lapounov se hâtèrent d'intervenir encore. Le 19 juillet, en compagnie de trois princes, Zassiékine, Tioufiakine, Volkonski-Mérine, et de quelques moines, Zakhar assaillit le *choubnik* dans sa maison et l'obligea à prendre le froc. Cette fois, Vassili Ivanovitch fit une résistance désespérée. Le froc, c'était l'irréparable! Lapounov dut lui tenir les mains, pendant que Tioufiakine — d'autres disent Ivan Saltykov — prononçait en son nom les paroles sacramentelles. On l'enferma au monastère du Miracle et on fit prendre le voile à sa femme. La toile allait se lever sur un acte nouveau du grand drame si fertile en changements de décors et de personnages (2).

(1) Moukhanov, *Recueil*, p. 181 et XVI, note.

(2) Pour cet épisode, voy. *Chronique de Nicone*, VIII, 140; Popov, *Recueil*, p. 346; *Bibl. Hist. Russe*, I, 642 et XIII, 122; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 475; Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, note 560; Moukhanov, *Recueil*, p. 294; Kobierzycki, *Hist., Vladislai*, p. 288; Zolkiewski, *La Guerre de Moscovie*, p. 59, etc.

CHAPITRE XI

LES POLONAIS A MOSCOU

I. Un essai de gouvernement oligarchique. — II. L'élection de Ladislas. — III. L'occupation de Moscou. — IV. Le gouvernement polonais. — V. La mort du second Dimitri.

I

UN ESSAI DE GOUVERNEMENT OLIGARCHIQUE

Au lendemain de la chute définitive de Chouïski, la formule légendaire du statut révolutionnaire en deux articles : « Il n'y a plus rien. — Personne n'est chargé de l'exécution du présent décret, » reçut à Moscou une application effective. Un semblant d'assemblée nationale venait bien de constituer un semblant de gouvernement, mais les boïars n'étaient à eux seuls qu'un corps sans tête, donc sans vie, et le patriarche se trouvant dans l'opposition, l'expédient adopté au cours d'un interrègne récent faisait défaut. Les membres de cette organisme inerte se trouvaient d'ailleurs dissociés. Soutenu par les Lapounov, V. V. Galitsyne maintenait sa candidature. Dans un autre groupe, où s'agitaient les adhérents de Philarète, celle d'un Romanov commençait à se dessiner. Plus avisée, l'élite de cette aristocratie, avec F. I. Mstislavski et I. S. Kourakine, jugeait, de son côté, que le choix se trouvait circonscrit entre Ladislas et Dimitri. Dans cette alternative, le pacte consenti par les *Confédérés* de Touchino se présentait comme un pis-aller acceptable, sous la réserve de quelques amendements, et il finit par s'imposer. Dans une assemblée générale, succédant le jour même de la déposition de Chouïski à celle qui avait prononcé la déchéance du tsar, on tomba



d'accord pour exclure tout candidat *moscovite*, ce qui équivalait presque à accepter le prince royal de Pologne. Mais on convint aussi qu'il fallait négocier avec Sigismond pour obtenir quelques garanties supplémentaires (1).

Et donc il était nécessaire de gouverner, en attendant. Nous ignorons de quelle façon on arriva à constituer une *septarchie*, où quatre représentants de grandes familles princières, F. I. Mstivlavski, I. M. Vorotynski, A. V. Troubetzkoï et A. V. Galitsyne siégèrent avec un des Romanov, Ivan Nikititch, et deux de ses parents, F. I. Chérémétiev et le prince B. M. Lykov. V. V. Galitsine, a peut-être figuré d'abord sur la liste : mais sans doute ses collègues préfèrent être quittes de lui, en l'envoyant sous Smolensk pour traiter avec le roi. De toute façon, le nouveau gouvernement mit au pouvoir le dessus du panier de la haute noblesse, aristocratie de naissance et aristocratie de cour confondues, à l'exception de quelques absents et de I. S. Kourakine que ses tendances polonaises, trop ouvertement accusées, ont dû écarter. Comme l'origine, la composition elle-même de ce corps prête d'ailleurs à beaucoup d'incertitudes (2).

A l'exemple de tous les gouvernements de l'époque, celui-ci prétendit tenir son mandat d'un *Ziëmskiï Sobor*, et il est possible qu'un autre simulacre d'assemblée représentative ait présidé à sa naissance, sans pourtant qu'on se soit trouvé en mesure de faire sérieusement appel au suffrage des provinces. Celles du sud avaient perdu tout contact avec la capitale ; celles du centre se trouvaient aux mains de Zolkiewski, et le temps manquait pour consulter les autres. L'opération eût demandé des mois, et, prise entre deux feux, Moscou devait compter les jours.

Le 20 juillet (n. s.), Zolkiewski quitta Mojaïsk, se faisant précéder par des messages où il invoquait le souci de défen-

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 473-475 ; Zolkiewski, *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 59.

(2) Platonov, *Études*, p. 456. — Comp. Ilovaïski, *Hist. du Temps des troubles*, p. 293, et *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 123.



dre la capitale contre le *bandit*. Fièrement, le gouvernement provisoire répondit qu'il n'avait pas besoin de ce secours ; mais, quatre jours plus tard, le *hetman* fut sous Khorochevo, à sept verstes de la ville ; et, en même temps, Dimitri lança ses colonnes à l'assaut, Zakhar Lapounov ameutant la populace en sa faveur. On parlementa de part et d'autre. Les *sept* ouvrirent des négociations avec Zolkiewski et, par l'entremise de Sapieha, Dimitri essaya de s'entendre avec le général polonais. Il offrait trois millions de florins à la République, cent mille au prince royal, un corps de 15,000 hommes au roi pour la guerre de Suède et l'engagement de reconquérir la Livonie pour la Pologne (1). Personnellement tenté par des promesses magnifiques, Zolkiewski refusa d'écouter ces propositions ; mais l'entente avec Mstislavski et ses collègues n'était pas plus facile. Ceux-ci réclamaient la conversion de Ladislas à l'orthodoxie et la promesse de ne pas mettre de garnisons polonaises dans les places frontières de la Moscovie. Cela voulait dire surtout : ne pas attribuer de domaines, dans cette région, à des Polonais. Or le *hetman* savait comment Sigismond en usait à cet égard, et, bon catholique lui-même, il n'était pas tenté d'aller, en matière de religion, contre les intentions certaines du maître. Depuis la journée de Klouchyne, il attendait d'ailleurs des instructions, que Sigismond, toujours fort lent, ne se pressait pas d'envoyer.

Trois semaines s'étant passées en discussions vaines, attendre plus longtemps ne fut pas possible. D'un côté, Dimitri était aux portes de la capitale, de l'autre ne recevant pas de solde, les vainqueurs de Klouchyne faisaient mine d'imiter les mercenaires de La Gardie. Ainsi pressé, Zolkienski se décida à un compromis. Transigeant sur les problèmes d'intérêt matériel, il réussit à réserver la question religieuse, et Ladislas fut tsar.

(1) Zolkiewski, *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 60 ; Moukhanov, édit. de Zolkiewski, p. 311 ; Kostomarov, *Le Temps des troubles*, III, 27.



II

L'ÉLECTION DE LADISLAS

Le 17 août (v. s.), ou *Diévitché Polié*, trois boïars, les princes F. I. Mstislavski, V. V. Galitsyne et D. I. Mezetski en compagnie de deux *diaks* de la *Douma*, Vassili Télépniév et Tomilo Lougovski, prirent sur eux de décider, dans ce sens, les destinées de leur patrie, en se déclarant comme toujours autorisés par « le pays entier » (1). Le pacte de Touchino étant accepté pour base, les amendements imposés par les nouveaux négociateurs portèrent principalement sur les privilèges spécifiques, dont les confédérés avaient fait abstraction : un droit de préséance fut reconnu et un traitement de faveur garanti aux représentants des grandes familles princières. Acceptée par les *Touchintsy*, la limitation du pouvoir absolu resta d'autre part maintenue. L'autocratie venait d'être discréditée par Chouïski. Mstislavski et ses pairs avaient d'ailleurs contre elle des rancunes personnelles qu'ils inclinaient à faire valoir en présence d'un maître d'origine étrangère. Victimes du *Groznyï* ou de Godounov et descendants d'anciennes maisons souveraines, à travers les souvenirs que leur laissait ce double passé, à la faveur aussi d'une culture plus développée dans leur milieu, plus facilement que leurs autres compatriotes ils se prenaient au charme des libertés polonaises. L'article concernant la faculté de voyager à l'étranger pour des objets de commerce ou d'étude se trouva seul supprimé dans la partie purement politique de la nouvelle convention. Il contrariait décidément trop l'esprit moscovite et son particularisme étroit. Une des clauses ajoutées stipulait que le *bandit* serait réduit avec les forces communes et Maryna ramenée en Pologne. Enfin, Zolkiewski s'engageait, au nom du roi, à évacuer tous les territoires de l'empire occupés par l'armée

(1) *Recueil des documents d'État*, II, nos 199 et 200; ZOLKIEWSKI, *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 62.

polonaise. Les points sur lesquels l'accord n'avait pu se faire, et principalement la question de la conversion du futur tsar, de son *baptême,* comme on disait à Moscou, étaient renvoyés à des négociations directes avec Sigismond.

Le lendemain, les Moscovites prêtèrent en masse serment au nouveau souverain, en plein champ d'abord, à mi-chemin entre le camp polonais et la capitale, puis dans la cathédrale de l'Assomption, en présence du patriarche. Hermogène se prêta assez docilement à la cérémonie : une circulaire adressée aux provinces annonçait que Ladislas avait pris l'engagement de se faire couronner par le pontife suprême, ce qui pouvait passer pour une promesse d'abjuration (1). La convention n'en disait mot, mais on lui faisait dire tout ce qu'on voulait.

Les jours suivants on banqueta, Zolkiewski traitant d'abord et fort magnifiquement les principaux boïars, auxquels il distribua des présents, chevaux, selles, sabres, aiguières de prix, puis acceptant, avec ses colonels, l'hospitalité non moins fastueuse de Mstislavski. A la table du grand seigneur moscovite, toutefois, les compagnons du *hetman,* tout comme autrefois les compagnes de Maryna, goûtèrent médiocrement la cuisine du pays. Ils ne se régalèrent qu'avec certaines pâtisseries *françaises,* et se plaignirent de n'avoir pas de quoi se griser, *à raison de la variété des boissons,* d'ailleurs copieusement servies. Pour que la tête leur tournât, ils devaient, paraît-il, boire du même! Recevant à leur tour des présents, ils n'en furent pas mieux satisfaits. Un combat d'ours, dont on leur donna le spectacle après le repas, les intéressa pourtant, et ils apprécièrent un faucon blanc et un chien de chasse, offerts à Zolkiewski par l'amphitryon (2).

Pour ne prendre que peu de plaisir à cette fête, le *hetman* avait des motifs plus sérieux. Par Fedka Andronov d'abord, envoyé comme courrier, puis par Gosiewski apportant enfin

(1) *Actes de la Comm. Arch.*, II, n° 165 ; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, n° 181.

(2) Maskiewicz, édit. Niemcewicz, II, 381.



les instructions de Sigismond, il venait d'apprendre que le roi réclamait le titre de tsar pour lui-même. Bien qu'il se piquât habituellement de franchise, Zolkiewski semble avoir exagéré, dans ses mémoires (1), la surprise qui lui fut causée par cette décision. Il ne pouvait ignorer les objections que l'accession de Ladislas au trône de Moscou rencontrait sur les bords de la Vistule. Appelé à recueillir un jour la couronne de Pologne, il déplaisait fort à la *szlachta* que le prince royal fit l'apprentissage de son métier en Moscovie. D'autre part, la substitution du père au fils ne paraissait pas inacceptable pour ceux des Moscovites qui adoptaient sincèrement le principe d'une candidature polonaise : boïars engagés à se jeter dans les bras de la Pologne par peur du *bandit* et de la révolution, ou anciens partisans de Dimitri heureux d'échapper de cette façon à une réaction violente, la personne du souverain leur importait peu. En dehors de ces polonophiles convaincus et assez peu nombreux, deux groupes se laissaient distinguer : les résignés, disposés à subir un tsar polonais pour peu qu'il se fît orthodoxe, et vis-à-vis d'eux père ou fils, la dificulté était la même, car Sigismond n'admettait pas que Ladislas changeât de religion ; puis, les réfractaires, nationalistes résolus, et ceux-ci ne voyaient dans la question religieuse qu'un moyen sûr d'écarter toute candidature polonaise. En fait, tant que les boïars et les confédérés de Touchino restèrent maîtres du terrain, la candidature personnelle du roi ne rencontra aucun obstacle sérieux ; et plus tard, quand le parti nationaliste l'emporta, Sigismond et Ladislas se trouvèrent également écartés.

Si grande que fût sa perspicacité, Zolkiewski ne paraît pas avoir suffisamment discerné tous ces éléments d'une situation assurément fort compliquée. Signataire d'un traité négocié au nom du roi pour Ladislas, il semble aussi s'être fait un point d'honneur de maintenir, avec l'esprit, la lettre elle-même de cet accord. D'autres soucis, enfin, réclamaient toute son atten-

(1) ZOLKIEWSKI, édit. Bielowski, p. 76.



tion et toute sa vigueur. Il fallait se débarrasser de Dimitri. Usant de son autorité, le hetman chercha à ramener Sapicha, qui gardait auprès du *bandit* un rôle équivoque. Invité à servir d'intermédiaire pour un accommodement, le staroste d'Uswiat s'y prêta d'assez bonne grâce ; mais à la proposition d'un établissement en Pologne, Dimitri répondit en déclarant qu'il « préférerait l'esclavage chez un paysan à la honte de manger le pain du roi ». Intervenant au débat, Maryna ajouta une pointe de raillerie à ce refus hautain : « Que le roi cède Cracovie au tsar et il lui donnera Varsovie en échange ! (1). »

Il fallut recourir aux armes. Mstislavski joignant les troupes moscovites à celles de Zolkiewski, le premier boïar de Moscou, se mettant sous les ordres du général polonais, le *hetman* aborda, de nuit, le camp de Sapieha. Effrayés, les hommes du staroste d'Uswiat envoyèrent des parlementaires et leur chef vint lui-même trouver Zolkiewski : « Qu'on s'emparât du *bandit*, il laisserait faire (2)! » Moscou séparait les troupes alliées du monastère de Saint-Nicolas, où Dimitri et Maryna étaient maintenant réunis. Avec le consentement de Mstislavski, les Polonais traversèrent la capitale, mais, averti à temps, le couple ne se laissa pas surprendre. Une retraite précipitée le mit à couvert. La défection de Sapieha ne lui permettant plus, toutefois, de tenir campagne sous Moscou, le *bandit* se retira avec Maryna à Kalouga. Ses cosaques le suivirent; quant aux Moscovites qui lui restaient fidèles, ils se montrèrent disposés pour la plupart à reconnaître Ladislas, en stipulant seulement que les grades acquis au service du prétendant leur seraient conservés. Cette condition empêcha l'entente : Zolkiewski ne put engager les boïars à y souscrire. Il commit une faute, de son côté, en refusant le commandement des Moscovites ralliés, ou en passe de l'être, à Zarucki, qui pourtant venait de combattre vaillamment sous ses ordres à

(1) Zolkiewski, édit. Biélowski, p. 80; Niemcewicz, *Hist. de Sigismond III*, II, 478-479.

(2) Sapieha, *Journal*, p. 273 et suiv. L'aveu n'est pas explicite, mais Sapieha convient que l'entretien s'est terminé amicalement.



Klouchyne. Très populaire, l'*ataman* débaucha aussitôt un grand nombre de ces hommes et prit aussi avec eux le chemin de Kalouga, où l'attendait une romanesque et lamentable destinée. Par contre, moyennant la promesse d'une solde, les Polonais de Sapieha passèrent tous au service du roi.

Mieux inspiré, Zolkiewski pressa maintenant l'envoi sous Smolensk des ambassadeurs qui devaient conclure un accord définitif avec Sigismond. C'était, à ses yeux, un moyen excellent d'éloigner de la capitale quelques personnages suspects. Pour ce motif, flattant V. V. Galitsyne, il l'engagea à accepter la présidence de l'ambassade et réussit également à y introduire Philarète. Abraham Palitsyne en fit aussi partie avec Zakhar Lapounov et des représentants de toutes les classes, choisis en si grand nombre que le total alla à mille deux cent quarante-six personnes, accompagnées de quatre mille secrétaires ou domestiques : une assemblée encore, un petit *Sobor*, émanation du grand *Sobor* qui était censé avoir élu Ladislas (1) !

L'instruction copieusement élaborée pour ces mandataires en quatre-vingt-cinq pages de texte serré insistait principalement sur les points suivants : Ladislas devait accepter la foi orthodoxe au camp même de Smolensk et avant de pousser plus loin sur le chemin de Moscou ; en montant sur le trône, il renoncerait à toute communication avec le pape pour des objets religieux et épouserait, en Moscovie, une orthodoxe. Le roi, de son côté, lèverait le siège de Smolensk et retournerait en Pologne. A la rigueur, les ambassadeurs pouvaient remettre la conversion du tsar jusqu'à son arrivée à Moscou, pourvu qu'il arrivât promptement. Pour donner au roi un gage de leur sincérité, les boïars consentaient, en même temps, à ce que l'ex-tsar Chouïski et ses deux frères fussent renvoyés en Pologne. Hermogène refusant de tenir pour valable la prise d'habit imposée à l'ancien souverain, cette précaution paraissait utile. Dans la crainte, cependant, que les Moscovites n'en prissent offense, Vassili Ivanovitch et ses

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 318; Moukhanov, *Recueil*, p. 182.



proches furent d'abord éloignés de la capitale et internés dans le voisinage de la frontière.

Ces mesures dégageaient provisoirement la situation politique ; mais la situation militaire restait inquiétante. Dimitri se fortifiait à Kalouga et recrutait de nouveaux partisans dans les provinces voisines. Pour le contenir, Zolkiewski ne trouvait d'autre ressource que d'envoyer en Siéviérie l'énigmatique staroste d'Uswiat, avec quelques hommes et dix mille roubles d'argent moscovite pour en recruter d'autres. Le pillage du trésor moscovite commençait! Mais, rendu à son poste, le cousin du chancelier de Lithuanie semble y avoir reçu de celui-ci d'autres instructions. La pacification immédiate du pays n'entrait pas dans les vues du roi, auquel, à défaut d'honnêteté, on ne saurait, en cette circonstance, refuser beaucoup de sens pratique et de clairvoyance. C'était la peur du *bandit,* Sigismond l'apercevait bien, qui valait à la Pologne, en Moscovie, ses partisans les plus déterminés. Se défaire présentement de cet épouvantail eût donc été une maladresse, et Jean Sapieha se trouva secrètement engagé à ménager Dimitri, ou même à le soutenir, au besoin. Les débris de l'ancienne armée de Touchino, Cosaques et Polonais sous Lisowski et Prosoviétski, autre chef fort entreprenant, battaient le pays de leur côté, sans qu'on sût au juste qui ils entendaient servir. Enfin, d'alliés qu'ils étaient devenant ennemis depuis l'élection de Ladislas, les Suédois s'emparaient de Ladoga et essayaient d'enlever Ivangorod, qui restait fidèle à Dimitri.

Avec sa petite armée, campant sous Moscou, Zolkiewski se sentait fort exposé, et il n'osait cependant introduire ses Polonais dans l'énorme ville, où un soulèvement des éléments fanatiques était à craindre, si on apprenait que Sigismond se substituait à son fils. Mais, précisément, cette appréhension poussa les boïars à réclamer comme une faveur ce qu'ils avaient refusé jusque-là comme un outrage. Ils s'étaient livrés aux Polonais ; aux Polonais incombait la tâche de les défendre contre un danger commun! Le *hetman* ne céda



qu'avec la plus grande répugnance. Il s'attendait à être rejoint par le roi avec les peu nombreuses mais excellentes troupes qui ne faisaient rien de bon sous Smolensk. Malheureusement, Sigismond, de son côté, attendait d'être rejoint par la Pologne entière. Or, sollicitée maintenant, pressée, suppliée, celle-ci ne bougeait pas. Elle ne voulait rien entendre ni rien comprendre. Une dernière fois, avant l'heure fatale où elle devait se résigner à être conquise, la chance lui était offerte de faire œuvre de puissance conquérante — et civilisatrice. Avec tous les gages de succès, un historien russe des plus éminents l'a reconnu (1). Elle ne voulut pas! Elle manquait déjà de souffle — et de raison. Sur la trace de quelques aventuriers héroïques elle laissa son souverain courir aussi l'aventure et tenir seul une gageure impossible. En février 1610, Sigismond avait été obligé de vendre ou de mettre en gage ses bijoux (2), et, découragé malgré l'événement de Klouchyne, incertain de pouvoir en recueillir le fruit, il s'obstinait dans la pensée que lever le siège de Smolensk c'était lâcher la proie pour l'ombre. A tout hasard, en prenant la place, il ne risquerait pas de rentrer à Cracovie les mains vides et d'avoir à y affronter la colère de ses terribles sujets. Comme ceux-ci abandonnaient leur roi, à son tour il abandonnait son *hetman*.

Et Zolkiewski dut encore payer d'audace. Ce fut une épreuve redoutable. A la première nouvelle de l'entrée des Polonais, tous les clochers de Moscou se mirent en branle. L'émeute allait gronder à nouveau. Effrayés, les boïars prièrent le *hetman* d'attendre, et il proposa, de son côté, d'établir son armée dans les faubourgs. Mais ce fut pis. Les faubourgs contenaient un grand nombre de monastères ; assigné à Zolkiewski lui-même et à son état-major, le *Novodiévitchyï* était un couvent de filles ; les nonnes s'agitèrent et Hermogène s'indigna. Les Polonais, d'ailleurs, ceux de Touchino surtout, ne

(1) Kostomarov, *Monographies et recherches*, XIII, 368 et 434.

(2) Kozlowski, *Revue universelle* (polonaise), 1880, XXII, 219 et 345 ; Dabowski, *Niwa*, 1892, XIX-XXIV ; *Vetera Poloniae Monumenta*, III, 335 ; *Portefeuille de Naruszewicz*, 104, 106, l. 115, l. 210.

se montraient pas plus satisfaits de l'arrangement. Attendant toujours la solde promise, ils n'avaient pris patience que dans l'espoir de se rapprocher bientôt du Kreml et de ses trésors. Il fallut composer avec tous ces éléments de révolte. Les boïars s'occupèrent d'apaiser la foule et de rappeler le patriarche à un sentiment plus juste de la situation. « Si Zolkiewski s'en va, nous n'aurons d'autre ressource que de le suivre pour sauver nos têtes! » lui cria Ivan Romanov, et, comme le vieux pontife s'entêtait, Mstislavski finit par lui dire brutalement que « les popes n'avaient pas à se mêler des affaires du gouvernement! (1) » Dans la nuit du 20 au 21 septembre 1610, les Polonais pénétrèrent silencieusement au cœur de la capitale, occupant avec le Kreml deux quartiers du centre, le *Kitaïgorod* et le *Bielyïgorod* et s'établissant aussi au *Novodiévitchyï*, malgré l'insurrection des cornettes.

III

L'OCCUPATION DE MOSCOU

Zolkiewski demeurait fort perplexe. Il avait fait observer à ses colonels que le Kreml serait très difficile à défendre. Centre de toutes les affaires administratives, bien que fortifiée, cette vaste enceinte restait habituellement ouverte à tout venant et réunissait fréquemment des foules considérables. Pour le service des remparts les Polonais manquaient d'ailleurs d'infanterie. « Qu'importe! répliqua le fougueux Marchocki, nous nous battons bien à pied entre nous! » Il ne pensait sans doute pas si bien dire.

Les fortifications de la cité étaient imposantes pour l'époque : murs épais, flanqués de tours carrées; embrasures pour les canons; meurtrières pour les tireurs d'arc ou d'arquebuse; passages souterrains reliant tous les ouvrages; grosse artillerie en abondance. Mais l'enceinte avait une circonfé-

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 144 : *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'ouest*, IV, 477; *Bibl. Hist. Russe*, I, 680; Zolkiewski, édit. Biélowski, p. 68.



rence de plus de deux kilomètres (1). Cette partie de la ville ne portait d'ailleurs pas encore le nom sous lequel elle est devenue célèbre depuis. *Kreml* est vraisemblablement une corruption de *Krym* (Crimée), et, au commencement du dix-septième siècle, on disait encore : *Krym-gorod*, ou cité tatare. Bien que Voltaire ne dût pas plus tard s'en laisser persuader par le comte Chouvalov, *Kitaïgorod*, par contre, ne voulait pas dire : ville chinoise. La Chine s'appelle bien *Kitaï* en russe, mais les Moscovites du dix-septième siècle n'avaient pas encore de relations avec la si loitaine Asie. Le *Kitaïgorod* a été ainsi nommé sous la régence d'Hélène Glinska, mère d'Ivan IV, en souvenir sans doute du lieu de naissance de cette princesse, la ville polonaise de Kitajgrod, dans le gouvernement actuel de Podolie. Avec le *Bielyïgorod*, ou cité blanche, ainsi appelée à raison de ses maisons crépies à la chaux, le *Kitaïgorod* constituait, dans le voisinage immédiat du Kreml, la partie la plus populeuse et la plus animée de la ville, le quartier commerçant, traversé par les principales rues. Si peu nombreux, les Polonais s'y trouvèrent comme noyés. Grâce à la dextérité de Zolkiewski pourtant, l'occupation s'organisa et se fit accepter d'abord sans encombre.

Le jugement des différends ou querelles survenant entre Moscovites et Polonais fut déféré à un tribunal mixte, où les deux nationalités étaient également représentées et dont l'impartialité assura quelque temps le maintien d'une discipline sévère. Un Polonais, sectaire arien, ayant déchargé son pistolet sur une image de la Vierge, il encourut un arrêt le condamnant à avoir les mains coupées et à être brûlé vif ensuite. Un autre reçut le knout pour rapt d'une jeune fille moscovite. Gosiewski ajoutant à son titre polonais de staroste de Viélije la dignité moscovite de boïar, dont un oukase rendu par Sigismond le revêtit sans qu'on trouvât à y redire, Zolkiewski lui fit attribuer le commandement des *striéltsy*, ce qui mettait dans ses mains la police de la ville. L'ancien ambassadeur

(1) Snéguirev, *Monuments*, II, 322.



était meilleur soldat que diplomate; mais la courtoisie et la générosité du *hetman* l'aidèrent dans l'exercice de ses périlleuses fonctions, si bien que ses nouveaux subordonnés lui témoignèrent un dévouement à toute épreuve, dénonçant eux-mêmes les individus mal disposés et s'offrant pour les arrêter. L'approvisionnement de la garnison polonaise fut garanti par le système qui déjà avait été expérimenté à Touchino et qui, en assignant un territoire distinct à chaque compagnie, servait aussi à mettre les centres de ravitaillement ainsi créés dans la dépendance directe des troupes qu'ils nourrissaient. Les communications avec l'armée royale étant en même temps assurées par l'occupation de Mojaïsk, Borissov et Véréïa, le problème militaire sembla partiellement résolu.

Plus difficile à résoudre paraissait celui du pouvoir suprême. Le seul gouvernement légal c'était, désormais, celui de Ladislas. Mais en attendant que le fils fût là, le père s'imposait comme son représentant naturel. On le comprenait si bien à Moscou qu'en jurant fidélité à Ladislas, on avait fait serment aussi d'obéir provisoirement à Sigismond. Ladislas était censé régner déjà. On priait pour lui dans les églises; on rendait la justice en son nom et on frappait des monnaies et des médailles à son effigie (1). Mais les sujets du fils ne montraient pas moins d'empressement à solliciter du père toute sorte de faveurs. En fait, de 1610 à 1612, le roi fut le distributeur officiel de charges et de bénéfices; et, depuis le grand Mstislavski se faisant octroyer un domaine jusqu'au petit Plechtchéiev se contentant du titre polonais de *krajczy* (écuyer tranchant), nul partisan de Ladislas ne bouda devant ce ministère. Derrière les confédérés de Touchino recueillant le premier et le meilleur lot avec les biens des Chouiski adjugés aux Saltykov, les disgraciés du règne précédent réclamèrent leur part. La mère du premier Dimitri mendia et obtint le beau domaine d'Oustioujna-Jeleznopolskaïa; et Margeret lui-

(1) Voy. des fac-simile chez NIEMCEWICZ, *Hist. de Sigismond III*, II, 482.

même, avec un de ses compagnons d'armes français, furent propriétaires en terroir moscovite!

Dans les premiers actes de donation datant de 1610, le roi intervient même seul; l'année d'après, Ladislas est nommé, mais subsidiairement et comme prince royal; plus tard encore *le tsar et grand-duc Ladislas* fait son apparition, mais toujours en second. Les variations du protocole seront expliquées par les événements dont j'ai encore à faire le récit (1).

L'esprit moscovite ne répugnait pas à ce dualisme, si étrange qu'il fût. L'exemple du premier Romanov régnant nominalement sous l'autorité effective de son père devait le prouver par la suite. Une lettre de Sigismond à Mstislavski indique que les rapports établis entre le roi et le premier boïar de l'empire étaient bien de souverain reconnu à sujet soumis et fort humble (2); et écrivant à Léon Sapieha, M. G. Saltykov se déclarait prêt à sacrifier sa vie pour le service *du roi et du prince royal* (3). Le champion le plus éminent du constitutionnalisme russe se trouvait, il est vrai, en instance à ce moment pour le beau domaine de Vaga. Les crises révolutionnaires ont partout et toujours des dessous où les bonnes âmes éprises d'idéal ne doivent pas regarder.

Mais les boïars estimaient que, jusqu'à l'arrivée de Ladislas tout au moins, en dehors des fonctions gracieuses où il se montrait suffisamment bon prince, Sigismond était tenu de leur laisser les autres réalités du pouvoir. Zolkiewski ne demandait pas mieux. Il faisait fort bon ménage avec les *sept*, et réussissait même à amadouer l'irascible Hermogène, qui bientôt compta parmi ses visiteurs quotidiens. C'était assurément une sage politique et la seule qui, en ménageant la transition, pût préparer l'avenir dans le sens même des intentions royales. Mais Sigismond ne l'entendait pas ainsi. L'occupation militaire de la capitale n'était, à ses yeux, que la préface

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, n°s 183 et suiv., 755, 786; *Actes de la Comm. Arch.*, II, n° 166; *Bibl. Hist. Russe*, 1875, II, 698.

(2) *Actes hist.*, II, n° 288.

(3) *Ibid.*, II, n° 306.



d'une prise de possession administrative qu'il voulait réaliser immédiatement. Tout devait se faire désormais non seulement au nom du roi, mais d'après ses ordres et par l'organe de fonctionnaires à sa discrétion. Soldat magnifique et homme d'État plein de ressources, comme *sujet*, Zolkiewski n'était pas parfait. De ses vertus, la docilité ne faisait pas partie. Il n'eût pas été Polonais! Rester à Moscou pour y exécuter un autre programme que celui dont il appréciait les avantages ne lui parut pas possible. Malgré les supplications des boïars, il partit en octobre, universellement regretté, acclamé par la populace elle-même. Il laissait à Gosiewski le commandement d'une garnison réduite à 4,000 Polonais et quelques milliers de mercenaires.

Sous Smolensk, il trouva Sigismond aux prises avec l'intraitable forteresse, qui maintenant encore refusait de capituler et avec la vraiment *extraordinaire* ambassade de 1,246 ambassadeurs qui, prétendant s'en tenir à la lettre de ses instructions, menaçait de montrer une intransigeance égale. Un spectacle s'offrit là, sans précédent peut-être dans l'histoire : échangeant des coups de canon avec une partie de ses sujets, le souverain discutait avec l'autre les conditions mêmes de son accession au pouvoir! Invoquant les engagements pris par le *hetman*, les Moscovites demandaient que le roi envoyât, sans plus tarder, le prince royal à Moscou et évacuât simultanément le territoire de l'empire. Faisant appel, de son côté, à ses droits comme représentant du tsar élu, Sigismond réclamait la soumission préalable de Smolensk. La présence dans le camp royal des trois Chouïski amenés par Zolkiewski et traités en prisonniers de guerre ne contribuait pas, dans le camp moscovite, à incliner favorablement les esprits. On négocia, sans faire un pas, jusqu'à la fin de novembre, et un assaut donné à ce moment par les Polonais fut repoussé.

En décembre pourtant, une détente se produisit. Grassement pourvus dans la distribution des faveurs royales, quelques-uns des ambassadeurs, dont le très influent Abraham Palitsyne, se laissèrent persuader de revenir à Moscou et d'y



agir dans les intérêts du généreux souverain (1). Quelque effort que V. V. Galitsyne et Philarète fissent pour la réprimer, cette débandade s'accéléra promptement et enleva à l'ambassade ainsi démembrée son caractère représentatif, n'y laissant qu'un groupe de politiciens réfractaires, désavoués par leurs collègues et donc à moitié déchus de leur mandat. Zakhar Lapounov figura parmi les déserteurs; mais, plutôt que de suivre Palitsyne, il préféra passer dans le camp polonais, s'y faisant héberger plantureusement par ses nouveaux compagnons et payant leur hospitalité en quolibets prodigués à l'adresse des *intransigeants*. Bien qu'elle parût équivoque plus tard et éveillât, même sur le moment, des soupçons dont les boïars de Moscou firent part à Sigismond, cette attitude fortifia le souverain dans le sentiment qu'il pouvait agir en maître. Il régnait déjà; il voulut gouverner.

IV

LE GOUVERNEMENT POLONAIS

La méthode qu'il employa était la plus détestable qu'il pût employer. Exercé sans difficulté et avec bonheur par le *boïar* Gosiewski, le commandement des *striéltsy* lui en recommandait une qui promettait d'excellents résultats. A des Polonais ainsi russifiés, le roi préféra des Moscovites polonisés qui, pour offrir la docilité requise, ne pouvaient être que de qualité inférieure et, confirmé dans le grade de gentilhomme de la *Douma* qu'il avait reçu à Touchino, l'ex-corroyeur Fedka Andronov fut adjoint au trésorier de Moscou, Vassili Petrovitch Golovine. Il ne tarda pas à évincer son chef hiérarchique en mettant le trésor à la disposition de Gosiewski. Pour la forme, celui-ci procéda à un inventaire en présence des boïars; mais, quelques jours après, les sceaux apposés par leurs soins

(1) Golikov, *Hist. de Pierre le Grand*, XII, 362-368; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, n° 182.



se trouvèrent enlevés et remplacés par d'autres, au cachet de Fedka Andronov! Le système s'étendit rapidement à tous les bureaux. Les ordres du *tsar Sigismond* y introduisirent coup sur coup des hommes qui avaient fait leurs preuves à Touchino ou sous Smolensk, un Michel Moltchanov après un Ivan Saltykov. A la *Douma*, Fedka Andronov parla de plus en plus haut, ne craignant pas de tenir tête à un Mstislavski ou à un Vorotynski (1).

Quant au gouvernement des *sept*, il n'existait plus; virtuellement dissous, il s'effaçait docilement; et, en même temps, tombait dans le néant la dernière tentative des boïars moscovites pour constituer une classe dirigeante avec les éléments fusionnés des deux aristocraties rivales. L'essai aboutissait à la dictature de Fedka Andronov! Et, de cette faillite, dont elles portèrent la reponsabilité devant l'histoire, ni la noblesse de naissance ni celle de cour ne devaient plus se relever. Pour quelques plats de lentilles problématiques, un Mstislavski ne dédaignant pas le titre polonais *d'écuyer*, les boïars vendaient leur droit d'aînesse, et, avec la déchéance de cette classe, le nivellement de la société russe dans une servilité commune se trouva consommé. Comme force indépendante, le clergé restait seul, mais représenté, à cette heure, par l'obtus Hermogène ou par le louche Palitsyne, il n'était pas à la hauteur du rôle qu'il aurait pu prendre. Le célérier de la *Troïtsa* rencontre aujourd'hui des apologistes convaincus (2); mais ils doivent s'en rapporter à son propre témoignage, celui des contemporains lui faisant généralement défaut et leur silence ne suffisant sans doute pas à contredire l'éloquence des faits. Partageant avec son pays des malheurs qu'il avait contribué à susciter, le patriarche, lui, s'est trouvé élevé sur un piédestal où les traits réels de sa physionomie ont disparu, pour les hommes de son temps, dans l'auréole de son long martyre. A la distance, on peut cependant les discerner.

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, 402-403; *Actes Hist.*, II, n° 314. — Comp. PLATONOV, *Études*, p. 468-469, 630, note 193.
(2) KEDROV, *Archive Russe*, 1886, VIII.

Ils donnent l'impression d'un homme borné et crédule, entêté mais faible, théologien, savant à la mode de son pays et de son époque et écrivain disert, mais de nulle culture générale et d'éducation grossière. La tradition veut qu'il ait débuté chez les Cosaques du Don, et la légende qui le rattache à la famille des Galitsyne ne repose sur aucune indication sérieuse (1). Au sommet de la hiérarchie ecclésiastique, en possession d'une autorité énorme, on le voit ballotté par les événements qu'il prétend diriger; houspillé par la foule dont il croit gouverner les mouvements; frondant Chouïski puis voulant le soutenir quand il n'est plus temps; se mettant en travers de tout et contrariant tout le monde, mais n'arrivant qu'à se faire bafouer par les uns et renvoyer à son église par les autres; longtemps disposé d'ailleurs à incliner en définitive son prestige âprement mais gauchement défendu devant toutes les puissances qu'il a imprudemment bravées, devant l'ex-patriarche Job, auquel il cède le pas après avoir consenti à lui succéder; devant le faux patriarche Philarète, qu'il caresse au retour de Touchino après l'avoir anathématisé; devant Zolkiewski, dont il recherche la société après lui avoir défendu l'entrée de Moscou et devant Sigismond lui-même, qu'il sollicite et presse de « donner son fils », après avoir traité le père et le fils de brigands (2).

Il ne devait pas montrer plus d'énergie victorieuse avec Fedka Andronov. La dictature civile de l'ex-corroyeur tendit d'ailleurs à se résoudre promptement dans la dictature militaire de Gosiewski. Dans les derniers jours d'octobre 1610, à la suite d'un complot plus ou moins sérieux visant une entente avec Dimitri (3), le *boïar polonais* mit la ville en état de siège

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, 481; MACAIRE, *Hist. de l'Église russe*, X, 127; PLATONOV, *Études*, p. 632, note 198, N. N. GALITSYNE, *La Famille des princes Galitsyne*, p. 410-413; VOROBIÉV, *Archive Russe*, 1892, I, p. 15.

(2) Ce point a été contesté, mais en vertu d'un témoignage qui me paraît insuffisant. V. PLATONOV, *Revue du M. de l'I. P. R.*, janv. 1886. Comp. *Recueil des documents d'État*, II, 445.

(3) *Bibl. Hist. Russe*, I, 690-693; *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, 481; *Actes Hist.*, II, 362-363; MARCHOCKI, p. 112.

et, à partir de ce moment, sa conduite et celle de ses compatriotes adopta les pratiques usuelles des garnisons en pays ennemi. Tenus dans une alarme perpétuelle, obligés de monter à cheval quatre ou cinq fois par jour, chefs et soldats se vengeaient de cette inquiétude et de ce surmenage par des excès qui, insuffisamment réprimés par Gosiewski, provoquaient des représailles et aggravaient de part et d'autre une irritation, source de redoutables conflits. Les églises elles-mêmes cessaient d'être respectées, et, dans celle de Saint-Jean, on montre encore une icône de saint Nicolas dite « détournée », parce que, d'après la tradition, les yeux du saint se seraient dérobés à la vue des profanations commises par les étrangers (1).

En même temps, Sigismond prétendant que la solde de cette garnison fût à la charge des Moscovites et l'argent manquant déjà au Kreml, on dut s'y rabattre sur les objets précieux. Comme leur dilapidation ainsi commandée par les circonstances, la valeur de ces richesses a été singulièrement exagérée. Le trésor d'Ivan le Terrible se trouvait déjà fortement entamé, et, en apercevant ce qui en restait, Zolkiewski dit avoir éprouvé une grande déception. Un amas considérable de vaisselle d'or ou d'argent le frappa seul; encore étaient-ce, pour la plupart, des pièces dont le travail grossier ne faisait pas honneur aux ouvriers indigènes. Le prix attribué par les Moscovites à quelques objets participait aussi d'une légende complaisante, et difficilement eussent-ils trouvé acheteur à 140,000 roubles pour certain sceptre en *unicorne* évalué à cette somme. Marchocki parle de douze figures d'apôtres en or de grandeur naturelle, dont Chouïski aurait hérité ; mais le *choubnik* s'était vu déjà obligé de les convertir en monnaie, ne laissant qu'un Jésus également en or, qui pesait 30,000 ducats et fut mis en morceaux par les Polonais. Il est possible que Marchocki ait pris part à cette aubaine; mais, pour ce qui est des douze apôtres, il s'en est vraisemblablement laissé conter. On reconnaît là une fable qui, en Russie comme en

(1) Snéguirev, *Monuments*, II, 117.



Pologne, devait longtemps encore hanter les imaginations et prêter à une des victimes de la confédération de Bar, vers la fin du dix-huitième siècle, le très riche en domaines mais très désargenté prince Radziwill, une opulence dont on ne s'est guère aperçu pendant son séjour à l'étranger.

Ainsi qu'à la vaisselle, accessoire indispensable des banquets de Cour, Chouiski n'avait pas touché aux insignes du pouvoir suprême, sceptres nombreux et couronnes. Comme il convenait d'en faire encore l'épargne pour Ladislas, ou pour Sigismond, les régiments consentirent à n'en prendre livraison qu'à titre de gage, et, conservée intacte entre les mains des colonels jusqu'à la fin de l'occupation polonaise, cette partie du trésor échappa presque entièrement au désastre. Le bonnet de Monomaque et d'autres *regalia* d'origine byzantine; le trône garni d'opales, de saphirs, de topazes et de turquoises offert en 1604 à Godounov par le shah de Perse, Abbas ; le trône d'Ivan III, en ivoire de travail grec, et celui d'Ivan IV, orné de 9,000 pierres précieuses, qui venait de servir au couronnement de Maryna : tout cela fut sauvé. C'est à tort aussi que Sigismond passa plus tard pour s'être fait enterrer avec une des couronnes dérobées à Moscou. Ainsi qu'une couronne suédoise, le roi posséda une couronne moscovite, mais fabriquées l'une et l'autre par des joailliers de Varsovie. La vaisselle *d'or* du Kreml étant respectée, la vaisselle *d'argent* seule fut monnayée pour le compte des soldats et officiers polonais, auxquels, bien mal à propos assurément, on livra aussi des ornements d'église et jusqu'aux tapis couvrant les tombes des grands-ducs dans l'église de Saint-Michel.

L'étendue de ces déprédations, où le pillage s'aggravait de sacrilège, ne saurait d'ailleurs être déterminée avec précision, en présence d'évaluations contradictoires (1) ; et il est juste d'ajouter que si Gosiewski et Sigismond lui-même y ont parti-

(1) Marchocki, *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 142 ; Piasecki, *Chronique*, p. 242 ; Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 459 ; Woycicki, *Mémoires*, p. 26 ; *Bibl. Hist. Russe*, II, 265. — Comp. Dabowski, *Esquisses Hist.*, III, 20 ; Tratchevski, *Manuel d'Hist. de Russie*, p. 207.



cipé, les Moscovites ne paraissent également pas s'être retenus de figurer en nombre parmi les parties prenantes. « Dès qu'on mettait là un boïar, affirmèrent plus tard les Polonais dans un document diplomatique, il remplissait ses poches et se sauvait (1). »

Dans l'ensemble, néanmoins, civil ou militaire, ce gouvernement donna un avant-goût fort déplaisant du régime qu'il préparait. Représentant la Pologne dans ce qu'elle avait de moins attrayant, il fit tant et si mal, qu'un regain de popularité en résulta pour la cause du prétendant et qu'avec Maryna, Dimitri eût sans doute obtenu de nouveaux succès, sans une catastrophe, qui du reste, dans les conditions où ils exerçaient à Kalouga leur souveraineté hasardeuse, était probablement inévitable.

V

LA MORT DU SECOND DIMITRI

Déjà, tandis qu'à l'ouest Pskov résistait à Sigismond et Novgorod, en consentant à ouvrir ses portes, se refusait à recevoir une garnison polonaise, à l'est, après une crise où Bogdan Biélski trouvait la mort dans des circonstances peu connues, Kasan prêtait serment à Dimitri. Viatka suivait l'exemple et, correspondant avec Perm, l'engageait à adopter le même parti (2). Malheureusement pour lui, en continuant à employer de son côté les procédés de terreur qu'il jugeait indispensables au maintien de son prestige, le prétendant eut l'imprudence de se faire des ennemis dans l'entourage du khan tatar de Kassimov. Le vieux Ouraz Makhmet l'avait suivi au moment de sa dernière apparition sous Moscou. Après la fuite de Dimitri, il avait rejoint Zolkiewski ; mais un de ses fils était resté avec le prétendant, et le père en fut inconsolable. Il demanda et reçut la permission d'aller retrou-

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, 496.
(2) *Actes de la Comm. arch.*, II, n°s 170, 171.

ver à Kalouga cet enfant tendrement aimé. La visite parut suspecte à Dimitri, et il fit noyer le vieillard.

Peu de temps après, le 11 décembre 1610, à une chasse dans les environs de la ville, un Tatar baptisé, Pierre Ouroussov, marié par Chouïski avec la veuve de son frère, Alexandre Ivanovitch, accompagna le *tsar* avec la garde composée de ses compatriotes qu'il commandait. A part ces hommes, dont il aurait dû se méfier, Dimitri n'avait avec lui que le seul Kochelev. Brusquement, les Tatars se jetèrent sur le souverain, le tuèrent et gagnèrent les steppes, en exerçant d'affreux ravages sur leur passage. Épargné, le fou rapporta la nouvelle à Kalouga.

Maryna était sur le point d'accoucher. On imagine son désespoir. D'après un témoignage recueilli par Simonetta, elle aurait demandé qu'on la tuât et se serait même frappée d'un coup de poignard, se blessant légèrement (1). D'autres rapports la montrent parcourant la ville et criant vengeance. Obéissant à cet appel, les Cosaques massacrèrent les principaux *mourzas* et pillèrent leurs maisons (2). Le règne des Cosaques allait commencer dans ce qui restait de l'empire fondé à Touchino. Le prince Grégoire Chakhovskoï et Zaručki lui-même voulant partir, ils les en empêchèrent, et Maryna donnant le jour à un fils, ils le proclamèrent tsar sous le nom d'Ivan. Maryna laissa faire, et ne tarda même pas à prendre tout à fait au sérieux son nouveau rôle de tsarine douairière. En retrouvant son *rang*, elle reprit goût à la vie, et Jean Sapieha arrivant au bruit de la catastrophe, elle repoussa dédaigneusement la protection qu'il lui offrait. Elle avait probablement fait choix déjà d'un autre protecteur. Prisonnier des Cosaques d'abord, Zaručki devait avant peu échanger cette chaîne contre une autre qu'il porta allégrement jusqu'à la mort.

Mais, réduite à ces éléments, l'aventure perdait toute importance politique. Symbole et épouvantail, le nom seul de

(1) Pierling, *Maryna après la catastrophe de mai*, p. 254

(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 149; Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, 470 et suiv.; Zolkiewski, édit. Bielowski, p. 109.



Dimitri donnait jusque-là quelque vitalité à une cause tant de fois compromise et maintenant irrémédiablement avilie. Ce fantôme disparaissant, personne en dehors des Cosaques, quêteurs inlassables des plus folles équipées, ne se souciait du petit Ivan ; et sa mère, l'étrangère détestée et maudite, ne pouvait certes lui gagner des sympathies. Mais par un contre-coup qu'il avait su prévoir, l'événement se tournait aussi contre Sigismond et lui enlevait une de ses meilleures chances. Le roi et ses Polonais cessaient d'être des sauveurs. On pouvait se passer d'eux désormais, et, soufferte non sans impatience jusqu'à ce moment, leur présence sur le sol moscovite parut aussitôt intolérable. Ladislas dût-il régner, on l'avait choisi seul, à l'exclusion d'une invasion étrangère que rien ne justifiait plus. Ce choix était d'ailleurs l'œuvre des boïars qui avaient dépassé leurs pouvoirs ; mais qu'on le ratifiât ou non, il fallait être quitte d'abord de Sigismond et de Gosiewski, délivrer la capitale des brigands qui la pillaient et la profanaient, rendre la Moscovie aux Moscovites, et l'on verrait après !

Ainsi raisonna-t-on d'un bout à l'autre du pays, et de cette façon, devant s'y prolonger encore pendant deux années, la lutte ouverte par l'apparition du premier Dimitri changeait de caractère par la mort du second. La crise dynastique et la tourmente sociale allaient aboutir à une guerre nationale, où, se ressaisissant en un réveil de ses plus nobles sentiments et de ses meilleures énergies, avec la conscience momentanément abolie de sa destinée historique, un grand peuple devait retrouver la volonté et la force d'en assurer le développement indépendant.

QUATRIÈME PARTIE

LA GUERRE NATIONALE

CHAPITRE XII

LE MOUVEMENT NATIONALISTE

I. Le patriotisme moscovite. — II. L'insurrection en province. — III. L'émeute à Moscou. — IV. Les derniers triomphes de la Pologne.

I

LE PATRIOTISME MOSCOVITE

Se rattachant à tout ce qui peut faire l'intérêt ou le charme, la douceur ou la fierté de l'existence commune, le patriotisme est un sentiment aussi complexe que susceptible des formes les plus diverses. Au sein de la Moscovie du dix-septième siècle, en un pays sans relief, sans frontières naturelles, sans individualité ethnique nettement constituée à ce moment, sans tradition historique même suffisamment attachante, l'idée de la patrie n'avait pas un grand choix d'expressions où elle pût se définir. Elle tendait logiquement à le faire en ce par quoi la masse des habitants se différenciait le plus apparemment de ses voisins : la religion. De nos jours encore, *Russe* et *orthodoxe* sont des termes presque synonymes, et jusqu'à hier la loi punissait l'abandon de la foi nationale à l'égal d'une trahison. En 1611, le mouvement antipolonais fut donc, à l'origine, essentiellement religieux.



Le texte des premiers manifestes insurrectionnels l'atteste : c'est à peine s'il y est fait mention des autres intérêts nationaux offensés ou menacés par l'invasion étrangère et l'appel aux armes est lancé expressément pour la défense de la foi, ou de ses ministres (1). L'insurrection n'a pas aussi pour objet, tout d'abord, de détruire le pacte récemment consenti à Moscou et sanctionné par le chef de l'Église. Elle ne répudie pas Ladislas, pour peu que le tsar élu consente à recevoir « le vrai baptême ». A cette condition, la Moscovie insurgée est encore prête à le reconnaître pour son maître. « Nous serons tous ses esclaves, » écrivent à Sapieha Georges et Dimitri Troubetzkoï, en février ou mars 1611 (2). Or, à ce moment, le mouvement embrasse déjà une grande partie du territoire ; les deux voiévodes passent pour y participer et le staroste d'Uswiat a reçu de Moscou l'ordre d'agir contre eux. Il les en avertit et reçoit cette réponse : « Les gens de Moscou sont mal renseignés ; personne ne songe à se séparer de la capitale; grâce à Dieu, toute la terre russe est unie dans le même sentiment, et, demeurant fidèle à la foi orthodoxe, elle supplie le roi de Pologne de lui envoyer son fils. » Georges Troubetzkoï vient d'ailleurs, dit-il, de donner un témoignage éclatant de son attachement au prince royal : des troupes envoyées de Moscou ayant chassé Maryna et ses cosaques de Kalouga, il a pris le commandement de la ville et s'est hâté d'y faire prêter serment à Ladislas (3). Mais, « il y a des traîtres à Moscou, » déclarent les auteurs du message. Les boïars se sont laissé séduire par Sigismond et se montrent disposés à l'accepter pour souverain. C'est ce dont le pays ne veut pas !

L'accusation était à peu près exacte. Avec l'aide de Michel Saltykov, devenu propriétaire de Vaga, le roi de Pologne avait graduellement amené Mstivlavski et consorts à adopter sa politique équivoque. Sans avouer toujours que Ladislas ne

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II, n[os] 170-188.
(2) Malinowski et Przezdziecki, *Sources*, II, 345.
(3) *Actes Hist.*, II, 371.

serait ni baptisé ni envoyé à Moscou, il se pressait d'y établir son propre gouvernement, et, en réclamant encore pour la forme l'exécution des engagements antérieurs, les boïars montraient de plus en plus qu'ils n'y tenaient pas absolument. Pour ces hommes un peu dégrossis déjà, si sincèrement attachés qu'ils y fussent, la religion n'était pas tout; et, même dans cette représentation imparfaite toujours, odieuse parfois, avec laquelle ils prenaient contact directement, le gouvernement polonais, la culture polonaise, la société polonaise les sollicitaient, ce fait est à noter, par d'irrésistibles séductions. Une aristocratie libre, instruite et élégante, régnant comme à Rome sur un peuple d'esclaves, n'était-ce pas, à défaut d'autre, un idéal propre à flatter les descendants d'anciens princes souverains?

Auteur d'une chronique de ce temps, assez curieuse à consulter (1), le prince Khvorostinine apporte à cet égard un témoignage intéressant. Après le départ des Polonais, réduit à la fréquentation de ses compatriotes, il se désolera et se sentira dépaysé en son propre foyer. Il s'ennuiera à Moscou, où il n'apercevra que des sots et ne trouvera pas « avec qui causer ». Il ne voudra lire que des livres polonais, commencera par prier de préférence devant des images polonaises, et finira par confondre les deux religions dans un scepticisme égal (2).

Au début de l'insurrection, Saltykov et ses adhérents proposèrent aux boïars d'adresser une supplique à Sigismond pour réclamer d'urgence l'envoi de Ladislas et une circulaire aux organisateurs du soulèvement pour les engager à demeurer en paix. Mais ils voulaient que V.-V. Galitsyne, Philarète et les autres intransigeants de la grande ambassade fussent sommés, en même temps, de se soumettre en tout à la volonté du roi. Les boïars acceptèrent de grand cœur cette combinaison machiavélique et, s'il faut en croire la chronique, ils

(1) *Manuscrit de la Bibl. Imp. de Saint-Pétersb.*, Q. IV, n° 172, et *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 525 et suiv.

(2) Comp. Platonov, *Mémoires et Anciens Récits*, 188-191.



demandèrent même ouvertement au patriarche sa bénédiction pour le serment qu'ils avaient l'intention de prêter définitivement à Sigismond (1). Hermogène leur opposa un refus indigné. Comme les deux Troubetzkoï, il se disait prêt à reconnaître Ladislas, si le prince royal se faisait orthodoxe. Le patriarche « serait alors à ses pieds avec tout le clergé ». Mais il ne bénirait pas les adhérents d'un souverain hérétique et prêcherait lui-même la révolte pour la défense de la vraie religion. La religion étant en jeu, le pontife allait enfin faire preuve d'une fermeté qu'on ne lui connaissait pas. —

Les chroniqueurs parlent d'une scène violente qui aurait éclaté à ce moment entre Saltykov et le vieux prêtre, l'un tirant son poignard et l'autre levant sa croix pastorale. Les messages projetés furent expédiés sans la signature du patriarche, et Hermogène personnifia désormais la cause de l'indépendance nationale. Très cassé déjà, borgne et bientôt mis au secret par les Polonais, il ne pouvait prendre une part bien active à l'organisation du soulèvement. C'est à peine si, par des lettres d'abord, puis, la surveillance se faisant plus étroite autour de lui, par des messages oraux, il parvenait à communiquer avec le dehors. Le sentiment religieux dont la révolte s'inspirait fit cependant qu'on en rattacha universellement l'origine et le développement à l'initiative de l'auguste vieillard. Le chroniqueur du *Nouveau Récit (Novaïa Poviést)* (2) lui donne les traits d'un héros épique. Hermogène est le seul rempart solide de la vraie foi et des intérêts nationaux identifiés avec elle. Comme un géant sans armes, par sa seule parole il remue les masses populaires et écrase les innombrables ennemis de la sainte Russie; comme une colonne inébranlable, il soutient l'empire entier; comme un diamant dur, il résiste à toutes les attaques. Un autre chroni-

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 152-153; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 203-206.

(2) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 203-211; même note dans la *Lamentation sur la captivité (Platch o plenienii)*, *ibid.*, XIII, 230; dans la chronique de TIMOFIÉIÉV, *ibid.*, XIII, 439; dans celle de KHVOROSTININE, *ibid.*, XIII, 545; dans celle de KATYREV-ROSTOVSKI, *ibid.*, XIII, 583 et dans celle de CHAKHOVSKOÏ, *ibid.*, XIII, p. 865-870.

queur (1) va jusqu'à lui attribuer le don de la prophétie. Le patriarche est un martyr, un apôtre, et il prêche la guerre sainte. Sous la bourrasque qui fondait sur eux, les Polonais eux-mêmes contribuèrent à la création de cette pieuse légende, en chargeant leur prisonnier des plus lourdes responsabilités et en redoublant de rigueur à son égard (2). L'orage ne les menaçait d'ailleurs pas seuls. L'insurrection visait tout autant l'aristocratie moscovite pactisant avec Sigismond; et c'est ainsi qu'elle arma contre les Polonais les mêmes hommes qui, avec les Polonais, avaient fait campagne contre Chouïski. Sous une autre forme, c'était encore *la Révolution*. Reprenant son cours interrompu et entraînant les mêmes éléments, elle mettait aussi en jeu les mêmes intérêts et réveillait les mêmes passions. Comme précédemment, son foyer principal ne se trouva pas à Moscou. D'accord avec les boïars, ou à peu près, les Polonais tenaient la capitale dans un étau de fer. Aux premiers symptômes alarmants, Gosiewski commença par éloigner les *striéltsy* en leur assignant des quartiers excentriques. Un peu plus tard, il rappela la plupart des détachements polonais tenant garnison en province et les remplaca par ce qui restait à sa disposition de troupes moscovites. En même temps il prenait des mesures énergiques pour désarmer la population. Les habitants eurent défense de porter des sabres; on enleva leurs haches aux charpentiers eux-mêmes, et on alla jusqu'à interdire la vente du bois fendu, les bûches pouvant être employées comme des armes! Mais la tempête ne s'en déchaina que plus violemment en provice.

(1) *Nouvelle Chronique (Novyï Liétopisiéts)*, *Chronique de Nicone*, VIII, p. 141-142. *L'Autre Récit (Inoié Skazanié)*, *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 125 et *le Chronographe de la 2e Rédaction*, *Recueil de Popov*, p. 201 (même source) sont moins élogieux.

(2) Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 368.

II

L'INSURRECTION EN PROVINCE

A Riazan, les Lapounov reparurent en tête du mouvement. En octobre 1610, Procope avait encore enlevé Pronsk à Dimitri pour le compte de Ladislas; en janvier 1611, s'entendant secrètement avec son frère, Zakhar, qui demeurait sous Smolensk, attirant Zaruçki qui, avec Maryna et ses Cosaques, reprenait pied à Toula, il leva l'étendard de la révolte. Compagne inséparable maintenant et maîtresse apparemment du vaillant ataman, Maryna rêvait toujours de reconquérir le trône, et Lapounov flatta l'amant de l'ex-tsarine avec cette chimère. Le mouvement se propagea rapidement, les manifestes de Lapounov se rencontrant avec les lettres pastorales du patriarche et avec les messages que les villes recommençaient à échanger, pour mettre en commun leurs doléances et leurs colères. Plus particulièrement éprouvés, les habitants du district de Smolensk envoyaient depuis quelque temps déjà à leurs voisins de pathétiques exhortations : « Où sont nos chefs, écrivaient-ils; où sont nos femmes, nos enfants, nos frères, nos parents et nos amis? Nous n'avons pas opposé de résistance et nous voici perdus, livrés à l'esclavage éternel et au latinisme odieux! Si vous ne vous unissez pas tous avec le pays entier, vous pleurerez et sangloterez d'un sanglot perpétuel et inconsolable! La foi chrétienne sera abolie et seront détruites les saintes églises avec leur belle parure, et périra d'une mort cruelle tout notre peuple chrétien; nos mères, nos femmes, nos enfants connaîtront la captivité et les pires souillures! »

De Iaroslavl à Nijni-Novgorod et de Perm à Kasan, cet appel rencontra un écho rententissant (1). Les hommes de

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II, n°s 179 et 188; *Recueil des documents d'État*, II, n°s 228, 239, 241, 268.

Riazan virent arriver à eux ceux de Mourom avec le prince V. F. Massalski, ceux de Souzdal avec Artemi Ismaïlov, ceux de Vologda et du littoral avec les princes V. R. Pronski et F. Kozlovski et ceux de Galitch et ceux de Kostroma. A Kostroma un prince Volkonski, Féodor Ivanovitch ; à Nijni-Novgorod un prince Repnine, Alexandre Andréiévitch, se ralliaient aux insurgés. Ce mouvement n'était donc pas purement populaire, comme l'admettent quelques historiens (1), et encore moins dirigé contre « les hommes de service », auteurs responsables de la crise révolutionnaire. Très voisins souvent de la plèbe, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'indiquer, les *sloujilyié* figuraient au contraire en nombre dans la nouvelle armée insurrectionnelle ; plus disciplinés que leurs autres concitoyens, ils n'avaient dans le développement de la crise qu'une responsabilité très restreinte et aucune dans son origine ; enfin, il ne s'agissait nullement encore, à ce moment, de contre-révolution. Il s'agissait de bouter dehors les Polonais et de réduire leurs partisans. Au début, tout l'état-major insurrectionnel fut exclusivement composé d' « hommes de service » ; mais, précisément à raison de la discipline sévère qu'il subissait depuis un siècle et qui en le domptant l'avait émasculé, cet élément, avatar avili de l'ancienne milice libre *(droujina)* des princes russes, n'offrait pas, dans son ensemble, des ressources suffisantes pour une action énergique contre un pouvoir quelconque solidement établi. Et c'est ainsi que les Lapounov durent bientôt demander du renfort à d'autres alliés. Recueillant le contingent toujours disponible pour les œuvres de violence, toujours prêt à se battre sous n'importe quel drapeau de hasard, ils pactisèrent avec les Cosaques, qui à leur tour, faisant appel aux paysans et aux serfs, donnèrent à l'insurrection son caractère définitif, nettement révolutionnaire pour le coup. C'est l'histoire d'un grand nombre d'entreprises analogues, à tous les âges et dans tous les pays.

Les milices insurrectionnelles *(opoltchénié)* de 1611 arri-

(1) Zabiéline, *Archive Russe*, 1872.



vèrent à réunir ainsi trois groupements distincts et assez mal appareillés : débris de la dernière armée mise en campagne par le tsar Vassili Ivanovitch, avec les gentilshommes du bassin de l'Oka, les *moujiks* du bassin de la Kliazma ou du Volga et les compagnons d'armes de Skopine ; épaves de Touchino, avec les boïars, les voiévodes et les hommes de guerre ayant servi le second Dimitri à Kalouga ; bandes cosaques de toute provenance, avec les paysans par elles recrutés. L'emportant grandement par le nombre et la valeur militaire, ce dernier élément devait fatalement obtenir le premier rôle, et, en détournant l'œuvre commune de son objet primitif, il détermina son avortement.

Le commandement fut partagé en conséquence et exercé par un triumvirat — Procope Lapounov, le prince D. T. Troubetzkoï, Zaruçki — et ce gouvernement improvisé passa encore pour tenir ses titres d'un *Ziémskiï Sobor* qui, comprenant les « mandataires de toute la terre » censément en présence dans le camp insurrectionnel, fonctionna de son côté comme pouvoir législatif et judiciaire, rendit des oukases et les publia sous un sceau particulier. Quelques historiens (1) l'ont appelé aussi « Parlement de campagne » *(Pokhodnaïa Douma)* et ont observé que vingt-cinq provinces s'y trouvant représentées, cette assemblée avait encore, pour parler au nom du pays, plus de droit que les *Sobory* de 1606 ou de 1610, auteurs de l'élévation ou de la déposition de Chouïski. Se réduisant, toutefois, au groupement accidentel de quelques chefs militaires, cette représentation était purement fictive.

D'autres essais fort curieux d'organisation gouvernementale indépendante se produisirent en même temps sur divers points. Çà et là, des *Sobory* ou *Soviéty* (conseils) surgissaient, se donnant parfois des pouvoirs très étendus. Ainsi, entrant en correspondance avec Charles IX, « le Conseil terrien » du littoral *(Pomorskaïa oblast)* discuta la candidature du prince

(1) Kostomarov, *Monographies*, VI ; *Le Temps des troubles*, III, 161, Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 115.



royal de Suède; le « Gouvernement terrien » de Novgorod prit des mesures pour la colonisation de toute la région septentrionale. En dépassant ainsi la sphère des intérêts locaux, ces parlements au petit pied ne manquaient pas de se concerter entre eux; ils échangeaient des délégations et concouraient de leur côté avec un zèle malencontreux souvent, mais généralement sincère, à la défense de la cause nationale. En aucun pays d'Europe, sous la double croûte du militarisme et de la bureaucratie, qui n'est que le militarisme corrompu, l'autonomie parlementaire des organes politiques et sociaux, aujourd'hui atrophiés, n'a de racines plus vivaces et plus profondes peut-être.

En 1611, le militarisme cosaque ne tarda pas à étouffer ses manifestations incohérentes. Daté du 11 février, un manifeste de Lapounov (1) contient, à cet égard, une indication curieuse. Prêchant le soulèvement contre les Polonais, il est écrit dans un dialecte polono-russe et porte un titre polonais, destinés évidemment l'un et l'autre à des lecteurs allogènes d'origine ukrainienne; et le trait se retrouve jusqu'en 1613 dans un grand nombre de documents émanant des divers gouvernements insurrectionnels qui succédèrent à celui-ci (2). Les triumvirs cherchèrent d'ailleurs aussi à gagner le concours de Jean Sapieha, rejeté par Sigismond lui-même dans les aventures et ne sachant plus comment orienter sa fortune errante. Le staroste d'Uswiat parut d'abord disposé à accueillir ces ouvertures. « Les gens libres, écrivait-il à Troubetzkoï, ne servent ni le roi ni le prince royal; ils attendent du futur tsar, quel qu'il soit, la récompense de leurs services, voulant mourir pour la défense de la foi orthodoxe, leur propre gloire et la satisfaction de leurs justes prétentions. » Mais l'ambition inquiète de l'aventurier polonais devait toujours l'empêcher de prendre un parti décisif. Un mois plus tard, on sut qu'il engageait les habitants de Kostroma à reconnaître Ladislas. Il

(1) *Bibl. Imp. de St-Pétersb., Dép. hist.*, Pologne, n° 30.

(2) Voy. une lettre du Sobor général de Moscou, datée du 10 mars 1613, à la suite de la traduction polonaise du récit de Russell, p. 45.



resta en suspens entre les deux camps, attendant quelque signe du destin, et l'armée insurrectionnelle arrivant sous Moscou en avril 1611, il la suivit à distance.

Dans la capitale, sous la vigoureuse étreinte des maîtres indigènes ou étrangers, rien ne bougeait encore; mais les manœuvres secrètes de Lapounov, unies aux excitations ouvertes du patriarche, préparaient une explosion inévitable. Les épreuves réelles que l'occupation étrangère faisait subir aux habitants étaient amplifiées démesurément par des légendes provocatrices. Le 7 mars 1611, jour des Rameaux, la procession traditionnelle n'attira que peu de monde : le bruit avait été répandu que Saltykov et ses complices polonais saisiraient cette occasion pour égorger le patriarche et le peuple désarmé. Gosiewski et ses compagnons ne songeaient à rien de pareil; mais, au témoignage de Marchoçki (1), Saltykov aurait en effet engagé les Polonais à prévenir l'émeute qui grondait déjà à l'approche des insurgés en l'étouffant dans le sang. Elle ne tarda pas à éclater.

III

L'ÉMEUTE A MOSCOU

Comme tous ceux que cette époque nous a laissés, les récits de l'événement sont confus et pleins de contradictions. En prenant les précautions que les circonstances commandaient, les Polonais paraissent avoir eu la main trop lourde. Une querelle se produisit avec des *izvochtchiks* (cochers) réquisitionnés pour la mise en batterie de quelques nouveaux canons. La populace s'en mêlant, une avant-garde de l'armée insurrectionnelle, commandée par le prince Pojarski, voulut en profiter pour pénétrer dans la ville, et Moscou vécut une de ses plus terribles journées. Chassés du *Biélyigorod*, pres-

(1) Page 113.



sés au Kreml et dans le *Kitaïgorod*, les Polonais firent un grand carnage d'abord, puis, pour se donner de l'air, eurent recours à l'expédient sinistre dont d'autres défenseurs de la cité devaient recueillir la tradition. Saltykov passe pour avoir le premier incendié sa maison du *Biélyïgorod*, et, vers le soir, ce quartier, où Pojarski s'était déjà fortifié, fut en flammes tout entier. Le lendemain, pour élargir autour d'eux le cercle protecteur de l'incendie et ouvrir passage à des renforts attendus du côté de Mojaïsk, les Polonais allumèrent encore les faubourgs de delà la Moskva *(Zamoskvorietchié)*; puis, Strus survenant en effet avec quelques escadrons frais, ils attaquèrent Pojarski, qui, après une lutte acharnée, tomba couvert de blessures et fut transporté à la *Troïtsa* (1).

Les jours suivants, la tuerie continuant, Moscou fut inhabitable pour les Moscovites. Par un froid cruel, les malheureux se dispersèrent dans la campagne environnante. Sept mille cadavres jonchaient les rues, au rapport des chroniqueurs, qui d'ailleurs, cette fois encore, sont suspects d'exagération. Enfin, le Jeudi saint, Gosiewski reçut quelques bourgeois se présentant en parlementaires, et, moyennant l'engagement pris par eux que la population entière prêterait une seconde fois serment à Ladislas, il consentit à arrêter la répression. En signe de soumission, les Moscovites acceptant ce nouveau pacte durent porter des ceintures de toile d'une forme particulière. Mais aussitôt, la nouvelle se répandant que 30,000 Cosaques arrivaient sous Prosoviétski, le partisan moscovite que nous connaissons déjà, devenu maintenant lieutenant de Zaruçki, la bataille et le massacre recommencèrent. Grâce à Strus, Prosoviétski fut repoussé ; mais il ne fit que se replier sur le gros de l'armée insurrectionnelle, et le lundi de Pâques celle-ci campa au complet sous les murs de la capitale. Marchoçki évalue son effectif à 100,000 hommes.

Le 6 avril (v. s.), après des escarmouches sans résultat, les assiégeants occupèrent par surprise la plus grande partie du

(1) Marchoçki, *Histoire de la guerre de Moscovie* ; Niemcewicz, *Recueil*, II, 390.



Biélyïgorod. Des combats journaliers suivirent, où, « rugissant comme un lion, » Lapounov se distingua entre tous, au rapport des chroniqueurs. Au commencement de mai, Sapieha parut à son tour sur l'une des hauteurs dominant la ville, la *Poklonnaïa-Gora*. Il entama de nouveaux pourparlers avec les insurgés ; ne parvenant pas à s'entendre avec eux, il les attaqua, fut battu et rejoignit alors les Polonais. Mais, dans la ville à moitié détruite et à moitié investie, insuffisant pour la dégager, ce secours devenait un embarras : il augmentait le nombre des bouches à nourrir. Aussi, après avoir mis en meilleur état de défense les quartiers occupés par ses troupes, Gosiewski eut-il hâte de se défaire d'un compagnon qui, de toute façon, pouvait être gênant. Avec force caresses, il renvoya le staroste d'Uswiat à Péréiaslavl-Zaleski, lui adjoignant quelques-uns de ses propres escadrons, chargés d'assurer le ravitaillement.

La garnison se trouva ainsi réduite à 3,000 Polonais. Repoussant victorieusement tous les assauts mais incapables de mieux faire, ils attendirent que Sigismond se décidât à les secourir et les assiégeants les plaisantèrent : « Oui, le roi va vous envoyer des renforts et des provisions : 500 hommes et un boudin ! » On annonçait, en effet, l'arrivée d'un détachement de l'armée royale sous Kiszka (*kiszka* = boudin, en polonais). « Réjouissez-vous ! criaient-ils un autre jour. Koniecpolski approche ! » Et ce jeu de mot cruel (koniec Polski veut dire : fin de la Pologne) mettait en dérision les mouvements impuissants d'un autre chef de corps polonais opérant aux environs de la capitale.

Sigismond lui-même restait sous Smolensk, s'acharnant à prendre la place et négociant avec V.-V. Galitsyne et Philarète. Dans la nuit du 21 au 22 mai, une nouvelle surprise aggrava la situation des assiégés de Moscou, en leur enlevant la partie du *Biélyïgorod* qu'ils détenaient encore ; mais en même temps le roi arrivait, de son côté, à obtenir une double victoire.



IV

LES DERNIERS TRIOMPHES DE LA POLOGNE

En février 1611, les obstinés de la grande ambassade avaient consenti déjà à ce qu'un certain nombre de Polonais fussent introduits dans Smolensk, dont les habitants devraient prêter serment à Ladislas ; mais, aussitôt après, les progrès du mouvement insurrectionnel engageaient Galitsyne et ses compagnons à se montrer moins conciliants. Sigismond s'en laissa convaincre qu'il n'obtiendrait rien d'eux par la persuasion, et, invités à une nouvelle conférence dans le camp royal que le Dniéper séparait de leur propre quartier, Galitsyne et Philarète apprirent qu'ils étaient prisonniers et seraient renvoyés à Vilna. Pour justifier ce guet-apens, les historiens polonais parlent d'une lettre adressée par Galitsyne au commandant de Smolensk, Chéïne, avec des encouragements à la résistance ; mais Zolkiewski n'en fait pas mention (1).

Les ambassadeurs furent enfermés provisoirement, avec leur suite, dans quelques méchantes *isbas*, où ils passèrent tristement les fêtes de Pâques, se plaignant d'être aussi mal logés que nourris. Pour le repas pascal, le roi leur envoya pourtant une pièce de bœuf, un vieux mouton, deux agneaux, un chevreau, quatre lièvres, un coq de bruyère, quatre cochons de lait, quatre oies et sept poules. Il s'excusait de ne pouvoir mieux les traiter en alléguant qu'à lui-même la terre russe ne se montrait pas suffisamment hospitalière !

Joint aux événements dont Moscou devenait le théâtre, ce coup de force brutal n'était évidemment pas pour amener les défenseurs de Smolensk à composition. Aussi, en dépit du scorbut, qui plus que les balles ennemies exerçait d'affreux ravages dans leurs rangs, pensaient-ils moins que jamais à

(1) NIEMCEWICZ, *Hist. du règne de Sigismond III*, II, 504; KOBIERZYCKI, *Hist. Vladislai*, p. 358; ZOLKIEWSKI, *Hist. de la guerre de Moscovie*, p. 102.



adopter ce parti. Mais la science des ingénieurs allemands recrutés par Sigismond avait à la longue fait son œuvre, et un nouvel assaut décidé dans les premiers jours de juin lui livra la ville. Du côté des Moscovites on attribua l'événement à la trahison. C'est la ressource habituelle des vaincus, et plus tard, en 1634, le malheureux Chéïne dut, sous le coup d'une accusation pareille, payer de la tête une bataille perdue contre les Polonais sous les murs de ce même Smolensk. En 1611, il paraît avoir fait jusqu'au bout tout son devoir. Un transfuge avait bien indiqué aux assiégeants l'emplacement d'une mine ; mais au moment où celle-ci fit explosion les Polonais étaient déjà dans la place et, d'après certains rapports, les assiégés eux-mêmes auraient allumé la mèche, dans un mouvement de désespoir. Le fait certain est qu'ils étendirent ensuite l'œuvre de destruction ainsi commencée en incendiant leurs maisons. Un groupe d'habitants se réfugia dans la cathédrale, et, comme ils y pénétraient, les Polonais aperçurent l'archevêque Serge, en vêtements pontificaux, priant à haute voix devant cette foule prosternée. Jeune encore, avec ses cheveux blonds flottant sur les épaules et sa barbe d'or, ce prêtre frappa les assaillants d'une terreur religieuse : ils crurent voir le Christ en personne, et respectèrent le temple. Mais déjà les flammes avaient atteint le palais archiépiscopal où, avec un grand nombre d'objets précieux appartenant aux habitants, 150 pouds de poudre se trouvaient déposés dans les caves, et une explosion nouvelle ne laissa aux mains des vainqueurs que des ruines ensanglantées (1).

Sigismond annonça sa victoire aux boïars de Moscou, dans une lettre où il dénonçait « la trahison » de Galitsyne et de

(1) KOBIERZYCKI, *Hist. Vladislai*, p. 409; *Relazione*, p. 5; *Journal du siège*, édit. Podgorski, *Ateneum*, 1842, IV; *Récit de la prise de Smolensk*, *Manuscrit de la Bibl. Ossolinski*, n° 231; GORSKI, *Le Siège de Smolensk*, *Guide scient. et litt.*, 1895, XXIII, II, 104; SWIATKIEWICZ, *Le dernier assaut*, 1611, *Revue trimestrielle de Lemberg*, 1892, I, 80 et suiv. Voy. les autres sources chez SWIATKIEWICZ. La date de l'événement est diversement rapportée. Celle du 3/13 juin 1611 paraît la plus vraisemblable. Voy. KARAMZINE, *Hist. de Russie*, XII, note 770.



Philarète, leur imputant autant la résistance prolongée de Smolensk que le développement du mouvement insurrectionnel à travers le pays. En dépit de ces machinations coupables et de leurs conséquences, Dieu gardait cependant le trône de Moscou « pour celui à qui il l'avait destiné », et les boïars obéiraient à sa volonté en demeurant fidèles « au roi et au prince royal ». Ils devaient aussi se hâter de joindre aux ambassadeurs coupables un délégué qui les engageât à mieux remplir leur mandat, car ces « traîtres » s'entendaient même avec le *bandit* de Kalouga avant sa mort. A moins que les boïars ne préférassent faire choix d'une autre ambassade (1).

La réponse de Mstislavski et de ses pairs prouve combien ils sentaient, à ce moment, leur cause irrémédiablement liée à celle du roi. Ils expriment leur regret au sujet du sang chrétien que « la désobéissance de Cheïne et d'autres mauvais hommes » a fait verser sous Smolensk, mais félicitent le souverain du succès obtenu. Lui faisant part en même temps de leur impuissance à enrayer le mouvement insurrectionnel, ils l'avertissent des relations établies entre les insurgés et Charles de Suède, en vue de l'accession d'un des fils de cet usurpateur au trône de Moscou ; ils signalent l'attitude hostile des habitants de Novgorod, où le fils de Michel Saltykov, Ivan, venait d'être torturé et empalé ; mais ils expriment l'espoir que le souverain ne tardera plus désormais à secourir « ses fidèles sujets (2) ».

Hélas ! Sigismond devait encore rester sourd à cet appel. Laissant une garnison à Smolensk, il licencia le reste de ses troupes qu'il avait eu beaucoup de peine à retenir sous les armes et se hâta de revenir à Varsovie pour savourer son triomphe. Le 29 octobre 1611, il s'accorda les joies d'une « entrée », dans le style des Césars romains. Occupant un carrosse attelé de six chevaux, l'ex-tsar Chouïski et ses deux frères figurèrent dans le cortège, et furent ensuite solennelle-

(1) *Actes pour l'Hist. de la Russie de l'Ouest*, IV, n° 184.
(2) *Recueil des documents d'État*, II, n° 263.

ment présentés au roi par Zolkiewski. Le hetman parla longuement, s'étendant sur le courage du souverain, les résultats de sa campagne victorieuse et la puissance des tsars de Moscou, dont le dernier se trouvait devant Sa Majesté. A ce moment, Vassili Ivanovitch se baissa humblement, toucha le sol avec la main droite et la porta ensuite à ses lèvres. Son frère Dimitri « frappa la terre du front », et le second, Ivan, se prosterna trois fois, en pleurant. Continuant, Zolkiewski dit qu'il remettait les Chouïski au roi « non comme des prisonniers mais comme des exemples vivants de l'inconstance de la fortune humaine » et il termina en demandant grâce pour eux. Les malheureux recommencèrent leurs gestes humiliés et furent admis à baiser la main du triomphateur. Mais, dans l'assistance, des protestations se firent entendre. Quelques sénateurs demandaient vengeance pour les massacres du 17 mai. Présent, le palatin de Sandomierz réclama justice pour sa fille (1).

Le sort réservé aux vaincus s'en ressentit. Ils furent envoyés au château de Gostynin, à 45 lieues de Varsovie. Les chroniques russes veulent qu'on les ait dépouillés préalablement de tout ce qu'ils possédaient encore, au point que la belle-sœur de l'ex-tsar, Catherine Petrovna, dut se séparer de sa boite à fards en argent. L'inventaire dressé après la mort des prisonniers contredit ce rapport. Mention y est faite d'un certain nombre d'objets précieux, vaisselle et bijoux, provenant au contraire, pour la plupart, de la libéralité du roi ou des grands seigneurs polonais (2). En ruine aujourd'hui, le château de Gostynin ne semble avoir jamais été une résidence bien fastueuse; les hôtes de 1611 n'y connurent cependant pas le dénuement ; une somme de 200 florins par mois était assignée pour leur entretien ; et l'épreuve de cette captivité fut courte. Vassili Ivanovitch, sa femme et son frère Dimitri moururent au bout de quelques mois, non sans qu'on fût tenté

(1) Description officielle publiée par Tsviétaiev, *Le Tsar Vassili*, I, p. II ; Niemcewicz, *Hist. du règne de Sigismond III*, II, 565.

(2) Tsviétaiév, *ibid. Supplément*, I, p. IX ; II, p. CCLXXXI.



encore, en Moscovie, d'attribuer l'événement à la violence ou à l'effet des mauvais traitements. Mis en liberté peu après, Ivan prit cependant du service en Pologne, et, se trouvant compris en 1619 dans un échange de prisonniers, il rentra à cette époque dans son pays, où il vécut obscurément. En 1620, les restes de ses frères et de sa belle-sœur furent ramenés à Varsovie et enterrés en grande pompe dans une chapelle, dont l'emplacement demeure l'objet de très vives discussions. Le certain est qu'en 1817, par un retour bizarre de l'inconstante fortune dont Zolkiewski semblait pressentir les futures vicissitudes, cet emplacement, ou un autre très voisin, faillit servir à l'édification d'une église orthodoxe ! Et il ne devait pas échapper à cette destinée. Abandonné d'abord, le projet a été repris à une époque plus récente. Accolé en 1893 à un gymnase, où l'histoire polonaise était hier encore enseignée en russe aux descendants des vainqueurs de 1611, le temple dresse là sur sa coupole byzantine une croix fondue avec le bronze des canons enlevés en 1612 aux défenseurs polonais du Kreml (1) !

L'inscription autrefois placée sur le tombeau de l'infortunée famille a été, en Russie, l'objet d'interprétations inexactes qui lui ont donné faussement un sens injurieux. Karamzine (2) l'a cependant reproduite fidèlement, et elle fait honneur aux sentiments de Sigismond, qui, disait-elle, n'avait pas voulu que « lui régnant, des ennemis même et des usurpateurs fussent privés d'une sépulture convenable » . Elle a disparu avec le tombeau. En 1635, après la paix de la Polanovka, qui réconciliait provisoirement la Pologne et la Moscovie, le fils du conquérant de Smolensk, Ladislas, renvoya les tristes dépouilles à Moscou, où elles reçurent une sépulture définitive dans l'hypogée commun des souverains moscovites, à l'église de Saint-Michel (3).

(1) Tsviétaiév, *ibid.*, I, p. vi et xli, *Suppl.*, II, p. xiv; *Souvenirs historiques sur Varsovie* (plaquette); *Revue trimestrielle de Lemberg*, 1898, p. 630 et suiv.

(2) *Hist. de Russie*, XII, note 785.

(3) Tsviétaiév, *loc. cit.*, *Suppl.*, I, p. xxxiii; Ilovaïski, *Le Temps des troubles*, p. 314. Comp. *Antiquité Russe*, 1890, LXV, 91-92; *Antiquité de Kiev*, 1889, VIII et X (*Linnitchenko*).

Un artiste italien employé à cette époque en Pologne, Dolabella, a peint en deux tableaux médiocres la prise de Smolensk et l'humiliation des Chouïski (1). Ces toiles demeurèrent plus longtemps à Varsovie, mais furent également cédées à Pierre le Grand par Auguste II.

V.-V. Galitsyne et Philarète eurent à subir de leur côté une détention qui, pénible assurément, ne paraît cependant pas avoir été beaucoup plus cruelle. Après un séjour d'une demi-année dans une starostie de Zolkiewski, à Kamionka, comme ils se montraient intraitables, on les enferma dans le magnifique château de Malborg. Recouvrant la liberté en 1619, Galitsyne mourut en route à Vilna. Philarète revint à Moscou, pour y présider aux nouvelles destinées de sa patrie affranchie et pacifiée.

En 1611, l'Europe entière retentit de la gloire dont la Pologne et son roi semblaient comblés. Tandis qu'à Varsovie et à Cracovie se multipliaient les réjouissances publiques, les festins et les apothéoses, à Rome même, le triomphe de la civilisation catholique sur la barbarie moscovite était célébré avec éclat. Le 7 août, le pape accorda une indulgence plénière aux visiteurs de l'église de Saint-Stanislas, patron de la Pologne. La maison des jésuites voisinait avec cette église, au Campidoglio, et les Pères participèrent à l'organisation d'une fête, au cours de laquelle, dans un feu d'artifice allégorique, en touchant l'aigle noir de Moscovie, l'aigle blanc de Pologne le réduisit en cendres (2).

Déjà inconvenantes par elles-mêmes, eu égard aux circonstances, ces manifestations recevaient un sens encore plus maladroitement offensant du fait des commentaires qui les accompagnaient. Si Zolkiewski avait donné à son langage un tour relativement modéré, ses collègues du Sénat et du gouvernement polonais n'observaient pas tous la même retenue. A Smolensk, parlant au nom de l'armée polonaise, un colonel, Vincent Krukiewnicki ; à Varsovie, le vice-chancelier de la

(1) M. Tsviétaiév, *loc. cit.*, a donné une reproduction du second.

(2) *Narratio brevis*, 1611.

couronne lui-même, Félix Kryski, présentaient la conquête de la Moscovie comme consommée. « Le chef de l'empire et l'empire tout entier, le souverain et sa capitale, l'armée et ses chefs, tout est dans les mains du roi ! » déclarait ce dernier (1).

Maladresse d'autant plus inepte qu'elle se doublait d'un triste mensonge. A ce moment, ilot enveloppé par le flot insurrectionnel, la garnison polonaise de Moscou se débattait dans une lutte qui de jour en jour semblait plus désespérée. Sigismond avait donné tout l'effort dont il était capable, et, satisfaite de l'avantage obtenu, la Pologne persistait à refuser les moyens de le poursuivre. En vain, à l'automne de 1609, le roi s'était-il adressé aux diétines si bien disposées naguère : avec une unanimité exceptionnelle elles avaient décliné cette fois toute participation à l'entreprise si brillamment entamée pourtant. Dans l'intervalle, profitant de l'absence du souverain, les maraudeurs du *rokosz* récent, Herburt et Stadnicki *le Diable* venaient d'agiter encore le pays par leurs intrigues, entrant en relation avec Gabriel Bathory, neveu du glorieux Étienne, qu'ils engageaient à revendiquer l'héritage de son oncle ; et, sans faire précisément cause commune avec les agitateurs, la *Szlachta* se laissait rendre par eux à ses instincts frondeurs.

Sur ces dieux du *liberum veto*, le crépuscule tombait déjà, condamnant leurs proches descendants à attendre d'année en année le retour de l'aube incertaine et à répéter de génération en génération le lugubre dicton du pays : « Avant que le soleil se lève, la rosée mangera nos yeux ! »

Smolensk demeurait acquis pour le moment à la Pologne ; mais en prenant la ville d'assaut et en donnant à ce succès le caractère le plus contraire aux sentiments dont ils auraient dû s'inspirer, comme à la réalité, le roi et les Polonais tournaient le dos au but qu'ils auraient dû viser. Sigismond compromettait terriblement ses « fidèles sujets » de Moscou, et la

(1) Tsviétaiév, *loc. cit.*, *Suppl.*, II, p. CCCLXXVI et suiv.



Pologne entière fournissait au parti insurrectionnel des armes redoutables. Si, à leur poste perdu, Gosiewski et ses compagnons purent, pendant une année encore, prolonger la plus héroïque mais la plus inutile défense, c'est que, du côté de leurs adversaires, la valeur militaire ne répondait pas au nombre et au courage des combattants ; c'est aussi, et surtout, que, composées comme nous le savons, ces milices tumultueuses devaient, au point de vue politique même, se montrer également impropres à la tâche qu'elles avaient assumée.

CHAPITRE XIII

LE MOUVEMENT CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE

I. La faillite du nationalisme. — II. Le gouvernement cosaque. — III. La réaction victorieuse. — IV. La troisième armée insurrectionnelle. — V. Minine et Pojarski.

I

LA FAILLITE DU NATIONALISME

Un triumvirat ne saurait guère se passer d'un César. Individualité énergique, ayant pour lui le nombre et se targuant du titre de boïar obtenu à Touchino, Zarucki ambitionna le rôle. Prétendant faire la guerre à la cosaque et gouverner de même, il disputa le commandement effectif à Lapounov et n'abandonna pas l'idée d'assurer la couronne au fils de Maryna, qui demeurait avec sa mère à Kolomna. Le voiévode de Riazan songeait plutôt au prince royal de Suède et eût préféré encore Ladislas au *vorionok* (fils du *vor*) : c'est ainsi que lui et les hommes de son bord appelaient le petit Ivan. Il essaya de faire prévaloir son autorité. Les Cosaques n'avaient pas la majorité dans le *Sobor ;* un de leurs corps était en effet commandé par Troubetzkoï et la plupart des chefs appartenaient à la grande ou à la petite noblesse. Le 30 juin 1611 (v. s.), cette assemblée vota une série de décisions qui, dans un vaste projet de réorganisation politique, administrative et judiciaire, portaient un coup sensible à l'élément représenté par Zarucki. Elles liquidaient d'abord, contre lui, l'héritage politique du second Dimitri et de Sigismond. A Touchino, à Kalouga et sous Smolensk le prétendant et le roi de Pologne avaient fait, on le sait aux dépens de la Moscovie, assaut de promotions et de concessions de toute nature. Sans déclarer celles-ci non avenues, les

« hommes de service » régentant le *Sobor* prétendaient leur appliquer le coefficient normal; c'est-à-dire que, par un système de coéquation, dont les souverains moscovites eux-mêmes faisaient un emploi fréquent, ils voulaient réduire les bénéficiaires trop avantagés à la portion congrue. Ayant acquis d'immenses domaines, Zarucki se trouvait personnellement atteint par cette mesure. En même temps, la masse des Cosaques devenait l'objet d'un règlement spécial. Une distinction était établie entre les anciens participants des luttes soutenues plus ou moins en commun depuis 1606 et les nouvelles recrues : les premiers, obtenant, à leur choix, une solde ou une allocation de terres, devaient prendre place dans la hiérarchie régulière du « service » ; les seconds, Cosaques professionnels ou paysans enrôlés sous la bannière de la *Kazatchina*, restaient ce qu'ils étaient, — renvoyés à la steppe, au labour ou au servage. C'est-à-dire encore que, développé, soutenu et porté sous Moscou par l'appoint délibérément accepté de l'élément populaire, le mouvement nationaliste en venait à répudier la formule révolutionnaire et émancipatrice, qui seule lui avait assuré ce concours. Car pour tous les gueux qu'elle venait de séduire et d'entraîner dans les rangs de l'armée insurrectionnelle, la *Kazatchina* voulait dire : liberté et partage égal des biens à conquérir, richesse ou pouvoir. Une seconde fois, en une tentative de restauration combinée pour l'avantage exclusif des privilèges aristocratiques, la Révolution reniait son principe et ne faisait la part des autres classes qu'en créant une nouvelle catégorie de privilégiés !

Pour l'exécution du programme ainsi conçu, les pouvoirs civils et militaires demeurant concentrés entre les mains du triumvirat, des départements *(prikases)* étaient créés dans le style traditionnel; et une seconde fois donc le camp insurrectionnel se mettait en voie de déposséder la capitale, faute de parvenir à s'en emparer (1).

(1) Karamzine, *Hist. de Russie,* XII, notes 793 et 794. Version plus exacte chez Zabiéline, *Minine et Pojarski,* p. 269-278. Comp. Platonov, *Études,* p. 504 et suiv.



Zaruçki signa le protocole, ou plutôt, ne sachant pas écrire, consentit à ce qu'il fût signé en son nom par Lapounov. Assurément l'amant de Maryna comptait que ces décisions resteraient lettre morte, et l'événement lui donna raison. Revenir en pleine crise et en pareille compagnie à des procédés réguliers de gouvernement était une présomption folle. Les Cosaques ne furent même pas les premiers à violer les consignes nouvelles. Quelques uns d'entre eux venant à être pris en flagrant délit de pillage, un des membres du *Sobor*, M. Plechtchéiév, fit noyer les coupables, sans autre forme de procès et sans le moindre égard pour les juridictions créées de la veille. Une émeute s'ensuivit, et, rendu personnellement responsable de cet abus de pouvoir, Lapounov voulut se sauver à Riazan. Mais les Cosaques le ramenèrent au camp, et, à partir de ce jour, il fut leur prisonnier. Quelques semaines plus tard, à son tour, il allait devenir victime d'une exécution sommaire.

Les témoignages sont encore en désaccord au sujet de ce lugubre épisode. Quelques rapports d'origine diverse, moscovite et polonaise, mettent en cause, à ce propos, le *boïar* Gosiewski, qui, pour se défaire d'un adversaire jugé redoutable entre tous, se serait avisé d'un stratagème assez peu honnête : il aurait fabriqué, sous la signature de Lapounov, et répandu une circulaire ordonnant à tous les fonctionnaires insurrectionnels de province d'agir avec les Cosaques comme venait de faire Plechtchéiev. L'opinion qui prévaut aujourd'hui est que ce document était authentique, mais fut interprété de travers, ne contenant que des instructions conformes aux règles récemment adoptées par le *Sobor*. Les Cosaques ne voulurent pas en convenir ; et, sommé par eux de paraître dans leur *Kolo* (cercle), le triumvir fut déchiré en pièces. Zaruçki ne se trouvait pas là, mais on le soupçonna assez généralement d'avoir été l'instigateur de l'attentat et Troubetzkoï de n'avoir rien fait pour le prévenir (1).

(1) Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 433; Marchocki, p. 123; Wojcicki, *Mémoires*, p. 24; Kostomarov, *Le Temps des troubles*, III, 163; Skvortsov, *Denis Zobninovski*, p. 145-147.



Au lendemain de cette catastrophe, qui se produisit le 22 juillet 1611 (v. s.) (1), il ne resta rien du gouvernement récemment improvisé. Un autre lui succéda, et les Cosaques y furent les maîtres.

II

LE GOUVERNEMENT COSAQUE

Zaruçki eut hâte de montrer qu'on n'y perdait rien. Deux cents Polonais avec quelques Cosaques fidèles occupaient encore le *Diévitchyï Monastyr.* Le rival victorieux du voiévode de Riazan ordonna un assaut, et la petite garnison capitula. Elle n'en fut pas moins massacrée en grande partie. Les nonnes durent aussi quitter le couvent. Elles furent envoyées à Vladimir, mais après avoir été dépouillées de leurs vêtements et violées pour la plupart. L'ex-reine de Livonie et l'infortunée Xénia venaient d'être recueillies par cette communauté ; elles partagèrent le sort de leurs compagnes (2).

Ainsi inauguré, le nouveau régime se piqua de maintenir l'organisation administrative créée par Lapounov, mais en en faisant un instrument d'exploitation au bénéfice des nouveaux maîtres. Les « hommes de la terre » *(ziémskiié lioudi),* entendez les non-Cosaques, se plaignirent de ne plus recevoir ni solde ni provisions. Beaucoup prirent le parti de regagner leurs foyers, où leur présence devenait nécessaire : ne se contentant pas de prélever, à leur profit exclusif, les impôts de toute nature, les Cosaques prenaient le tout pour la partie, en usant des plus odieuses violences. Le brigandage devint la loi du pays soumis à leur contrôle.

La politique de Lapounov obtenait bien en même temps à Novgorod un triomphe posthume, mais tel qu'il ne l'eût sans doute pas souhaité. Les voiévodes établis par lui dans la ville,

(1) La date n'est pas certaine ; voy. Gorski et Léonide, *Descript. hist. de la Troïtsa,* II, 100.

(2) *Recueil des documents d'État,* II, n° 281 ; Kostomarov, *Le Temps des troubles,* III, 215.

après la mort d'Ivan Saltykov, avaient été chargés de négocier avec Charles de Suède la désignation de son fils, Charles-Philippe, pour le trône de Moscou et l'envoi d'un corps de troupes auxiliaires. Mais les pourparlers traînèrent. Renouvelant en vue de Novgorod le jeu dont Sigismond avait donné l'exemple sous Smolensk, les Suédois ne songeaient qu'à s'emparer de la place. Avec la complicité d'un des voiévodes, Vassili Ivanovitch Boutourline, et l'aide d'un paysan capturé, Ivan Chval, le 15 juillet 1611 (v. s), de La Gardie s'empara nuitamment d'une des portes mal gardées. Boutourline prit la fuite sans combattre et ses Cosaques le suivirent, après avoir mis toutefois à sac un grand nombre de maisons et de boutiques, pour ne pas abandonner, disaient-ils, aux étrangers un trop riche butin. Un seul ataman, Timothée Charov, ralliant quelques striéltsy, se fit tuer à leur tête. Brouillés récemment par une querelle d'ordre religieux, le protopope de l'Église de Sainte-Sophie, Ammos, et le métropolite Isidore se réconcilièrent devant l'ennemi, et, béni par son chef, l'humble prêtre lutta également jusqu'à la mort dans sa demeure incendiée par les Suédois. Isidore et le second voiévode, prince Ivan Nikititch Odoiévski l'aîné, traitèrent alors avec les vainqueurs et tous les habitants de Novgorod prêtèrent serment au prince royal de Suède, sans même stipuler qu'il se ferait orthodoxe et en acceptant que Charles désignât pour régner, à son choix, l'aîné de ses fils, Charles-Philippe, ou le cadet Gustave-Adolphe. Le traité était déclaré valable pour « l'empire de Novgorod », même « si les empires de Vladimir et de Moscou « n'y souscrivaient pas » (1). C'est-à-dire que, par un retour aux anciennes traditions d'indépendance républicaine, la ville conquise séparait sa cause de celle de la Russie moscovite. Mais il ne s'agissait plus de République! En fait, Novgorod acceptait la domination suédoise, et le gouvernement cosaque aboutissait, de ce côté, au démembrement de la patrie.

En même temps, menacée à la fois par les Suédois et les

(1) *Chroniques de Novgorod*, p. 354; Kostomarov, *Le Temps des troubles*, III, 206; Widekind, p. 252.



Polonais, déchirée par des factions furieuses, Pskov était sur le point de tomber aux mains d'un troisième larron. Un diacre de Moscou, Mathieu, appelé communément par les chroniqueurs Sidorka, avait paru quelque temps auparavant à Novgorod et tenté de se donner pour Dimitri. Reconnu au marché, il s'était rejeté sur Ivangorod, et, le 23 mars 1611, on l'y acclama. Pendant trois jours, les cloches sonnèrent, le canon tonna en signe d'allégresse, et aussitôt, tous les Cosaques des environs accourant à l'appel, le nouveau prétendant se trouva lui aussi en possession d'une armée. Bientôt après, il fut, de son côté, en passe de traiter avec le roi de Suède qui, un instant, parut disposé à reconnaître comme tsar cet imposteur notoire et à lui offrir son alliance contre la Pologne en échange de quelques territoires (1). La mort du versatile souverain coupa court à ces négociations, et Sidorka se porta sur Pskov. Du 8 juillet au 23 août (v. s.), il assiégea la ville, parlementant avec les habitants qui allaient lui ouvrir les portes, quand l'arrivée des Suédois fit déguerpir les Cosaques. Mais les nouveaux assaillants furent plus mal reçus, et, battant bientôt en retraite, ils permirent à Sidorka de renouveler sa tentative avec plus de succès.

De Novgorod, à la même heure, Boutourline avec sa bande de pillards rejoignait l'armée insurrectionnelle sous Moscou. Mais ici les événements prenaient également une fâcheuse tournure pour les Cosaques de Zaruçki. Le 14 août 1611 (v. s.), reparaissant aux abords de la capitale, Jean Sapieha réussissait à y introduire un grand convoi d'approvisionnements, et, ranimés, les Polonais reprenaient l'offensive, chassant les assiégeants de la partie du *Biélyïgorod* qu'ils avaient occupée. Le staroste d'Uswiat tomba malade peu après et mourut en septembre. Mais, au commencement d'octobre, les Polonais virent arriver le glorieux vainqueur de Kirkholm, Jean-Charles Chodkiewicz, ramenant de Livonie un corps

(1) *Chronique de Nicone*, VIII, 171; Forsten, *La Question de la Baltique*, II, 88; le même, *La Politique de la Suède*, *Revue du M. de l'I. P. R.*, fév. 1889, p. 348 et suiv.

d'armée qu'une trêve conclue avec la Suède rendait disponible. En vue d'une guerre à soutenir contre le Danemark, la Suède était obligée de concentrer ses forces. Chodkiewicz n'avait à la vérité avec lui que quelques régiments usés par une campagne de sièges malheureuse, démoralisés et affamés. A l'entrée de l'hiver, le problème du ravitaillement, toujours également embarrassant, engagea même Gosiewski à renouveler la manœuvre qui venait de lui réussir avec Sapieha, et Chodkiewicz se retira, prenant position au monastère de Rogatchev, entre le Volga et la Pouga, dans le district de Rjév. Sa présence suffisait cependant à contenir Zarucki, contraint lui-même de disperser ses hommes, faute de pouvoir les nourrir sur place.

Cosaques et Polonais allaient rivaliser, pendant ce terrible hiver de 1611-1612, à qui dévasterait mieux le pays; et, tandis que les Suédois s'installaient à Novgorod, les boïars de Moscou envoyaient à Sigismond une nouvelle ambassade chargée de demander, toujours au nom de « la terre russe entière », la prompte arrivée de Ladislas pour occuper le trône et du roi lui-même pour pacifier l'empire (1). En tête des signataires de cette requête, le nom du patriarche manquait, remplacé par celui de l'archevêque Arsène — un Grec (2)! Ainsi, au milieu de l'effondrement de l'édifice politique et social, l'Église elle-même paraissait démembrée et avilie!

C'était trop! Sous le coup de tant de malheurs, en cette « terre russe », si cruellement violentée, il y eut comme une secousse, remuant dans ses profondeurs obscures des éléments inertes jusque-là, point insensibles sans doute, mais longtemps voués à l'inaction par la passivité constitutionnelle du caractère national. Brusquement, des hommes nouveaux entrèrent en scène, avec un programme dont personne ne s'était encore avisé et qui ne fut pas purement national. Avec

(1) *Recueil des documents d'État*, II, 572-576. Journal de cette ambassade chez Hirschberg, *La Pologne et la Moscovie*, p. 339 et suiv.

(2) Appelé *Arkhangelski*, parce qu'il officiait dans l'église de Saint-Michel-l'Archange.

la résistance à l'étranger, il comportait aussi, et surtout, l'idée d'une guerre à soutenir contre les révolutionnaires de toute espèce qui, sous couleur de défendre la patrie commune, n'arrivaient qu'à la meurtrir davantage et à la mutiler. Et c'était la réaction encore, semblable dans son principe, dans ses origines et partiellement dans ses éléments, à celle qui déjà avait suscité aux Polonais et aux Cosaques de redoutables adversaires, mais plus vigoureuse, mieux consciente du but à atteindre et destinée, cette fois, à y marcher victorieusement.

III

LA RÉACTION VICTORIEUSE

Le point de départ en fut encore religieux. On débuta par des actes de contrition et de foi. Les épreuves imposées au pays étaient le juste châtiment des péchés communs que de terrifiantes visions rappelaient à la conscience populaire. Et donc le salut ne pouvait venir que de la clémence divine, d'autres apparitions célestes indiquant les moyens de l'obtenir. L'une d'elles ordonnait, par exemple, un jeûne de trois jours, « même pour les enfants à la mamelle, » et prescrivait, auprès de l'église de Basile-le-Bienheureux, l'érection d'un nouveau temple, sur l'autel duquel se trouverait le signe rédempteur (1).

Bientôt, cependant, des esprits moins mystiques imaginèrent et proposèrent d'autres recours. Rédigées par des membres du clergé, ou sous leur inspiration plus ou moins directe, les chroniques du temps en ont fait aussi honneur à l'Église; et assurément Hermogène n'a pas été entièrement étranger à cette évolution de la conscience nationale. Mais il allait disparaître. Éloigné depuis longtemps du champ d'action, il mourut le 17 janvier 1612 (v. s.), étranglé ou affamé par les Polonais d'après certains rapports, mais plus vraisem-

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 235, 243, 255; PLATONOV, *Anciens Récits*, p. 122-125.



blablement succombant sous le poids de l'âge et des souffrances physiques et morales endurées avec un courage indomptable. On montre aujourd'hui encore, au couvent du Miracle, un caveau obscur où, d'après la tradition, le pontife aurait été enfermé avec une cruche d'eau et un sac d'avoine. Mais ce n'est qu'une tradition (1).

Avant d'expirer, il avait envoyé à Nijni-Novgorod un message, dont j'indiquerai plus loin le sens et dont l'influence sur le développement ultérieur du mouvement nouveau est probable. Mais il ne put présider à ses premières manifestations, et, à défaut du grand chef, Abraham Palitsyne parut plus tard y avoir partagé, avec l'archimandrite Denis, les attitudes et les rôles héroïques. La *Troïtsa* ayant en 1608 repoussé les Polonais, on se persuada sans peine qu'elle était redevenue en 1611 un centre de ralliement pour les soldats de la bonne cause, et la légende personnelle dont Denis bénéficiait aida à propager cette illusion.

Les débuts de sa carrière, comme la chronique les raconte, ne semblaient cependant pas destiner le prieur de la Laure de Saint-Serge à un tel honneur. Au commencement de la période des troubles, sur une place de Moscou, un jeune moine se démenait dans une réunion populaire. Un homme du peuple l'interpella rudement :

— Que fais-tu ici? Ta cellule te réclame!

— Tu as raison, frère! répondit l'interpellé. J'ai péché; pardonne-moi!

C'était le futur archimandrite. Originaire de Rjév, il s'appelait dans le monde David Zobninovski. Il regagna sa cellule, mais n'y demeura pas longtemps. En des temps comme ceux-là, les monastères se vidaient constamment, déversant le trop-plein de leurs jeunes énergies dans les carrefours. Ceux de Moscou revirent souvent la haute stature et la mimique passionnée du moine vagabond. En le mettant pourtant en contact avec d'atroces souffrances, les épreuves que le pays tra-

(1) Voy. *Mosk. Viédomosti*, 1893, n° 124. Comp. Macaire, *Hist. de l'Église Russe*, X, 157, note.

versait rendirent cet agité à sa vraie vocation. A travers d'étranges égarements et de pires défaillances, les monastères russes ont longtemps exercé un ministère de charité, auquel ils doivent encore aujourd'hui le meilleur d'une faveur populaire, bien amoindrie, hélas! Pendant et après le siège, soignant les blessés, recueillant par milliers les mourants et les morts, Denis y excella, et plus qu'à ses autres prouesses, il dut au zèle ainsi déployé un prestige qui l'a fait passer pour le successeur moral d'Hermogène.

La réalité historique est quelque peu différente.

Les apologistes du saint homme ont fait valoir des messages qui, portant sa signature, auraient provoqué le premier soulèvement contre les Polonais sous Lapounov et Troubetzkoï. Le mérite ne serait pas grand, eu égard à la tournure que devait prendre cette insurrection. Mais les circulaires de la *Troïtsa* que nous connaissons sont datées de juillet et octobre 1611. Palitsyne affirme qu'il y en eut d'envoyées dès le mois de mars; il n'importe : au 1er avril (v. s.), l'armée insurrectionnelle campait déjà sous les murs de Moscou! Le trop fameux célérier veut encore que le mot d'ordre du second soulèvement soit parti de son monastère. Pour le coup, il y a plus qu'erreur de date. L'initiative ainsi prêtée à la *Troïtsa* est un contresens historique. Matériellement, le monastère n'a pas cessé, en effet, de multiplier les appels aux armes; mais, moralement, il n'était pas seulement étranger au soulèvement réactionnaire de 1611-1612 : il l'a contrarié de tout son pouvoir! Entre moines et Cosaques on s'entendait habituellement trop bien pour figurer dans des camps opposés. Par les origines, l'éducation et les mœurs on appartenait au même milieu. Un des biographes de Denis a découvert à la *Troïtsa* une sorte de *Douma* qui, après la mort de Lapounov, aurait recueilli l'héritage politique du triumvirat (1) et suscité à Nijni-Novgorod de nouveaux défenseurs de la même cause, Les faits y contredisent absolument. Nous possédons une

(1) Skvortsov, *Denis Zobninovski*, p. 105 et suiv.



lettre de Zarucki et de Troubetzkoï adressée à la communauté. Datée du mois d'août 1611, donc postérieure à la mort de Lapounov (1), elle répond à une demande de concession territoriale et elle est suivie, quelques mois plus tard, d'un appel à la munificence du monastère pour un envoi de munitions (2). On demeurait donc, de part et d'autre, dans les meilleurs termes!

Le cri de guerre de la *Troïtsa*, en 1611 comme en 1612, fut toujours : « Sus aux Polonais et aux traîtres! Au secours des vaillants assiégeant Moscou! » Et ces vaillants n'étaient autres que les Cosaques de Zarucki. Denis et ses compagnons ne changèrent de langage que devant le fait accompli, quand, formée sans leur concours et contre leur vœu, la nouvelle armée insurrectionnelle eut jeté les bases d'une réorganisation militaire et civile excluant les Cosaques (3). L'archimandrite fut un bon prêtre et un correcteur distingué de livres saints, mérite capital à cette époque; mais l'esprit politique lui faisait défaut complètement, et la renaissance nationale de 1611-1612 a réclamé d'autres ouvriers. C'est à Nijni-Novgorod que le sentiment religieux et l'instinct de conservation, associés, ont créé, à cette époque, une atmosphère morale d'où devaient sortir spontanément le mot d'ordre et l'accord de volontés appelés à tirer le pays de la plus terrible crise qu'il ait traversée jusqu'à nos jours. Deux armées insurrectionnelles s'étaient déjà mises successivement en campagne pour entreprendre cette tâche. Une troisième était nécessaire, avec un autre drapeau et d'autres soldats.

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II. 192.

(2) Kedrov, *Abr. Palytsine*, p. 21-25.

(3) *Actes de la Comm. arch.*, II. n[os] 190 et 202; *Recueil des docum. d'État*, II, n° 275; Zabiéline, *Minine et Pojarski*, p. 72,74; Azarine et Nassiédka, *Vie de saint Denis*, p. 98-104. — La valeur du récit, trouvé en 1843 par P. Miélnikov à la suite du chronographe dit d'Elnine et présentant le rôle de Denis sous un autre jour, est contestable. Ce document n'est qu'une interpolation, et les trois autres versions de la même chronique ne font pas mention de l'influence de la *Troïtsa* sur la formation de la nouvelle armée insurrectionnelle. Voy. *Ann. de la Patrie*, 1843, vol. XIX, 2e partie, p. 31-32, et Platonov, *Récits*, p. 305. Comp. cependant Kostomarov, *Messager de l'Europe*, juin 1871 et sept. 1872.



IV

LA TROISIÈME ARMÉE INSURRECTIONNELLE

Les origines de ce mouvement demeurent passablement obscures.

Sur la grande place de Moscou, devant le Kreml, un groupe en bronze frappe aujourd'hui et surprend les yeux du voyageur étranger. Deux guerriers romains y sont représentés en des attitudes de tragédie. Sur le socle de granit, une inscription associe, dans une apothéose commune, les noms de Minine et de Pojarski, héros de la guerre d'indépendance qui, en 1612, a délivré Moscou et préparé la reconstitution de l'unité nationale sous une nouvelle dynastie. Certes, jamais monument ne fut mieux mérité ; mais le style de celui-ci est un autre contresens. Il travestit étrangement deux figures, dont l'histoire nationale peut et doit s'enorgueillir, mais qui n'eurent rien de la ligne classique ou de l'allure romantique, ni cothurne ni panache. Ce furent, et c'est ce qui fait leur charme particulier et leur grandeur propre, de braves gens, qui, timidement et un peu à leur corps défendant, sont sortis du rang pour accomplir une œuvre à laquelle le hasard les appelait ; qui, très simplement et sans se donner jamais de grands airs, ont porté le fardeau des plus lourdes responsabilités et qui, la besogne achevée, se sont effacés sans effort, redevenant sans regret apparent ce qu'ils étaient auparavant, petit commerçant l'un, simple gentilhomme l'autre, après avoir tenu dans leurs mains les destinées d'un grand peuple.

Au commencement d'octobre 1611, dans la *Ziémskaïa isba* (chambre de la commune censitaire) de Nijni-Novgorod, on devisait un jour sur les malheurs du temps. Arrivée de la veille, une épitre d'Hermogène rendait les esprits perplexes. Elle faisait part d'un nouveau danger dont la religion orthodoxe se trouvait menacée. Zaruçki avec ses Cosaques méditait

de donner le trône au *vorionok*, au fils maudit d'un païen! Depuis le commencement de l'année, à plusieurs reprises déjà, par des messages écrits ou oraux, le patriarche avait appelé les Novgorodiens aux armes (1). Mais c'était pour prêter main-forte aux Cosaques contre les Polonais et les traîtres de Moscou. Maintenant, les *traîtres* avaient changé de place et de bannière, et il fallait les chercher non dans la capitale assiégée, mais sous ses murs! Un staroste, marchand de bétail et de poisson en gros, Kozma Minine Soukhoroukiï, se leva et prit la parole. On le connaissait pour un homme énergique et habile; pas excessivement scrupuleux dans le maniement de ses affaires et de celles de la communauté, nullement inaccessible, croyait-on, aux pots-de-vin, mais sans excès ni scandale; un honnête homme à la mode du temps et du pays. Et, pour le moment, il montrait le souci désintéressé de la chose publique. Comme tant d'autres, il avait eu des visions. A trois reprises, saint Serge lui était apparu, l'engageant à secourir la patrie menacée. Minine s'était refusé d'abord à admettre la réalité de ces injonctions célestes; mais il en avait été puni par une maladie. Il n'avait pas su ensuite comment obéir aux ordres ainsi reçus; mais le saint venait de lui dicter la conduite à tenir. Comme il faisait ce récit, un avocat, le *striaptchyï* Ivan Birkine, interrompit le visionnaire :

— Tu mens! Tu n'as rien vu!

D'un regard, Minine fit rentrer sous terre l'insolent.

Dans les chroniques auxquelles nous l'empruntons (2), le tableau naïf de cette scène n'est peut-être pas aussi éloigné de la vérité qu'on serait tenté de le supposer à première vue. Nature énergique et quelque peu brutale, Minine ne semblait pas prédisposé aux extases; d'accord avec quelques-uns de ses collègues, il a pu, toutefois, juger à propos de donner cette forme et cette caution à des idées puisées dans un sentiment juste

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II, n° 176; *Recueil des documents d'État*, II, n°s 228 et 229; *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 606 et suiv.; Popov, *Recueil*, p. 306.

(2) *Chronique de Nicone (Chronogr. d'Elaine)*, VIII, 175-176; Azarine, *Livre sur les Miracles*, p. 34; Popov, *Recueil*, p. 353.

des périls et des devoirs communs. Un concert préalable semble indiqué par la facilité avec laquelle Birkine, homme d'assez mauvaise réputation d'ailleurs, se trouva réduit au silence ; et, comme saint Serge paraissait d'autre part s'être entendu avec le patriarche, un plan d'action fut esquissé séance tenante pour la défense de la religion orthodoxe et du patrimoine national contre tous les ennemis, étrangers ou indigènes.

Minine et les hommes de son bord n'ayant aucune expérience de la guerre, on décida de faire appel aux « hommes de service » ; mais on convint aussi que tous les citoyens devaient s'imposer pour la dépense à faire, et une première collecte fut opérée entre les membres de la commune.

Les apologistes de la *Troïtsa* la font encore intervenir dans cette séance mémorable (1), par un manifeste qui en aurait déterminé l'événement. Daté du 6 octobre 1611 (v. s.), ce document n'a pu parvenir à Nijni-Novgorod qu'à la fin du mois, et, à ce moment, on y était déjà en plein travail d'organisation. De plus, comme tous les messages politiques expédiés à cette époque par les moines de Saint-Serge, celui-ci allait à l'encontre de ce que Minine et ses compagnons se proposaient de faire : Denis et Palitsyne en étaient encore à vanter les exploits de Zaruçki et de Troubetzkoï ! On avait en ce pays d'illettrés un grand respect pour les écritures, et, provenant d'une source aussi respectable à tous égards, le manifeste du 6 octobre a dû certainement faire impression. Les Novgorodiens ne s'en laissèrent cependant pas détourner de leurs idées et de leurs résolutions. Grâce à l'activité de Minine, le mouvement, dont il avait pris l'initiative, s'était déjà propagé. Ce boucher possédait des relations assez étendues et un document (2) lui en attribue même avec les bourgeois de Moscou. Il se peut d'ailleurs que, soulevant un débat animé dans le

(1) *Chronographe d'Elaine*, *Chronique de Nicone*, VIII, 174 ; comp. MIELNIKOV, *Annales de la Patrie*, 1843, vol. XXIX, 2e partie, p. 31-32 ; PALITSYNE, *Récit du siège de la Troïtsa*, 1784, p. 227. Comp. PLATONOV, *Anciens Récits*, p. 304-306.

(2) *Chronique de Nijni-Novgorod*, édit. Gatsitski, note 45.



cercle ainsi élargi des patriotes contre-révolutionnaires, les vues particulières de la *Troïtsa* les aient aidés à préciser leurs propres conceptions et à fixer leurs projets. Le chroniqueur dit que le manifeste fut lu dans une assemblée siégeant à l'hôtel des voiévodes et comprenant tous les notables de la ville, ainsi que les autorités civiles et ecclésiastiques. Le lendemain, on se réunit encore, suivant l'usage, à la cathédrale de la Transfiguration, et l'entreprise reçut son organisation définitive.

Des armements et des impôts de guerre furent décidés, et, pour le commandement en chef, Minine indiqua le prince Dimitri Mikhaïlovitch Pojarski, qui, après sa rencontre malheureuse avec les Polonais dans les rues de Moscou, achevait de guérir ses blessures dans une de ses terres du district de Souzdal. Nous allons voir les deux héros à l'œuvre.

V

MININE ET POJARSKI

Descendant par Vssiévolode III de la maison autrefois souveraine de Starodoub, les Pojarski tiraient leur nom de la petite ville de Pojar, appelée autrefois Radogost et ainsi rebaptisée à la suite d'un incendie (*pojar*, incendie, en russe) allumé par les Tatars. Aucune action d'éclat où ses talents militaires se fussent révélés ne désignait Dimitri Mikhaïlovitch à la confiance de ses concitoyens. Homme de cour sans rang sous Boris et écuyer de bouche (*stolnik*) dans la hiérarchie polonaise établie par le second Dimitri, il avait assez obscurément suivi, ou subi, les vicissitudes de cette époque troublée. En servant Godounov, il ne s'était pas défendu de figurer sur la liste des dénonciateurs que la politique ombrageuse du souverain multipliait autour du trône. La Russie de ce temps n'a pas connu des hommes sans reproche, s'il s'en est jamais rencontré en quelque autre pays. Pojarski avait du moins à son actif une droiture relative de conduite. On ne le vit ni à

Touchino ni sous Smolensk. Il ne demanda rien à Sigismond, et, même après Klouchyne, il resta fidèle à Chouïski (1). S'il combattit ensuite avec Lapounov et Zaruçki, ses blessures lui valurent la chance d'échapper à des relations trop compromettantes avec les Cosaques. Bien qu'appartenant à une famille appauvrie, il devait personnellement aux libéralités du tsar Vassili une fortune assez considérable, et cela constituait aussi une recommandation. D'ailleurs, les Novgorodiens eussent été embarrassés de faire un autre choix. La Moscovie était pauvre en hommes de guerre illustres. Avec des états de service plus brillants, Chérémétiév se trouvait enfermé à Moscou ; Chéïne et V.-V. Galitsyne venaient de tomber en captivité. Bien qu'en exerçant son commandement, Pojarski ne dût pas révéler une supériorité que son passé n'annonçait pas, il a amplement justifié son élection. Nous devons ajouter qu'il ne l'a pas acceptée sans résistance, répétant avec une modestie sincère qu'il regrettait l'absence de Galitsyne, auquel il aurait été heureux de céder le pas.

Il proposa, de son côté, Minine comme collecteur des impôts votés, et le boucher se défendit également d'assumer cette lourde charge ; mais, contraint, il y déploya une vigueur qui parfois parut excessive et souleva de nombreuses récriminations. « S'il le faut, nous vendrons nos femmes et nos enfants ! » l'entendit-on dire, et quelques historiens ont supposé qu'en appliquant cette consigne à la lettre, il a contribué au développement de l'esclavage. Ce point est très contestable. Des résistances individuelles ont pu donner lieu à l'emploi de quelques procédés violents ; dans l'ensemble cependant, l'initiative de la commune censitaire de Nijni paraît avoir provoqué un grand effort de générosité volontaire, où les plus pauvres se distinguaient fréquemment, en donnant plus qu'on ne leur demandait. Une veuve se présenta, disant : « J'ai 12,000 roubles et pas d'enfants, voici

(1) *Généalogie de Latoukhine*, chez Karamzine, *Hist. de Russie*, XII, 553 ; Pogodine, *Lutte contre les... hérésies historiques*, p. 36. Comp. Kostomarov, *Le Temps des troubles*, III, 51.



10,000 roubles dont je vous prie de disposer. » Ce qu'on peut enfin affirmer avec certitude, c'est que, du commencement jusqu'à la fin, l'humble *miasnik* (marchand de viande), comme on l'appelait, a été l'âme, l'organe moteur et dirigeant de la grande œuvre.

Après avoir armé la région du bas Volga et recueilli plusieurs groupes de gentilshommes, qui, chassés les uns de la province de Smolensk par les Polonais, les autres de Dorokhobouje et de Viazma par Zarućki, erraient à la recherche d'un asile, à une date qu'il n'est pas possible de préciser, pas plus tard qu'en février 1611, mais guère plus tôt, Pojarski et Minine s'adressèrent à toutes les provinces par une circulaire où leur programme se trouva défini. Ils s'y prononçaient ouvertement contre les Cosaques, fauteurs d'une nouvelle guerre civile, avec leur projet impie d'introniser Maryna et son fils. Répudiant également le *vorionok*, le roi de Pologne et tous les prétendants rivaux sans titre légitime, ils voulaient que « toute la terre russe », régulièrement et effectivement représentée, s'occupât d'élire le souverain « que Dieu donnerait au pays ». En attendant, on devait s'unir contre les Polonais et « empêcher les Cosaques de faire du mal (1) ».

C'était tout et c'était assez. Modeste comme ses auteurs, ce programme devait réussir, précisément parce que, ne préjugeant rien, n'offensant aucune conviction honnête, ne blessant aucun intérêt respectable, il se montrait susceptible de rallier toutes les bonnes volontés. L'appel fut entendu. De Kolomna, de Riazan, des provinces frontières les recrues arrivèrent en foule. Dans le nombre, quelques Cosaques, mais c'étaient des « bons »! Très compréhensif, le terme s'appliquait communément à toute la population flottante de l'empire ; et, sous Moscou, à la même heure, les mauvais Cosaques fournissaient de nouveaux arguments à ceux qui dénonçaient en eux les pires ennemis de la patrie. Sidorka réussissant à s'introduire dans Pskov et à s'y établir, Zarućki et Maryna, fous l'un et

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II, n° 201.

l'autre d'ambition déçue, décidaient d'adopter cette nouvelle résurrection de Dimitri; et, le 2 mars 1612, toute l'armée campée sous les murs de la capitale prêta serment à l'ancien diacre!

En même temps, comme s'ils eussent tenu à rivaliser de démence avec leurs concurrents, les Polonais répondaient à leur stupide équipée — par le suicide. Se mutinant à raison d'un retard dans le payement de la solde promise aux hommes ou épousant des querelles suscitées entre les chefs, les troupes de Gosiewski et celles même de Chodkiewicz passaient, en janvier 1612, de la confédération à la désertion (1). Après quelques randonnées en territoire moscovite, les meilleurs escadrons rentraient en Pologne, pour exercer des reprises usuraires sur les biens de la mense royale et ceux même des particuliers. Vers le milieu de l'année, pour maintenir sur le sol russe sa souveraineté croulante, Sigismond ne garda plus que ces deux tristes débris: une armée de fantômes à Moscou, un millier d'hommes environ, confinés maintenant et bloqués dans l'enceinte du Kreml; affamés bientôt, réduits pour prolonger leur agonie à des expédients dont l'horreur dépasse l'imagination; et, aux environs de la capitale, un fantôme d'armée, le grand Chodkiewicz tenant campagne sans soldats presque, avec le seul prestige de son nom, et attendant encore l'arrivée du roi! Quand le roi allait arriver, il serait trop tard; et d'ailleurs Sa Majesté ne devait guère amener de Varsovie à Smolensk que sa femme, la belliqueuse reine Constance, une nombreuse cour et quelques prêtres! Et déjà la garnison polonaise de Moscou aurait capitulé.

La tâche de Minine et de Pojarski fut ainsi grandement facilitée. Leurs milices n'étaient pas destinées à soutenir des combats où la victoire fût sérieusement disputée; et l'obstacle qui d'abord se dressa entre elles et Moscou, puis retarda longtemps leur marche, ne vint pas des Polonais. C'est ce qui donne

(1) *Maskiewicz*, édit. NIEMCEWICZ, II, 406; WOYCICKI, *Mémoires*, p. 29; *Recueil archéographique... de l'arrondissement scolaire de Vilno*, IV, *Suppl.*, p. 309, 320, 324, 341.



à leur œuvre son véritable caractère. De Nijni-Novgorod à Moscou la route directe à suivre était par Soudzal. En mars, la troisième armée insurrectionnelle se préparait à gagner cette étape, quand elle apprit que Zaruçki prenait des dispositions pour occuper Iaroslavl et toutes les villes du littoral. S'ils se laissaient enlever les provinces du nord, celles du sud-ouest demeurant ouvertes à un retour offensif de la Pologne, les défenseurs nouveaux de la cause nationale risquaient d'être pris entre deux feux. Devancer les Cosaques sur cette ligne stratégique devint ainsi leur premier souci. Et c'est donc là que s'est déroulée la phase décisive du duel maintenant engagé entre les deux partis nationaux se disputant le privilège de décider l'avenir de leur commune patrie. C'est à Iaroslavl, devenant pour quelques mois le siège d'un dernier gouvernement provisoire, que s'est également préparé le dénouement de cette longue crise, dont j'ai bien imparfaitement esquissé l'histoire si pleine d'enseignements.

CHAPITRE XIV

LA FIN DE LA CRISE

I

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE IAROSLAVL

Les compagnons de Pojarski, Minine excepté, étaient des soldats, ou prétendaient l'être. Des robins n'eussent pas agi autrement. En arrivant à Iaroslavl, plutôt que de se battre, ils eurent hâte de procéder à la constitution d'un gouvernement; et, plutôt que de lui donner une organisation militaire que les circonstances semblaient indiquer, ils le parlementarisèrent autant que faire se pouvait. Je l'ai dit, ce peuple a le parlementarisme dans le sang ; ce qui ne veut pas dire que, n'en ayant plus depuis longtemps une pratique sérieuse, il en possédât alors une idée très juste, ou un sentiment très délicat.

Datées de Iaroslavl en avril 1612, de nouvelles circulaires, envoyées dans les provinces par l'armée insurrectionnelle, demandèrent l'envoi de secours en hommes et en argent, mais aussi de députés, deux à trois par classe, pour former un «Conseil terrien» *(ziémskiï Soviét)*. On n'osait pas encore parler de *Sobor*, parce que, dans les assemblées ainsi nommées, la première place revenait au clergé ; or on se trouvait fort dépourvu à cet égard. Pas un évêque, fût-il grec, à mettre en avant! Or, Pojarski prenait grand soin d'observer les préséan-



ces. Au bas des pièces officielles qu'il faisait expédier, sa signature ne venait, à la *dixième* place, qu'après celle du *boïar* Morozov, du *boïar* prince Dolgorouki et de quelques autres hauts dignitaires, auxquels, dictateur en fait, il devait en droit céder la primauté, d'après la règle impérieuse du *miéstnichestvo*. A la *quinzième* place, il signait aussi pour Minine, qui ne savait pas écrire et qui, en vertu de ses fonctions nouvelles, passait encore devant d'autres Dolgorouki, si bien apparentés qu'ils fussent (1).

Sur le résultat de cette convocation nous sommes réduits aux conjectures. Il y eut, cela est certain, un gouvernement provisoire à Iaroslavl, et qui fonctionna, bien entendu, comme organe représentatif de « toute la terre russe ». De quelle façon, avec le concours de quels mandataires, recevant leurs pouvoirs de quelle source? Mystère! Ce *Ziémskiï Soviét* s'est donné à son tour les attributions les plus étendues, jusqu'à la prétention de négocier avec les Suédois ou avec l'« empire de Novgorod », qui à ce moment prenait lui-même tout à fait au sérieux son indépendance problématique; jusqu'au ridicule de solliciter l'intervention de l'empereur d'Allemagne (2). Le plus vraisemblable est toutefois qu'à l'origine il a réuni dans son sein les chefs seuls des détachements enrôlés sous la bannière insurrectionnelle. Ce n'était à proprement parler qu'un conseil de guerre, où quelques boïars et quelques voiévodes siégeaient avec des *atamans* cosaques, des *mourzas* tatars, voire des colonels allemands, écossais, polonais même! On en avait recruté un assortiment (3). Tous ils furent censés représenter « la terre russe », et on les faisait tous figurer, au moins sur le papier, dans les actes du nouveau gouvernement quels qu'ils fussent : dans les décisions d'ordre juridique ou administratif, comme dans les tractations diplomatiques, où sûrement ils n'intervenaient pas (4).

(1) *Actes de la Comm. arch.*, II, n° 203.

(2) *Actes Hist.*, III, n° 6; *Recueil des documents d'État*, III, n°s 13, 15, 24.

(3) *Actes Hist.*, *Supplément*, I, n° 164, p. 286.

(4) Platonov, *Notes sur l'Hist. des Ziemskiié Sobory*, *Revue du M. de l'I. P. R.*,

Mais qu'importe! Tel quel, ce parlement en travesti a fait de bonnes et de grandes choses, et à combien d'assemblées plus régulièrement constituées l'histoire peut-elle rendre pareil témoignage? Nous sommes d'ailleurs très mal informés, je le répète, sur ce qui s'est passé à Iaroslavl et le séjour prolongé de Pojarski dans cette ville nous est lui-même une énigme. Devancer Zaruçki dans la région du nord était bien; encore fallait-il, et surtout, ne pas être devancé à Moscou par Sigismond. Car le roi devait venir; de Varsovie les boïars fidèles à la cause polonaise recevaient, à cet égard, des assurances formelles (1); et la garnison polonaise de la capitale, comme les régiments de Chodkiewicz, ne patientaient encore et ne faisaient des prodiges que dans l'attente de ce secours qui, Zolkiewski reprenant le commandement, pouvait renouveler le miracle de Klouchyne.

Très critiqué à ce propos par la plupart des historiens, le dictateur a probablement manqué d'esprit de résolution; mais il a pu aussi ne pas se voir en mesure de faire face à la fois aux Polonais, aux Cosaques et aux Suédois. Certaines indications laissent deviner, de la part de Zaruçki, des démonstrations militaires ayant pour objet de retarder la marche des nouvelles milices. Peut-être l'amant de Maryna méditait-il même, à ce moment déjà, un accord avec ses compatriotes; et Pojarski devait faire des détachements pour couvrir la *Troïtsa* contre les Cosaques, avec lesquels le monastère entendait rompre maintenant (2)! Il a dû s'appliquer autant à augmenter ses forces qu'à diviser celles de ses adversaires. Mais aussi il ne s'est pas pressé, parce que se presser n'a jamais été dans les habitudes de ce pays. Et il a donné ainsi à la Pologne un dernier délai pour répondre à l'appel de la fortune. La Pologne est encore restée sourde, et, de cette façon, de fatale qu'elle pouvait être, la tactique dila-

mars 1883. Comp. Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 118; Chtchapov, *Annales de la Patrie*, 1861, XI, 106.

(1) Hirschberg, *La Pologne et la Moscovie*, p. 351.

(2) *Recueil des documents d'État*, II, 281.



toire des insurgés a entièrement tourné à leur avantage. On n'est jamais mieux servi que par des adversaires maladroits!

Sur la route de Nijni-Novgorod à Iaroslavl, accueillis avec enthousiasme à Balakhna et à Kostroma, Pojarski et Minine avaient reçu une lettre où Zaruçki, Troubetzkoï et leurs compagnons avouaient s'être « trompés » en prêtant serment à Sidorka et offraient leur concours « pour nettoyer le pays ». C'était un premier succès; mais l'ouverture parut suspecte, et le gouvernement provisoire ne songea pas un instant à en tirer parti, sinon pour mieux masquer ses sentiments et ses intentions. Il annonça aux Cosaques qu'on venait à leur secours, et ne bougea pas, en usant de même avec les citoyens de Novgorod, auxquels spontanément il adressait une ambassade pour les persuader que les insurgés étaient disposés à faire cause commune avec eux et à reconnaitre le prince royal de Suède, si celui-ci se faisait orthodoxe.

Simultanément, de mai en juin 1612, ne cessant de correspondre d'autre part avec les provinces, autant pour réclamer d'elles de nouveaux renforts que pour réorganiser et centraliser leur administration, le gouvernement développait constamment et complétait sa propre organisation. Il tirait de sa retraite l'ex-métropolite de Rostov et de Iaroslavl, Cyrille, et, en lui adjoignant quelques ecclésiastiques, il obtenait une réduction du « Saint Concile » *(osviachtchennyï sobor)*, qui, présidé par le patriarche, figurait régulièrement en tête de toutes les assemblées moscovites Les deux boïars présents, V.-P. Morozov et V.-T. Dolgorouki, lui fournissaient le noyau d'une *Douma*, et Minine travaillait à mettre sur pied un nombre respectable de *prikazes*.

Plus utilement encore, faisant son œuvre, le temps servai ces nouveaux « rassembleurs de la terre russe ». Novgorod se piquant au jeu et répondant par un envoi d'ambassadeurs, il apparaissait à la vérité qu'on était loin de s'entendre; mais à Pskov et sous Moscou les choses s'arrangeaient pour le mieux. Dès le 18 mai, devant l'attitude hostile des habitants, provoquée par ses excès, Sidorka s'était enfui, la nuit, tête nue et

sur un cheval sans selle. Rattrapé, il fut conduit à Moscou et trouva la mort dans des circonstances qui restent énigmatiques, empalé après jugement par ses *sujets* inconstants ou tué en route par les Cosaques de son escorte (1). L'événement, ceci est certain, eut pour effet de déterminer une nouvelle débandade dans l'armée campée sous les murs de la capitale. Le second ou troisième faux Dimitri y gardait des partisans, et, ayant imposé en quelque sorte cette cause à ses compagnons, Zarucki se trouva en mauvais termes avec Troubetzkoï. Il est possible qu'à ce moment, dégoûté des Cosaques, Palitsyne se soit employé, comme il s'en vante, à mettre en évidence ce désaccord et à hâter ainsi l'entrée en campagne de Pojarski. A la fin de juillet, Chodkiewicz approchant de Moscou, le départ de Iaroslavl fut en effet décidé. Mais la découverte d'un complot, dont les inspirateurs restent inconnus, amena un nouveau retard. Le dictateur échappa au poignard d'un assassin et employa de longues semaines à opérer une enquête en règle. Mais sa destinée voulait qu'il gagnât un temps précieux en ayant l'air d'en perdre.

Chodkiewicz campant à Rogatchev, Zarucki se décida à entrer en pourparlers avec le général polonais. Apparemment, sa situation dans le camp cosaque n'était plus tenable, et il renonçait à rendre une couronne à Maryna. L'entente allait aboutir, quand l'intrigue fut dévoilée, et, compromettant irrémédiablement pour le coup le malheureux *ataman*, ne lui laissa d'autre ressource que la fuite (2). Avec 2,500 Cosaques environ, qui lui restaient fidèles, il alla à Kolomna prendre Maryna et le *vorionok*, et s'établit avec eux à Mikhaïlov, dans la province de Riazan.

Aussitôt après, Troubetzkoï envoyant à Iaroslavl de nouvelles protestations de dévouement à la cause commune, Pojarski n'eut plus les mêmes raisons de méfiance. Peut-

(1) *Chronique de Pskov* (*Recueil complet des chroniques*, V, p. 330); WIDEKIND, p. 353; KOSTOMAROV, *Le Temps des troubles*, III, 263.
(2) KRAJEWSKI, *Chronologie de la guerre de Moscovie*, p. 44-49; *Chronique de Nicone*, VIII, 188; *Hist. de Jean-Charles Chodkiewicz*, II, 15-16.

être, cependant, l'aptitude de ses miliciens à affronter les escadrons de Chodkiewicz, si réduit qu'en fût le nombre, lui en laissait d'autres très persuasives. Mettant son armée en mouvement, il marcha en effet à très petites journées, se donna le loisir d'une excursion personnelle à Souzdal, où se trouvaient les tombeaux de ses ancêtres, et, le 14 août seulement, il fut à la *Troïtsa,* où il marqua encore un temps d'arrêt et reçut les offres de service de Jacques Margeret, qu'il repoussa sans trop de raison. Le partisan français avait servi trop de partis; mais n'était-ce pas le cas du plus grand nombre de Moscovites? Le dictateur n'allait pas tarder à être moins exigeant.

Le 18 août, enfin, après avoir assisté à un service solennel, célébré sur la tombe de saint Serge, et reçu la bénédiction de l'archimandrite, les milices s'ébranlèrent dans la direction de Moscou, accompagnées par une procession de moines chantant des cantiques. Un coup de vent faillit encore tout gâter. Il s'avisa de souffler du sud : mauvais présage! On s'arrêta, on interrogea les moines, on adressa des invocations aux images de saint Serge et de saint Nicône, et l'un ou l'autre ne tardèrent heureusement pas à faire preuve de leur puissance miraculeuse. Le vent changea; les visages s'éclairèrent; les cœurs reprirent confiance, et on arriva, sans plus d'encombre, en vue de la capitale.

Mais Pojarski n'était pas encore rassuré. Il se rappelait Lapounov, et l'armée de gueux commandée par Troubetzkoï lui donnait le frisson. Il allait faire connaissance avec eux, mais autrement qu'il ne l'imaginait.

II

LA REVANCHE DES GUEUX

Les milices prenant position sur la Iaouza, à cinq verstes de Moscou, Troubetzkoï leur offrit des quartiers dans son

propre camp. Chodkiewicz arrivait, et ne fallait-il donc pas se réunir pour lui tenir tête? Pojarski refusa péremptoirement, et les Cosaques s'irritèrent. Après avoir si longtemps exposé ses alliés naturels, ses frères, à être écrasés par les Polonais, la nouvelle armée insurrectionnelle leur faussait encore compagnie devant l'ennemi ! C'était assurément montrer trop de prudence d'un côté et risquer gros de l'autre; mais Chodkiewicz ne se trouvait pas en état de mettre cette querelle à profit. Il n'avait tardé lui-même que parce qu'il attendait un envoi de renforts, toujours promis, toujours différé. En juin, avec 3,000 hommes détachés de la garnison de Smolensk, il avait pu encore relever et réapprovisionner celle de Moscou ; mais en même temps Gosiewski cédait le commandement à Strus, et aussitôt ses hommes se mutinaient. Chodkiewicz n'en put garder un seul, et dut se replier sur Viazma, où il pensa être rejoint par le roi et par Zolkiewski. Mais le roi manquait d'argent et le vainqueur de Klouchyne refusait de commander des troupes sans solde. Abandonné à ses propres ressources, Chodkiewicz fit l'impossible pour devancer Pojarski sous les murs de la capitale, et, arrivant vingt-quatre heures après lui, il amenait peu de monde : quinze escadrons de l'armée de Lithuanie mal garnis, quelques compagnies d'infanterie, les débris de l'ancienne armée polonaise de Touchino, six cents chevaux environ, et quelques cosaques de l'Ukraine polonaise, mauvaise troupe (1). Au total, un effectif si peu imposant, que Pojarski eut sans doute l'impression qu'il pouvait se passer du concours des gueux. Mal lui en prit.

Le 22 août (v. s.) eut lieu une première rencontre où les cosaques de Troubetzkoï demeurant spectateurs passifs, quelques *sotnias* seulement se jetant dans la mêlée en dépit des ordres reçus, un avantage décisif resta aux Polonais. Franchissant la Moskva, Chodkiewicz introduisit au Kreml

(1) *Hist. de Jean-Charles Chodkiewicz*, II, 31 et suiv. ; KOSTOMAROV, *Hist. du temps des troubles*, III, 272. Le chiffre de 8,000 cosaques indiqué par l'historien russe est certainement exagéré.

quatre cents chariots de provisions, et les deux jours suivants furent encore plus désastreux pour les milices moscovites. Soutenue par l'armée de secours, la garnison polonaise fit des sorties victorieuses, jeta une partie des troupes de Pojarski dans la rivière et prit deux forts occupés par les cosaques de Troubetzkoï. Le dictateur dut reconnaître son erreur. Étant le nombre et la force, les gueux, si gueux qu'ils fussent, demeuraient indispensables. En réclamant leur concours, Lapounov obéissait à une nécessité, et il ne s'en était mal trouvé que faute d'avoir su encadrer convenablement cet élément point indisciplinable, un avenir prochain allait le montrer; faute aussi de s'être employé, en faisant la part de ses aspirations légitimes, à détourner son énergie redoutable des chimères décevantes qui l'égaraient.

Un rapprochement s'imposa maintenant entre les champions dissociés d'une cause que leur désunion menaçait de compromettre. Palitsyne revendiqua plus tard l'honneur de l'avoir opéré. C'est grâce à lui qu'au lendemain des défaites communes, mal armés et à demi nus, sans souliers et beaucoup n'ayant qu'une chemise sur le corps, les gueux auraient couru sus aux Polonais, en invoquant saint Serge, et brisé les pesants escadrons de hussards avec le bélier massif de leur chair (1). D'autres sources attribuent cependant à Minine la meilleure part de ce succès inespéré. Guidé par un transfuge polonais, il aurait, avec quelques centaines de miliciens, réussi à surprendre l'ennemi, déterminant ainsi dans ses rangs une panique qui ouvrit la voie aux cosaques de Troubetzkoï.

La victoire n'avait d'ailleurs rien de décisif. Chodkiewicz battait en retraite; mais Strus restait au Kreml et l'intervention de Sigismond demeurait possible. Entre les vainqueurs, d'autre part, l'union ne survivait pas au triomphe obtenu.

(1) Palitsyne, *Le Siège de la Troïtsa*, p. 241. Le témoignage du célérier n'est confirmé que par son successeur Simon, qui, dans un récit fourmillant d'erreurs grossières, a dû s'en inspirer. Voy. l'extrait du *Chronographe du prince Obolenski* dans l'*Archive des Sciences juridiques*, édit. Kalatchov, I, 36.



Pojarski et Troubetzkoï ne s'étaient pas encore vus, le chef des « gueux » se prévalant de son titre de boïar pour attendre la visite du dictateur, qui redoutait un guet-apens et publiait une circulaire où il prêtait ouvertement à ses alliés de la veille l'intention de le tuer. Les gueux, disait-il, n'attendaient que ce moment pour se jeter sur les miliciens, les massacrer ou les piller, et, laissant les Polonais à Moscou, se répandre dans les provinces du Nord et les ravager!

Il exagérait sûrement. L'exagération était de rigueur dans les documents officiels de l'époque. Mais les cosaques de Troubetzkoï paraissent avoir eu, en effet, à ce moment, la velléité sinon de faire un mauvais parti aux miliciens, du moins de les lâcher à leur tour, en décampant. C'étaient des gueux, et ils se plaignaient de mourir de faim. Mais ils venaient de faire métier de héros et s'en ressentaient. Saint Serge, ou l'archimandrite Denis, ou Palitsyne s'en mêlèrent encore. Recevant de la *Troïtsa* non de l'argent, qu'ils eussent accepté sans doute, mais des ornements sacerdotaux pour une somme de mille roubles, héroïquement les Cosaques refusèrent cette aumône et promirent de rester quand même; puis, une rencontre de leurs chefs avec ceux de l'autre camp étant proposée en terrain neutre, sur la Niéglinnaïa, ils fraternisèrent avec les miliciens, et de nouvelles circulaires, expédiées cette fois sous la double signature de Troubetzkoï et de Pojarski annoncèrent la fin du conflit (1).

On semblait maintenant toucher au but, et cependant il s'éloignait encore. En mettant sa main dans celle de son rival, le dictateur croyait s'assurer la possession des provinces du nord, et elle leur échappait à tous deux : abandonnant Chodkiewicz, les Cosaques de l'Ukraine polonaise pénétraient dans cette région, enlevaient par surprise Vologda et la mettaient à sac. D'autre part, bien que tentée par des propositions séduisantes : offre de renvoyer en Pologne ceux qui ne consentiraient pas à prendre du service en Moscovie, avantages

(1) *Annales de la Soc. d'Hist. et d'Ant.*, XVI, 129; *Chronique de Nicone*, VIII, 195. Comp. Kedrov, *Archive Russe*, 1886, VIII, 504.



considérables promis à ceux qui adopteraient ce parti, la garnison polonaise du Kreml ne voulait rien entendre. Prolongée jusqu'en novembre 1612, cette résistance de Strus et de ses compagnons serait pour racheter bien des fautes, si, en poussant la vertu militaire à ses dernières limites, ces prodigieux soldats n'avaient dépassé celle de l'humanité civilisée.

III

LES DERNIERS JOURS DES POLONAIS AU KREML

Ils persistaient à attendre le roi, et, si cruellement qu'ils fussent éprouvés, leur attitude ne décelait aucun émoi. Aux ouvertures qu'on leur faisait ils répondaient par des injures et des quolibets. On n'avait pas encore vu des gentilshommes capituler devant un ramassis de paysans, de marchands et de popes ! Ils renvoyaient les soldats de Troubetzkoï à la charrue, ceux de Pojarski à l'église et Kozma Minine à son étal de boucher (1). Pourtant, dès le milieu du mois d'octobre, ils avertirent Chodkiewicz que leurs provisions étaient épuisées, et peut-être, à ce moment, exagéraient-ils aussi leur dénùment, comme on l'a supposé; car, avec Strus, l'insubordination s'était introduite au Kreml. Mais bientôt, le général se montrant impuissant à les secourir, ils furent dans la stricte vérité en affirmant qu'ils avaient mangé leur dernier morceau de pain. Ils résistèrent cependant encore, se nourrissant avec des rats et des chats, des herbes et des racines. Une légende veut qu'ils aient utilisé également comme comestibles les manuscrits grecs, dont une grande et infiniment précieuse collection se serait trouvée dans les archives du Kreml. En faisant bouillir les parchemins, ils parvenaient à en extraire une colle végétale qui trompait leur détresse (2).

(1) Budzillo, *Bibl. Hist. Russe*, I, 326.
(2) Brückner, *Revue Polonaise*, 1900, CXXXVII, 194.

Ces ressources épuisées, ils déterrèrent des cadavres, s'attaquèrent ensuite à leurs prisonniers, et, leur fièvre augmentant, ils arrivèrent à s'entre-dévorer. Le fait échappe à toute incertitude, et Budzillo, qui en était, donne sur ces derniers moments du siège des détails d'une invraisemblable horreur, qu'il ne paraît cependant pas avoir inventés, et où d'ailleurs on reconnaitra la répétition des faits auxquels, quelques années auparavant, la famine avait donné lieu déjà dans ce malheureux pays. Il cite les personnes et les dates : un lieutenant et un heydouque mangeant chacun deux de leurs fils ; un autre officier mangeant sa mère ! Les plus forts s'en prenaient aux plus faibles, et les bien portants aux malades. On se disputait les morts, et les plus étranges conceptions de justice intervenaient dans les querelles auxquelles cette cruelle folie donnait lieu. Un soldat se plaignait que des soldats appartenant à une autre compagnie eussent mangé un sien parent, qui, croyait-il, aurait dû servir de repas à lui-même et à ses camarades. Les accusés invoquant les droits du régiment, le colonel n'osa trancher le différend, dans la crainte que la partie perdante ne tirât vengeance du jugement en mangeant le juge. Budzillo assure que des contestations de ce genre se renouvelèrent fréquemment, et, à coup sûr, torturés par la faim, se remplissant la bouche avec de la boue sanglante, au rapport du chroniqueur, se rongeant les mains et les pieds, mordant des pierres et des briques (1), ces hommes étaient tous fous ! Bien que comportant habituellement un retour à l'état sauvage, les guerres, même celles si furieuses du seizième et du dix-septième siècle, n'ont guère, dans les temps modernes, suscité ailleurs des cas analogues de cannibalisme. Mais il était naturel que ce siège échappât aux errements communs : il soumettait, d'une part, à une terrible épreuve des hommes en qui un contact prolongé avec une société assez barbare encore et de plus dissoute en ce moment, décomposée, tendait à abolir tous les instincts supérieurs de

(1) Budzillo, *Bibl. Hist. Russe*, I, 279, 347 ; *Chronique de Nicone*, VIII, 197 ; Moukhanov, *Recueil*, 303 et suiv. ; *Recueil des doc. d'État*, II, nos 226-257.



la civilisation; et, d'autre part, il ne se réduisait pas à une simple opération militaire. Pour ces assiégés de 1612, le Kreml était bien le radeau de la *Méduse*, suspendant sur l'abime leur vie, leur fortune et aussi celle de leur pays. Ils avaient de bonnes raisons pour se méfier de la capitulation qu'on leur offrait et quelques-uns du moins sentaient obscurément qu'aux plis du drapeau polonais flottant sur la vieille cité moscovite le destin de deux peuples était attaché, avec tout l'avenir de gloire, de pouvoir ou de richesse qu'ils avaient rêvé en pénétrant sur ce sol qui maintenant se dérobait sous leurs pieds. Et donc, s'y cramponnant éperdûment, soldats sublimes ou joueurs désespérés, ils luttaient ou tenaient le coup, aveuglément, impitoyablement, follement.

Ils attendaient le roi, dont on signalait l'arrivée à Smolensk, avec le prince royal et deux régiments d'infanterie allemande, destinés à renforcer le corps de cavalerie déjà réuni dans le voisinage de cette ville. Dans un message adressé aux boïars de Moscou, Sigismond alléguait que la santé de Ladislas ne lui avait pas permis de venir plus tôt. Mais la cavalerie de son côté attendait un quartier de solde promis, et, ne le recevant pas, elle refusa de marcher. Après s'être longtemps débattu, Sigismond partit, n'emmenant que ses mercenaires, avec quelques escadrons de hussards ou de cavalerie légère de sa garde. A la sortie de la ville, s'arrachant de ses gonds, « la porte du tsar » (*tsarskiïé vorota*) tomba avec fracas, barrant le chemin au souverain, qui dut prendre une autre route. On le raconta du moins. Rejoint en chemin par Adam Zolkiewski, un neveu du *hetman*, qui lui amenait 1,200 chevaux, il atteignit Viazma vers la fin d'octobre. Trop tard!

Le 22 de ce mois (v. s.), les Cosaques de Troubetzkoï avaient enlevé d'assaut le *Kitaïgorod*. Ordonnant aux boïars enfermés avec eux de renvoyer leurs femmes, les Polonais résistèrent encore quelques jours. De nouvelles querelles éclatant entre les assiégeants leur donnèrent de l'espoir et du répit. Pojarski voulut faire bon accueil aux *boïarines* expul-

sées, défendant qu'on les pillât ou molestât, et les gueux protestèrent. Aux cris de « A bas le traître ! » l'ombre sanglante de Lapounov surgissait dans leur camp ameuté. Mais le dictateur ne s'était pas livré aux Cosaques. Solidement entouré et bien gardé, il défiait toute attaque, et le 26 octobre (6 novembre) les Polonais capitulèrent. Les boïars quittèrent la ville les premiers, et, au moment où ils franchissaient le pont de la Niéglinnaïa, Pojarski dut encore intervenir pour les protéger. La fleur de l'aristocratie moscovite était là, avec les princes F.-I. Mstislavski et I.-M. Vorotynski et deux Romanov, Ivan Nikititch et son neveu Michel — le futur tsar, que sa mère accompagnait. Les Polonais furent répartis entre les deux camps, et, de ceux qui échurent en partage à Troubetzkoï, un très petit nombre échappa à la mort, bien que la vie sauve fût garantie à tous. Budzillo, qui se trouva parmi les plus favorisés, assure d'ailleurs que les miliciens de Pojarski prirent eux-mêmes part au massacre ; et, en effet, envoyée à Galitch, sa compagnie y périt tout entière. Séparé de ses hommes et emprisonné à Nijni-Novgorod, le capitaine vécut dix-neuf semaines dans un affreux cachot (1). Mis à la question, Andronov eut à répondre du pillage dont le Kreml délivré portait la marque.

Le lendemain, partant processionnellement les uns de l'église de Notre-Dame de Kasan, les autres de l'église de Saint-Jean, miliciens et Cosaques se réunirent au *Lobnoïé Miésto*, où l'archimandrite de la *Troïtsa* célébra un office de grâces et où arriva un troisième cortège, celui du clergé, portant la Vierge de Vladimir. A la vue de cette image si chère, que l'on croyait perdue, détruite par les Polonais, des sanglots éclatèrent dans la foule. Armée et peuple se rendirent ensuite dans l'auguste enceinte dont les Polonais venaient d'être enfin chassés, et la tristesse succéda à la joie devant le spectacle navrant qui s'y offrait aux yeux : églises ruinées ou souillées ; icones profanées ou mutilées, — et, dans les caves, des approvisionnements d'épouvantable aspect : affreux débris, où plus

(1) PLATONOV, *Études*, p. 558.

d'un Moscovite crut reconnaître des lambeaux de chair ayant appartenu à un parent ou à un ami !

Une messe solennelle et un *Te Deum* à l'église de l'Assomption terminèrent cette journée, que la vieille capitale devait revivre exactement deux siècles plus tard, après le départ de Napoléon.

Moscou était rendue aux Moscovites. Mais Sigismond avançait toujours. Ayant, à Viazma, opéré sa jonction avec Chodkiewicz, il assiégea Pogoriéloié Gorodichtché, et, aux sommations faites, reçut du voiévode prince Georges Chakhovskoï cette réponse, qui pouvait passer pour un encouragement : « Allez à Moscou ; si la capitale est à vous, je serai vôtre. » Le roi suivit le conseil, et, de Volokolamsk, il envoya aux portes de la ville un détachement de ses troupes avec deux parlementaires. Le prince Daniel Mezetski, ancien membre de la grande ambassade, et le *diak* Gramotine consentaient encore à se charger du rôle.

Et Moscou rendue aux Moscovites eut peur ! Miliciens et Cosaques s'étaient déjà dispersés. Les premiers rapports de Mezetski et de Gramotine furent pour donner à Sigismond une entière confiance : il ne restait sous les armes que deux mille gentilshommes environ des milices de Pojarski et deux fois autant de Cosaques (1). Néanmoins, le dictateur et Minine s'y employant, la capitale faisait bonne contenance. L'hiver fit le reste. Après avoir essayé sa petite armée contre Volokolamsk, une bicoque, livré plusieurs assauts furieux et perdu inutilement beaucoup de monde, le roi s'effraya, de son côté, à l'idée d'entreprendre, sous la menace du froid et de la faim, un siège autrement difficile, et, changeant de fonction, passant au service de la bonne cause, Mezetski apprit à ses compatriotes que les Polonais se retiraient.

Cette heureuse nouvelle fut suivie d'une autre. Quittant Mikhaïlov, Zaroucki venait de se faire battre par M. M. Boutourline et fuyait avec un groupe de partisans très réduit.

(1) Hirschberg, *La Pologne et la Moscovie*, p. 361.

A ce moment, le gouvernement provisoire eut conscience de s'être acquitté de sa tâche, ou qu'il devait la couronner en donnant au pays ce qui lui manquait encore : un souverain. A Iaroslavl déjà, il avait été question de procéder à une élection. Mais le devoir de barrer à Chodkiewicz le chemin de la capitale s'était montré plus pressant. Pojarski et Minine reculaient sans doute aussi devant la responsabilité qu'ils auraient ainsi prise, avec leur « Conseil Terrien », qui n'était qu'un expédient de guerre. En effet, dans les deux semaines qui suivirent la capitulation des Polonais, de nouvelles circulaires convièrent les provinces à désigner des représentants plus autorisés (1).

IV

LE SOBOR ÉLECTORAL DE MOSCOU

Aucun de ces documents ne nous a été conservé; et nous ignorons donc encore dans quelles conditions s'est opérée l'élection de ces mandataires, comme aussi quel était le caractère de leur mandat. Nous savons seulement (2) que le gouvernement provisoire recommandait l'envoi d'hommes « choisis parmi les meilleurs et les plus intelligents ». Un appel au suffrage universel n'est guère probable. Nous n'en rencontrons la trace dans aucune convocation analogue de cette époque. L'intervention des autorités locales est plus vraisemblable. En se basant sur les indications que fournissent les signatures recueillies sur l'acte d'élection de Michel Romanov (3) on a conclu à une représentation organisée par classes. En effet, les signatures sont collectives. Le député Fédor Dinkov inscrit son nom « pour les gentilshommes élus, les bourgeois et les hommes du district (4) ». Mais ce point est douteux, d'autres historiens (5) supposant, au con-

(1) *Actes Hist., Suppl.*, I, n° 166.
(2) *Recueil des docum. d'État*, III, 1.
(3) Même *Recueil*, I, n° 203.
(4) ZAGOSKINE, *Hist. du Droit public russe*, I, 239.
(5) BIÉLAIEV, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 27.

traire, que la capacité seule des candidats les désignait au choix des électeurs. La ville de Kachine, par exemple, n'a envoyé qu'un seul député, le moine Porphyre. Tver s'est fait représenter par deux archimandrites, un certain nombre de gentilshommes et quelques bourgeois. Mais on peut admettre aussi (1) que le moine Porphyre représentait le clergé seul de Kachine, certaines localités se donnant le luxe d'une représentation complète et d'autres, dépeuplées ou jetées par la guerre dans un état d'anarchie absolue, n'envoyant qu'un mandataire ou n'en envoyant pas du tout.

L'authenticité des signatures invoquées est elle-même sujette à caution. En effet, l'acte d'élection est daté de mai 1613, bien que Michel ait été élu en février, et, parmi les 277 signataires, les princes D. M. Pojarski, I. B. Tcherkaskï, I. N. Odoiévski et B. M. Saltykov figurent avec le titre de *boïar*, qu'ils n'ont reçu que postérieurement, les deux premiers en *juillet* et les deux autres en *décembre* de la même année. Ce document n'a, à proprement parler, aucune valeur historique. Étant censé contenir le procès-verbal du grand événement, il se réduit, en grande partie, à une copie littérale de l'acte d'élection de Godounov et met dans la bouche de l'archevêque Théodorite, parlant à Michel, le discours adressé par le patriarche Job à Boris !

La composition de la fameuse Assemblée prête donc également à l'incertitude. Les signatures correspondent à la représentation de 50 villes et districts, dans une région qui s'étend des bords de la Dvina du nord à Oskol et à Rylsk, au sud, et d'Ostachkov, dans la province de Tver, à Kasan et à Viatka, à l'est. Mais nous savons par ailleurs que Toropiéts, entre autres, était représenté et aucun signataire n'en a porté témoignage. Pour Novgorod nous ne trouvons que quatre signataires, et d'autres documents indiquent 19 députés de cette ville, popes, bourgeois et striéltsy (2).

(1) Dans ce sens : SERGUÉIÉVITCH, dans le *Recueil des sciences politiques*, édit. Bezobrazov, II, 18.

(2) *Actes Hist.*, *Suppl.*, I, n° 166 ; *Recueil des docum. d'État*, I, n° 203 ; *Registres de cour*, I, 1083-1086.

Les 277 signataires plus ou moins authentiques appartiennent à toutes les classes, Cosaques compris, à la seule exception des paysans attachés à la glèbe ou asservis ; mais la proportion de ces éléments ne se laisse pas établir. Les « hommes de service » figurent en énorme majorité et les Cosaques en très petit nombre ; mais cette indication est encore pour infirmer l'autorité du document, car, d'après une tradition constante, les compagnons de Troubetzkoï ont joué dans l'Assemblée un rôle considérable et même prépondérant ; les Polonais devaient dire que Michel était leur élu, et, en 1614 encore, écrivant aux Novgorodiens, le général suédois Horn, affirmait que les Cosaques régnaient en maitres à Moscou (1).

Le fait certain est que les provinces n'ont pas, pour la plupart, répondu avec un grand empressement à l'appel du gouvernement provisoire ; et c'est ainsi que quelques historiens ont été amenés à deviner une autre convocation, qui aurait, dès le mois de janvier 1613, suivi celle de novembre. Mais, si une lettre de Gosiewski a pu être interprétée dans ce sens, le renouvellement, à si bref délai, d'une opération tellement compliquée n'est guère admissible, et aucune source russe n'en fait mention.

A quelle époque la nouvelle Assemblée s'est réunie et s'est substituée à celle de Iaroslavl, nous ne saurions le dire davantage. Le premier indice de son activité qui nous soit connu ne remonte qu'à janvier 1613, et c'est un témoignage de gratitude pour le chef des gueux : la concession faite au prince Troubetzkoï du domaine de Vaga enlevé à Saltykov. Encore cette date est-elle contestée. Mais la libéralité a reçu certainement son effet dans le courant de la même année, et elle semble attester encore la très forte situation que, contenus à la vérité et disciplinés jusqu'à un certain point par les forces contre-révolutionnaires, les Cosaques conservaient à Moscou. Pojarski, en effet, était moins bien traité. En lui conférant

(1) *Actes Hist.*, *Suppl.*, II, 30. Comp. Zabiéline, *Minine et Pojarski*, p. 299 ; Platonov, *Revue du M. de l'I. P. R.*, mars 1883, p. 10-11 ; Latkine, *Les Ziemskiié Sobory*, p. 122 et suiv.



beaucoup plus tard le titre de boïar, Michel lui-même devait se tenir pour quitte envers lui, et c'est seulement au retour de Philarète qu'en agrandissant à son tour un patrimoine déjà assez opulent, l'ex-dictateur reçut la récompense de ses exploits. La carrière des deux hommes était d'ailleurs finie. Dès l'année 1614, Pojarski est rentré dans le rang, et, à la suite d'une querelle de préséance avec Boris Saltykov, il encourt une condamnation, se trouve « livré avec la tête » à son obscur compétiteur. En 1618, Troubetzkoï prend part à une campagne contre les Polonais, et n'y brille pas. Quant à Minine, il a disparu, renvoyé sans doute à son étal, suivant le vœu des Polonais (1).

Il est probable qu'à raison des distances et des communications difficiles, les arrivées des députés se sont espacées et qu'au cours des délibérations prolongées pendant plusieurs mois le *quorum* de sept cents membres, admis par M. Platonov, n'a jamais été atteint; d'autant que, choisie pour le siège de l'Assemblée à cause de ses dimensions qu'aucun autre édifice n'atteignait alors à Moscou, l'église de l'Assomption aurait pu difficilement contenir tant de monde. Les délibérations furent longues et passablement tumultueuses, bien que dans les documents officiels aucun écho de ces orages n'ait pénétré. Mais, pour avoir tant tardé à se mettre d'accord, il faut sans doute qu'on se soit disputé assez violemment; et il s'en fallait de beaucoup, en effet, au début, que cet accord fût réalisé ou près de l'être. Il était entendu que le futur souverain serait « donné par Dieu »; mais, bien qu'on la sollicitât par des prières ferventes et des jeûnes rigoureux, l'inspiration divine se fit attendre.

Du sein des boïars, d'abord, des voix rappelèrent le serment prêté à Ladislas. En novembre, capturé par Mezetski et Gramotine, alors qu'ils servaient encore Sigismond, un Moscovite avait fait ce rapport que les boïars et « tous les hommes meilleurs » tenaient toujours pour le prince royal, mais n'osaient

(1) *Recueil des docum. d'État*, III, nos 48 et 56. Comp. WALISZEWSKI, *Ivan le Terrible*, p. 67; *Ancienne Bibl. Russe*, édit. 1896, III, IV, 8e partie, p. 113.



le dire, craignant les Cosaques, qui, eux, partageaient leurs vœux entre le fils de Philarète et celui de Maryna, et, frondant l'aristocratie comme la petite noblesse, « faisaient ce qu'ils voulaient (1). » Nous l'avons vu, leur pouvoir de faire ce qu'ils voulaient n'était pas si entier; mais, sur le terrain électoral tout au moins, les gueux semblent, en effet, avoir tenu la partie en main, d'un bout à l'autre, et, comme ils écartaient non moins péremptoirement la candidature suédoise, à laquelle les Novgorodiens seuls demeuraient attachés, une majorité paraît s'être dessinée promptement en faveur d'un candidat indigène.

De ce côté, le champ se trouvait singulièrement restreint. En l'absence de Vassili Vassiliévitch, les Galitsyne n'avaient pas de représentant suffisamment populaire à mettre en ligne. De même les Chouïski. On eût craint d'ailleurs qu'un parent de l'ex-tsar ne cherchât à tirer vengeance des injures dont sa famille venait de souffrir. F.-I. Mstislavski et I.-S. Kourakine s'étaient trop compromis avec les Polonais. Modeste, I.-M. Vorotynski s'effaçait volontairement. D'après une tradition, conservée dans la famille des princes Troubetzkoï, le chef des gueux aurait eu des partisans, et, si Pojarski n'a pas dépensé 20,000 roubles pour défendre sa chance, comme on l'en a soupçonné depuis, il peut bien s'être laissé tenter par cette ambition. Mais, adversaires mal réconciliés, les deux champions de la cause nationale s'excluaient mutuellement, et la totalité des princes était ainsi mise hors de cause. Dans la haute aristocratie, le groupe rival des *boïars* paraissait décapité depuis que Philarète ne figurait plus à sa tête, et les Godounov ne comptaient assurément pas. Mais les Romanov gardaient une popularité, à peine atteinte par le séjour du chef de la famille à Touchino, restaurée entièrement par l'attitude de l'ex-patriarche dans la grande ambassade et sa récente captivité. Pour la faire valoir un travail obscur, mais se laissant deviner parfois, avait été poursuivi pendant tout le

(1) HIRSCHBERG, *La Pologne et la Moscovie*, p. 363.

cours de la crise et continuait sans doute à cette heure. Il arriva donc que, par voie d'élimination comme aussi par l'effet de manœuvres dont le secret nous échappe, les suffrages hésitants se portèrent brusquement de ce côté (1).

V

LES ROMANOV

J'ai indiqué déjà ailleurs (2) les origines de cette famille, mais je crois devoir ajouter ici quelques détails complémentaires. Bien qu'admise par la plupart des historiens, sa provenance prussienne ne se laisse guère établir. *Gland-Kambil Divonovitch*, frère d'un prince prussien, qui, passant en Russie à la fin du treizième siècle, y aurait fait souche des Romanov futurs, est un personnage légendaire, et son nom, de même que le surnom slave, *Kobyla* (la jument), attribué à son fils, André Ivanovitch, font penser plutôt à la Lithuanie. Cette époque fut précisément marquée par un grand courant d'émigration lithuanienne, après la mort du grand-duc Mindovg (1263). Contemporain de Siméon le Superbe, André Ivanovitch *Kobyla* appartient déjà à l'histoire. Son fils, Fédor Andréiévitch *Kochka* (la poule) — d'où les *Kochkine,* nom sous lequel la famille fut d'abord connue — et lui-même reçurent le rang de *boïars* et exercèrent de hautes fonctions. En 1391, Fédor Andréievitch maria sa fille au fils du grand-duc Michel Alexandrovitch de Tver, et cette alliance avec la maison de Rurik fut souvent renouvelée depuis. A la fin du règne de Vassili III (1425-1462), la première place dans la hiérarchie officielle étant acquise à un Chouïski, le prince Vassili Vassiliévitch, la seconde revenait à un Kochkine, Michel Iourié-

(1) Markiévitch, *L'élection de Michel Romanov, Revue du M. de l'I. P. R.*, sept. et oct. 1891; Lavrovski, *L'élection de Michel Romanov.*
(2) *Ivan le Terrible*, p. 173.

vitch (1). Très nombreuse, la descendance de *Kobyla* comprenait en outre vingt familles de boïars ou de simples gentilshommes : les Chérémétiev, les Jerebtsov, les Bezzoubtsev, les Kolytchev, les Ladyguine. Les Kochkine s'appelèrent ensuite Zakharine, puis Iouriév, et enfin Romanovitch ou Romanov, d'après l'usage qui longtemps voulut qu'on ajoutât à son prénom ceux d'un ou de plusieurs ascendants, avec une déclinaison indiquant la filiation. Nikita Romanovitch Zakharine-Iouriév, c'est-à-dire fils de Roman, descendant luimême de Iourii (Georges) et de Zakhar, eut pour sœur Anastasie Romanovna, la première femme du « Terrible ». Marié deux fois, avec Barbe-Ivanovna Khvorine et avec Eudoxie-Alexandrovna, fille du prince Alexandre-Borissovitch Gorbatyï-Chouïski, il fut le père de Fédor, en religion Philarète, sans qu'on sache exactement de quel lit était ce fils. Fédor eut pour femme cette Xénia-Ivanovna Chestov, dont l'alliance lui était imposée (2). Quelque effort que Godounov ait fait cependant pour diminuer ainsi le prestige menaçant de la famille, le souvenir d'Anastasie et la valeur personnelle de quelques-uns de ses proches parents suffisaient à le maintenir intact ; et, en accusant plus tard Philarète de s'être entendu avec Hermogène, pour écarter Ladislas, comme avec Chéïne, pour prolonger la résistance de Smolensk, les Polonais recueillirent seulement l'écho d'une opinion, qui, très largement accréditée parmi les Moscovites, contribuait en 1613 à mettre les Romanov en faveur.

L'ex-patriarche de Touchino comptait parmi les Russes les plus instruits de l'époque. Horsey dit avoir composé pour lui une grammaire latine, qui fut étudiée avec une grande application. D'après Massa, c'était, dans sa jeunesse, un homme aimable et très distingué, de belle prestance, bon cavalier et un des élégants de l'époque. D'un moscovite portant bien le costume national on disait : c'est un Fédor Nikititch ! Obligé

(1) Brélov, *Revue du Minist. de l'I. P. R*, janvier 1886, p. 102 ; G. M., *Antiquité Russe*, juillet 1896, p. 114.
(2) Voy. p. 90.

de prendre le froc et étroitement surveillé dans le monastère qui lui servait de prison, Philarète avait réussi à conserver des relations multiples au dehors et à suivre de près les événements qui bouleversaient son pays. Captif des Polonais, il continuait de même à correspondre avec ses parents ou ses amis et il n'est certainement pas resté étranger aux délibérations de l'Assemblée électorale et à leur dénouement. Il ne pouvait plus briguer personnellement le trône ; mais, avant de devenir moine, il avait plus fait que d'y songer. Au milieu du dernier siècle, enlevé du palais métropolitain de Kolomna, avec un lot de tableaux, et transporté à Moscou, s'est trouvé un portrait de Philarète en vêtements pontificaux. Une couronne figurant sur cette toile intrigua les conservateurs du musée, et ils s'aperçurent que la peinture, très mauvaise, d'un artiste du dix-huitième siècle, en recouvrait une autre, plus ancienne, qui, dégagée, fit apparaître un Fédor Nikititch en costume de souverain, manteau de pourpre sur les épaules, sceptre en main, avec cette inscription : « Fédor, tsar de toutes les Russies (1). »

Capable de s'être prêté à une si singulière fantaisie, cet homme avait, on le sait, un fils, Michel, qui, avec sa mère, devenue elle-même nonne sous le nom de Marfa, se ressentait des malheurs du temps. Ayant subi à Moscou les épreuves de l'occupation polonaise et du siège, la mère et le fils s'étaient retirés dans une terre voisine de Kostroma. Une légende veut qu'ils y aient failli encore être enlevés ou massacrés par une bande de Polonais et n'aient dû leur salut qu'au dévouement d'un paysan, Ivan Soussanine, expirant dans les tourments plutôt que d'indiquer le chemin de leur demeure. L'humble *moujik* a eu la gloire d'inspirer des poètes et des artistes, comme aussi de figurer en bonne place sur le monument, qui, élevé récemment pour le millénaire de la fondation de l'empire russe, a groupé les principaux héros de l'histoire nationale. La délivrance de la Moscovie en 1612, opérée

(1) *Archive Russe*, 1863, p. 348.



par le boucher Minine, et cette autre intervention d'un enfant du peuple, protégeant le chef d'une nouvelle dynastie, se sont rencontrées là en une évocation symbolique.

Malheureusement, l'acte d'héroïsme ainsi glorifié ne supporte pas la critique. Si abondants en détails, les récits contemporains n'en font aucune mention. Le seul témoignage s'y rapportant se rencontre, à la date du 30 mars 1619, dans une charte, qui accorde certaines franchises au beau-fils de Soussanine, Bogdanko Sobinine. Mais, en attestant que, torturé par les Polonais, Soussanine a refusé de leur apprendre où se trouvaient Michel et sa mère, le document ne dit pas, et pour cause, que la liberté ou la vie du futur tsar dépendissent du silence ainsi gardé sur leur retraite. A la date de l'événement, en 1613, Marfa et son fils n'habitaient, en effet, ni au village de Domnino, où la scène a eu lieu, ni aux environs. A raison de l'insécurité de la contrée, ils avaient déjà élu domicile à Kostroma même, ville fortifiée, dont les Polonais connaissaient sans doute le chemin et qu'une bande de partisans ne pouvait songer à enlever. D'ailleurs, à ce moment, la présence des Polonais dans cette région est fort improbable. Soussanine a dû avoir affaire à des Cosaques qui, vraisemblablement, en voulaient à la résidence des Romanov, bonne à piller en l'absence des propriétaires, plutôt qu'aux propriétaires eux-mêmes. En refusant de leur servir de guide, le moujik a peut-être bien rendu service au futur tsar; en s'adressant à la naïveté et au bon cœur de Marfa, la famille de la victime a sans doute amplifié l'incident, et la légende a fait le reste.

Dans la forme qu'il a prise aujourd'hui, ce récit est très apparemment d'invention livresque, assez récente même, car, jusqu'à l'apparition, en 1804, d'un article dithyrambique dans le troisième volume du dictionnaire géographique de Chtchekatov (1), Soussanine restait absolument inconnu. Quant à la tradition locale, invoquée par les apologistes du héros, elle

(1) Page 748.



n'a aucune valeur, eu égard aux changements qui sont intervenus dans la population du village ainsi rendu fameux (1). Même fausses, toutefois, les légendes ont une valeur qui souvent l'emporte sur la contradiction apparente des faits. Cette légende correspond à une réalité historique qui a eu à cette époque une importance capitale et a joué un rôle décisif dans la fondation du nouvel établissement dynastique : je veux dire le sentiment populaire. Appelé, dans les circonstances que nous connaissons, à recueillir l'héritage du « tsar des boïars », Michel devait être, à beaucoup d'égards, le « tsar des paysans ». Sans tendresse pour la haute aristocratie, ainsi que le prouve son attitude, j'allais dire son ingratitude, vis-à-vis de Pojarski, il allait s'appuyer principalement sur la classe moyenne des petits propriétaires « hommes de service », et cette politique a bien eu pour conséquence inévitable le renforcement du servage, sans lequel cette classe ne pouvait vivre. Cependant, si l'ouvrier agricole des « terres blanches » a été ainsi sacrifié aux intérêts de leurs possesseurs, sur les « terres noires » (2), habitat des paysans libres, et les terres de la couronne, une autre classe de cultivateurs a bénéficié des faveurs du nouveau gouvernement, jusqu'au moment où le développement des puissances dirigeantes issues de l'autocratie consolidée, camarilla de cour et bureaucratie, tendit à renverser l'équilibre ainsi constitué. Déçu alors et cruellement atteint, le sentiment inspirateur d'humbles dévouements a survécu pourtant encore à cette épreuve, et, sommeillant longtemps au fond de l'âme populaire, s'est réveillé au souffle libérateur de 1861.

Au moment de la réunion de l'Assemblée de 1613, Michel avait dix-sept ans et ne passait pas pour très doué. Préoccupée uniquement de se soustraire avec lui à de nouvelles catastrophes, Marfa ne pensait nullement à le mettre en avant et Philarète lui-même ne voyait pas dans ce garçon inconnu et

(1) Voy. à ce sujet une polémique entre Kostomarov, *Monogr. et Recherches hist.*, I, 431 ; XIII, 382, et Pogodine, *Lutte contre les hérésies hist.*, p. 93. — Voy. aussi en faveur de la légende : Dorogoboujinov, *Archive Russe*, 1871, p. 1 et suiv. ; Samarinov, *A la mémoire d'Ivan Soussanine* (plaquette).

(2) Voy. *Ivan le Terrible*, p. 71.



peu brillant un candidat possible. L'inspirateur premier et l'ouvrier principal de cette candidature paraît avoir été Fédor Ivanovitch Chérémétiev, marié à une Tcherkaski, Irène Borissovna, nièce de l'ex-patriarche. Très influent, fort habile, distingué avant l'occupation de Moscou par plusieurs actions d'éclat sur les champs de bataille et après par sa résistance à Andronov et aux Polonais, ce boïar entretenait une correspondance active avec l'oncle de sa femme et avec V.-V. Galitsyne. De sa prison de Marienbourg, Philarète lui conseillait simplement de faire élire un boïar quelconque en lui imposant des conditions. En dépit de sa captivité, il montrait un goût déterminé pour la constitution polonaise. Chérémétiev passe pour avoir montré à l'Assemblée une des lettres du prisonnier pour prouver son désintéressement (1); mais en même temps, il insinuait aux boïars que, jeune et sans expérience, Michel ne pouvait manquer de leur abandonner la réalité du pouvoir; et il écrivait à V.-V. Galitsyne : « Nous élirons *Micha* Romanov; il est jeune et d'esprit peu mûr; cela nous arrangera (2). »

Les groupes aristocratiques répugnaient surtout à un choix qui, en portant au trône quelque figurant actif des événements récents, eût mis les autres acteurs en présence d'un témoin importun des erreurs communes, et la personne de cet adolescent devait plaire à la masse des électeurs, parce que, si Alexandre destinait le rang suprême au plus digne, l'instinct de toutes les démocraties est de l'offrir au plus insignifiant.

(1) Strahlenberg, *Das Nord und Œstliche Theil von Europa*, p. 205; Vockerodt, *Russland unter Peter dem Grossen*, p. 22-23.

(2) Le texte a été diversement rapporté et l'authenticité elle-même de la lettre a été révoquée en doute, mais sans raison suffisante, je crois. Voy. Kostomarov, *Monographies*, VI, 294; Barsoukov, *Les Chérémétiév*, II, 311; Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 127; Bestoujev-Rioumine, *Lettres*, p. 30.

VI

L'ÉLECTION DE MICHEL

Il semble qu'en dernier lieu, Minine et Pojarski lui-même se soient aussi prononcés pour cette candidature. Elle flattait d'autre part naturellement le clergé. Des évêques et des archimandrites eurent des visions où Michel était indiqué comme l'« élu de Dieu », et le peuple en fut impressionné. Les chroniques parlent d'une adresse en ce sens, envoyée à l'Assemblée par un grand nombre d'hommes de guerre, gentilshommes, « enfants de boïars » et Cosaques, et Palitsyne se vante d'avoir servi d'intermédiaire pour cette démonstration. Sous cette forme ou sous une autre, l'intervention des Cosaques est seule certaine. Ils s'agitaient et déclaraient hautement ne pas vouloir d'autre candidat. Avec ces élements historiques, une nouvelle légende a été créée. Le *Sobor* étant amené à discuter une question préalable : « Nous reste-t-il quelque représentant de la famille des anciens tsars? », le clergé ordonna des prières et demanda que la décision fût remise au lendemain. Le lendemain matin, un gentilhomme de Galitch remit à l'Assemblée une généalogie ayant pour objet d'établir la parenté de Michel avec le tsar Féodor. Des protestations s'élevèrent. L'auteur du document était un inconnu. Des voix menaçantes s'indignèrent de son audace, demandèrent d'où il sortait et la séance prenait mauvaise tournure pour les Romanov, quand un *ataman* des Cosaques du Don se leva, agitant un papier.

— Qu'est-ce encore? interrogea sévèrement Pojarski.

Mais le Cosaque répondit sans s'émouvoir :

— Un document attestant les droits de naissance du tsar Michel Féodorovitch.

Confrontés, les deux écrits furent reconnus identiques, et aussitôt l'Assemblée proclama, à l'unanimité, l'élection du souverain qu'ils désignaient (1).

(1) *Chronographe d'Obolenski*, dans l'*Archive des Sciences Hist. et Jur. de*

Historiquement, voici ce qui se laisse conjecturer, à défaut de certitude possible. La majorité paraissant suffisamment préparée par les soins de Chérémétiev, il y eut, le 7 février (v. s.), une première élection préparatoire. Le résultat ne répondit sans doute pas à l'attente, car, invoquant l'absence d'un grand nombre d'électeurs, on décida de remettre à deux semaines le vote définitif. Quelques députés annoncés et plusieurs boïars de marque manquaient en effet à l'appel. Très éprouvé pendant le siège de la capitale, F.-I. Mstislavski, entre autres, se reposait à la campagne. Mais évidemment les meneurs avaient besoin d'un délai pour mieux travailler l'opinion. L'envoi dans les provinces d'un certain nombre d'agents secrets est mentionné jusque dans les documents officiels (1). L'élection a été laborieuse : ce point ne fait pas de doute. D'après un rapport, l'Assemblée aurait aussi exprimé le désir de voir le candidat avant de se prononcer. La plupart des électeurs ne l'avaient jamais aperçu et des bruits peu flatteurs circulaient sur son compte. Conseillée par Chérémétiev, Marfa refusa d'amener ou d'envoyer son fils à Moscou. N'ayant reçu aucune éducation, au milieu des orages où son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées, ne sachant vraisemblablement ni lire ni écrire, Michel pouvait tout gâter en se montrant, et le *Sobor* eut beau insister auprès de Chérémétiev lui-même. Versant d'abondantes larmes, l'habile homme fit l'innocent : il ne s'était mêlé de rien et entendait continuer, ne voulant pas qu'on pût le soupçonner de vues intéressées. Si conforme aux habitudes hypocrites de l'époque, cette palinodie produisit un excellent effet. Le 21 février 1613, premier dimanche du carême, une délégation de l'Assemblée alla au *Lobnoïé Miésto* pour recueillir le vote du peuple. Comme de raison, le peuple acclama Michel et le *Sobor* fit de même (2).

Kalatchov, I, 35 ; ZABIÉLINE, *Minine et Pojarski*, *Suppl.*, n° 16, p. 310 ; SOLOVIEV, *Hist. de Russie*, VIII, 461. Comp. LATKINE, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 120.

(1) *Recueil des doc. d'État*, I, p. 613.

(2) Le récit officiel de l'élection a été composé au département des Affaires

Restait à obtenir le consentement du l'élu, ou plutôt celui de sa mère. Pour cet objet, une nombreuse ambassade ayant à sa tête, à défaut de patriarche, l'archevêque de Riazan, Théodorite, se rendit à Kostroma, où elle arriva le 13 mars 1613 Marfa résidait au monastère de Saint-Hippace, celui-là même dont l'ancêtre tatar des Godounov, le mourza Tchet, avait été le fondateur. La rivière Kostroma, non loin de son confluent avec le Volga, le sépare de la ville. Les ambassadeurs s'y portèrent processionnellement le lendemain, avec l'appareil déployé en une circonstance analogue au moment de l'élection de Boris : bannières, icones et image miraculeuse de la Vierge. Il s'en trouvait dans tous les coins du pays. A l'exemple d'Irène, Marfa ne témoigna aucune joie. Elle pleura, au contraire, se fâcha, et se fit prier longtemps pour accompagner les suppliants à l'église de la Trinité, et, en y allant, elle renouvela encore de véhémentes protestations. Son fils était trop jeune et « les hommes de haute condition » avaient perdu la tête en imaginant de le choisir pour souverain. Ni lui ni personne ne pouvait d'ailleurs être tenté de s'asseoir sur un trône où tant de tsars venaient d'être trahis, insultés ou massacrés par ceux-là mêmes qui se piquaient maintenant de leur donner un successeur!

Bien que rappelant de trop près la comédie du *Novodiévitchyi Monastyr*, en 1598, pour ne pas paraître copié sur ce modèle dans certains détails rapportés par les chroniques, le débat ainsi remis en scène peut cette fois avoir été plus réel et plus sincère. Boris, Vassili et Dimitri venaient, en effet, de montrer tour à tour ce qu'il en coûtait de coucher dans le lit du Terrible. Cependant, ce même jour, 14 mars 1613, Marfa se

étrangères en 1672-3, d'après un document plus ancien, publié en partie dans le *Recueil des doc. d'État,* III, n[os] 1 et 16. Il a été publié à son tour en 1856 par la *Com. des Archives de Moscou*, sous la rédaction de Bezsonov, avec une préface du prince M.-A. Obolenski. — V. aussi : Lvov, *L'élection de M. Romanov* (plaquette); Polevoï, *Bibl. de Lectures*, juillet 1834; Lavrovski, *L'élection de M. Romanov* ; Khmyrov, même titre ; Bauer, *Historische Zeitschrift*, 1886, LVI. — L'étude la plus détaillée est celle de Markiévitch, *Revue du M. de l'I. P. R.*, sept. et oct. 1891.



laissa fléchir et « donna à Michel sa bénédiction » pour recevoir le sceptre, qui lui fut aussitôt remis par Théodorite, *avec l'acte d'élection*. Ce document était donc rédigé à ce moment et signé. Le point est à retenir. Un Théodorite avait figuré parmi les enquêteurs d'Ouglitch, et il est possible que ce fût le même.

Le 19 mars, le nouveau tsar quitta Kostroma; mais, à l'exemple de Pojarski, il ne se montra nullement pressé de gagner Moscou. Il fit de même un séjour assez long à Iaroslavl, et, expliquée officiellement par la fonte des neiges, qui rendait les routes impraticables, cette halte se renouvela aux diverses étapes du parcours. D'autres plus redoutables fondrières arrêtaient sans doute l'auguste voyageur. Malgré l'unanimité acquise à l'élu, la capitale demeurait en ébullition. Le public discutait, et avait lieu de discuter, ainsi que nous allons le voir, sinon la personne du nouveau souverain, du moins les *conditions*, les fameuses conditions que Philarète lui-même s'était préoccupé d'imposer au futur maître; et le *Sobor* faisait mieux : tout en exécutant nominalement les ordres de Michel, ou en acceptant les suggestions de son entourage, il se piquait de gouverner de façon très indépendante. En fait, prolongeant son activité jusqu'en 1615, l'Assemblée devait partager avec le tsar l'exercice du pouvoir suprême, et, en attendant qu'il fût là, elle ne se retenait même pas d'engager, sans son aveu, des négociations avec Sigismond, pour la suspension des hostilités et l'échange des prisonniers (1). Le tsar laissait faire, et une nouvelle ambassade dut lui être dépêchée, à la fin d'avril, pour l'engager à hâter son arrivée. Il se décida alors, et, le 2 mai, il consentit enfin à faire une entrée solennelle au Kreml. Mais on avait eu de la peine à y préparer un appartement convenable; et Michel dut se contenter d'un logis provisoire dans le *terem* ruiné de la tsarine Anastasie. Marfa en trouva un, plus confortable, au couvent de l'Ascension. Le couronne-

(1) *Recueil des doc. d'État*, III, n° 7; IVANOV, *Description du Départ des Services (Razriadnyi)*, aux Archives d'État, n° 9, p. 131.

ment à la cathédrale de l'Assomption eut lieu le 11 juillet.

Le règne des Romanov avait commencé.

Le pouvoir qu'ils exercèrent seuls plus tard fut identique dans ses bases et ses traits essentiels à celui dont les souverains de la maison de Rurik leur léguaient la formule impérieuse. Une fois de plus, cependant, la question d'une limitation de ce pouvoir avait été posée, et, au rapport de très nombreux témoignages, elle aurait été résolue en faveur d'un changement de régime. L'idéal constitutionnel a un mélancolique passé dans ce pays.

VII

LE PROBLÈME CONSTITUTIONNEL

L'acte officiel d'élection que nous possédons ne porte aucune trace d'un tel triomphe des revendications libérales; mais, outre que c'est un document notoirement apocryphe, ainsi que je l'ai déjà indiqué, il y est fait expressément mention d'un acte antérieur, celui-là même qui, remis en *mars* par Théodorite aux mains de Michel, a dû précéder la rédaction officielle du mois de *mai*, qui seule nous a été conservée (1). D'autre part, la première rédaction a pu elle-même être muette sur les conditions limitatives, bien qu'une indication en sens contraire semble ressortir du fait que ce texte a été supprimé et remplacé. On a supposé, en effet, que Michel n'a pris des engagements qu'*envers les boïars seuls*, en souscrivant à des conditions à peu près analogues à celles dont Chouïski s'était d'abord accommodé. Les renseignements les plus précis à ce sujet nous viennent de Strahlenberg (2), qui, prisonnier des Russes à la bataille de Poltava, a été assez long-

(1) Voy. Wichmann, *Urkunde*, Préface, p. vii; Bauer, *Hist. Zeitschrift*, 1886, LVI, 10 et suiv.

(2) Talbert de son vrai nom. Voy. *Das Nord und Oestliche Theil von Europa*, p. 209; comp. Baer, *Beiträge zur Kenntniss Russlands*, XVI, 12.

temps retenu en Russie et s'est occupé d'y réunir des informations précieuses. Michel aurait donc promis de ne pas changer les lois anciennes ni d'en faire de nouvelles sans le consentement du *Sobor* ou du conseil des boïars; de ne déclarer la guerre et conclure la paix qu'avec leur assentiment; de juger les affaires importantes conformément aux lois et coutumes établies; enfin de réunir sa fortune personnelle au domaine de la couronne. Mais, recueilli par divers historiens (1), ce témoignage n'est pas le seul. Celui de la chronique de Pskov (2) a d'autant plus d'autorité qu'il est hostile aux boïars, déclarés coupables d'avoir sacrifié l'intérêt de l'État à leurs convenances personnelles. Kotochikhine et Tatichtchev tiennent également pour certaine l'acceptation consentie par Michel de conditions plus ou moins ainsi formulées (3). Ayant vécu l'un au dix-septième siècle, l'autre dans la première moitié du dix-huitième, ils ont pu connaitre la tradition et voir même des documents aujourd'hui disparus.

Très probablement ils ont été bien renseignés; mais, comme les précédentes, cette charte constitutionnelle était destinée à rester lettre morte. D'après Vockerodt, Michel s'y serait conformé jusqu'au retour de Philarète, qui, à la faveur de circonstances favorables, aurait réussi à mater les esprits *républicains,* ne laissant au *Sobor* que l'honneur d'approuver les dispositions du souverain. Cette version ne semble pas très exacte. Jusqu'en 1615, l'élu de 1613 a gouverné avec le *Sobor,* et, après avoir alors congédié cette assemblée, il devait en convoquer d'autres à plusieurs reprises, même après l'arrivée de son père. Nulle apparence de *républicanisme* ni même de régime constitutionnel ne se laisse cependant apercevoir dans les rapports ainsi établis entre le souverain et les représentants du pays. S'étant

(1) VOCKERODT, *Russland unter Peter dem Grossen*, p. 23; SCHMIDT (Phiseldeck), *Materialien*, II, 15.

(2) *Recueil complet de Chroniques*, V, 64-66.

(3) KOTOCHIKHINE, *De la Russie*, chap. VIII, p. 104; *Le Matin (Outro)*, 1859, p. 373.

attribué au début une très large indépendance, le *Sobor* de 1612 en a conservé quelque temps une part, parce que l'éloignement du souverain d'abord, puis les circonstances exceptionnelles de son accession au trône facilitaient cette usurpation. Mais il n'y avait là notoirement qu'une usurpation; un état de fait et non l'exercice d'un droit; un simple accident, sans aucun rapport possible avec les conditions rapportées par Strahlenberg, ou d'autres quelconques qu'on puisse supposer avoir été acceptées par le nouveau tsar (1).

Si un pacte de cette nature est intervenu, Michel n'a pas attendu le secours de son père pour reprendre ce qu'il avait donné et sans doute cette *restitutio in integrum* du pouvoir autocratique ne lui a pas coûté un grand effort. Comme celles du seizième siècle, les Assemblées convoquées après 1615 à des dates irrégulières, quand et comme il plaisait au souverain, ne fonctionnèrent plus qu'à titre de comités consultatifs ou de chambres d'enregistrement; et, quand il plut au tsar de se passer de leur concours, ni elles ni le pays n'ont fait entendre aucune protestation dont l'écho nous soit parvenu.

J'ai montré ailleurs (2) la tsarine Anne déchirant, en 1730, sur la demande des officiers de sa garde, une charte qu'elle venait de se laisser imposer par « les hommes d'en haut ». En 1613, le *terem* de la tsarine Anastasie a peut-être été témoin d'une scène analogue. Précisément parce qu'elles venaient toujours *d'en haut*, les tentatives de réforme constitutionnelle n'avaient aucune chance d'aboutir dans ce pays déjà foncièrement démocratisé. La masse s'en désintéressait ou même s'y montrait hostile. D'instinct elle comprenait que, marchant dans le sillon polonais, les réformateurs allaient non à la liberté mais à l'oligarchie. D'ailleurs, ainsi isolés, dépossédés par l'*opritchnina* de cette clientèle de hobereaux qui faisait la force des oligarques polonais, leurs imitateurs russes répétaient maladroitement une leçon mal apprise.

(1) Voy. Tchitchérine, *De la Représentation nationale*, p. 545. Comp. Latkine, *Les Ziémskiié Sobory*, p. 145 et suiv.
(2) *L'héritage de Pierre le Grand*, p. 149.



Ruinés et déracinés, ils n'avaient pas derrière eux trois siècles d'éducation politique, et, en dehors d'eux ou des volontaires de la *Kazatchina,* réfractaires les uns à tout lien politique ou social, disposés les autres à abdiquer leur indépendance moyennant quelques compensations, la masse avait perdu déjà le goût et la notion même de la liberté. Les grands-ducs de Moscou venaient seulement de façonner d'une main rude et sûre leur peuple d'esclaves et de l'introduire, moulu, courbé et docile, dans l'édifice politique de leur invention, l'immense cage de fer aux barreaux épais. En vain le souffle révolutionnaire en ouvrait naguère les portes, poussant les prisonniers au dehors : réjouis d'abord, mais bientôt déconcertés, ils ne tardaient pas à reprendre le chemin de la prison, errant aux abords comme des âmes en peine, se groupant derrière le premier geôlier venu, un Bogdanko ou un Sidorka, et tendant le cou au collier!

D'ailleurs, la révolution avait eu ici un caractère social beaucoup plus que politique. C'est dans ce sens seulement qu'elle s'était développée puissamment. Elle aurait pu aussi aboutir, de ce côté, à une modification assez profonde de l'organisme social, si, se dressant au travers et lui imposant une tâche plus pressante, le péril extérieur n'avait détourné la conscience populaire des problèmes d'ordre intérieur, aussitôt négligés et légués à un avenir lointain. Le seul résultat acquis, en dehors du maintien de l'intégrité nationale, devait être, au lendemain de cette crise, la déchéance définitive de l'élément aristocratique, dont les gueux ne furent cependant pas appelés à recueillir l'héritage. Il échut aux compagnons de Pojarski, et, par l'intermédiaire de ces « hommes de service », à leurs représentants ultérieurs dans l'organisation de la Russie moderne : camarilla de cour et bureaucratie.

Mais cette évolution appartient déjà à l'histoire des premiers Romanov, que j'aborderai, si mes forces me le permettent, dans un autre volume.

Sous le règne de Michel Féodorovitch se sont déroulés également les derniers épisodes du roman héroïque, dont on



me reprocherait cependant de ne pas dire, ici même, le tragique dénouement. Anticipant donc sur les événements, je suivrai Maryna et Zaruçki jusqu'au terme de leur étrange aventure.

VIII

LA FIN DE MARYNA

En quittant Mikhaïlov et en laissant dans cette ville, d'ailleurs fort maltraitée par lui, un voiévode à sa dévotion, Zaruçki passa en mars 1613 à Épiphane, place située un peu plus au sud dans la même province. Mais déjà le vide se faisait autour de lui. A Mikhaïlov, peu après son départ, les habitants emprisonnèrent son voiévode ainsi que les Cosaques peu nombreux qui l'accompagnaient. En avril, envoyé de Moscou sous le commandement du prince Ivan Odoiévski, un corps d'armée obligea l'*ataman* à battre en retraite, le rejoignit sous Voronèje et lui infligea une déroute complète. Maryna et son amant ne s'arrêtèrent qu'à Astrakhan. Ils paraissent n'avoir pas abandonné encore à ce moment leurs rêves ambitieux, concevant des projets fantastiques d'établissement sur les confins de la Perse, et ouvrant des négociations pour cet objet avec le shah Abbas. Astrakhan, on s'en souvient, était naguère encore capitale d'un tsarat indépendant. D'après les rapports recueillis à Moscou, Zaruçki seul, pourtant, se montrait épris de cette idée, et, préférant se rapprocher de la Pologne, Maryna lui conseillait, au contraire, de prendre pied en Ukraine.

Odoiévski ne se risqua pas à poursuivre si loin un adversaire que son grand courage et ses relations étendues dans la région du Volga, du Dniéper et du Don rendaient encore redoutable. Il se borna à adresser aux Cosaques du bas Volga des messages les engageant à abandonner une cause perdue. De Moscou on essayait simultanément de soulever contre le

nouveau maître d'Astrakhan les Tatars Nogaïs et d'éloigner les Cosaques du Don, en les envoyant en Siévièrie contre les Polonais. Les *Dontsy* reçurent avec des transports de joie les présents destinés à réchauffer leur loyalisme; ils sonnèrent les cloches, chantèrent des *molebni* et fouettèrent un des leurs qui s'obstinait à soutenir que « le tsar de Kalouga » était encore en vie; mais ils refusèrent de bouger. Et bientôt des nouvelles terrifiantes succédèrent aux bulletins de victoire envoyés par Odoiévski. Cosaques du Volga et Cosaques du Terek, tous ceux de la vaste région du sud-est, si abondante en milices guerrières, se réunissaient sous le drapeau de Zarucki. En même temps, des districts septentrionaux de Biélooziéro et de Pochékhonié, traversant les provinces du centre, des bandes de gueux marchaient pour le rejoindre. Après s'être montré hostile à ce proche voisin, le prince des Nogaïs, Isterek, venait de traiter avec lui, promettant d'aller au printemps prochain assiéger Samara. A ce moment, l'*ataman* devait remonter lui-même le Volga sur une flottille en préparation et attaquer aussi Kasan (1).

Telle était l'œuvre d'apparence grandiose, accomplie en quelques mois par le rebelle que l'on croyait mis presque hors de combat! L'éloignement eut pour effet d'en grossir encore les proportions et la menace aux yeux des gens qui, sortant d'une longue suite d'épreuves terribles, aspiraient violemment au repos. Et l'alarme fut grande à Moscou, où, nous le savons, on se trouvait à peu près désarmé. A défaut de troupes, le tsar et le *Sobor* expédièrent de nouveaux messages et de nouveaux présents. Zarucki reçut lui-même une épître, rédigée en termes très conciliants, avec la promesse d'un pardon complet en échange de sa soumission.

Il ne dut pas être tenté d'accueillir cette ouverture, d'autant que ses Cosaques en recevaient d'autres où il se voyait traité de scélérat et d'auteur responsable de tous les malheurs dont la Moscovie avait eu à souffrir. Mais ses ressources nouvelles

(1) *Actes Hist.*, III, 412, 421, 424, 445.



n'étaient pas à beaucoup près aussi considérables que l'imaginaient déjà ses adversaires épouvantés. Avant de prendre Kasan et de menacer Moscou, il devait défendre à Astrakhan même une situation fort précaire. La population ne lui témoignait pas des dispositions très rassurantes, et, se souvenant du 17 mai, Maryna en arrivait à interdire les sonneries de cloches, sous prétexte que le bruit effrayait son fils (1). L'entourage personnel de la « tsarine » impressionnait péniblement les habitants. La pieuse pénitente des bernardins de Sambor gardait auprès d'elle tout un petit peuple de moines catholiques ramassés à travers ses pérégrinations, bernardins polonais, augustins espagnols et carmélites italiens, dont le Père Jean Faddei, qui, ayant fait un assez long séjour en Perse, peut bien avoir inspiré à Zarucki ses projets hasardeux. Elle faisait construire pour eux, auprès de sa maison, une chapelle que le Père Nicolas de Mello consacrait le 28 août 1613 (2). Zarucki, de son côté, se faisait plus craindre qu'aimer. Mettant en fuite les marchands étrangers, qu'il ne parvenait pas à défendre contre ses Cosaques ou ses Tartars et qu'il pillait parfois lui-même, sa présence ruinait la ville. Comme le second Dimitri à Kalouga, il ne se soutenait que par la terreur, et, à l'exemple du Terrible, en festoyant avec ses colonels et ses *mourzas*, tous les jours il faisait couler du sang sur les échafauds et dans les chambres de torture.

On doit supposer d'ailleurs qu'il se faisait passer maintenant pour Dimitri, car une supplique s'est conservée, adressée en 1614 « au tsar Dimitri Ivanovitch, à la tsarine Marie Iouriévna — c'était Maryna — et au tsarevitch Ivan Dimitriévitch ».

A cette mascarade devait bientôt répondre, en une réplique sinistre, la répétition à peu près exacte des événements qui, à Moscou, avaient terminé la carrière du premier époux de Maryna. Aux environs de Pâques, en avril 1614, le bruit se répandit dans la ville que, profitant de l'arrivée d'un renfort

(1) *Actes Hist.*, IV, 412.
(2) Pierling, *Maryna après la catastrophe de mai*, p. 256.

considérable de Cosaques, Zaruçki se proposait de massacrer tous les habitants suspects. Une émeute éclata le mercredi saint, et, après un terrible carnage, Zaruçki dut s'enfermer dans la citadelle. C'était la fin.

S'obstinant dans sa folie persane, l'héroïque aventurier eut encore l'audace d'adresser à ce moment à Abbas des ambassadeurs porteurs d'un projet de traité (1). En échange d'un secours immédiat, il offrait au shah la capitale de son empire astrakhanien. Mais déjà cet empire croulait tout entier. Le voiévode de Terek, Pierre Golovine, devenant suspect à Zaruçki, comme le faux tsar l'envoyait prendre, les habitants refusèrent de livrer le fonctionnaire, et, se mutinant, prirent parti pour Michel. Aussitôt Golovine envoya sous Astrakhan un petit corps de *striéltsy*, sept cents hommes commandés par Vassili Khokhlov, et, à l'arrivée de cette troupe, Isterek et ses Nogaïs se rallièrent à elle. En guerre ouverte avec les habitants de « sa capitale », fréquemment assiégé dans la citadelle qui lui servait d'abri, Zaruçki ne put empêcher ce revirement, et, en l'apprenant, les Astrakhanais, qu'il tenait affolés sous le feu de ses canons, se précipitèrent, hommes, femmes et enfants, au dehors, pour rejoindre aussi Khokhlov et se mettre sous sa protection. Averti à son tour, Odoiévski accourut à marches forcées, et, à la nouvelle de son approche, le 12 mai 1613 (v. s.), Zaruçki et Maryna prirent la fuite, remontant le Volga. Les poursuivant, Khokhlov n'atteignit que quelques Cosaques et Barbe Kazanowska, la fidèle compagne de la « tsarine » (2). Avec Maryna et son fils, Zaruçki lui-même réussit à gagner la mer et, remontant ensuite l'Oural, se proposa, croit-on, de gagner la Perse. Provisoirement, les fugitifs trouvèrent asile dans un bourg cosaque sur la rive droite du fleuve. Mais Odoiévski eut vite fait de les y dépister et d'y envoyer ses meilleurs *striéltsy*, sous Gordieï Paltchikov et Sébastien Onoutchine. A eux échut l'honneur d'opérer une capture, à laquelle en haut lieu on

(1) *Actes Hist.*, III, 412.
(2) *Ibid.*, III, 441.

attachait un si grand prix. Assiégés, l'*ataman* Trénia Ous et ses compagnons livrèrent leurs hôtes.

Le 25 juin 1614 (v. s.), Zaruçki, Maryna, le petit Ivan et Nicolas de Mello furent acheminés sur Moscou par Astrakhan et Kasan. Les autres moines paraissent s'être dispersés antérieurement et le Père Faddeï faisait probablement partie de l'ambassade récemment envoyée à Ispahan. Les prisonniers voyageaient sous une forte escorte, qui, en cas d'alerte, avait ordre de les tuer, et on devine quel douloureux calvaire Maryna a dû trouver sur cette route.

Zaruçki mourut à Moscou sur le pal. Le fils de Maryna fut pendu, en dépit de son âge encore si tendre, à une potence, où Fedka Andronov expiait en même temps ses forfaits (1). Au sujet de Maryna, les renseignements sont contradictoires. D'après les sources russes, elle serait morte de chagrin en prison. Les chroniqueurs polonais veulent qu'elle y ait été étranglée ou noyée sous la glace (2). Chez les bernardins de Sambor s'est conservée une troisième version : Maryna aurait été noyée en compagnie du Père Antoine, qui partageait sa dernière captivité, et son fils, remis à Sigismond et élevé par les soins du roi dans un collège des jésuites, aurait survécu, pour végéter obscurément. Mais le Père Antoine ne se trouvait certainement pas auprès de l'ex-tsarine au moment de la catastrophe finale. Le carmélite Jean Faddeï paraît être revenu en Espagne et y avoir apporté sur ce drame d'autres renseignements encore, en racontant que, capturés avec Maryna, le père de Mello et Barbe Kazanowska s'étaient refusés, malgré de cruelles tortures, à accepter la foi orthodoxe (3). Les détails resteront probablement toujours incertains.

Le palatin de Sandomierz avait, l'année précédente, devancé sa fille au tombeau, et, après s'être entourée d'un vif éclat,

(1) *Bibl. Hist. Russe*, XIII, 128 *(Autre Récit)*; Popov, *Recueil*, p. 362 *(Chronographe dit de Stoliar)*.

(2) *Chronique de Nicone*, VIII, 210-211; Woycicki, *Mémoires*, p. 35; Kobierzycki, *Hist. Vladislai*, p. 470.

(3) Pierling, *Nicolas de Mello*, p. 311.

cette famille rentra aussitôt dans l'ombre pour longtemps. Elle n'en ressortit qu'avec Joseph Mniszech, grand maréchal de cour et castellan de Cracovie, c'est-à-dire premier dignitaire du royaume, sous Auguste III, vers le milieu du dix-huitième siècle. De nos jours un des derniers représentants du nom a cédé aux musées de Moscou des tableaux, grossièrement peints mais infiniment curieux, où se trouvent évoqués les triomphes moscovites de Maryna, son entrée dans la capitale des tsars, son mariage et son couronnement. Infidèle à son pays par excès d'orgueil, l'ambitieuse compagne des deux Dimitri et de Zaruçki ne devait y conserver aucun monument de ses splendeurs éphémères.

IX

APERÇU GÉNÉRAL

Il n'est guère, dans l'histoire européenne, de crise révolutionnaire qui, dans son dénouement et dans ses conséquences, paraisse aussi stérile. Après avoir ébranlé le pays pendant dix ans en le noyant dans le sang et en le couvrant de ruines, celle-ci n'a introduit dans la vie nationale aucun principe nouveau, ni imprimé à son avenir aucune nouvelle direction. Elle a passé comme un ouragan destructeur et infécond. A travers des changements multiples de dynastie et de régime politique ou social, la Russie des tsars autocrates est revenue par ce long détour à son point de départ. Exaspérée jusqu'à un conflit, où les bases de l'existence commune semblaient engagées, la lutte des classes n'a elle-même fait surgir aucun programme victorieux — fût-ce d'intérêt particulier. Pour la défense de ses privilèges la haute aristocratie n'a su trouver que des expédients, susciter ou adopter des prétendants et faire appel à l'intervention étrangère; opposer un Dimitri à un Goudounov, les Suédois aux Polonais et se vendre au plus



offrant, pour sombrer enfin dans une impopularité bien méritée.

A certains égards, « le Temps des troubles » a eu pour les boïars moscovites du dix-septième siècle les mêmes conséquences que « la guerre des deux roses » pour les barons anglais du quinzième. Mais, agissant dans l'intérêt de l'État, l'aristocratie britannique s'est relevée avec lui du désastre commun. La politique égoïste des oligarques moscovites les a conduits à la perte irrémédiable non seulement de leurs privilèges mais de toute influence sociale.

Complice des pires écarts de conduite, où se laissaient entraîner ses aînés, la classe moyenne s'est réhabilitée à la fin, en défendant la cause de l'indépendance nationale et celle de l'ordre; mais, à bout d'haleine après cet élan généreux, ayant pris le pouvoir, elle n'a pas su en garder même une parcelle. Comme s'il lui brûlait les doigts, elle a eu hâte de s'en défaire par la plus désintéressée, mais aussi la plus pusillanime abdication, en faisant appel à ce principe autocratique, qui allait la rendre à son esclavage.

Au lendemain de cette bataille, où ils n'avaient pourtant pas brillé davantage, les Cosaques seuls semblèrent faire figure de vainqueurs. D'outlaws qu'ils étaient, vivant en marge d'une société qui les rejetait de son sein, ils passaient brusquement au rang de classe dirigeante, affirmant dans l'Assemblée de 1613 léur droit de cité reconquis. Mais eux aussi allaient se montrer incapables de mettre en avant un idéal, ou simplement une idée quelconque de réforme politique ou sociale. Ils n'avaient fait que s'insurger contre toute espèce d'ordre, pour finir plus tard, en accusant lamentablement leur impuissance morale, dans le rôle de gardes-chiourme, instruments dociles de l'asservissement commun.

Ainsi, interrompant à l'entrée du dix-septième siècle le cours normal de l'histoire nationale, cette crise apparait comme un plongeon accidentel dans le vide et le néant. La Russie en est sortie douloureusement mutilée et meurtrie, avec une double déchirure à ses frontières et dans son sein



d'affreuses plaies, qui longtemps, réclamant toute sa sollicitude et tout son effort, devaient arrêter son expansion au dehors, comprimer son développement intérieur et la détourner des autres soucis, que l'aube d'une renaissance intellectuelle et morale venait de lui suggérer.

L'épreuve lui a servi sans doute à prendre conscience de son unité nationale et des forces dont elle disposait pour la défendre. Mais ce glorieux sursaut d'énergies vaillantes a eu encore pour conséquence un retour inopportun aux pires traditions d'un passé, qui semblait déjà répudié ou sur le point de l'être, une recrudescence de ce nationalisme étroit, ombrageux et farouche, où les enfants de la « sainte Russie » ne s'étaient que trop longtemps et trop obstinément claquemurés, et où, se repliant sur eux-mêmes, ils allaient reperdre en grande partie le contact déjà pris avec la civilisation occidentale. Dans une maison aux portes de nouveau closes, aux fenêtres jalousement calfeutrées, ils allaient vivre isolés et étouffés, — jusqu'aux coups de hache de Pierre le Grand et jusqu'à l'irruption soudaine, précipitée, en avalanche et en catastrophe, d'un occidentalisme superficiel, nuisible sous beaucoup de rapports, stérile également, à beaucoup d'égards.

La longue promiscuité avec les bandes cosmopolites de Rozynski, de Zolkiewski et de La Gardie n'a, elle aussi, laissé aucune trace généralement apparente dans les mœurs du pays, qui, en la subissant, s'est montré, dans l'ensemble, réfractaire à son influence. Si dans les tentatives répétées de réforme constitutionnelle l'apport polonais se laisse deviner, nous avons vu comment et combien facilement cet élément a été éliminé.

A ce point de vue, la crise a eu un autre effet plus profond et plus durable, mais, hélas, infiniment malheureux. Comme l'a observé Kostomarov, elle est devenue une école de trahison, de discorde, de déraison politique, de duplicité, de légèreté, de licence, d'égoïsme personnel (1). L'historien

(1) *Le Temps des troubles*, III, 321 et suiv.



russe croit que la leçon venait de la Pologne — et qu'elle y est revenue. En révolutionnant la Russie, les partisans polonais du premier et du second Dimitri y auraient contracté ce poison fatal, et, rentrant chez eux, ils auraient contaminé leur pays, sans que, prompte à rejeter le toxique, à le cracher avec dégoût, la patrie de Minine et de Pojarski, s'en soit ressentie.

Ce n'est qu'un paradoxe patriotique.

Les Polonais n'avaient aucun besoin de faire en Moscovie, *in anima vili,* une expérience des mœurs anarchiques. Le *rokosz* de Zebrzydowski était en préparation dans leur pays avant que le premier Dimitri y ait paru. Rien n'est moins prouvé, d'autre part, que l'origine polonaise du premier ou du second prétendant, ou la provenance polonaise du mouvement révolutionnaire qui a été déchaîné par leur apparition. Assurément, les deux peuples étaient trop proches, à ce moment surtout de leur histoire, pour qu'un échange d'éléments intellectuels et moraux n'intervînt pas de l'un à l'autre; et, à certains égards, l'influence polonaise a pu exercer, dans les égarements communs, un rôle déterminant. Je l'ai admis au début (1). Mais on avait du poison dans les veines des deux côtés, et on l'a gardé. Ce qui est vrai, c'est qu'en subissant simultanément ces crises d'importance inégale, puis en s'affrontant dans une lutte qu'elles provoquaient et où la destinée des deux pays se trouvait en jeu, la Pologne et la Moscovie ont montré une force de résistance très inégale aussi. En les infectant à la même heure, les germes délétères les ont affectées différemment, développant d'un côté une maladie mortelle et de l'autre viciant seulement un organisme plus robuste et lui infligeant des infirmités, dont il porte aujourd'hui encore la tare héréditaire.

Enfin, il faut le dire, malgré les apparences, dans cette terrible tourmente tout n'a pas été folie et débauche criminelle. Bien que noyés dans le débordement des passions malsaines

(1) Page 85.

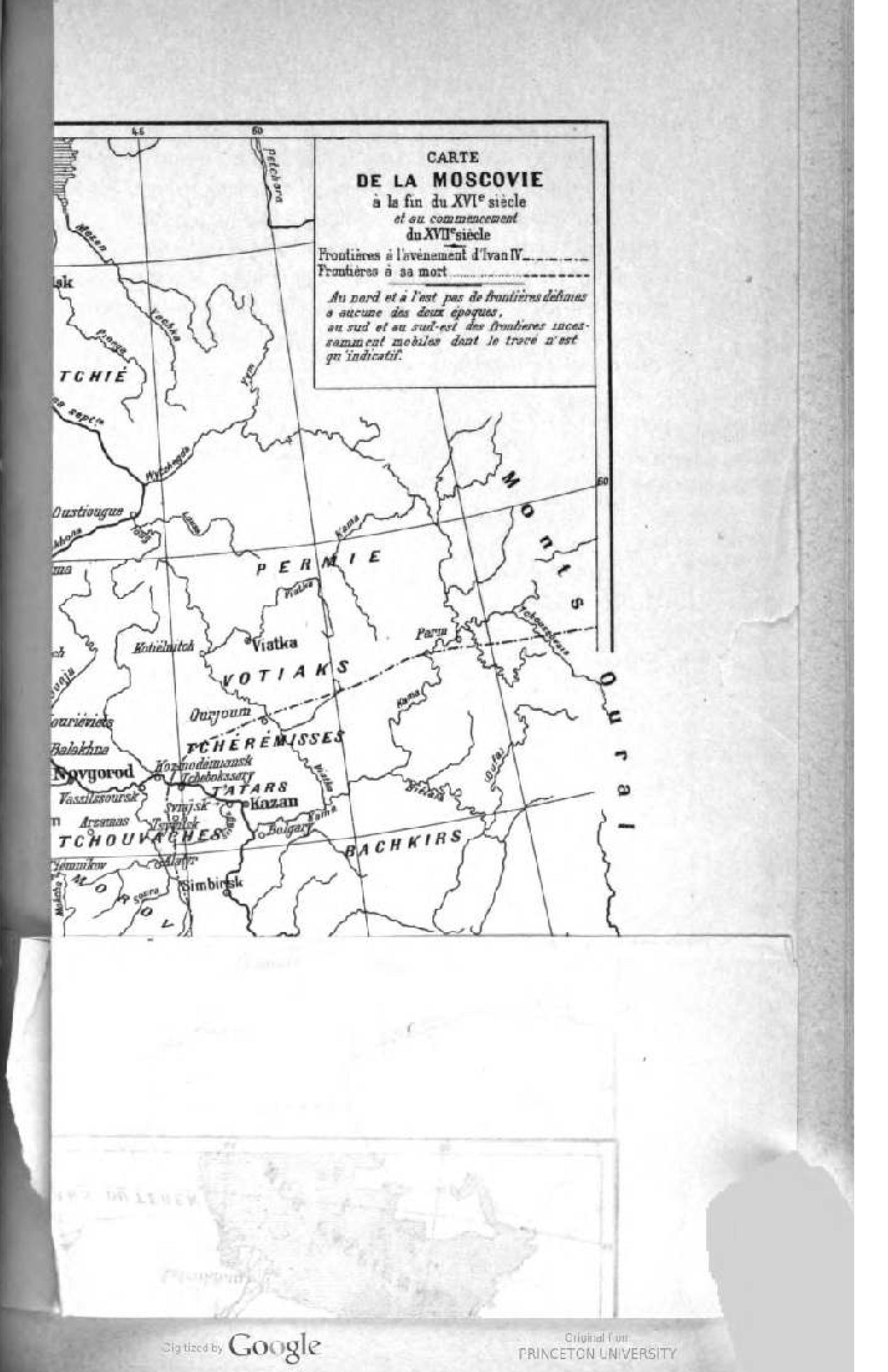


et destinés à disparaître pour quelque temps dans le gouffre commun, des instincts plus nobles, des aspirations légitimes y ont vu le jour. La liberté réclame un long apprentissage. La nature physique est lente en Russie et le progrès moral y suit la même loi. En le labourant profondément, la tempête révolutionnaire du dix-septième siècle a déposé dans ce sol aride des germes, dont on ne saurait plus être tenté aujourd'hui de méconnaître la présence et l'énergie.



FIN

15 décembre 1905.


CARTE
DE LA MOSCOVIE
à la fin du XVIe siècle
et au commencement
du XVIIe siècle
Frontières à l'avénement d'Ivan IV
Frontières à sa mort
Au nord et à l'est pas de frontières définies à aucune des deux époques,
au sud et au sud-est des frontières incessamment mobiles dont le tracé n'est qu'indicatif.
Petchora
Mezen
Vychegda
Oustiougue
TCHIÉ
PERMIE
Kama
Viatka
Kotielnitch
Perm
VOTIAKS
Monts Oural
Ouryoum
TCHÉRÉMISSES
Balakhna
Novgorod
Kozmodémansk
Tcheboksary
TATARS
Kazan
Vassilsoursk
Sviajsk
Tsivilsk
Arsamas
TCHOUVACHES
Bolgary
BACHKIRS
Bielaia
Oufa
Simbirsk
Samara
Temnikov
Moksha

BIBLIOGRAPHIE

[Les sources inédites pour l'histoire de cette époque sont assez restreintes. Elles demeurent inaccessibles ou ont été déjà mises au jour en de très nombreuses publications. La masse de récits contemporains utilisables se laisse, d'autre part, réduire à un très petit nombre d'écrits indépendants : ceux de Palitsyne, de Timofiéiév et du prince Katyrev-Rostovski, ainsi qu'une chronique anonyme, appelée *Autre récit* (Inoié Skazanié), par son premier éditeur, Biélov, en 1853, plus récemment désignée, dans sa partie essentielle, sous le nom de *Récit de l'année 1606* (Poviést 1606 goda), par M. Platonov, et plus généralement repandue dans une rédaction abrégée sous un troisième titre : *Récit de l'usurpation dont s'est rendu coupable Boris Godounov* (Poviést kako voskhiti niepravdoiou... tsarski, prestol.....). Tous les autres ne sont guère que des compilations, basées sur ces textes primitifs, avec quelques variantes et des additions empruntées à des documents officiels ou des légendes. L'élément littéraire prévaut dans toutes ces compositions aux dépens de leur valeur historique. Une autre catégorie d'écrits contemporains, avec le récit de Simon Azarine sur le monastère de la Troïtsa, celui du moine Alexandre sur le reclus de Rostov, Irinarque, etc., est dominée par l'élément religieux. La tâche de l'historien s'en ressent péniblement. L'abondance, toutefois, des publications documentaires postérieures et le travail critique auquel elles ont donné lieu à une époque récente lui offrent des ressources précieuses.]

Actes historiques (Akty Istoritcheskiié), Saint-Pétersbourg, 1841-1842, 5 vol. et *Supplément*, 1846-1872, 12 vol.

Actes de la Commission Archéographique (Akty Arkhéografitcheskoï Ekspedytsyi), Saint-Pétersbourg, 1836, 4 vol.

Actes de l'État de Moscou (Akty Moskovskavo Gosoudarstva), édit. N.-A. Popov, Saint-Pétersbourg, 1890, 3 vol.

Actes Juridiques (Akty otnosiachtchésia do iouriditcheskavo byta), Saint-Pétersbourg, 1857-1884, 3 vol.

Actes de A.-I. Iouchkov, dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiq. » (Tchténia v Moskovskom obchtchéstvié Istorii i Drevnosti), 1898, III.

Actes pour l'Histoire de la Russie de l'Ouest (Akty otnosiachtchésia k Istorii Zapadnoï Rossii), Saint-Pétersbourg, 1846-1853, 5 vol.

Actes pour l'Histoire de la Russie du Sud et de l'Ouest (Akty... k Istorii ioujnoï i zapadnoï Rossii), Saint-Pétersbourg, 1863-1889, 14 vol.

Adelung (F.), *Uebersicht der Reisenden in Russland*, Saint-Pétersbourg, 1846, 2 vol.



Aksakov (C.), *Critique du VIIIe volume de l'Hist. de Russie de Soloviov*, dans « l'Interlocuteur » (Sobiéssiednik), 1858, II.

Alexandrenko (V.-N.), *Le rôle du Conseil secret d'Angleterre dans les relations entre l'Angleterre et la Russie* (Outchastvié Angliiskavo Soviéta...), dans « Revue du Min. de l'Instr. Pub. » (Journal Ministerstva Narodnavo Prosviéchtchénia), décembre 1889.

Alexandre (le moine), *Vie d'Irinarque* (Jitié... Irinarkha), éditeur Amphilokh, Moscou, 1863, 1 vol.

Ancienne Bibliothèque Russe (Drevnaïa Rossiïskaïa Vivliothika), 1re édit, Saint-Pétersbourg, 1773-1775, 10 vol; 2e édit., Moscou, 1788-1791, 20 vol., et *Supplément*, 1790-1801, 11 vol.; 3e édit., Moscou, 1891-1898, 5 vol., en plusieurs parties.

Annales de la Commission Archéographique (Liétopis Zaniatii Arkh. Kom.), IVe et X^e livraison, Saint-Pétersbourg, 1868 et 1895.

Annales de la Patrie (Otietchestviénnyïa Zapiski), Moscou, 1843 et années suivantes.

Annales de la Société d'Histoire et d'Antiquité (Vrémiénnik Obchtchestva Istorii i Drevnosti), suite des « Lectures » de la même Société, de 1849 à 1858.

Annuae Litterae Societatis Jesu, Rome, 1581-1654, 35 vol.

Anserinus (le Père Gasiorek), *Le voyage de Maryna à Moscou*, dans « L'Ami du Peuple » (Przyjaciel Ludu), Leszno, 1842, IX, 1848, XV.

Antiquité Russe (Rousskaïa Starina), en cours de publication.

Antiquité de Kiev (Kiévskaïa Starina), en cours de publication.

Archiv fur Slavische Philologie, Berlin, 1898-1900, vol. 20-22.

Archive Russe (Rousskiï Arkhiv), en cours de publication.

Archive de la Russie du Sud-Ouest (Arkhiv Iougo-Zapadnoï Rossii), Kiév, 1859-1883, 6 vol.

Archives principales du Min. des Aff. Étr. à Moscou, Portefeuille de Muller, Correspondance des Mniszech, etc.

Archives secrètes de Vienne: Rapports et notes de Warkotsch, rapports de Dohna, 1588-1597.

Archives du Vatican: Fonds Borghèse, Polonia, 173.

Archives secrètes de Copenhague: Ms. F.-N. Hertog Hans ...Reyse att Rysland, anno 1602.

Archivum Domus Sapiehanae, Lemberg, 1892, 1er vol.

Archives de la Maison Radziwill (Archivum Domus R...), dans « Scriptores Rerum Polonicarum, » Cracovie, 1885, 8e vol.

Arsène, archevêque d'Élasson, *Récit de voyage*, dans « Codices manuscripti Bibliothecae Taurinensis, » Turin, 1749, 2 vol.

Arséniev (A.-V.), *Les premiers étudiants Russes à l'étranger* (Piérvyié rousskiié stoudiénty za granitseï), dans « Messager Historique » (Istoritcheskiï Viéstnik), 1881, V.

Artsybychev (N.-S.), *Histoire de Russie* (Poviéstvovanie o Rossii), Moscou, 1843, 3 vol.

Artsybychev (N.-S.), *La mort du tsarevitch Dimitri* (O kontchinié tsarevitcha Dimitria), dans « Messager de l'Europe » (Viéstnik Ievropy), 1830 et « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1886, III.

Autre Récit (Inoié Skazanié), dans « Bibliothèque Historique Russe » (Rousskaïa Istoritcheskaïa Biblioteka), Saint-Pétersbourg, 1891, XIIIe vol.

Avisi e lettere..., voy. Barezzo-Barezzi.



AZARINE (S.), *Livre sur les miracles de Saint-Serge* (Kniga o tchoudiessakh prepodobnavo Sergia), Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol.

AZARINE (S.) et NASSIÉDKA (I.), *Vie de saint Denis* (Jitié prepodobnavo Dionisia), Moscou, 1824, 1 vol.

B... SKI, *Qui a tué le tsarevitch Dimitri?* (Kto oubil tsarevitcha Dimitria?), dans « Messager Historique » (Ist. Viéstnik), mai 1891, vol. XLIV.

BAER, *Note sur Strahlenberg*, dans « Beitraege zur Kentniss Russlands), Dorpat, 1816, XVI[e] vol.

BANTICH-KAMIÉNSKI (N.-N.), *Aperçu des relations extérieures de la Russie* (Obzor vniéchnykh snochenii), Moscou, 1894-1897, 3 vol.

BAREZZO-BAREZZI, *Relazione della segnaleta... conquista del paterno Imperio consequita dal Serenissimo Giovine Demetrio*, Venise, 1605, 1 vol. (traduit l'année suivante en latin, allemand, espagnol et français, et attribué à Possevino).

BAREZZO-BAREZZI, *Avisi e lettere... di cose memorabili... in Moscovia*, Venise, 1606.

BARSOUKOV (A.-P.), *La famille Chérémétiév* (Rod Chérémétiévykh), Saint-Pétersbourg, 1881-1888, 5 vol.

BARSOV (N.-I.), *Note historique sur la personne de l'assassin du tsarevitch Dimitri* (Istoritcheskaïa spravka), dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), 1883, XXXIX.

BARTÉNIÉV (P.-I), *Notes historiques*, dans « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1877, XI, et 1892, III.

BAUER (E.), *Die Wahl Michail Feodorovitch*, dans « Historische Zeitschrift », 1886, LVI.

BEAUDOIN DE COURTENAY (I.), *Étude critique sur l'original polonais de la lettre de Dimitri au pape Clément VIII* (Strona jezykowa oryginalu), Cracovie, 1899, plaquette.

BEAUDOIN DE COURTENAY (I.), *Pages de l'histoire de l'anarchie polonaise* (Kartki z dziejow anarchizmu i skozaezenia naszego), dans « Le Pays » (Kraj), Saint-Pétersbourg, 1903, n[os] 50-52.

BEAUDOIN DE COURTENAY (R.), *Les mémoires d'un apothicaire de Lemberg sur les événements de 1606* (Zapiski Lvovskavo aptekara), dans « Revue du Ministère de l'Instruction publique » (Journal M. N. P.), mai, 1895.

BEREDNIKOV (I.), *La supplique de Varlaam* (Tchélobitié Varlaama), même Recueil, juillet 1835.

BEREJKOV, *La Troïtsa... au Temps des troubles* (Troïtskaïa... L... v. Sm. Vrémia), Kiév, 1893, 1 vol.

BESTOUJEV-RIOUMINE (K.-N.), *Lettres sur le Temps des troubles* (Pisma o Smoutnom Vrémiéni), Saint-Pétersbourg, 1898, 1 vol.

BESTOUJEV-RIOUMINE (K.-N.), *Histoire de Russie* (Rousskaïa Istoria), Saint-Pétersbourg, 1885, 1[er] vol.

BESTOUJEV-RIOUMINE (K.-N.), *Aperçu des événements depuis la mort d'Ivan Vassiliévitch* (Obzor Sobytii), dans « Revue du M. de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), juillet-août, 1887.

Bibliothèque Historique Russe (Rouskaïa Istoritcheskaïa Biblioteka), Saint-Pétersbourg, 1872-1897, 16 volumes.

Bibliothèque Baworowski à Lemberg: Journal de Stadnicki.

Bibliothèque Jagellonienne à Cracovie: Ms. 102.

Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg: Autographes 63, t. II, 1604-1630; Section latine, O. IV, 16; Section polonaise, F. IV, 119; Section russe,

F. IV, 228; F. IV, 597; Section des langues diverses, F. IV, 85; Fonds Pogodine, etc.

Bibliothèque Nationale à Paris : Fonds Français, n°s 4.117; 15.929; 15.966-7; 16.936; Collection Dupuy, vol. 158.

Bibliothèque Ossolinski à Lemberg : Ms. n° 231.

Bibliothèque Ossolinski (Publications de la), Lemberg, 1862, 1 vol.

Bibliothèque de Wolfenbuttel : Recueil de gazettes des seizième et dix-septième siècles.

Bibliothèque Zamoyski à Varsovie : Correspondance de Jean Zamoyski et documents divers. t. VIII. pl. 97, n° 31.

Biélaiév (I.-D.), *Les Paysans en Russie* (Kréstianié na Rousi), Moscou, 1891, 1 vol.

Biélaiév (I.-D.), *Les Ziemskiié Sobory en Russie*, dans « Bulletins de l'Université de Moscou » (Moskovskiié Ouniversitetskiié Izviéstia), 1866-1867.

Biélov (E.-A.), *Le rôle historique des Boïars* (O znatchénii rousskavo boiarstva), dans « Revue du M. de l'Instr. P. R. » (Journal M. N. P.), janvier-mars 1886.

Biélov (E.-A.), *La mort du tsarevitch Dimitri* (O smiérti tsarevitcha D.), même recueil, juillet-août 1873.

Bielski (Samuel), *Journal de l'année 1609* (Djarjusz roku 1609), dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiquité » (Tchténia), 3e année, n° 6.

Bilbassov (V.), *La lettre du faux Dimitri à Clément VIII* (Pismo Ljedimitria), dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), mai 1898

Bitsine (N.), pseudonyme de Pavlov (N.-M.), *La vérité sur le faux Dimitri*, dans « Le Jour » (Dién), 1864, reproduit dans « Archive Russe » (R. Arkhiv), 1886, VIII.

Blümcke (O.), *Berichte und Akten der Hansischen Gesandschaft nach Moskau*, 1603; Halle, 1894, 5e vol. de « Hansische Geschichtsquellen ».

Bobrowicz (I.-N.), *Vie des Polonais célèbres* (Zycia slawnych Polaków), Leipzig, 1837-1838, 5 vol.

Bodianski (O.-M.), *Recherches dans la Bibliothèque publique de Posen* (O poiskakh v Poznanskoï p. B.), dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiq. » (Tchténia), 1846, XLI.

Boldakov (I.-M.), *Recueil de matériaux pour l'histoire russe* (Sbornik matérialov), Saint-Pétersbourg, 1896, 1 vol.

Borsza (S.), *L'expédition du Tsar en Moscovie en 1604* (Wyprawa czara Moskiewskiego do Moskwy), dans « Bibliothèque historique russe » (Rousskaïa Ist. Bibl.), I.

Boutourline (D.-P.), *Histoire du Temps des troubles* (Istoria Smoutnavo Vréméni), Saint-Pétersbourg, 1839, 1 vol.

Brehmer (W.), *Die Hansische Gesandschaft nach Moskau im Jahre 1603*, dans « Hansische Geschichtsblätter », 1889.

Brereton (H.), *News of the present miseries of Russia*, Londres, 1614, 1 vol.

Brückner (A.), *Geschichte Russlands bis zum Ende des 18 Jahrhunderts*, Gotha, 1896, 1er vol.

Brückner (A.), *Beitraege zur Kulturgeschichte Russlands*, Leipzig, 1887, 1 vol.

Brückner (A.), *La tragédie de Moscou* (Tragedia Moskiewska), dans « Revue Polonaise » (Przeglad Polski), Cracovie, 1900, vol. 137-138.

Budzillo (J.) (attribué à), *Histoire du faux Dimitri* (Historya Dmitra



falszywego), dans « Bibliothèque historique russe » (Rousskaïa Ist. Bib.), vol. 1er.

Bulletins de l'Académie des Sciences (Izviéstia Akadémii Naouk), Saint-Pétersbourg, 1852, 1 vol.

Buschings Magazin, Hambourg, 1767-1791, 25 vol.

Büsching (A.), *Gründlich untersuchte... Ursachen der Regierungsveraenderungen in dem Hause Romanov*, dans « Buschings Magazin », vol. 1er.

Bussow (C.), faussement attribué à Behr, *Chronicon Moscoviticum*, dans « Rerum Rossicarum Scriptores exteri », vol. 1er.

Bytchkov (A.-F.), *Abraham Palitsyne*, dans « Dictionnaire Encyclopédique » (Entsiklopeditcheskiï Slovar), 1861, vol. 1er.

Canaye (Philippe, sieur de Fresne de), *Lettres et Ambassades*, Paris, 1635-1636, 3 vol.

Caro (I.), *Das Interregnum Polens im Jahre 1587*, Gotha, 1861, 1 vol.

Chakhovskoï (Prince S.-I.), *Œuvres*, dans « Bibl. Hist. Russe » (Rouss. Ist. Bibl.), vol. 13e.

Chakhovskoï (Prince S.-I.), *Mémoires intimes* (Domachniïa Zapiski), dans « Messager de Moscou » (Moskovskiï Viéstnik), 1835, V.

Chéïne (P.-V.), *Note sur Dimitri*, dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), 1874, I.

Chodkiewicz (I.-C.), *(Histoire de)*, sans nom d'auteur, Varsovie, 1781, 2 vol.

Chronique de Nicone, Saint-Pétersbourg, 1767-1792, 8 vol.

Chronique des nombreuses insurrections (Liétopis o mnogikh miatiéjakh ou Novyï Liétopisiéts), texte le plus complet dans le VIIIe vol. de la « Chronique dite de Nicone); voy. *Nouvelle chronique*.

Chronique de Novgorod (Novgorodskiïa Liétopisi), Saint-Pétersbourg, 1879, 1 vol.

Chronique de Nijni-Novgorod (Nijegorodskaïa Liétopis), édit. Gatsiski, Nijni-Novgorod, 1886, 1 vol.

Chroniques de Pskov (Pskovskiïa Liétopisi), dans « Recueil complet des Chroniques » (Polnoié Sobranié R. L.), vol. 4e et 5e.

Chronique de Sambor (Kronika miasta Sambora), Sambor, 1891, 1 vol.

Chronographe du Musée Roumiantsov, n° 457.

Chronographe dit d'Elnine, dans « Chronique de Nicone », VIII, 174 (interpolation).

Chronographes de la deuxieme et de la troisième rédaction, dans « Recueil de Popov » ; voy. ce nom.

Chtchapov, *Les provinces de la Grande-Russie pendant le Temps des troubles* (Viélikorousskiïa oblasti i Smoutnoié Vrémia), dans « Annales de la Patrie » (Otiétchestviennyïa Zapiski), 1861, XI.

Chtcherbatchév (Iou.-N.), *Documents russes des Archives de Copenhague* (Rousskiié Akty), dans « Bibl. Hist. Russe », (Rousskaïa Ist. Bibl.,) 1897, XVIe vol.

Chtcherbatov (Prince M.), *Histoire de Russie* (Istoria Rossiïskaïa), Saint-Pétersbourg, 1790-1791, VIIe vol.

Chwalibóg, *Récit sur la mort de Dimitri*, publié par Tchoumikov, dans « Annales de la Société d'Hist. et d'Antiq. », (Vremiennik Obch. Ist. i Drevn.), 1855, XXIII.

Ciampi (S.), *Bibliografia critica*, Florence, 1834-1841, 3 vol.

Ciampi (S.), *Esame critico con documenti inediti della storia di Demetrio di Iwan Wassiliéwitch*, Florence, 1827, 1 vol.



Cilli (A.), *Istoria delle sollevazioni... in Polonia gli anni... 1606-1608*, Pistoia, 1627, 1 vol. et *Supplément: Istoria di Moscovia*.

Correspondance originale de Dimitri et de Maryna, 1604-1610, aux Archives principales du Min. des Aff. Étr. à Moscou.

Coxe (W.), *Travels*, Londres, 1802, 5e édit., 1 vol.

Danckaert (I.), *Beschryvinge van Moscovien*, Amsterdam, 1615, 1 vol.

Danzay, envoyé français à Copenhague, *Correspondance*, à la Bibl. nationale de Paris, fonds français, n° 15.966.

Darowski (A.), *Esquisses historiques* (Szkice Historyczne), Saint-Pétersbourg, 1897, 3 vol.

Darowski (A.), *L'élection de Ladislas IV au trône de Moscou*, dans « Le Champ » (Niwa), Varsovie, 1892, XIX-XXIV.

Darowski (A.), *Contribution à l'histoire du faux Dimitri* (Przyczynek do dziejów Samozwanca), dans « Le Pays » (Kraj), Saint-Pétersbourg, 1898, n° 47.

Darowski (A.), *Les relations diplomatiques des faux Dimitri* (Sprawy dyplomatyczne Samozwanców), dans la « Bibliothèque de Varsovie » (Bibljoteka Warszawska), 1894, p. 425 et suiv.

Diakonov (M.-A.), *Études sur l'histoire de la population rurale en Moscovie* (Otcherki po Istorii siélskavo nasiélénia moskovskavo gosoudarstva), Saint-Pétersbourg, 1898, 1 vol.

Diakonov (M.-A.), *Recherches sur l'histoire de l'asservissement des paysans... en Moscovie* (Razzyskania po Istorii prikriépliénia vladiétiéltcheskikh krestiane v Moskovskom Gosoudarstvié), Saint-Pétersbourg, 1901, 1 vol.

Dmitrievski (A.), *Arsène, archevêque d'Élasson et ses mémoires* (Arkhiépiskop Elassonski Arsenii), dans « Travaux de l'Académie Ecclésiastique de Kiév » (Troudy Kiévskoï Doukhovnoï Akademii), janvier-mars 1898.

Dorogoboujinov (V.), *La vérité sur Soussanine* (Pravda o Soussaninié), dans « Archive Russe » (Rouskiï Arkhiv), 1871, II.

Dyamentowski (W.), *Journal* (Dyariusz), dans « La Pologne et la Moscovie » de Hirschberg. Sous le titre de « Journal de Maryna Mniszech », des versions moins complètes de ce texte ont été publiées antérieurement par Artsybychev, Niemcewicz, Oustrialov, Tourguéniév (« Hist. Russiæ Monum. »), et Szujski; le *Journal* a été aussi attribué faussement à Niemojewski.

Dzieduszycki (M.), *Abrégé de l'histoire de Lisowski et de sa bande* (Krótki rys dziejów i spraw Lisowczykow), Lemberg, 1843-1844, 2 vol.

Expédition de Sigismond III en Moscovie en 1609 (Wyprawa Króla... do Moskwy...), dans « Bibl. Hist. Russe » (R. Ist. Bibl.), I.

Elnine (Chronographe dit d'), *Interpolation*, dans la « Nouvelle chronique » (Novyi Liétopissiéts), cette dernière comprise dans la « Chronique de Nicone », voy. ce titre.

Ens, voy. *Grevenbruch*.

F. N., *Hertog Hans... Reyse att Rysland anno 1602*, Ms., aux Archives secrètes de Copenhague.

Fiedler, *Beziehungen Oesterreichs zu Russland in den Jahren 1584-1598*, dans « Almanach der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, » Vienne, 1866.

Fletcher (G.), *Of the Russe Common Wealth*, dans « Russia at the Close of the XVI c. », Londres, 1856, 1 vol.

Fletcher (G.), *A treatise of Russia*, dans Purchas, « the Pilgrimes », Londres, 1613, 3e vol.

Forsten (G.-V.), *Documents et lettres pour l'histoire de la question de la*



Baltique (Akty i pisma k Istorii Baltiïskavo voprosa), Saint-Pétersbourg, 1889-1893, 2 vol.

FORSTEN (G.-V), *Recherches dans les archives de Paris, Bruxelles, Copenhague et Stockholm* (Arkhivnyïa zaniatia), dans « Revue du Minis. de l'I. P. » (Journal M. N. P.), juin 1887.

FORSTEN (G.-V.), *La politique de la Suède pendant le Temps des troubles* (Politika Chvetsii v Smoutnoié Vrémia), même recueil, février 1889.

FORSTEN (G.-V.), *La question de la Baltique aux seizième et dix-septième siècles* (Baltiïskiï Vopros), Saint-Pétersbourg, 1893, 2 vol.

Fragments d'un Recueil de chroniques, Chroniques de Novgorod (Otryvki iz liétopisnavo Sbornika, Novgorodskiia Liétopisi), Saint-Pétersbourg, 1879, 1 vol.

Fragments d'un journal de la Diète polonaise de 1605 (Otryvki dniévnika polskavo Seïma, *1605 g.*), « Bibl. Hist. Russe » (Rouss. Ist. Bibl.), I.

GALAKHOV (A.-D.), *Histoire de la Littérature russe* (Istoria rousskoï Slovićsnosti), Saint-Pétersbourg, 1861, vol. 1er.

GALITSYNE (Prince N.-N.), *La famille des prince Galitsyne* (Rod Kniaziéï G.), Saint-Pétersbourg, 1892, 1 vol.

GODEBSKI (X.), *Les archives de Maiszech* (Archiwum Mniszchów), dans « Bibliothèque Ossolinski », Lemberg, 1862, nouvelle série, vol. 1er.

GOLIKOV (I.-I.), *Histoire de Pierre le Grand* (Diéiania Piétra Viélikavo), Moscou, 1840, 13 vol.

GOLEBIOWSKI (S.), *Le hetman Zolkiewski*, dans « Bibliothèque de Varsovie » (Bibljoteka Warszawska), 1852, IV.

GOLOKHVASTOV (P.-D.), *L'activité des provinces pendant le Temps des troubles* (Ziémskoié dielo v Smoutnoié Vrémia), « La Russie » (Rouss.), 1883, nos 4 et 6.

GOLOKHVASTOV (D.-P.), *Notes sur le siège de la Troïtsa* (Zamiétchania ob ossadié Troïtskoï Lavry), « Le Moscovite » (Moskvitanine), 1842, nos 6 et 7.

GOLOKHVASTOV (D.-P.), *Polémique avec Sakharov au sujet du siège de la Troïtsa*, même recueil, 1844, nos 6 et 7.

GOLOUBINSKI (E.), *Saint-Serge... fondateur de la Troitsa* (Prepodobnyï Sergiï), Sergiévskiï Posad, 1892, 1 vol.

GOLOUBINSKI (E.), *Histoire de la canonisation des saints dans l'histoire russe* (Istoria Kanonizatsii... v Rousskoï Tserkvi), Moscou, 1903, 1 vol.

GOLOUBOVSKI (P.-V.), *Le problème de la mort du tsarevitch Dimitri* (Vopros o smiérti tsar. D.), dans « Messager Historique » (Istoritcheskiï Viéstnik), 1896, XII.

GOLOUBOVSKI (P.-V.), *La personnalité du faux Dimitri* (Tchto mojna skazat o litchnosti tsar. D.), même *Recueil*, 1902, V.

GORSKI (A.-V.), *Critique du récit de Palitsyne sur le siège de la Troïtsa* (Vozrajénié), dans « Le Moscovite (Moskvitanine), 1842, n° 12.

GORSKI et LÉONIDE (l'archimandrite), *Description historique de la Laure de Saint-Serge de la Troïtsa* (Istor. Opisanié Sv. Troïtskiia Sergiévy Lavry), Moscou, 1879, 2 vol.

GÓRSKI (K.), *Le siège de Smolensk en 1609-1611 et la bataille de Klouchyne* (Oblezenie Smolenska...), dans « Guide scientifique et littéraire » (Przewodnik naukowy i literacki), 1895, XXIII.

GRABOWSKI (M.), *Antiquités historiques de Pologne* (Starozytnosci Historyczne Polskie), Cracovie, 1845, 2 vol.

GRABOWSKI (M.) et PRZEZDZIECKI (A.), *Sources pour l'histoire de la Pologne* (Zródla do Dziejów Polskich), Vilna, 1843, 1 vol,

GREVENBRUCH (G.), éditeur de : *Tragœdia Moscovitica, sive de vita et*



morte Dimitri narratio, Cologne, 1608, 1 vol. — L'auteur est Gaspard Ens.

Haigold (Schlözer), *Beilagen zum neuverendaerten Russland*, Riga, 1769, 1er vol.

Hakluyt (R.), *Collection of early voyages*, Londres, 1599, 3 vol.

Herckman (E.), *Eeen historischen Verhael van de voornaemste beroerten des Kayserryckx van Russia, outstaen door den Demetrius Ivanowyts, die den valchen Demetrius t'onrecht genoemt wert*, Amsterdam, 1625, et dans « Rerum Rossicarum Script. Ext. », 2e vol.

Hertog Hansis den unge Reise til Rydsland, Copenhague, 1606, 1 vol.

Hiaern (T.), *Esth. Lyf und Letleundische Geschichte*, dans « Monumenta Livoniae Antiquae », 1er vol.

Hirschberg (A.), *Le faux Dimitri* (Dymitr Samozwaniec), Lemberg, 1898, 1 vol.

Hirschberg (A.), *La Pologne et la Moscovie dans la première moitié du dix-septième siècle*, recueil de documents (Polska a Moskwa...), Lemberg, 1901, 1 vol.

Hirschberg (A.), *Maryna Mniszech à Touchino* (Maryna Mniszchòwna w Tuszynie), dans « Revue historique trimestrielle », (Kwartalnik Historyczny), Lemberg, 1903, II.

Hirschberg (A.), *Pourquoi les Polonais ont soutenu le second faux Dimitri* (Dla czego Polacy popierali...), Saint-Pétersbourg, 1904, plaquette.

Hirschberg (A.), *Polémique avec Peregrinus*, dans « Revue historique trimestrielle » (Kwartalnik Historyczny), 1899, XIII.

Historica Russiae Monumenta, voy. Tourguéniév.

Histoire du faux Dimitri, attribuée à Budzillo, voy. ce nom.

Horsey (J.), *Travels*, dans « Russia at the close of XVI c. », Londres, 1856, 1 vol.

Ikonnikov (V.-S.), *Le prince M.-V. Skopine-Chouïski*, dans « Ancienne et Nouvelle Russie » (Drevnaïa i Novaïa Rossia), 1875, nos 6 et 7.

Ikonnikov (V.-S.), *Le prince M.-V. Skopine-Chouïski*, dans « Revue du Ministère de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), fév. 1889.

Ikonnikov (V.-S.), *Le prince M.-V. Skopine-Chouïski*, dans « Lectures de la Soc. de Nestor » (Tchténia Obch. Nestora Liét.), Kiév, 1879, I.

Ikonnikov (V.-S.), *Le faux Dimitri et Sigismond III* (Dymitr Samozvaniéts i Sigismond III), même Recueil Kiév, 1890, IV.

Ikonnikov (V.-S.), *N.-S. Artsybychev et N.-G. Oustrialov*, dans « Archive Russe » (Rousskii Arkhiv), 1886, XII.

Ikonnikov (V.-S.), *Nouvelles recherches sur l'Histoire du Temps des troubles* (Novyïa Izsliédovania po Istorii Sm. Vr.), Kiév, 1889, 1 vol.

Ikonnikov (V.-S.), *Essai d'historiographie russe* (Opyt rousskoï Istoriografii), Kiév, 1892, 1er vol. en deux parties.

Ilovaïskiï (D.), *Le héros cosaque Ilia de Mourom comme figure historique* (Bogatyr Kazak Ilia Mouromiéts kak istoritcheskoïé litso), dans « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1893, V.

Ilovaïskiï (D.), *Le Temps des troubles dans la Moscovie* (Smoutnoïé Vrémia v Moskovskom gosoudarstvié), Moscou, 1894, 1 vol.

IoucHkov, voy. *Actes*.

Irinarque, voy. *Alexandre*.

Ivanov (P.), *Description des Archives du département des requêtes à Moscou* (Opisanié Gosoudarstviénnavo Razriadnavo Arkhiva), Moscou, 1842, 1 vol.



IVANOV (P.), *L'enquête sur le prince D.-M. Pojarski pendant son séjour à Pskov* (Sliédstviénnoié diélo o Kniazié D. M. P...), dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. » (Tchténia I. Mosk. Obch. Ist. i Drev.), 1870, I.

JEAN DE DANEMARK (le prince), *Son séjour en Moscovie*, dans « Archive du Nord » (Siéviérnyi Arkhiv), 1822, en russe, et dans « Sankt-Pétersburgische Monatschrift », 1822, en allemand.

JOB (le Patriarche), *Biographie du tsar Féodor Ivanovitch* (Poviést o tchestniém jitii Tsara F. I), dans « Chronique de Nicone », VII.

Journal de Maryna Mniszech, voy. *Dyamentowski*.

Journal de l'Ambassade Polonaise à Moscou en 1606 (Dyariusz... Legacyi...), dans « Hist. Russiae Monumenta », II.

Journal du voyage des Ambassadeurs Polonais à Moscou en 1606 (Dyariusz drogi Posłów...), édit. Raczynski, voy. ce nom.

Journal (anonyme) des événements se rapportant au Temps des troubles (Dniévnik sobytii otnosiachtchykhsia k Smoutnomou Vrémiéni); autre titre : « Histoire du faux Dimitri » (Historya Dymitra fałszywego), dans « Bibliothèque Historique Russe » (Rouss. Ist. Bibl.), I, voy. *Budzillo*.

Journal du Siège de Smolensk, anonyme (Dyariusz pisany podczas oblezenia Smolenska), édit. Podgórski, dans « Ateneum », Varsovie, 1842, IV et « Bibliothèque Hist. Russe », I.

Journal de la Diète de 1605 (Dyariusz Sejmu 1605 r.), fragments, même recueil, I.

Journal de l'Ambassade Moscovite à Varsovie en 1611 (Dyariusz Poselstwa Moskiewskiego...), dans Hirschberg, « La Pologne et la Moscovie ».

KALATCHOV (N.-V.), *Archive des Sciences historiques et juridiques* (Arkhiv istorico-iouriditcheskikh sviédiéni), Moscou, 1876, 2e édit., 1 vol.

KAPTEREV (P.-F.), *Caractère des relations entre la Russie et l'Orient orthodoxe* (Kharakter otnochenii Rossii k pravoslavnomou Vostokou), Moscou, 1885, 1 vol.

KARAMZINE (N.-M.), *Histoire de Russie* (Istoria Gosoudarstva Rossiïskavo), Saint-Pétersbourg, 1843, 5e édition, 12 vol.

KARAMZINE (N.-M.), *Œuvres*, Moscou, 1825, 9e vol.

KARZINKINE, *Les médailles du tsar Dimitri* (O medaliakh...), Moscou, 1882.

KATYREV-ROSTOVSKI (Prince I.-M.), *Récit sur le Temps des troubles* (Poviést o Smoutié), compris dans un Chronographe publié par Popov (voy. ce nom) et attribué d'abord à S.-I. Koubasov; réimprimé en deux rédactions dans la « Bibl. Hist. Russe » (Rous. Ist. Bibl.), XIII.

KAVÉLINE (K.-D.), *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1897, 1er vol.

KAZANSKIÏ (P.-S.), *Recherches sur la personnalité du premier faux Dimitri* (Izsliédovanié o litchnosti...), dans « Messager Russe » (Rousskiï Viéstnik), 1877, VIII-X.

KEDROV (S.-I.), *Abraham Palitsyne*, dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. » (Tchténia v Obch. Ist. i Drevn.), 1880, IV.

KEDROV (S.-I.), *Abraham Palitsyne comme écrivain*, « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1886, VIII.

KELCH (C.), *Liefflændische Historia*, Reval, 1695, 1 vol.

KHMYROV, *L'élection et l'avénement de Michel-Féodorovitch Romanov* (Izbranié i vstoupliénié na tsarstvo...), Saint-Pétersbourg, 1863, 1 vol.

KHVOROSTININE (Prince Ivan-Andréiévitch), *Chronique* (Sloviésa dniéi i Tsareï...), dans « Bibliothèque Hist. Russe » (Rouss. Ist. Bibl.), XIII.



. KHYLKOV (Prince), *Recueil* (Sbornik), Saint-Pétersbourg, 1879, 1 vol.

Kiévien (Le) (Kiévlanin), en cours de publication.

KIRIÉIÉVSKI (P.-V.), *Recueil de chants populaires* (Piésni Sobrannyïa), Moscou, 1860-1862, VII.

KLEINSCHMIDT (A.), *Russland's Geschichte und Politik...*, Cassel, 1877, 1 vol.

KLIOUTCHEVSKI (V.-O.), *Les récits des étrangers sur la Moscovie* (Skazania inostrantsev...), Moscou, 1866, 1 vol.

KLIOUTCHEVSKI (V.-O.), *La Douma des boïars dans l'ancienne Russie* (Boiarskaïa Douma...), Moscou, 1883, 1 vol.

KLIOUTCHEVSKI (V.-O.), *L'origine du servage en Russie*)Proiskhojdiénié Kriépostnavo prava v Rossii), dans « La Pensée Russe » (Rousskaia Mysl), août et octobre 1885.

KLIOUTCHEVSKI (V.-O.), *La composition des Ziémskiié Sobory dans l'ancienne Russie* (Sostav predstavitiélstva na Ziémskikh Soborakh...), même Recueil, 1890-1892.

KOBIERZYCKI (S.), *Historia Vladislai*, Danzig, 1655, 1 vol.

. KOGNOWICKI (L'abbé), *Vie des Sapieha* (Zycia Sapiehów), Vilna et Varsovie, 1790-1791, 3 vol.

KOLACZKOWICZ (S.), *Journal du séjour à Moscou en 1606* (Dyariusz pobytu w Moskwie), dans « Revue historique trimestrielle » (Kwartalnik Historyczny), Lemberg, 1894.

KONDRATIÉV (A.-A.), *Sur le manuscrit attribué à Philarète* (O tak nazyvaiemoï roukopisi P. F.), dans « Revue du Min. de l'Instr. Pub. » (Journal M. N. P.), septembre 1878.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Qui était le faux Dimitri?* (Kto byl Ljedymitrii), Saint-Pétersbourg, 1864, 1 vol.

KOSTOMAROV (N.-I.), même titre, dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), 1876, XV.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Le Temps des troubles* (Smoutnoié Vrémia), Saint-Pétersbourg, 1868, 1 vol.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Monographies et Études historiques* (Istoritcheskiia Monografii i Isliédovania), Saint-Pétersbourg, 1872-1881, vol. 1 et 13.

KOSTOMAROV (N.-I.), *L'histoire de Russie en biographies* (Rouskaïa Istoria v Jiznieopisaniakh, Saint-Pétersbourg, 1876-1881, 1er vol.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Le problème de la personnalité du premier Dimitri* (Po voprosou o litchnosti piérvavo Samozvantza...), dans « La Parole » (Golos), 1865, nos 30 et 56 et « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1886, VIII.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Polémique avec Biélov sur le drame d'Ouglitch*, dans « Messager de l'Europe » (Viéstnik Iévropy), 1873, V.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Les origines du servage en Russie* (Proiskhojdénié Kriépostnavo prava...), dans « Archive des Sciences Historiques et Pratiques », 1859, II.

KOSTOMAROV (N.-I.), *L'avènement de Féodor Ivanovitch...* (Vstoupliénié na prestol F. I...), dans « Nouveau Temps » (Novoié Vrémia), 1880, n° 1488.

KOTOCHIKHINE (G.), *De la Russie* (O Rossii), Saint-Pétersbourg, 1884, 3e édit., 1 vol.

. KOUBASOV, voy. *Katyrev-Rostovski*.

KOULICH (P.-A.), *Histoire de l'unification de la Russie* (Istoria Vozsoiédiniénia Roussi), Saint-Pétersbourg, 1874, 3 vol.

KOZLOWSKI (S.), *L'élection de Ladislas au trône de Moscou* (Elekcya Kró-



lewicza Wladyslawa... na tron moskiewski), dans « Revue Universelle » (Przeglad Powszechny), Cracovie, 1889, XXII-XXIII.

Kozoubski (E.), *Notes sur quelques écrivains étrangers ayant parlé de la Russie* (Zamiétki o niekotorykh inostrannykh pissatiélakh...), dans « Revue du Min. de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), mai 1878.

Kraievski (A.-A.), *Boris Godounov*, Saint-Pétersbourg, 1836 (extrait du « Dictionnaire encyclopédique », même année, vol. VI.

Krajewski, *Chronologie de la guerre de Moscovie* (Chronologja wojny moskiewskiej), 1613, 1 vol.

Lamentation sur la captivité de l'empire moscovite (Platch o pleniénii... M. G...), dans « Bibl. Hist. Russe » (Rous. Ist. Bibl.), XIII.

La Blanque (Jean Cannols de), *Correspondance* à la Bibl. nat. de Paris, fonds français, 4.117, 15.929, 15.967, publiée par Forsten, dans « Documents et lettres... », I, 218 et suiv., voy. ce nom.

Latkine (V.), *Les Ziemskiié Sobory dans l'ancienne Russie*, Saint-Pétersbourg, 1885, 1 vol.

Latoukhine, *Généalogie dite de L...* (Latoukhinskaïa Stiépiénnaïa Kniga). Manuscrit reçu par Karamzine du marchand de ce nom; l'auteur est probablement l'archimandrite Tikhone, à la Bibl. Imp. Publ. de Saint-Pétersbourg, Ms. Section russe, F. IV, 597.

Laville (Pierre de), *Discours sommaire de ce qui est arrivé en Moscovie depuis le règne d'Ivan Vassiliévitch*, dans la « Chronique de Nestor », édit. Paris, voy. ce nom et à la Bibl. Nat. Ms. Fonds français, 15.966.

Lavrovski (N.-A.), *L'élection de Michel Féodorovitch* (Izbranié na Tsarstvo M. F.), Saint-Pétersbourg, 1852, 1 vol.

Lawicki (Le Père), *Journal et Correspondance*, aux Archives du Vatican, fonds Borghèse et collection du P. Pierling.

Lectures de la Société d'Histoire et d'Antiquité (Tchténia v obchtchestvié Istorii i Drevnosti), Moscou, 1858 et années suivantes.

Légende (La) de la vie et de la mort de Démétrius, voy. *Russell*.

Léonide (L'archimandrite), *Un récit polonais sur le faux Dimitri* (Polskoié pokazanié o Dimitrii Samozvantsié), dans « Archive Russe » (Rouskiï Arkhiv), 1886, III.

Lettera scritta in Arcangelo a di 4 luglio 1605, dans « Viaggi di Moscovia », voy. ce titre.

Lévitski (N.), *Ignace, patriarche de Moscou* (Ignatii nazvannyï Patriarkh M.), dans « Le Voyageur » (Strannik), octobre 1881.

Lévitski (N.), *Le premier faux Dimitri comme propagateur du catholicisme à Moscou* (Ljedymitri... kak propagandist Katolitchestva...), dans « Lectures chrétiennes » (Khristianskiié Tchténié), 1885, nos 5-6, 9-10; 1886, nos 1-2, 7-8.

Lévitski (N.), *Le socinianisme en Pologne* (Socinianstvo v Polchié), dans « Antiquité de Kiév » (Kiévskaïa Starina), avril-mai 1882.

Lévitski (N.), *Où, quand et par qui le faux Dimitri a été converti au catholicisme* (Gdié, kogda i kiém byl obrachtchene v Katolitchestvo. D...), même Recueil, sept.-oct. 1883.

Liftel (S.), *Les Noces moscovites* (Gody moskiewskie), Cracovie, 1607, et chez Wierzbowski, « Documents pour l'Hist. de la Moscovie », III, voy. ce titre.

Likhatchev (N.-P.), *Les Secrétaires du tribunal des requêtes (ou diaks) au seizième siècle* (Razriadnyié Diaki...), Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol.



Likhatchev (N.-P.), *Recueil de documents* (Sbornik aktov), Saint-Pétersbourg, 1895, 1 vol.

Lilov, *L'action nuisible des Jésuites en Russie à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle* (O zlovrednykh diéïstviakh Iézouitov...), Kasan, 1856, 1 vol.

Linnitchenko (I. A.), *Les Archives en Galicie*, avec un extrait des Archives de Gostynin (Arkhivy v Galitsii...), dans « Antiquité de Kiév » (Kiévskaïa Starina), 1889, VIII et X.

Livre sur l'élection du tsar Michel Feodorovitch (Kniga ob izbranii na tsarstvo M. F.), Moscou, 1856, 1 vol.

Lubienski (S.), *Opera posthuma*, Anvers, 1643, 1 vol.

Lvov (P.), *L'élection de Michel Féodorovitch* (Izbranié na tsartvo M. F.), Saint-Pétersbourg, 1812, plaquette.

M... (S.), *Note sur la famille des princes Chouïski*, dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), juillet 1896.

Macaire (Mgr), *Histoire de l'Église russe* (Istoria Rousskoï Tserkvi), Saint-Pétersbourg, 1881, 10e vol.

Makouchev (V.), *Monumenta Historica Slavorum meridionalium...*, Varsovie, 1874 et Belgrade, 1882, 2 vol.

Malacrida (Marzio), rédacteur des lettres du Pape au nonce de Pologne, 1605 et 1609, aux Archives du Vatican, Polonia, 173.

Malinowski (M.) et Przezdziecki (A.), *Sources pour l'Histoire de Pologne*, 2e vol. du Recueil commencé par Grabowski et Przezdziecki, v. ces noms, Vilna, 1844, 1 vol.

Marchocki (M.), *Histoire de la guerre de Moscovie* (Historya wojny moskiewskiej), Posen, 1841, 1 vol.

Margeret (J.), *Estat présent de l'Empire de Russie*, Paris, 1854, édit. Chevreul, 1 vol.

Markiévitch (A. I.), *Histoire du Miéstnitchestvo*, Odessa, 1888, 1 vol.

Markiévitch (A. I.), *L'élection de Michel Féodorovitch* (Izbranié na tsarstvo M. F.), dans « Revue du Min. de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), septembre et octobre 1891.

Maskiewicz (S.), *Mémoires* (Pamietniki), dans Niemcewicz, « Recueil », v. ce nom; publié aussi dans « Rerum Rossicarum scriptores exteri » I, et dans une traduction russe par Oustrialov, « Mémoires contemporains, » voy. ce nom.

Massa (J.), *Histoire des guerres de Moscovie*, Bruxelles, 1866, 2 vol. (en hollandais). Deux autres éditions : en latin dans « Rer. Ross. Script. ext. », II, et en russe, Saint-Pétersbourg, 1874.

Mémoire touchant le grand-duc Démétrius et la mort de Boris Godounov, édit. Rostoptchine, voy. ce nom.

Mémoires de la Société Archéologique de Saint-Pétersbourg (Zapiski Arkéologitcheskavo Obchtchestva), vol. VIII.

Merick (J.), *The russian Impostor, or the History of Moscovia under the usurpation of Boris and the imposture of Demetrius*, Londres, 1664; traduct. française : « Relation curieuse », voy. ce titre.

Mérimée (P.), *Épisode de l'histoire de Russie, Le faux Démétrius*, Paris, 1852, 1 vol.

Mérimée (P.), *Étude critique sur le livre d'Oustrialov*, « Mémoires contemporains relatifs au faux Démétrius », dans « Journal des Savants, » 1852.

Messager historique (Istoritcheskiï Viéstnik), en cours de publication.

Miélnikov (P. I.), *Nijni-Novgorod et ses habitants pendant le Temps des*



troubles, dans « Annales de la Patrie » (Otiétchestviennyia Zapiski, 1843, XXIX.

Miélnikov (P. I.), *Quelques données nouvelles sur le Temps des troubles* (Niéskolko novykh sviédiénii o Smoutnom Vrémiéni), dans « Le Moscovite » (Moskvitnanine), 1850, XXI.

Miértsalov (A.-E.), *Les traditions sur les seigneurs polonais du Temps des troubles* (Prédania o panakh smoutnavo Vrémiéni), dans « Antiquité Russe » (Rousskaïa Starina), 1883, XXXIX.

Milioutine (I.), *Ménées* (Minéi), dans « Bibliothèque Historique Russe » (Rousskaïa Ist. Bibl.), XIII.

Mniszech (G.), *Journal* (Dyariusz), dans « Recueil des documents d'État » (Sobranié Gosoudarstviénnykh Gramot i Dogovorov), II.

Monuments des relations diplomatiques (Pamiatniki diplomatitcheskikh snochénii, Saint-Pétersbourg, 1852-1871, 10 vol.

Monuments des relations diplomatiques entre la Moscovie et l'Angleterre (Pamiatniki d. s. Mosk. gos, s Angliéiou), dans « Recueil de la Soc. d'Hist. », XXXVIII, voy. ce titre.

Monumenta Livoniae Antiquae, Riga, 1835-1844, 10 vol.

Morochkine, *Les Jésuites en Russie* (Iezouity v Rossii), Saint-Pétersbourg, 1867-1870, 2 vol.

Morozov *(Chronique dite de)*, Ms. à la Bibl. Imp. Pub. de Saint-Pétersbourg, Section russe F. IV, 228.

Moscovite (Le) (Moskvitanine), 1840 et années suivantes.

Moukhanov (P.), *Recueil* (Sbornik), Moscou, 1866. 2ᵉ édit., 1 vol.

Müller (G. F.), *Sammlung russischer Geschichte*, Saint-Pétersbourg, 1732-1765, 5ᵉ vol.

Müller (G. F.), *Portefeuille* (Mémoires sur Boris Godounov et Dimitri), Ms. aux Archives principales du Min. des Aff. étr. à Moscou.

Müller (G. F.), *Nachricht von den Umstaenden der Erhebung des Zaars Michael F. auf den russischen Thron*, dans « Büschings Magasin », II.

Musée Czartoryski à Cracovie, Ms. Portefeuille de Naruszewicz, IV, 188.

Musée Roumiantsov à Moscou, Ms., Chronographe, n° 457.

Narratio brevis eorum quae... acta sunt Romae a natione Polona ob insignam victoriam ex Moschis...., 1611, plaquette.

Narratio succincta de adversa et prospera fortuna Demetrii, dans le recueil de Wichmann, voy. ce nom; traduction russe dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. », 1875, III.

Naruszewicz (A.), *Histoire de J.-C. Chodkiewicz*, dans Bobrowicz, « Vies des Polonais célèbres, » I-II, voy. ce nom.

Naruszewicz (A.), *Portefeuille*, Musée Czartoryski. IV. 188.

Newe Zeitungk wie die Polnischen Gesandten anno 1600 ihn die Moschkauw abgezogen, 1600. Bibliothèque de Wolfenbüttel, résumé chez Adelung, « Uebersicht der Reisenden », II. voy. ce nom.

Niemcewicz (I. U.), *Histoire du règne de Sigismond III* (Dzieje panowania...), Varsovie, 1819, 2 vol.

Niemcewicz (I. U.), *Recueil de Mémoires pour l'histoire de l'ancienne Pologne* (Zbiór Pamietników...). Varsovie et Leipzig, 1838-1839, 4 vol.

Niemojewski (S.), *Mémoires pour les années 1606-1608* (Pamietnik), édit. A. Hirschberg, Lemberg, 1899, 1 vol.

Niesiecki (K.), *Armorial de Pologne* (Herbarz), édit. Bobrowicz, Leipzig, 1838-1846, 10 vol.



NIKOLAÏEVSKI (P.), *L'établissement du Patriarcat en Russie* (Outchrejdénié Patriarchestva v R.), Saint-Pétersbourg, 1880, 1 vol.

Nouveautés Artistiques (Khoudojestviennyïa Novosti), en cours de publication, 1889, VI.

Nouveau récit sur l'antique empire russe (Novaïa Poviést o prestarom rossiïskom Tsarstvié), attribué à Grégoire Elizarev, dans « Bibliothèque Historique Russe » (Rouss. Ist. Bibl.), XIII.

Nouvelle Russie (Novaia Rossia), 1876.

Nouvelle Chronique (Novyï Liétopisiéts), publié dans trois rédactions différentes, 1°) séparément, sous le titre de « Chronique des nombreuses insurrections » (Liétopis o mnogikh miatiéjakh), Saint-Pétersbourg, 1771 et Moscou, 1788, voy. ce titre; 2°) dans les « Annales de la Société d'Hist. et d'Antiq. » (Vréméinnik Ist. i Drevn.), édit. prince Obolenski, 1853, XVII; 3°) texte original dans la « Chronique dite de Nicone », VIII, voy. ce titre.

NOWAKOWSKI (F.), *Sources pour l'Histoire de Pologne* (Zródla do Dziéjów Polski), Berlin, 1840, 2 vol.

Nouvelles de Moscovie (Nowiny z Moskwy), Bibliothèque Jagellonienne à Cracovie, Ms. 102.

OBOLENSKI (Prince M. A.), *Recueils* (Sborniki), Moscou, 1838-1859, XIII[e] livraison.

OLESNICKI et GOSIEWSKI, *Journal du voyage des Ambassadeurs polonais envoyés à Moscou en 1606* (Dyariusz drogi Poslow...), publié par Raczynski, voy. ce nom.

ORZELSKI (S.), *L'interrègne de 1572-1576* (Bezkrólewia Ksiag osmioro), Saint-Pétersbourg et Mokhilev, 1856, 3 vol. Traduction polonaise de Spasowicz. L'original (Interregni Poloniae libri VIII) demeure inédit., Ms. de la Bibliothèque Ossolinski à Lemberg, et autres dépôts.

OUSPIÉNSKI (F. I.), *Les relations entre Rome et Moscou* (Snochénia Rima s Moskvoï), dans « Revue du Min. de l'Instr. Pub. » (Journal M. N. P.), sept.-octobre 1884.

OUSTRIALOV (N.), *Mémoires contemporains des étrangers sur le faux Dimitri* (Skazania Sovréménnikov o D...), Saint-Pétersbourg, 1859, 2[e] édit., 2 vol.

PALITSYNE (A.), *Récit sur le siège de la Troïtsa* (Skazanié o osadié Troïtskavo... Monastyria), Moscou, 1822, 2[e] édit. Premiers six chapitres avec une rédaction différente dans « Bibliothèque Hist. Russe » (Rous. Ist. Bibl.), XIII.

PARIS (L.), *La Chronique de Nestor...* accompagnée... d'un recueil de pièces inédites, Paris, 1834, 2 vol.

PAVLOV (P.), *Aperçu de l'Histoire du règne de Boris Godounov* (Ob istoritcheskom znatchénii tsarstvovania B. G.), Saint-Pétersbourg, 1863, 1 vol.

PAVLOV (P.), *De certains Ziemskiié Sobory des seizième et dix-septième siècles* (O niékotorykh Z. S...), dans « Annales de la Patrie » (Otiétchestviennyïa Zapiski), 1859, I.

PAVLOV, v. *Bitsine*.

PEER PERSSON (PÉTRÉIUS DE ERLESUNDA), *Gewisser und wahrhaftiger Bericht von den Veraenderungen... in dem Grossfürstentumb Moscow*, dans « Rerum Rossicarum Scriptores exteri », I.

PÉRÉGRINUS, *Recherches sur le faux Dimitri* (V poiskakh o Dimitrii S.), dans « Nouveau Temps » (Novoié Vrémia), 14 (26) avril 1899, n° 8.308.

PERÉTIATKOVITCH (G. I.), *Le littoral du Volga aux quinzième et seizième siècles* (Povolojié...), Moscou, 1877, 1 vol.

PETREIUS, voy. *Peer Persson*.



Peyerle (H. G.), *Beschreibung der Moscoviterischen Rayss... 1606-1608*, dans « Geschichtsforscher », édit. Meusel, 1777-1778, V-VI. Traduction russe (inexacte), dans le « Recueil d'Oustrialov », voy. ce nom.

Philarète, *Recherches sur la mort du tsarevitch Dimitri* (Izsliédovania o smiérti...), dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. » (Tchténia v Obch. Iét. i Drev.), 1858, I.

Philarète *(Manuscrit dit de)*, dans « Recueil de Moukhanov », voy. ce nom.

Piasecki (Paul, évêque de Przemysl), *Chronica gestorum in Europa singularum*, Cracovie, 1645. Traduction polonaise, Cracovie, 1870, 1 vol. Extraits en trad. russe, dans « Archive Russe » (Rousskiï Arkhiv), 1886, XI et dans « Monuments de la littérature ancienne » (Pamiatniki drevnoï pismiénnosti), Saint-Pétersbourg, 1887, 1 vol.

Piékarski (P. P.), *Notes sur les jeunes gens envoyés à l'étranger par Boris Godounov* (Izviéstié o molodykh lioudiakh...), dans « Annales de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg » (Zapiski Akademii Naouk), XI.

Pielgrzymowski (E.), *L'ambassade de Léon Sapicha à Moscou en 1600* (Poselstwo... do Moskwy...), édit. Trebicki, Grodno, 1846, 1 vol.

Pierling (le Père), *Études sur le Temps des troubles* (Iz smoutnavo Vréméni), Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.

Pierling (le Père), *La Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1901, 3e vol.

Pierling (le Père), *Lettre de Dimitri dit le faux au Pape Clément VIII*, Paris, 1898.

Pierling (le Père), *Maryna Mniszech après la catastrophe de mai* (M. M. poslié maïskavo pogroma), Saint-Pétersbourg, 1903, (extrait de « l'Ant. Russe »).

Pierling (le Père), *Un moine espagnol, Nicolas de Mello* (Nikolaï de M... Ilichpanskiïa ziémli tchérniets), Saint-Pétersbourg, 1903, (extrait du même Recueil).

Pierling (le Père), *Le faux Dimitri et Adam Wisniowiecki* (Nazvannyï D. i A. V.), même Recueil, janvier 1904.

Pierling (le Père), *Papes et Tsars*, Paris, 1890, 1 vol.

Pierling (le Père), *Rome et Démétrius*, Paris, 1878, 1 vol.

Pierling (le Père), *Un Manuscrit du Vatican sur... Dimitri*, dans « Revue des Questions Historiques », Paris, octobre 1894.

Platonov (S. F.), *Anciens Mémoires et récits russes sur le Temps des troubles* (Drévniérousskiïa Skazania i poviésti o S. V.), Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol.

Platonov (S. F.), *Étude sur l'Histoire du Temps des troubles...* (Otcherki po Istorii Smouty...), Saint-Pétersbourg, 1899, 1 vol.

Platonov (S. F.), *Nouveau récit sur le Temps des troubles...* (Novaïa poviést o S. v...), dans « Revue du Min. de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), janvier 1886.

Platonov (S. F.), *Notes sur l'Histoire des Ziémskiïé Sobory* (Zamiétki po Istorii Z. S.), même Recueil, mars 1883.

Platonov (S. F.), *Un récit sur le faux Dimitri...* (Skazanié o Samozvantsié...), Saint-Pétersbourg, 1895, plaquette.

Pogodine (M. P.), *Articles sur Soussanine*, dans « Le Citoyen » (Grajdanine), 1872, n° 29 et 1873, n° 47.

Pogodine (M. P.), *Faut-il considérer B. Godounov comme créateur du servage?* (Doljno li stchitat B. G. osnovatiélem k. p.), dans « L'Interlocuteur Russe » (Rousskaia Biéssiéda), 1858, IV. (Polémique avec Kostomarov), voy.

l' « Archive des Sciences Hist. et prat., édit Kalatchov, **1859**, I et III.

Pogodine (M. P.), *Fragments historiques* (Istoritcheskiï Otryvki), Moscou, **1846**, 1 vol.

Pogodine (M. P.), *La lutte à mort avec les nouvelles hérésies historiques* (Borba nié na jivot a na smiért s novymi ist. éres.), Moscou, **1874**, 1 vol.

Pogodine (M. P.), *Notes sur Otrépiév* (Niétchto o Otrépiévié), dans « Messager de Moscou » (Moskovskii Viéstnik), **1829**, III.

Polévoï (N.), *L'Avènement de Michel Féodorovitch* (Vstoupliénie na prestol M. F.), dans « Bibliothèque de Lectures » (Bibl. de la Tchténia), juillet **1834**.

Popov (A. N.), *Recueil des écrits slaves et russes introduits dans les Chronographes de rédaction russe* (Isbornik slavianskikh i rousskikh sotchiniénii vniéssiennykh v Khronografy rousskoï redaktsyi), Moscou, **1869**, 1 vol.

Popov (A. N.), *Examen des Chronographes de rédaction russe* (Obzor Khronografov rousskoï redaktsyi), Moscou, **1866**, 1 vol.

Ptaszycki (S.), *La lettre du premier faux Dimitri au pape Clément VIII* (Pismo piérvavo Samozvantsa...), dans « Bulletins de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg », section Littéraire (Izviéstia Otdiélénia Rousskavo Iazyka Akadémii Naouk), **1899**, 2e livraison.

Pyliaév (M. I.), *Les Cloches historiques* (Istoritcheskiïé Kolokola), dans « Messager historique » (Ist. Viéstnik), octobre **1890**.

Pypine (A. N.), *Les Étrangers dans la Russie Moscovite* (Inoziémstev v Moskovskvi Rossii), dans « Messager de l'Europe » (Viéstnik Iévropy), **1888**, I.

Raczynski (E.), *L'Ambassade envoyée par Sigismond III au tsar Dimitri* (Poselostwo od Z... do D...) et le « Journal de voyage », Breslau, **1837**, 1 vol.

Raczynski (E.), *Maryna Mniszech*, fragments dans « Le Lembergeois » (Lwowianin), **1841**.

Récit de la ruine de l'empire de Moscovie et de toute la terre russe (Poviést o razorénii Moskovskavo gosoudartsva i vsiéïa Rossiïskiïa ziémli), édit. Popov, dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. » (Tchtenia v Obch. Ist. i Drev.), **1881**, I.

Récit de la mort du tsarévitch Dimitri (Poviést o oubiiénii tsarevitcha D.), édit. Bytchkov, même Recueil, **1864**, IV.

Récit de l'année 1606, autre titre de « Autre récit », voy. ce titre.

Récit de l'année 1607 sur le transfert des restes du tsarevitch Dimitri à Moscou (Poviést 1607 goda o pereniéssiénïi mochtchi...), est entré dans la composition de « Autre récit, voy. ce titre.

Récit de l'usurpation du trône de Moscou par Boris Godounov (Poviést kako voskhiti... tsarskiï prestol... *B. G.*), abrégé de « Autre récit », voy. ce titre.

Récit de quelques épreuves ayant affligé la sainte Russie (Poviést o niékoï branï nalejachtcheï na blagotchestivoiou R...), dans « Bibliothèque Hist. Russe » (Rous. Ist. Bibl.), XIII.

Récit sur les visions miraculeuses de Nijni-Novgorod et de Vladimir (Poviést o tchoudiésnykh vidiéniakh v. N. i V.), même Recueil, XIII.

Récit sur la capitale de la Moscovie et sur Otrépiév... (Skazanié i poviest iéjé sodiéiasia o tsartv. gr. M. i o razstrigié Otrépiévié), même Recueil, XIII.

Récit sur le règne de Féodor Ivanovitch (Skazanié o tsarstvié F. I.), même Recueil, XIII.

Récit sur Otrépiév (Skazanié o Grichkié Otrépiévié), même Recueil, XIII.

Récit sur l'avènement de Philarète au Patriarcat (Skazanié o postavlienii na Patriarchestvo F. N.), dans « Actes Historiques (Akty Ist.), *Supplément*, II.

Récit de la prise de Smolensk (Opisanie wziecia Smolenska), **1612**, à la Bibliothèque Ossolinski, Ms. n° 231.



Recueil complet des chroniques russes (Polnoïé sobranié rousskikh liétopisov), Saint-Pétersbourg, 1841-1889, 16 vol.

Recueil des documents d'État (Sobranié Gosoudarstviénnykh Gramot i Dogovorov), Moscou, 1813-1894, 5 vol.

Recueil de documents pour l'histoire des ancêtres du tsar Michel F. Romanov (Sbornik materialov po Istorii predkov *M. F...*), Saint-Pétersbourg, 1898, 1re partie, 1 vol.

Recueil de la Soc. Imp. d'Hist. Russe (Sbornik Imp. Obch. R. Ist.), en cours de publication, vol. XXXVIII.

Recueil de chroniques pour l'histoire de la Russie du Sud et de l'Ouest (Sbornik Liétopisiéi... k Istorii ioujnoï i zapad. Rossii), Kiév, 1888, 1 vol.

Recueil archéographique de documents pour l'Hist. de la Russie du Nord-Ouest, édit. de la Direction de l'arrondissement scolaire de Vilna (Arkhéogr... Sbornik... Vilenskavo Outchebnavo Okrouga), Vilna. 1867, IV.

Registres de cour (Dvortsovyié Razriady), Saint-Pétersbourg, 1851, 2 vol.

Relation curieuse de l'état présent de l'empire de Russie et Histoire des révolutions de Moscovie, Paris, 1679; traduction française du livre de J. Merick, voy. ce nom.

Relazione del acquisto di Smolensco, Venise, 1612.

Rerum Rossicarum Scriptores exteri, Saint-Pétersbourg, 1851-1868, 2 vol.

Revue trimestrielle historique (Kwartalnik Historyczny), Lemberg, en cours de publication.

Rocca (F. de), *Les Assemblées politiques dans la Russie ancienne*, Paris, 1899, 1 vol.

Rogberg, *La campagne de Charles IX en Livonie en 1600*, Upsala, 1859, 1 vol.

Rojdestviénski (S. V.), *Épisodes de l'Histoire de la sécularisation des domaines monastiques* (Iz Istorii sekouliaryzatsii monastyrskikh vottchine), dans « Revue du Min. de l'Inst. Publ. (Journal M. N.-P.), mai 1895.

Rojdestviénski (S. V.). *Le tsar Vassili Ivanovitch Chouïski et les boïars*, dans « Revue Historique » (Istor. Obozriénié), Saint-Pétersbourg, 1892.

Rostopchine (Comte A.), *Trois mémoires de l'époque du faux Dimitri* (Tri zapiski vremién Ljédimitria), Saint-Pétersbourg. 1862. 1 vol.

Rostovski (S.), *Lituanicarum Societatis Jesu Historiarum Libri decem*, édit. Martynov, Paris, 1877, 1 vol.

Rovinski (D. A.), *Dictionnaire des portraits russes gravés* (Podrobnyï Slovar rousskikh gravirovannykh portretov), Saint-Pétersbourg, 1866-1887, 2 vol.

Russell (W.). *The reporte of a bloodie and terrible massacre in the citty of Mosco*, Londres, 1607; traduct. française : « La légende de la vie et de la mort de D. », Amsterdam, 1606; traduction polonaise « Rzez w Moskwie », Posen, 1858, avec documents, 1 vol.

Russia at the close of the XVI c., Londres, 1856, 1 vol.

Rywocki (J.), *Idea magni herois, seu illustrissimus Dominus D. Leo Sapieha, Palatinus Viln...*, Ms. à la Bibliothèque Imp. Publ. de Saint-Pétersbourg, fonds latin, O. IV, 16.

Rzez w Moskovie, voy. *Russell*.

Samarinov (V. A.), *A la mémoire d'Ivan Soussanine* (Pamiati I.-S.), Kostroma, 1882, plaquette.

Sapieha (J. P.), *Journal*, édit. Hirschberg, dans « La Pologne et la Moscovie », voy. ce nom.

Sapieha (Vie de J. P.), édit. Kognowicki, dans « Vies des Sapieha », voy. ce nom.



Sapieha (les) (Sapiehowie...), Saint-Pétersbourg, 1890, 1er vol.

Scepkin (E.), *Wer war Pseudo Demetrius I*, dans « Archiv für Slavische Philologie », édit. Jagic, Berlin, 1898-1900, XX-XXII, voy. *Stchepkine*.

Schleker (Dr L.). *Reisebericht der Hansischen Gesandschaft von Lubeck nach Moskau...*, im. J. 1603, dans « Hansische Geschitsblätter », 1888.

Schmidt (Christophe, dit Phiseldeck), *Materialien zu der Russischen Geschichte*, Riga et Francfort). 1772-1778, 5 vol.

Scriptores Rerum Polonicarum, Cracovie, vol. VII, 1881; vol. X, 1886; vol. XIV, 1889; vol. XVII, 1899.

Seredonine (S. M.). *Les Œuvres de G. Fletcher* (Sotchinienia Dijlsa F.), Saint-Pétersbourg, 1891, 1 vol.

Serguiéiévitch (V. I.), *Leçons et recherches sur l'Histoire de l'ancien droit russe* (Lektsii i izsliédovania po drevneï istorii rousskavo prava), Saint-Pétersbourg, 1894, 1 vol.

Serguiéiévitch (V. I), *Les Ziémskiié Sobory en Moscovie*, dans « Recueil des Sciences Politiques » (Sbornik Gossoudarstviénnykh Znanii), édit. Bezobrazov, Saint-Pétersbourg. 1875, 2e vol.

Skvortsov (D.), *Denis Zobninovski, archimandrite de la Troïtsa*, Tver, 1890, 1 vol.

Smirnov, *Le Patriarche Philarète*, dans « Lectures de la Société des Amis de l'Instruction » (Tchténia Obch. Lioubitiéléï... Prosviéchtchénia), février 1874.

Smith (T.), *Voyage and entertainement in Russia*, Londres, 1609, 1 vol. Trad. russe de Boldakov, Saint-Pétersbourg, 1893. (Cette relation a été vraisemblablement écrite par G. Wilkins, d'après les récits de l'ambassadeur. Deux autres relations de ce voyage ont été publiées dans la collection Purchas, « The Pilgrimes, » Londres, 1613, vol. III, et dans « Milton's Description of Moscovia, » 1682.

Sneguirev (I), *Monuments de l'Antiquité moscovite* (Pamiatniki Moskovskoï Drevnosti), Moscou .1842-1845, 1 vol.

Sobieski (W.), *Esquisses Historiques* (Szkice Historyczne), Varsovie, 1904, 1 vol.

Sokolowski (A.), *Stadnicki le Diable*, « Ateneum, » Varsovie, 1883, IV.

Solikovski (I.) (Sulicovius), *Commentarius brevis rerum polonicarum*, Danzig, 1647, 1 vol.

Soloviov (S. M.). *Histoire de Russie* (Istoria Rossii), édit. de 1861, VII, VIII et IX vol.

Soloviov (S. M.), *Revue des événements de l'Histoire russe* (Obzor sobytii rouss. I.), dans « Le Contemporain » (Sovrémiennik), 1848. I-IV.

Soloviov (S. M.), *Article sur Soussanine*, dans « Notre Temps » (Naché Vrémia), 1862.

Sokgorski (I. N.), *Les relations avec la Perse sous Boris Godounov* (Snochénia s Persiéï pri B. G.), dans « Messager Russe » (Rous. Viéstnik), 1890, X.

Souvenirs Historiques sur Varsovie, Le Tombeau des Chouïski (Z Dziejów Warszawy...), Cracovie, 1894, plaquette.

Souvorine (A. S.). *Articles sur Dimitri et polémique avec Ilovaïski*, dans « Nouveau Temps » (Novoié Vrémia), 1894, nos 6.537, 6.540, 6.559, 6.563, 6.565.

Stadnicki (M.), *Journal* (Djariusz), Ms. à la Bibliothèque Baworowski.

Stchepkine (E. N.), (Scepkin [1]), *La Politique du Vatican pendant le Temps*

[1] L'orthographe tchèque « Scepkin » a été adoptée par l'auteur dans le *Recueil* de Jagic.



des troubles (Politika papskavo prestola v Smoutnoié V.), Moscou, 1901, 1 vol.

Stchoukine (P. I.), *Recueil de documents anciens conservés dans le Musée Stchoukine* (Sbornik starynnykh boumag...), Moscou, 1899, V^e partie, 1 vol.

Stoliar (Chronographe dit de) (Stoliarov-Khronograf ou Stoliarovskiï Spisok), dans « Recueil de Popov », voy. ce nom.

Strahlenberg (P. I.), *Das Nord und Oostliche Theil von Europa und Asia*, Stockholm, 1730, 1 vol.

Stroiév (P. M.), *Indication chronologique des Sources pour l'Histoire nationale* (Khronologitcheskoié oukazanié matérialov otiétch. Ist.), dans « Revue du Min. de l'Instr. Publ. » (Journal M. N. P.), janvier, 1834.

Swiatskiewicz (A.), *Le dernier assaut donné à Smolensk*, dans « Revue historique trimestrielle » (Kwartalnik Historyczny), Lemberg, 1892, I.

Szujski (J.), *Histoire de Pologne, Œuvres*, Cracovie, 1894, IIIe vol.

Szujski (J.), *Maryna Muiszech, Œuvres*, Cracovie, 1885, 2e série, vol. V.

Tatichtchev (V. N.), *Code russe* (Soudiébnik), Saint-Pétersbourg, 1768, 1 vol.

Tatichtchev (V. N.), *Mémoires*, Ms. dans le « Portefeuille de Muller », aux Archives principales du Min. des Aff. Étr. à Moscou.

Tatomir, *Le faux Dimitri et Maryna Muiszech*, dans « La Chaumière » (Strzecha), Varsovie, 1870.

Tchitchérine (B. N.), *De la représentation nationale* (O narodnom predstavitiélstvié), Saint-Pétersbourg, 1899, 1 vol.

Tegner (E.), *L'Alliance russo-suédoise sous Charles IX*, Lund, 1865, 1 vol.

Ternovski (V.), *Études sur l'Histoire byzantine* (Izoutchénié Vizantiïskoï Ist.), Kiév, 1896, 2 vol.

The russian impostor, voy. *Merick*.

Theiner (A.), *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae*, Rome, 1860-1864, 4 vol.

Thou (J.-A. de), *Historiarum libri CXXXVIII*. Trad. française : *Histoire universelle*, La Haye, 1740, X^e vol.

Timochtchouk (V. N.), *Études critiques sur Dimitri et le Temps des troubles*, dans « Antiquité Russe » (Rous. Starina), janvier-juillet et novembre 1899.

Timofiéiev (I.), *Annales* (Vrémiennik), dans « Bibl. Hist. Russe » (Rous. Ist. Bibl.), XIII.

Tolstoï (G.-V.), *Les relations entre la Russie et l'Angleterre de 1553 à 1593* (Piervyï sorok liét snochenii miéjdou R. i A.), Saint-Pétersbourg, 1875, 1 vol. (Sous-titre : *England and Russia*).

Tolstoï (D.-A.), *Le catholicisme romain en Russie*, Paris, 1863-1864, 2 vol.

Touloupov (H.), *Ménées* (Minéi), fragment, dans « Bibl. Hist. Russe » (Rous. Ist. Bib.), XIII.

Tourguéniév (I. S.), *Historica Russiae Monumenta*, Saint-Pétersbourg, 1841, 2 vol., et *Supplément*, Saint-Pétersbourg, 1848, 1 vol.

Tratchevski (A.), *Manuel d'Hist. Russe* (Outchebnik R. I.), Saint-Pétersbourg, 1885, 1 vol.

Tratchevski (A.), *Histoire de Russie* (Rousskaïa Istoria), Saint-Pétersbourg, 1895, 2e édit., 1 vol.

Travaux de la Société d'Hist. et d'Antiquité (Troudy Obch. Ist. i Drev.), Moscou, 1837.

Trebicki (W.), *L'ambassade de Léon Sapicha à Moscou en 1600* (Poselstwo Lwa Sapiehy w r. 1600 do Moskwy), Grodno, 1846, 1 vol.

Tsviétaiév (D.), *Marie Vladimirovna et le prince Magnus de Danemark*, dans « Revue du Min. de l'Inst. Publ. » (Journal M. N. P.), mars 1878.

TSVIÉTAIÉV (D.), *Le Tsar Vassili Chouiski et son tombeau en Pologne* (Tsar V. C. i miésto pogrebiénia iévo v Polchie), supplément à un ouvrage en préparation, Varsovie, 1901-1902, 2 vol.

TSVIÉTAIÉV (D.), *Histoire des confessions étrangères en Russie aux seizième et dix-septième siècles* (Iz Istorii inostrannykh ispoviédovanii v R...), Moscou, 1886, 1 vol.

TSVIÉTAIÉV (D.), *Les mariages historiques* (Iz Istorii bratchnykh diél), Moscou, 1884, 1 vol.

TURKAWSKI (M.), *Le tsarevitch Dimitri en Pologne* (Dymitr. Carewicz w Polsce), dans « Revue de Lemberg » (Przeglad Lwowski), 1881-1882, XXIII-XXIV.

TURKAWSKI (M.), *Le mariage de Maryna Mniszech* (Wesele M. M.), même Recueil, 1882-1883, XXIV-XXV.

TURSKI (I.), *Maryna Mniszech*, Cracovie, 1860, 1 vol.

VARLAAM IATSKI, *Supplique ou dénonciation au tsar Vassili Chouiski* (Tchelobitnia ou Izviét tcherniétsa Varlaama Tsariou Vassiliou Chouiskomou), dans « Actes de la Commission Archéographique », II, voy. ce titre. (Ce texte est entré dans la rédaction de l'« Autre Récit », voy. ce titre, et dans celle du Chronographe de la 3e rédaction, publié dans le « Recueil de Popov », voy. ce nom.)

VESSIÉLOVSKI (N. N.), *Monuments des relations diplomatiques de la Russie moscovite avec la Perse* (Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii... s P.), Saint-Pétersbourg, 1890-1891, 2 vol.

Viaggi di Moscovia degli anni 1633-1636, Viterbo, 1658, 1 vol.

Vie du tsarevitch Dimitri Ivanovitch (Jitié tsarevitcha D. I), introduit dans les « Ménées de Touloupov », dans « Bibl. Hist. Russe » (Rous. Ist. Bib.), XIII.

VLADIMIRSKI-BOUDANOV (M. F.), *Chrestomatie pour l'Histoire du droit russe* (Khristomatia po istorii rousskavo prava), Moscou, 1885, 2e édit., 1 vol.

VLADIMIRSKI-BOUDANOV (M. F.), *Aperçu de l'Histoire du droit russe* (Obzor Istorii rousskavo prava), Moscou, 1890, 2e édit., 1 vol.

VOCKERODT (J. G.), *Russland unter Peter dem Grossen*, édit. Herrmann, Leipzig, 1872, 1 vol. Trad. russe dans « Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Ant. » (Tcht. v Obch. Ist. i Drev.), 1874, II.

VOROBIÉV (G.), *Le prince M. V. Skopine-Chouiski*, dans « Archive Russe » (R. Arkhiv), 1889, VIII.

VOROBIÉV (G.), *Le clergé russe pendant le Temps des troubles* (Smoutnoié Vrémia i Diéiatielnost R. D.), même Recueil, 1892, I.

Wahrhaftige Copia des Schreibens welches an den Schwedischen Stadthalter zu Revel von dem reussischen woiwoden auf Ivangorodt... ergangen ist im Jahre 1606, Stockholm, 1606. (Un extrait très incorrect et rempli d'interpolations a été publié sous le titre de « Newe Zeitung ausz der Moscow » et reproduit par Rostopchine, voy. ce nom.

Wahrhaftige Relation der Reussischen und Moscovitischen Reyse... dess. Hochgebornen Fursten... Iohansen, Magdebourg, 1604; réimpression dans « Büschings Magazin », VII, voy. ce titre.

WALISZEWSKI (K.), *Ivan le Terrible*, Paris, 1904, 1 vol.

WALISZEWSKI (K.), *L'héritage de Pierre le Grand*, Paris, 1900, 1 vol.

WASSENBERG (E.), *Historia gestorum Vladislai IV*, Danzig, 1649, 1 vol.

WICHMANN (B. V.), *Sammlung... kleiner Schriften*, Berlin, 1820, 1 vol.

WICHMANN (B. V.), *Urkunden ueber die Wahl Michails Romanows...*, Leipzig, 1819, 1 vol.

WIDEKIND (J.), *Historia belli sueco-moscovitici decennalis*, Kulm, 1672 1, vol.



WIELEWICKI (le Père J.), *Historici Diarii domus professae Societatis Jesu*, dans « Scriptores Rerum Polonicarum », VII, X, XIV, XVII, voy. ce titre.

WIERZBOWSKI (T.), *Matériaux pour l'Histoire de la Moscovie aux seizième et dix-septième siècles* (Matérialy k Istorii M. G...), Varsovie, 1898-1903, 5 vol.

WIERZBOWSKI (T.), *Matériaux pour l'Histoire de la Littérature Polonaise* (Materialy do Dziejów Pismiennictwa Polskiego), Varsovie, 1900, 1er vol.

WILLEBRANDT (I. P.), *Hansische Chronick*, Hambourg, 1748, 3 vol.

WINCKLER (A.), *Die deutsche Hansa in Russland*, Berlin, 1886, 1 vol.

WITBERG (F. A.), *Contribution à l'histoire du théâtre russe* (K Istorii R. T.), dans « Antiquité Russe » (R. Starina), décembre 1892.

WOYCICKI (K.), *Mémoires sur le règne de Sigismond III* (Pamietniki do panowania Z. III), Varsovie, 1846, 1 vol.

ZABCZYC (J.), *Les adieux de la Tsarine de Moscou à sa patrie* (Zegnanie ojczyzny moznej Cesarzowej Moskiewskiej), en vers, Gracovie, 1606. Reproduit dans « Documents pour l'Hist. de la Moscovie », de Wierzbowski, II; voy. ce nom.

ZABCZYC (J.), *L'ambassadeur moscovite* (Posel Moskiewski), en vers, Gracovie, 1606. Reproduit même Recueil, III.

ZABCZYC (J.), *Le Mars sanglant de Moscou* (Mars Moskiewski Krwawy), en vers, Cracovie, 1605. Reproduit même Recueil, III.

ZABIÉLINE (I. E.), *Minine et Pojarski*, Archive Russe (Rousskiï Arkhiv.), 1872, et séparément Moscou, 1896, 3e édit., 1 vol.

ZABIÉLINE (I. E.), *Un héros inconnu du Temps des troubles* (Bezviéstnyï geroï S. V.), dans « Ancienne et Nouvelle Russie » (Drevnaia i Novaia Rossia), 1875, III.

ZAGOSKINE (N. P.), *Histoire du droit public Moscovite* (Istoria prava Moskovskavo Gosoudarstva), Kasan, 1877, 1er vol.

ZDANOWICZ (G.), *Appollogia pro innocentia Sapiehana*, Ms. de la Bibl. Imp. Publ. de Saint-Pétersbourg; section des langues diverses, F. IV, 85.

ZELANSKI (le Père), *Wahrhaftiger und glaubwürdiger Bericht im der Moscovitischen Bluthohzeit*, 1607.

ZERNINE (A.-P.), *L'établissement du Patriarcat en Russie* (Outchrejdénié v Rossiï Patriarchestva), dans « Archive des Sciences Juridiques... », de Kalatchov, I, voy. ce nom.

ZOLKIEWSKI (S.), *Histoire de la guerre de Moscovie* (Historya wojny Moskiewkiej), Lemberg, 1833, 1 vol.

ZOLKIEWSKI (S.), *Œuvres* (Pisma), édit. Bielowski, Lemberg, 1861, 1 vol.

ZOLKIEWSKI (S.), *Lettres* (Listy), Cracovie, 1868, 1 vol.

ZOLKIEWSKI (S.), *Mémoires*, c'est-à-dire l' « Hist. de la guerre de Moscovie » et quelques lettres de Zolkiewski et, dans un supplément, de plusieurs autres personnages; édit. P. A. Moukhanov, Saint-Pétersbourg, 1835, 1 vol.



LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME



C

D

E

F

G

H

L

N

O

P

R

W

X

Z



TABLE DES MATIÈRES



CHAPITRE V

LA VICTOIRE DU PRÉTENDANT

CHAPITRE VI

L'APOGÉE

CHAPITRE VII

LA CATASTROPHE

TROISIÈME PARTIE

LA CRISE SOCIALE

CHAPITRE VIII

LE SOULÈVEMENT POPULAIRE

CHAPITRE IX

LES DEUX CAPITALES

CHAPITRE X

L'INTERVENTION DE LA POLOGNE

CHAPITRE XI

LES POLONAIS A MOSCOU

QUATRIÈME PARTIE

LA GUERRE NATIONALE

CHAPITRE XII

LE MOUVEMENT NATIONALISTE

CHAPITRE XIII

LE MOUVEMENT CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE

CHAPITRE XIV

LA FIN DE LA CRISE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 7780.





